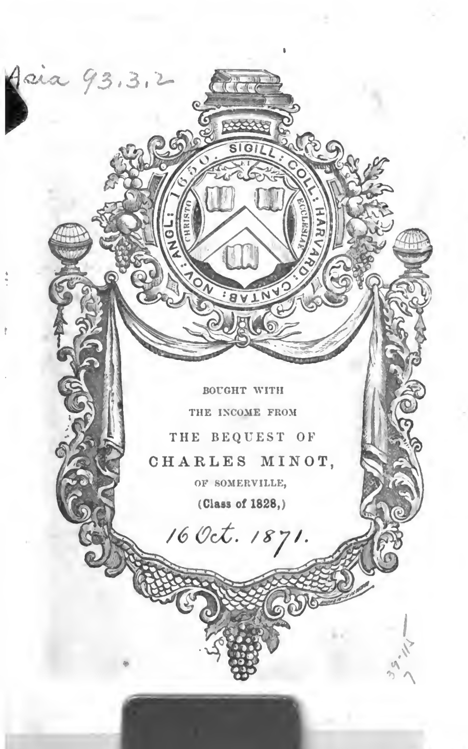



Asia 93.3.2
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 Oct. 1871.

LES RELIGIONS

ET

LES PHILOSOPHIES

DANS

L'ASIE CENTRALE

Paris.—Typ. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES RELIGIONS

ET LES

PHILOSOPHIES

DANS

L'ASIE CENTRALE

(Joseph) Arthur PAR

M. LE COMTE DE GOBINEAU

MINISTRE DE FRANCE A ATHÈNES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1866

LES

RELIGIONS ET LES PHILOSOPHIES

DANS L'ASIE CENTRALE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRE MORAL ET RELIGIEUX DES ASIATIQUES

Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie. Il est donc intéressant de savoir ce que l'Asie pense encore et comment elle le fait; une curiosité de ce genre se trouve déjà assez justifiée par les motifs que j'en allègue, du moins pour les hommes qui aiment à ne pas perdre de vue les traces de l'histoire. Mais si l'on réfléchit que nos rapports de toute nature avec les peuples qui occupent les parties orientales de notre globe deviennent chaque jour plus nombreux, plus féconds, et que nos intérêts, les matériels comme les politiques, les plus relevés comme beaucoup de ceux qui le sont moins, sont engagés et le deviendront chaque jour davantage dans de telles questions, on admettra tout à fait, non plus seulement l'opportunité, mais bien l'utilité directe et pratique de connaître du mieux possible la conscience intellectuelle et morale de ces

peuples, que, bon gré mal gré, nous voulons instituer nos associés.

Avoir affaire aux nations sans les connaître, sans les comprendre, c'est bon pour des conquérants; moins bon pour des alliés et même pour des protecteurs; et rien n'est plus détestable et plus insensé pour des civilisateurs, ce que nous avons la prétention d'être.

Je ne crois donc pas me placer en dehors des nécessités générales de ce temps, ni faire un livre de pure spéculation en venant analyser d'aussi près et aussi bien que je le pourrai les notions religieuses, philosophiques, morales et même les habitudes littéraires actuelles des habitants de l'Asie Centrale. Peut-être les résultats que je vais presenter et les considérations auxquelles ces résultats donneront lieu pourront-ils fournir l'explication de beaucoup de faits qui, jusqu'à présent, semblent être imparfaitement compris, en admettant même qu'ils le soient un peu.

Ce qui importe avant tout, dans cette étude, c'est de considérer la vraie nature du génie asiatique.

Lorsqu'un Européen embrasse une doctrine, son intelligence se porte assez naturellement à renoncer à tout ce qui n'y appartient pas, ou du moins à ce qui produirait un contraste trop marqué. Ce n'est pas qu'une telle opération soit chose facile ni simple. Si l'on parvient assez aisément à reconnaitre que le noir et le blanc sont incompatibles et que, pour conserver l'une ou l'autre de ces couleurs dans un état désirable de pureté, il importe de l'isoler et de supprimer sa rivale, l'esprit possède rarement l'énergie suffisante pour rendre la séparation aussi absolue qu'elle devrait être, et il conserve le plus souvent un peu de l'opinion qu'il n'a plus, ou même encore

de l'opinion qu'il n'a pas. Il est possible dans des déclarations claires, nettes, de rejeter tels ou tels dogmes, mais il ne l'est pas autant de se soustraire à telles ou telles conséquences de ces mêmes dogmes, à des notions qui n'existeraient pas sans eux : en un mot, le nombre des consciences résolûment blanches ou noires est rare partout ; ce sont les grises qui se rencontrent le plus fréquemment.

Toutefois, je le répète, il faut convenir, que de tous les peuples qui furent jamais, ceux de notre partie du monde, je dis nos contemporains, sont encore ceux qui ont réussi davantage à se donner des croyances d'apparence homogène. Il n'en va pas de même des Asiatiques. Ils sont tellement loin d'un pareil résultat, qu'ils n'en conçoivent même pas l'utilité; ils lui tournent le dos et leur préoccupation est moins de chercher, ainsi que nous, un état de vérité bien circonscrit, bien déterminé, clos de murs, garni de sauts de loups infranchissables à l'erreur, que de ne pas laisser échapper une seule forme, une seule idée, un seul atome de forme ou d'idée perceptible à l'intelligence ; voilà ce qu'ils estiment être la vérité ; les antinomies ne les effarouchent pas, l'immensité des terrains les ravit, le vague des délimitations ou plutôt l'absence de bornes leur semble de première obligation, si bien que, quelle que soit la thèse soutenue devant eux, cette thèse sera importante et digne de leur sympathie, non pas suivant la mesure de l'élan qu'on y remarquera vers l'exactitude, mais suivant la minutie de la recherche attachée à quelque point négligé jusqu'alors, et que sa subtilité permet de faire, sinon même entrevoir, au moins rêver.

C'est l'usage immodéré de la méthode inductive qui a

amené cette disposition morale. Elle a aiguisé les intelligences très-finement, mais, en même temps, elle les a trempées d'une sorte de scepticisme inconscient qui résulte du besoin même de ne pas mettre de bornes à la curiosité métaphysique. Elle a montré tant de choses diverses, elle promène si bien les imaginations au milieu des paysages les plus variés, elle est toujours si disposée à les conduire au fond des abimes après les avoir fait planer au plus éthéré des hauteurs, qu'il ne reste plus ni l'envie, ni le besoin, ni le temps de s'attacher définitivement à aucun des résultats qu'elle présente. On se laisse bercer dans cette vague atmosphère, ou mieux, l'on éprouve sans cesse le sentiment qui fait marcher avec joie les voyageurs dans certaines contrées de montagnes; le chemin est étroit, sans horizon, la route invisible; les rochers s'élèvent à droite et à gauche, menaçant de dérober la vue du dernier lambeau d'azur qui domine leur sommet; on ne sait comment on sortira; on avance pourtant, et enfin le passage se montre; puis nouveaux doutes, nouvelle issue, et bientôt l'on ne marche plus pour avancer, mais seulement pour le plaisir de dénouer la perpétuelle énigme de la route.

Ainsi des Orientaux et de leurs horizons philosophiques. Nous dirions, et non sans justesse, que l'habitude où est leur jugement de se livrer sans fin ni trêve à une gymnastique aussi exagérée a dû le disloquer. C'est la vérité pure; ils sont pleins de feu et d'une facilité d'intuition la plus alerte et la plus adroite du monde; ils excellent, comme on dit, à fendre un cheveu en quatre, et de ces quatre intangibles ils feront un pont qui portera voiture; ils verront matière à des méditations sans limites, non sans valeur, sur la notion la plus minuscule;

mais il est certain, en même temps, que cette faculté morale que nous appelons le *bon sens* et qui, soit dit en passant, nous déprime pour le moins aussi souvent qu'elle nous guide, n'est pas chez eux en équilibre parfait avec leur puissance imaginative et leur rapidité de conception; à vrai dire, le bon sens manque chez eux; aussi n'en aperçoit-on guère la trace dans leurs affaires de quelque ordre que ce soit. Tout ce qui les mène et les pousse y est généralement étranger. Leur vie entière s'écoule à n'en faire presque aucun usage. Les grandes choses, peu communes partout, leur sont cependant plus accessibles et plus familières que les choses raisonnables.

Certes, rien n'est fâcheux dans la conduite des affaires positives comme ce vacillement perpétuel du jugement. Aussi voit-on, dans les siècles actuels, les Orientaux, qui ne manquent, assurément, pas plus de courage et de résolution que d'esprit, devenir, à tous les degrés, les victimes d'aventuriers européens coulés dans un métal bien inférieur au leur, mais plus rigide. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que cette infériorité, si fâcheuse pour eux, à notre avis, ne les affecte pas autant que nous serions portés à le supposer. Ce n'est pas dans les avantages de la vie matérielle, de la vie sociale ou politique que les Asiatiques ont placé l'idéal du souverain bien. La première de toutes les affaires, à leur sens, et je parle ici de la disposition générale parmi eux, c'est de connaître le plus possible et avec le plus de détails possible les choses supernaturelles. Toutes les nouvelles qu'on leur en apporte, quelle qu'en soit la source, ont du prix à leurs yeux. Pour peu qu'ils aient acquis en vous un certain degré de confiance, les Asiatiques sont disposés à vous livrer ce qu'ils savent de cet objet de leur souci en

échange de ce que vous savez vous-mêmes. Ils ont besoin du monde qu'on ne voit pas; ils le sentent peser sur eux ; ils se débattent contre l'impression perpétuelle du mystère ; ils cherchent quelque chose au-dessus de la vie courante et, dans une agitation, dans une attente, dans un désir, dans une fièvre qui ne se calme pas, on les voit en alerte, leurs yeux cherchant à s'ouvrir sans mesure, regardant en l'air et partout, inquiets de la vie à venir bien plus que de tout ce qui est au monde. Ils ont peur de manquer Dieu ou même que Dieu les manque.

Si certaines classes de leur société étaient seules ainsi disposées, ce ne serait pas une grande merveille. Mais, encore une fois, le trait important, c'est que toutes les classes sont livrées au même démon, et on le sent aussi vif chez le dernier des muletiers que chez le premier des moullas. Chacun, à vrai dire, en Asie, a l'esprit ecclésiastique ; chacun aime à exposer, à démontrer, à prêcher et à entendre prêcher. Il n'est là personne, pas même tel mauvais garnement qui, à certains moments, ne sache prendre, non pas tant pour tromper autrui que pour s'édifier lui-même, *un ton de nez fort dévot* et déduire des considérations dogmatiques dont on ne se serait pas attendu à trouver même l'instinct le plus superficiel uni à cette chemise déchirée au cabaret, à ce poignard fanfaron et à ce bonnet de travers. Il ne faut pas non plus méconnaitre qu'il ne s'agit pas ici de tels ou tels religionnaires, mais bien de tous les Asiatiques : les observations qui précèdent s'appliquent à la généralité, sans distinction de culte. Voilà donc que ces cultes, sans distinction, je le répète, sont rapprochés les uns des autres, en dépit de leurs divergences, par ces trois premières causes de sympathie : usage commun des méthodes in-

ductives poussées à l'excès, curiosité exagérée des faits théologiques, habitude de divaguer.

Il n'est de vraiment haineuse que l'opinion qui, pétrifiée en elle-même, ne parle pas. Les Indépendants de Cromwell, les Puritains de la Grande Rébellion, étaient fort dangereux pour les catholiques, parce qu'aucune considération n'aurait pu amener ces sectaires à raisonner avec des gens condamnés une fois pour toutes. Mais quand on dispute, on discute et, quand on discute, on cause, et c'est ici le cas de répéter après le Maréchal de Montluc que ville qui parlemente et femme qui écoute sont près de se rendre. La passion des Orientaux pour les entretiens de philosophie et de religion les a accoutumés à tout entendre, et quand il est arrivé deux fois que le moulla le plus disposé à l'intolérance s'est rencontré avec des juifs, des chrétiens ou des guèbres, voire même avec des Banians hindous, il se sent disposé à un certain calme, d'autant qu'avec la mobilité naturelle de son esprit il n'a pas manqué de conserver en sa mémoire une partie des arguments contraires à son opinion qu'il a entendu fournir, et il les garde moins pour réfléchir sur leur perversité ou leur débilité que pour chercher à en tirer quelque quintessence qu'il puisse mêler aux notions qu'il possède déjà. Ces sortes de combinaisons constituent un arrangement des plus usités. Les musulmans albanais se font un devoir de brûler des cierges à saint Nicolas. Les chrétiens mirdites consultent avec respect les derviches. Les femmes de Khosrova, en Chaldée, font des offrandes à Notre-Dame pour obtenir des enfants et, si leur vœu a réussi, elles ne manquent pas de se présenter à l'église, afin de remercier, et elles prennent soin de s'informer des rites qu'il leur faut accomplir afin de faire leurs

prières à la mode chrétienne, ce qui, suivant elles, montre mieux leur déférence et leur bonne volonté. A Pondichéry, le territoire n'étant pas très-étendu, la conciliation est allée encore au delà; non-seulement les musulmans ont adopté des Hindous et des chrétiens l'usage des processions, qui leur est primitivement étranger et qu'ils ont pourtant rattaché tant bien que mal au culte parfaitement hétérodoxe de leurs saints, mais de plus les trois communions se font un devoir et un mérite d'observer leurs fêtes en commun et d'assister avec un égal recueillement à leurs solennités mutuelles. Dans le goût qui les rapproche, les communautés n'ont pas borné leur éclectisme à la pompe de processions absolument semblables. Les catholiques ont ajouté à leurs rites la représentation de drames religieux interminables qui, par le système dramatique dans lequel ils sont composés, ne permettent pas de méconnaître des copies des taziehs shyytes et surtout des représentations brahmaniques. Toutefois, ce que j'ai vu de plus complet, en fait de mélanges de dogmes, s'est présenté à moi au temple du feu, à Bakou. Ce sanctuaire, soit dit en passant, n'est nullement ancien comme on le suppose généralement. Il ne remonte pas au delà du XVII[e] siècle, époque à laquelle de nombreux marchands indiens fréquentaient les cours des khans tatares de Derbent, de Goundjeh, de Shamakhy et de Bakou. Ce sont ces négociants qui se sont avisés de créer là des lieux de dévotion à leur usage. Les pénitents par lesquels ces lieux sont habités aujourd'hui n'ont plus aucune notion de religion positive. Tout s'est fondu, pour eux, dans la pratique d'une complète insouciance ascétique résultant d'un syncrétisme plus sceptique que croyant. Je retrouvai là un ancien ami que j'avais connu

plusieurs années auparavant, parcourant en pèlerin des contrées assez distantes. Mostanshah me fit assister à une sorte de service divin qui fut célébré dans une des cellules du temple avec accompagnement des petites cymbales guèbres ; sur l'autel, à côté des divinités sivaïques, se montraient des vases appartenant au culte parsy, des images russes de saint Nicolas et de la Vierge et des crucifix catholiques ; ces reliques si diverses étaient traitées avec un respect égal. Les pénitents, tous tant qu'ils étaient dans le temple, à cause de la chaleur des feux de naphte, se promenaient à peu près nus, bien qu'on fût à la fin de décembre. Mais leurs corps maigres ou plutôt décharnés ne paraissaient pas plus sensibles aux influences physiques que les âmes qu'ils renfermaient aux suggestions du sens commun. Mon ami ne me cacha pas que la qualification qui lui convenait, ainsi qu'à ses compagnons, était celle de *padri*, qu'il m'assura être le mot anglais signifiant « brahmane. » Il regrettait seulement que, depuis plusieurs années, il ne fût pas venu à Bakou un homme versé dans la science pratique des austérités, ce qui m'expliquait pourquoi je n'apercevais pas de martyrs volontaires. Du reste, il en prenait son parti comme de tout au monde. Son langage était devenu aussi bigarré que sa foi. Depuis que nous ne nous étions vus, il ne se contentait plus de parler persan avec un mélange de plusieurs dialectes hindous, il y avait ajouté un peu d'anglais, un peu de français, un peu de russe et beaucoup d'allemand, que lui avait appris un ouvrier livonien auquel il avait loué la moitié de sa chambre dans le temple, car il y a en face une fabrique de bougies dont les ascètes ne se montrent ni scandalisés ni importunés. On jurerait qu'ils ne l'aperçoivent pas.

Dans les classes plus lettrées que celles auxquelles appartiennent les exemples que je viens de citer, les mélanges d'idées sont, sans doute, d'une nature moins franche, mais ils y sont portés jusqu'à la complication la plus illimitée. C'est là que l'on entre dans un véritable pandémonium où tout pénètre, s'embrasse, se mélange, s'accepte, et n'expulse rien que le doute philosophique; il y a des natures de scepticisme qui s'en passent. L'histoire portant témoignage que, dès les âges les plus reculés, l'Asie a ouvert l'oreille à toutes les assertions du supernaturalisme, on peut comprendre quelle richesse effroyable de théories s'y est produite, combien elle en a mariées et que de générations de systèmes mixtes sont sorties de pareilles alliances; et rien de tout cela n'a été oublié, rien perdu. Des transformations, moins importantes qu'on ne saurait le supposer, ont à peine travesti les plus antiques théories. C'est ce que j'ai montré déjà dans un autre ouvrage[1]; on en verra dans ce livre la preuve la plus éclatante, et sans cesse, à côté de ces ancêtres, sont venus et viennent se placer leurs enfants et les enfants de leurs enfants.

Si toutes ces doctrines et nuances de doctrines s'étaient isolées, renfermées en des cercles définis de croyants, il n'y aurait, dans un tel milieu, ni religions dominantes ni religions d'État possibles. Telle est leur multitude que le tableau en présenterait une série de petits groupes insignifiants, au point de vue du nombre des sectateurs. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut les concevoir et l'on peut établir comme un fait incontestable que chaque tête d'homme contient et fait vivre, en suffisante harmonie,

[1] *Traité des Écritures cunéiformes*, Didot, 1864.

une troupe plus ou moins considérable de conceptions contendantes et que, au fond d'un même esprit, ces conceptions, toujours en mouvement, toujours en procès, dominent tour à tour ou s'éliminent les unes les autres, de telle sorte que, pendant le cours de sa vie, leur ingénieux appréciateur parcourt une gamme fort étendue de croyances peu compatibles et souvent directement opposées.

Ceci n'empêche point que chacun possède en propre une religion positive. On est musulman, juif, chrétien, guèbre, hindou, et tel on est né, tel on meurt. Les conversions proprement dites, d'une foi à une autre, sont des plus rares et tellement onéreuses au petit nombre de ceux qui s'y laissent aller que l'on voit généralement leurs enfants, sinon eux-mêmes, revenir à la religion des aïeux. On peut citer à cette occasion l'exemple de beaucoup de juifs de Perse devenus musulmans, dont les uns ont fait retour purement et simplement au mosaïsme, tandis que les autres y ont ramené leurs enfants, tout en restant dans leur foi nouvelle, et, ce qui est digne de remarque, c'est qu'il n'en est résulté, pour ces apostats, aucune querelle avec les autorités du pays, bien que le Koran édicte des peines mortelles contre un pareil crime. Mais les raisons politiques qui ont amené le Prophète, sans beaucoup de succès, à ne vouloir que des musulmans dans l'Arabie, et qui ont, de même, porté les Turcs à se montrer sans pitié pour ce qui constitue chez eux une désertion civile, n'existent pas ailleurs. La tolérance pratique des idées l'emporte donc et on laisse chacun libre de faire ce qu'il entend, à moins que des causes toutes mondaines ne s'y opposent. Ainsi, il faut considérer, en général, la conscience d'un Asiatique comme

composée des ingrédients religieux et philosophiques suivants :

1° Un titre à peu près nu de religionnaire ;

2° Une foi plus ou moins vive dans certains des préceptes du culte avoué ;

3° Une opposition résolue à beaucoup de ces préceptes, fussent-ils des plus essentiels ;

4° Un fonds d'idées tenant à des théories complétement étrangères et qui prend plus ou moins de place ;

5° Une disposition constante à favoriser la pérégrination de ces idées et de ces théories et à remplacer les anciennes par des nouvelles.

Le remplacement est d'autant plus assuré que théories et idées auront davantage la saveur du contraste. Alors l'heureux penseur suppose qu'il vient de s'ouvrir sur l'infini une porte inaperçue jusque-là par lui et par les autres.

Pareille organisation, ou, si on le préfère, pareille désorganisation intellectuelle serait impossible chez nous, et par plusieurs causes. D'abord, la méthode expérimentale en laquelle les Européens ont une confiance absolue et de routine laisse subsister un si faible goût pour le supernaturalisme que la plupart des esprits l'excluent absolument ou du moins n'en admettent que la plus petite dose. En outre, la discussion, chez nous, est ferme, un peu brutale, et la plupart du temps sans réticences essentielles, de sorte que le partisan d'une idée, à moins de la garder pour lui seul, ce qui constitue un tête-à-tête de difficile durée, est contraint de la risquer au milieu du combat, et, par conséquent, de veiller à ce qu'elle donne peu de prise sur elle. Il sera forcé souvent, bien loin de lui permettre trop de licence, de la traiter en

chien de basse-cour, lui coupant la queue et les oreilles pour laisser moins de prise à l'assaillant. C'est en cet état qu'il la présente, et le résultat inévitable de ce genre d'armement en guerre, c'est que le promoteur d'une théorie, contraint d'avance à examiner ce champion avec sévérité pour ne pas le voir étranglé du premier coup, le traite sans complaisance, et lui-même se refuse, autant qu'il en est capable, à divaguer avec lui. Si l'idée ne concorde pas assez avec les notions auxquelles il est attaché, avant de la produire il l'aura répudiée. Ces motifs de sévérité, ces garanties, ces barrières n'existent pas pour l'Asiatique; on peut dire, tout au contraire, qu'il s'est arrangé de façon à ce que rien ne pût gêner l'essor de sa fantaisie, et rien, en effet, ne le gêne.

C'est une règle de sa sagesse antique, comme de celle des philosophes de la Grèce, que toute opinion sur les entités supérieures doit être environnée de mystère. En premier lieu, le respect qu'on doit aux choses saintes l'exige. Il n'est pas raisonnable (je parle ici le langage des gens que j'observe) de jeter des vérités élevées devant des esprits indignes de les concevoir, et l'indignité résulte tout aussi bien de la non-préparation et de la seule ignorance que de l'hostilité et du mauvais vouloir. Pour mériter la participation à une doctrine quelconque, il faut une initiation dont le caractère et les épreuves varient suivant les bonnes ou mauvaises dispositions, connues ou supposées, du néophyte. Quant à la divulgation indiscrète, l'antiquité, par les accusations si fréquentes de profanation des mystères dont elle a poursuivi plusieurs de ses grands hommes, nous a fait assez voir combien elle en était révoltée. Cette façon de penser, venue

d'Asie, s'y est conservée toute entière. C'est une des causes latentes, mais certaines, qui justifient la répugnance des musulmans à laisser les chrétiens ou les juifs entrer dans leurs temples. Il en est de même pour ceux-ci quant à leurs lieux de prières, et pour les guèbres quant à leurs ateshgâhs. Chez tous, la raison de la défense est la même que chez le prêtre de la grande Diane des Ephésiens.

Ensuite, il n'est pas bon d'exposer sa foi à l'insulte des incrédules, attendu que l'on peut rencontrer un sophiste qui profitera de sa supériorité d'adresse pour ébranler chez le fidèle des idées, en elles-mêmes incontestables, mais que leur partisan ne saura pas défendre. De sorte que le malheureux, frappé par son imprudence, déchu des augustes prérogatives du croyant, se trouvera dans la même position qu'un voyageur dépouillé de son or par des bandits. L'or et la foi n'auront rien perdu de leur valeur; mais, dans les deux cas, la victime n'y sera plus participante. Il est donc de prudence élémentaire de ne pas affronter des argumentateurs trop retors; et, dès lors il est nécessaire de ne pas avouer ce qu'on pense et de cacher avec soin ce qu'on croit.

En outre, une raison forte, bien que d'un tout autre ordre, milite dans le même sens. Le possesseur de la vérité ne doit pas exposer sa personne, ses biens ou sa considération à l'aveuglement, à la folie, à la perversité de ceux qu'il a plu à Dieu de placer et de maintenir dans l'erreur. En tant que sage et marchant dans la bonne direction, il est précieux à Dieu; sa prospérité, son salut importent au monde. Parler à la légère ne pourrait jamais produire d'avantages; car Dieu sait ce qu'il veut, et s'il lui convient que l'infidèle ou l'égaré trouve la vraie

route, il n'a besoin de personne pour opérer ce miracle. Il faut donc considérer le silence comme utile, et savoir que parler, en exposant la personne du croyant et souvent la religion même, est inopportun et devient quelquefois impie.

Pourtant il est des cas où le silence ne suffit plus, où il peut passer pour un aveu. Alors on ne doit pas hésiter. Non-seulement il faut alors renoncer sa véritable opinion, mais il est commandé d'accumuler toutes les ruses pour que l'adversaire prenne le change. On prononcera toutes les professions de foi qui peuvent lui plaire, on exécutera tous les rites que l'on reconnaît pour les plus vains, on faussera ses propres livres, on épuisera tous les moyens de tromper. Ainsi seront acquis la satisfaction et le mérite multiples de s'être mis à couvert ainsi que les siens, de n'avoir pas exposé une foi vénérable au contact horrible de l'infidèle, et enfin, d'avoir, en abusant ce dernier et en le confirmant dans son erreur, imposé sur lui la honte et la misère spirituelles qu'il mérite.

C'est là ce que la philosophie asiatique de tous les âges et de toutes les sectes connaît et pratique, et que l'on appelle le *Ketmân*. Un Européen serait porté à voir dans ce système, qui ne rend pas seulement la réticence indispensable, mais qui détermine l'emploi du mensonge sur la plus vaste échelle, il y verrait, dis-je, une situation humiliante. L'Asiatique, au rebours, la trouve glorieuse. Le Ketmân enorgueillit celui qui le met en pratique. Un croyant se hausse, par ce fait, en état permanent de supériorité sur celui qu'il trompe, et fût ce dernier un ministre ou un roi puissant, n'importe; pour l'homme qui emploie le Ketmân à son égard, il est, avant

tout, un misérable aveugle auquel on ferme la droite voie, qui ne la soupçonne pas; tandis que vous, déguenillé et mourant de faim, tremblant extérieurement aux pieds de la force abusée, vos yeux sont pleins de lumière; vous marchez dans la clarté devant vos ennemis. C'est un être inintelligent que vous bafouez; c'est une bête dangereuse que vous désarmez. Que de jouissances à la fois!

Voilà le système. Mais il ne faudrait pas ici se tromper L'Asiatique n'a en lui ni l'énergie active, ni surtout l'imperturbable suite dans les idées qui lui seraient indispensables pour appliquer le Ketmân dans toute sa rigueur. Je viens de tracer la théorie; la pratique ne se pique point de la suivre pas à pas.

Il existe aux environs de Trébizonde et d'Erzeroum des communautés de religionnaires qui professent extérieurement, disent-ils, l'islamisme sunnite. Dans leurs villages ils ont des mosquées qu'ils fréquentent le vendredi; ils entretiennent des moullas pour leur lire le Korân et leur commenter les traditions du prophète. Et, cependant, ajoutent-ils tout bas, nous ne sommes pas musulmans; nous allons aux églises, nous entendons la messe, confessons la divinité de Jésus-Christ et vénérons les images des saints.

Tout cela est rigoureusement vrai et, à force de le dire en confidence à quelques personnes sûres, personne ne l'ignore en Anatolie, et c'est aussi public que le son des cloches. Il semblerait dès lors que la feinte est inutile : nullement. A l'occasion, ces hommes paraissent devant les kadys, et on ne leur dispute pas les prérogatives des musulmans fidèles. Ils prêtent serment sur le livre de Dieu; leur serment est aussi valable que celui du shérif

de la Mecque. Chacun sait quelle est leur opinion; mais chacun feint d'ajouter foi à leur mensonge. Il a tous les effets civils qu'on peut s'en promettre, et, en réalité, l'injustice n'est pas trop forte; car ces paysans sont beaucoup moins fourbes qu'ils ne le croient eux-mêmes Voulussent-ils demain se débarrasser de leur hypocrisie, ils ne pourraient plus abandonner des croyances qui sont devenues les leurs, par cela seul qu'ils en ont fait la comédie, et, à la fois musulmans et chrétiens, la mosquée ne leur est guère devenue moins indispensable que l'église.

En Perse, les Nossayrys, qui ne croient pas au Dieu individuel ni à la détermination fixe des existences, se donnent aussi pour musulmans, sont admis sans difficulté à tous les droits des croyants, sont reçus dans les mosquées et peuvent, en même temps, sans qu'on les inquiète, user de leurs droits d'incrédules pour rompre assez publiquement le jeûne du ramazan. Ces Nossayrys, avec une apparence beaucoup plus musulmane que les chrétiens dont je parlais tout à l'heure, se tiennent cependant plus loin de l'islam pour lequel ils n'éprouvent qu'antipathie. D'ordinaire, outre qu'ils sont Nossayrys, ils sont soufys. Une des inconséquences remarquables qu'on peut relever en eux, c'est leur attachement à la circoncision. Ils n'ont pas, dans leur magasin propre d'idées et de notions, une seule raison pour justifier cette pratique, et ils conviennent qu'elle est parfaitement inutile. Néanmoins tous sont circoncis, et ils ne manquent pas de circoncire leurs esclaves noirs, même quand ils les achètent à l'âge adulte ou même plus tard. Les femmes surtout attachent une grande importance à l'observation de cet antique usage. Un Nossayry, fort intelligent, pressé

sur ce sujet, avouait que c'était l'influence conjugale qui le contraignait à faire circoncire ses enfants. Au fond, l'habitude impose cette inconséquence : elle est en Asie non moins puissante qu'ailleurs, sinon plus.

Les guèbres assurent que l'auteur de leur religion, Zerdusht, n'était autre que le patriarche Abraham; ils veulent ainsi que leurs livres sacrés, provenant d'un des prophètes reconnus par l'islam, soient admis par les musulmans comme saints. Au moyen de cette interprétation, ils seraient classés parmi les *gens des livres*, et jouiraient des avantages assurés par Mahomet aux juifs et aux chrétiens. Personne n'ignore que la prétention des guèbres est fausse et qu'eux-mêmes n'en sont nullement dupes. Cependant, on l'accepte officiellement, et j'ai entendu des musulmans, affectant une grande rigidité, m'exprimer, sans y croire, l'opinion la plus flatteuse sur son Altesse Zerdusht, en m'assurant que c'était un des noms d'Abraham. Les guèbres tendent, du reste, fortement, en dehors de toute autre considération, aux méthodes islamiques, et, à force de chercher à se concilier l'estime des docteurs unitaires, ils ont souscrit à des concessions telles qu'on peut considérer aujourd'hui ces dualistes comme des espèces de déistes superstitieux. Leur ancienne foi proprement dite est bien malade dans leurs esprits. Ce n'est, du reste, pas si nouveau qu'on pourrait le croire. Dès avant le temps de la réforme sassanide, arrivée sous Shapour, l'esprit unitaire était insufflé par l'araméisme dans le sein des prêtres zoroastriens.

On pourrait multiplier indéfiniment les exemples de Ketmân en matière religieuse; il n'est pas une communion, pas une secte qui ne s'en donne la gloire ou le plaisir, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sur

l'ensemble ou sur les détails. Mais, précisément pour cette cause, je serai si souvent ramené à parler du Ketmân et à en montrer l'action et les effets, qu'il est inutile d'y insister ici davantage. En ce qui concerne les opinions philosophiques, on conçoit aussi que ce principe a mille occasions de s'appliquer.

D'abord, la disposition de tout le monde à changer fréquemment d'avis et à accoupler les opinions les plus adverses, rend le Ketmân particulièrement commode. Quand on cache ce qu'on pense, on n'a pas l'inconvénient d'avoir à s'expliquer nettement vis-à-vis de soi-même, et quand on ne livre que par petits morceaux et avec des réticences ou des déguisements ce qu'on admet, on n'est pas aisément pris en flagrant délit de contradiction. Or, c'est ainsi que les Asiatiques se communiquent leurs idées. On devine, sans doute, la direction générale de la pensée de quelqu'un que l'on connait bien ; mais on n'est jamais sûr que cette direction ne soit pas modifiée par l'action de quelque croyance nouvelle ou ancienne dont il ne nous a jamais été fait confidence, et si, par hasard, une déviation se révèle et qu'on la signale, l'ami, par crainte, par fausse honte, par caprice, par orgueil ou par moins que tout cela, par un sentiment qu'il ne s'explique pas à lui-même, s'empresse de vous prouver que vous vous trompez, en vous démontrant que l'idée que vous lui supposez est absurde, inadmissible, coupable au premier chef, et en vous avouant que sa vraie façon de voir y est diamétralement opposée. Un mois après il aura oublié sa belle défense, et, de lui-même, vous exposera dans tous ses détails le sentiment contre lequel il s'était tant révolté.

Car, avec les Orientaux, nul secret n'est gardé long-



temps. Un des faits qui étonnent davantage quand on vit au milieu d'eux, c'est de s'apercevoir que cette grande affectation de mystère qui entoure la vie de chacun n'est qu'un voile suspendu par en haut, non attaché par en bas, voile léger, que le moindre souffle d'air dérange et qui s'écarte à chaque instant pour laisser voir même les choses les moins nécessaires à rendre accessibles au public. Du temps de Feth-Aly-Shah, les scènes de son harem défrayaient de leurs détails un peu singuliers toutes les conversations des bazars, et l'on se disait publiquement, librement, le nom du marchand géorgien, du brillant cavalier nomade ou de l'élégant Mirza qui avait trouvé, la veille au soir, l'accès libre et de quelle façon il était entré. Si ces indiscrétions se commettent avec un laisser-aller bien étrange en matière si délicate, on peut aisément croire que la chronique scandaleuse des particuliers n'est pas plus soustraite aux commérages. En effet, l'indiscrétion va loin sur ce chapitre, et l'on est forcé de conclure bien vite que la clôture des maisons et la voilure des femmes ont, pour conserver les secrets, justement l'effet contraire à celui que l'on suppose d'abord. Puisque les Asiatiques parlent avec tant d'ingénuité de choses qui les touchent de si près, il n'y a pas à s'étonner qn'ils aient autant d'intempérance d'imagination et de langue dans le domaine des idées. Le Ketmân leur sert plus à en faire un carnaval perpétuel, à se rendre insaisissables à force de déguisements et de mobilité, qu'à dissimuler réellement leur pensée. Un musulman soufy, très-avancé, me confiait que la Perse, à son avis, ne contenait pas un seul musulman absolu. Je suis tenté de croire que la proposition doit s'étendre et se transformer ainsi : L'Asie centrale ne contient pas un seul religion-

naire qui ne reconnaisse que les seuls préceptes de sa foi et qui les admette tous.

Maintenant, on peut comprendre sans difficulté pourquoi j'ai affirmé dans un autre ouvrage que le fanatisme, en tant que représentant une persuasion exclusive d'une religion quelconque, était un phénomène antipathique à l'esprit des Orientaux et n'existait pas chez eux[1]. Comme il n'y a pas là de foi entière, il n'y a pas non plus de préoccupation exclusive. Comme il n'y a pas de groupe suffisamment considérable uni par les liens d'une doctrine strictement acceptée, il n'y a pas non plus d'enthousiasme collectif, ni de haine commune déterminée. Ce qui existe, ce sont des individualités ou de petites réunions dans lesquelles on entre et d'où l'on sort sans éclat et sans bruit, qui se considèrent comme sachant la vérité en toutes choses et ne voulant pas la dire, mais la laissant échapper malgré elles, méprisantes pour ce qui ne cadre pas avec leurs idées du moment, contribuant ainsi à propager l'esprit de secte et de personnalité égoïste, grande raison d'être de la débilité politique des Orientaux, et ne présentant à l'œil de l'observateur qu'un bouillonnement, une ondulation incessante des doctrines les plus diverses, ballottées, mélangées par des influences ambiantes, et, en somme, beaucoup trop faibles et trop occupées de se défendre pour avoir le loisir, les grands desseins, la témérité et la résolution implacable qui constituent le fanatisme.

[1] V. mon ouvrage intitulé : *Trois Ans en Asie.*

CHAPITRE II

L'ISLAMISME PERSAN

L'islamisme, mélange à peine déguisé de religions antérieures, est par sa structure très-disposé à subir et même à servir les dispositions naturelles que j'ai observées dans les pages précédentes. Il convient donc à merveille à l'esprit des Orientaux et à toute nature d'intelligence qui s'en rapproche. C'est à ce fait qu'il faut attribuer les succès vraiment remarquables que les missionnaires mahométans obtiennent aujourd'hui sur tous les points du continent d'Afrique. Naturellement, les conversions nombreuses qui semblent les y attendre et qui éclatent à leurs premières paroles, les encouragent singulièrement à se porter vers ces régions si bien disposées pour eux. Ils y vont en nombre assez notable. Ils offrent ainsi le spectacle d'une sorte de jeunesse et d'énergie de prosélytisme fort curieuses surtout en ce qu'elles contrastent avec la situation de l'islam dans d'autres contrées. Vis-à-vis des races européennes, ce culte s'est toujours trouvé dénué de séductions. Il a dû se contenter de quelques recrues albanaises ou bosniaques. Dans l'Inde, les conquérants arabes, gaznévides, mongols, afghans n'ont réussi qu'avec beau-

coup de peine à se créer un certain nombre de coreligionnaires parmi leurs sujets. Pour amener ce nombre au chiffre respectable qu'il montre aujourd'hui, il a fallu infiniment de violences, de temps et aussi d'immigrations. En Chine, il semble que tous les musulmans indigènes descendent des artilleurs persans de Djynghyz et de Koubilay, et que la population locale proprement dite n'a jamais beaucoup goûté leurs enseignements. Partout ailleurs, l'islam est resté à peu de chose près ce qu'on l'a vu au xe siècle, et il ne parait pas avoir fait aucune conquête qui, du moins, soit de quelque marque.

Si l'on sépare la doctrine religieuse de la nécessité politique qui souvent a parlé et agi en son nom, il n'est pas de religion plus tolérante, on pourrait presque dire plus indifférente sur la foi des hommes que l'islam. Cette disposition organique est si forte qu'en dehors des cas où la raison d'Etat mise en jeu a porté les gouvernements musulmans à se faire arme de tout pour tendre à l'unité de foi, la tolérance la plus complète a été la règle fournie par le dogme. Qu'enseigne le Koran? Que la reconnaissance de la vérité ne dépend en aucune façon de la volonté de l'homme; c'est Dieu qui, à son gré et sans que nul puisse apprécier ses motifs, accorde ou refuse la lumière à l'esprit de sa créature. Tel personnage est élu dans les plus profondes ténèbres. Tout lui est révélé. Tel autre, non-seulement ne voit pas la vérité posée devant lui, il ne l'apercevra jamais, et cette vérité l'aveugle, on pourrait dire avec malice, et c'est ce que déclare le Koran quand il affirme que la ruse de Dieu est supérieure à toutes les ruses. Ainsi cet homme né pour être croyant, mais ainsi repoussé, Dieu le mène d'erreurs en erreurs jusqu'au but marqué d'avance, c'est-à-dire jusqu'à la

damnation éternelle. Toutes les prédications du monde n'y peuvent rien faire, et, en conséquence, il est inutile de se jeter en travers du droit et des voies de la Providence en cherchant à amener à elle un néophyte dont, sans doute, elle ne se soucie pas, puisqu'elle ne l'a pas marqué de son sceau. Aussi a-t-il toujours été de règle dogmatique que les chrétiens et les juifs ne peuvent être contraints à changer de religion. Si on leur demande un tribut particulier, c'est que, n'étant pas musulmans, ne prenant point part aux charges générales de l'Etat, comme, par exemple, le service militaire, il est cependant juste qu'ils contribuent en quelque chose au service public. Pour ce qui est des idolâtres, le Prophète a été plus dur en théorie ; mais, dans la pratique, la loi s'est immédiatement adoucie et a accepté ce qu'elle prétendait vouloir détruire sans rémission. Qu'on ne s'arrête pas aux violences, aux cruautés commises dans une occasion ou dans une autre. Si on y regarde de près, on ne tardera pas à y découvrir des causes toutes politiques ou toutes de passion humaine et de tempérament chez le souverain ou dans les populations. Le fait religieux n'y est invoqué que comme prétexte et, en réalité, il reste en dehors. Ce que l'islam a eu en vue, presque uniquement, c'est de recommander la notion d'un Dieu unique, se révélant par des prophètes. Voilà l'alpha et l'oméga de sa théologie. Pourvu qu'on reconnaisse ces deux points, l'islam est satisfait et la plus grande liberté est laissée à la conscience de l'homme qui les a confessés ; cet homme eût-il d'ailleurs les opinions les plus différentes de celles des autres musulmans, il est toujours considéré comme fidèle, tant qu'il n'abjure pas officiellement. La conséquence de ce principe a été double et considérable :

d'abord, l'acceptation facile, rapide du culte nouveau par un très-grand nombre de gens appartenant aux autres religions et qui ne trouvaient pas que ce fût payer bien cher l'honneur et le profit de faire partie d'une nation conquérante que de prononcer une formule de foi compatible avec leur façon de voir antérieure; ensuite, second résultat : sous la garde de ce voile très-léger, les opinions, les doctrines, les théories anciennes se sont très-aisément maintenues et n'ont absolument rien perdu ni de leur force ni de leur crédit[1], et de plus, toutes les opérations intellectuelles tendant à créer de nouvelles combinaisons philosophiques ont été plutôt favorisées que desservies. L'islam n'a pas arraché une seule des plantes vénéneuses ou utiles qu'il a trouvées en floraison avant lui; il n'en a empêché aucune de naître après son avénement. La preuve en est que si les hérésies ont commencé de bonne heure pour le christianisme, elles ont été plus précoces encore pour l'islam; Mohammed lui-même les a vues se produire et elles se sont montrées bien fécondes.

Il est difficile de partager l'opinion de ceux qui veulent montrer dans le dogme mahométan un empêchement direct au développement intellectuel. Le contraire semblerait plus soutenable. Une religion qui a prononcé cette formule : « l'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs, » qui assure que chaque homme, au jugement dernier, sera examiné sévèrement sur l'usage qu'il aura fait de l'intelligence à lui départie, qui a vu depuis sa naissance au VII[e] siècle jusqu'à la fin du XVI[e], pour ne pas descendre plus bas, une telle prospérité matérielle soutenue et entretenue par un tel état scienti-

[1] *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, p. 327.

fique et littéraire dont nous ne connaissons en réalité pas tout, cette religion ne saurait passer avec justice pour contraire aux labeurs de l'esprit. Que si, depuis la dernière date que j'indique, l'Asie Centrale a souvent été déclinant, ce phénomène s'explique assez sans qu'on ait besoin de s'en prendre à l'islam. Qu'on suppose, dans un pays européen quelconque, la prédominance absolue de la discipline militaire et administrative, pendant une période de deux cent cinquante ans, comme cela a eu lieu en Turquie; qu'on y conçoive quelque chose de pareil à l'anarchie guerrière de l'Egypte sous une conscription d'esclaves étrangers, Circassiens, Géorgiens, Turks, Albanais; qu'on s'y figure, comme dans la Perse postérieurement à l'année 1730, une invasion afghane, la tyrannie soldatesque de Nader-Shah, les cruautés et les ravages qui ont marqué l'avénement de la dynastie actuelle des Kadjars; que l'on réunisse cet ensemble de circonstances, avec le concert de causes secondaires qu'il amène tout naturellement, on concevra alors ce que le pays européen que j'imagine, tout européen qu'il sera, aura pu devenir, et je ne trouve pas nécessaire de chercher d'autre explication à la ruine des pays orientaux ni de charger l'islam d'une responsabilité injuste. Je me refuse tout à fait à accuser d'obscurantisme une foi religieuse à laquelle on pourrait beaucoup mieux reprocher de ressembler plutôt à une philosophie assez vague qu'à une observance définie, et qui, d'ailleurs, soit dit encore une fois, a, sinon créé, du moins laissé créer d'assez belles périodes d'intelligence pour qu'on lui épargne des reproches que les faits démentent. Je ne suppose pas nécessaire d'élaborer ici une apologie pour expliquer l'existence d'un nombre quelconque de moullas plus ou moins igno-

rants et grossiers. Il en est, sans doute, et des plus grotesques, mais il faut avouer de même qu'il a existé de tout temps, partout, et même en Europe, des philosophes et des savants qui n'étaient pas des modèles de raison et de bons sentiments, ce qui n'est pas plus à la charge de la science que les sottises de prêtres ineptes ne sauraient l'être à celle de l'islam.

Ce qui reste certain, c'est que l'esprit de critique, de recherche et de discussion suscité, dès les premiers jours, par Mahomet lui-même, ne s'est jamais perdu. C'est là de la vie plus ou moins bien employée, mais c'est de la vie. On en voit aujourd'hui, en Perse, des manifestations fort accusées dans les contestations des trois partis principaux qui se divisent le clergé et les fidèles, et se partagent l'orthodoxie shyyte. Il s'agit des Akhbarys, des Moushtehedys et des Sheykhys, discuteurs de trois opinions nouvelles, au moins quant à la forme qu'on leur voit actuellement et qui leur est imposée par les tendances, les besoins ou les résistances du milieu social dans lequel elles se produisent.

Les Akhbarys acceptent, à titre également authentique, toutes les traditions courantes soit des prophètes, soit des Imams. Cette théorie, respectueuse en apparence et beaucoup moins en réalité pour les sources de l'islam, permet à ceux qui la suivent d'admettre, sous couleur d'opinions professées par Aly et ses onze successeurs, une quantité notable d'idées et de principes qui, bien évidemment, n'ont rien de commun avec les doctrines du Koran. Mais du moment qu'on réussit à placer ces idées et ces principes sous le patronage d'un nom révéré, on se tient pour dispensé de les comparer avec des prescriptions définies qui, sans nul doute, les repousseraient. Il

suffit de les justifier par un *hadys,* une tradition venue juste à point au moment où un secours était nécessaire. Cette tradition *ipso facto* devient authentique de plein droit et l'opinion qu'elle appuie se trouve du même coup orthodoxe.

C'est une façon de procéder un peu large sans doute; je ne crois pas, cependant, qu'on puisse, à proprement parler, accuser les Akhbarys de mauvaise foi déclarée et encore moins d'avoir inventé la masse énorme de documents dont ils se piquent de disposer. On en trouverait l'étoffe, sinon toujours la forme, dans les *Agoual-al-Houkkema* ou « Dires des philosophes, » « formules, » qui sont presque absolument d'origine sassanide ou perse, mais traduites, retraduites et remaniées. Je ne cite ici que la principale source; sans aucun doute on doit en indiquer d'autres, comme, par exemple, les doctrines judaïques et une dérivation notable des enseignements indiens. A la faveur de ces autorités si variées, toutes ramenées, quand il le faut, à n'être que l'opinion officiellement exprimée de quelqu'un des Imams, les Akhbarys se donnent comme les plus purs des Shyytes, parce qu'ils démontrent sans peine qu'ils sont les plus éloignés d'accepter les notions rigoureuses des Arabes et des Turks sunnites sur la critique de la tradition. En conséquence, ils se vantent d'être les hommes de la religion nationale par excellence, ce qui implique, suivant nos façons de parler, la prétention à un patriotisme plus exalté que celui de leurs contradicteurs.

Ainsi, se proposant de haut à la sympathie publique, les Akhbarys croient pouvoir entretenir et professent, en toute sécurité de conscience, des maximes peu musulmanes. Ils n'acceptent pas la résurrection effective

des corps et assurent qu'après le dernier jugement les hommes revêtiront de pures apparences. Rien qui ne soit complétement immatériel ne subsistera ni dans les élus ni dans les damnés. Les jouissances des uns, les souffrances des autres seront d'une nature purement idéale.

Les Akhbarys se montrent faciles à vivre et ils comptent parmi leurs sectateurs un grand nombre d'hommes du peuple et de petits fonctionnaires; c'est à peu près l'opinion bourgeoise. Pourvu qu'une idée soit placée sous le couvert du nom d'un des Imams, elle est assurée de leur plaire et accueillie sans qu'on l'examine de plus près. Ce système ne s'accorde pas avec une érudition un peu sévère. Si, pourtant, les théologiens sérieux, surtout dans le haut clergé, surtout à Téhéran, réprouvent les Akhbarys et se font gloire de réfuter leurs doctrines, il est cependant des villes, comme Hamadan, par exemple, où la majeure partie du clergé et son chef, l'Imam-Djumê lui-même, sont des Akhbarys déclarés.

Les Sheykhys ont bien un point de contact avec les opinions que je viens d'indiquer. Bien que ne repoussant pas tout à fait l'idée de la résurrection des corps, ils ont repris une ancienne opinion d'Avicenne au sujet de l'enlèvement au ciel de Mahomet et du miracle que le prophète accomplit lorsqu'il fendit la lune en deux avec son doigt, le ***shekk-el-Kamar***. Ils prétendent que, dans ces deux cas, comme lorsqu'il s'agit des nombreux miracles inconnus au Koran, mais prêtés à Mahomet par le shyysme, il ne faut pas songer à l'admission d'une réalité matérielle, mais, au contraire, recourir à un sens figuré. Ainsi, pour le premier fait, ils proposent l'hypothèse d'une vision ; pour le second, celui d'une interpré-

tation parabolique, et de même, dans chacun des autres faits de ce genre, l'explication rationnelle la plus convenablement indiquée par le sujet lui-même.

Hadjy-Sheykh-Ahmed, qui passe pour l'auteur de cette théorie, était un Arabe de Bahreyn. Il professait, il y a une quarantaine d'années, à Tebryz et est mort à Kerbela. Bien qu'il ait laissé plusieurs ouvrages de théologie, il n'a jamais avancé ouvertement dans ces livres, de l'aveu même de ses disciples les plus passionnés, rien qui puisse mettre sur la voie des idées qu'on lui prête aujourd'hui. Mais tout le monde assure qu'il pratiquait le Ketmân et que, dans l'intimité, il était d'une extrême hardiesse et d'une grande précision dans l'ordre de doctrines qui porte aujourd'hui son nom. Ce qui est certain, c'est que la croyance sheykhye compte de nombreux partisans parmi les personnages les plus instruits du clergé. Ce sont les principaux adversaires des Akhbarys. Ils s'élèvent avec force contre le nombre immodéré de traditions et le peu de critique ou plutôt l'absence complète de critique avec laquelle on les adopte. Ils ne manquent pas de rappeler à l'observation des règles prescrites par les anciens exégètes et qui sont, en effet, sévères ; bref, ils se rapprochent, à cet égard, de la façon de raisonner et d'agir des Sunnites. Ils n'accepteraient cependant pas ceci comme un compliment, car ils se piquent, à leur tour, d'être les plus zélés comme les plus scrupuleux des Shyytes. Se tenant dans une position moyenne entre le puritanisme des Sunnites et le laisser-aller un peu fantasque des Akhbarys, ils ne ressemblent pas mal aux Puséytes anglais, d'autant plus hostiles au catholicisme qu'ils s'en rapprochent davantage. Les Sheykhys, généralement savants, sont un peu pharisiens.

L'orgueil scholastique est leur grand péché. Quant aux Moushtehedys, ils s'arrangent de façon à se faire tout à tous.

Ils n'approuvent pas la légèreté des Akhbarys en matière de traditions et reconnaissent volontiers qu'un document de cette nature, pour être authentique ou du moins considéré comme tel, doit avoir subi victorieusement l'épreuve des quatre ordres de témoignages indiqués dans les écoles. Sur ce point ils ne faiblissent pas, quant à la théorie; mais, dans la pratique, ils s'humanisent. Leur cœur se fend à refuser ce qu'on leur offre comme venant de l'héritage des Imams, et, alors, sans se faire trop prier, ils ferment les yeux sur les démonstrations qu'on ne leur donne pas. Sur le point des miracles du Prophète et des Imams, ils se montrent surtout pleins de laisser-aller et de bon vouloir. Ils n'acceptent pas les interprétations latitudinaires des Sheykhys et préfèrent s'en tenir au fait brut. L'examen porté sur de pareils sujets leur semble d'un exemple mauvais et de conséquences fort dangereuses. Ils entrevoient au bout quelque chose comme la ruine de la religion et comme un rationalisme qui, pour être rigoriste d'apparence, n'en est pas moins au fond très-hostile à la foi. Puis, en tant qu'Asiatiques, ils tiennent aux miracles. En général, les Moushtehedys se recrutent parmi les mondains, les ecclésiastiques qui s'occupent plus d'affaires judiciaires ou administratives que de questions théologiques, les grands officiers de l'État, les hommes importants de l'administration.

Il ne faut pas perdre de vue que si l'on peut, approximativement, classer les trois opinions ainsi que je le fais, il est nécessaire pourtant d'ajouter qu'il est rare que, dans le cours de sa vie, un Persan n'ait point passé

de l'une à l'autre et ne les ait point toutes les trois professées.

Je laisse ici de côté les fractions et les nuances et m'en tiens à ces trois grandes divisions du shyysme. L'opinion sunnite, bien plus partagée encore en elle-même, existe peu en Perse, où le sentiment national la repousse. Depuis les Seféwys, l'horreur un peu exagérée que l'on professe pour elle a toujours été en augmentant; mais la religion a moins à faire dans cette querelle que la politique. Je n'en parlerai donc pas; ce qui suffit, c'est de montrer que, de toutes les religions existantes, l'islam est certainement la plus morcelée, et cela de deux manières. d'abord, par le nombre infini de ses sectes reconnues; ensuite, par l'habitude de tous ses fidèles, habitude que je m'efforce d'exposer et de faire comprendre, d'entretenir toujours dans les esprits, à côté des préceptes du Koran, un certain nombre de notions qui viennent des points de l'horizon les plus opposés. La cause de cette extraordinaire liberté critique, c'est, sans doute, ainsi que je l'ai montré, le vague et la pauvreté originelle de la formule : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu, » formule qui, pourtant, au point de vue théorique comme au point de vue pratique, contient tout l'islam. Mais pourquoi ce vague? pourquoi cette pauvreté? C'est ce qu'on ne saurait comprendre qu'en sortant de l'islam et en remontant à ses origines.

Dans la première partie de son existence, le Prophète, singulièrement tourmenté de questions philosophiques et religieuses, n'était pas une exception parmi ses compatriotes. C'était un homme de tribu, mais non un nomade. Issu d'un sang très-noble, bien que de la branche la plus pauvre d'une grande famille, il était marchand et

avait nécessairement la nature de sentiments ordinaire à sa caste dans toute l'Asie. Qui dit là marchand, dit penseur, personnage dévot, occupé des problèmes supérieurs. Mahomet était donc, nativement, dans cette voie. Quatre séries d'idées se présentaient comme éléments de solution pour toutes les questions qu'il pouvait agiter en lui-même : les pratiques de son peuple ; le judaïsme, professé par un nombre considérable d'Arabes ; le christianisme qui comptait aussi suffisamment de sectateurs ; enfin, le chaldaïsme, ou pour me servir de l'expression même du Prophète, le sabysme.

Les pratiques de son peuple s'offraient à lui comme dignes de considération, en général, mais inadmissibles sur certains points et insuffisantes sur d'autres. Le prophète respectait le temple de sa ville natale, acceptait la vénération dans laquelle il avait été nourri pour la Pierre-Noire, le puits de Zemzem, etc.; mais, comme chacun savait que les idoles dont on avait rempli l'enceinte sacrée étaient là assez nouvellement; que, d'ailleurs, leur présence s'unissait à des règles superstitieuses, grossières et répugnantes pour des natures un peu relevées, Mahomet trouvait à réformer dans les institutions qui avaient entouré sa jeunesse. Cependant, il n'éprouvait aucun désir de supprimer l'essentiel de cette foi ancienne, même quant à la partie purement cérémonielle, et, en effet, il n'a rien tenté de semblable. Ainsi donc, vis-à-vis du culte ancien, Mahomet n'est qu'un réformateur, et encore un réformateur timide, modéré; lui-même ne se donne pas pour autre chose.

Comme moyen de reconnaitre les côtés faibles du culte existant, comme instrument de critique, il est évident par le Koran que Mahomet eut recours au judaïsme, et

qu'il lui accorda une grande confiance pour établir son exégèse et appuyer sa polémique. Mais, en même temps, il n'est pas moins certain que ce judaïsme n'était point celui de la Bible, et que Mahomet n'a jamais vu ce livre. Toutes les sources où le prophète a puisé se retrouvent dans la Gemara et le Talmud, et peut-être plus bas encore, c'est-à-dire dans les anecdotes traditionnelles circulant parmi les docteurs israélites ou forgées par les ouailles de ceux-ci au moyen de récits mal transmis ou mal compris. Mahomet avait acquis sa science plus par voie orale que par lecture, bien qu'il ne fût nullement resté étranger à ce mode d'études. Il avait beaucoup entendu, et de toutes sortes de personnes, les unes réellement savantes dans la littérature talmudique, les autres moins et se contentant des traditions populaires. Il a admis le tout, à titre égal, comme opinion des juifs sur eux-mêmes. S'il n'a pas consulté la Thora, les livres essentiels et originaux de la foi israélite, il ne semble pas qu'il l'en faille accuser. Les juifs avec lesquels il était en rapport devaient être hors d'état de les lui montrer, car, avec un respect profond pour l'Ancien Testament, les juifs d'Asie, à cette époque, ne le négligeaient pas moins qu'ils ne le font aujourd'hui, où les traditions des docteurs, les dires des savants et les sentences des saints personnages, absorbent la totalité de leur attention. Pour nous, qui ne connaissons aujourd'hui l'histoire des patriarches que par la Bible, la façon dont Mahomet la rapporte, le point de vue souvent si bizarre sous lequel il envisage les faits bibliques qu'il raconte, nous causent un extème étonnement; mais il faut observer que c'est précisément ainsi que les juifs d'Asie racontent et comprennent les mêmes faits et les modifient et les am-

plifient et les changent. Mahomet ne mérite aucunement le reproche qu'on lui a fait d'avoir brodé sur le texte biblique et inventé des choses inconnues avant lui. D'abord, il y a peu de vraisemblance à ce qu'il ait pu en agir ainsi, parce que la contradiction eût été trop assurée, trop certainement victorieuse. Les juifs remplissaient les villes et les campements de l'Arabie, et singulièrement Yatrib, la ville du prophète, Medinet-Enneby. Ensuite, on ne voit pas quelle eût été l'utilité d'un système aussi grossier. Les passages où Mahomet se sert des traditions bibliques seraient tout aussi bons pour sa doctrine s'ils étaient tirés directement de la Bible que corrompus comme on les voit. D'ailleurs, le fait seul que la plus grande partie de ces versions apocryphes se retrouve dans les livres talmudiques tranche la difficulté. Du petit nombre de ceux qu'on n'y voit pas, une certaine partie est cependant admise par les juifs comme vraie. Un faible reliquat reste, dont l'origine parait perdue, mais cela ne valait pas la peine d'être inventé, et, j'en suis convaincu, ne l'a pas été plus que le reste. Les motifs qui ont porté Mahomet à se préoccuper de la tradition biblique devaient nécessairement l'obliger à prendre cette tradition là où la science de son époque la cherchait de préférence. Il lui fallait agir sur les savants de son pays, il fallait leur faire voir ce que c'étaient que les hommes du Vieux Testament, et comment Dieu leur avait parlé, ce qu'il leur avait dit, ce qu'il leur avait commandé. Assurément il ne pouvait remplir cette tâche que suivant les moyens avoués par la science d'alors. Prétendre retourner à la Thora, que personne ne connaissait et qu'on avait embaumée dans la vénération et dans l'oubli, c'eût été vouloir créer une science nouvelle, vouloir beaucoup étonner tout le monde

et se mettre sur les bras nombre d'affaires qui n'étaient pas les siennes, qui n'étaient surtout pas celles d'un prophète. Mahomet a donc suivi la seule voie ouverte, et, incontestablement, il l'a fait d'instinct, sans nulle idée qu'il aurait pu ou dû agir autrement, afin d'éviter les reproches que les critiques chrétiens ne lui ont pas ménagés, et qu'en bonne foi il ne pouvait pas prévoir.

On doit le défendre de même sur ses connaissances en matière de doctrine chrétienne. Je lui sais un certain gré, je l'avoue, d'avoir posé en principe que les chrétiens de son temps corrompaient l'Évangile, reproche, du reste, qu'il adressait aussi aux juifs par rapport à leurs livres saints. Probablement, si on lui avait demandé de prouver cette allégation, il l'aurait spécifiée en la faisant tomber sur certains dogmes que nous reconnaissons comme fort authentiques; mais il n'en est pas moins vrai que dans la forme générale donnée par lui à son accusation, il a raison : les chrétiens de sa connaissance avaient falsifié les Évangiles.

On ne voit pas que Mahomet ait jamais été en relation, du moins en relation suivie, ni qu'il ait pu l'être, avec des catholiques. Au moment où il vint remplir sa mission, l'Arabie et les provinces environnantes n'en comptaient plus guère. Les hérésies aujourd'hui existantes dans ces contrées, appuyées d'autres hérésies désormais disparues, y dominaient absolument, et les livres dont on se servait n'étaient autre chose que des commentaires sur les Écritures, infectés des hérésies de leurs auteurs et se réclamant de quelques-uns de ces nombreux évangiles ou actes apocryphes par lesquels l'Orient, dans les premiers siècles de l'Église, s'est rendu si célèbre. Toutes les fois que Mahomet cite le Nouveau Testament, il le fait à faux,

suivant nous; mais il cite très-juste d'après un apocryphe quelconque, et en envisageant ainsi les choses, on peut mettre de côté, sur ce point encore, les accusations de supposition d'écrits.

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'appuyé sur des documents hébreux et chrétiens également erronés, et s'exposant ainsi à faire pénétrer toutes les faussetés dont ces documents étaient chargés au sein de sa propre doctrine, Mahomet professe pour les deux religions qu'il appelle à son aide un respect profond et sincère. Il dénonce avec indignation ceux de leurs sectateurs qui les vicient ou les pratiquent mal; il proclame son estime pour leurs saints; il se fait leur champion, et, les prenant l'une et l'autre par la main, il les propose aux Arabes comme deux envoyées célestes, comme deux manifestations divines, dont les ordres doivent être écoutés, qui, ayant fixé successivement et possédant la tradition, doivent donner les moyens de la retrouver toute pure, et c'est pour accomplir cette tâche que lui, Mahomet, a été suscité. Il n'est pas Dieu, il n'est même pas, comme Moïse, l'instrument direct de Dieu. Il n'a pas, comme le Christ, le don des miracles; mais il est l'homme ignorant et faible qu'il a plu à Dieu de choisir pour recevoir ses commandements par l'intermédiaire de Gabriel. Ces commandements, l'archange les lui apporte tout rédigés; ils ne contiennent aucune parole qui soit de lui, il donne tout « sans augmentation ni diminution; » en un mot, le livre est divin et le prophète ne l'est pas, et ce livre divin est le complément nécessaire et la correction des livres juifs et chrétiens corrompus par leurs sectateurs.

Ainsi, au moyen de ces trois livres, la Thora, que le prophète n'a pas lue, les Évangiles qu'il reconnait pour

falsifiés, mais qu'il semble avoir pratiqués directement, enfin le Koran, apporté par Gabriel, que veut Mahomet? Pas autre chose que retrouver et rétablir dans sa pureté primitive la foi des anciens Arabes, des anciens prophètes, des anciens patriarches, d'Abraham, de Noé, d'Adam et d'Ève. Pas d'innovation, rien qui accuse dans son esprit l'idée de temps révolus amenant une ère plus heureuse pour l'humanité; il prétend revenir au passé le plus lointain, à la croyance de l'Eden bien purifiée et dégagée de tout ce que la série des siècles y avait ajouté de scories et mêlé de cendres. Or, le noyau de cette foi, ce n'était ni dans l'Évangile, ni dans la Thora qu'il le cherchait et l'apercevait encore, puisque ces deux livres ne sont pour lui que des instruments de critique et de théologie comparées; il est dans son point de départ même, dans l'objet de ses plus vives préoccupations, dans la foi des Arabes, abstraction faite de l'idolâtrie qui s'y est mêlée. Considérons donc avec lui ce que c'est que la foi des Arabes.

CHAPITRE III

LA FOI DES ARABES
ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DU SHYYSME

La foi des Arabes, c'est une branche fort maigre et très-sèche du chaldaïsme. On comprend sans peine que, dans les siècles reculés, les hommes du désert n'avaient ni le loisir, ni le goût de se jeter dans toutes les recherches philosophiques des écoles de la Mésopotamie, mais ils n'avaient pas non plus la puissance intellectuelle de chercher ailleurs que là leurs opinions religieuses. Par le commerce, par les caravanes, par la politique, par les déprédations même, les Bédouins d'alors, tout comme ceux du Bas-Empire, tout comme ceux d'aujourd'hui, étaient en relations trop suivies avec les peuples les plus cultivés de leur sang et de leur race pour avoir pu s'en isoler, et ils ne l'avaient pas fait ni voulu faire. Leurs mœurs étaient nécessairement différentes des mœurs des villes assyriennes ou babyloniennes, différentes dans le sens d'une austérité que la pauvreté et l'habitude guerrière soutenaient; mais, parlant un dialecte des mêmes langues, voyant les faits des mêmes yeux, souvent tributaire des mêmes rois, l'Arabe du désert qui voulait croire à quelque chose avait dû se renseigner dans les grandes

villes auprès des prêtres et des savants, et cela dès la plus haute antiquité.

Aussi lui en voit-on les principales doctrines. Il ne connaît pas tous les raffinements des philosophes, mais il connaît les principes premiers, et, ce qu'il n'ignore pas davantage, ce qu'il sait peut-être mieux encore, ce sont les superstitions que professent les basses classes ou même les classes élevées dans les pays qui l'ont instruit.

Il croit à l'unité divine, stricte, rigoureuse, sans moralité définie, voulant le mal aussi souvent que le bien, et mettant sa justice dans le fait seul de sa volonté. Cette unité est respectable, assurément, parce qu'elle est toute-puissante, mais elle l'est encore bien plus parce qu'elle est toujours agissante, et que, toujours prête à frapper, elle peut atteindre partout. Se répandant dans le monde sous toutes sortes de formes, elle existe majestueuse dans les planètes; elle est aussi à reconnaître dans les autres manifestations cosmiques. Celles-ci sont fortes, celles-là sont faibles. Il s'agit de vénérer le tout, de ne pas se faire d'ennemis dans ces forces émanées de la force unique. Mais l'esprit de l'homme, malheureusement, ne se prête pas à suivre avec aisance, dans toutes ses diversités, un système aussi complexe; il aime à se fixer. Le Bédouin finira donc par vénérer théoriquement la force unique, ce qui n'a jamais cessé d'avoir lieu, et par se choisir, pratiquement, des protecteurs beaucoup plus souvent implorés parmi les forces émanées. C'est ce qui arrive à tout moment dans la vie mondaine aux solliciteurs de grâces. Ils estiment plus fructueux d'obtenir la bienveillance de quelques autorités subalternes que de rechercher celle d'un maître suprême. Ainsi les Arabes s'occupaient à discerner quelle était la divinité

secondaire qui leur offrait le plus d'avantages, et ils s'attachaient presque uniquement à elle, sans nier le moins du monde le caractère auguste des autres. De là ces discussions dont la Bible a gardé et transmis plus d'un souvenir, où un dieu est opposé en mérite à un autre dieu. Ce genre de culte était renforcé par toutes les pratiques de la divination et de la magie, apprises aussi dans les villes syriennes avec le culte des planètes : celui de Hobal apporté de Belka, celui d'Asâf et de Nayelâh, celui de Mény, de toute l'armée céleste, enfin. Naturellement, à cet ordre de notions se rattachait, jusqu'à l'infiniment petit, la longue série des superstitions domestiques [1].

Il est vrai que les Arabes du désert ont l'esprit moins tourné à cette sorte de recherche ténébreuse que les Arabes des villes, cependant ils n'en pratiquaient pas moins, dans bien des cas, l'immolation des enfants devant les idoles, à la manière des Chananéens. En somme, toutefois, à l'exemple des autres peuples sémitiques, l'unitarisme en religion a toujours été pour eux une tendance assez forte, et qu'ils n'ont jamais perdue de vue entièrement, même quand ils ont cédé à des influences différentes. Les allures indépendantes, qui leur sont chères dans la vie de ce monde, leur inspirent assez de propension à une critique négative ou du moins fort restrictive dans les choses de l'autre. C est ainsi qu'ils ont contrarié absolument le vœu de Mahomet et ses efforts pour faire de l'Arabie une terre d'une orthodoxie irréprochable. Même de son temps, et sous ses premiers et habiles successeurs, il fut impossible de gagner ce point. Aujourd'hui, il n'existe pas dans tout l'Islam un seul pays qui soit moins

[1] *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, pass.

musulman. Certainement, les mêmes tendances à l'opposition existaient avant Mahomet contre la religion existante, et il ne fut pas le premier à s'élever avec passion contre les idoles et contre les pratiques superstitieuses que leur culte entraînait. Le désir général était de trouver une forme de doctrine ramenant vers l'unitarisme par des chemins agréables au genre d'esprit de la nation. On ne trouvait pas le judaïsme assez arabe; on ne voulait pas se soumettre à ses théories trop israélites, précisément parce qu'on était porté, comme lui et par identité de sang, à faire ce qu'il avait fait, en voyant dans la famille arabe le centre du monde. On ne voulait pas non plus du christianisme, comme trop compliqué. Le dogme de la Trinité sonnait mal aux oreilles des logiciens du désert.

En réalité, le passé qu'on regrettait était encore appréciable à tous les souvenirs, si, même, çà et là, il n'en restait pas de fortes traces, ce qui est le plus probable. C'étaient les débris des doctrines les plus élevées des écoles mésopotamiques, que l'on pouvait apercevoir au milieu de la littérature philosophique, théologique, astrologique, médicale des Syriens, des Juifs, des Perses [1]. D'importantes universités étaient en possession séculaire de répandre et d'augmenter l'éclat de cette littérature, plus certainement de corrompre la masse énorme de notions qui s'étaient concentrées dans les diverses sciences qu'elle embrassait. C'étaient Néhardéa, Bumbedita, Rishihr, d'autres villes encore. Là, affluaient des troupes nombreuses d'étudiants de toutes les races et de toutes les croyances, des chrétiens aussi bien que d'autres. Si

[1] *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, pass.

célèbres que pussent être les écoles d'Antioche ou d'Édesse pour l'enseignement de la foi catholique, il ne faut pas se dissimuler que leur éclat était loin d'effacer celui de ces centres scientifiques, et tout ce qu'il pouvait, c'était de soutenir, sans trop pâlir, le rayonnement rival. La meilleure preuve qu'on en peut donner, c'est que les disciples chrétiens qui allaient étudier les sciences sémitiques ne manquaient pas, lorsqu'ils continuaient à rester dans la foi, triomphe assez rare, de rapporter avec eux un butin fâcheusement hétérodoxe, et qui aboutissait à étendre, à consolider, à animer d'une nouvelle ardeur ces innombrables sectes gnostiques presque jumelles de l'Église, et que l'esprit occidental a seul à peu près réussi à étouffer.

Tant d'écoles célèbres que je viens de nommer exerçaient donc une influence immense sur tout l'Orient. Elles représentaient, pour lui, et même en dehors de lui, la science par excellence. Elles se vantaient, et non sans raison, d'avoir recueilli l'héritage de cette érudition antique, nourrice des premiers philosophes de la Grèce, et qui, après avoir fourni des notions premières à Thalès, à Pythagore et à leurs émules, n'avait pas été moins généreuse pour Platon. Enfin, ce n'était l'objet d'aucun doute, que les doctes critiques d'Alexandrie, que les néoplatoniciens, dans toutes leurs nuances, s'étaient trouvés en communion beaucoup plus étroite encore avec les écoles mésopotamiques, et n'étaient autre chose que des disciples restés plus ou moins fidèles dans la forme, mais, en tous cas, des disciples avoués de la doctrine sémitique. On conviendra qu'une science qui pouvait se parer de tels souvenirs et invoquer de tels témoignages, non-seulement n'était pas à mépriser, mais devait encore compter sur une vénération universelle. Il était

difficile que sa réputation n'eût pas pénétré dans les camps des tribus arabes, dont le contact avec les populations urbaines était, en définitive, si fréquent; mais il serait plus extraordinaire encore qu'à la Mecque, où venaient et revenaient tant de voyageurs et de gens curieux et même instruits, on n'eût pas su ce qui, depuis des siècles, faisait l'objet de la vénération enthousiaste de toute l'Asie. Surtout, il serait radicalement impossible que Mahomet, enfant d'une grande maison en possession de la grande charge de Gardien du temple de la Kaaba, et où se devaient agiter souvent des questions religieuses, que Mahomet, marchand et voyageur, ayant fréquenté les villes de Syrie et conversé avec tant de gens, que Mahomet, enfin, plein de curiosité pour apprendre et plein de zèle pour comprendre, et plein d'ardeur pour combiner des idées, n'eût pas été, de tous ses concitoyens, celui qui avait encore le plus de notions et la plus haute idée de la science araméenne.

Tous ces motifs, qui semblent de poids, ne sont cependant en eux-mêmes que des inductions raisonnables dénuées de preuves matérielles. Ils vont prendre la valeur qui leur appartient devant certaines observations de fait.

La science araméenne, comme toutes les sciences du monde, a donné naissance à une esthétique littéraire. Il lui a été indispensable de connaître, à son point de vue, et de fixer les règles et les conditions du beau en matière de compositions écrites. Les différentes sociétés civilisées ont vu se produire un phénomène analogue, et le résultat obtenu pour elles par l'intelligence locale a été conforme aux conditions d'existence de la langue et du goût, ainsi qu'à l'expérience que cette intelligence avait pu

acquérir. Il n'en a pas été autrement, dans les pays de langage sémitique, qu'en Grèce et en Italie. Seulement les conditions linguistiques se sont trouvées telles que la beauté littéraire s'est produite là d'une façon toute spéciale, et que le goût aussi bien que le genre des connaissances ont rendu ce qui a passé pour être la perfection du style absolument inséparable des puissantes vertus secrètes attribuées aux écrits. Ainsi un document bien composé, bien rédigé, suivant toutes les règles, n'a pas seulement eu le mérite d'être beau suivant les idées sémitiques; il a encore, par cette cause même, possédé une énergie mystérieuse qui, en l'assimilant aux forces de la nature, en a fait un redoutable instrument d'action magique. Telle est la composition littéraire comme on la comprenait dans les universités fameuses que j'ai nommées tout à l'heure. Un docteur, un sage concevait et exécutait son œuvre de telle façon que, dans quelque direction qu'on en lût les lignes, il en devait sortir un sens religieux et théologique; en outre, en changeant, d'après des règles fixes, la valeur des lettres, de nouveaux sens, également continus, se présentaient; ensuite, il fallait que toutes les lettres fussent allitérées les unes avec les autres; enfin, il ne suffisait pas que des sens multiples se rencontrassent dans le texte, il fallait encore que certains de ces sens fussent d'une nature favorable, certains autres d'une nature néfaste. De pareils tours de force n'étaient assurément pas faciles à exécuter, et, par conséquent, leur nombre n'était pas infini; mais il n'y a pas de doute que rien ne devait être plus glorieux que de trouver une combinaison nouvelle dans ce genre; ce devait être le plus grand succès de la vie d'un savant, et l'œuvre la plus considérable que le temps pût enfanter. En effet, ces

textes qui, à les lire, ne présentent guère que des combinaisons de noms divins, renferment, *ipso facto*, toute l'énergie de ces différents noms, en tant qu'ils manifestent tels ou tels attributs de la puissance divine. Ils exercent sur la nature une influence irrésistible; ce sont des formules médicales d'une force extrême; et, quant à la philosophie, que pourrait-elle trouver de plus profond et de plus auguste que ces écrits qui, sous la couverture étroite d'un mot bi-syllabique ou même d'une seule lettre, offrent à la méditation du savant les secrets les plus variés et cela à l'infini? C'est ainsi que la science sémitique aboutissait à la production des talismans. Les talismans, maîtres de toutes les imaginations, se fabriquaient, à la vérité, en Asie, mais couraient le monde occidental tout entier. Les Mecquois avaient des talismans, ainsi que tout le monde, et n'en pouvaient ignorer le mode de production. Ainsi Mahomet devait savoir, et il savait aussi bien que personne, que l'unitarisme sémitique auquel il voulait faire revenir son peuple n'allait pas sans cette certaine science, de certaine nature, qui en était déjà sortie et qui était la plus célèbre du monde d'alors, chez les Asiatiques, chez les Grecs, chez les Romains, et que cette science, pour être vraiment auguste, ne pouvait s'exprimer qu'au moyen d'un certain style qui faisait ressembler les œuvres de toute l'école aux talismans que l'on avait l'habitude séculaire de tant redouter et vénérer.

Le Koran fut écrit suivant ce système. Il a plu au prophète de se taxer lui-même d'ignorance, afin de bien établir qu'il aurait été incapable d'inventer la sublimité de forme et de fond qu'on trouve dans son ouvrage. Il attache tant de prix à la qualité de pauvre d'esprit qu'il fait remarquer

plusieurs fois que Dieu seul était capable d'exécuter un chef-d'œuvre comme celui qu'il présente, et il met au défi ses contradicteurs de rien produire d'approchant. Sous ce rapport, je ne crois pas qu'il ait trop présumé de la portée de son argument; car, en arabe, aucune composition ne saurait se comparer, en effet, au mérite supérieur de la rédaction et des pensées de certaines parties du Koran; et, soit que les circonstances n'aient jamais été si favorables qu'au moment où ce livre fut écrit, soit qu'il ne se soit jamais rencontré un second écrivain aussi habile à manier la langue, il est incontestable que tous les efforts pour produire quelque chose de beau en arabe n'ont jamais abouti, tant nombreux qu'on les ait vus, qu'à des essais de qualité inférieure et toujours à des copies. Aussi n'est-ce pas sérieusement qu'il faut discuter la qualification d'*ignorant* que se donne Mahomet et que des critiques chrétiens ont assez naïvement relevée pour s'en servir contre lui; il ne faut pas accepter cette prétention, sans quoi on serait obligé d'entrer avec le prophète dans l'hypothèse du livre dicté par l'archange Gabriel. Car, pour savant, au point de vue arabe, suivant les possibilités du temps et du pays, savant dans les apocryphes chrétiens, dans les traditionnalistes juifs, dans la philosophie araméenne, savant et rompu au maniement du style difficile de cette philosophie, savant par une connaissance inouïe du vrai caractère de la langue arabe et de ses ressources propres, et du genre de beautés qui ressort de son génie particulier, le Prophète l'est à un degré supérieur et avec un génie qu'il serait puéril de nier ou de prétendre méconnaitre. Il a su, notamment dans l'adoption du style talismanique, manier l'allitération et accumuler les sens multiples comme personne ne

l'a jamais pu faire. De même qu'au dire de Kabbalistes, la Bible renferme quarante-neuf sens purs et quarante-neuf sens impurs, de même, sur la déclaration d'El Djahedh, le Koran présente d'une part la louange de Dieu, de l'autre le blasphème, antinomie absolument indispensable dans un livre sacré, suivant les idées chaldéennes. Ce ne sont pas là de ces résultats qui s'obtiennent par inspiration; il faut, pour les produire, des modèles parfaits, l'étude, la méditation, le travail, la patience et le temps.

Considérée sous cet aspect, la grande œuvre de Mahomet, l'Islam, est une religion qui s'est donnée pour but de remonter le cours des âges, afin de retrouver l'unitarisme absolu des ancêtres arabes, c'est-à-dire des ancêtres assyriens. Épurer l'arabisme de son temps, voilà donc ce que le Prophète se propose; pour instruments, il emploie les notions chrétiennes et juives, et il les choisit de préférence parce que ces religions lui présentent une forme de l'unitarisme plus exacte que les productions contemporaines de la même idée. Seulement, par les raisons que j'ai indiquées, il ne consent à accepter ni l'une ni l'autre religion : elles se sont séparées de l'araméisme. Il se sert aussi et surtout de cet araméisme et avec une prédilection marquée; c'est là qu'il va chercher et la forme et même beaucoup de ses idées, sans compter ce que ce système avait déjà en commun avec le judaïsme et les dogmes chrétiens. L'araméisme est placé vis-à-vis de lui à peu près dans la même situation que l'arabisme, ou plutôt c'est identiquement la même chose. Il y reconnait la vraie foi, souillée par des accumulations d'erreurs idolâtriques successives. C'est ce terrain qu'il lui faut déblayer et sur lequel frappent ses colères les plus fortes. Mais, par cela même que c'est le terrain aimé, favorisé, celui qu'on doit ren-

dre à la foi véritable, le terrain fécond où celle-ci germait jadis et prospérait, il est aussi tout naturel que le Prophète accorde aux partisans de cette ancienne loi, qu'il appelle les Sabys, les mêmes prérogatives qu'aux chrétiens et aux juifs. Il voit en eux, bien qu'égarés, des adorateurs du Dieu unique. Enfin, de cent manières, il laisse apercevoir qu'il est au fond leur homme. Il admet leur magie, leur astrologie, leur algèbre, leur talismanique, leur doctrine sur la puissance active des sons, des lettres, des mots combinés avec l'énergie des nombres; c'est là le milieu de connaissances qu'il accepte; et, pourvu qu'il détruise l'idolâtrie qui s'y est glissée, il ne prétend y rien changer ou bien peu de chose.

Aussi sa morale est-elle très-imparfaite. Elle reste absolument celle de l'ancien sémitisme, et, en réalité, au point de vue où se place Mahomet, il n'en peut être autrement. Personnellement, le Prophète était, parmi les Arabes et même entre tous ses contemporains, un homme de mœurs douces, graves, aimant la justice, d'une bienveillance étendue, d'une indulgence grande et d'un désintéressement sans bornes. Mais ce sont là, chez lui, des questions de tempérament, et non pas de principes. Il n'a cherché à rien changer, dogmatiquement, au fond de la morale connue, reçue, pratiquée autour de lui, avant lui. Il a fait beaucoup de bien, assurément, mais sans esprit de suite, sans système, sans aucune notion nettement sentie, encore moins démontrée du droit. Il s'est opposé, avec une assurance généreuse, à la continuation des inhumations d'enfants naissants, usage qui, dans les tribus du désert, souvent menacées de famine, remplaçait l'exposition usitée dans l'empire gréco-romain; il a étendu l'usage des compositions pécuniaires

pour meurtre; il a rendu presque impossibles dans la pratique les condamnations régulières pour adultère en exigeant la présence de quatre témoins oculaires; dans les cas où il a dû subir l'action des préjugés un peu sanguinaires de son peuple, il n'a jamais manqué de faire remarquer que Dieu aimait ceux qui pardonnent; enfin, pour ne pas trop étendre la liste de ses bienfaits très-réels et nous en tenir au principal, il a créé la position légale des femmes dans le mariage, et elle est loin d'être aussi dure que nos idées nous portent à le croire. Mais, encore une fois, cette législation, toute louable qu'elle est, surtout si on la compare à celle qu'elle a renversée, présente de grandes lacunes, offre de nombreuses inconséquences, manque de sérieux, parce que c'est une œuvre du sang et des nerfs, et que l'essentiel, les principes logiques, y manquent, comme à toutes les conceptions de l'esprit sémitique, et, en effet, l'unitarisme sémitique auquel le Prophète remonte et se rattache le plus étroitement qu'il peut, ne possède rien de ce genre. Dans sa notion de la nature divine, ce qui domine, c'est l'infini d'abord, la toute-puissance ensuite, et sur ces deux attributs, comme les rameaux d'un arbre sur les maitresses branches, se ramifient les autres idées que les sectateurs d'un culte pareil se font des perfections appartenant à l'Être souverain. La justice y reste dans un état d'indéfinition complet. On la compte, assurément, parmi les qualités de la Toute-Puissance; mais qu'est-elle, cette justice? Je l'ai déjà dit : rien autre que la volonté; et cette volonté de l'essence infinie, constamment présentée sous un aspect rébarbatif, contient autant le mal que le bien; elle n'a rien de pur, rien de net.

C'est là un défaut considérable assurément, et qui

exerce sur les esprits asiatiques la plus déplorable influence. La justice n'est pas une de ces conceptions que les théologiens, après les fondateurs de religions, peuvent laisser impunément aux siècles futurs à reconnaître et à déterminer. L'idée de mystère ne saurait s'adjoindre à elle; on ne saurait la vénérer à l'état voilé, comme une Isis; il faut qu'elle se montre toute entière et toute nue comme la vérité, parce que le monde a soif de la justice, et il faut encore que la notion en soit si complète qu'on ne puisse se tromper sur son caractère sans le vouloir. Le catholicisme a atteint sur ce point capital un degré de précision qui ne laisse rien à souhaiter; et, suivant l'exposition de saint Thomas, il a établi que, dans la définition de cet attribut, il faut d'abord la volonté pour bien déterminer que l'acte juste est nécessairement libre; ensuite admettre la constance et la perpétuité, pour qu'il soit fort et bien établi. Ces points fondés, arrive la formule : « La justice est une habitude d'après laquelle quelqu'un, par une volonté constante et perpétuelle, rend à chacun son droit. » On ne voit pas que les âges modernes, dans leurs philosophies successives, aient ajouté beaucoup de choses à l'expression de l'Ange de l'École.

Mais l'Islamisme n'a produit rien de semblable sur ce point capital. Partout le vague, l'incertitude; la crainte infinie des jugements de Dieu, qu'il n'y a aucun moyen de prévoir, et la déférence absolue avec laquelle on déclare s'y soumettre, voilà tout ce qu'il sait dire. Encore une fois, le Prophète n'a modifié nullement l'ancienne conception de la morale, se bornant à adoucir les usages autant qu'il était en lui, par bonté et douceur naturelles plus que par un système réfléchi. En matière dogmatique, on a vu de même qu'il n'avait voulu que retrou-

ver les anciennes bases, les antiques croyances de l'araméisme. On peut donc prononcer avec assurance que l'originalité manque essentiellement à son dogme, et que, s'il n'a pas fait avancer, au point de vue moral, les populations sur lesquelles il a étendu son influence, il a simplement voulu, au point de vue de la foi, leur faire rebrousser un peu chemin sur la route déjà parcourue.

La conséquence de ce défaut de nouveauté a été naturellement ce que nous avons déjà observé; l'islam n'a réussi qu'à jeter un instant d'incertitude dans les esprits de ses sectateurs, et bientôt on a pu s'apercevoir qu'aucun des abus intellectuels du passé n'était vraiment détruit. Seulement, comme l'islam, avec ses formules vagues et inconsistantes, semblait inviter tout le monde à le reconnaitre sans forcer personnne à abandonner rien de ce qu'il pensait, il est devenu ce que nous le voyons, le manteau commode sous lequel s'abritent, en se cachant à peine, tout le passé et les idées hybrides qui bourgeonnent chaque jour sur un sol qui contient tant de choses en putréfaction.

La plus grande preuve qu'on en puisse donner, c'est l'existence même du shyysme persan.

Lorsque les Arabes eurent renversé l'empire sassanide, à la bataille de Kadessyeh, leurs succès furent rapides et, au premier abord, aussi inconcevables que ceux dont ils avaient à se réjouir du côté des provinces grecques. La raison en est la similitude parfaite de décomposition où se trouvaient les deux grands États qu'attaquait le jeune Mahométisme. Sans rien ôter de l'énergie sauvage, de l'enthousiasme belliqueux des arrivants, sans nier leurs vertus conquérantes : dévouement, sobriété, grandeur d'âme, intrépidité; sans méconnaître le

génie de leurs chefs, il est manifeste que s'ils avaient eu en face d'eux en Orient, comme il est arrivé en Occident, des populations attachées à leurs maitres et des chefs militaires capables d'user avec discernement des ressources immenses que possédaient les contrées envahies, les résultats eussent été tout différents de ceux que l'on a vus, et les Amrou et les Khaled se fussent fait rudement et promptement rembarrer dans leurs déserts. Mais les contrées byzantines étaient pourries de vices, désarmées et disloquées par les hérésies, et les territoires persans ne l'étaient pas moins par des causes tout analogues.

Les mages, en fondant, sous l'abri de la politique sassanide, une religion d'État qui prétendait ne tolérer aucune foi dissidente à côté d'elle, faute que les Arsacides s'étaient refusés à commettre, n'avaient pas pris garde que le sol était d'avance miné sous leur édifice. Dans le sud et dans tout l'ouest de la monarchie, les polythéismes grec et assyrien, fondus ensemble par le néo-platonisme, dominaient chez les populations. Dans le nord, les tribus ne voulaient reconnaître et pratiquer le parsysme que sous les formes libres du culte primitif, qui n'admettait pas de clergé; elles repoussaient donc les emprunts nombreux faits par la nouvelle cléricature à l'araméisme, prétendaient que chaque chef de famille devait rester l'unique prêtre de l'autel domestique, et n'acceptaient pas d'autre autel. Et, par-dessus ces résistances ou par-dessous, ou à côté, se glissaient à travers mille fissures un groupe notable de sectes chrétiennes, un nombre considérable de communautés juives assez puissantes pour avoir leurs princes et leurs gouvernements particuliers, déployer des étendards, soudoyer des soldats, conduire des guerres privées, et d'autres associations encore, plus modestes peut-

être, mais non moins obstinées dans leur foi, des bouddhistes, des manichéens, et aussi des brahmanistes, ces derniers dans le Kerman et les districts d'Hormouz.

L'énergie avec laquelle le parsysme renouvelé provoqua, accepta, soutint la lutte, n'est pas sans mériter quelque considération. Par le grand nombre d'emprunts que ses promoteurs firent au judaïsme, au christianisme, à la philosophie chaldéenne, il est clair qu'il se proposait la tâche qui a souvent séduit de grands politiques, mais qui n'a jamais réussi à aucun. Il voulait, en contentant tout le monde, en acceptant quelque chose de toutes les idées et, en remplaçant les anciens cultes par un syncrétisme habile, faire succéder une ère de concorde universelle à la discussion générale. Il est curieux que cette volonté toute philanthropique, chaque fois qu'elle s'est produite avec une pareille netteté, n'a jamais manqué d'aboutir à des violences. Le parsysme fut, en effet, amené à être essentiellement persécuteur, et quand il n'en venait pas à une tyrannie ouverte, il se montrait taquin, agressif, oppresseur, odieux aux populations. Il l'était d'autant plus que l'administration politique le soutenait, et toute la haine que celle-ci pouvait s'attirer, il ne manquait pas de la partager avec elle.

La bataille de Kadessyeh fut un signal de délivrance pour les dissidents, et on vient de voir qu'ils étaient nombreux. Les Juifs, que l'on massacrait de temps en temps, et les chrétiens, que l'on déportait, respirèrent sous l'autorité d'un prophète qui les déclarait vrais croyants quoique incomplets et n'exigeait plus d'eux qu'un impôt en les exonérant des obligations militaires. Les innombrables gens de métiers que frappait une réprobation légale fondée sur ce qu'ils souillaient le feu, l'eau, ou la terre

par leurs professions et que l'on maltraitait en conséquence, s'empressèrent de se convertir et allèrent grossir les rangs avides des vainqueurs. Voilà ce qui explique assez les prompts succès, l'extension subite de l'islam dans l'Asie centrale.

Cependant, le gouvernement n'était pas resté pendant plus de quatre siècles aux mains de religionnaires aussi savants et aussi fermes que les parsys sans que l'influence de ces derniers, impuissante à tout saisir, n'eût réussi du moins à s'étendre beaucoup. S'ils avaient d'ailleurs été vaincus, c'était avec la monarchie nationale, avec la patrie elle-même. Ils se trouvèrent, au bout de quelque temps, quand bien des griefs furent oubliés, représenter cette patrie opprimée. Débris des anciens pouvoirs, ils avaient conservé richesses, honneurs, influence locale beaucoup plus qu'on ne le croit, car on a fort exagéré les instincts oppresseurs et surtout spoliateurs des musulmans. Les chefs féodaux des tribus et des villages qui étaient parsys à l'ancienne mode, sous les Sassanides, et odieux au clergé triomphant, devinrent parsys à la nouvelle et chers au clergé opprimé. Quand des princes turks ambitieux voulurent se créer des royaumes dans les domaines des khalifes, ils ne manquèrent pas de remarquer ces dispositions et, tout musulmans qu'ils étaient, souvent musulmans excessifs comme Mahmoud de Ghazny, ils les encouragèrent. La littérature, sauf quelques réserves de formes, se piqua d'être guèbre au fond parce qu'il lui était commandé d'être persane. Tout le monde devenu libre de maudire les Arabes s'en donna à cœur joie, même les petits-fils de ceux qui les avaient tant accueillis, et les souvenirs affaiblis de l'ancien mécontentement s'effacèrent devant les souvenirs grandioses de l'ancien sacer-

doce, qui devinrent autant de regrets. Ce fut cette puissance éclipsée qui devint désormais l'objet de tous les rêves. On n'avait plus de descendants de l'ancienne dynastie; mais on pouvait refaire la nationalité si l'on réussissait à reformer un clergé semblable à celui que l'on pleurait. A dater de ce moment, le patriotisme persan eut pour expression la recherche d'une formule religieuse qui lui fût propre et qui se rapprochât, autant que les temps le pouvaient permettre, des anciennes apparences.

Car, de quitter brusquement l'islam, il n'en pouvait pas être question. Le monde entier, alors, était musulman pour un Oriental. C'était la puissance politique, c'était l'éclat, c'était la civilisation. Volontiers on réduisait l'islam à n'être qu'un mot; les philosophes y travaillaient à leur manière, avec non moins d'ardeur que les princes sassanides, gaznévydes, bouydes, deylémites à la leur; mais ce mot, il le fallait; il en était, absolument comme nous, où les incrédules, sans tenir en aucune façon à la messe, font cependant un si grand éclat de ces termes : « civilisation chrétienne » — « monde chrétien. »

C'était à l'unité du khalifat qu'on en voulait. On étouffait sous cette domination unique, étendue de l'Espagne à l'Inde, et les Persans aspiraient à leur autonomie. Les Persans attaquèrent donc la légitimité des khalifes. Ils se firent les champions du droit méconnu des Alydes et se trouvèrent ainsi établis sur un terrain où, devenus maîtres d'une théorie légale plus exigeante que la légalité reçue, plus arabes que les Arabes, plus musulmans que leurs rivaux, ils les assaillirent au nom de principes que ceux-ci avaient mauvaise grâce à nier et qui étaient tous contre eux. Ce fut le commencement du shyysme et, dès les premiers jours, cette levée de boucliers occasionna de

grands troubles et causa de grands malheurs. Mais elle servit au delà de toute espérance la cause nationale et raviva merveilleusement les données morales et les croyances de l'ancien Iran.

En apparence, il ne s'agissait que d'une opinion sur le droit des Abbassides à occuper le trône. En réalité, des habitudes absolument opposées aux dogmes de Mahomet reparurent et s'établirent graduellement. Chaque ville, de la réunion de ses docteurs, forma un clergé; ce clergé reprit une hiérarchie, s'attacha à couvrir de ses membres unis le pays tout entier et, avec le temps, y réussit. Il ne pouvait pas justifier son existence par le Koran, ni même par les traditions authentiques du Prophète, qui, au contraire, avait voulu que chacun des croyants restât maitre et libre dans sa foi. Il s'arma donc de maximes antiques et, les métamorphosant en dires du Prophète et des imams, il établit dogmatiquement que le Koran, sous peine d'infidélité, ne pouvait être lu et commenté que par des moullas. Ces maximes antiques, auxquelles j'ai déjà fait allusion plus haut, furent prises un peu partout, dans les écrits des philosophes comme dans ceux des parsys, mais préférablement dans les derniers, et ainsi, graduellement, il arriva un jour où la religion sassanide se trouva virtuellement ressuscitée, à peu de chose près, dans le shyysme. Ce jour suivit de peu l'avénement des Séféwys, qui se trouvèrent ainsi être à leur tour des espèces de Sassanides musulmans.

En allant au fond des choses, voici aujourd'hui ce qu'est le shyysme : Dieu infini, éternel, unique, n'exerce pas sur le monde une action directe. Il en a posé les lois, il a établi les conditions de la damnation et du salut; on retournera à lui. Le Prophète est invoqué plutôt pour la

forme qu'en fait. Il est la plus excellente des créatures. Est-il créature? On en peut douter, tant il se confond avec Dieu sur bien des points. En tous cas, le Koran est incréé, il a existé de toute éternité dans la pensée divine. En somme, Dieu, le Prophète, le Koran reviennent assez bien à une unité enveloppante qui représente la notion du Zerwanè-Akerené, le *temps sans limites*, d'où le parsysme des derniers âges tirait tout le reste des existences et au moyen de laquelle il prétendait donner satisfaction à l'unitarisme araméen.

Ce qui est vraiment actif, c'est le corps des imams. Le monde n'est conservé, justifié, conduit directement que par eux et leur action. En dehors d'eux, il n'y a que ténèbres. Ne pas s'en tenir à eux, c'est courir au-devant de la Géhenne. Avec eux, tout est salut. Ils sont douze, mais en y regardant de près on aperçoit en eux deux faits bien distincts : chez Aly, le rôle tout divin, tout conservateur, tout sauveur d'Ormuzd, tandis que ses descendants ressemblent aux Amshaspands à s'y méprendre. Si, au contraire, on contemple l'imamat, réduit à une existence concrète, c'est encore Ormuzd que l'on retrouvera. Quant au monde, à la matière, au Sheytan sémitique qui y préside et qui est en contention perpétuelle avec les imams, on y aperçoit sans peine Ahriman et sa défaite assurée. Il n'est pas très-extraordinaire qu'un pareil système soit odieux aux sunnites; ils n'ont pas grand peine à le reconnaître à travers ses déguisements et malgré ses habiletés de langage. S'ils lui donnent le nom qui lui appartient en l'accusant de parsysme, ils n'ont pas tort. Mais ce qu'ils méconnaissent à leur tour, c'est qu'une religion aussi vague que la leur, aussi inconsistante dans sa profession de foi, pouvait seule permettre

une pareille intrusion. S'il y a scandale, c'est un scandale que l'islam rendait inévitable en prenant si peu de soin de l'écarter. En effet, l'islam, moins exigeant que le parsysme sassanide, semble avoir plutôt voulu fonder un empire terrestre qu'une religion proprement dite. On pourrait l'accuser d'avoir surtout tenu à enrôler, sous ses étendards, aux plus faciles conditions possibles, le plus de gens, le plus d'esprits différents. Réellement, cette foi n'est pas une foi dans l'idée d'un système bien défini ; c'est un compromis, une cocarde, un signe de ralliement ; on peut à peine y rien trouver d'obligatoire et, c'est pourquoi, favorisant la mobilité de l'esprit asiatique, ne le gênant en rien, il lui est agréable en presque tout et ne menace aucunement de tomber en ruines de la façon dont nous l'entendons en Europe. Mais on verra tout à l'heure qu'une transformation de plus, après toutes celles auxquelles il s'est constamment prêté, est impossible.

CHAPITRE IV

LE SOUFYSME — LA PHILOSOPHIE

Quelque regret que j'en éprouve, on ne peut véritablement citer le christianisme que pour mémoire dans une revue des opinions vivantes de l'Asie centrale. Ne serait-ce que pour l'honneur du nom de chrétien, on voudrait avoir ici quelque chose de favorable à dire. Malheureusement, je ne l'ai pas trouvé. Tous les vices des musulmans se rencontrent chez les gens qui professent le christianisme, catholiques ou schismatiques. D'une ignorance effrayante, ils ne sauraient exercer aucune action sur leurs compatriotes, sinon sur la partie la plus basse et par les superstitions. Quand, par un grand hasard, il m'est arrivé de rencontrer un prêtre chrétien indigène qui s'occupât, outre le soin exagéré de ses intérêts temporels, de quelques questions plus élevées, j'ai constaté qu'il était soufy. Rien de plus simple. Dans le manque de contact avec les choses de l'Europe et ne lisant jamais de livres théologiques, n'en ayant même point et n'éprouvant aucun désir d'en posséder, ces ecclésiastiques n'ont d'autre reflet de science que ce qui leur est renvoyé par le monde musulman qui les entoure, et comme le soufysme est adopté à

peu près par tout le monde, ils en entendent forcément parler, se plaisent, en tant qu'Asiatiques, à ses subtilités, goûtent son panthéisme et le mêlent à leurs doctrines propres. J'ai même connu un prêtre élevé à Rome, renvoyé sans ordination, consacré cependant, par la suite, à l'aide de quelque fraude, et qui était un soufy de la plus vulgaire espèce.

Cette dégradation est si réelle et si générale, la morale même, chose à peine croyable, se montre chez ces malheureux si inférieure de tous points à celle des musulmans, qu'on ne sait comment s'expliquer des vérités si tristes. Pour moi, après y avoir réfléchi longtemps, je serais tenté de croire que la cause en est dans la bassesse originelle des classes sociales auxquelles appartiennent primitivement les chrétiens. Soit Koptes en Egypte, soit Chaldéens en Perse, ce sont des restes de populace urbaine ou agricole. Les classes supérieures n'ont pas résisté longtemps aux séductions du pouvoir, de la richesse, de la considération, et ont promptement embrassé une religion victorieuse qui ne leur demandait guère de sacrifices. Ce qui est demeuré chrétien, c'est ce qui ne valait pas la peine d'être converti.

Les Juifs ne méritent pas tant de dédain. La plus grande partie, à la vérité, s'occupe uniquement de soins matériels et présente ce laisser-aller extérieur, ce délabrement de visage et de vêtements qui ne leur ont valu nulle part ni beaucoup de sympathie ni beaucoup d'estime; mais on leur retrouve, en Asie comme ailleurs, cette énergie morale, cet orgueil religieux qui les élève et les fait surnager sur tant de catastrophes, et cela uni à une préoccupation vive, chez quelques-uns d'entre eux, de leurs dogmes, de leurs livres, de leurs sciences. Ce que

les presses européennes ont surtout envoyé à l'Asie depuis cent ans, ce sont des livres hébreux. On rencontre ces volumes en nombre assez considérable, et il n'est si petite communauté, dans des villes insignifiantes, dans des villages de l'intérieur, qui ne possède les ouvrages essentiels en éditions de Venise ou de Livourne. On a vu tout à l'heure qu'on ne pouvait rien dire d'analogue des Églises chrétiennes. Les juifs ont des docteurs dont quelques-uns, en fait de connaissances talmudiques et philosophiques, sont très-savants. J'ai été frappé d'un étonnement véritable, le jour où l'un de ces érudits m'a parlé avec admiration de Spinoza et m'a demandé des éclaircissements sur la doctrine de Kant. Ces noms, ces idées, des lueurs d'autres idées qu'on devrait leur supposer inconnues arrivent jusqu'à eux dans les ouvrages qu'ils font venir surtout d'Allemagne et dont l'entrepôt est Bagdad. Du reste, ils entretiennent des communications les uns avec les autres sans que les distances les arrêtent. Pour des intérêts dogmatiques, pour des points doctrinaux, pour des questions de droit civil, ils se maintiennent en rapports constants avec le grand rabbin de Jérusalem qui, qualifié, dans leur style officiel, de « Roi d'Israël, » décide souverainement sur toutes les questions litigieuses. Son opinion fait loi et n'est jamais contredite. Très au courant des noms et de la façon de penser de leurs coreligionnaires européens les plus puissants, les juifs sont visités dans l'Inde et en Perse par des missionnaires ou plutôt des collecteurs qui recueillent parmi eux, pour les juifs de Jérusalem, des aumônes qui ne sont pas refusées. C'était par ces voyageurs qu'autrefois les nouvelles circulaient. Aujourd'hui les juifs se servent aussi à l'occasion des moyens de communication dont

disposent les Européens et qui sont plus fréquents et plus rapides, sinon plus sûrs. Non seulement ces correspondances traitent de questions d'intérêt ou de nationalité, mais elles ont aussi pour objet la discussion de points de doctrine et même l'échange de productions littéraires, tantôt, mais rarement, en hébreu proprement dit, tantôt en chaldéen, ou araméen, et avec des recherches d'élégance linguistique très-raffinées. Ces compositions ne sont pas toujours d'un caractère sérieux. Il y a peu de mois, les juifs lettrés de Téhéran étaient occupés d'une satyre en vers, déclarée par eux admirable et dont un rabbin de Jérusalem était l'auteur.

En aucun temps la hardiesse des spéculations philosophiques n'a fait défaut aux juifs. Rien parmi eux n'est changé sous ce rapport, et on cite principalement à Bagdad plusieurs savants qui, par la témérité de leurs objections, sont dignes de ce que leur nation a produit de plus hétérodoxe. L'esprit juif est chercheur de sa nature et aime à acquérir, dans les richesses de ce monde, aussi bien ce qui est science que ce qui est or. Il faut, en outre, observer qu'un nombre très-restreint des juifs de Perse se prévaut d'une origine hébraïque. La masse descend de prosélytes, et il en résulte des prétentions à la noblesse qui ne sont point contestées aux familles que l'on reconnait être venues de Terre-Sainte. Celles-ci, regardant leurs coreligionnaires comme d'un sang moins pur, ne s'unissent pas volontiers à eux par mariage. Mais, de leur côté, les descendants des prosélytes doivent à leur origine de posséder les qualités d'esprit actives et turbulentes de leurs concitoyens persans. Ils entrent volontiers en discussion avec les musulmans et, en ce moment même, des rabbins vont faire imprimer à Téhéran

une réfutation en règle d'un moulla qui a publié, il y a six mois, un livre contre certains points de leurs doctrines. Le soufysme leur plaît et les attire; mais il me semble à remarquer que les plus habiles d'entre eux sont surtout séduits par la philosophie proprement dite. Ce qui est l'objet de leurs études favorites, c'est la talismanique et tout ce qui s'y rattache, et, sur ces points, les musulmans sont assez disposés à les reconnaître comme leurs maîtres et à accorder plus de confiance aux charmes composés par les juifs qu'à ceux dont ils sont eux-mêmes les auteurs [1].

En fait de doctrine courante, celle qui se fait le plus remarquer, c'est celle des Soufys. Il est indispensable d'en dire ici quelques mots.

En Europe, on s'est intéressé particulièremenl à cette face des idées persanes. D'habiles gens s'en sont occupés et ont donné des traductions et des appréciations fort exactes en soi, mais peut-être insuffisantes pour faire bien comprendre la nature, la portée et la raison du succès de cette philosophie.

Elle a commencé de très-bonne heure sous l'islam et en revêtant avec exagération quelques-unes de ses livrées, en vantant jusqu'à la folie, la nature et le rôle du Prophète, elle s'est fait admettre, elle s'est fait même admirer là où des doctrines cependant moins dangereuses qu'elle rencontraient l'exclusion et l'anathème. Elle était propre à séduire et à tromper l'esprit asiatique, et cela parce qu'elle le sert merveilleusement suivant ses goûts. Si elle est courtisanesque pour le Prophète, elle est, à la vérité, profondément, sincèrement unitaire. Elle

1. *Traité des Écritures cunéiformes*, tom. II.

accepte avec joie tout ce que le Koran enseigne à cet égard; seulement, et là est sa particularité, elle l'exagère et profite du vague des formules pour aller bien au delà de ce que Mahomet a voulu. Sous ses apparences de piété dévouée, elle pousse le principe jusqu'au panthéisme le plus absolu, ne reconnaît d'être, d'existence qu'en Dieu, nie tout ce qui n'est pas Dieu, voit Dieu partout et en tout et rejoint par toutes sortes de détours et de faux-fuyants l'araméisme le plus condamné. Mais, je le répète, ses allures sont d'un islamisme irréprochable. Le soufysme pratique le Ketmân mieux qu'aucune autre secte. Il excelle dans l'art de dérouter les investigations menaçantes, et ce n'est que rarement qu'un de ses adeptes enivré se compromet au point de crier en public ce que tous les doctes pensent en secret : Dieu, c'est moi!

Le soufysme, grâce à son Ketmân, grâce à son adresse, séduit toutes les classes de la société orientale. Il a perfectionné à l'excès ses moyens d'action. Il a des chefs, des conseils, des moines, des missionnaires et une si grande multiplicité de degrés, qu'il est bien difficile qu'un esprit quelconque ne rencontre pas à s'y loger. Les sages, les ouréfas, mesurent la science à chacun suivant la force ou la faiblesse de son esprit. S'ils s'aperçoivent qu'une maxime scandalise leur néophyte, ils ont toujours sous la main un double sens qui leur permet de lui démontrer qu'il s'est récrié à tort. Si, au contraire, son estomac théologique est robuste, ils lui prodiguent les aliments de la plus difficile digestion. Les rêveurs sont communs en Orient. Pour les rêveurs, ils tiennent prêts les plus amples, les plus séduisants sujets de divagation, et ne se fiant pas encore assez aux puissances naturelles de l'ima-

gination humaine surexcitée, pour aller aussi loin qu'ils le souhaitent, ils recommandent l'usage de l'opium et du beng, élevés ainsi à la dignité de véhicules religieux. On peut assez supposer ce que ces pratiques seules valent de popularité à une doctrine auprès d'un peuple qui a la passion effrénée de l'ivresse physique aussi bien que morale.

L'ivrognerie est, en effet, un vice général dans l'Asie centrale. On ne se douterait jamais que la religion officielle prohibe absolument l'usage même modéré des boissons fermentées, ni encore moins que la loi civile, sous cette inspiration, ait édicté et applique encore assez souvent, contre les contrevenants, des peines d'une dureté, on pourrait dire d'une férocité disproportionnée à l'objet. Rien n'y fait, et les délits que Mahomet a voulu prévenir sont de tous les jours, de tous les instants et de toutes les personnes. Les prêtres aussi bien que les princes passent les nuits à boire. Les dames de la famille royale, tout autant que les filles du bazar, tombent, vers le minuit, ivres mortes sur leurs tapis, et le *thé froid*, comme on appelle par décence l'arak, l'eau-de-vie d'Europe même, remplissent les théières et en coulent incessamment à flots. Ce n'est pas le plaisir de banqueter en compagnie ni de parcourir les degrés successifs de l'excitation et de la gaieté, c'est encore moins le goût du breuvage en lui-même qui amènent ces excès. Les Asiatiques n'aiment ni la saveur du vin, ni celle des spiritueux. Quand ils boivent, ils s'arment d'un mouchoir, font, avant d'avaler, une grimace de dégoût, s'exécutent comme un patient qui s'administre une médecine, et s'essuient ensuite la bouche avec toutes sortes de démonstrations d'horreur. Si quelques-uns des grands achètent à grands frais des vins d'Europe, c'est affaire d'ostentation et pour que leurs hôtes admirent leur

magnificence ; en réalité, ils ne reconnaissent que deux classes de boissons : celles qui enivrent lentement et celles qui enivrent vite. Depuis quelques années, ils commencent à tenir le porter en haute estime, parce qu'ils le classent dans la seconde catégorie. Arriver le plus promptement possible à ne plus discerner la saveur de ce qu'ils avalent et à tomber dans la torpeur, voilà ce qui les charme. Le sommeil de l'abrutissement est l'objet de leurs vœux. Je connais des hommes profondément instruits, avides de connaissances, goûtant avec délices les jouissances philosophiques les plus raffinées, et qui ne sauraient se passer d'être ivres-morts tous les soirs. Ce qu'il faut admirer, c'est la façon dégagée dont ils portent un pareil régime ; mais je reviens aux soufys, qui paraissent être, en grande partie, coupables d'avoir implanté ces habitudes dans les populations.

Ce n'est rien dire de nouveau que de les déclarer panthéistes ; toutefois cette qualification, exacte si l'on considère les tendances de leur doctrine, ne peut rigoureusement s'appliquer en réalité qu'à certaines classes de soufys. Les degrés inférieurs n'ont pas toujours une conscience nette de la conséquence dernière de leurs opinions et s'en tiennent, avec plus ou moins de discernement, à la lettre des déclarations de leurs grands docteurs Mahmoud Shébestéry, Djélaleddin, surnommé « le Moulla du Roum », ou Féryd Eddyn, « l'Épicier. » Sur la foi des apparences qu'ils n'ont pas pénétrées, ils reconnaissent le Dieu individuel du Koran, et ne supposent pas qu'après leur mort il leur soit réservé autre chose plus que de l'approcher dans une intimité supérieure à celle à laquelle seront appelés les religionnaires qui n'ont pas le bonheur de partager leurs doctrines. On n'est donc pas

tout à fait dans le vrai en prenant le panthéisme pour le dogme essentiel des soufys. Le plus grand nombre, au contraire, ne s'en doute pas. En réalité, le soufysme a pour caractère dominant d'offrir un enchaînement de doctrine fort lâche qui place en échelons des notions de significations très-différentes, si différentes qu'elles n'ont entre elles qu'un seul et unique rapport, et ce rapport c'est un quiétisme adapté à chacune d'elles, une disposition d'âme passive qui entoure d'un nimbe de sentimentalité inerte toutes les conceptions imaginables de Dieu, de l'homme et du monde. D'union entre les soufys des différents grades, il n'en existe pas d'autre que cette disposition générale à tout faire passer en spectacle devant l'homme intérieur, quel que soit cet homme et quelque jugement qu'il porte des choses du dehors. Aussi la concorde et la bonne entente ne sont-elles nullement des vertus à l'usage des différentes classes de soufys, dans leurs rapports réciproques. Elles se méprisent singulièrement. Les ouréfas, les hommes des hauts degrés, considèrent ceux des plus bas et même ceux des degrés moyens comme à peine supérieurs à la brute, et il n'y a pas de secte religieuse ou philosophique qui réduise plus complétement en système l'usage du mépris dogmatique. Un soufy de grade supérieur, arrivé à se considérer lui-même comme Dieu, admet sans peine et professe avec hauteur que la création au milieu de laquelle il se trouve momentanément et imparfaitement détenu, est toute entière digne de ses dédains. Il parle des prophètes comme d'avortons qui avaient encore grand chemin à faire pour arriver jusqu'à lui. Il ne reconnait aucune distinction, quant à lui, entre le bien et le mal; car, au point de vue où il en est, toutes les antinomies se résolvent dans le fait unique de son exis-

tence intérieure. Qu'on ne suppose pas, toutefois, pour rester juste, que cette abrogation de toute règle morale ait de bien grandes conséquences pratiques. Les ouréfas sont des vieillards sans force, assez ascétiques de fait, sauf l'opium ou le beng, et qui se sont fait de longue main une nature de l'indifférence. Ce qui les persuade surtout de leur qualité divine et l'attribut qu'ils en prisent davantage, c'est l'immobilité de leurs sensations. Que le prototype originel de ces ouréfas des premiers degrés se trouve chez les bouddhistes, c'est, je crois, ce qu'il serait difficile de révoquer en doute. En tout cas, on peut prononcer hardiment que la vaste association, qui, à parler rigoureusement, n'en est pas une, dont je viens de retracer les principaux traits, a été, est encore excessivement funeste aux pays asiatiques par la nature de ses influences. Le quiétisme, le beng et l'opium, l'ivrognerie la plus abjecte, voilà surtout ce qu'elle a produit.

On a souvent reproché à l'islam d'avoir exagéré la croyance au fatalisme et partant propagé les principes délétères qui en sont la conséquence. C'est une erreur et une injustice. Il n'est facile à la logique d'aucun culte de faire concorder la prescience divine avec la liberté de l'homme, et, cependant, pas de religion positive qui ne reconnaisse la nécessité de concilier ces deux termes, et ne refuse d'admettre que l'un soit sacrifié à l'autre. Mahomet devait avoir plus de peine que tous les autres législateurs religieux à opérer la fusion, parce que, préoccupé surtout du soin de déterminer, à part et d'une façon bien distincte, la personnalité divine, afin de sortir, une fois pour toutes, des pires conséquences du panthéisme araméen, il avait exagéré tant qu'il avait pu l'expression de l'omnipotence, de l'omniscience, et de

tous les attributs propres à mettre un abîme entre le Créateur et la créature. Cependant, il n'avait pas méconnu non plus le péril que cette façon de parler pouvait provoquer, et avait répété, en plus d'une occasion, — on le voit dans le Koran, on le voit dans les hâdys ou traditions, — que l'homme est libre, qu'il répond de son salut et de sa damnation; qu'il peut être fidèle et qu'il peut être coupable, et qu'en lui ouvrant le paradis ou l'enfer, Dieu ne fait qu'exercer sa justice et le rémunérer d'après ce qu'il a librement mérité.

Que l'expression de deux ordres d'idées si différents offre ici des termes difficiles à concilier, cela, encore une fois, est incontestable. Il serait aisé, en opposant les uns aux autres, les passages que je rappelle, de les mettre en contradiction flagrante. On parviendrait, peut-être, à démontrer qu'en bonne logique l'une des thèses est plaidée avec une force supérieure, de sorte que l'autre reste anéantie; peut-être aussi arriverait-on simplement à les détruire l'une par l'autre, de sorte qu'il ne resterait rien des deux propositions. Mais, en agissant de la sorte, on aurait prouvé seulement que le prophète arabe était un dialecticien assez faible qui ne connaissait pas les ressources de l'École; je ne vois pas que ce résultat vaille la peine d'être recherché. Ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut démêler, c'est son intention, et elle n'est pas douteuse. Il a voulu, incontestablement, sauver le libre arbitre et donner, imposer à l'homme la responsabilité de ses actes. Les docteurs ne s'y sont pas mépris et ils ont appuyé dans le même sens. Aly, lui-même, a prononcé que tous ceux qui niaient le libre arbitre étaient des hérétiques. El Ghazzaly n'est pas moins explicite et n'entend pas raillerie. Pour les shyytes comme pour les sunnites, il n'y a pas le moindre doute

que c'est la doctrine orthodoxe. Mais ceux qui l'ont sapée, ceux qui la nient, ce sont les quiétistes, ce sont les différentes classes de soufys, absolument comme, chez nous, les amis de madame Guyon et les jansénistes auraient fait si on les avait laissé aller, absolument comme les calvinistes zélés font de nos jours. Ce quiétisme, et non l'islam, voilà la grande plaie des pays orientaux, et quand je dis orientaux, il y faut comprendre l'Inde musulmane d'une part et l'Afrique de l'autre, tout aussi bien que la Turquie et l'Égypte. Le malheur a voulu qu'il y eût, pour lui venir en aide, des secours de toutes les natures. J'en ai nommé quelques-uns; en voici deux autres encore : le spectacle constant des révolutions politiques et l'attrait de la poésie.

On ne comprend que trop avec quelle facilité devaient se laisser glisser dans l'atonie des gens qui voyaient se succéder sous leurs yeux, avec les dynasties différentes, la ruine des villes, la cessation du commerce, la dispersion des familles, le massacre des individus. Quand on a contemplé deux ou trois fois dans sa vie le cortége d'un prince tatare venant couper la tête à un prédécesseur mongol, turk ou arabe qui en avait fait autant à son devancier, et qu'à la suite de ces événements on a passé par autant de situations fort diverses; quand on a été, comme Sàdy, un grand personnage, puis un soldat, puis le prisonnier d'un chef féodal chrétien; qu'on a travaillé comme terrassier aux fortifications du comte d'Antioche, et qu'enfin on a regagné le Fars et Shyraz à pied, on n'est pas loin de convenir que rien de ce qui existe n'est réel ou du moins ne vaut la peine qu'on s'y attache. C'est la solidité des attaches qui fait les deux tiers de leur prix; l'instabilité, à la longue, amène l'indifférence. Un scepti-

cisme immense a de bonne heure, pour ces causes, envahi l'Orient tourmenté, et le quiétisme, après tout, qu'est-ce autre chose qu'une forme du scepticisme, où l'âme croit conserver encore assez de vigueur pour transporter ce qui lui reste de foi au sein d'une abstraction? Une fois là, ce trésor, cette foi prend vie, s'enfle, grandit, s'exalte, s'enfièvre dans l'impalpable, et d'autant plus énergique qu'elle ne travaille que sur elle-même, ne reconnaît plus la raison que dans ses rêves, et l'activité que dans le sommeil des facultés pratiques. Je le répète, voilà ce qu'a produit le soufysme; et ce qu'il souffle aux Orientaux, ce n'est pas l'annihilation de l'homme, c'est la dépravation de ses forces.

Mais la séduction n'eût pas été aussi puissante, malgré tout ce qui l'appuyait, si, après s'être emparée de l'âme et du cœur et avoir détourné les tendances actives de leurs buts véritables, elle n'avait su également conquérir l'esprit. Elle n'y manqua pas et le pouvait d'autant mieux que le soufysme, aux époques malheureuses, comptait dans ses rangs la plupart des hommes d'intelligence. Ces hommes, rebutés par les maîtres militaires, et, en face de la brutalité du sabre, n'ayant pas l'emploi de leurs facultés, se sont repliés sur eux-mêmes, et ils ont produit des œuvres littéraires qui sont souvent d'une admirable beauté. Voilà donc la poésie qui achève de conquérir ceux que le quiétisme ne suffisait pas à prendre. Les vers et le désenchantement des poëtes soufys sont dans toutes les mémoires et dans toutes les bouches. On les cite dans le bazar, dans la boutique du marchand, chez les grands, comme dans les réunions dévotes du clergé. Il serait extraordinaire que l'influence ne s'en fît pas sentir sur des hommes qui, dès l'enfance, bercés de ces maximes délé-

tères, sont accoutumés à en faire cas comme de la plus sublime sagesse. A force d'ouïr répéter que le monde ne vaut rien et même n'existe pas, que l'affection de la femme et des enfants n'a rien que de faux, que l'homme sensé doit se renfermer en lui-même, se borner à lui-même, ne pas compter sur des amis qui le trahiraient, et que c'est dans son cœur seul qu'il peut trouver la félicité, la sécurité, le pardon facile de ses fautes, la plus tendre indulgence, et finalement Dieu, il serait bien extraordinaire que le plus grand nombre de ceux qui reçoivent de pareilles leçons et qui les voient si universellement approuvées, ne finissent pas par accepter comme des vertus l'égoïsme le plus naïf et toutes ses conséquences, dont la principale est le plus entier détachement de tout ce qui se passe autour d'eux dans la famille, dans la ville et dans la patrie.

C'est là qu'il faut chercher la source principale de ce qui frappe d'abord dans la contemplation des populations orientales : le dédain radical que ces nations éprouvent pour leurs gouvernements, quels qu'ils soient, et, en même temps, la facilité placide avec laquelle elles les acceptent et les supportent. On peut penser et dire beaucoup de mal, en effet, du plus grand nombre des administrations asiatiques, et l'on restera encore au-dessous de la vérité. Cependant il n'y a pas plus dans ce monde de choses absolument mauvaises qu'il n'y en a de parfaitement bonnes. Les sujets persans, arabes, turcs, hindous sont loin d'être aussi opprimés qu'on se le figure, et si le but de ce livre le permettait, il ne me serait pas mal aisé de montrer que la liberté pratique leur est, au contraire, assurée sur une grande échelle, que les spoliations sont surtout des grapillages, et que des obstacles, résultant

du code religieux, des mœurs et de l'imperfection des moyens gouvernementaux, arrêtent à chaque instant l'action même légitime du pouvoir. Il s'en faut donc de beaucoup que les peuples souffrent à un degré qui explique leur dégoût de toute vie publique. En outre, si mauvaise opinion que l'on puisse avoir de la masse des hommes qui conduisent d'ordinaire les affaires, il ne laisse pas de s'en trouver parmi eux, et plus souvent qu'on ne le croit, ayant à la fois capacité et bon vouloir. Règle générale, on ne leur sait gré ni de l'un ni de l'autre, et ce que l'opinion publique est portée à leur reprocher le plus amèrement, ce sont encore les tentatives de réformes; elle supporte ces essais plus impatiemment qu'elle ne fait les allures surannées, rapaces et souvent insensées, inhérentes aux vieux systèmes. C'est tout simplement parce que cette opinion publique s'y trouve moins dérangée dans sa somnolence. Son repos est troublé par les efforts d'une amélioration. Les novateurs lui demandent du travail, de la compréhension, un changement d'attitude. Les gens s'en indignent; mais, comme l'intelligence est vive en eux, elle s'éveille lorsque le ministre détesté est à peine tombé depuis deux jours; on lui rend justice, on analyse, on apprécie ses intentions, on le porte aux nues et les éloges servent à lapider ses successeurs.

Je dis que, dans cet ordre, les populations supportent aisément le pire régime, et cela, sans aucun doute, précisément par le même motif qui les mutine contre les réformes. Pour protester, il faudrait se lever et marcher, s'unir, s'entendre, agir; mais rester chacun dans son isolement, voilà ce qu'on est habitué à appeler sage. Un coup reçu de temps en temps est un inconvénient dont la

douleur s'efface; quant aux coups qu'on voit distribuer à côté de soi, la sagesse quiétiste enseigne essentiellement à ne pas se mêler des affaires des autres.

Tant que le soufysme, à ses différents degrés, règnera sur l'esprit asiatique, il n'y aura pas de ressources contre les maux qu'il engendre. Il est bien fort, il est bien ancien, il est bien ancré dans les mœurs et singulièrement servi par le climat, tout autant que par cette vieille expérience de la vie qu'on ne peut refuser à des sociétés qui, datant de si loin, ont vu tant de choses. Et, cependant, comme rien n'est plus compliqué que cet esprit asiatique, comme rien n'obéit à des ressorts plus nombreux, plus différents et agissant, Dieu sait comme, sous l'empire des causes les plus diverses et pour les buts les plus étrangers les uns aux autres, il ne faut pas méconnaitre, tout en avouant que le soufysme est un des éléments intellectuels les plus puissants et les plus généralement agissant de ces pays, qu'il n'a réussi nulle part à supprimer, d'une façon aussi complète qu'il l'aurait voulu, les manifestations des autres instincts. Pas de soufy qui n'ait encore dans la tête, plus ou moins complétement, un, deux, trois systèmes ou fragments de systèmes agissant en sens inverse. De là cette agitation curieuse de tous les esprits, ce trouble dans la nonchalance, cette surexcitation dans la torpeur, cette passion de parler politique chez des gens qui posent en principe que la politique ne doit pas les intéresser; de là, enfin, chez des sceptiques qui voudraient être somnolents, la continuation d'une recherche curieuse de la vérité ou pour mieux dire de la nouveauté.

La religion qu'ils ont faite à leur image, le shyysme, où ils ont transporté et ravivé les dogmes principaux des

parsys ne donnait pas aux Persans une morale pratique appropriée suffisamment à leurs goûts. C'est pour cela qu'ils ont pris et développé le soufysme. Mais celui-ci ne saurait répondre non plus à toutes les questions que le shyysme a lui-même soulevées et laissées de côté. Il est bon de s'être ressaisi du dualisme, mais faut-il pour cela abandonner l'idée unitaire? Le voudrait-on, on ne le pourrait pas. Cette idée est trop éclatante dans le Koran et, mieux que cela, trop inséparable des instincts sémitiques, et ces instincts, on les a en grande partie dans les veines. Il faut donc quelque chose d'autre que la religion de l'État et que le soufysme, et voici la philosophie.

Elle est née en Asie, elle y est immortelle. Avant les temps historiques, elle s'y établissait toute puissante, et l'on peut bien admettre qu'elle y vivra autant que le monde. Si, dans des circonstances particulièrement contraires, il lui est arrivé d'y subir des éclipses, celles-ci ont été courtes; elle a toujours résisté aux plus violents orages et brûlant alors, comme une lampe abritée contre le vent, au fond de quelques chambres de savants, elle a bientôt remontré au monde sa flamme vacillante, diminuée, charbonneuse, obscurcie, jamais éteinte.

Les Mongols, au XIIIe siècle, n'en purent venir à bout et, cependant, il n'y eut jamais d'adversaires plus acharnés et plus avides d'en finir avec elle. A leur arrivée, ils avaient été pris à son égard de cette haine que l'ignorance lui voue plus qu'à toutes les autres connaissances humaines. Quand un peu calmés, ils voulurent organiser et administrer, ils découvrirent que, faisant obstacle à la religion, elle n'entrait pas dans leur plan et ils la livrèrent volontiers à toutes les sévérités des moullas. Les persécutions furent grandes et elles échouèrent. Le temps passa, ces vio-

lences étaient usées et il vint un moment où, dans l'impatience de la fatigue qu'éprouvaient le public et même les rois de sentir trop pesamment le joug de la cléricature shyyte, on se rappela Avicenne, on voulut le relire, et alors ses sectateurs, qui n'étaient nullement morts, sortirent de leurs retraites pleins de ses doctrines.

La dynastie des Séfewys commençait alors sa gloire. Les magnifiques colléges d'Ispahan participaient à la splendeur de l'Etat par l'activité de leurs études. On peut voir encore ces édifices, bâtis vers la fin du XVIIe siècle, et admirer leurs coupoles émaillées de bleu, leurs cellules alignées autour de jardins qu'encombrent les roses et les platanes. De nombreux et célèbres professeurs attiraient là des auditeurs de tous les âges et de tous les rangs, venus des différentes parties de l'Asie, et la maison régnante témoignait d'un zèle passionné pour les travaux de l'esprit, au point que la mère de Shah-Abbas le Grand s'était chargée elle-même d'aller toutes les semaines avec ses femmes recueillir le linge des étudiants et le remplacer par du linge neuf. Elle ne voulait pas, disait-elle, que des préoccupations d'un ordre si misérable pussent détourner l'esprit des élèves et des maîtres des contemplations sublimes auxquelles il devait rester uniquement attaché.

Dans une situation si favorable, au milieu des docteurs, des littérateurs de tout genre, des hommes de guerre et des hommes d'État, on ne tarda pas à distinguer un moulla, natif de Shyraz, qui se nommait Mohammed, fils d'Ibrahim. Adonné principalement aux recherches philosophiques, ce personnage devint assez tôt fameux. Tout le monde se pressa à son cours, tout le monde voulut l'entendre ; les rois lui prodiguèrent leur estime, les

peuples leur vénération, et c'est encore lui qui, après avoir fourni à l'ère des Séfewys, cette recrudescence philosophique indispensable à toute grande époque, a maintenu jusqu'à nos jours son autorité sous le nom fameux de Moulla-Sadra, ou, comme on l'appelle plus couramment, *Akhound*, « le maître par excellence. »

Moulla-Sadra n'a point seulement beaucoup enseigné et formé de nombreux élèves; il a aussi beaucoup écrit, et on ne l'estime pas moins comme théologien que comme philosophe. Son œuvre se compose d'environ une vingtaine de volumes, dont plusieurs sont consacrés à des commentaires sur différents chapitres du Koran. On lui doit encore une dissertation sur les traditions authentiques. Il a laissé environ cinquante traités sur la théodicée, où des recherches relatives à la nature divine l'entraînent plutôt vers le terrain philosophique qu'elles ne le soutiennent dans les domaines propres de la théologie orthodoxe. On a de lui quarante-quatre ouvrages sur des points obscurs de la doctrine, composés pendant un long séjour dans les montagnes de Goûm, où il s'était retiré pour vaquer sans distraction à l'étude. Il a écrit de plus quatre livres de voyages. Il fit sept pèlerinages à la Mecque, et, au retour du septième, il mourut à Basra.

Son père avait été vizir du Fars et, s'étant vu longtemps sans enfants, avait adressé à Dieu de nombreuses prières pour en obtenir. Il eut Sadra comme récompense d'incessantes aumônes et nommément pour avoir distribué un jour, à des passants, trois tomans qu'il avait sur lui. Dès son enfance, le philosophe fut surnommé *Sadra*, à cause de son mérite supérieur. Confié aux soins d'un précepteur habile, il ne tarda pas à faire de remarquables progrès. Un jour son père lui ayant confié le soin et la surveil-

lance de la maison et ayant, ensuite, voulu se rendre compte de la manière dont l'enfant s'acquittait de sa tâche, il remarqua qu'une somme de trois tomans figurait invariablement dans le compte de chaque jour au chapitre des aumônes. Surpris, le vizir demanda des explications. L'enfant lui dit : Mon père, c'est le prix que te coûte ton fils.

Devenu plus grand, il employait tout son argent à acheter des livres et était surtout avide d'apprendre ce que les Grecs avaient écrit. Étant venu de Shyraz à Ispahan, il fit connaissance, dans un bain de cette ville, avec le séyd Aboulkassem-Fenderesky, un des métaphysiciens les plus subtils de l'époque. Il n'était nullement connu de cet érudit, qui, en se voyant saluer, lui dit : Sans doute tu es étranger, mon enfant ? — Oui, répondit Sadra. — Et de quelle famille es-tu ? De quelle ville ? Pour quel motif te trouves-tu à Ispahan ?

Sadra répondit : Je suis du Fars et venu ici pour suivre mes études.

— Et quel est celui de nos savants dont tu prétends entendre les leçons ?

— Celui-là même que vous me désignerez.

— Si ce que tu souhaites est de dégourdir ta cervelle, adresse-toi à Sheykh Behay ; mais si tu prétends dégourdir ta langue, prends pour maître Emyr Mohammed Bagher.

Sadra répondit : Je ne me soucie point de ma langue, et, de ce pas, il s'en alla trouver Sheykh Behay et se mit à étudier, sous la discipline de ce professeur, les sciences philosophiques et théologiques, tant et si bien que celui-ci reconnut un jour n'avoir plus rien à lui apprendre. Il l'envoya donc, lui-même, trouver Emyr Mohammed Bagher sous prétexte d'un livre à emprunter.

Sadra, sans aucun soupçon des intentions de son maître,

se présenta devant le dialecticien et s'acquitta de sa commission. Dans ce moment même, Myr Mohammed Bagher donnait sa leçon, de sorte que Sadra y assista.

Lorsque le jeune étudiant revint auprès de Sheykh Behay, celui-ci lui demanda : Que faisait le professeur?

Sadra répondit : Il enseignait.

— Ses leçons, reprit Sheykh Behay, valent mieux que les miennes. Je n'avais nul besoin du livre que tu rapportes, mais je souhaitais que tu pusses juger par toi-même du mérite de l'homme. A dater d'aujourd'hui, quitte-moi et suis son enseignement.

Sadra obéit et, en peu d'années, il arriva à la perfection d'éloquence qu'on lui a connue.

Mais, avant de se fixer définitivement à Ispahan et d'y devenir le maître des maîtres, le philosophe eut à traverser beaucoup de peines et de fatigues. Car si, depuis l'avénement des Séfewys, le développement philosophique était un besoin général des esprits et le desideratum des princes de la dynastie nouvelle, rien de solide n'avait réellement été fait et la science se contentait encore d'aspirations assez stériles. Surtout elle redoutait le clergé, et cette peur la paralysait. On a vu qu'une pression si fâcheuse avait pris naissance à la suite des invasions mongoles. Je ne l'ai peut-être pas assez expliqué.

Jusqu'au moment où Djenghyz-Khan et ses successeurs vinrent renverser l'établissement politique en Perse, les grands instituteurs philosophiques avaient été Avicenne et Mohy-Eddin. Le premier, surtout, usant largement de l'imposante situation qu'il s'était acquise, de son influence sur l'esprit des sultans, du respect qu'inspiraient sa grande indépendance de fortune et sa célébrité, n'avait pas pris beaucoup de précautions avec l'islam et,

réagissant contre tout ce que la religion enseignait depuis quatre cents ans, s'était donné pour tâche de restaurer, au xie siècle, la philosophie chaldéenne, en la déshabillant même un peu des voiles alexandrins sous lesquels les anciens philosophes la lui livraient. Il y eut autour d'Avicenne une énorme éclaircie, une grande abattue dans le dogme mahométan. Les plus anciennes théories panthéistiques de l'Assyrie se réveillèrent.

Mais quand les Mongols furent venus, au xiiie siècle, ce mouvement s'arrêta. Les conquérants voulaient de l'ordre et de la régularité politique. C'est une observation peut-être inattendue. On ne se fait pas, en Europe, une idée tout à fait juste de la domination mongole proprement dite, que l'on confond trop avec les premiers temps de la conquête. Ces maîtres prétendaient créer une organisation civile aussi forte que possible, et quand, dans une préoccupation toute pratique, ils eurent embrassé l'islam, ils trouvèrent logique de soutenir fortement cette religion et se montrèrent dès lors on ne peut moins favorables à la philosophie d'Avicenne et de ses continuateurs. Ce n'est pas qu'à ce moment ils fussent restés insensibles aux sciences ni aux arts. Ils protégèrent activement certaines branches de connaissances; ils n'eurent pas un goût exquis en littérature, peut-être, mais ils donnèrent beaucoup d'argent et accordèrent beaucoup d'honneurs aux poëtes et aux écrivains, et, quant aux artistes, ils en firent un cas tout particulier. Les constructions de l'époque mongole furent d'une magnificence inouïe; les mosquées de Tebriz, de Sultanieh, de Véramin, en portent encore témoignage, bien qu'en ruines; mais pour la philosophie, rien de bon. Ils n'eurent à son endroit que des rigueurs et se firent forts de

l'exterminer. On a vu plus haut qu'ils n'y avaient pas réussi. Ce n'est pas qu'à ce moment l'orthodoxie ait profité beaucoup de ces dispositions favorables et de la chute ou du moins de l'humiliation de sa rivale. Elle y poussa tant qu'elle put, il est vrai, mais ce fut pour être assaillie elle-même par un côté qu'elle ne songeait pas à défendre. Une erreur complète, abus désastreux de sa victoire, venait d'être commise en son nom, et ici se montrait, dans tout son jour, le génie persan. Le chaldaïsme, vaincu sous la forme avicenniste, garda le silence, et aussitôt ce fut le mazdaïsme qui prit la parole et le fit avec autorité, sous l'habit du clergé mahométan. Ce fut, en effet, pendant la période écoulée du XIII[e] siècle à la fin du XVI[e], que le shyysme local, se développant de plus en plus, laissa le plus loin ses anciennes formes, ranima, restaura le magasin presque entier des idées, voire des habitudes guèbres, et leur fit prendre la place des prescriptions mohammediques. Ce fut alors que, sous des apparences discrètes, on vit renaitre le véritable dualisme, dont j'ai déjà parlé. Avec le retour à ces idées fondamentales, avec la fabrication illimitée des hadys ou traditions, qui fit rentrer l'ancienne théologie dans le domaine que la foi arabe croyait avoir conquis, le shyysme alla chaque jour se développant, s'admira avec raison comme expression véritable de la nationalité persane et, en même temps que, en dépit du Prophète, il rétablissait tout ce passé qu'on aurait pu croire à jamais décédé et qui se retrouva si vivant, il ressuscitait aussi l'institution d'un clergé hiérarchique dont Mahomet n'aurait jamais admis les constitutions. Les choses avaient marché ainsi jusqu'à l'avénement des Séfewys. Le premier de ces princes était de tous les Soufys le plus éloigné, non-seulement de l'islam, mais même d'une reli-

gion positive quelconque. C'était un panthéiste, et il est certain qu'il se proposa, pendant quelque temps, de laisser choir tout l'établissement islamique. Cependant il changea d'avis. Les dangers lui parurent trop grands et les avantages trop frivoles, et, voyant le shyysme si topique, lui et ses successeurs se prirent pour lui d'un amour sagace. Ils activèrent ses développements, lui donnèrent toute l'ampleur et toute l'autorité qu'il pouvait prétendre. Alors la religion de l'État fut fondée et elle ne se soucia ni du véritable islam ni non plus de la philosophie d'Avicenne.

Celle-ci remuait pourtant et donnait des signes d'existence. Elle trouvait un peuple disposé à l'accueillir, car, du moment que le shyysme était installé dans son triomphe, il cessait d'être une philosophie, ne procédait que par décrets et ne satisfaisait plus à l'immortel instinct de méditation, de spéculation, de transformation intellectuelle, qui partout est le ressort principal du cerveau humain, partout, dis-je, en Asie comme ailleurs. Les anciennes théories spéculatives commencèrent de nouveau à attirer tous les regards. Elles attirèrent ceux de Moulla-Sadra comme ceux de la multitude, et c'étaient là des regards pénétrants au delà de l'ordinaire.

Ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, le jeune homme avait renoncé au monde et aux dignités pour se consacrer entièrement à l'étude; et comme l'étude, en Asie, repose essentiellement sur l'enseignement oral; que, d'ailleurs, les philosophes avicennistes étaient dispersés, peu nombreux, craintifs devant le clergé à demi mage (car cette dernière restauration, à peine en jouissance, était fort animée à empêcher l'avénement de l'autre), Moulla-Sadra passa plusieurs années soit dans sa retraite

au fond des montagnes de Goum, soit à voyager dans toute la Perse, recueillant de bouche à oreille toutes les scholies que l'expérience et la confiance des sages lui pouvaient livrer. Il commença lui-même bientôt à professer dans les villes où il passait, et comme il n'avait pas de rivaux ni pour l'éloquence, ni pour l'élégance de l'expression, ni pour la facilité de l'exposition, on l'écoutait avidement, et il eut de nombreux auditeurs, parmi lesquels il choisit et distingua des élèves d'une valeur hors ligne.

Mais, lui aussi, il avait peur des moullas. Exciter leur méfiance était inévitable, mais donner un fond solide, fournir une preuve à leurs accusations, c'eût été s'exposer à des persécutions sans fin et compromettre du même coup l'avenir de la restauration philosophique qu'il méditait. Il se conforma donc aux exigences des temps et recourut au grand et merveilleux moyen du Ketmân. Quand il arrivait dans une ville, il prenait soin de se présenter humblement à tous les moudjteheds ou docteurs du pays. Il s'asseyait au bas de leur salon, de leur talar, se taisait beaucoup, parlait avec modestie, approuvait chaque parole échappée de ces bouches vénérables. On l'interrogeait sur ses connaissances; il n'exprimait que des idées empruntées à la théologie shyyte la plus stricte et n'indiquait par aucun côté qu'il s'occupât de philosophie. Au bout de quelques jours, le voyant si paisible, les moudjteheds l'engageaient d'eux-mêmes à donner des leçons publiques. Il s'y mettait aussitôt, prenait pour texte la doctrine des ablutions ou quelque point semblable et raffinait sur les prescriptions et les cas de conscience des plus subtils théoriciens. Cette façon d'agir ravissait les moullas. Ils le portaient aux nues; ils oubliaient de le surveiller. Ils désiraient eux-mêmes le voir promener leur imagination sur des

questions moins placides. Il ne s'y refusait pas. De la doctrine des ablutions il passait à celle de la prière, de celle de la prière à celle de la révélation, de la révélation à l'unité divine, et là, avec des prodiges d'adresse, de réticences, de confidences aux élèves les plus avancés, de démentis donnés à lui-même, de propositions à double entente, de syllogismes fallacieux dont les initiés seuls pouvaient trouver l'issue, le tout saupoudré largement de professions de foi inattaquables, il parvenait à répandre l'avicennisme dans toute la classe lettrée, et lorsqu'il croyait enfin pouvoir se livrer tout à fait, il écartait les voiles, niait l'islam et se montrait uniquement logicien, métaphysicien et le reste.

Le soin qu'il prenait de déguiser ses discours, il était nécessaire qu'il le prît surtout de déguiser ses livres; c'est ce qu'il a fait, et à les lire on se ferait l'idée la plus imparfaite de son enseignement. Je dis à les lire sans un maître qui possède la tradition. Autrement on y pénètre sans peine. De génération en génération, les élèves de Moulla-Sadra ont hérité de sa pensée véritable et ils ont la clef des expressions dont il se sert pour ne pas exprimer mais pour leur indiquer à eux sa pensée. C'est avec ce correctif oral que les nombreux traités du maître sont aujourd'hui tenus en si grande considération et que, de son temps, ils ont fait les délices d'une société ivre de dialectique, âpre à l'opposition religieuse, amoureuse de hardiesses secrètes, enthousiaste de tromperies habiles. En réalité, Moulla-Sadra n'est pas un inventeur, ni un créateur, c'est un restaurateur seulement, mais restaurateur de la grande philosophie asiatique, et son originalité consiste à l'avoir habillée d'une telle sorte qu'elle fût acceptable et acceptée au temps où il florissait. En Perse,

on trouve que le service est grand et vaut la gloire dont il a été payé. Cependant la sympathie qu'il a excitée et excite encore est telle qu'on ne se contente pas pour lui de l'éloge restreint que je viens d'en faire. On assure que l'Akhound a fait plus que de raviver la flamme d'Avicenne et de la faire brûler dans une nouvelle lampe; on prétend que, sur plusieurs points, il a exprimé une opinion indépendante de celle du grand homme et l'a même contredite. Il est difficile, en effet, que dans le long cours d'une existence philosophique très-active et très-savante, l'Akhound, vivant d'ailleurs dans des temps et dans un milieu fort différents de ceux d'Avicenne, n'ait pas trouvé l'occasion de faire acte de personnalité doctrinale. Je n'ai pourtant rien vu qui impliquât des différences bien sérieuses, et personne n'a jamais pu m'en indiquer qui valussent la peine d'être relevées. Presque tout ce qu'on cite ne consiste que dans des questions de méthode ou porte sur des points secondaires. Non; le vrai, l'incontestable mérite de Moulla-Sadra reste celui que j'ai indiqué plus haut : c'est d'avoir ranimé, rajeuni, pour le temps où il vivait, la philosophie antique, en lui conservant le moins possible de ses formes avicenniques, et de l'avoir rétablie dans de telles conditions que, non-seulement elle s'est répandue dans toutes les écoles de la Perse, les a fécondées, a fait reculer la théologie dogmatique, a forcé celle-ci, bon gré mal gré, à lui céder une place à côté d'elle, mais a, pour ainsi dire, réparé au bénéfice de la postérité, dont les générations actuelles font partie, toutes les ruines métaphysiques causées par l'invasion mongole. Surtout elle a fourni les moyens d'arriver au grand résultat que voici : depuis Moulla-Sadra, la trace de la science n'a plus été perdue, ni

effacée ; elle est constamment restée visible sur le sol, et, malgré des circonstances qui se sont montrées très-défavorables, la flamme de la torche a tenu bon ; elle a vacillé sous le vent, mais ne s'est point éteinte. Rien de plus équitable que de conserver beaucoup d'estime et de reconnaissance pour le grand esprit qui l'avait su si bien allumer.

Mais il ne faudrait pas se figurer Moulla-Sadra vivant à perpétuité en derviche et courant sans fin les villes et les déserts. Sans doute, il garda toute sa vie cet extérieur ascétique, ces habitudes de détachement mondain qui sont les marques nécessaires de la haute science en Asie ; cependant, appelé par les rois, sollicité par eux avec respect, tour à tour vénéré et suspect, il devint le professeur le plus éminent du premier collége d'Ispahan, alors capitale de l'Empire, et tint un rang considérable parmi les grands du siècle.

Il eut pour contemporains et pour élèves une série de philosophes plus ou moins connus aujourd'hui. Je me contenterai de nommer ceux qui ont acquis et conservé une certaine célébrité et dont les ouvrages sont encore dans les mains des étudiants. Autant que possible je réduirai le nombre de ces célébrités exotiques. Pourtant je crois d'autant moins inutile d'en présenter la dynastie jusqu'à nos jours, qu'on n'est pas en Europe sans se faire une opinion beaucoup trop sévère, tranchons le mot, tout à fait inexacte de l'état intellectuel des Asiatiques depuis deux cents ans. On les suppose tombés dans un état d'ignorance qui n'est pas vrai. Voiçi donc la liste des philosophes les plus célèbres qui ont vécu depuis Moulla-Sadra. Il s'agit ici, bien entendu, de philosophes et non de théologiens. Les traités théologiques des hommes que je vais

citer ne sont que des déguisements nécessaires et qui recouvrent fréquemment l'expression d'idées métaphysiques fort hérétiques.

Moulla-Mohsen-Feyz, élève de Moulla-Sadra, s'occupa particulièrement de la logique et de la métaphysique. Il a laissé sur ces matières près de trois cents traités, qui sont, pour la plupart, des commentaires sur différentes parties des travaux de son maître.

Moulla-Abd-Ourrezâk a écrit des commentaires et des annotations. Il est à remarquer en passant que certains manuscrits portent sur les marges les scholies de l'un ou de quelques-uns de leurs possesseurs successifs. Quand ce possesseur est célèbre, ou seulement que ses opinions sont goûtées, les commentaires ainsi tracés par lui sont recueillis plus tard, forment un livre et entrent dans la circulation scientifique, sans qu'il y ait eu, à proprement parler, de la part de l'auteur, aucun effort pour en amener la publication. Remarquons encore qu'au moyen de ces annotations, qui sont dans les habitudes de tous les savants orientaux, ceux-ci ont trouvé, pour se débarrasser du courant de leurs idées et de tout ce dont ils ne veulent ou ne pourraient pas faire un livre, un moyen qui leur tient lieu de ce que les revues et les journaux sont pour les savants d'Europe. Il est cependant probable que cet exutoire est moins épuisant et aussi moins frivole, partant moins menaçant pour l'avenir de la science que celui auquel nos érudits sacrifient aujourd'hui. Moulla-Abd-Ourrezâk marque une phase particulière dans l'emploi du Ketmân. Il semble que les soupçons des moullas et leur antipathie pour cet enseignement aient augmenté après la mort de Moulla-Sadra. Ils firent, à cette époque, quelques démonstrations contre les élèves du maître et cher-

chèrent à soulever contre eux l'opinion des grands et du peuple, en les accusant d'hérésie. Moulla Abd-Ourrezâk perfectionna alors l'arme ordinaire. Il multiplia les professions de foi shyytes au delà de ce que Moulla-Sadra avait jugé nécessaire. Il alla plus loin : il accabla d'injures Avicenne et Mohy-Eddyn, les traitant d'hérétiques impénitents et d'esprits diaboliques. Les convenances sociales le dispensèrent heureusement d'en faire autant à l'égard de Moulla-Sadra; on eût trouvé déplacé qu'il injuriât son maître; pour tout concilier, cependant, il eut soin de déplorer avec fracas « *les erreurs de nos professeurs.* » Les moullas furent ainsi mis sur la voie du nom qu'ils devaient supposer là-dessous. Quant aux livres nombreux du moulla Abd-Ourrezâk, ils ne présentent à l'œil du lecteur le plus curieux absolument rien qui puisse exciter le soupçon, et il faut tomber d'accord, quand on les a lus, de leur orthodoxie parfaite. Cependant les disciples, aidés par la tradition orale, savent à quoi s'en tenir et reconnaissent, dans ces œuvres, la vraie doctrine de Moulla-Sadra, c'est-à-dire d'Avicenne.

Kazy-Sayd-Goumy a laissé un renom véritable. C'était un jurisconsulte distingué. Il est l'auteur de trois ouvrages philosophiques assez répandus.

Dans la génération qui succéda à Moulla-Sadra et à son école on compte surtout :

Aga Mohammed-Bydabâdy. — Ce savant a écrit sur la morale. Il a joui d'une grande réputation et d'un crédit considérable sur le peuple d'Ispahan. Sa mémoire est encore respectée dans cette ville.

Mirza Mohammed Aly, fils de Mirza Mozaffer, s'est surtout attaché à la métaphysique pure. Comme le précédent, il a vécu surtout à Ispahan.

Mirza Aboulkassem Muderrès. — Ainsi que son titre l'indique, ce savant était attaché au collége royal à Ispahan. Il s'est signalé par la popularité de son enseignement et la grande variété de ses connaissances.

Moulla Moustafa, natif du village de Goumshèh, aux environs d'Ispahan, et qui, de là, est appelé Goumshèhy, a moins brillé dans la philosophie proprement dite, qu'il enseignait cependant, que dans l'étude des doctrines soufystes.

Moulla Mehdy Naraghy a été également profond dans la métaphysique et la logique.

A la seconde génération après Moulla-Sadra, on distingue :

Moulla Aly Noury. — Disciple d'Aga Mohammed Bydabâdy, de Mirza Mohammed Aly, maitre de peu de réputation parmi les élèves de l'Akhound, et de Mirza Aboulkassem Muderrès, Moulla Aly Noury s'attacha principalement à la métaphysique. Ses leçons étaient fort suivies. On cite parmi ses élèves plus de deux cents philosophes qui ont laissé un nom.

Moulla Mohammed Aly Noury. — Élève de Mirza Aboulkassem Muderrès, et parent très-proche de Mirza Aly Noury, sinon son frère. La réputation de celui-ci est grande, mais la sienne l'est encore davantage, et je l'ai entendu traiter de penseur sans égal par un homme, Aga Aly Téhérany, pour lequel je professe une haute estime, et qui figurera à son rang dans ce catalogue. Il s'occupa également de métaphysique, de logique, et d'éthique, et y excella. Il a formé un grand nombre d'élèves. Cependant, malgré le mérite de Moulla Mohammed Aly Noury, il arriva après lui des événements tels que les excellentes instructions qu'il laissa à ses élèves ne purent tout à fait

prévaloir. La philosophie se trouva dans une crise analogue à celle qu'elle avait traversée sous la domination mongole, bien que moins dangereuse et surtout moins longue. Les Afghans, ayant renversé la dynastie régnante, l'anarchie s'ensuivit, puis le régime militaire de Nader Shah, et les convulsions civiles amenées par la compétition des Zendys et des Kadjars, de sorte qu'à la fin du siècle dernier, les sciences spéculatives privées de l'attention, et partant de la protection des princes et des grands, se trouvèrent en butte à toute l'animosité du clergé. Alors les précautions de Moulla Abd-Ourrezàk ne furent pas trouvées de trop. On en eut grand besoin pour se soutenir contre les accusations passionnées de moullas malveillants, plaidant devant des chefs militaires grossiers. Pendant cette période difficile, on fit beaucoup usage, beaucoup abus du Ketmân, dans les livres d'abord, puis aussi dans l'enseignement oral, et les choses furent poussées si loin que le désordre se mit dans l'école ; les uns crurent que la philosophie n'enseignait à peu près que ce qu'elle disait ; les autres admirent, au contraire, qu'elle en pensait beaucoup plus long qu'elle n'en divulguait sous le manteau et qu'elle dépassait Avicenne. On exagéra encore les principes panthéistes sous l'influence des idées soufytes. En somme, il y eut en ce temps, un trouble marqué dans la dicsipline philosophique.

Après Moulla Mohammed Aly Noury, Moulla Mohammed Hérendy passa pour exceller en métaphysique. Il avait étudié sous Mirza Aboulkassem Muderrès. Il s'occupa aussi de théologie et de jurisprudence. Il a laissé un livre très-consulté sur ces matières; mais les mathématiques l'ont surtout occupé, et il a composé nombre de traités sur cette science.

Aga Seyd Jousêf, surnommé « l'Aveugle, » ne fut pas arrêté par son infirmité. Bien qu'occupé de jurisprudence, à titre spécial, il n'en devint pas moins professeur pour les sciences philosophiques, et jouit, à titre de métaphysicien, d'une grande considération. Il était élève de Mirza Aboulkassem Muderrès.

Sheykh Mehdy Meshhedy n'a pas formé d'élèves qui aient fait parler d'eux. On le cite comme bon métaphysicien.

Moulla Ahmed Yezdy, savant exercé, et avec cela hardi métaphysicien, a écrit des commentaires estimés sur les marges d'un grand nombre de livres. Il a exécuté le même travail pour beaucoup de poëtes soufys. Il était élève de Moulla Moustafa Goumshehy.

Moulla Ismaïl a occupé une place considérable parmi les philosophes de son temps. Il a écrit quatre traités cités et consultés journellement. Il avait étudié sous Moulla Aly Noury.

Hadjy Méhémed Djafer Lahedjy étudia pendant environ quarante ans, et professa ensuite pendant trente ans. Il a écrit des commentaires sur les poëtes soufys. Il a été commenté lui-même par Aga Aly, actuellement professeur au collége du Sipèhsalar à Téhéran. C'était encore un élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Agay Kazwyny, célèbre par ses connaissances en philosophie, par sa subtilité à comprendre et à exposer les doctrines des soufys. Aga Aly Téhérany a travaillé sur les livres de ce savant, qui sortait de l'école de Moulla Aly Noury.

Moulla Abdoullah Zenvéry, Muderrès, ou le Professeur. — Il est le père d'Aga Aly Téhérany. Excellent théologien et métaphysicien profond, également versé dans l'éthique et dans les mathématiques, il s'est fait et a con-

servé une grande réputation par l'élévation de sa pensée et de sa pénétration. Il a composé un commentaire estimé sur les hadys. Un ouvrage de lui, plus célèbre encore, et d'une orthodoxie fort scabreuse, c'est un traité sur l'unité divine. En théologie, il était élève d'Aga Seyd Mohammed Bydabâdy, et en philosophie il avait eu les leçons de Moulla Aly Noury. Il lui est arrivé l'aventure suivante : Un jour qu'il donnait sa leçon, un de ses élèves entra précipitamment dans la salle et s'écria que les ferrashs du roi remplissaient la rue. Moulla Abdoullah poursuivit le raisonnement qu'il avait commencé. Mais, bientôt, un domestique paraît et annonce que les ferrashs et les officiers se dirigeaient vers la maison. En effet, quelques instants après, le roi lui-même, avec les grands de l'empire, arrêtait son cheval devant la porte. Il mit pied à terre, et entrant seul dans la classe, alla s'asseoir dans un coin, après avoir engagé Moulla Abdoullah à continuer. Cependant lui-même ouvrait un livre, et prenait connaissance du passage commenté. La leçon finie, le monarque, qui l'avait écoutée avec l'attention la plus soutenue (car Feth-Aly-Shah s'occupait personnellement de philosophie), demanda au professeur de lui indiquer les élèves les plus distingués. A tous ceux-là il fit distribuer immédiatement une certaine somme à titre de récompense, alloua des traitements pour tous les élèves, afin qu'ils pussent suivre sans distraction leurs études, et ayant fait un beau cadeau au professeur, il le quitta après l'avoir salué avec beaucoup de respect. Il est admis, en Asie, par tout le monde, que la science est au-dessus de tout, et si la pratique est loin de toujours répondre à cette théorie, on n'est pourtant jamais que charmé, on n'est jamais étonné de voir les souverains y rendre hommage.

En même temps que Moulla Abdoullah, enseignait Hadjy Mohammed Ibrahym Nakhshè-Fouroush, ou « le vendeur de peintures. » Il a fait preuve de vivacité d'esprit en métaphysique. Il s'est aussi distingué parmi les soufys. Il a été particulièrement étudié et commenté dans ces derniers temps par Aga Aly Téhérany, dans ses leçons au collége de la Mère du Roi. Moulla Aly Noury et Moulla Ismaïl furent ses maîtres.

Aa Séyd Riza Laredjany. — Son enseignement a été fort suivi et estimé. Il était élève de Moulla Aly Noury. Il a été également l'objet des leçons et des travaux critiques d'Aa Aly Téhérany.

Moulla Mohammed Taghy Khorassany. — Versé dans les études théologiques et dans la philosophie, il a consacré sa vie à l'enseignement. Il était élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Ibrahim Noudjoumabady. — Excellent dans les différentes branches de la théologie, et également accompli comme métaphysicien. Élève de Moulla Aly Noury.

Moulla Bagher Feshendy, habile en théologie et en métaphysique, a surtout élaboré la théodicée, terrain dangereux pour les philosophes, et où les guette l'œil du clergé shyyte. Moulla Bagher Feshendy s'est tiré d'affaire en empruntant la phraséologie des soufys, et surtout en se couvrant de nombreuses citations de Djelaleddin Roumy, l'auteur du Mesnévy. Au fond il est avicenniste déclaré, comme son maitre, Moulla Aly Noury.

Aga Séyd Gawwam Kazwyny, très-versé dans la métaphysique, et même assez hardi, écrivait sous Feth Aly Shah, et ce roi, comme on l'a vu, autorisait et protégeait beaucoup les travaux intellectuels. Aga Séyd Gawwam jouit aussi de beaucoup d'estime comme théologien. Il a

même écrit un commentaire sur le Koran. Il s'était formé sous Moulla Aly Noury.

Moulla Rizay Tebrizy était fort habile en métaphysique. Il connaissait à fond les doctrines de Moulla Sadra, et les a enseignées avec éclat. Il était éloquent. Son maitre avait été Moulla Aly Noury. Il professa à Ispahan, au collége de la Grande-Aïeule.

Moulla Sefer Aly Kazwyny, habile traditionniste, a été aussi fort remarquable comme philosophe. Il a étudié sous Moulla Aly Noury.

Sheykh Sadray Tenkany. — Estimé comme théologien, il étudia la philosophie sous Moulla Aly Noury.

Mirza Selman Tebrizy. — Excellent métaphysicien et médecin très-estimé, élève de Moulla Aly Noury.

Mirza Mohammed Hassan Neway, fils de Moulla Aly Goury. — Très-apprécié comme philosophe et comme soufy, d'un esprit pénétrant, il se forma sous son père, et sous Moulla Mohammed Aly Noury pour la philosophie; mais dans toutes les autres branches de connaissances, ce fut son père seul qui l'instruisit. Aa Aly Téhérany a passé cinq ans à étudier auprès de lui le Ketab-è-Esfar, le Shewahed d'Avicenne, le Heyyat-esh-Shefa et le Ketab-Mefatih-algaïb.

Moulla Mohammed Hamzé, de Balfouroush, très-habile en théologie et en philosophie, a écrit un commentaire sur les opinions de Moulla Sadra, et réfuté les idées de Sheykh Ahmed Akhshany.

Mirza Aly Naghy Noury, fils de Moulla Aly Noury, élève en philosophie de son père et de son oncle, a laissé une réputation de grand savoir.

Moulla Abdoullah Goumshey, bon métaphysicien. Il a beaucoup enseigné.

La cinquième génération après Moulla Sadra a compté parmi ses philosophes les plus éminents :

Son Excellence le Hadjy Moulla Hady, de Sebzewar, qui vit encore aujourd'hui, âgé à peu près de soixante-dix ans. Il est tout à fait hors ligne. C'est un savant éminent, un érudit solide, un maître accompli dans les études métaphysiques, et dans tout ce qui tient aux hautes connaissances. Il a composé un grand nombre de commentaires sur les œuvres diverses de Moulla Sadra. Il est élève de Moulla Ismaïl. Ce personnage jouit en Perse d'une considération sans égale, et il n'est pas de membre du clergé qui ne lui cède dans le respect qu'il inspire aux populations et même au gouvernement. Sa réputation de science est tellement étendue, qu'il lui vient à Sebzewar, son lieu de naissance, où il est rentré depuis longues années, pour n'en plus sortir, des élèves et des auditeurs partis de l'Inde, de la Turquie et de l'Arabie. Il appartient à une famille modeste, mais non dénuée de fortune, et de ce qu'il a hérité de son père, il a toujours vécu fort humblement sans avoir jamais cherché, par aucun moyen, ni le commerce, ni la poursuite des emplois, à augmenter son revenu. Il s'est absorbé dans l'étude. Sa coutume est, au commencement de chaque année, de recevoir de son fermier ce qui lui revient en espèces et en nature du produit de sa terre. Il met à part une certaine somme pour son entretien, en ayant soin de le calculer sur le pied le plus modique. Le reste, il le donne immédiatement aux pauvres, et ne reçoit jamais de cadeaux d'aucune nature ni de qui que ce soit. Chaque jour, à la même heure, avec une grande précision, rappelant en cela, comme sous d'autres rapports, la mémoire du professeur Kant, il se rend à la mosquée pour donner sa leçon

à ses nombreux élèves. Quand il paraît à la porte de sa petite maison, appuyé sur son bâton, la foule, qui l'attend, le salue avec une vénération profonde et l'accompagne jusqu'à sa chaire. Il y monte et parle au milieu d'un silence respectueux. Tout ce qu'il dit est écrit à l'instant par les auditeurs. On lui reconnait une éloquence égale à la hauteur de sa doctrine. Sa leçon terminée, il rentre dans sa demeure, où, sauf quelques instants donnés au sommeil, et quelques instants plus courts encore employés à ses repas, d'une frugalité ascétique, il travaille et médite. Le peuple ne doute pas qu'il n'ait le don des miracles. Parmi ceux en assez grand nombre qu'on lui attribue, je citerai celui-ci. Il y a peu d'années, des cavaliers du gouverneur du Khorassan, venant de Meshhed pour se rendre à Téhéran, demandèrent à Sebzewar de l'orge pour leurs montures. Comme on ne voulait pas leur en livrer, ou que le prix qu'on en demandait leur semblait exagéré, ils prirent l'orge de force; mais les chevaux refusèrent de manger. La population ne manqua pas de redoubler de clameurs contre les ghoulams, et de leur faire bien sentir que c'était le ciel qui châtiait leur brutalité. Les cavaliers, très-surpris et plus effrayés encore, se rendirent à la maison de Son Excellence Hadjy Moulla Hady, et le supplièrent d'intercéder près de Dieu en leur faveur. Le Moulla, après leur avoir vivement reproché leur méchanceté et leur endurcissement, leur imposa de payer immédiatement l'orge volée, ce qu'ils firent sans hésitation. — Allez maintenant, leur dit-il, les chevaux mangent! Et ils mangeaient, en effet. Le principal ouvrage de Hadjy Moulla Hady a été imprimé à Téhéran. C'est le *Shereh-menzouméh*, ou « Commentaire sur le Poëme. » L'ouvrage est formé de trois parties distinctes. D'abord un texte poétique, où les

idées du philosophe sont exprimées avec une concision élégante mais serrée, par conséquent obscure; puis un commentaire perpétuel, où le sens de chaque vers est analysé mot par mot; enfin des scholies marginales qui renchérissent sur les interprétations du commentaire et ne les rendent pas toujours plus saisissables, car, suivant la méthode commune, s'il s'agit d'éclairer les adeptes, il n'est pas moins important d'égarer les autres, de sorte qu'on peut se perdre aisément dans un réseau artistement disposé de contradictions voulues. Le grand mérite de Hadjy Moulla Hady est d'avoir repris l'œuvre de Moulla Sadra. De même que celui-ci restaurait Avicenne dans la mesure possible, de même celui-là restaure à la fois et Moulla Sadra lui-même et son auteur, usant de toute la latitude que peut lui donner la liberté plus grande du temps où nous vivons. Il est, en effet, bien que voilé encore, plus explicite que l'Akhound, et se rapproche du grand maître avec une plénitude de franchise qui n'avait pas été vue depuis des siècles. Là est la cause de l'enthousiasme qu'il excite, et pour cette raison on ne peut nier qu'il marque un moment intéressant dans l'histoire philosophique du pays. Je connais plusieurs de ses élèves, et la pente de hardiesse sur laquelle il les a mis est descendue par eux avec un élan tout à fait remarquable, et qui ne saurait manquer d'avoir des résultats. C'est en vue de cette école principalement que j'ai traduit en persan, avec l'aide d'un savant rabbin, Moulla Lalazâr Hamâdany, le *Discours sur la méthode* de Descartes, que le roi Nasreddyn Shah a daigné faire publier.

Au temps que Hadjy Moulla Hady commençait à étudier, on comptait encore d'autres célébrités.

Moulla Abdoullah Ghylany était un érudit pénétrant

et d'un jugement sain. Il a enseigné la philosophie à Kazwyn, et il y avait étudié sous le Moulla Agay.

Moulla Jousèf de Kazwyn. — Aussi bien que le précédent, ce savant a contribué à donner aux écoles de sa ville la grande réputation qu'elles avaient conquise dans ces dernières années. Kazwyn a été et est encore un des points principaux de la doctrine sheykhye, et les théologiens ont dû beaucoup de leurs arguments et de l'éclat de leurs leçons au voisinage immédiat des philosophes qui leur ont prêté un secours utile, dont ils ne se vantent pas. Moulla Jousèf était élève de Moulla Agay.

Aga Séyd Aly Tenkany. — C'était un homme d'une vaste instruction. Il a professé la philosophie à Téhéran. Il était élève de Moulla Abdoullah Muderrès.

Moulla Housseyn Aly Thalegany. — Homme très-laborieux et fort instruit dans les traditions et dans les choses philosophiques, il a enseigné à Téhéran et était élève de Moulla Abdoullah Muderrès.

Redjeb Aly Kény, à peu près l'égal du précédent, a enseigné comme lui à Téhéran, et a eu le même maitre.

Aa Mohammed Rézy Goumshehy. — On lui reconnait une intelligence de premier ordre et une grande science. Il a étudié sous Hadjy Mohammed Djœfer Laredjany et sous Mirza Mohammed Hassan Noury, quant à la philosophie et à la théologie; pour ce qui est des doctrines du soufysme, où il excelle, il a eu pour maitre Hadjy Séyd Ryza. Il professe, en ce moment, à Ispahan.

Mirza Mohammed Hassan Djelyny. — Homme habile, professeur à Ispahan, où il occupait une chaire il y a peu d'années et commentait les poëtes soufys, les traditions du Prophète et des Imams. Élève de Hadjy Mohammed Djœfer Laredjany.

Aga Riza Kouly, de Kazwyn. — Il se distinguait par des connaissances élevées et un jugement sain. Établi à Kazwyn, il avait été l'élève de Moulla Agay, de cette ville.

Aga Séyd Sâdek Kashany. — Cet homme très-distingué a professé à Kashan, sa ville natale. Il a laissé une grande réputation de dialecticien.

Moulla Murteza Kouly Thalégany. — Très-versé dans les sciences philosophiques, élève de Moulla Abdoullah Muderrès, il a professé à Téhéran.

Mirza Mohammed Housseyn Kermany. — Soufy et, en même temps, profond dans la doctrine avicenniste. Il a étudié sous Mirza Mohammed Hassan Djelyny, à Ispahan, et il a travaillé aussi sous la discipline de Hadjy Mulla Hady, à Sebzewar. Pendant quelque temps, il a professé à Téhéran. Mais s'étant soustrait un beau jour aux opinions diverses qu'il avait acceptées jusqu'alors pour embrasser les doctrines exclusives des Bâbys, il lui a fallu fuir, et il est aujourd'hui compté parmi les docteurs les plus éminents et les plus zélés de la secte nouvelle. Il a réussi à faire beaucoup de partisans à ses coreligionnaires actuels parmi les philosophes et les étudiants.

Moulla Aboulhassan Ardestany est célèbre et considéré parmi les philosophes et les soufys. Il enseigne en ce moment à Téhéran. Il a étudié sous Mirza Mohammed Hassan Djelyny et sous Mirza Mohammed Hassan Noury.

Sheykh Aly Naghy Thalégany. — C'est un docteur d'un esprit vif, juste, perçant et d'une grande érudition. Excellent métaphysicien, élève de Moulla Agay Kazwyny, il professe actuellement à Téhéran.

Moulla Zeyn-Alabedyn Mazendérany. — Il a écrit des commentaires estimés sur des ouvrages célèbres; il est

également bon théologien. Son maître était Hadjy Mohammed Djœfer Laredjany.

Mirza Mohammed Hady, séyd d'Ispahan, bon philosophe, élève de Moulla Ismaïl; il était estimé comme traditionniste.

Aga Hady Shyrazy. — Homme supérieur par les dons de l'intelligence; habile, tout à la fois, en philosophie et en théologie. Il était élève de Mirza Hassan Djelyny.

Hadjy Mohammed Ismaël Ispahany, très-docte en philosophie, est élève de Hadjy Mohammed Djœfer Laredjany et de Mirza Mohammed Hassan Noury. C'est un homme d'une ferme intelligence. Il enseigne aujourd'hui à Ispahan.

Aga Aly Téhérany, professeur au Collége de la Mère du Roi à Téhéran, est un personnage remarquable à tous égards. Faible de corps, petit, noir, maigre, avec des yeux de feu et une intelligence au-dessus de la portée moyenne. Il a étudié sous son père Moulla Abdoullah Muderrès, sous Moulla Agay, de Kazwyn, sous Hadjy Mohammed Djæfer Laredjany, sous Hadjy Mohammed Ibrahim, sous Seyd Rézy et, enfin, sous Mirza Mohammed Hassan Noury. On lui doit déjà un assez grand nombre de scholies sur des philosophes connus. La théologie, qu'il a d'abord enseignée, a été abandonnée par lui, et sa réputation est telle qu'ayant quitté le Collége de la Mère du Roi, où il professait, il a pu continuer ses cours dans sa propre maison, sans rien perdre de sa popularité ni du nombre de ses élèves. Il prépare en ce moment un livre sur l'histoire de la philosophie depuis Moulla Sadra jusqu'à ce jour, et ce sera, je crois, le premier qu'on ait fait sur une pareille matière depuis Shahrestany.

Il est à observer que le catalogue qui précède est ex-

trêmement incomplet. D'abord il ne contient que les noms des hommes qui ont tenu ou qui occupent aujourd'hui les positions les plus éminentes dans la science en quelque sorte officielle, c'est-à-dire les noms des professeurs de colléges depuis 1666 jusqu'à ce jour. Mais il y aurait erreur grave à ne pas remarquer qu'un très-grand nombre des élèves de ces doctes personnages sont entrés dans la vie civile ou se sont renfermés dans la retraite, sans renoncer aucunement aux études qui avaient occupé plusieurs années de leur vie. Les disciples des philosophes persans n'ont pas d'âge ni d'état propres; on en voit aussi bien de soixante ans que de vingt autour des chaires des mosquées, et aussi bien des cavaliers et des personnages administratifs ou politiques, des princes ou des gouverneurs que de jeunes moullas. Il en est aujourd'hui en Asie comme chez nous au moyen âge, quand, autour de la chaire d'Abélard, se pressaient des écoliers, mais aussi des docteurs, des chevaliers, des bourgeois, qui venaient écouter avec une égale passion les leçons du métaphysicien.

En outre, on a pu observer qu'à l'exception du Hadjy Moulla Hady, de Sebzewar, personnage absolument incomparable, et qu'il n'était pas possible de passer sous silence, les notes sur lesquelles j'ai travaillé ne s'occupent que des trois écoles d'Ispahan, de Kazwyn et de Téhéran. Mais il s'en faut que le mouvement intellectuel soit renfermé dans ce cercle. Il y a eu, il y a aujourd'hui, des philosophes considérés et savants à Hamadan, à Kirmanshah, à Tebriz, à Shyraz, à Yezd, à Kerman, à Meshhed et dans beaucoup d'autres localités. Si le voisinage des Turkomans inspire aux théologiens d'Asterabad une soif et une âcreté de polémique qui les rend aussi célè-

bres qu'insupportables aux docteurs des autres villes, il est d'autre part certain que l'école de Nedjèf, qui, bien que située en pays turk, est toute persane, fournit, en général des argumentateurs beaucoup plus doux, et que la théologie n'y est pas tellement et si exclusivement en honneur qu'on n'y rencontre des philosophes habiles. Il faut compter parmi eux pour le savoir, non moins que pour le rang, Séyd Murtéza, Imam-Djumé de Nedjèf, le personnage le plus considérable du shyysme et qui, de l'aveu unanime, est digne par l'ascétisme de sa vie, la pureté de ses mœurs, l'étendue de ses connaissances philosophiques aussi bien que théologiques, d'être comparé à Hadjy Moulla Hady de Sebzewar, bien que moins érudit.

Comme, cependant, il faut être exact, on ne peut pas nier que l'école de Nedjèf a fourni dans ces derniers temps le modèle des théologiens emportés. Mais ce docteur doit à cette réputation méritée une existence si aventureuse et si agitée, qu'il porte avec lui la preuve que ses procédés d'enseignement et de discussion ne sont pas ce qu'ils devraient être pour cadrer avec le goût général.

Ce polémiste si turbulent s'appelle Moulla Aga, et il est lesghy de nation, né à Derbend, sur les bords de la Caspienne. Cette origine est une circonstance atténuante assurément pour ses vivacités; mais si un Lesghy, de Derbend, est fort excusable de se montrer peu endurant, il l'est moins de s'être fait docteur. A la vérité, il est resté guerrier. On le voit monter dans sa chaire, le gama ou sabre droit au côté, le sourcil froncé et l'aspect, comme on dit, un peu loup-garou. Cependant, ses cours sont très-suivis, parce que sa science est réelle et son habileté profonde. Il se plait même à traiter les questions

les plus ardues et les plus épineuses, et on assure que, lorsqu'il n'est pas contredit, lorsqu'il ne suppose pas qu'il pourrait l'être, lorsqu'il trouve son auditoire attentif à son gré et à son gré intelligent, il se laisse guider par les idées seules et devient fort éloquent, fort instructif et très-persuasif. Mais, pour qu'il en soit ainsi, il est indispensable que tout marche à sa guise, et il suffit de bien peu de chose pour déranger l'équilibre très-délicat de ses facultés. S'il s'aperçoit qu'un seul des auditeurs est inattentif, ou, ce qui est pire, que ses élèves n'ont pas l'air de comprendre ses déductions, il ne tarde pas à s'irriter. Il insiste avec emportement sur les points malencontreux. Il commence à mêler d'assez gros mots à son argumentation, il s'emporte, se jette en bas de sa chaire et tire le gama sur son troupeau, qui crie et s'enfuit.

C'est surtout dans la controverse contre les hétérodoxes qu'il est tenté violemment de recourir aux armes temporelles. Alors le zèle et la foi, très-vifs chez lui, l'emportent irrésistiblement, et lorsque ses arguments intellectuels ne font pas tout l'effet qu'ils devraient, l'indignation le saisit, et il met encore la main au sabre. Mais il lui est arrivé de trouver dans ce genre de discussion des adversaires aussi véhéments que lui-même, et d'une de ces conférences il est sorti avec une large cicatrice qui lui partage le visage en deux.

Cet accident n'a nullement refroidi la passion du théologien lesghy. Il est venu il y a quelques mois à Téhéran; et précédé comme il l'était de sa grande réputation, les plus grands personnages de l'empire se sont disputé l'honneur de lui offrir l'hospitalité. Le Moayyir-el-Memalek, grand trésorier, l'a emporté sur ses rivaux.

Ce dignitaire est un homme dévot, mais c'est aussi un

homme du monde qui a des goûts délicats, somptueux et variés. Il aime à bâtir. L'enceinte de son palais, ou plutôt de ses palais et de ses jardins, va bientôt avoir envahi tout un quartier. Il est célèbre pour ses collections d'anciennes porcelaines chinoises, qu'il fait rechercher et acheter partout. Il se procure à grands frais toutes sortes de produits de l'industrie européenne. Il veut avoir, dans ses serres, des arbres et des plantes de toutes les contrées de la Perse, et, malgré tant d'affaires, il trouve des loisirs pour des distractions d'une toute autre espèce. La chronique scandaleuse du bazar s'occupe fréquemment de lui; il est rare qu'une anecdote scabreuse se produise dans Téhéran sans que les beaux garçons qui le servent ou les dames qui habitent son enderoun n'y soient pour quelque chose. Enfin, c'est un homme fort occupé, très-élégant dans ses mœurs, très-poli, on ne saurait lui contester ce mérite; mais qui, malgré la grande piété dont il se pique, ne peut naturellement pas réunir des mérites si différents, sans prêter un peu le flanc à la médisance.

Le premier jour où Hadjy Moulla Aga Derbendy, vint s'installer chez lui, il fut facile de voir que l'austère philosophe ne serait pas longtemps satisfait. On l'avait logé superbement dans un pavillon à trois étages, et on s'empressa, sur les ordres du Moayyir, d'apporter le thé. Le moulla crut remarquer tout d'abord que le samovar et les différents ustensiles étaient d'argent. C'est là ce qu'on peut appeler l'abomination de la désolation pour un musulman exact; car le prophète a défendu, quoique sans succès, l'usage de ces superfluités, voulant expressément que les métaux précieux fussent réservés à l'usage exclusif du commerce. Le moulla en fit l'observation avec quelque sévérité. Sur quoi le Moayyir, un peu confus,

répondit que son service à thé n'était qu'en plaqué. Le moulla fronça le sourcil, et jetant un coup d'œil scandalisé sur les trop jolis serviteurs qui s'empressaient à le servir, demanda si ceux-là aussi étaient en plaqué?

Après un début pareil, il n'était guère possible que la bonne intelligence se maintînt longtemps entre le docteur et son hôte. Peu de jours s'écoulèrent et le moulla, prenant son bâton, déclara que ce n'était pas un séjour agréable pour lui qu'une maison où ses méditations étaient sans cesse troublées par le bruit du centour et du dombek; que, d'ailleurs, il avait cru saisir dans l'air les émanations révoltantes du vin et de l'arak; que, dès lors, il s'en allait, et il s'en alla.

Il vint se loger dans une petite maison, à l'aspect tout à fait ascétique, auprès de la Mosquée Royale. Les nouvellistes et les mauvaises langues de Téhéran, qui s'étaient beaucoup et joyeusement occupés de ses débuts, attendaient de lui plus encore, et leur espoir ne fut pas trompé.

Hadjy Moulla Aga Derbendy ne tarda pas à monter en chaire, et il commença une série de sermons sur l'état moral du gouvernement. Il dit que l'islam n'existait pas dans la capitale de la Perse, ou bien que, s'il existait, il y était chaque jour foulé aux pieds dans ses prescriptions les plus importantes. Il consacra un sermon spécial à peindre, en traits fort accusés, les rapines du Ministre des Travaux Publics, et comme son auditoire n'était pas moins plein de ce sujet que lui-même, il eut un succès énorme. A quelques jours de là, il continua la démonstration de sa thèse, en prenant à partie les vertus du Ministre de l'Intérieur, et l'enthousiasme des auditeurs ne fut pas moins considérable.

Le roi ne tarda pas à être instruit par les victimes des travaux apostoliques d'Hadjy Moulla Aga Derbendy. Il ne déteste pas, en thèse générale, que ses ministres soient vilipendés et il ne paraît tenir, en aucune occasion, à ce que le public ait sur leur compte des illusions qu'il serait d'ailleurs difficile de lui imposer. Cependant, quand le prédicateur eut paisiblement raconté à un auditoire, aussi attentif que nombreux, pourquoi le Débyr-el-Moulk, secrétaire général de l'État, n'avait pas d'enfants et ne jugeait pas même à propos d'entrer jamais dans son enderoun, trouvant ailleurs son plaisir, le roi parut trouver que les choses avaient été poussées assez loin et il fit prier l'Imam-Djumê d'interdire l'abord de la chaire au savant professeur. L'Imam-Djumê mit beaucoup d'égards dans l'accomplissement de sa mission et Hadjy Moulla Aga promit de ne plus prêcher. Mais il ne promit pas de s'enfermer dans la solitude. Il était devenu le personnage populaire de la capitale. Une foule d'admirateurs l'entourait sans cesse et l'entourait pour recueillir de sa bouche tous les jugements hardis dont on était devenu si friand et qu'il ne croyait pas devoir celer à ce qu'il voulait bien considérer comme son intimité. De sorte que les Colonnes de l'État, pour employer l'expression persane officielle, n'avaient presque rien gagné à l'intervention royale. Ces Colonnes firent tant que le roi finit par nommer Hadjy Moulla Derbendy à un grand emploi ecclésiastique qui l'envoyait à Kermanshah et lui fixa, dans cette résidence, de beaux appointements. Comme le moulla, dont les mœurs sont d'ailleurs austères et justifient l'âpreté de ses principes, n'est pas, tout à fait, à l'abri du soupçon d'aimer l'argent, il est parti pour se rendre à son poste. Le public se moque de lui et les dignitaires respirent.

Je dois ajouter en finissant que Hadjy Moulla Aga peut être cité comme un exemple rare en Perse d'un théologien ouvertement hostile à toute étude hétérodoxe. Il n'est nullement soufy ; il proteste avec emportement contre les idées des sheykhys ; il proscrit les akhbarys ; c'est un moushtehedy opiniâtre. En un mot, il se renferme avec soin dans les limites rigoureusement tracées de l'islamisme shyyte. Aussi, faut-il observer, une fois de plus, que cet argumentateur si rigoureux est un Lesghy et qu'il porte sur un terrain mouvant et varié par excellence les habitudes raides et absolues de sa race.

CHAPITRE V

LES LIBRES PENSEURS
LE CONTACT DES IDÉES EUROPÉENNES

Le moulla Nasreddin avait deux veaux. L'un tira tellement sur sa corde qu'il réussit à la casser et il s'enfuit dans le désert. Le moulla, fort en colère, prit un bâton et il se mit à frapper à coups redoublés sur le veau qui était resté tranquille à son piquet. — Vous n'y pensez pas, moulla! lui crièrent ses voisins. La pauvre bête ne vous a donné aucun ennui, vous feriez beaucoup mieux de courir après celle qui s'échappe. — On voit bien, répondit le moulla, que vous ne connaissez guère celle-ci! S'il arrive jamais qu'elle rompe sa corde, elle me donnera bien autrement de mal que l'autre!

Le moulla Nasreddin, Marforio asiatique, n'aurait jamais pu mieux dépeindre, s'il l'avait voulu faire, le naturel de ses compatriotes, de leur nature fort attachés aux idées religieuses et très-préoccupés des questions philosophiques; mais, s'il leur arrive de rompre la corde, ils vont plus loin au hasard que personne, et leurs divagations irrespectueuses ne connaissent pas de limites ni de points d'arrêt.

Un ghoulam ou cavalier nomade en voyage rencontra un jour, à la porte d'une ville, et je crois me rappeler que

c'était Zendjan, dans le Khamsèh, un vieux prêtre courbé par l'âge qui, d'une main, s'appuyait sur son bâton, et, de l'autre, tenait tout près de son œil droit un livre que, tout en cheminant, il paraissait lire avec beaucoup d'attention. En même temps, il pleurait.

Le ghoulam lui cria : Salut à vous, séyd !

— Et à vous le salut ! répondit l'autre.

— Pourquoi, séyd, vous en allez-vous ainsi pleurant ?

— Ah ! mon fils ! c'est que je suis vieux et que je n'y vois plus du tout de l'œil gauche.

— Voilà, certes, un grand mal, dit le cavalier, mais puisque vous n'êtes plus jeune, n'avez-vous pas eu le temps de vous y faire ? Ce n'est pas pour cela que vous gémissez si fort.

— Je pleure sans doute pour une autre cause encore, répliqua le séyd ; c'est que je lis en ce moment le Livre de Dieu, et en considérant combien c'est beau, juste et bien dit, je ne saurais me défendre de verser des larmes de tendresse.

— Vous en avez sujet assurément, repartit le cavalier ; mais, à votre âge, sans doute ce n'est pas la première fois que le Koran est dans vos mains, et le connaissant de reste, votre admiration a eu le temps de s'émousser.

— Vous avez raison, mon fils ; mais c'est que, voyez-vous, à bien considérer plus d'un passage, on croit comprendre que si l'apôtre de Dieu avait écouté plus attentivement la révélation de l'archange Gabriel, il nous y serait commandé tout le contraire de ce que nous y trouvons.

— Vous avez peut-être raison, Séyd ; mais pourquoi en gémir ? Ce qui est juste en soi, faites-le sans vous soucier des prescriptions maladroites.

Ici le séyd se mit à sangloter beaucoup plus fort et, d'une voix entrecoupée, il s'écriait, tout en branlant les mains :

— Si ce n'était encore que cet imbécile de Prophète! Mais n'est-il pas évident, en plus de dix endroits, que Gabriel lui-même n'a pas compris le premier mot de ce que le Tout-Puissant lui dictait!

Ici le cavalier se mit à rire, et il allait encore chercher à presser le séyd de prendre ses propres réflexions en patience; mais, tout en devisant, ils avaient dépassé la porte de la ville, et comme ils se trouvaient à l'entrée d'une ruelle, le vieillard, se détournant, y entra sans prendre congé de son compagnon qui l'entendit murmurer :

— Que le Prophète, que l'ange Gabriel n'aient pas su ce qu'ils disaient, il n'y aurait que demi-mal; mais quand on voit que l'autre lui-même...

Ici le séyd disparut derrière l'angle d'un mur et le cavalier ne put savoir ce qu'au juste son interlocuteur avait prétendu insinuer.

Il faut voir cette espèce de dialogue joué par deux esprits forts persans, avec les gestes, les grimaces, les attitudes, toute la mimique, enfin, qui s'y peut rattacher.

Je raconterai encore quelque chose dans le même goût. De telles historiettes sont aussi des documents.

Un homme aimable de ma connaissance était allé faire une visite chez un de ses amis. Il le trouva fort occupé d'une question qui le tourmentait grandement et non sans motif, car il ne cherchait rien moins que l'accord du libre arbitre et de la grâce, problème tout aussi délicat et non moins sérieux chez les musulmans que chez nous. D'une part, on ne saurait mettre de bornes à l'omnipotence di-

vine; d'autre part, il serait hérétique d'émettre le plus léger doute sur la responsabilité de l'homme; le Prophète l'a dit, Aly l'a affirmé, l'imam Djafer Sadek l'a confirmé. Incliner à droite, pencher à gauche, c'est sortir de l'orthodoxie et verser on ne sait pas où. Comment donc faire? Tel était le problème dont se tourmentait l'ami de mon ami. La conversation s'engagea sur cette thèse, avec passion de la part du maitre de la maison, complaisance du côté de son visiteur. Tandis qu'ils argumentaient de leur mieux, ce dernier, assis près de la fenêtre, crut apercevoir un homme qui se cachait et semblait vouloir pénétrer dans la maison sans être vu.

Tout en suivant la discussion, il guettait les mouvements du personnage mystérieux et il les trouva si suspects qu'il interrompit son savant interlocuteur au milieu d'un dilemme de la plus intéressante obscurité, pour appeler son attention sur le manége de l'inconnu.

Mais juste au moment où, avec impatience, le philosophe jetait un regard du côté que le doigt de son hôte lui indiquait, l'homme avait disparu et la dissertation flambait plus brillante que jamais, quand, tout à coup, on entendit de grands cris, et les domestiques se précipitèrent dans la chambre, brandissant des bâtons et gesticulant: un voleur venait d'emporter plusieurs ustensiles de prix.

Là-dessus, mon ami partit d'un éclat de rire, et s'adressant à son disputeur contrarié : Vous me rappelez, lui dit-il, l'histoire d'un astrologue qu'un jeune homme s'était chargé d'entretenir et de distraire pendant que le camarade du jeune homme faisait la cour à sa femme. — Il lui disait : Seigneur astrologue, vous êtes un homme d'une science profonde, et je suis venu vous demander si

demain est un bon jour pour entreprendre un voyage que je médite.

L'astrologue prit ses tables et son livre, jeta ses points et, plongé dans son calcul, se prit la barbe et laissa tomber ces paroles : Saturne est dans le bélier... En soi, ce n'est pas mauvais. Mais, quoi ? Vénus est en opposition avec Saturne ? Oh ! oh ! cela ne vaut rien !... Ah ! diable ! Voici encore Mercure qui entre dans le Scorpion ! Monsieur, renoncez à ce voyage, il vous serait assurément funeste.

Le jeune homme, pendant que l'astrologue parlait, le contemplait avec une profonde admiration, et quand il eut fini, il lui dit humblement : Tant de perspicacité me rend confus. Mais j'y vois des limites.

— Et lesquelles donc ?

— Gageons que vous ne sauriez me raconter par le détail ce qui se passe en ce moment dans votre enderoun.

— Ainsi, continua le narrateur, vous vous occupez du libre arbitre et de la grâce, de ce qu'a prétendu le Prophète, et si l'imam Djafer le Véridique nous a fait des contes ou non, et vous laissez voler vos tasses. Vous trouvez-vous bien raisonnable ?

On voit ainsi que, parmi les Persans, il existe aussi ce qu'on pourrait appeler l'école de la grosse raison, une théorie qui porterait les hommes à s'occuper uniquement des objets qui tombent sous leurs sens et à s'attacher, sans distraction, à leurs intérêts les plus matériels et les plus prochains. Pour les partisans de cet ordre d'idées, la religion est une convention qu'il faut respecter de peur des inconvénients qu'entraînerait l'affectation contraire ; mais la philosophie n'étant pas commandée, on doit la fuir avec soin, comme on fuirait un magasin de bombes. Ceux

de ces projectiles qui ne sont pas dangereux, sont creux. Il n'en existe pas dont il soit bon de s'approcher.

On ne rencontre guère de ces sceptiques que dans les grandes villes, à Téhéran surtout. Ils se voient parmi les Mirzas et les membres de l'administration. Ce sont de bons compagnons, et je ne dirai pas des gens d'esprit, parce que les sots sont si rares en Asie qu'on ne saurait faire une catégorie de leurs contraires ; mais ce sont des gens joyeux et d'entretien agréable. Après tout, leurs négations n'ont pas grande importance et n'exercent guère d'influence, parce que l'action irrésistible de la race les rend extrêmement intermittentes et incomplètes.

On a souvent remarqué, en Europe, que les gens de l'humeur que je décris, tout en s'élevant contre des idées religieuses ou philosophiques coordonnées, entretiennent assez souvent des superstitions qui ne le sont pas. On les voit fortement contraires à toute doctrine précise et définie, mais ils ont une peur terrible du hasard. Ils ne croient pas en Dieu ; mais ils voudraient que le vendredi n'existât pas dans le calendrier, ou, s'ils se sont glorieusement affranchis de cette inquiétude et s'ils la proclament puérile, c'est au lundi qu'ils en veulent. La statistique des voyageurs en chemin de fer porte cet irréfragable témoignage, qu'à certains jours, comme le treize de chaque mois, une dépression de recette considérable se manifeste ; et les gens du métier considèrent le fait comme normal. On ne peut donc se soustraire à cette conclusion scientifique, que la population rationaliste des grands centres n'admet que sous bénéfice d'inventaire l'autorité de l'Église, mais ne fléchit pas dans son respect profond pour l'influence astrologique du treizième jour.

Si cette inconséquence remarquable a lieu en Europe, on ne s'étonnera pas de la trouver en Asie. Les gens qui expriment les opinions que j'ai indiquées plus haut ne les ont pas à un égal degré à toutes les heures de la journée et surtout de la nuit, et quand ils voyagent en pays suspect, et quand ils craignent une disgrâce de leurs supérieurs, ou que la disgrâce est arrivée. Or, comme l'existence des Orientaux est beaucoup trop agitée par leurs passions, leurs convoitises, leurs plaisirs, leurs indiscrétions, leurs audaces, leurs faiblesses, pour qu'une tranquillité et une sécurité uniformes donnent tout à fait libre carrière à leur esprit d'opposition, on doit considérer l'état de présomptueuse confiance décrit tout à l'heure comme exceptionnel dans la vie de tout homme qui en fait parade, comme une fanfaronnade qu'il n'aurait pas osé faire la veille et dont il se repentira le soir; enfin, très-souvent, comme une exhibition hypocrite qu'il suppose de nature à plaire à un Européen, à un Ketmân qui n'est pas dans son cœur, tout en courant sur ses lèvres. Vous retrouverez le même homme, à peu de temps de là, partant en pèlerinage pour Kerbela ou pour Meshhed.

On ne saurait donc accorder aucune importance générale à des façons de parler qui, si hardies qu'elles soient, et même d'autant qu'elles sont plus hardies, restent toujours sans portée. Seulement, telles qu'on les voit, on peut se demander si elles ne sont pas le résultat du contact des Étrangers, si la fréquentation européenne n'est pas de nature à en répandre, dès à présent, le goût, et, plus tard, à leur donner du corps, de la solidité, une sorte de raison d'être qui leur manque aujourd'hui. Pour moi, je ne le pense pas.

Je sais bien que les Russes ont appris aux Persans l'existence de Voltaire. Les Mirzas dont je parlais tout à l'heure ont volontiers à la bouche le nom de cet écrivain. Mais soit que les rapports qu'on leur en a faits aient été singulièrement incomplets, ou qu'ils les aient eux-mêmes compris d'une façon fort étrange, le Voltaire que l'on connaît en Perse est un personnage absolument étranger à celui que le XVIII[e] siècle appelait dévotement le Patriarche de Ferney. Je me suis fait décrire ce Voltaire asiatique par un bon vivant, grand rieur, qui en faisait un cas extrême, et qui en parlait avec une telle assurance, qu'on eût juré qu'il l'avait connu et beaucoup fréquenté.

— Valatèr, me dit-il gravement, était un écrivain français, mais quel homme! Un vrai chenapan! Il se promenait dans les bazars, le bonnet sur l'oreille et la chemise déboutonnée, une main sur le gama, le poing sur la hanche. Il passait ses jours chez les Arméniens, à boire, et ses nuits ailleurs. Ce qu'il avait surtout en haine, bien qu'il fît des malices à chacun, c'étaient les Moullas! Oh! pour les Moullas, il n'était misères dont il ne les assommât! Aussi ne l'aimaient-ils point et se plaignaient-ils toujours de lui au chef de police. Mais il était madré; il échappait sans peine à toutes les poursuites. Dans ses moments de bonne humeur, il a composé une quantité de chansons qu'on lit encore : les unes sont sur ces infortunés Moullas, qu'il arrange de toutes pièces, et les autres sur le vin des Arméniens et les charmes des femmes qu'il fréquentait. C'était un terrible vaurien!

Voilà le Voltaire que l'on connaît en Perse, et, à ce sujet, je remarquerai qu'on ne se rend peut-être pas assez compte, de la difficulté extrême de faire voyager une idée,

de peuple à peuple, sans la casser, j'entends sans la modifier beaucoup, et, tellement, que lorsqu'elle est rendue à destination, elle n'a plus généralement de ressemblance avec ce qu'elle était à son point de départ. Je viens de le montrer pour Voltaire; je le montrerai maintenant pour Napoléon.

On sait de quelle gloire le nom de ce conquérant resplendit en Asie. On trouve des portraits du premier empereur partout, et chacun s'en entretient volontiers. Voici ce que m'en racontait un fonctionnaire supérieur d'une petite ville située sur le littoral de la Caspienne :

« Naplyoun, me disait-il, était un prince d'une valeur, d'une intrépidité, d'une sagesse et d'une science incomparables! Jamais, dans les souverains des temps anciens, on n'en a connu un qui approchât de sa poussière. Alexandre aux Deux Cornes et Petry (Pierre le Grand), de qui sont-ils les chiens? Mais ce qui était surtout remarquable en Naplyoun, c'était sa perspicacité. Je vais vous en donner une preuve :

« Un jour, un de ses domestiques résolut de gagner sa faveur. Pour cela, il se proposa, après y avoir beaucoup rêvé, de lui faire hommage d'un chapeau. Au fond, ce n'était que fourberie; car cet homme, scélérat consommé, cet homme ne cherchait rien moins qu'un moyen sûr d'assassiner son maître, et, par l'idée de ce chapeau, il crut l'avoir trouvé.

« Il se présenta devant Naplyoun, un jour que celui-ci était assis sur son trône, entouré de toutes les Colonnes de l'empire, c'est-à-dire de tous les Grands de l'État. Il s'approcha humblement, tenant dans ses mains un plateau d'argent, sur lequel était placé un chapeau magnifique, un chapeau tellement beau, que tous les assistants s'écriè-

rent en le voyant qu'un tel chapeau ne pouvait pas avoir été fait au bazar.

« Le traître domestique, voyant cet enthousiasme général, en éprouva un surcroît d'espérance pour l'accomplissement de ses ténébreux desseins, et s'agenouillant au pied du trône, il y déposa son plat et son chapeau, en murmurant d'une voix modeste :

« Que je sois votre sacrifice! Je supplie l'Oratoire du monde d'accepter ce misérable chapeau, que je mets dans la poussière bienheureuse de vos pieds. »

« Naplyoun, qui avait d'abord partagé l'admiration universelle soulevée par la beauté merveilleuse du chapeau, n'en était cependant pas aveuglé. Il se méfia de quelque chose, et d'une voix terrible, auprès de laquelle un coup de tonnerre eût pu à peine se faire entendre, il ordonna au domestique d'avoir à mettre immédiatement le chapeau sur sa propre tête.

« Le misérable (puisse-t-il être maudit pendant toute l'éternité!) pâlit à cette proposition; mais il dut obéir; il mit en frémissant le chapeau sur sa tête coupable. Aussitôt on entendit une détonation, et le monstre roula mort sur le tapis. Le chapeau contenait un pistolet chargé! Jugez, d'après ce fait, à quel degré Naplyoun possédait l'art de lire sur les visages et dans les cœurs! »

Tous les Persans qui entendaient ce récit firent des exclamations enthousiastes, et ne parurent pas concevoir le plus léger doute sur la parfaite authenticité de l'histoire. Le narrateur se tourna de mon côté, et me dit négligemment que, sans doute, nos livres devaient avoir conservé le souvenir de l'anecdote, mais qu'il y en avait tant du même genre... Je m'échappai en phrases générales, et on parla d'autres choses.

Assurément, cette façon de représenter l'empereur Napoléon n'est pas absolument conforme à la réalité. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, il est impossible qu'un Asiatique voie les choses sous un autre aspect. On lui dit que le premier empereur des Français était un souverain d'un génie extraordinaire. Immédiatement, son esprit commente ce qu'il y a de nécessairement vague dans ces expressions, au moyen des détails plus précis qu'il possède lui-même sur ce qui constitue un monarque de cette qualité. Il s'explique alors un tel potentat comme possesseur d'un pouvoir illimité et soumis aux conditions d'une telle situation, c'est-à-dire, prodigieusement méfiant et impossible à tromper, d'une sagacité sournoise que rien ne saurait distraire et d'une équité expéditive qui n'hésite pas plus sur les conséquences que sur les moyens. Voilà pour ce qui concerne le grand homme.

En ce qui est de l'homme proprement dit, l'Asiatique le plus blasé ne comprendrait pas que devant un objet quelconque, pour peu qu'il soit d'aspect agréable, le désir de la possession ne s'élevât pas chez le spectateur. Il est donc tout à fait naturel que les grands officiers de Napoléon, que Napoléon lui-même, à la vue du plus beau chapeau que le bazar de Paris ait pu fournir, éprouvassent une admiration très-vive. Les Asiatiques ressentent passionnément le coup de foudre de la convoitise; tout les attire, et tout ce qui les attire leur fait étendre les mains. L'ascétisme religieux ou philosophique le plus élevé peut seul leur faire étouffer ces instincts, et c'est, précisément, parce qu'un tel résultat est contre la nature des Orientaux que, là où ils l'observeront, ils en éprouveront un étonnement si enthousiaste. On remarquera de plus que Napoléon, étant le seul de toute sa cour qui résiste à l'aspect

séducteur du chapeau, pour conserver entière sa clairvoyance, en paraît bien plus grand, bien plus extraordinaire. Tous les auditeurs asiatiques d'un tel récit sont d'autant plus stupéfaits du fait qu'on leur présente, qu'ils le trouveraient merveilleux chez un sage dont Dieu seul et la contemplation de la nature occupent toutes les pensées; mais le rencontrer chez un conquérant, chez un maître, chez un homme que sa puissance investit du droit de s'abandonner sans scrupule à ses passions, voilà ce qui sort assurément de tout ce qu'on savait, et qui fait du prince dont on peut le raconter, le modèle désespérant non-seulement du monarque, mais encore de toutes les créatures.

Enfin, la couleur locale du récit ne reproduit pas très-exactement la Cour des Tuileries en 1805 ou 1810, et lorsqu'on voit le domestique aller acheter son fameux chapeau au bazar, on ne se rend pas parfaitement compte du lieu où ce bazar peut être situé dans Paris. Mais quel Paris veut-on qu'un habitant des rives de la Caspienne s'imagine? A-t-il seulement vu en rêve une bourgade européenne? En connaît-il les mœurs? Sait-il comment on y vend, comment on y achète, comment on s'y comporte? En aucune manière. Napoléon est assis au milieu de sa Cour. Rien de mieux. Puisqu'il est l'Empereur, sa robe est d'une étoffe magnifique, assurément de soie brochée d'or; les perles et les pierres les plus précieuses s'incrustent en dessins somptueux sur sa couronne, sur sa ceinture, son poignard et son sabre. Le sabre est de rigueur, il s'agit d'un conquérant. Que si l'on disait au narrateur : Mais vous vous trompez du tout au tout! Le maître de l'Europe était vêtu d'une redingote grise, d'un habit vert très-simple; il portait une épée moins redoutable, en elle-même, qu'un bâ-

ton. Au cas où l'auditeur daignerait vous croire, j'avoue que je regarderais comme impossible de lui faire comprendre le long enchainement de faits anciens et nouveaux, de causes si variées, de raisons historiques, philosophiques, poétiques, morales et autres nécessaires à connaitre pour accepter, comme nous le faisons, que plus un homme est considérable, plus il est simple dans sa vie, et plus on admet et l'on approuve qu'il le soit. Pour triompher sur ce sujet des notions acquises par celui qu'on voudrait corriger, il ne faudrait rien moins que refaire son éducation de fond en comble, et comme un tel travail est impossible, à plus forte raison en est-il de même quand il s'agit, non plus d'un individu, mais de la masse entière de ceux qui admirent ou admireront Napoléon en Asie. Il faut donc bien accepter que Napoléon sur son trône était assis sur les genoux dans le milieu d'un séryr ou trône persan, en marbre de Maragha incrusté d'or, le tadj ou couronne à trois pointes sur la tête, et que ses maréchaux, rangés en files des deux côtés, se tenaient là debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine, dans un religieux silence et affectant un léger tremblement de terreur, toutes les fois que l'œil terrible du conquérant rencontrait les leurs. Et tout cela se passe dans un Paris ressemblant plus ou moins à Ispahan, où l'on entrevoit bien, vaguement, que les constructions sont un peu différentes, où l'on sait qu'il y a des églises et point de mosquées, et pas davantage. C'est ainsi que la civilisation d'un peuple reste, en définitive, incommunicable à un autre peuple. La raison principale de ce fait, la première et la plus décisive, n'est pas là, sans doute; elle est dans la différence de la race, qui fait qu'une nation asiatique n'a pas le cerveau fait comme une na-

tion européenne et qu'elle ne perçoit pas les mêmes idées de la même manière, tellement qu'une même énonciation emporte, suivant les lieux, des compréhensions et des déductions fort différentes. Mais cette vérité princeps n'existât-elle pas, on voit que l'état des mœurs, des habitudes, des expériences, divers suivant les milieux et constamment interposé entre l'esprit et les objets de sa contemplation, suffirait à lui seul pour rendre plus que difficile toute fusion entre les idées.

Le sujet est intéressant, je crois, et je veux apporter encore quelques faits à l'appui de mon sentiment. Je voyais un Persan, très-novateur et très-épris de ce qu'il croit être les idées de l'Occident, en grande extase devant les journaux, et il exprimait ainsi son sentiment :

« Quel peuple étonnant que le vôtre! s'écriait-il. Vous n'oubliez jamais les intérêts capitaux de l'esprit, et quels esprits aveugles sont ceux de nos gens qui vous disent si ignorants de toutes sciences intellectuelles! Est-il une plus forte preuve du contraire que la quatrième page de vos journaux? Tandis que, dans la première, vous traitez à fond et avec une pénétration étonnante, de l'intérêt politique de tous les peuples, vous avez décidé que dans la seconde vous raconteriez, pour détendre les imaginations, que trop de contention pourrait fatiguer, les histoires agréables et les faits singuliers que vous recueillez chaque jour dans tous les coins du monde. Dans la troisième, vous ne voulez plus qu'il soit question ni des grandes affaires d'État, ni de récits curieux; vous vous occupez des sciences qui ont trait à l'agriculture et au commerce; mais c'est dans la quatrième que vous vous élevez le plus haut! J'imagine, quelque bonne opinion que j'aie de la science européenne, que les sages seuls peuvent

comprendre cette quatrième page. Vous y indiquez les moyens de conclure les mariages avec une prudence, une maturité que les intéressés ou leurs parents ne sauraient pas toujours avoir et qu'un homme entouré, depuis vingt ans, de la vénération publique, arrange avec toutes les garanties désirables. Ce n'est rien que cela ! Vous prenez soin d'y indiquer des remèdes précieux et vénérables par le mystère dont ils sont entourés, pour venir à bout des plus redoutables maladies. Quels hommes vous êtes ! »

C'est ainsi que j'ai vu un homme d'une rare intelligence comprendre et expliquer le journalisme européen.

On se flattait naguère à Londres et dans quelques salons de Paris que la vaste distribution de Bibles organisée à si grands frais en Chine y avait enfin porté ses fruits, quand on apprit que les rebelles, les Taë-pings, instituant une religion, avaient proclamé l'unité divine et l'adoration du Christ. Mais, quelque temps après, on connut mieux ce que les novateurs avaient agréé de nos livres saints, et l'on s'en étonna.

Dieu le père n'est plus là qu'un roi constitutionnel. Le pouvoir réel réside dans ses fils; car, puisqu'il a un fils, pourquoi n'en aurait-il pas plusieurs? Le fils aîné, qui est Jésus-Christ, a toute confiance dans le fils cadet, son frère, qui est le chef des Taë-pings, et celui-ci, en sa double qualité de fils et de frère de Dieu, Dieu lui-même, fait, refait, défait la morale et les lois, suivant qu'il le juge convenable. Et la preuve que les Taë-pings ont très-bien lu et très-bien compris l'Évangile, c'est que le baptême est devenu pour eux une cérémonie où le thé joue le rôle principal.

Les Persans n'ont pas été moins habiles que les Chinois. Depuis longtemps on leur parle de christianisme.

Je ne dis rien des chrétiens orientaux, qui ont toujours existé là; ceux-ci, à vrai dire, ne sont pas des informateurs sérieux. Mais il y a longtemps aussi que les sociétés bibliques poursuivent les musulmans. Sans parler des missionnaires américains établis à Ourmyah et qui s'occupent surtout des Chaldéens, une distribution de Bibles s'est établie à Ispahan, et à force de donner gratis à tout le monde la traduction de nos livres saints, elle a eu deux résultats : le premier, de rendre les Persans très-avides de ces sortes de cadeaux, à cause de la couverture en veau qu'ils admirent. Ils arrachent le texte, s'en débarrassent et couvrent leurs propres livres de l'habit qu'ils ont ainsi gagné. Voilà l'usage premier et le plus fréquent.

Le second résultat, c'est que quelques curieux lisent le livre, le trouvent, à bon droit, ridiculement traduit, et si dénué de toute élégance et de toute beauté de style, que, le plus souvent, ils le jettent avant d'être arrivés à la fin du volume. A leur place, j'en ferais tout autant. On ne s'imagine pas assez ce que deviennent les choses les plus belles quand elles ne sont pas dites comme il convient. C'est une profanation ; et assurément, si les sociétés bibliques ne servaient pas à faire vivre dans l'aisance un grand nombre de familles anglaises et suisses, considérant les abominables rapsodies dont elles déshonorent notre foi et nos livres saints aux yeux des peuples étrangers, il les faudrait supprimer par acte du Parlement.

Et voilà comment nos idées religieuses, non plus que nos idées sociales, ne gardent pas en entrant en Perse leur vraie physionomie. J'en donnerai encore d'autres motifs.

Le nombre des Européens établis dans l'Asie centrale, et y entretenant avec les natifs des rapports suivis, est

loin d'être considérable. Aujourd'hui, toute la Perse n'en compte pas plus d'une centaine, hommes, femmes et enfants, et jamais on n'en avait tant vu. Ils vivent, pour la plupart et l'on peut dire presque tous, à Téhéran. Cette circonstance n'est pas propre à leur assurer un contact fécond avec une population de dix à douze millions d'individus. Le jour sous lequel les indigènes les considèrent et ce qu'ils sont par eux-mêmes, vient diminuer encore l'influence de propagande que l'Europe est toujours portée à supposer à ses émigrants.

Il y a une vingtaine d'années encore, les Persans se faisaient à eux-mêmes un portrait moral des Européens qu'ils supposaient d'autant plus exact que, pour le composer, ils avaient pris juste le contre-pied de leur propre ressemblance. L'Européen était, suivant eux, un homme fier, impétueux, violent, peu compréhensif, d'une intelligence bornée, d'une ignorance crasse, mais d'une sincérité parfaite, d'une loyauté incontestable, extrêmement adroit de ses mains, connaissant tous les métiers, militaire excellent et médecin très-habile.

Ce n'était pas seulement le peuple qui raisonnait ainsi; c'était aussi le gouvernement, et si bien que j'ai trouvé encore en vigueur, il n'y a pas plus de neuf ans, un usage aussi flatteur que singulier. Tandis que la loi musulmane n'admet pas le serment d'un chrétien en tant qu'infidèle, l'administration persane ne le demandait pas, attendu qu'il n'était pas supposable qu'un Européen pût mentir. Ces illusions sont aujourd'hui dissipées; l'ancien portrait est effacé, et l'opinion générale est désormais que, sous aucun rapport, la moralité des Occidentaux n'a rien à reprocher à la moralité asiatique. On a vu les Européens très-bien voler, très-bien mentir, sou-

ples, rampants, rapaces et pas plus fiers que des natifs. On en a vu et j'en ai vu, pour gagner quelque bienveillance, se mettre à genoux devant des chefs, afin de leur tâter le pouls d'une façon plus respectueuse; d'autres, bien que portant de grands sabres, se sont édifié une réputation de lâcheté des mieux établies; d'autres, enfin, ont disputé aux roués du pays les faveurs des garçons à la mode, tandis que le *delirium tremens* s'abattait sur quelques-uns dévoués à l'eau-de-vie. On ne trouvera pas extraordinaire qu'une telle immigration, dans laquelle des exceptions se pourraient compter, sans doute, mais sur quelques doigts, n'ait pas exercé une bien grande action morale ou intellectuelle dans l'Asie centrale. Toutefois, grâce au désir des Persans de savoir de l'Europe le plus possible, il reste vrai que les Européens ont traduit ou fait composer sous leur dictée quelques livres.

Mais ces ouvrages ne sont pas de l'espèce de ceux qui apportent des idées. Ce ne sont, à proprement parler, que des manuels, des traités d'artillerie ou de théorie d'infanterie; des résumés de pratique médicale, des essais de grammaire française. Aussi le monde scientifique persan ne s'en est-il nullement ému. Il n'en a pris connaissance que pour se confirmer dans l'idée que les Européens sont principalement des ouvriers habiles et peu de chose outre cela. Le roi a eu beau créer un collége spécial où s'enseignent, sous des maitres européens, à deux ou trois exceptions près, fort ignorants, les connaissances pratiques de l'Europe, dans ce qu'elles ont de plus immédiatement applicable, le public, sauf les élèves qu'il faut payer pour qu'ils assistent aux cours, n'y prend aucune espèce d'intérêt, non plus qu'il ne fait tous les jours, lorsqu'en traversant le bazar des menuisiers, il voit un de

ces artisans ajuster ses planches. Quant aux professeurs exotiques, ils ne s'occupent pas plus du pays que le pays ne s'occupe d'eux, et lorsqu'ils ont touché leurs traitements, leurs préoccupations ne vont pas ailleurs qu'à les grossir par l'obtention de quelques cadeaux, soit du roi, soit des grands. Ils y parviennent en construisant de petits ballons, en essayant de petits appareils à gaz, en faisant de petits feux d'artifice, ou, encore, en envoyant les dames qui veulent bien leur tenir compagnie (car, en général, le mariage est peu en honneur parmi eux), en les envoyant, dis-je, dans l'enderoun du roi pour offrir des coussins brodés ou d'autres inventions. C'est sans doute de ces emplois utiles et variés que l'Européen en Perse a déduit la fierté intraitable qu'il affiche, et le mépris souverain dont il écrase les natifs.

Cependant, si j'ai dit que les idées persanes n'étaient pas transformables, je n'ai pas entendu par là qu'elles ne fussent pas susceptibles de modifications. Il s'en faut de tout, et après avoir montré dans les chapitres précédents quelle agitation incessante fait tourbillonner ces imaginations mobiles, il n'est assurément pas nécessaire que je m'occupe de démontrer cette thèse. Puisque les opinions sont modifiables et que les nouveautés abondent, présentant sans cesse des formes nouvelles et cherchant nécessairement d'autres alliances, il serait inadmissible que les conceptions européennes fussent à jamais exclues de leur orbite et de toute combinaison avec elles. Aussi n'est-ce point ce que j'ai prétendu dire; j'ai voulu montrer seulement qu'en tant qu'apportées par les Européens, ou livrées par l'observation lointaine et la lecture solitaire, ces notions n'avaient pu jusqu'à présent pénétrer même l'épiderme de la société persane.

Peut-être sommes-nous à la veille du moment où cet état de choses cessera. Des jeunes gens persans, en assez grand nombre, s'en vont en Europe fréquenter les écoles et y passent plus ou moins d'années. Je doute qu'on remarque chez eux la même difficulté de compréhension que l'on a signalée longtemps chez les Turcs. Dans les différents convois d'étudiants que l'on a vus aller et revenir, il s'est toujours trouvé, en minorité, sans doute, comme il faut partout s'y attendre, mais en minorité suffisante, quelques esprits vifs qui, dans une direction ou dans une autre, recueillaient des expériences, concevaient des impressions, rapportaient chez eux des sentiments qu'ils n'auraient point pris ailleurs. Autant que j'ai pu le remarquer, ces observateurs n'ont jamais manqué, dans une mesure ou dans une autre, de *persianiser* leur butin. C'est là, je ne saurais trop y insister, la faculté puissante et redoutable des Asiatiques. Ils conquièrent et ne sont pas conquis. Il n'en est pas moins vrai que ces arrivants d'Europe jettent des aliments particuliers dans la fournaise intellectuelle où ils rentrent eux-mêmes, et qu'ainsi le métal natif s'en trouve et, plus tard, s'en trouvera bien davantage encore modifié. Ce seront, je le crois, ces pèlerins et non pas les Européens grossiers qui viennent ici, qui apporteront le plus d'alliage utile. Mais quel sera le résultat de ce travail? En proviendra-t-il un rapprochement moral de telle nature que l'Asie centrale descende au rôle de satellite confiant des doctrines européennes? Je ne le crois pas un instant.

On a connu ici un certain Husseïn-Kouly-Agha, rempli d'intelligence et de feu. Il avait été élevé à Saint-Cyr et avait passé pour un des élèves remarquables de cette école militaire. Au mois de mai 1848, il avait monté la

garde à l'Assemblée Nationale, envahie par l'émeute, et avait arrêté de ses mains et conduit à la caserne du quai d'Orsay tel et tel des agitateurs. Il connaissait bien l'histoire de nos troubles et avait ainsi sur l'état de la société française des vues plus complètes qu'il n'aurait pu en acquérir en temps de calme.

Revenu en Perse, il avait refusé, en se présentant devant le roi, d'ôter ses chaussures, suivant l'usage du pays.

— « Ce n'est pas militaire, disait-il. Vous m'avez envoyé en France pour apprendre ce qui convient à un soldat. Je le sais et même dans les plus petits détails; je ne consentirai donc pas à m'en écarter. »

On voulut le nommer général du génie et inspecteur des travaux dans l'Azerbeydjan. Il répondit qu'il était officier d'infanterie et pas autre chose; qu'instruire des régiments, il était prêt à le faire; mais que sortir de son état, ce serait tromper le roi et s'inutiliser lui-même, et qu'il s'y refusait.

Husseïn-Kouly-Agha n'avait pas de souvenir dont il fût plus fier que son séjour à Saint-Cyr, et, dans les grandes occasions, il affectait de laisser de côté son uniforme brodé persan pour se couvrir de l'habit bleu, du pantalon rouge et des épaulettes de laine. Il parlait français dans la perfection. Il racontait, avec une gaieté sympathique, mille anecdotes sur tout Paris; il lisait avec passion les romans français. En regard de tous ces indices de transformation, il faut savoir ce qu'étaient ses préoccupations intimes.

Sa haine pour l'islamisme n'avait pas de bornes. Il voyait dans cette religion l'importation et la marque de l'oppression arabe sur son pays, et toute sa sympathie,

tout son amour était pour la foi des Guèbres, sous laquelle la Perse a été si grande. Quant au christianisme, il ne s'en occupait en aucune manière. Il pensait que pour régénérer son pays, il fallait purger la langue de toutes les expressions et de tous les mots arabes. Afin de travailler lui-même à cette réforme, il s'occupait avec ardeur à écrire dans un style qui n'admettait rien de la phraséologie proscrite, ce qui, soit dit en passant, constituait un logogryphe perpétuel, quelque chose comme le style de l'abbé Delille, où rien ne s'appelle par son nom. Il composait, dans ce galimatias, des poésies extrêmement admirées de ses partisans. En somme, il ne voyait d'avenir et de salut pour sa patrie que dans le retour, aussi complet que possible, aux choses du passé le plus ancien, et à ce qu'il s'imaginait, dans ses théories archéologiques fort approximatives, avoir été la religion et la philosophie des plus anciens aïeux.

Husseïn-Kouly-Agha n'était pas une exception, et, dans un sens ou dans un autre, les Persans que j'ai vus revenant d'Europe ceux-là même qui y ont été élevés, ont tous compris, d'une façon particulière et qui n'est aucunement la nôtre, ce que nous leur avons appris ou montré et ce qu'ils ont vu ou étudié d'eux-mêmes. Leurs idées natives s'en sont trouvées profondément altérées, mais nullement dans un sens européen. En général, leur orthodoxie musulmane y succombe; mais ce n'est pas là un fait de grande conséquence, puisqu'on a vu plus haut que, dans le pays même, elle était battue par la base et constamment assaillie par des forces philosophiques dissolvantes, en même temps qu'une luxuriante moisson d'idées hétérodoxes fleurissait dans toutes ses brèches. En somme, l'Asiatique revenu d'Europe rapportera des idées euro-

péennes asiatisées par lui, et il en résultera un surcroît de flux et de reflux tout à fait original dans le mouvement déjà et de tous temps si caractérisé qui fait la vie même de l'Asie.

Je suis bien fermement convaincu que ce qui sortira de là, ce ne sera nullement une tendance à s'associer servilement à notre civilisation. Je ne saurais m'expliquer à moi-même ce que ce pourra être; mais je suis porté à croire que les dangers n'y seront pas médiocres pour nous. Non pas les dangers matériels, on doit être plus que rassuré de ce côté; les Asiatiques n'ont pas de sabres si forts qu'ils puissent résister à nos baïonnettes. C'est de dangers moraux qu'il est question. Il se produira dans ce grand marécage intellectuel quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories pestilentielles, et l'infection qui s'en exhalera se communiquera par le contact d'une manière plus ou moins prompte, mais certainement assurée. L'histoire entière nous en répond.

Cependant, comme la chose est inévitable, il en faut prendre son parti et n'en pas faire un sujet de gémissements inutiles, mais un objet d'études curieuses. Il est remarquable de voir comme cette Asie est, depuis tant de siècles, que dis-je, depuis tant de milliers d'années, un amas stagnant, sans doute, mais non pas mort. Parce que l'eau ne coule pas, on la croit stérile, et Homère a eu le tort, lui, le grand observateur, le grand divinateur, de donner cette épithète à la verte mer. Une telle erreur ne saurait être admise, à moins qu'on entende le mot de *stérile* en ce sens que l'eau stagnante ne produit rien de bon pour l'homme; mais elle est, au contraire, horriblement féconde en monstres et en existences hostiles à notre

espèce. Pour l'Asie, il en est de même, au point de vue intellectuel, et rien ne saurait faire concevoir l'anarchie de pensées et d'opinions que les croisements incessants des théories les plus naturellement antipathiques y engendrent, et cela tous les jours; ce sont des pensées, ce sont des opinions d'où rien d'heureusement pratique ne saurait sortir, et qui, néanmoins, frappent l'observateur désintéressé d'une sorte d'étonnement voisin de l'admiration par leur hardiesse et leur nombre, et leur fécondité, et leur vitalité terrible. Dans cet état de choses, il importe peu, sans doute, au point de vue de l'utilité, qu'une doctrine bonne en soi s'ajoute à celles que contient déjà ce pandémonium ou qu'elle se refuse à y entrer. Le bien qu'elle pourrait faire serait, en tout cas, moins que peu de chose. Mais il est intéressant de voir s'augmenter sans cesse, ou du moins se soutenir ce désordre, et l'on y prend un certain plaisir nerveux.

On aime à voir se multiplier les causes de lutte, et les difficultés naître des solutions. Là où les théoriciens tombent, on voit se relever leurs adversaires ou paraître leurs continuateurs. Dans certaines situations données, où l'on peut soi-même compliquer le nœud qu'ils cherchent à résoudre, il y a du plaisir à le faire. Cet antique et mystérieux pontife qui s'amusa jadis à attacher le joug de Gordes au timon du char d'une telle façon, que peu de gens assez subtils pour défaire le nœud pouvaient être supposés, ce vénérable prêtre, j'imagine, ne laissa pas que d'avoir dans sa vie un moment de malice bien satisfaite.

C'est dans un sentiment analogue que, considérant le tumulte et le tournoiement des théories dans les imaginations asiatiques, on peut regretter que des inven-

tions sous formes européennes ne viennent pas plus vite s'y ajouter. Ce n'est pas qu'il en puisse résulter jamais quelque bien absolu : seulement le désordre déjà incurable s'en augmentera et n'en sera que plus égayé. On n'a qu'à voir, pour en être bien convaincu ce qui arrive à Bombay et à Benarès, au sein d'une société moins agitée assurément que celle de l'Asie Centrale, mais que le contact avec les idées anglaises a cependant émue à nouveau, alors que l'ébranlement communiqué jadis par les axiomes religieux et philosophiques des musulmans, puis par les suggestions rationalistes d'Akhbar, commençait à se calmer. Dans l'Inde, en effet, il n'y a pas eu que des aventuriers européens de bas étage ou à peu près ignorants, comme en Perse. La Compagnie des Indes y a conduit, depuis soixante-dix ans surtout, des hommes d'un caractère élevé, d'un esprit éminent, d'une science profonde. Les Brahmanes ont eu en face d'eux des adversaires dignes d'eux, des hommes avec qui ils ont pu discuter et dont ils ont eu beaucoup à apprendre, et des choses qui les ont surpris. Il en est résulté, sur deux points géographiques différents, des résultats remarquables. A Bombay parmi les Parsys, il s'est créé une école de novateurs qui tend à faire de la religion de Zoroastre un déisme relativement débarrassé de ces amas informes de cérémonies qui l'entourent aujourd'hui. Les zélateurs de cette conception nouvelle paraissent marcher vers un unitarisme très-opposé au dualisme primitif, mais tout à fait d'accord avec les idées sémitisées qui se sont implantées chez leurs pères au temps des premiers Khalifes. Voilà où ils reviennent sous l'influence européenne. Dans le nord de l'Inde et même à Benarès, beaucoup de Brahmanes, familiers avec les livres anglais, tendent à une réforme du culte,

même de leurs dogmes, qui les rapprocherait, à leur sens, d'une compréhension plus vraie des livres védiques. A cela il faut ajouter des penchants philanthropiques un peu vagues qui leur font rebrousser chemin vers ce que leurs anciens codes contiennent dans le même ordre d'idées. En somme, Brahmanes libres penseurs comme Parsys régénérés, apportent dans leurs aspirations un génie absolument asiatique et quelque chose d'aussi décousu, d'aussi incomplet qu'on a pu l'observer, il y a une trentaine d'années, dans les doctrines de ce Ram-Mahun-Roy, fort oublié aujourd'hui, mais alors si célèbre et que les journaux de France et d'Angleterre considéraient comme l'initiateur certain de son pays aux croyances de l'Occident.

En voyant, dans l'Inde, un tel état de choses, il m'a paru qu'il y aurait un intérêt de curiosité à fournir aux gens de l'Asie Centrale quelque nouvelle pâture intellectuelle pour redoubler leur activité et produire de nouvelles combinaisons philosophiques, n'importe lesquelles. J'ai donc procuré aux Persans le Discours sur la Méthode. Il m'a paru que, dans toute notre philosophie, rien ne pouvait avoir chance de produire des résultats plus singuliers parmi eux. Ils ne sont pas gens à tomber dans les excès de la méthode expérimentale, et il n'y a pas d'apparence qu'on supprime jamais chez eux l'abus de l'induction. On n'en voit pas davantage qu'ils arrivent à tirer du *cogito, ergo sum* le parti modéré auquel les Européens ont la prétention de s'arrêter. En réalité, il est impossible de deviner ce qu'ils en feront, mais ils en feront probablement quelque chose, et, pour moi, je ne saurais oublier les séances dans lesquelles les cinq chapitres du chef-d'œuvre de Descartes ont été

communiqués à quelques hommes d'une vraie intelligence et d'une science hors ligne. Ils en ont éprouvé une impression remarquable, et il n'est pas probable que cette impression s'efface sans résultats. Ce qui les a surtout frappés, c'est l'emploi nouveau pour eux qui était fait de la formule fondamentale. En tant que formule, la découverte et l'emploi en sont très-anciens en Orient. Il y a longtemps que rapprochant les mots *hyy*, vivre, et *wehy* « exprimer, » « manifester, » « parler, » et les ramenant à une même racine fictive, les métaphysiciens du Talmud et de l'Islam ont prononcé que *vivre* ou *parler* supposait *la pensée*, mais la conséquence qu'ils en tirent est celle-ci : que Dieu étant l'existence par excellence, l'existence unique, il est, en même temps, l'unique pensée et l'unique parole, ce qui ne va pas au résultat cherché par Descartes. Aussi, ne fût-ce que pour cette raison, cet auteur leur parait très-curieux. Mais, toutefois, les deux hommes que les philosophes de ma connaissance ont la plus grande soif de connaitre, c'est Spinosa et Hegel ; on le comprend sans peine. Ces deux esprits sont des esprits asiatiques et leurs théories touchent par tous les points aux doctrines connues et goûtées dans le pays du soleil. Il est vrai que, pour cette raison même, elles ne sauraient introduire là des éléments vraiment nouveaux.

CHAPITRE VI

COMMENCEMENTS DU BABYSME

On a remarqué, dans tous les temps, dans tous les pays, qu'un changement quelconque dans l'état d'un peuple, a pour production parallèle un changement dans l'aménagement de ses doctrines. La Perse moderne se trouve placée dans des circonstances toutes nouvelles; on devait s'attendre à ce que de nouvelles opinions se produisissent, et cela a eu lieu en effet.

Aujourd'hui, on ne voit plus de très-grands philosophes attachés à la tradition. Hadjy-Moulla-Hady est Avicenniste sans doute, mais, sans doute aussi, il a cherché et voudrait trouver quelque chose de plus neuf que les théories même les plus avancées de l'ancien maître. D'autres docteurs, que je ne saurais nommer, parce qu'ils sont vivants et moins puissants que le Sage de Sebzewar, partant plus obligés au secret, voudraient bien aussi tomber sur quelque notion encore inaperçue, qui pût s'appliquer à l'état actuel des choses. Le soufysme commence à devenir insuffisant; et ce qui en est la preuve, c'est qu'on lui voit des détracteurs; plusieurs polémistes tendent à le considérer comme au-dessous des besoins ac-

tuels, en ce sens qu'on le trouve trop énervant, précisément ce qui lui avait été jusqu'ici compté comme mérite suprême. On s'irrite contre l'Islam, même contre cet Islam si étrangement défiguré que présente le shyysme, parce qu'on le déclare étroit, et Dieu sait s'il mérite ce reproche, au point de vue panthéistique où on le lui fait. On veut autre chose. Quoi? — Il n'existe plus dans l'Asie centrale de grands seigneurs d'origine mongole ou turque, ou même arabe, conservant des idées étrangères au sol; il n'y a plus de ces fonctionnaires si riches et si solidement établis qu'ils puissent prétendre à en jouer le rôle. Il ne se voit que la noblesse locale, la chevalerie peu lettrée et toute chasseresse des tribus, et l'immense démocratie des villes. Cette dernière ne saurait tendre qu'à une chose : la même à laquelle aspirait, vers le milieu du VIIe siècle, la démocratie grecque et syrienne de la côte envahie par les premières armées musulmanes, et qu'ont voulue ensuite les aïeux, les pères de ceux qui vivent aujourd'hui, c'est-à-dire l'objet de l'antique passion, la foi sémitique par excellence. Elle y court, et voilà comme, mathématiquement, s'est produit un mouvement religieux tout particulier dont l'Asie Centrale, c'est-à-dire la Perse, quelques points de l'Inde et une partie de la Turquie d'Asie, aux environs de Bagdad, est aujourd'hui vivement préoccupée, mouvement remarquable et digne d'être étudié à tous les titres. Il permet d'assister à des développements de faits, à des manifestations, à des catastrophes telles que l'on n'est pas habitué à les imaginer ailleurs que dans les temps reculés où se sont produites les grandes religions.

Il existait à Shyraz, vers 1843, un jeune homme appelé Mirza-Aly-Mohammed, qui n'avait pas plus de dix-

neuf ans, si encore il les avait atteints. On a attaché beaucoup d'importance, d'une part, à soutenir qu'il était descendu du prophète par l'Imam Husseïn, c'est-à-dire à lui assurer le rang et les prérogatives d'un Séyd; d'autre part, à lui nier cette qualité. Ce qui est incontestable, c'est que s'il était Séyd, il l'était de cette manière obscure qui jette plus que du doute sur les prétentions des nombreuses familles persanes qui se flattent du même honneur. Les gens sérieux font remarquer que, pendant les longues persécutions subies par les Alydes sous les Khalifes Ommiades et surtout sous les Abbassides, tous les documents généalogiques propres à établir la descendance sacrée ont été ou détruits ou perdus; les proscrits sont tombés en grand nombre sous le sabre de leurs ennemis, le reste s'est dissimulé du mieux qu'il a pu faire, et, en admettant que le sang des Imams se soit conservé, il n'est au pouvoir de personne de prouver qu'il a dans les veines ce sang précieux. Quatre familles et pas davantage sont considérées comme plus en situation que les autres de se dire Séyds, et encore les raisons qu'elles allèguent ne paraîtraient-elles sérieuses à aucun généalogiste d'Europe. Elles sont anciennes, elles sont considérables, il y a des siècles qu'on les voit en possession du respect public; mais pour atteindre aux Imams, il leur reste une lacune de deux siècles au moins qu'elles ne peuvent combler et les monuments révérés qu'elles présentent comme leur étant parvenus de leurs glorieux ancêtres, soit cachets, soit prières écrites de la main même des saints personnages en question, ou autres objets semblables, passeraient à peine chez nous pour des présomptions.

Quoi qu'il en soit, Mirza-Aly-Mohammed n'appartenait

à aucune de ces quatre maisons, et si ses pères, malgré ce qu'en disent les malveillants, ont porté ou réclamé la qualification de Séyd, c'était à un titre peu sûr. Quoi qu'il en soit, sa famille n'était pas tout à fait du peuple, elle possédait quelque peu de bien, et les résultats doivent porter à croire que Mirza-Aly-Mohammed avait reçu une éducation distinguée.

Comme la grande, la presque totalité des Asiatiques, il se montra de bonne heure possédé par des idées religieuses très-actives. Il ne se contenta pas de la pratique des devoirs religieux ni de la profession des doctrines orthodoxes, il se jeta avec passion dans la poursuite et l'examen des nouveautés. Tout porte à croire que son esprit était dès le début ouvert et hardi. Il lut certainement les évangiles dans les traductions des missionnaires protestants, il conféra souvent avec les Juifs de Shyraz, rechercha la connaissance des doctrines guèbres, et s'occupa avec une prédilection marquée de ces livres singuliers, un peu suspects, fort honorés, redoutés même, qui traitent des sciences occultes et de la théorie philosophique des nombres. C'est, dans l'Asie musulmane, la passion des plus brillants esprits, et de très-bonne heure ce fut la sienne; autant vaut dire qu'il se reporta de tous ses efforts vers ce qui reste de l'antique philosophie araméenne, et il n'y aurait rien d'impossible, on le peut soupçonner à différents indices, qu'il ait eu en sa possession certains documents rares et d'une valeur inestimable, probablement anciens ou composés sur des textes anciens et relatifs à ce corps de doctrines.

Il fit très-jeune le pèlerinage de la Mecque. Mais, au lieu d'être ramené par la vue de la Kaaba à des idées nettement musulmanes, ce qu'il vit, ce qu'il entendit, ce

qu'il éprouva, le jeta de plus en plus hors des voies ordinaires. Il est bien probable que ce fut dans la ville sainte elle-même qu'il se détacha absolument et définitivement de la foi du Prophète, et qu'il conçut la pensée de ruiner cette foi pour mettre à sa place tout autre chose.

Renfermé en lui-même, toujours occupé de pratiques pieuses, d'une simplicité de mœurs extrême, d'une douceur attrayante, et relevant ces dons par son extrême jeunesse et le charme merveilleux de sa figure, il attira autour de lui un certain nombre de personnes édifiées. Alors on commença à s'entretenir de sa science et de l'éloquence pénétrante de ses discours. Il ne pouvait ouvrir la bouche, assurent les hommes qui l'ont connu, qu'il ne remuât le fond du cœur. S'exprimant, du reste, avec une vénération profonde sur le compte du Prophète, des Imams et de leurs saints compagnons, il charmait les orthodoxes sévères, en même temps que, dans des entretiens plus intimes, les esprits ardents et inquiets se réjouissaient de ne pas trouver en lui cette raideur dans la profession des opinions consacrées qui leur eût pesé. Au contraire, sa conversation leur ouvrait tous ces horizons infinis, variés, bigarrés, mystérieux, ombragés et semés çà et là d'une lumière aveuglante, qui transportent d'aise les imaginations de ce pays-là. Ce fut au pied de la Kaaba, de la maison d'Abraham et d'Ismaël, qu'Aly-Mohammed s'acquit ces premiers dévouements qui devaient plus tard, à très-peu de temps de là, prendre un tout autre caractère et dépasser de bien loin l'énergie commune des attachements mondains et passagers.

Aly-Mohammed revint donc de la Mecque bien plus complétement dissident qu'il n'y était arrivé. Quand il se trouva à Bagdad, il voulut, cependant, compléter ses im-

pressions en se rendant à Koufa pour y visiter la mosquée ruinée, sans voûtes, sans piliers, presque sans murs aujourd'hui, où Aly fut assassiné, et où la tradition montre encore la place du meurtre. Il y passa plusieurs jours en méditations. Il semble que ce lieu ait fait sur lui une grande impression, et qu'au moment d'entrer dans une voie qui pouvait, qui devait même aboutir à quelque drame pareil à celui qui avait eu lieu à cette même place sur laquelle ses yeux étaient fixés, il ait eu des combats pénibles à soutenir contre lui-même. Un de ses partisans les plus résolus me disait un jour, en faisant du ketmân avec moi, à cause des personnes qui nous écoutaient : « C'est dans cette mosquée de Koufa que le diable l'a tenté et l'a fait sortir de la droite voie. » Mais, à l'expression de son regard, je compris qu'il considérait, au contraire, l'espèce d'agonie morale éprouvée par Aly-Mohammed devant le lieu où les yeux de l'esprit lui avaient montré l'Imam Aly gisant à ses pieds, le corps ouvert, tout ensanglanté, comme la fin des hésitations humaines et le triomphe de l'esprit prophétique dans la personne de son maitre. Il est certain que, quand celui-ci arriva à Shyraz, il était tout autre qu'à son départ. Nul doute ne l'agitait plus. Il était pénétré, persuadé; son parti était pris; et pour peu qu'il trouvât devant lui, à sa portée, des matières inflammables, il était résolu à y mettre le feu. Il en trouva.

De Koufa il était venu par une barque arabe, un bangalow, jusqu'à Boushyr, et, de là, avait gagné sa ville natale en s'unissant à une caravane qui devait traverser les montagnes. A peine arrivé, il rassembla autour de lui quelques-uns de ses compagnons de voyage, déjà séduits, et nombre d'auditeurs anciens, et, à cette troupe de premiers fidèles, il communiqua ses premiers écrits. C'était

un journal de son pèlerinage et un commentaire sur la Sourat du Koran, appelée *Joseph*.

Dans le premier de ces livres, il était surtout pieux et mystique; dans le second, la polémique et la dialectique tenaient une grande place, et les auditeurs remarquaient avec étonnement qu'il découvrait, dans le chapitre du Livre de Dieu qu'il avait choisi, des sens nouveaux dont personne ne s'était avisé jusqu'alors, et qu'il en tirait surtout des doctrines et des enseignements complétement inattendus. Ce qu'on ne se lassait pas d'admirer, c'étaient l'élégance et la beauté du style arabe employé dans ces compositions. Elles eurent bientôt des admirateurs exaltés qui ne craignirent pas de les préférer aux plus beaux passages du Koran.

J'avoue que je ne partage pas cette manière de voir. Le style d'Aly-Mohammed est terne et sans éclat, d'une raideur fatigante, d'une richesse douteuse, d'une correction suspecte. Les obscurités qu'on y relève en foule ne viennent pas toutes de sa volonté, mais plusieurs ont pour raison d'être une inhabileté manifeste. Il s'en faut de tout que le Koran ait à craindre la comparaison; s'il arrive un jour où les ouvrages du nouveau prophète auront remplacé cet ancien livre, ils ne trouveront eux-mêmes l'admiration qu'à l'aide d'une esthétique nouvelle. Comme nous sommes encore sous les lois et les habitudes de l'ancienne, le Koran pour nous est incontestablement, à parler littérature, l'œuvre d'un grand génie, tandis que la Sourat de Joseph, ou, pour mieux dire, son commentaire ressemble beaucoup au travail d'un écolier.

Quoi qu'il en soit, l'impression produite fut immense à Shyraz, et tout le monde lettré et religieux se pressa autour d'Aly-Mohammed. Aussitôt qu'il paraissait dans la

mosquée, on l'entourait. Aussitôt qu'il s'asseyait dans la chaire, on faisait silence pour l'écouter. Ses discours publics n'attaquaient jamais le fond de l'islam et respectaient la plus grande partie des formes; le ketmân, en somme, y dominait. C'étaient, néanmoins, des discours hardis. Le clergé n'y était pas ménagé; ses vices y étaient cruellement flagellés. Les destinées tristes et douloureuses de l'humanité en étaient généralement le thème, et, çà et là, certaines allusions dont l'obscurité irritait les passions curieuses des uns, tandis qu'elle flattait l'orgueil des autres, déjà initiés en tout ou en partie, donnaient à ces prédications un sel et un mordant tels que la foule y grossissait chaque jour, et que, dans toute la Perse, on commença à parler d'Aly-Mohammed.

Les Moullas de Shiraz n'avaient pas attendu tout ce bruit pour se réunir contre leur jeune détracteur. Dès ses premières apparitions en public, ils lui avaient envoyé les plus habiles d'entre eux, afin d'argumenter contre lui et de le confondre, et ces luttes publiques, qui se tenaient soit dans les mosquées, soit dans les colléges, en présence du gouverneur, des chefs militaires, du clergé, du peuple, de tout le monde enfin, au lieu de profiter aux prêtres, ne contribuèrent pas peu à répandre et à exalter à leurs dépens la renommée de l'enthousiaste. Il est certain qu'il battit ses contradicteurs; il les condamna; ce qui n'était pas très-difficile, le Koran à la main. Ce fut un jeu pour lui de montrer à la face de ces multitudes, qui les connaissaient bien, à quel point leur conduite, à quel point leurs préceptes, à quel point leurs dogmes mêmes étaient en contradiction flagrante avec le Livre, qu'ils ne pouvaient récuser. D'une hardiesse et d'une exaltation extraordinaires, il flétrissait, sans ménagement aucun,

sans souci aucun des conventions ordinaires, les vices de ses antagonistes, et, après leur avoir prouvé qu'ils étaient infidèles quant à la doctrine, il les déshonorait dans leur vie et les jetait à croix ou pile à l'indignation ou au mépris des auditeurs. Les scènes de Shyraz, ces débuts de sa prédication furent si profondément émouvants, que les musulmans restés orthodoxes, qui y ont assisté, en ont conservé un souvenir ineffaçable et n'en parlent qu'avec une sorte de terreur. Ils avouent unanimement que l'éloquence d'Aly-Mohammed était d'une nature incomparable et telle que, sans en avoir été témoin, on ne saurait l'imaginer.

Bientôt le jeune théologien ne parut plus en public qu'entouré d'une troupe nombreuse de partisans. Sa maison en était toujours pleine. Non-seulement il enseignait dans les mosquées et dans les colléges, mais c'était chez lui, surtout, et le soir, que, retiré dans une chambre avec l'élite de ses admirateurs, il soulevait pour eux les voiles d'une doctrine qui n'était pas encore parfaitement arrêtée pour lui-même. Il semblerait que, dans ces premiers temps, ce fût plutôt la partie polémique qui l'occupât que la dogmatique, et rien n'est plus naturel. Dans ces conférences secrètes, les hardiesses, bien autrement multipliées qu'en public, grandissaient chaque jour, et elles tendaient si évidemment à un renversement complet de l'islam, qu'elles servaient bien d'introduction à une nouvelle profession de foi. La petite Église était ardente, hardie, emportée, prête à tout, fanatisée dans le vrai sens et le sens élevé du mot, c'est-à-dire que chacun de ses membres ne se comptait pour rien et brûlait de sacrifier sang et argent à la cause de la vérité. Ce fut alors qu'Aly-Mohammed prit son premier titre religieux. Il annonça

qu'il était le Bâb, la Porte par laquelle seule on pouvait parvenir à la connaissance de Dieu. On ne l'appela plus désormais que de ce nom à Shyraz et partout où il fut question de lui. Ses adversaires mêmes lui donnèrent et lui donnent encore ce titre. Il n'est pas connu autrement. Toutefois les Bâbys, les gens de sa secte, ne le qualifient plus ainsi, parce qu'il arriva un moment où ils apprirent que le titre de Bâb ne lui est pas particulier, et ils le nommèrent et le nomment Hezret-è-Alà, ou l'*Altesse-Sublime*. Mais, pour être plus simple, nous suivrons ici l'usage des hétérodoxes, en lui conservant, dans toute cette histoire, le titre de Bâb.

Extrêmement irrités, mécontents et inquiets, les Moullas du Fars, ne pouvant d'ailleurs prévoir où s'arrêterait le mouvement qui se prononçait si fortement contre eux, n'étaient pas les seuls à se sentir dans l'embarras. Les autorités de la ville et de la province comprenaient trop bien que le peuple qui leur était confié et qui n'est jamais beaucoup dans leurs mains, cette fois n'y était plus du tout. Les hommes de Shyraz, légers, railleurs, turbulents, belliqueux, toujours prêts à la révolte, insolents en perfection, rien moins qu'attachés à la dynastie kadjare, n'ont jamais été faciles à mener, et leurs administrateurs ont souvent des journées pénibles. Quelle serait la situation de ces administrateurs, si le chef réel de la ville et du pays, l'arbitre des idées de tout le monde, l'idole de chacun, allait être un jeune homme que rien ne soumettait, n'attachait ou ne gagnait à rien, qui se faisait un piédestal de son indépendance et qui n'en tirait qu'un trop grand parti en attaquant chaque jour impunément et publiquement tout ce qui jusqu'alors s'était considéré comme puissant et respecté dans la ville? A la vérité, les gens du roi,

la politique, l'administration proprement dite n'avaient encore été l'objet d'aucune des virulentes apostrophes du novateur; mais à le voir si rigide dans ses mœurs, si inexorable pour la fraude et l'esprit de rapine des membres du clergé, il était fort douteux qu'il pût approuver au fond la même rapacité, la même fraude si florissantes chez les fonctionnaires publics, et on pouvait bien croire que le jour où ses regards tomberaient sur eux, il ne manquerait pas d'apercevoir et de vitupérer ce qu'on n'avait guère le moyen de cacher.

Ces appréhensions, qui se présentaient d'elles-mêmes à tous les esprits, ne manquèrent pas de frapper les officiers royaux et, d'ailleurs, les Moullas prenaient soin de leur démontrer que cette fois les intérêts étaient communs entre eux. Des conférences nombreuses eurent lieu, et il fut résolu que, tandis que le gouverneur, Mirza Husseïn Khan, décoré du titre de Nizam Eddooulèh, « l'Organisateur du gouvernement, » écrirait à Téhéran pour exposer l'état des choses au point de vue de l'intérêt d'État, les grands moudjteheds de la ville en feraient autant pour se plaindre au nom de la religion attaquée et signaleraient les périls graves qui s'annonçaient d'une manière si énergique et si bruyante.

Le Bàb et ses partisans furent immédiatement informés du coup qu'on prétendait leur porter. Ils ne s'en étonnèrent nullement. Au lieu de chercher à le détourner, Aly-Mohammed écrivit lui-même à la Cour, et sa lettre arriva en même temps que les accusations de ses adversaires. Sans prendre aucunement une attitude agressive vis-à-vis du roi, s'en remettant, au contraire, à son autorité et à sa justice, il remontrait que, depuis longtemps, la dépravation du clergé était, en Perse, un fait connu de tout

le monde; que non-seulement les bonnes mœurs s'en trouvaient corrompues et le bien-être de la nation tout à fait atteint, mais encore que la religion même, viciée par la faute de tant de coupables, était en péril et menaçait de disparaître en laissant le peuple dans les plus fâcheuses ténèbres; que, pour lui, appelé de Dieu, en vertu d'une mission spéciale, à écarter de tels malheurs, il avait déjà commencé à éclairer le peuple du Fars, que la saine doctrine avait fait les progrès les plus évidents et les plus rapides, que tous ses adversaires avaient été confondus et vivaient désormais dans l'impuissance et le mépris public; mais que ce n'était qu'un début, et que le Bâb, confiant dans la magnanimité du roi, sollicitait la permission de venir dans la capitale avec ses principaux disciples, et, là, d'établir des conférences avec tous les Moullas de l'Empire, en présence du souverain, des grands et du peuple; que, certainement, il les couvrirait de honte; il leur prouverait leur infidélité; il les réduirait au silence comme il avait fait des Moullas grands et petits qui avaient prétendu s'élever contre lui; que s'il était, contre son attente, vaincu dans cette lutte, il se soumettait d'avance à tout ce que le roi ordonnerait, et était prêt à livrer sa tête et celle de chacun de ses partisans.

Le gouvernement fut extrêmement embarrassé de l'arbitrage qu'on lui déférait ainsi. En général, il n'est pas, depuis plusieurs siècles, dans la politique des souverains persans, de chercher de pareilles occasions. Depuis Shah-Abbas le Grand, la tradition politique veut que la protection officielle accordée à l'Islam s'effectue plus en paroles qu'en faits. En réalité, on ne laisse pas que d'avoir un certain goût pour les dissidents de toute espèce, et, en

général, pour tout ce qui peut tenir en échec la puissance du clergé. Le règne actuel a, sur ce point, les mêmes tendances que les règnes précédents. Il suit un peu l'exemple de Mohammed-Shah, quoique avec plus de douceur, car celui-ci avait inauguré son gouvernement en faisant mettre à mort un des principaux Moudjteheds de Tebriz, qui cherchait à exciter une sédition. Cependant Nasreddin-Shah lui-même n'a pas hésité, plus tard, à dépouiller et à humilier l'Imam Djumè d'Ispahan, dont le courage ne s'est pas montré aussi haut que l'ambition. De sorte que lorsque les plaintes et les accusations mutuelles des Moullas et des Bâbys arrivèrent à Téhéran, il en résulta plus d'humeur et d'ennui que d'empressement à venger l'orthodoxie offensée.

Il paraît même que, d'abord, l'impression fut favorable aux novateurs. Le premier ministre, Hadjy Mirza Aghassy, personnage bizarre, non sans capacité, au milieu de ses folies, et curieux à l'excès de discussions théologiques, en outre fort peu orthodoxe, se montra disposé à accéder au désir qu'exprimait le Bâb et à le faire venir à Téhéran pour y tenir des conférences. Le roi, dominé par son ministre, ne s'exprimait pas en termes malveillants sur Mirza Aly-Mohammed. Les gens d'esprit et les curieux se promettaient déjà un spectacle intéressant et dont la moindre partie n'eût pas été le scandale des accusations portées contre tel ou tel ecclésiastique dont la chronique scandaleuse s'occupait avec prédilection. Mais un homme fort sage, le Sheykh Abdoul-Housseïn, Moudjtehed lui-même, alla trouver Hadjy Mirza Aghassy, et lui ayant fait apprécier les raisons sérieuses qui devaient le porter à changer d'avis, ce qui semblait sur le point de se faire, fut arrêté tout net et le cours des idées changea.

Le sheykh Abdoul-Housseïn, bien que personnage religieux, est plutôt ce que nous appellerions un jurisconsulte. Il s'occupe assez peu de théologie, beaucoup de questions légales : sa sagacité et sa froide raison inspirent en général une grande confiance, en même temps que la sévérité de ses mœurs et leur gravité lui ont acquis un crédit considérable. Il est aujourd'hui administrateur, pour le roi, des fonds destinés à l'embellissement et aux réparations des édifices sacrés à Kerbela et à Nedjef. Mais, alors, il habitait Téhéran. Il insista donc auprès du premier ministre et des grands en demandant s'il entrait dans leurs vues, s'il était sage de détruire la religion existante, pour lui en substituer une nouvelle que l'on ne connaissait pas encore. L'État, disait-il, avait assez à faire à se relever des décombres, où tant et de si longs malheurs l'avaient enseveli, sans qu'on le jetât encore dans les convulsions d'une crise et probablement d'une guerre religieuse. Était-on tellement assuré des intentions ultérieures du Bâb et des dernières conséquences de ses doctrines qu'on pût se croire avisé en le favorisant? Si le clergé devait se mettre une fois en défense, non plus contre le Bâb, mais contre le gouvernement, de qui il était en droit d'attendre protection, pouvait-on penser qu'il ne trouverait pas des forces et savait-on bien ce qui pourrait s'ensuivre? Bref, il fit réfléchir Hadjy Mirza Aghassy et tous ceux que l'étourderie nationale avait un moment emportés, et il obtint l'assurance que, non-seulement les conférences n'auraient pas lieu et qu'Ali-Mohammed recevrait la défense de venir à Téhéran, mais encore qu'on prendrait contre lui et contre ses partisans des mesures qui les réduiraient tous au silence.

Le ministre ne tint pas bien fidèlement cette dernière

partie de sa promesse. Il eut peur d'incliner au delà du besoin du côté du clergé, et en même temps, ne voulant point, par une sévérité que sa conscience n'exigeait pas, susciter peut-être des résistances et des scandales, il se contenta d'écrire au gouverneur de Shyraz, Nizam Eddooulèh, que toutes prédications publiques relatives aux doctrines nouvelles eussent à cesser des deux parts, qu'on ne permît pas plus la défense que l'attaque, et qu'Aly-Mohammed eût à se renfermer dans sa maison, d'où, jusqu'à nouvel ordre, il lui était défendu de sortir. Le Bâb et les siens se soumirent sans hésitation. Mais les Moullas s'écrièrent unanimement que la prétendue protection dont on les couvrait était illusoire et insultante pour la religion, dont elle avait l'air de mettre en doute le droit souverain; ils prétendirent que le danger était plus imminent que jamais et le Bâb plus puissant qu'il ne l'avait encore été. Ils avaient raison.

Quand les Bâbys eurent appris qu'on ne sévissait pas contre leur chef et que, par conséquent, les espérances de l'ennemi étaient trompées, quand ils virent qu'on se bornait à demander, à commander un repos impossible, ils triomphèrent. Provisoirement, Aly-Mohammed obéissant restait dans sa maison. Mais disciples et partisans, fort encouragés, ne se firent pas faute de répéter partout que le refus de conférer avec leur chef équivalait à un aveu d'impuissance et qu'il était désormais bien manifeste que les musulmans n'avaient pas d'arguments sérieux à opposer à leur doctrine non plus qu'à leurs attaques. Les populations trouvèrent cette façon de raisonner assez juste. Dès ce moment, les conversions devinrent journalières et parmi les savants, et parmi les

Moullas eux-mêmes on put signaler des défections importantes.

Dans le sein du cénacle, les passions, de plus en plus excitées, redoublèrent d'ardeur. Le Bâb parla de lui-même d'une façon plus explicite qu'il ne l'avait encore fait. Il ne se présenta plus comme un voyant pourvu de grâces spéciales; non plus même comme un prophète plus ou moins directement inspiré de Dieu, ainsi que l'avait été Mohammed. Il déclara qu'il n'était pas le Bâb, comme on l'avait cru jusqu'alors, comme il l'avait pensé lui-même, c'est-à-dire la Porte de la connaissance des vérités, mais qu'il était le *Point*, c'est-à-dire le générateur même de la vérité, une apparition divine, une manifestation toute-puissante, et, c'est en tant que *Point*, qu'il reçut la qualification d'*Altesse-Sublime*.

Le titre de Bâb, ainsi devenu libre, pouvait désormais récompenser le pieux dévouement de l'un des néophytes. Il appartenait de droit à quelqu'un de cette troupe choisie dont Aly-Mohammed était entouré et qui lui témoignait la plus aveugle confiance et l'attachement le plus illimité. Ces apôtres, élus parmi tous leurs compagnons, étaient au nombre de dix-huit. La vénération des Bâbys reste attachée à leurs noms; ils sont tous plus que des saints, ils sont à peu de distance de la divinité absolue, pourtant ils ne sont pas égaux et celui qui prit, parmi eux, le plus haut rang après le Révélateur, celui à qui fut conféré le titre de Bâb quand le Point fut manifesté, ce fut un certain prêtre du Khorassan, appelé, du lieu de sa naissance, Moulla Housseïn-Boushrewyèh. Après le Bâb, il n'est personne qui ait rempli un rôle aussi considérable dans les débuts de la religion nouvelle.

Moulla Housseïn-Boushrewyèh était un homme auquel

ses adversaires reconnaissaient eux-mêmes un grand savoir et une extrême énergie de caractère. Il s'était livré à l'étude dès son enfance, et avait fait dans la théologie et la jurisprudence des progrès qui lui avaient acquis de la considération. Aux premiers temps des prédications d'Aly-Mohammed, ce qu'il put apprendre dans le Khorassan des idées et des doctrines de ce personnage, dont on commençait à parler par toute la Perse, frappa vivement son imagination, et, quittant son pays, il se rendit à Shyraz, où on le vit bientôt figurer parmi les adeptes les plus ardents de l'Altesse-Sublime. C'était une conversion marquante, importante. Le Bâb en jugea ainsi; car il le choisit pour son principal lieutenant et lui conféra le titre qu'il avait porté lui-même. Il semblerait que Moulla Housseïn-Boushrewyèh ait procédé avec beaucoup de précaution dans l'examen des doctrines dont il allait devenir un des principaux propagateurs. L'histoire universelle intitulée : *Nasekh Attewarikh*, ou « Effacements des Chroniques, » qui a donné, au point de vue officiel et strictement musulman, l'histoire des événements que je rapporte, assure que les premières fois que Moulla Housseïn-Boushrewyèh vit le Bâb, ce fut en secret, et qu'il eut avec lui de nombreux entretiens avant de se déclarer publiquement son auditeur. Il fut convaincu. Alors il ne ménagea plus rien, et, comme obéissant aux ordres de la Cour, le Bâb ne sortait pas de sa maison, Moulla Housseïn-Boushrewyèh vivait, en quelque sorte, enfermé avec lui, ne le quittant pas et excitant par ses discours, par son exemple, la foi de ses compagnons, et même le zèle, pourtant bien ardent déjà, du Révélateur.

On a vu par ce qui précède que la réputation du Bâb et l'intérêt pour ses doctrines ne s'étaient nullement ren-

fermés dans la seule ville de Shyraz, ni même dans la province du Fars. Dans toute l'étendue de l'Empire, on s'en entretenait et on désirait vivement être instruit des vues et des idées qui faisaient déjà tant parler. Moulla Housseïn-Boushrewyèh, désigné par son chef et emporté par son zèle, fut le premier missionnaire qu'aient eu les Bâbys. Il reçut l'ordre de se rendre dans l'Irak et dans le Khorassan, de prêcher dans toutes les villes et dans tous les villages, d'attaquer la foi ancienne et d'exposer la nouvelle, et de multiplier les conversions le plus qu'il le pourrait faire. Afin de ne point paraître, aux yeux des gens méfiants, comme un aventurier sans droits, sans témoignages et sans preuves, il emporta le Récit du Pèlerinage et le Commentaire sur la Sourat de Joseph, qui composaient alors toute la somme des ouvrages bâbys. Pour le reste, c'était à sa science et à sa foi d'y suppléer.

Moulla Housseïn prit congé de son maître et des autres disciples, et, ainsi que cela lui était commandé, il se rendit d'abord à Ispahan. Cette ville, déchue qu'elle est du rang de capitale, est tombée, quant à sa population, du chiffre de 600,000 ou 700,000 âmes qu'elle a eu sous les Sefewyèhs, à celui de 80,000 ou 90,000; elle est encore néanmoins, avec Téhéran et Tébriz, une cité importante de la Perse. Sa gloire ancienne n'a pas complétement disparu. Ses colléges n'ont point perdu toute leur réputation ; de nombreux écoliers les fréquentent, et son clergé occupe peut-être le premier rang parmi les clergés de l'empire. Moulla Housseïn-Boushrewyèh se présenta hardiment, prêcha, montra ses livres, et, presque à son début, convertit un homme considérable, Moulla Mohammed Taghy, Hératy, urisconsulte de mérite, qui devint, lui aussi, un des

principaux de la secte. On se pressait en foule pour entendre le prédicateur. Il occupait, tour à tour, toutes les chaires d'Ispahan, où il faisait en liberté ce qui avait été interdit à Shyraz. Il ne craignait pas de dire publiquement et d'annoncer que Mirza Aly-Mohammed était le douzième Imam, l'Imam Mehdy; il montrait et lisait les livres de son maître; il en faisait remarquer l'éloquence et la profondeur, faisait ressortir l'extrême jeunesse du Voyant, en racontait des miracles. Bref, il produisit une impression telle que le vieux gouverneur, personnage redouté et redoutable par ses talents et un peu aussi par sa cruauté, le Mòtemed-Eddooulèh, Menoutjehr-Khan, eunuque géorgien, avoua qu'il ne trouvait rien d'impossible à ce qu'un personnage aussi extraordinaire que Moulla Housseïn-Boushrewyèh fût un saint, et à ce que celui qui l'avait envoyé et qui avait composé les belles choses qu'on lui lisait, ne fût aussi l'Imam Mehdy, le Caché. Il faut dire ici, pour prévenir toute erreur, qu'en assimilant le Bàb au douzième Imam, le missionnaire cherchait à se faire comprendre de la foule et à gagner ses sympathies, absolument comme saint Paul lorsqu'il révélait aux Athéniens que le Dieu qu'il leur annonçait était ce Dieu inconnu auquel ils avaient déjà élevé un autel. C'était des deux parts une façon de parler, et on verra plus tard qu'il n'y a aucun rapport entre l'idée que les Bâbys se font du *Point*, et ce que les musulmans pensent au sujet de l'Imam Mehdy.

Après avoir réussi, à Ispahan, au delà de toute espérance, Moulla Housseïn-Boushrewyèh se dirigea sur Kashan, et, à peine arrivé, il y commença ses prédications. Il convertit encore plusieurs personnes, tant dans le peuple que parmi les savants, et entre autres,

en ce qui est de cette dernière classe, un certain Hadjy Mirza Djany, marchand de la ville; mais il échoua dans une tentative pour convaincre un des grands Moudjteheds, Hadjy Moulla Mohammed. Au dire des musulmans, il eut affaire à trop forte partie, et, après une très-longue discussion, le Hadjy, voyant le missionnaire bâby réduit au silence, le chassa de sa présence. Cependant, ce qui pourrait faire douter quelque peu d'une victoire si complète, c'est que le vainqueur se montrant plus que modéré, n'osa pas interdire les prédications ultérieures; que Moulla Housseïn-Boushrewyèh resta à Kashan tant qu'il lui plut, et en partit en pleine liberté pour se rendre à Téhéran.

Il passa quelques jours dans cette capitale, mais il ne s'y produisit pas en public, et se contenta d'avoir avec les personnes qui vinrent le visiter des entretiens qui pouvaient passer pour confidentiels. Il ne laissa pas que de recevoir ainsi beaucoup de monde et d'amener à ses opinions un assez grand nombre de curieux. Chacun voulait le voir ou l'avoir vu, et le roi Mohammed-Shah et son ministre, Hadjy Mirza Aghassy, en vrais Persans qu'ils étaient, ne manquèrent pas de le faire venir. Il leur exposa ses doctrines et leur remit les livres du maître.

Mohammed-Shah, dont j'ai déjà parlé, était un prince d'un caractère tout particulier, non point rare en Asie, mais tel que les Européens n'ont guère su l'y voir, et encore moins l'y comprendre. Bien qu'il ait régné dans un temps où les habitudes de la politique locale étaient encore assez dures, il était doux et endurant, et sa tolérance s'étendait jusqu'à assister d'un œil fort placide aux désordres de son harem, qui, pourtant, auraient eu quelque droit de le fâcher; car, même sous Feth-Aly-Shah,

le laisser-aller et le caprice des fantaisies ne furent jamais portés aussi loin. On lui prête ce mot, digne de notre XVIII[e] siècle : « Que ne vous cachez-vous un peu, madame? Je ne veux pas vous empêcher de vous amuser. » Mais chez lui ce n'était point affectation d'indifférence, c'était lassitude et ennui. Sa santé avait toujours été déplorable; goutteux au dernier degré, il souffrait des douleurs continuelles et avait à peine du relâche. Son caractère, naturellement faible, était devenu très-mélancolique, et, comme il avait un grand besoin d'affection et qu'il ne trouvait guère de sentiments de ce genre dans sa famille, chez ses femmes, chez ses enfants, il avait concentré toutes ses affections sur le vieux Moulla, son précepteur. Il en avait fait son unique ami, son confident, puis son premier et tout-puissant ministre, et enfin, sans exagération ni manière de parler, son Dieu.

Élevé par cette idole dans des idées fort irrévérencieuses pour l'Islamisme, il ne faisait non plus de cas des dogmes du prophète que du Prophète lui-même. Les Imams lui étaient très-indifférents, et s'il avait quelques égards pour Aly, c'était en raison de cette bizarre opération de l'esprit par laquelle les Persans identifient ce vénérable personnage avec leur nationalité. Mais, en somme, Mohammed-Shah n'était pas musulman, non plus que chrétien, guèbre ou juif. Il tenait pour certain que la substance divine s'incarnait dans les Sages avec toute sa puissance ; et comme il considérait Hadjy Mirza Aghassy comme le Sage par excellence, il ne doutait pas qu'il ne fût Dieu, et lui demandait dévotement quelque prodige. Souvent il lui arriva de dire à ses officiers, d'un air pénétré et convaincu : « Le Hadjy m'a promis un miracle pour ce soir, vous verrez! » En dehors du Hadjy,

Mohammed-Shah était donc d'une prodigieuse indifférence pour le succès ou les revers de telle ou telle doctrine religieuse; il lui plaisait, au contraire, de voir s'élever des conflits d'opinions qui témoignaient à ses yeux de l'aveuglement universel.

Le Hadjy, de son côté, était un Dieu d'une espèce toute particulière. Il n'est pas absolument certain qu'il ne crût pas de lui-même ce dont Mohammed-Shah était persuadé. Dans tous les cas, il professait les mêmes principes généraux que le roi, et les lui avait de bonne foi inculqués. Mais cela ne l'empêchait pas de bouffonner. La bouffonnerie était le système, la règle, l'habitude de sa conduite et de sa vie. Il ne prenait rien au sérieux, à commencer par lui-même : « Je ne suis pas un premier ministre, répétait-il constamment et surtout à ceux qu'il maltraitait; je suis un vieux moulla, sans naissance et sans mérite, et si je me trouve à la place où je suis, c'est que le roi l'a voulu. »

Il ne parlait jamais de ses fils sans les appeler fils de drôlesse et fils de chien. C'est dans ces termes qu'il demandait de leurs nouvelles ou leur faisait transmettre des ordres par ses officiers quand ils étaient absents. Son plaisir particulier était de passer des revues de cavaliers où il réunissait, dans leurs plus somptueux équipages, tous les Khans nomades de la Perse. Quand ces belliqueuses tribus étaient rassemblées dans la plaine, on voyait arriver le Hadjy, vêtu comme un pauvre, avec un vieux bonnet pelé et disloqué, un sabre attaché de travers sur sa robe, et monté sur un petit âne. Alors il faisait ranger les assistants autour de lui, les traitait d'imbéciles, tournait en ridicule leur attirail, leur prouvait qu'ils n'étaient bons à rien, et les renvoyait chez eux avec des

cadeaux; car son humeur sarcastique s'assaisonnait de générosité.

En dehors de ses idées mystiques, il avait deux passions qui jouaient un rôle considérable dans sa vie : l'artillerie et l'agriculture.

En ce qui est de la première, il est le premier qui ait installé à Téhéran une fonderie de canons; il faisait rassembler de partout et venir d'Europe les modèles des inventions et des perfectionnements les plus récents. Il inventait lui-même, et j'ai vu un appareil de sa création. C'est une espèce de cône de huit ou dix pieds de long, en tôle, et monté sur des roues. L'intérieur devait être rempli de mitraille et de poudre avec une mèche saillant à l'extérieur. Le Hadjy se proposait de faire confectionner un grand nombre de ces machines, que, dans un jour de bataille, on ferait atteler et qui marcheraient sur le front de l'armée persane. Au moment d'engager l'action, on mettrait le feu aux mèches, on dételerait les chevaux et les conducteurs s'enfuiraient avec toutes les troupes. L'ennemi, alors, ne manquerait pas de se précipiter à leur poursuite, il se jetterait aveuglément sur les machines infernales, il sauterait, et les Persans n'auraient plus qu'à se réjouir d'une victoire si ingénieusement obtenue.

Sans me permettre aucune objection contre le système du Hadjy, je suis plus heureusement frappé de ce qu'il a fait en agriculture. Il a réellement créé autour de Téhéran un grand nombre de villages, et donné à la Perse beaucoup de plantes d'utilité ou d'agrément qu'elle ne possédait pas avant lui, ce qui constitue, après tout, un service réel. Mais, au milieu de tous ces travaux et de prodigalités sans nom, la bouffonnerie l'emportait tou

jours, et c'est là ce qui a donné à l'administration du Hadjy son principal trait de caractère. Rien de sérieux, un grand laisser-aller en toutes choses, un fonds d'idées religieuses qui n'étaient les idées de personne, et, pour ce motif, un vif penchant à voir sans déplaisir les idées de tout le monde plus ou moins tenues en échec, combiné avec la passion de ne pas se donner d'ennui en ordonnant quoi que ce fût de définitif, telle était la situation que le Bâb avait déjà trouvée quelques mois auparavant et qui n'existait pas moins au moment où Moulla Housseïn-Boushrewyèh eut ses entretiens avec le roi et avec son ministre.

Le novateur apportait de la part du Bâb des paroles toutes de dévouement et de soumission. Les nouveaux religionnaires désiraient être les plus fermes soutiens de la dynastie et travailler à sa gloire. Il n'était plus besoin désormais de montrer que l'opinion publique recevait avec faveur la doctrine nouvelle ; le fait était évident de lui-même, et non-seulement à Shyraz, à Ispahan, à Kashan, à Téhéran même, le bâbysme faisait chaque jour des progrès dans toutes les classes de la société, mais on savait encore qu'il en était de même à Hamadan, à Kazwyn, à Zendjan, à Kerman, à Yezd. Moulla Housseïn-Boushrewyèh pouvait donc insinuer avec raison qu'il était plus à propos de compter avec son maitre que de le combattre, et meilleur de se le donner pour ami que pour adversaire. Défendre l'intérêt de la foi musulmane, c'était assurément ce que le roi et son ministre ne pouvaient, au sentiment de leur interlocuteur, avoir la moindre velléité de faire, puisque, aussi complétement que personne, ils étaient détachés des intérêts du Prophète ; quant à leurs opinions particulières, il n'y avait rien, précisément, qui s'opposât à des compromis, et du moment que le Hadjy était dieu, à

un titre quelconque, il ne pouvait pas lui sembler trop illogique, à lui ni à son royal adorateur, que le Bâb fût aussi une émanation divine.

A ces considérations, Moulla Housseïn-Boushrewyèh ajouta que la Perse paraissait entrer dans des voies nouvelles; que les rapports avec l'Europe devenant chaque jour plus multipliés et plus certains, il n'était pas sans importance de favoriser des dogmes qui, comme ceux du Bâb, se rapprochaient des notions généralement répandues dans le monde, comme, par exemple, l'abolition de l'impureté légale et, à peu près, celle de la polygamie; qu'en outre, à raisonner suivant la pure politique, c'était un dessein qui avait occupé les souverains les plus considérables de l'Asie centrale dans ces trois derniers siècles, c'est-à-dire le Grand Mogol Shah-Akhbar, le fondateur des Séféwyehs, Shah-Ismaïl et le conquérant Nader-Shah, que celui de fonder une religion qui rassemblât dans son sein, en les conciliant, les doctrines des musulmans, des chrétiens et des juifs. Or, le Bâb opérait précisément cette fusion, et le roi allait se couvrir d'une gloire immortelle en acceptant la conduite d'une si glorieuse réforme.

A en juger d'après le caractère et les mœurs de Mohammed-Shah et de son favori, ce dut être précisément cette possibilité de gloire qui dut les dégoûter décidément du bâbysme et les rendre hostiles aux vues de Moulla Housseïn-Boushrewyèh. Ils furent forcés de comprendre qu'on leur demandait de prendre de la peine pour un but qui ne les intéressait pas. La goutte, le mysticisme, l'indifférence et la bouffonnerie ne sont pas des soutiens naturels de l'ambition, et quand on eut raisonné suffisamment avec l'apôtre, qu'on eut lu, goûté et critiqué les ouvrages du Bâb, on se trouva fatigué de cette affaire, inquiet des

suites qu'elle pouvait avoir, ennuyé des réclamations qu'elle soulevait.

On prit donc avec le missionnaire bâby un ton rigoureux, et afin de se débarrasser de lui une fois pour toutes, on lui déclara que s'il voulait conserver ses membres et même la vie, il n'avait qu'à quitter Téhéran dans le plus bref délai. Du reste, on ne lui prescrivait absolument rien autre chose et on ne s'expliquait pas sur le fond. Ainsi repoussé, Moulla Housseïn aurait été dans un grand embarras peut-être pour maintenir la position favorable qu'il avait créée, si de nouvelles ressources n'avaient été préparées à la religion nouvelle par le Bâb dans le moment même que son premier mandataire obtenait ses premiers succès.

En effet, très-peu de temps après que Moulla Housseïn était parti de Shyraz, le Bâb avait envoyé, dans d'autres directions, deux émissaires sur lesquels il fondait également de grandes espérances, et qui, avec non moins de talents peut-être, n'avaient pas moins de zèle, de foi et, par la suite, ne devaient guère acquérir moins de renommée que leur devancier. L'un de ces fidèles était Hadjy Mohammed-Aly-Balfouroushy, l'autre était une femme.

Hadjy Mohammed-Aly-Balfouroushy est, aux yeux des bâbys, un grand saint, un personnage qui ne saurait être trop vénéré. Sa science, la pureté de sa doctrine, l'éclat de son dévouement, tout ce qui lui arriva par la suite, le recommandent de la façon la plus expresse à la vénération des croyants. Il fut député par le Bâb dans son propre pays, le Mazendéran, et il y obtint de très-grands succès, qui devaient tenir une place considérable dans l'histoire du bâbysme. Sachant Moulla Housseïn-Boushrewyèh à Téhéran, il s'était mis en rapport avec lui et l'avait ins-

truit de tout ce qu'il faisait, car ses propres démarches dépendaient à l'avenir du succès ou de l'échec du premier vicaire du Bâb.

L'autre missionnaire, la femme dont je parle, était, elle, venue à Kazwyn, et c'est assurément, en même temps que l'objet préféré de la vénération des Bâbys, une des apparitions les plus frappantes et les plus intéressantes de cette religion. Cette femme, donc, s'appelait de son vrai nom Zerryn-Tadj, « la Couronne d'Or, » et était surnommée Gourret-Oul-Ayn, « la Consolation des Yeux, » nom sous lequel elle est surtout connue; mais on l'appelle aussi Hezret-è-Taherèh, « Son Altesse la Pure, » et encore *Nokteh* ou le *Point*, c'est-à-dire la partie culminante de la prophétie incarnée. Elle était de Kazwyn et appartenait à une famille sacerdotale. Son père, Hadjy Moulla Saleh, passait pour un jurisconsulte des plus distingués, et on l'avait mariée de bonne heure à son cousin Moulla Mohammed, qui avait aussi une bonne réputation d'homme instruit. On a vu, dans les chapitres précédents, que la ville de Kazwyn était, en quelque sorte, depuis une quarantaine d'années, le centre de la doctrine des Sheykhys et que des hommes habiles en philosophie y enseignent encore. La famille de Gourret-oul-Ayn jouait un rôle dans ce mouvement et y prenait grande part, surtout par le père de son mari, Moulla Mohammed-Taghy, l'homme éminent de la ville, moudjtehed des plus considérés et traditionniste fameux dans toute la Perse.

Bien que musulmans et Bâbys se répandent aujourd'hui en éloges extraordinaires sur la beauté de la Consolation des Yeux, il est incontestable que l'esprit et le caractère de cette jeune femme étaient beaucoup plus remarquables encore. Ayant souvent, et, pour ainsi dire, quotidienne-

ment assisté à des entretiens fort doctes, il paraît que, de bonne heure, elle y avait pris un grand intérêt, et il se trouva, un jour, qu'elle était parfaitement en état de suivre les subtiles discussions de son père, de son oncle, de son cousin, devenu son mari, et même de raisonner avec eux, et, souvent, de les étonner par la force et l'acuité de son intelligence. En Perse, ce n'est pas chose ordinaire que de voir des femmes appliquer leur esprit à de pareils emplois, mais ce n'est pas non plus un phénomène tout à fait rare; ce qui est là, comme ailleurs, vraiment extraordinaire, c'est de rencontrer une femme égale à Gourret-Oul-Ayn. Non-seulement elle poussa la connaissance de l'arabe jusqu'à une perfection inusitée, mais elle devint encore éminente dans la science des traditions et celle des sens divers que l'on peut appliquer aux passages discutés du Koran et des grands auteurs. Enfin elle passait à Kazwyn, et, à bon droit, pour un prodige.

Ce fut dans sa famille qu'elle entendit parler pour la première fois des prédications du Bâb à Shyraz et de la nature des doctrines qu'il prêchait. Ce qu'elle en apprit, tout incomplet et imparfait que ce fût, lui plut extrêmement. Elle se mit en correspondance avec le Bâb, et bientôt embrassa toutes ses idées. Elle ne se contenta pas d'une sympathie passive; elle confessa en public la foi de son maître; elle s'éleva non-seulement contre la polygamie, mais contre l'usage du voile, et se montra à visage découvert sur les places publiques, au grand effroi et au grand scandale des siens et de tous les musulmans sincères, mais aux applaudissements des personnes déjà nombreuses qui partageaient son enthousiasme et dont ses prédications publiques augmentèrent de beaucoup le cercle. Son oncle, le docteur, son père, le juriste, son mari,

épuisèrent tout pour la ramener au moins à une conduite plus placide et plus réservée. Elle les repoussa par ces arguments sans réplique de la foi impatiente du repos. On l'accuse même (le fait ne paraît nullement prouvé) d'avoir dirigé les coups d'une troupe de ses partisans, qui massacrèrent son beau-père dans la grande mosquée, pendant que le vieillard faisait sa prière. Ce fut la première violence née du bâbysme. A la fin, lasse des importunités, la Consolation des Yeux quitta sa famille et se consacra hautement à l'apostolat dont le Bâb lui avait conféré tous les droits et confié tous les devoirs. Sa réputation théologique devint immense, et l'idée qu'elle avait elle-même de sa valeur était telle, qu'un jour, raconte-t-on, Moulla Mohammed-Aly-Balfouroushy s'étant tourné vers la Kibla musulmane pour faire sa prière, Gourret-Oul-Ayn le prit par le bras et lui dit : « Non! c'est à moi qu'il faut t'adresser : je suis la Kibla! » Je n'ai jamais entendu personne parmi les musulmans mettre en doute la vertu d'une personne si singulière.

Tels étaient les deux associés, l'apôtre du Mazendéran et la Voyante de Kazwyn, que Moulla Housseïn fit prévenir lorsque l'ordre de quitter Téhéran lui parvint. Ce fut avec ces deux collègues qu'il consulta sur ce qu'il avait à faire. Il ne fallait plus penser, pour le moment du moins, à ranger le pouvoir laïque du côté du Bâb et à décider par un coup de main la victoire contre l'Islam. D'autre part, il eût été fâcheux de compromettre, par une résistance hors de saison, la situation, en définitive très-bonne, que l'on avait conquise dans la nation elle-même, en s'obstinant, par un séjour orgueilleux à Téhéran, à appeler sur soi des rigueurs qu'évidemment le Roi et son ministre ne tenaient pas à réaliser. On résolut donc que Moulla Housseïn-

Boushrewyèh obéirait et irait dans les provinces continuer le cours de ses prédications et de ses conquêtes. Le travail serait plus lent, mais il n'en serait pas moins sûr, si l'on en pouvait juger par le passé. La direction qu'il convenait de suivre et les pays à convertir étaient bien indiqués : Moulla Housseïn avait traversé victorieusement le Sud de la Perse; Gourret-Oul-Ayn s'occupait de l'Ouest; le Balfouroushy réussissait dans le Nord. L'apostolat de l'Est restait à entreprendre, et le lieutenant du Bâb, prenant congé de ses deux ardents coreligionnaires, quitta la capitale et se dirigea, sans rien dire, vers le Khorassan.

On était alors à la fin de 1847. Le pèlerin mettait à profit, suivant son usage, un séjour, qu'il prolongeait au besoin, dans tous les villages, les bourgs et les villes de sa route, pour tenir des conférences, argumenter contre les moullas, faire connaître les livres du Bâb et prêcher ses doctrines. Partout on l'appelait, on l'attendait avec impatience; il était recherché avec curiosité, écouté avidement, cru sans beaucoup de peine. Ce fut surtout à Nishapour qu'il fit deux conversions importantes, dans les personnes de Moulla Abd-el-Khalek de Yezd, et de Moulla Aly le Jeune. Le premier de ces docteurs avait été élève du sheykh Ahmed-Ahsayy. C'était un personnage célèbre et par sa science et par son éloquence et par son crédit sur le peuple. L'autre, sheykhy comme le premier, de mœurs sévères et de grande considération, occupait le poste considérable de principal moudjtehed de la ville. Tous deux devinrent Bâbys emportés et firent retentir les chaires des mosquées des prédications les plus violentes contre l'Islam. Pendant quelques semaines on eût pu croire que la religion ancienne était décidément vaincue. Le clergé, démoralisé par la défection de son chef, effrayé

des discours publics qui le ménageaient si peu, ou n'osait se montrer ou avait pris la fuite. Quand Moulla Housseïn-Boushrewyèh arriva à Meshhed, il trouva, d'une part, la population émue et divisée à son sujet; de l'autre, le clergé averti, très-inquiet, mais poussé à bout et décidé à faire une vigoureuse résistance aux attaques dont il allait être l'objet.

Toute cette cléricature était si résolue, qu'elle prit vigoureusement l'offensive. A peine le missionnaire bâby avait-il mis le pied dans la ville, qu'une députation de moullas en sortit pour aller le dénoncer au gouverneur, Hamzé-Mirza, alors engagé dans une expédition contre les Turkomans de la frontière, et campé dans la plaine nommée la Prairie de Redgân. Ces mandataires dénoncèrent violemment au Prince l'homme dangereux qui venait d'entrer dans leur cité. Ils racontèrent les scandales arrivés à Nishapour de son fait, ils s'étendirent sur l'impossibilité de tolérer dans la ville sainte par excellence, celle qui a le bonheur d'être le sanctuaire de l'Imam Riza, un aussi scandaleux infidèle. Ils persuadèrent le Prince, autant que l'on pouvait persuader un personnage aussi difficile à émouvoir par des considérations de cet ordre, et il commanda que Moulla Housseïn-Boushrewyèh fût conduit au camp et eût à comparaître devant lui. Par ses ordres également, on arrêta à Nishapour ce fougueux néophyte, Moulla Aly le Jeune, et on le lui amena. Celui-ci ne se tira pas de l'entrevue avec beaucoup d'honneur pour son courage et pour sa fermeté. Soit que les menaces l'eussent effrayé, soit que les cadeaux l'eussent gagné, il revint du camp à Meshhed pour monter dans la chaire de la grande mosquée et renoncer, devant les moullas et le peuple assemblés, à ce qu'il avait professé peu de jours auparavant

avec un zèle si furieux. Il détesta les doctrines qu'il avait tant louées, et maudit solennellement le Bâb et ses compagnons. Sur quoi on le laissa libre, et ils 'en retourna la tête basse à Nishapour. A son exemple, un certain nombre des convertis de cette ville firent défection ; mais Moulla Abd-el-Khalek ne les imita pas et ne voulut rien entendre. Il s'obstina, au contraire, et jura que rien ne le détournerait de la voie dans laquelle il s'était engagé. Alors le clergé, tout ranimé, tout réuni, et plein de courage à suivre la direction qui lui venait de Meshhed, chassa subitement Moulla Abd-el-Khalek de la chaire et lui interdit l'entrée des mosquées. Puis on lui ordonna de se tenir enfermé dans sa maison et de ne plus paraitre dans les rues.

Pour Moulla Housseïn-Boushrewyèh, conduit au camp, il fut mis dans une tente, et des karaouls ou sentinelles, établies à l'entour, empêchèrent qu'il ne pût communiquer avec personne.

Pendant qu'on discutait pour savoir ce qu'il fallait faire de lui, une révolte de soldats éclata à Meshhed. Hamzé-Mirza fut forcé de lever le camp, et comme les insurgés, avec leur chef, le Salar, avaient réussi à s'emparer de la ville, le Prince, fort embarrassé et inquiet d'un événement qui, en effet, compromit un instant l'existence de la dynastie, cessa de songer à son prisonnier. Celui-ci mit le temps à profit, s'échappa et courut vers Meshhed, espérant y gagner quelque chose à la faveur du tumulte. Mais il n'en alla pas ainsi ; à peine reconnu, on lui intima l'ordre de sortir. Le Salar avait assez d'affaires sur les bras sans se donner encore le souci d'une querelle avec le puissant clergé de la Ville Sainte, soutenu par une population considérable de fainéants qui, ne vivant que

de la cuisine de la grande mosquée, est nécessairement à la dévotion absolue des personnages qui en disposent. Moulla Housseïn-Boushrewyèh n'eut donc rien autre chose à faire que de s'enfuir encore, et il retourna à Nishapour.

Là, son attitude, qui jusqu'alors avait été purement celle d'un missionnaire pacifique, changea du tout au tout. Sa sûreté était gravement compromise ; le pays était en feu. La sédition du Salar mettait toutes les populations sur pied. Pour vivre au milieu des armes, il fallait s'armer. Moulla Housseïn prit ce parti, et, s'entourant d'une troupe de fidèles, se dirigea sur Sebzewar. Là, Mirza Taghy-Djouyny, homme riche et considérable, se donna à lui et se chargea de l'entretien de sa bande. De nouvelles recrues s'unirent aux Bâbys, qui marchèrent sur Miyamy et ensuite sur Yardjemend, dont ils s'emparèrent ; mais ils en furent presque aussitôt repoussés par Aga-Séyd-Mohammed, qui, entouré de ses amis, leur intima l'ordre de s'éloigner, ce qu'ils firent, ne se sentant pas en force ou plutôt n'étant pas encore bien résolus, tout armés qu'ils étaient, à en venir aux dernières extrémités.

Ils se replièrent donc sur un village nommé Khan-Khondy, situé à trois lieues de là, où ils furent rejoints par deux hommes importants, Moulla Hassan et Moulla Aly, qui firent profession entre les mains du chef. En somme, la troupe grossissait. La majorité du peuple semblait se prononcer pour les novateurs. Moulla Housseïn-Boushrewyèh, voyant cela, ne s'éloignait pas; il revenait par les lieux où il avait déjà passé, confirmait ses néophytes dans leur foi et dans leur confiance ; il faisait tout pour soulever le pays. Revenu de la sorte à Miyamy, il décida encore trente-six hommes, dans la fleur de l'âge, à prendre leurs armes et à le suivre.

Les passions des deux partis étant excitées au plus haut point, il était difficile qu'il n'y eût pas bientôt un conflit. Toutefois il semblerait que Moulla Housseïn-Boushrewyèh ne le cherchât pas. Tout en cédant à l'entraînement des circonstances et au désir de faire des recrues, il aurait autant aimé ajourner la lutte; mais il n'en fut pas maître. L'enthousiasme de ses partisans ne lui permettait pas de garder toutes les mesures nécessaires. Les convertis étaient si emportés dans leurs discours, si peu ménagers d'insultes et de menaces que les musulmans de Miyamy se jetèrent enfin sur eux. Il y eut combat, les Bâbys eurent le dessous, quelques-uns d'entre eux furent tués et le chef ordonna la retraite. Il se dirigea sur Shahroud.

En entrant dans cette ville, il envahit avec son monde la maison du moudjtehed, appelé Moulla Mohammed-Kazem, et commença à prêcher la nouvelle foi et à exhorter particulièrement le maître du logis à l'embrasser. Mais le moment n'était pas aux discussions curieuses. Le moudjtehed répondit par des injures et, levant son bâton, il en frappa Moulla Housseïn à la tête et lui ordonna de quitter la ville. Probablement, l'ordre n'eût pas été exécuté sans peine et l'action hardie du moudjtehed aurait pu entraîner pour lui de mortelles conséquences, si, au moment même où les invectives s'échangeaient et où des cris on allait passer aux actes, l'annonce d'un événement auquel personne ne songeait n'était venue changer toutes les dispositions. On se mit à crier partout dans la ville qu'un courrier arrivait annonçant la mort de Mohammed-Shah. C'était vrai.

CHAPITRE VII

DÉVELOPPEMENT DU BABYSME

Un changement de règne est toujours, dans l'Asie Centrale, un moment fort critique. En Perse, dans le Turkestan, dans les États arabes, il s'établit alors une anarchie qui dure plus ou moins longtemps, qui prend un caractère plus ou moins violent et tourmenté, mais qui ne manque jamais de suspendre l'action des lois, en vertu du principe que la volonté souveraine a, pour plus ou moins de temps, disparu. Il y a, pour qu'il en soit ainsi, des raisons de fait, mais aussi beaucoup de raisons d'habitude, et je crois que, afin de faire mieux comprendre l'esprit asiatique, il est à propos d'insister sur ces dernières.

Sans doute, le roi est mort et l'action de sa puissance s'est arrêtée et ne se fait plus sentir. Mais, dans le cours ordinaire des choses, cette puissance n'intervient guère que par délégation. Les marchands ont leurs lois, leurs règles et leurs coutumes; les soldats, pour la plupart gens de tribu, ne connaissent que leurs chefs directs; les autorités municipales des villes n'ont pas à expliquer trois fois par an un acte quelconque de leur autorité au

contrôle royal, et, quant à l'exercice général de cette autorité, les fonctionnaires n'en rendent jamais compte qu'au jour de leur destitution. Il n'y a donc, en réalité, aucun motif bien décisif pour que, le roi mort, le mouvement gouvernemental s'arrête.

Mais les peuples ont conçu de tout temps l'idée que les magistrats, à quelque rang qu'ils appartiennent, ne sont que les serviteurs du roi, dans le sens tout à fait domestique du mot. Puis la notion de la loi dans ce qu'elle a de proprement souverain n'existe pas en Asie, ce qui est bizarre; car, plus que dans tout autre pays, la loi y est immuable, et, cependant, on s'obstine à ne voir dans cette loi, très-généralement contemporaine des Sassanides, que l'expression de la volonté du prince régnant, bien qu'il ne soit le plus souvent pas libre d'y changer la moindre chose. Il en résulte que les magistrats, comme le peuple, sont imbus de cette idée que, en temps d'interrègne, il n'y a plus de légitimité ni de raison d'être pour aucun pouvoir. C'est une montre qui s'est arrêtée; les ressorts n'en changent pas et n'en doivent pas changer, mais, jusqu'à ce qu'une main autorisée la remonte, elle ne fonctionne plus.

En outre, bien des passions et des intérêts sont là pour réveiller, exciter, attiser, mettre en flamme la discorde générale. S'il y a plusieurs prétendants au trône, ceux-là veulent du désordre pour redoubler leurs chances de succès et se faire des partisans actifs.

A ces partisans, le désordre profite, et pour obtenir leur concours, on leur permet beaucoup. Puis vient l'esprit d'aventure, l'imagination turbulente des masses. Beaucoup de gens n'ont nulle envie de faire du mal positivement, mais ils sont enchantés de faire du bruit. Ils

profitent du moment pour crier, se battre dans les rues, boire chez les Arméniens et les Juifs, chercher querelle, mener une vie de fête. Autant de têtes cassées, autant de bons compagnons qui s'amusent, et les magistrats, grands et petits, dans la peur de déplaire à quelque protégé du pouvoir futur, s'abstiennent de faire montre d'une énergie qu'ils n'ont pas, et de se prévaloir d'un droit qu'ils ne se reconnaissent plus. Loin d'intervenir pour maintenir l'ordre, ils se jettent à corps perdu dans les intrigues courantes; au besoin ils en inventent. Il s'agit pour eux de s'avancer, ou du moins de ne pas perdre leur position, nullement de rétablir la paix.

On aurait tort, cependant, de croire que tout ce tapage soit précisément effréné et aussi dangereux qu'il le pourrait être chez les peuples d'Europe. Les Asiatiques n'aiment pas les extrêmes, et ne s'y portent que le moins possible. Dans toutes ces occasions, il y a plus de blessures que de morts, plus d'injures que de coups, plus de vols que de violences. Chacun fait ce qu'il veut; mais, en somme, les volontés ne sont pas bien méchantes. Ainsi, dans l'interrègne amené par la mort de Mohammed-Shah, le très-petit nombre d'Européens qui se trouvait alors à Téhéran n'a eu absolument rien à souffrir. Il est même arrivé à l'un d'eux de passer sous une des portes de la ville au moment où des loûtys, ou gens de la populace, se battaient à coups de sabre et se volaient leurs bonnets et leurs habits : l'animation du combat n'empêcha pas ces vauriens de saluer l'Européen d'un *Selam-aleïkoum* tout à fait respectueux.

Quoi qu'il en soit, la mort du roi et ses conséquences vinrent prêter un merveilleux secours à Moulla Housseïn-Boushrewyèh et à sa troupe. Leur embarras finissait; une

nouvelle phase commençait pour eux. Désormais ils ne représentaient pas moins qu'une faction dans l'État, faction assez puissante, puisqu'ils savaient ce qu'ils voulaient et étaient unis et armés. L'envoyé du Bâb prit son parti avec promptitude. A peu près certain que, pour le moment, le Khorassan ne lui fournirait pas plus de coopérateurs actifs qu'il ne lui en avait déjà donné, il se mit en marche vers le Mazendérân, où le terrain bâby était déjà bien préparé et où il était assuré de trouver un collègue et des partisans non moins ardents que lui-même. Arrivé à Bostam, près de la frontière, les moullas lui firent dire que, s'il se présentait avec son monde, il serait reçu à coups de fusil. Il méprisa la menace, et ayant, dans un village tout près de là, à Housseïnabad, opéré sa jonction avec un renfort de néophytes commandés par Moulla Aly Housseïnabady, il précipita sa marche et entra dans le Mazendérân.

C'était un nouveau théâtre, peuplé de nouveaux acteurs. Les Khorassanys sont vigoureux, de haute taille, assez semblables aux Turcomans, avec lesquels leur sang est très-mêlé. Leurs idées sont véhémentes. Ce sont des cavaliers et des gens belliqueux. Les Mazendérânys forment, sous plus d'un rapport, l'antithèse de ce portrait. Une opinion, peut-être injuste, mais très-accréditée, fait d'eux les Béotiens de la Perse. Les anecdotes sur leur simplicité ne tarissent pas. On les croit, en tout cas, médiocrement portés à la spéculation religieuse. Adroits tireurs, ils n'aiment pas la guerre, et, pour peu que les circonstances le leur permettent, ils se renferment volontiers dans les travaux agricoles, qui leur plaisent par-dessus tout. Leurs immenses rizières, l'exploitation des arbres à fruits, qui leur donnent les profits d'une ex-

portation considérable pour la Russie, le métier de bûcheron, sont les préoccupations majeures de leur vie. Ils n'ont rien de chevaleresque, et sont si peu entichés du point d'honneur que, lorsqu'il plait aux tribus turkomanes de faire quelque invasion sur la lisière du nord-est de leur pays pour y enlever des prisonniers, généralement ils se laissent faire, fuient, se cachent ou se rendent, mais ne se défendent pas.

Quant au territoire, il ne diffère pas moins des plaines du Khorassan. Dans celles-ci, ce sont d'immenses espaces, souvent fertiles, mais peu cultivés; de grands villages, semblables à des ruches, où les habitations, superposées les unes aux autres et ceintes d'un grand mur épais, n'offrent pas mal l'aspect d'un cirque romain. Aussitôt que les vedettes placées en observation ont aperçu sur la ligne de l'horizon quelque groupe de cavaliers qui, à leur allure, semblent turkomans, des cris affreux, poussés vers le ciel par les femmes et les enfants, rappellent les agriculteurs, qui, laissant là leurs charrues, se mettent à courir, s'empressent de rentrer, ferment les portes, prennent les mousquets, garnissent le haut du mur et envoient des balles aux pillards, qui fuient ventre à terre. Là où les champs cultivés sont plus éloignés du village, une tour solitaire, ouverte à sa base par une petite entrée très-basse, sert au besoin de refuge pour le laboureur, qui peut encore, du sommet, fusiller les agresseurs jusqu'à ce que, avertis par le bruit, ses compagnons accourent et le délivrent. Dans le Mazendérân, c'est un tableau tout contraire : le silence des forêts profondes; les abris épais, comme ceux du Brésil, des vignes vierges, des lianes, des générations d'arbres écroulées les unes sur les autres et se réduisant en poussière sur un sol spon-

gieux; des marécages que traversent et entretiennent les seules grandes rivières de la Perse proprement dite, enfin, la mer.

Moulla Housseïn-Boushrewyèh, avec sa troupe, eut à peine mis le pied sur le sol de la province, que, dans un hameau nommé Bedesht, il trouva plusieurs personnages dont la réunion sur ce point devait plus tard avoir une grande importance aux yeux des fidèles et constituer le premier concile de la secte. C'étaient, d'abord, pour suivre l'ordre des dignités : Mirza Jahya, alors enfant, âgé à peine de quinze ans, et qui, plus tard, succéda au Bâb lui-même; puis Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy; puis Gourret-oul-Ayn, et d'autres zélateurs suivis d'un gros de partisans. Hadjy Mohammed-Aly avait observé avec beaucoup d'attention les mouvements de Moulla Housseïn dans le Khorassan, tout prêt à venir à son aide et à faciliter sa retraite, s'il en était besoin. Quant à la prophétesse, qui, après le meurtre de son oncle et beau-père, et sa séparation d'avec son père et son mari, n'avait pu tenir à Kaswyn et s'était déjà, depuis quelque temps, réfugiée dans les forêts du Mazendérân, elle venait, avec l'ardeur qui la dévorait, s'offrir à partager les dangers et les mérites de ses associés. L'historien musulman, Lessan el Moulk, qui me fournit un grand nombre de ces détails, insiste avec une certaine complaisance sur la composition de la troupe qui accompagnait la jeune femme enthousiaste. Comme il lui répugne d'admettre que les doctrines hétérodoxes du Bâb aient pu entraîner qui que ce soit, il saisit cette occasion de prêter des motifs très-mondains aux partisans des novateurs, et il assure que les soldats de Gourret-Oul-Ayn étaient tous des amoureux — non avoués, j'ima-

gine; sans quoi, au lieu de marcher sous le même drapeau, il est assez probable qu'ils se seraient divisés entre eux, et il ne paraît pas qu'aucune mésintelligence se soit jamais déclarée dans ce camp. Amoureux ou dévots, il est incontestable que ces gens étaient les plus animés des bâbys, et que la femme extraordinaire qui les menait exerçait sur eux une autorité sans limite.

Les trois troupes, réunies dans le hameau de Bedesht, campèrent en partie dans les maisons des paysans, en partie dans les jardins. On n'était pas tout à fait sorti du Khorassan, puisque Bostam n'était qu'à une lieue et demie en arrière. Gourret-oul-Ayn jugea nécessaire d'échauffer le zèle des croyants par un prêche.

On disposa à la hâte, dans une petite plaine voisine du village, une sorte de trône en planches couvert d'étoffes et de tapis. Gourret-oul-Ayn ayant paru, suivant son usage, sans voile, s'assit, les jambes repliées, sur le trône, tandis que tous les soldats se plaçaient de même à l'entour à la mode persane. Ce n'était pas tout à fait ainsi qu'avaient lieu les conventicules des presbytériens dans les tourbières de l'Écosse. Ce n'était ni le même ciel, ni le même paysage, ni la même attitude chez les prédicants, non plus que chez leurs auditeurs, pas plus que les mêmes doctrines; mais si les formes variaient, le fond se ressemblait : c'était bien autour de Gourret-oul-Ayn un vrai conventicule, une foi passionnée, un enthousiasme sans limites, un dévouement prêt à tout.

La jeune femme débuta par rendre son auditoire attentif à cette grande vérité, que les temps étaient venus où la doctrine du Bâb allait couvrir toute la surface de la terre, et où Dieu allait enfin être adoré, conformément à cette doctrine, dans un esprit qu'il avait pour agréable.

Une nouvelle lumière avait surgi, une nouvelle loi allait naître; un livre nouveau allait remplacer l'ancien. De si grandes choses ne pouvaient se faire sans des peines et des sacrifices infinis de la part de la génération chargée de les accomplir, et ce n'était pas trop que les femmes elles-mêmes, partageant les travaux de leurs maris et de leurs frères, acceptassent tous leurs dangers. Ce n'était plus l'heure pour elles de se renfermer au fond des harems et d'attendre dans l'inertie ce que les hommes auraient pu faire. Laissant de côté les règles communes, la modestie des temps tranquilles, leurs devoirs même, tout jusqu'à leur débilité native, et surtout la crainte si naturelle à leurs âmes, elles devaient se montrer, dans le sens le plus absolu, les compagnes des hommes, les suivre et tomber avec eux sur le champ du martyre.

Je ne dis ici que le sens du discours prononcé par la Consolation-des-Yeux. Je voudrais faire entrevoir qu'il pouvait être éloquent; or, si j'essayais de traduire littéralement les rédactions qui nous en sont conservées, la pensée européenne, déroutée par certaines manières de parler tout à fait locales, ne comprendrait rien aux émotions dont je voudrais lui faire sentir au moins la possibilité, de sorte que j'atteindrai mieux mon but en me bornant à donner ce simple thème de son discours. Ce n'est pas que la façon de parler de la Consolation-des-Yeux fût très-fleurie. Beaucoup de gens qui l'ont connue et entendue à différentes époques de sa vie m'ont toujours fait la remarque, au contraire, que, pour une personne aussi notoirement savante et riche de lectures, le caractère principal de sa diction était une simplicité presque choquante; et quand elle parlait, ajoutait-on, on

se sentait pourtant remué jusqu'au fond de l'âme, pénétré d'admiration, et les larmes coulaient des yeux.

Et, en effet, je me disposais à le dire, à peine ce jour-là eut-elle terminé son exorde, qu'elle fut interrompue par les sanglots de l'assistance. Les Asiatiques, d'ailleurs, sont assez faciles à émouvoir; comme les enfants, ils pleurent volontiers et sans beaucoup d'amertume. On commença donc à gémir et à s'écrier : Ey djân! « ô mon âme! » Ey matehrêh! « ô la pure! » et on se frappait la poitrine, on se prenait la tête entre les mains et on la secouait dans un spasme d'attendrissement. Parmi les assistants, il s'était glissé beaucoup de gens du pays attirés par la réputation de Gourret-oul-Ayn, par le désir d'entendre parler de cette foi nouvelle dont il était tant question depuis quelques mois, et, enfin, par cette inextinguible curiosité qui est le grand trait distinctif de la race. Ces musulmans, voyant pleurer les autres et frappés comme eux par l'influence victorieuse de la Consolation-des-Yeux, sentirent leurs cœurs se troubler et se mirent à pleurer aussi. De ce moment ils étaient infidèles, dit avec humeur un annaliste musulman. Il a raison; ils avaient passé à l'ennemi pour quelques paroles d'une femme.

Gourret-oul-Ayn reprit, au milieu des larmes, son discours pathétique et s'attacha à montrer que le devoir était dur, mais d'obligation rigoureuse pour tous les fidèles. Que personne, par quelque considération que ce fût, ne pouvait songer à s'y soustraire, s'il était dévoué à Dieu, et que, puisque les femmes elles-mêmes étaient appelées au travail, les vieillards et les adolescents. les enfants eux-mêmes ne pouvaient se considerer comme en dehors de l'appel, Dieu ayant besoin de tous les siens.

Il paraît que ce discours fut particulièrement efficace. On le cite volontiers parmi ceux de Gourret-oul-Ayn. Et non-seulement il produisit un grand effet sur les auditeurs, mais, répété partout et commenté par ceux qui avaient eu le bonheur de l'entendre, il amena encore beaucoup de partisans au bâbysme.

Dans la nuit, les trois chefs tenant conseil, arrêtèrent que, dans l'état de trouble où était le pays, et les gouverneurs ayant à penser à tout autre chose qu'à leur courir sus, ou même à se mêler de leurs affaires, il n'était plus nécessaire de marcher réunis, qu'il valait donc mieux se séparer, en maintenant toutefois les communications, et se porter chacun sur un point particulier du Mazendérân. Il ne leur semblait pas impossible de se rendre maîtres de cette province. On s'y voyait relativement en force, et si l'on pouvait y établir solidement l'autorité du Bâb, on se trouverait avoir gagné pour l'avenir le point d'appui qui manquait encore à la secte. Ainsi Hadjy Mohammed-Aly partit dans la nuit même pour retourner à Balfouroush avec les siens. Gourret-oul-Ayn, avec ses enthousiastes, resta dans le pays pour y continuer sa propagande, et Moulla Housseïn-Boushrewyèh s'enfonça au cœur même de la contrée, afin de recruter des partisans dans les villages perdus au fond des bois.

Quelques semaines se passèrent et les succès des bâbys auprès du peuple, tant des villes que des campagnes, devenaient de jour en jour manifestes. Ils avaient vaincu l'apathie locale. Non-seulement les paysans et les gens du commun se montraient empressés à courir à eux, mais, ainsi que cela était arrivé partout, à Ispahan, à Kashan, à Téhéran, à Nishapour, des hommes de science, de mérite, de considération, des hommes riches et res-

pectés pour leurs mœurs, devenaient bâbys et se mettaient à tonner contre les vices, l'ignorance, la platitude et les simonies du clergé. Un tel état de choses n'était pas à tolérer plus longtemps, et, malgré les embarras de la situation, les moullas exaspérés se mettaient partout en défense. Leur indignation et leur terreur furent portées au comble quand on vit, dans la ville de Balfouroush, Moulla Mohammed-Aly, son bâton à la main et le sabre à la ceinture, parcourir les rues à la tête de trois cents hommes bien armés, criant comme des énergumènes et disposés à tout. Le clergé jugea qu'il était grandement temps d'engager la lutte si l'on ne voulait pas courir le risque d'être un peu plus tard anéanti sans combat. On fit trois choses : on rassembla d'abord les gueux qui vivaient des soupes des mosquées, on les arma, on les transforma en toufenkdjys ou fusiliers, qu'on lança à la poursuite des trois corps principaux des bâbys; puis on alla se plaindre à Khanlèr-Mirza, gouverneur de la province, et enfin on écrivit à Abbas-Kouly-Khan, chef et gouverneur du Laredjân, pour lui faire savoir à quelle triste situation la religion en était réduite.

Khanlèr-Mirza avait bien autre chose à penser en ce moment qu'aux affaires des moullas. Il attendait les effets de l'avénement du jeune roi Nasreddin-Shah. Celui-ci, reconnu à Tebryz par les légations, était sur le point de se mettre en marche pour Téhéran, et Khanlèr-Mirza, qui ne savait pas ce qu'on allait faire de lui sous le nouveau règne, ne prêta qu'une oreille assez distraite aux supplications des musulmans zélés. Il n'en fut pas ainsi d'Abbas-Kouly-Khan Laredjany, homme du pays et y prenant un intérêt très-direct, et qui de plus, en sa qualité de chef de tribu, était beaucoup plus assuré de son

rang et de sa situation sous tous les règnes que ne devait l'être un prince du sang, état qui constitue le dernier des métiers à faire en Perse. Abbas-Kouly-Khan Laredjany n'hésita pas à répondre à l'appel désespéré qu'on lui adressait, et il envoya à Balfouroush Mohammed-Beg un de ses officiers, avec trois cents toufenkdjys, qui entrèrent brusquement dans la ville et vinrent s'y promener en sens inverse des bâbys. Pendant quelques jours, les deux partis s'affrontèrent; on parada; les gens paisibles se sauvaient, s'enfermaient, se cachaient; les femmes, à la moindre alerte, poussaient des cris aigus et vidaient la rue pour revenir bientôt regarder de tous leurs yeux. Dans les mosquées, les waez ou prédicateurs vociféraient contre le Bâb; sur les places publiques, les bâbys en faisaient autant contre l'islam; enfin quand, des deux parts, les têtes furent assez montées, les vociférations firent place aux coups et la mêlée commença.

Elle s'engagea par une fusillade très-vive qui jeta sur le carreau une douzaine de bâbys et un peu plus de musulmans. Bientôt on se battit corps à corps et avec détermination. Mais Moulla Housseïn-Boushrewyèh, prévenu à temps, entra dans la ville et se jeta sur les ennemis. Ceux-ci plièrent, et, en continuant à combattre, abandonnèrent la place du Marché aux Herbes, où ils s'étaient d'abord cantonnés, et se maintinrent dans le caravansérail voisin. C'était une position très-forte, et les bâbys se heurtèrent là contre une forteresse d'où ils éprouvèrent qu'il était difficile de déloger l'ennemi. Cependant on s'y acharna, et la rage était à son comble, quand parut Abbas-Kouly-Khan Laredjany avec le gros de sa tribu. Ici la scène changea, et la situation des bâbys devint mauvaise.

Le chef nomade ne put cependant parvenir à les faire reculer, ni surtout à dégager les moullas et leur monde, assiégés dans le caravansérail du Marché aux Herbes, et, ce premier effet manqué, on continua à combattre sans qu'un parti fît céder l'autre; les forces et les courages se balançaient.

Alors Moulla Housseïn-Boushrewyèh jugea inutile de continuer la lutte, pensant que, quel qu'en fût le succès, il n'était pas en son pouvoir cette fois de s'emparer définitivement et solidement de la ville. Il trouva donc convenable de profiter du moment où il maintenait encore son terrain pour négocier. Un parlementaire se présenta de sa part à Abbas-Kouly-Khan Laredjany avec une lettre qui portait que Son Altesse le Bâb et ses serviteurs étaient essentiellement des hommes de paix, ne voulant que le bien, ayant horreur de la violence. Que, dans son amour infini pour les hommes, Son Altesse lui avait ordonné, ainsi qu'à ses autres collaborateurs, d'aller annoncer la vérité dans le Mazendérân, et que c'était pour cette cause que lui et son collègue, Hadjy Mohammed-Aly, avaient prêché partout, ainsi que cela était à la connaissance de tout le monde. Mais que, si les habitants de Balfouroush voulaient réellement demeurer attachés à leurs idées anciennes, sans souci de ce qu'elles avaient d'erroné, il n'entrait pas dans ses intentions d'employer la force pour les convertir, et il demandait simplement qu'on ne l'empêchât pas de se retirer avec ses partisans.

Abbas-Kouly-Khan Laredjany s'empressa d'accueillir cette ouverture, et répondit en louant les sentiments de conciliation de Moulla Housseïn; il se déclara tout à fait dans les mêmes vues, et fit des vœux pour que les talents

du missionnaire pussent s'exercer, suivant les intentions qu'il lui manifestait, en dehors du Mazendérân. Ainsi d'accord, on arrêta le combat des deux parts, et les bâbys, sortant de la ville, se rendirent à Aly-Abad, qui est un village assez peu distant de Balfouroush. Ils furent accompagnés jusque-là par une troupe de toufenkdjys d'Abbas-Kouly-Khan Laredjany, chargée de faire respecter les termes du traité. Les bâbys et ces fusiliers avaient fait la route ensemble en parfaite intelligence, et, quand on se sépara, on échangea beaucoup de souhaits de bonheur. Mais à peine les toufenkdjys nomades avaient-ils disparu dans la direction de Balfouroush, où ils retournaient, que les gens d'Aly-Abad, excités par les paroles d'un certain Khosrou-beg, chef du village, se mirent dans l'esprit de piller les bagages des bâbys, et pour commencer, Khosrou-beg lui-même, mettant la main sur la bride du cheval de Moulla Housseïn, s'efforça de jeter celui-ci à bas en le tirant par la jambe. D'abord, surpris par cette agression inattendue, les bâbys reculèrent en désordre. Mais Moulla Housseïn, excellent cavalier et très-adroit dans les exercices du corps, se maintint en selle malgré les efforts du traître; tirant son sabre, il lui en déchargea un coup vigoureux, lui fendit la tête, et, poussant de grands cris, rallia les siens et les fit tenir bon. Après un combat assez court, les gens d'Aly-Abad, sans butin et les mains pures de toute spoliation, mais très-maculés de leur propre sang et en piteux équipage, prirent la fuite, laissant le champ de bataille aux bâbys.

Ce n'était pas en soi une grande victoire; elle fut suffisante pourtant, car le courage de Moulla Housseïn, qui était un peu abattu, et ses espérances, qui étaient un peu tom-

bées, s'en relevèrent du même coup. Il vit les choses sous un jour plus riant, et bien qu'il eût promis de quitter le Mazendérân, il préféra n'en rien faire. Peut-être supposa-t-il que l'agression des gens d'Aly-Abad le dégageait de sa parole, bien que le Serdar eût tenu la sienne; peut-être aussi ne supposa-t-il rien du tout, sinon qu'il lui convenait mieux de rester; et, en effet, il resta. Il chercha une place à sa convenance pour s'y retrancher. Ce n'est point une condition rare ni difficile à rencontrer au sein de la région boisée et montagneuse où il se trouvait. Il l'eut bientôt découverte dans le lieu appelé « Pèlerinage du Sheykh Tebersy. » Là, il mit son monde à l'œuvre, fit creuser un fossé, établir un retranchement en terre et en pierre, et, enfin, s'ingénia à donner le caractère et la solidité d'un château, autant qu'il y pouvait parvenir, à une retraite dont il comptait faire à l'avenir le centre de ses opérations. Il eut pour se livrer à ces travaux la plus complète liberté. Les moullas de Balfouroush, heureux d'être débarrassés de leurs craintes immédiates, n'auraient pas été charmés de recommencer une lutte qui leur avait paru très-lourde; et quant aux autorités du pays, elles étaient, pour la plupart, sur la route de Téhéran, où l'arrivée du jeune roi et les cérémonies qui en étaient la suite, et les prestations de serment, et surtout les cadeaux à faire et les intrigues à suivre, amenaient tout ce qui, en Perse, se pouvait vanter, à tort ou à raison, d'avoir quelque importance.

D'après les descriptions que j'en ai entendu faire, le château construit par Moulla Housseïn ne laissa pas que de devenir un édifice assez fort. La muraille dont il était entouré avait environ dix mètres de hauteur. Elle était en grosses pierres. Sur cette base, on éleva des cons-

tructions en bois faites avec des troncs d'arbres énormes, au milieu desquelles on ménagea un nombre convenable de meurtrières; puis on ceignît le tout d'un fossé profond. En somme, c'était une espèce de grosse tour, ayant le soubassement en pierre et les étages supérieurs en bois, garnie de trois rangs superposés de meurtrières et où l'on pouvait placer autant de toufenkdjys que l'on voudrait ou plutôt qu'on en aurait. On perça beaucoup de portes et de poternes, afin d'avoir par où entrer et sortir facilement; l'on fit des puits et on eut de l'eau en abondance; on creusa des passages souterrains pour se créer, en cas de malheur, quelques lieux de refuge, on établit des magasins qui furent aussitôt fournis et remplis de toutes sortes de provisions de bouche achetées ou peut-être bien prises dans les villages des environs; enfin, on composa la garnison du château des bâbys les plus énergiques, les plus dévoués, les plus sûrs que l'on eût sous la main. Il se trouva ainsi deux mille hommes qui, maîtres de tels moyens de défense, au sein du Mazendérân, où il n'existe pas la moindre connaissance de l'art des fortifications, où les canons sont fort rares et en tous cas d'un très-faible calibre, représentaient une puissance redoutable, et qui pouvait produire, dans une main habile, des effets considérables.

Moulla Housseïn et Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy, son collègue, ou, pour mieux dire, son lieutenant, en jugèrent ainsi, et le château était à peine terminé qu'ils recommencèrent à remplir le Mazendérân du bruit de leurs prédications. Toutefois, ils ne s'exprimaient plus tout à fait comme par le passé. Naguère ils enseignaient surtout; ils parlaient de vérités, de devoirs, de Dieu, de l'âme, en un mot, de religion. Du haut de leur château,

ils parlèrent presque exclusivement de politique, de politique bâby sans doute, mais enfin de politique. Ils annoncèrent que tous ceux qui voulaient vivre heureux dans ce monde, en attendant l'autre, avaient désormais peu de temps pour se décider. Une année encore, une année sans plus, et son Altesse le Bâb, envoyé de Dieu, allait s'emparer de tous les climats de l'univers. La fuite était impossible, la résistance puérile. Tout ce qui serait bâby posséderait le monde, tout ce qui serait infidèle servirait. Il fallait se hâter d'ouvrir les yeux, de faire soumission à Moulla Housseïn, sans quoi, tout à l'heure il allait être trop tard.

Ces discours, ces avis, ces proclamations, ces divagations, firent une impression immense. On eut peur ou espoir. De toutes parts on s'assembla, on courut au château. Les humbles ne tenaient qu'à se sauver; les ardents ouvraient des mains avides à la conquête du monde. Autour de la muraille ronde, il y avait foule, une foule toujours en mouvement, recevant à chaque instant de nouveaux renforts. Des tentes, des huttes de roseaux, des cabanes de branchage, ou plus simplement une couverture de coton jetée par terre, y servaient de résidence à une famille. On allait, on venait, on grouillait. Les uns buvaient, les autres mangeaient; les uns disputaient, les autres riaient; ici, on prêchait et l'auditoire pleurait en se frappant la poitrine ou interpellait le prédicateur pour qu'il eût à adoucir les menaces dont il poursuivait les récalcitrants. Là, on se vantait et l'on partageait le butin de l'Inde et celui de Roum. Si, par hasard, Moulla Housseïn sortait du château, ou même Hadjy Mohammed-Aly, tout le monde était debout, dans l'attitude du plus profond respect. Ces deux per-

sonnages, qui parlaient toujours du Bâb, lequel parlait de Dieu, étaient, l'un et l'autre, le Bâb et le Dieu de ces gens-là, qui n'attendaient que d'eux tout ce que d'eux ils avaient appris. L'enthousiasme le plus ardent et la foi la plus sincère régnaient, et les deux chefs étaient l'objet d'une dévotion sans bornes. J'ai dit que, sur leur passage, tout le monde se tenait debout dans l'attitude la plus révérencieuse : quand on les approchait, on se prosternait et on ne leur parlait qu'après avoir touché la terre du front et obtenu la permission d'élever les regards jusqu'à eux. Pour étendre encoredavantagecette surexcitation des imaginations déjà si frappées, Moulla Housseïn voulut faire profiter la religion nouvelle de tout ce qui est cher au peuple dans la religion ancienne et, y prenant les noms des Imams les plus populaires, il les distribua à ses principaux officiers, non pas seulement comme des titres vains, mais pour marquer positivement que leur personne était au fond la même que celle des saints personnages dont ils portaient le nom, bien qu'élevée à une plus grande hauteur. Cette institution, qui découlait, du reste, rigoureusement des doctrines du Bâb, produisit le plus grand effet et ne contribua pas peu à assurer le dévouement des fidèles et à multiplier les conversions. Un homme dont le Bâb ou son lieutenant découvraient, à des signes certains, l'identité avec tel Imam révéré depuis des siècles, tel séyd, tel saint martyr, tel personnage d'une science célèbre, cet homme-là, ainsi désigné à l'admiration et à l'obéissance, et se trouvant tout à coup l'héritier d'une gloire bien appréciée de lui et qui lui assurait une nouvelle accession de gloire et d'honneur pour le présent et pour l'avenir, cet homme-là n'avait plus que des objections

bien faibles à opposer et il plongeait dans le courant qui l'entraînait.

Quant à la foule proprement dite, à l'égard de laquelle de tels moyens de persuasion n'auraient pu être employés sans en détruire la valeur, elle tenait pour certain qu'un fidèle mort sur le champ de bataille revenait à la vie au bout de quarante jours au plus. Chacun d'ailleurs était parfaitement assuré d'avoir le paradis au jour du Jugement. Mais outre cette récompense encore lointaine, déjà, dans ce monde, on était pleinement récompensé, car on devenait roi ou prince d'un pays quelconque, ou, tout au moins, gouverneur — inamovible, j'aime à le penser. Les plus ambitieux aspiraient donc à une mort prompte, parce qu'ils avaient déjà arrêté leur idée sur le royaume qui leur convenait. Tel prenait ses arrangements pour la Chine, tel autre préférait la Turquie ; quelques-uns — et voilà une trace de l'influence européenne — avaient jeté leur dévolu sur l'Angleterre, la France ou la Russie.

Je dois dire que rien dans les doctrines écrites du Bâb ne justifie de pareilles idées ; mais toutes les religions sont sujettes à donner naissance, en dehors d'elles-mêmes, sous l'action des imaginations grossières, à un certain nombre de dogmes qui entrent dans la croyance et ce qu'on peut appeler la théologie du bas peuple, lequel, sans ces inepties, serait réduit souvent à ne pas avoir de croyances du tout, car il ne lui appartient pas, le plus ordinairement, de se hausser jusqu'à quelque chose de raisonnable.

Bref, les soldats de Moulla Housseïn-Boushrewyèh et de Hadjy Mohammed-Aly étaient pleins d'ardeur, et d'une ardeur incomparable. Les deux chefs, excités et soutenus par des lettres fréquentes que son Altesse le Bâb leur

écrivait de Shyraz, faisaient passer dans l'âme de leurs officiers la confiance absolue qui les animait eux-mêmes. Ceux-ci rapportaient aux soldats ce qu'ils avaient entendu, et les soldats se répétaient ce qu'ils avaient compris. Toute l'armée jurait que le Bâb avait annoncé d'avance et fixé le résultat des plus prochaines journées : le Mazenderân conquis, une marche glorieuse sur Rey, une grande bataille, et, dans une montagne voisine de Téhéran, une fosse vaste et profonde pour les dix mille musulmans tués dans la victoire.

CHAPITRE VIII

COMBATS ET SUCCÈS DES BABYS DANS LE MAZENDÉRAN

Cependant les fêtes de l'intronisation royale étaient terminées dans la capitale. Le roi Nasreddin-Shah avait pris entière possession du gouvernement. Hadjy Mirza Agassy, chassé d'un pouvoir dont il avait passé son temps à se moquer, s'était retiré à Kerbela, et il y employait ses derniers jours à faire des niches aux moullas et un peu aussi à la mémoire des saints martyrs. Son successeur, Mirza Taghy-Khan, Émyr-Nizam, un des hommes de valeur que l'Asie a produits dans ce siècle, était résolu à en finir avec tous les désordres. Il fermait les cafés où l'on déblatérait par trop fort contre le gouvernement, et, pour arrêter l'habitude de se tuer en plein jour à coups de gama dans le quartier de la porte de Doulâb, habitude introduite par les Kurdes Makouys, compatriotes de l'ancien premier ministre, il maçonna plusieurs de ces assassins dans la muraille de la mosquée, à Shahabdoulazim, et leur fit arracher la tête par des cordes que tiraient des chevaux emportés. Ainsi, forcené pour le bon ordre, l'Émyr-Nizam avisa bien vite aux affaires du Mazendérân, et quand les grands de cette province, venus

à Téhéran pour faire leur cour au roi, furent au moment de leur départ, on leur commanda de prendre de telles mesures que la sédition des bâbys ne se prolongeât pas davantage. Ils promirent d'agir pour le mieux.

En effet, aussitôt de retour, ces chefs se mirent en mouvement afin de réunir leurs forces et de se concerter. Chacun écrivit à ses parents de venir le joindre. Hadjy Moustafa-Khan manda son frère Aga-Abdoullah. Abbas-Kouly-Khan Laredjany appella Mohammed-Sultan et Aly-Khan de Sewad-Kouh. Tous ces gentilshommes avec leur monde s'arrêtèrent au dessein d'attaquer les bâbys dans leur château avant que ceux-ci ne songeassent à prendre eux-mêmes l'offensive. Les officiers royaux voyant les chefs du pays en aussi bonne disposition, rassemblèrent de leur côté un grand conseil, où s'empressèrent de se rendre les seigneurs nommés tout à l'heure, puis Mirza Agay, Moustofy du Mazendérân ou contrôleur des finances, le chef des Oulémas et beaucoup d'autres personnages de grande considération. Le résultat des délibérations fut que Aga-Abdoullah mit sur pied deux cents hommes de son village d'Hézar-è-Djérib, gens choisis; plus un certain nombre de toufenkdjys, qu'il prit de côté et d'autre, et quelques cavaliers nobles de sa tribu. Dans cet équipage, il vint se poster à Sâry, prêt à entrer en campagne. De son côté, le contrôleur des finances leva une troupe parmi les Afghans domiciliés à Sâry et y joignit quelques hommes des tribus turques placées sous son administration. Aly-Abad, le village si rudement châtié par les bâbys, et qui aspirait à une revanche, fournit ce qu'il put et se renforça d'une partie des hommes de Gâdy, qui, en raison du voisinage, se laissèrent embaucher. On convint qu'Aga-Abdoullah pren-

drait le commandement général et marcherait immédiatement contre l'ennemi.

Il sortit, en effet, de Sâry en très-bonne disposition, monta d'Ab-è-Roud à la haute vallée de Lâr, et, arrivé au village de ce nom, il y fit halte. De sa personne, il fut reçu dans la maison de Nezer-Khan Kerayly. La nuit se passa fort tranquillement, bien qu'on se tînt sur ses gardes à cause du voisinage des bâbys. Le lendemain, après s'être encore renforcé d'une troupe de gens du district de Koudar, on reprit la marche, et l'on arriva enfin en vue du château du Sheykh Tebersy. La garnison s'était retirée à l'intérieur ; rien ne paraissait au dehors ; la vallée était absolument silencieuse. Aga-Abdoullah se mit immédiatement et bravement à l'œuvre. Il commanda d'ouvrir une sorte de tranchée où il plaça des toufenkdjys, qui commencèrent à entretenir un feu assez vif contre la muraille. Ceci dura toute la journée et ne produisit aucun résultat, les bâbys se contentant de répondre faiblement, de sorte que les deux partis allèrent se coucher sans qu'on pût encore rien dire de ce qui avait été fait.

Mais, un peu avant le jour, Moulla Housseïn-Boushrewyèh ouvrant une de ses nombreuses poternes, sortit brusquement, et attaqua les gens de Koudar profondément endormis. Il commençait à en faire massacre, quand Aga-Abdoullah, averti par le bruit, accourut à la tête de ses gens et fusilla les bâbys à bout portant, ce qui arrêta la chasse que ceux-ci donnaient à leurs victimes. Les nouveaux arrivés étaient des cavaliers nobles pour la plupart, des nomades ; ils avaient l'habitude des armes et savaient tenir bon. Cependant, Moulla Housseïn se précipita sur eux comme il avait fait sur la milice de

Koudar. Lui-même, à la tête de ses fidèles, il frappait de la pointe et du tranchant, déchargeant ses pistolets dans la foule et faisant tête à tous. Un jeune Afghan, bien découplé, se jeta sur lui. Moulla Housseïn trouva un adversaire. Les sabres faisaient feu l'un sur l'autre; soudain, un des pieds du cheval de l'Afghan s'enfonce dans un trou; le cavalier est jeté par terre; Moulla Housseïn le tue roide. Pendant cette lutte, la victoire se décidait ailleurs pour les bâbys. Aga-Abdoullah, entouré de tous côtés par un flot d'assaillants, tombait frappé à mort, avec trente des siens, et le reste de ses gens, les uns sains et saufs, les autres fort mal arrangés, prenaient la fuite dans toutes les directions. Beaucoup, dans le nombre, n'avaient eu aucune part au combat. Réveillés par les coups de feu, ils ne purent arriver à temps, et les fuyards leur apprenant la mort du chef commun, ils ne se mirent plus en peine que de gagner pays d'un pas relevé. En courant ainsi, la troupe en déroute atteignit le village de Ferra et voulut y prendre haleine; mais les bâbys étaient sur ses talons et tombèrent sur elle. Ce ne fut pas un combat : les musulmans, ahuris, plièrent encore. Le village fut mis à sac, et personne, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, dit le récit, ne fut épargné; ensuite, le feu dévora les maisons. Quand je répète, d'après les relations, que tout le monde fut égorgé, c'est par respect pour l'usage adopté en histoire depuis la plus haute antiquité et continué pieusement jusqu'à nos jours, de prendre les intentions pour le fait et d'affirmer l'absolu, que la pratique des choses n'admet jamais. La vérité vraie, c'est qu'une partie encore notable de la population de ce triste village s'enfuit saine et sauve dans la montagne, pleurant ses parents, ses récoltes et ses

jardins, et s'en alla répandre dans tout le Mazendérân l'horreur de la catastrophe qui venait de la frapper. Chacun de ces malheureux se disait le seul et dernier survivant. L'impression fut profonde et terrible. Toute la province tomba dans une sorte de stupeur, causée surtout peut-être par l'idée qu'on se faisait de l'exaltation des bâbys, et par le retour que les musulmans ne pouvaient s'empêcher de faire sur leur propre tiédeur. Les moullas tremblaient et se voyaient déjà anéantis. Nulle part, autour d'eux, ils n'apercevaient dans les esprits une ardeur quelconque à les défendre, tandis que chez l'adversaire ils ne voyaient que vigueur et frénésie. Dans cette désolation générale, on cria vers Téhéran et l'on demanda de l'aide.

L'Émir-Nizam entra dans un transport de violente colère en apprenant ce qui venait de se passer. Il s'indigna aux terreurs qu'on lui dépeignait. Trop loin du théâtre de l'action pour bien apprécier l'enthousiasme sauvage des rebelles, ce qu'il en comprit, ce fut qu'il était besoin d'en finir avec eux avant que leur énergie n'eût encore été exaltée par des succès trop réels. Le prince Mehdy-Kouly-Mirza, nommé lieutenant du roi dans la province menacée, partit avec des pouvoirs extraordinaires. On donna ordre de dresser la liste des morts tombés dans le combat devant le château des bâbys et dans le sac de Ferra, et des pensions furent promises aux survivants. Hadjy Moustafa-Khan, frère d'Aga-Abdoullah, reçut des marques solides de la faveur royale; enfin, on fit ce qui était possible pour relever les courages et rendre aux musulmans un peu de confiance en eux-mêmes.

Une des premières mesures que prit le Shahzadèh en

arrivant sur le lieu de son commandement, ce fut d'ordonner à Abbas-Kouly-Khan, chef du Laredjân, de descendre de sa vallée de Lâr et des environs du Demawend avec ses tribus et de rejoindre le camp qu'on allait former sous Amôl. En conséquence, la vieille ville vit arriver dans ses jardins une quantité de tentes noires : tribus turques, tribus persanes, ou, comme on dit, Kurdes, et, en peu de temps, une petite armée se trouva sur pied. On n'est pas exigeant en fait d'ordre dans une armée asiatique. En présence de cette foule, les courages se redressaient un peu. On rechercha les bâbys et l'on déclara qu'ils ne seraient plus tolérés dans aucun lieu du Mazendérân. Les mesures prises contre eux se succédaient rapidement comme des menaces, en même temps que les troupes étaient dirigées vers le château des bâbys, à travers les sentiers de la montagne. L'expédition ne tarda pas à atteindre la région froide, car le Mazendérân est le pays des brusques transitions par excellence. En quelques heures, on passe d'une rizière humide à un bois d'orangers, à une forêt ténébreuse et toute européenne, à une terre haute sans végétation, à des montagnes glacées au cœur de l'été, à des amas de neige qui ne fondent jamais. Le Shahzadèh en faisait l'expérience. Parti d'Amôl, où fleurit la grenade et où mûrit le citron, il fut enveloppé soudain, dans les défilés qu'il dut traverser et sur les plateaux qui leur faisaient suite, par des brouillards épais qui se résolurent bientôt en tempête de neige non-seulement très-incommode, mais redoutable au plus haut degré pour les hommes et pour les animaux.

Les nomades du Laredjân, qui composaient la force principale de l'armée, avaient trop l'usage de ces bour-

rasques pour ne pas prendre de leur mieux les moyens de s'en préserver. Sans souci de l'expédition, ils se dispersèrent, courant où ils savaient devoir trouver soit des anfractuosités de rochers, soit des ouvertures de plaines plus favorablement exposées que le reste du pays et où l'ouragan leur ferait moins de mal. Bref, ils pensèrent très-bien à leur sûreté personnelle et ne s'occupèrent en aucune façon ni de la personne morale de l'armée, ni du but qu'ils poursuivaient, sinon, peut-être, pour maudire de leur mieux le chef qui les amenait dans un tel embarras.

Moulla Housseïn-Boushrewyèh et son collègue Hadjy Mohammed-Aly surveillaient de près les mouvements de l'ennemi. Ils comptaient sur la tempête; elle était de saison et ils s'étaient arrangés pour mettre à profit les occasions qu'elle présenterait. Servis à souhait, ils n'auraient jamais pu espérer aussi bien. Moulla Housseïn, averti par ses éclaireurs, quitta le château à la première veille de la nuit. C'était le 15 du mois de Sefer; il était suivi de trois cents hommes, sans plus; mais des hommes résolus à tout, inébranlables comme lui-même; et malgré les ténèbres et le trouble général de la nature, il jeta ce monde sur le dos de l'armée royale, qui ne s'attendait pas à un tel surcroît de péril, et qui, dispersée partout, ainsi que je l'ai dit, avait surtout fini par s'accumuler dans le village de Daskès, au milieu de la montagne, où le prince, très-fatigué, s'était retiré dans la meilleure maison, avait soupé, s'était couché et dormait.

Moulla Housseïn avait marché aussi rapidement que la nuit, la tempête, la neige, qui tombait en abondance, et l'état de la route le permettaient. A tous les hommes, cavaliers ou piétons de l'armée du Shahzadèh que l'on

rencontrait, on disait : « Nous sommes des gens d'Abbas-Kouly-Khan Laredjany, qui nous a envoyés à votre aide, et lui-même arrive derrière nous avec plus de monde. » A ce discours, les soldats de l'armée royale perdaient tout soupçon et laissaient passer la troupe des bâbys, sans songer à donner l'alarme ni surtout à faire résistance. L'ennemi parvint de la sorte jusqu'à Daskès, entra dans les rues du village et prit ses mesures pour entourer la maison où se trouvait le prince endormi. On avait sans doute placé des karaouls ou sentinelles autour de cette demeure; mais, suivant un usage immémorial en Orient, usage en vigueur au siége de Béthulie comme autour du tombeau de Notre-Seigneur, une sentinelle est un guerrier qui dort de son mieux auprès du poste qu'il est chargé de garder. Les soldats de Mehdy-Kouly-Mirza ne dérogeaient pas à cette règle. Roulés dans leurs manteaux de feutre, ils étaient étendus par terre, la tête bien couverte, afin de ne pas sentir la neige qui tombait sur eux. Quelques-uns pourtant se réveillèrent au bruit. Ils demandèrent de quoi il s'agissait; mais, ayant entendu la réponse convenue, que c'étaient les gens du Serdar Abbas-Kouly-Khan, ils se remirent en devoir de continuer leur somme. Ainsi, la maison fut promptement et sûrement cernée, et les entrées de la rue bien occupées, afin que personne ne pût venir au secours du prince. Alors Moulla Housseïn donna le signal et tous ses gens se mirent à crier : « Le prince est mort! le prince est tué! sauve qui peut! »

Aussitôt la porte de la maison fut entaillée rapidement à coups de hache, tandis qu'on faisait main basse sur les karaouls. Le passage forcé, et il le fut bientôt, Moulla Housseïn et ses gens se précipitèrent en furieux sur les

officiers du prince, qui accouraient épouvantés, déjà démoralisés, et les assommèrent, tandis que quelques-uns de leurs compagnons mettaient le feu en plusieurs endroits. Le désordre, le trouble, la terreur peuvent s'imaginer. Les misérables, ainsi surpris, ne savaient pas même à qui ils avaient affaire et songeaient aux diables autant qu'aux bâbys. On se poussait de chambre en chambre; on trébuchait sur les terrasses. Le feu s'était rapidement communiqué à un Imamzadèh ou oratoire en bois contigu à la maison du prince et dont les vieilles poutres flambaient à merveille. Les musulmans purent voir alors briller les sabres, les khandjars, les gamas, les fusils de leurs adversaires, aux clartés lugubres des flammes qui les menaçaient. Tous ceux qui tombaient sous les coups ou sous les balles, les bâbys les lançaient au milieu de l'incendie. — « Brûle, impie! » disaient-ils. C'était une scène effroyable : bravoure, fureur, exaltation religieuse s'y heurtaient contre l'incertitude, le courage qui désespère, le renoncement désolé à la possibilité de sauver sa vie. Les toufenkdjys de Sewad-Kouh, qui défendaient l'intérieur de la maison où s'était retiré le prince, se conduisirent en braves gens. Cependant, les bâbys les rompirent et entrèrent.

D'abord furent tués les deux princes, Sultan Housseïn-Mirza, fils de Feth-Aly-Shah, et Daoud-Mirza, fils de Zell-è-Sultan, oncle du roi. Leurs deux corps allèrent rejoindre dans le foyer brûlant ceux de leurs défenseurs. A côté d'eux tomba Mirza-Abdoul-Baghy, conseiller d'État. Il fut aussi jeté dans le feu. Un instant après, le chef de l'armée, Medhy-Kouly-Mirza, se vit assailli. Un bâby, à cheval sur la muraille de la cour, fit feu sur lui et le manqua. Un autre, se laissant tomber dans la petite cour

intérieure où il était, vint en courant tirer à bout portant sur lui et le manqua encore. Le prince comprit que toute défense était impossible. Il sortit de la maison, et plus heureux que bien des victimes de cette nuit, il réussit à s'échapper du village et à gagner le désert.

En quelques instants, son armée, déjà si fort en désordre, était dissipée par les trois cents hommes de Moulla Housseïn. N'était-ce pas l'épée du Seigneur et de Gédéon? Tandis que la plupart des fugitifs couraient au hasard, des hommes d'Ashref, moins épouvantés que les autres, résolurent et de ne pas se séparer et de ne point aller chercher la mort presque certaine qui les attendait dans la montagne, devenue impraticable par ce temps de frimas. Ils se bornèrent à s'écarter un peu du village et faisant ferme dans une position assez forte, ils roulèrent autour d'eux un cercle de grosses pierres superposées et s'en bâtirent un retranchement.

Des bâbys avaient aperçu ces braves précipitant leur travail, et avaient couru en donner avis à Moulla Housseïn. Celui-ci ne voulut pas que sa victoire restât inachevée, et il détacha Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy pour aller détruire le groupe insolent qui le bravait. Le Hadjy, le sabre à la main, courut avec les siens sur les gens d'Ashref. Mais, à la première décharge de ceux-ci, une balle lui entra par la bouche et le jeta sur le carreau. Les musulmans remarquent avec intérêt que c'est par la bouche que la balle est entrée, punissant, à leur avis, tant de blasphèmes proférés contre la religion du Prophète. Quant aux bâbys, ils suivirent leur chef, et les Ashréfys auraient obtenu la récompense de leur courage, si une autre bande d'ennemis n'était accourue les attaquer avec une nouvelle fureur.

Le combat reprit donc, mais les Ashréfys ne cédaient point. Sûrs de mourir s'ils se rendaient, et puisant dans leur résolution une généreuse espérance, ils redoublaient leurs feux, et bons tireurs comme tous les Mazendérânys, rendaient le jeu terrible aux assaillants. Le jour vint et éclaira leur résistance. On pouvait voir de loin — car le lieu où ils s'étaient fortifiés était entouré d'un amphithéâtre de montagnes — cette poignée de jeunes gens multipliant ses efforts pour échapper à une mort qui semblait certaine. Les débris de l'armée n'ayant pu forcer les passages encombrés par les neiges et n'étant encore qu'à peu de distance autour d'eux, les contemplaient, et probablement faisaient des vœux pour eux; mais pas un des chefs, pas un des soldats n'essaya un effort qui eût pu les dégager. La vue de l'héroïsme est tout aussi bonne à glacer les courages qu'à les animer. Enfin les Ashréfys succombèrent un à un. La victoire des bâbys était complète. Ils réunirent le butin qu'ils purent tirer du village, les bagages du prince et ceux de ses troupes, en chargèrent les bêtes de somme, et regagnèrent en paix leur château en présence de l'armée royale pétrifiée d'épouvante, bien que incomparablement plus nombreuse et plus forte. Mais tel était l'abattement, qu'un corps de six cents hommes qui n'avait été ni entamé ni attaqué, et qui savait seulement par simple ouï-dire ce qui était arrivé pendant la nuit, averti que les bâbys, dans leur mouvement de retraite, allaient passer sur le terrain qu'il occupait, s'enfuit d'inspiration et à l'unanimité longtemps avant que ceux-ci eussent paru. La vérité est que ces musulmans n'étaient nullement éloignés de considérer Moulla Housseïn comme un prophète.

Nous avons laissé Mehdy-Kouly-Mirza courant loin de sa maison incendiée et errant seul dans la campagne, à travers les neiges et les ténèbres. A l'aube il se trouva dans un défilé inconnu, perdu en des lieux horribles, mais en réalité éloigné seulement d'un peu plus d'une demi-lieue du lieu du carnage. Le vent apportait à ses oreilles le bruit des décharges de la mousqueterie.

Dans ce triste état et ne sachant que devenir, il fut rencontré par un Mazendérâny monté sur un cheval assez bon, qui, en passant près de lui, le reconnut. Cet homme mit pied à terre, fit monter le prince à sa place et s'offrit à lui servir de guide. Il le mena dans une maison de paysans, où il l'installa dans l'écurie; ce n'est pas un séjour méprisé en Perse. Tandis que le prince mangeait et se reposait, le Mazendérâny remonta à cheval, et, battant le pays, alla donner à tous les soldats qu'il put rencontrer l'heureuse nouvelle que le prince était sain et sauf. Ainsi, bande par bande, il lui amena tout son monde, ou au moins un rassemblement assez respectable.

Si Mehdy-Kouly-Mirza avait été un de ces esprits altiers que les échecs n'abattent point, il eût peut-être jugé sa situation médiocrement modifiée par le malheur de la nuit précédente; il eût considéré l'affaire comme le résultat d'une surprise, et, avec les troupes qui lui restaient, se fût efforcé de sauver au moins les apparences en maintenant son terrain, car, de fait, les bâbys s'étaient retirés et on n'en voyait plus nulle part. Mais le Shahzadèh, loin de se piquer de tant de fermeté, était un pauvre caractère, et il s'empressa, quand il vit sa personne si bien gardée, de sortir de son écurie pour se diriger vers le village de Gâdy-Kela, d'où il se rendit en toute hâte à Sâry. Cette conduite eut pour effet d'aug-

menter encore dans toute la province l'impression produite par la première nouvelle de la surprise de Daskès. Partout on perdit la tête : les villes ouvertes se crurent exposées à tous les périls, et malgré la rigueur de la saison, on vit des caravanes d'habitants paisibles, mais fort désolés, qui emmenaient leurs femmes et leurs enfants dans les solitudes du Demawend, pour les soustraire aux inévitables dangers qu'indiquait manifestement, pour tout ce monde, la prudente conduite du Shahzadèh. Quand les Asiatiques perdent une fois la tête, ce n'est pas à demi. Cependant cette situation ne pouvait indéfiniment se prolonger, pour le prince moins que pour personne. Il ne suffisait pas d'avoir peur, il fallait surtout ne pas irriter contre soi le terrible Émyr-Nizam, qui, lorsqu'il aurait appris les nouvelles, ne serait certes pas satisfait. Encourir le châtiment de ce ministre sévère, c'était peut-être pis que d'avoir affaire à Moulla Housseïn-Boushrewièh. Ainsi, perplexe et ne sachant où se tourner, le Shahzadèh, pauvre homme, donna des ordres pour qu'on réunit de nouvelles forces et qu'on mît sur pied une autre armée. L'empressement était faible de la part de la population des villes à aller servir sous un chef dont on venait de voir le mérite et l'intrépidité à l'épreuve. Toutefois, moyennant quelque argent et beaucoup de promesses, les moullas surtout, qui ne perdaient pas leur cause de vue et qui étaient assurément les plus intéressés dans toutes ces affaires, s'agitant beaucoup, on finit par rassembler bon nombre de toufenkdjys. Quant aux cavaliers des tribus, du moment que leurs chefs montent à cheval, ils en font autant et n'en demandent pas davantage. Abbas-Kouly-Khan Laredjany obéit sans hésiter à l'ordre d'envoyer un nouveau con-

tingent. Seulement, cette fois, soit par défiance de ce que l'ineptie du prince pourrait faire courir de risques inutiles à ses parents et à ses sujets, soit par une certaine ambition de se signaler lui-même, il ne confia plus à personne la conduite de ses gens. Il se mit à leur tête, et, par un coup hardi, au lieu de rejoindre l'armée royale, il s'en alla tout droit attaquer les bâbys dans leur refuge, puis il donna avis au prince qu'il était arrivé devant le château du Sheykh Tebersy et qu'il en faisait le siége. Du reste il annonçait qu'il n'avait aucun besoin de secours ni d'aide, que ses gens lui suffisaient et au delà, et que seulement, s'il plaisait à son Altesse Royale de se donner de sa personne le spectacle de la façon dont lui, Abbas-Kouly-Khan Laredjany, allait traiter les rebelles, il lui ferait honneur et plaisir.

Les nomades turks et persans passent leur vie à chasser, souvent aussi à guerroyer, et surtout à parler de chasse et de guerre. Ils sont braves, mais non tous les jours, et ils tomberaient sous le coup de la remarque de Brantôme, qui, dans son expérience des guerres de son époque, avait beaucoup rencontré de pareils courages, qu'il nomme assez bien *journaliers*. Mais ce que sont ces nomades d'une manière très-uniforme et constante, c'est grands parleurs, grands démanteleurs de villes, grands massacreurs de héros, grands exterminateurs de multitudes; en somme, naïfs, très à découvert dans leurs sentiments, très-vifs dans l'expression de ce qui échauffe leurs têtes, extrêmement amusants. Abbas-Kouly-Khan Laredjany, homme très-bien né assurément, était un type de nomade accompli.

Mehdy-Kouly-Mirza n'aurait pu se donner, lui, pour un guerrier bien téméraire, on vient de le voir; mais il

remplaçait l'intempérance de l'intrépidité par une qualité utile aussi à un général : il ne prenait pas au pied de la lettre les fanfaronnades de ses lieutenants. Craignant donc qu'il n'arrivât malheur à l'imprudent nomade, il lui envoya immédiatement des renforts. Ainsi partirent en toute hâte Mohsen-Khan Sourèty avec ses cavaliers, une troupe d'Afghans, Mohammed-Kerym-Khan Ashrefy avec des toufenkdjys de la ville et Khélyl-Khan, de Sewad-Kouh, avec les hommes de Gâdy-Kela. Ces chefs, soit par esprit de contradiction à l'égard du prince, soit qu'ils se souciassent médiocrement de voir leur rival ordinaire, le khan du Laredjân, s'illustrer par l'exploit qu'il avait annoncé, s'empressèrent de donner à celui-ci les plus sages conseils et les plus propres à refroidir son ardeur. Ils lui remontrèrent qu'il ne fallait pas trop présumer de soi-même et que Moulla Housseïn n'était pas facile à forcer. On savait, du reste, jusqu'à quel point ce maître des bâbys était redoutable dans ses résolutions impétueuses; il fallait tâcher de s'en garantir, et, pour cela, la première des opérations devait être d'élever, en face des murailles qu'on voulait faire tomber, un fort retranchement en pierre où l'on pourrait être à l'abri des coups de main.

Abbas-Kouly-Khan Laredjany répondit comme aurait fait un gentilhomme français du moyen âge. « Jamais, dit-il aux autres chefs, jamais il ne sera dit que des hommes de ma tribu se soient cachés derrière des tas de pierres quand ils avaient l'ennemi en face. Nos seuls retranchements à nous, ce sont nos corps! » Il ne fut pas possible de rien obtenir d'autre du Serdar et on dut en passer par ce qu'il voulait. Le camp fut donc établi sans autres précautions que les sentinelles somnolentes à

l'usage du pays, et l'on resta ainsi en face et autour du château des bâbys.

Ceux-ci semblaient frappés de terreur. Ils ne paraissaient pas sur leurs murailles; ils ne se montraient pas aux meurtrières des étages supérieurs; ils ne faisaient pas le moindre bruit. Bien plus, ils envoyèrent des parlementaires pour demander grâce. Le Serdar enchanté leur promit de les pendre. Sur cette parole, des négociations s'engagèrent et plusieurs députations furent envoyées à Abbas-Kouly-Khan. Il ne voulait pas démordre de sa sévérité; mais les autres chefs ne dissimulaient pas qu'ils seraient disposés à en finir à meilleur compte; de sorte que, soutenus de ce côté, les députés argumentaient, acceptaient, cédaient et retournaient au château pour prendre de nouveaux ordres. De cette façon, plusieurs jours se passèrent en pourparlers, et le Serdar se tenait pour bien assuré que ce n'était pas du temps perdu, tout au contraire : que c'était du temps admirablement employé pour sa gloire. Il va sans dire que la surveillance était devenue, de fort médiocre, tout à fait nulle, et que les troupes étaient étalées devant le château aussi bien à la bonne foi que si elles eussent été chez elles.

Une nuit — ce fut la dixième de Rébi-Oul-Ewwel — trois heures avant le jour, Moulla Housseïn-Boushrewyèh, à la tête de quatre cents toufenkdjis, sortit du château dans le plus profond silence. Il s'avança rapidement vers le camp, et se portant sur les groupes de dormeurs, lui et ses gens commencèrent à égorger de leur mieux. Ils avaient affaire aux contingents de Hézar-è-Djerib et de Sewad-Kouh. Ces miliciens, ainsi assaillis, se jetèrent du côté où campaient les hommes de Gâdy et ceux de Sourèty et d'Ashref, et les uns épouvantant les autres, toute cette

foule mêlée se mit à courir comme un troupeau de moutons du côté du quartier du Serdar. Pour augmenter la confusion, les bâbys, tout en frappant et en poursuivant, mettaient le feu aux cabanes, aux abris, et des cris horribles, tant ceux qu'ils poussaient eux-mêmes pour effrayer leurs adversaires, que ceux dont les assaillis n'étaient pas ménagers dans leur épouvante, portaient le désordre à son comble. On ne se reconnaissait plus; on ne savait plus où l'on était. Troublés par l'éclat fulgurant des flammes ou aveuglés par l'obscurité, on tirait les uns sur les autres et les balles atteignaient plus d'amis et de confédérés qu'elles ne frappaient d'assaillants.

Le Serdar réveillé, surpris, envahi tout à coup par la foule qui affluait de son côté, eut peine à trouver un cheval et, après l'avoir trouvé, à se mettre dessus. Furieux, mais forcé de reculer, il gagna, en combattant, la limite du camp opposée à celle qui faisait face au château, et ne pouvant se décider à fuir, resta assez longtemps à faire le coup de feu au milieu de quelques-uns de ses parents, qui l'avaient rejoint et tenaient bon avec lui. Parmi ceux-ci, Mohammed-Sultan, yaver — titre que nous traduirons par celui de major, — se jetait en avant dans la foule et suppliait les fuyards de s'arrêter, promettant de les rendre vainqueurs de l'ennemi. Dans ce moment, Moulla Housseïn apparut à cheval, excitant les siens et frappant plus fort qu'eux tous. En l'apercevant, le yaver redoubla d'énergie dans ses supplications et dans ses apostrophes : « Arrêtez-vous! arrêtez-vous! criait-il; le voilà ici, cet homme sans religion et sans foi! Venez le prendre! frappons-le! C'est lui qui doit craindre et non pas vous! » Tandis que le brave gentilhomme tâchait ainsi de ranimer des courages éteints, les bâbys l'entou-

rèrent; personne ne le défendit, et, en quelques minutes, malgré sa résistance, il tomba haché de coups de sabre.

Cependant cet exemple ne fut pas stérile et trouva quelques imitateurs. Mirza Kérym-Khan Ashrefy, Aga-Mohammed-Hassan du Laredjân et quelques toufenkdjys d'Ashref, se firent à la hâte un petit rempart de pierres et, jurant qu'ils ne fuiraient pas et ne se laisseraient pas prendre vivants, se mirent à combattre avec cette intrépidité absolue que des résolutions semblables font toujours naître chez les soldats asiatiques. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, Mirza Kérim-Khan dit à Aga-Mohammed-Hassan Laredjany : « Tu vois bien, parmi les bâbys, cet homme en turban vert : tire dessus! » Ce qu'il fit lui-même immédiatement.

L'homme au turban vert, c'était Moulla Housseïn lui-même. On le vit porter la main à sa poitrine et on comprit que la balle l'avait frappé là. Au même instant, Aga-Mohammed-Hassan, qui avait entendu les paroles de son camarade et vu l'effet, abaissa son arme à son tour et lâcha la détente. Le coup partit et atteignit encore Moulla Housseïn dans le côté. Ainsi blessé, le chef bâby n'en continua pas moins à donner des ordres et à conduire et activer les mouvements des siens jusqu'au moment où, voyant que la somme des résultats possibles était acquise, il donna le signal de la retraite en se tenant lui-même à l'arrière-garde.

Le retour au château ne se fit pas sans encombre. Les toufenkdjys d'Ashref, retranchés derrière le petit mur, sortirent avec leurs chefs et harcelèrent les bâbys. Mais ils étaient trop peu nombreux pour leur faire grand mal, quoique, en somme, ce combat eût coûté aux gens du château une centaine d'hommes tués ou mis hors de combat,

et leur chef blessé. Cependant le camp était détruit. Il s'en fallut toutefois que le désastre fût comparable à celui de Medhy-Kouly-Mirza. Une partie de l'armée se débanda sans doute, mais il resta encore quelques groupes qui purent se rejoindre au point du jour et le reste fut rallié dans la journée. Abbas-Kouly-Khan Laredjany avait été rejeté à une extrémité du camp avec une cinquantaine d'hommes. Abdoullah-Khan, l'Afghan, n'avait gardé près de lui que trois hommes, mais il avait tenu bon. Mohsen-Khan avait fait de même avec quelques fantassins d'Ashref.

Quand le jour parut, il se trouva que les bâbys étaient rentrés dans leur fort, et Mirza Kérym-Khan Ashrefy, avec ses compagnons, était maître du champ de bataille. Ils se mirent à pousser de grands cris pour prévenir et faire arriver leurs compagnons au cas où il s'en trouverait qui fussent restés dans le voisinage et pussent les entendre; aussitôt, en effet, le Serdar et ceux qui s'étaient maintenus çà et là se réunirent. On parcourut le champ de bataille; on rassembla et on enterra les morts, en tant qu'ils furent reconnus pour musulmans. Quant aux cadavres bâbys, on leur coupa la tête; on mit ce butin de côté comme trophée, et à quelques jours de là, on expédia ces dépouilles à Balfouroush et dans les autres villes du Mazendérân, afin de montrer que les bâbys n'étaient pas invincibles. Le Serdar, cependant, envoya Abdoullah-Khan, l'Afghan, au prince, pour lui raconter comment les choses s'étaient passées et mettre, autant que possible, les apparences de son côté.

La tâche n'était pas trop difficile. Il est certain que les bâbys étaient rentrés dans leur château sans achever leur victoire; qu'ils s'étaient laissé poursuivre par une

poignée d'hommes, et que, pendant la journée du lendemain et les jours suivants, ils avaient souffert que l'ennemi enterrât ses morts et qu'il décapitât honteusement les corps des leurs. Voici ce qui avait causé dans leur courage cette défaillance peu attendue : les deux blessures de Moulla Housseïn étaient graves; il perdait beauboup de sang. A force d'énergie, il put se maintenir à cheval et donner encore ses directions et ses ordres pendant quelque temps; mais il sentit bientôt que ses forces s'épuisaient, et qu'il ne pouvait s'obstiner davantage à lutter contre la douleur sans aller au-devant d'une catastrophe déplorable pour lui-même, plus déplorable encore pour les siens, qui ne pouvaient se passer de lui. Il ordonna donc la retraite, bien à contre-cœur, et abandonna une victoire déjà plus que sûre. Il était temps; car lorsqu'il atteignit la porte du château, ses forces l'abandonnèrent complétement et il tomba de cheval au milieu de ses soldats épouvantés.

On le porta mourant sur son lit. Alors il réunit ses officiers et leur recommanda la fermeté la plus inflexible. Il leur défendit de croire qu'il pût réellement mourir; c'étaient là de pures apparences qui ne devaient pas les tromper; en effet, pas plus tard que quatorze jours après une mort transitoire, il allait renaître. Il les engagea à ne jamais abandonner la foi et les préceptes qu'il leur avait communiqués, et à conserver toujours une fidélité, un amour et un respect absolus à l'Altesse Sublime. En ce qui concernait ce qu'on devait faire de son corps, il recommanda à ses plus affidés confidents de l'enterrer en secret et de telle sorte que personne ne pût savoir où il aurait été mis. Nul doute qu'il ne voulût ainsi soustraire son cadavre aux outrages des musulmans, et sa tête

à l'exposition sur les places publiques. Enfin il expira, et la religion nouvelle, qui reçut en lui son proto-martyr, perdit du même coup un homme dont la force de caractère et l'habileté lui auraient rendu des services bien utiles, si sa vie avait pu se prolonger. Les musulmans ont naturellement une profonde horreur pour le souvenir de ce chef; les bâbys lui vouent une vénération correspondante. Ils ont raison des deux parts. Ce qui est certain, c'est que Moulla Housseïn-Boushrewyèh a le premier donné au bâbysme, dans l'empire persan, cette situation qu'un parti religieux ou politique ne gagne dans l'esprit des peuples qu'après avoir fait acte de virilité guerrière.

Après l'enterrement de Moulla Housseïn, qui eut lieu avec les précautions prescrites par lui, les bâbys du château eurent encore à enterrer les blessés qu'ils avaient ramenés avec eux et dont une bonne partie succomba. Ensuite, ils exécutèrent une nouvelle sortie. Mais le Serdar avait quitté la place et était retourné chez lui avec ses hommes. Débarrassés ainsi du soin de combattre, ils ouvrirent les tombes des musulmans, en tirèrent les cadavres, les décapitèrent, et ayant planté de grands pieux devant la porte principale de leur château, ils fichèrent les têtes sur les pointes. Quant aux corps, ils allèrent les jeter dans le désert, afin que les bêtes et les oiseaux pussent en faire leur proie. En même temps, ils recherchèrent avec soin les restes de leurs compagnons mutilés par les gens du Serdar et les ensevelirent avec respect. Cela fait, ils rentrèrent dans leur forteresse.

CHAPITRE IX

CHUTE DU CHATEAU DU SHEYKH TEBERSY. — TROUBLES A ZENDJAN.

Cependant, avant d'avoir encore aucune connaissance de ce qui s'était passé devant le château du Sheykh Tebersy, le Shahzadèh Mehdy-Kouly-Mirza s'était mis en route avec des troupes aussi nombreuses qu'il avait pu en réunir pour aller retrouver le Serdar Abbas-Kouly-Khan Laredjany. Il fut rejoint en route par les messagers de ce seigneur, qui, en lui présentant plusieurs lances garnies de têtes, lui remirent des lettres un peu ambiguës et lui jurèrent, comme c'est d'usage en pareil cas, par sa tête, par la tête bienheureuse du Roi et par Mourtéza Aly, que les bâbys avaient été complétement vaincus et détruits, ou que, s'il en restait par hasard quelques-uns, ce qu'ils ignoraient, ce ne devait pas être beaucoup. Un discours aussi satisfaisant n'avait point persuadé le prince, habitué à en faire lui-même de pareils à ses supérieurs; mais la vue des têtes lui sembla au moins d'un heureux augure, et il continua sa route, plein de bonne espérance, considérant la prise définitive du château comme chose désormais facile, et craignant

que le Serdar n'en eût l'honneur à son détriment. Ainsi cheminant, livré à ses réflexions, les unes assez douces, les autres moins, il arriva à un port sur le Kara-Sou, auprès d'Aly-Abad, et s'y arrêta pour la nuit. Chacun s'occupait paisiblement à faire cuire son dîner, quand arriva le confident du Serdar, Abdoullah-Khan, l'Afghan, chargé de donner des explications sérieuses, et qui, sentant la difficulté de sa tâche, se rendit d'abord auprès de Mirza Abdoullah Newayy, conseiller du prince, avec qui il avait des liaisons particulières, et lui raconta franchement, autant que la franchise est possible, comment les choses s'étaient passées et tout le détail; car c'était surtout par le détail qu'on espérait se sauver et donner à l'accident une couleur moins fâcheuse.

Les deux amis, après avoir raisonné à l'infini sur ce qu'il était à propos de dire et à propos de taire, se décidèrent à aller ensemble chez le prince et lui firent leur récit de la façon dont ils l'avaient arrangé. Mehdy-Kouly-Mirza fut un peu surpris. Ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Mais, en somme, ce qui le frappa davantage, c'est que le Serdar pouvait être considéré comme ayant été battu aussi bien qu'il l'avait été lui-même, et cette réflexion, accompagnée de tous les corollaires consolants pour son amour-propre, lui rendit l'affaire très-agréable. Non-seulement il ne craignait plus qu'un de ses lieutenants se fût paré d'une gloire enviable en prenant le château des bâbys, mais encore ce n'était plus seulement lui qui avait échoué : il avait un compagnon et un compagnon auquel il espérait bien faire porter la responsabilité des deux défaites. Enchanté, il réunit ses chefs, grands et petits, et leur fit part de la nouvelle, en déplorant, bien entendu, le triste sort du Serdar, et en faisant

des vœux ardents pour qu'une autre fois ce vaillant soldat fût plus heureux.

La satisfaction du Shahzadèh ne fut pas tout à fait partagée par les commandants de ses bandes. Ceux-ci pensèrent que la dernière affaire rendait la situation du pays de plus en plus mauvaise. Le mal n'était pas seulement que des hommes eussent succombé dans une entreprise mal conduite; mais chacun pouvait se rendre compte que l'autorité des bâbys gagnait dans la province; qu'un grand nombre de gens, qui ne se déclaraient pas encore, n'en étaient pas moins prêts à se joindre à eux aussitôt qu'ils feraient un mouvement en avant; que leurs émissaires étaient si hardis et si soutenus par la peur générale, qu'on n'osait les arrêter nulle part, bien qu'on les connût, et que, enfin, si une rencontre, un conflit était encore nécessaire, on ne pouvait guère compter sur des troupes battues et maltraitées chaque fois qu'elles en étaient venues aux mains avec les sectaires. Les gens raisonnables concluaient de tout cela qu'au lieu de se promener de droite et de gauche dans la montagne, en s'exposant sans cesse par une irrémédiable incurie et une rare incapacité dans tous les genres à ce que quelque désastre nouveau arrivât, il vaudrait mieux réfléchir, savoir ce qu'on voulait faire, et ne frapper qu'avec la presque certitude d'atteindre le but. Mais le prince ne goûta pas cette façon de penser, et il s'en vint avec son monde planter un nouveau camp devant le château du Sheykh Tebersy.

Du moins c'était son intention d'en agir ainsi; mais l'aspect du lieu le fit changer d'avis. Devant la porte, il vit les pieux sanglants chargés de têtes; de tous côtés, des cadavres à demi rongés, à demi pourris, une odeur

infecte aux alentours. Il ne voulut pas rester là, et alla s'établir à un farsakh, environ une lieue et demie de ce lieu détestable, dans un endroit où se trouve un village nommé Kashek. Il y mit son quartier général, envoya faire des recrues dans le pays d'alentour, et expédia des hommes de corvée pour nettoyer les environs immédiats du château. Ensuite, il fit commencer un mur d'investissement autour de la forteresse, et décida que cette fois ce serait ainsi qu'on s'y prendrait, c'est-à-dire qu'on enfermerait les bâbys derrière leurs murailles, qu'on les harcèlerait d'un feu aussi vif et soutenu que possible, et que, lorsqu'ils essayeraient de sortir, on les repousserait du haut des remparts qu'on allait élever. Le prince distribua les postes que chacun aurait à garder sur le développement de cette ligne d'investissement; il chargea de l'approvisionnement des troupes Hadjy Khan-Noury et Mirza Abdoullah Newayy. Pour principaux officiers, il prit le Serdar Abbas-Kouly-Khan Laredjany, auquel, depuis son peu de succès, il portait plus d'intérêt; puis Nasroullah-Khan Bendéby, autre chef de tribu, et Moustafa-Khan, d'Ashref, auquel il donna le commandement des braves toufenkdjys de cette ville et celui des Sourétys. D'autres seigneurs moins considérables commandèrent les gens de Doudankèh et de Bala-Restâk, ainsi qu'un certain nombre de nomades turks et kurdes, qui ne se trouvaient pas compris dans les bandes des grands chefs. Ces nomades turks et kurdes furent plus particulièrement chargés de la surveillance de l'ennemi. On commençait, après des expériences assez multipliées, à admettre qu'il ne serait pas mal de se garder un peu mieux que par le passé. Turks et Kurdes furent donc chargés de ne pas perdre de vue, soit de jour, soit de nuit, ce qui se ferait

du côté de l'ennemi, et d'avoir l'œil au guet de manière à prévenir les surprises. Ces précautions établies, on creusa des trous et des fossés pour y placer des toufenkdjys, qui reçurent l'ordre de tirer sur tous les bâbys qui se montreraient. On construisit de grandes tours, d'une élévation égale et même supérieure à celle des différents étages de la forteresse, et, au moyen d'un feu plongeant continu, on rendit plus difficile encore aux ennemis de circuler sur leurs murailles ou de traverser même la cour intérieure. C'était un avantage considérable. Mais, au bout de quelques jours, les chefs bâbys, profitant de la longueur des nuits, exhaussèrent leurs retranchements de telle sorte que les tours d'attaque se trouvèrent dépassées.

Ainsi, des deux parts, on appliquait les plus anciens procédés de l'art des siéges. Les Grecs d'Alexandre, les Romains de Crassus, les Arabes des khalifes ne s'y seraient pas pris autrement. Mehdy-Kouly-Mirza, pourtant, voulut réunir aux moyens antiques quelque chose des inventions modernes, afin de ne rien négliger, et il fit venir de Téhéran deux pièces de canon et deux mortiers avec les munitions nécessaires. Il se procura en même temps le secours d'un homme de Hérat, qui avait le secret d'une substance explosive, laquelle, étant allumée, se projetait à sept cents mètres et incendiait tout. On en fit l'épreuve, et les résultats furent satisfaisants. Cette composition fut lancée dans le château, et elle y mit en flammes et bientôt en cendres toutes les habitations de bois, de roseau ou de paille que les bâbys s'étaient construites à l'intérieur, soit dans la cour, soit sur le rempart. Tandis que cette destruction avait lieu, les bombes lancées par les mortiers et les boulets faisaient un tort

considérable à une bâtisse élevée à la hâte par des gens qui n'étaient pas architectes, encore bien moins ingénieurs, et qui n'avaient pas songé qu'on pût venir les attaquer avec de l'artillerie. En peu de temps, les défenses du château furent démantelées; ce n'étaient plus que poutres écroulées sous l'action du feu, débris de bois noircis et fumants, tas de pierres bouleversées.

Les bâbys et leur chef Moulla Mohammed-Aly ne perdirent nullement courage. Derrière leurs décombres, ils se terrèrent dans des trous et des passages souterrains où les bombes et les boulets ne pouvaient les atteindre, et continuèrent à se défendre avec une énergie égale.

Un matin, le prince, rendu plus impatient par les progrès évidents de son attaque et désireux d'en finir à tout prix, ordonna qu'au lieu de discontinuer au jour, suivant l'usage, les travaux de la nuit, tous les hommes, sans exception aucune, eussent à s'y mettre, tant ceux qui avaient travaillé depuis la veille au soir que ceux qui avaient dormi. On lui représenta inutilement que les uns et les autres étaient à jeun et qu'il fallait au moins leur laisser le temps de se refaire. Il insista, il s'emporta, et les soldats ennuyés et obstinés se dispersèrent en courant et allèrent se cacher pour se dispenser d'obéir. Tout ce que purent faire Djafer-Kouly-Khan, de Bala-Restâk, et Mirza Abdoullah, ce fut de rassembler et de retenir une trentaine d'hommes avec lesquels ils s'acheminèrent vers les travaux.

Les bâbys avaient observé de loin le désordre qui s'était mis dans le camp et, sans en connaitre autrement la cause, ils n'avaient pas hésité à en profiter. Sortant donc de leurs ruines et de leurs retraites, animés par les cris

aigus de leurs femmes et de leurs enfants, ils franchirent intrépidement les amas de décombres et, au pas de course, se dirigèrent sur les tranchées pour les bouleverser et mettre le feu aux tours. Mirza Abdoullah les voyant venir, se jeta au-devant d'eux et, de son fusil à deux coups, jeta tout d'abord deux bâbys par terre. Cet exploit fit l'effet qu'il aurait produit sur une troupe de gazelles. Il détourna l'attaque, qui, par un mouvement instinctif, se jeta à gauche, où était Djafer-Kouly-Khan, au pied d'une tour construite par lui. Ce chef, non moins résolu que Mirza Abdoullah, l'imita, mais non pas avec le même succès. Les bâbys, rejetant leurs fusils sur leurs dos, mirent le sabre à la main et fondirent sur le brave nomade, qui, serré de près, se réfugia dans le fossé de sa tour. On l'y suivit; son neveu eut, à son côté, la moitié de la tête abattue d'un coup de sabre vigoureusement porté. Il aurait été tué lui-même, sans aucun doute, si les bâbys, à ce moment, rudement assaillis par les hommes de l'armée royale qui se ralliaient et accouraient au péril, n'avaient été contraints de songer à eux-mêmes et de sortir du fossé. Pendant le tumulte, Djafer-Kouly-Khan se hissa sur la berge et, se réunissant aux siens, continua à combattre, bien que blessé au côté d'un coup de hache. Enfin il tomba. Les bâbys, après avoir mis le désordre dans les tranchées et démoli une tour, ne trouvèrent pas possible de pousser plus loin leurs avantages. Ils rentrèrent et se tinrent cois le reste du jour. Mais, de nouveau, les assaillants étaient découragés.

Le siége durait depuis quatre mois et on ne faisait pas de progrès sensibles. Les fortifications primitives avaient été renversées; mais, avec une énergie qui ne se démentait pas, les bâbys les avaient remplacées par d'autres et,

jour et nuit, les réparaient et les augmentaient. On ne pouvait prévoir l'issue de cette affaire, d'autant moins que, comme je le raconterai tout à l'heure, le Mazendérân n'était plus la seule partie de la Perse où les partisans de la religion nouvelle donnassent de si terribles preuves de leur foi, de leur zèle et de leur intrépidité. Le roi et le premier ministre, inquiets d'une telle situation, firent éclater leur colère contre les chefs envoyés par eux On ne se borna pas à leur reprocher leur incapacité dans les termes les plus amers, on les menaça, eux et tous les peuples de la province, de les traiter comme des bâbys si l'affaire n'était terminée au plus vite. Là-dessus le commandement fut ôté à Mehdy-Kouly-Mirza et donné à l'Afshar Souleyman-Khan, homme d'une fermeté connue et d'une grande influence, non-seulement sur sa propre tribu, une des plus nobles de la Perse, mais encore sur tous les gens de guerre, qui le connaissaient et le tenaient en grande estime. Il emporta les instructions les plus rigoureuses.

Il se rendit immédiatement au château du Sheykh Tebersy et renforça les assiégeants des cavaliers turks qu'il amenait avec lui. Les travaux furent repris avec une activité qu'on n'avait pu encore leur imprimer. Le chef était sévère, on savait que ses ordres étaient sans appel. Avec lui, il y avait autant, sinon plus de dangers à reculer qu'à avancer. Aussitôt qu'une brèche nouvelle eut été à peu près pratiquée, Souleyman-Khan y poussa ses troupes et donna l'assaut sur tout le pourtour du fort à la fois. Les bâbys le reçurent avec la résolution froide et endiablée que l'on pouvait attendre d'eux.

Mirza Kérym-Khan, d'Ashref, réussit, cependant, à gagner la crête du mur avec quelques-uns de ses hommes.

Aussitôt son porte-fanion, qui le suivait, tomba à la renverse, frappé d'une balle; mais Kérym-Khan, étendant le bras, saisit le fanion, qui ne suivit pas son porteur dans sa chute; puis, élevant et secouant son étendard, il fit tête dans la mêlée et entraîna les siens à travers une grêle de balles. Il était si avant au milieu des ennemis que les flammes des amorces lui brûlaient autour du visage. Aussi affolé que les bâbys, il se maintint, les poussa, gagna une tour, les en chassa et planta son fanion au sommet.

A cette vue, Mohammed-Salèh-Khan, frère de Djafer-Kouly-Khan, avec quelques hommes de Bala-Restak, accourut à son aide, et il aurait été suivi d'un grand nombre de soldats, si Mehdy-Kouly-Mirza, pris de peur, n'avait fait battre les tambourins pour rappeler son monde. A ce signal qu'ils n'étaient plus soutenus, les deux chefs, déjà maîtres d'une bonne position, durent se résigner à la perdre et réussirent à la quitter. Mais Souleyman-Khan, désolé, fit honte au prince et à ceux qui pensaient et parlaient comme lui. Il leur remontra que c'était par de telles façons d'agir qu'ils avaient encouru la disgrâce royale; il les menaça durement et déclara qu'on recommencerait l'assaut dès le lendemain. Il fondait une forte espérance de succès sur ce que les bâbys, outre qu'ils étaient sans chef et fort réduits de nombre, souffraient de toutes les tortures de la faim, leurs provisions étant complétement épuisées.

Ce renseignement était venu d'une façon moralement assez triste. Au milieu de tant de gens si convaincus et si résolus, il s'en trouva pourtant un qui perdit courage. Il se nommait Aga Resoul. Devant les souffrances déjà endurées et la fin certaine, il vit s'évanouir sa foi : jus-

qu'alors soutenu, exalté comme tous ses compagnons, il déserta. Il vint trouver le prince, et celui-ci le reçut avec une joie parfaite, lui pardonna et lui fit des cadeaux. Ce qui est propre à dégoûter des grandes entreprises, c'est qu'on n'y saurait renoncer pour rentrer simplement dans le plain-pied de la vie; quand on faiblit, de sublime on devient vil. Aga Resoul raconta tout ce qui se passait dans le fort et remplit les musulmans de joie en leur montrant la victoire sous leur main, ce dont ils n'étaient pas sûrs encore. Il ne s'arrêta pas là et voulut s'illustrer dans son nouvel état. Il avait l'habitude de l'extrême. Rentrant dans la forteresse, où l'on ne s'était pas encore aperçu de son absence, il pratiqua une trentaine d'hommes de son village, sur lesquels sa naissance assez bonne lui donnait de l'influence et qui n'étaient devenus bâbys que par lui. Par lui encore ils devinrent déserteurs, considérant comme un devoir supérieur à tout autre de servir leur chef, même au mépris d'une religion à laquelle jusqu'alors ils avaient tant donné.

Ayant donc cédé à ses instigations, ils quittèrent le château sans rien dire et s'acheminèrent vers les tranchées. Mais les nomades du Laredjân, qui étaient de garde ce jour-là et ne savaient pas un mot ni des intentions de ces nouveaux amis ni de ce qui était convenu avec les chefs de l'armée, firent feu sur eux, tuèrent Aga Resoul et plusieurs autres, et contraignirent le reste à rebrousser chemin et à retourner aux bâbys, qui, les ayant vus sortir et les voyant rentrer sans que rien pût expliquer cette façon de faire, leur dirent : « Vous êtes des traitres! Mourez! » et ils furent massacrés à coups de sabre. Il y eut quelques jours après encore un apostat, ce fut Riza-Khan, un des fils de Mohammed-Khan, grand écuyer du

roi, qui avait suivi Moulla Housseïn et jusque-là partagé bravement la fortune de la secte. Mais, lui aussi, faible devant la faim, s'échappa la nuit et vint demander grâce au prince, qui lui pardonna. Quelques autres bâbys furent moins coupables peut-être, mais non par pardonnables. Ils partirent en armes, traversèrent l'armée royale endormie et, gagnant la montagne, se dispersèrent et prirent la route des villages d'où ils étaient venus. Ceux-là trahirent leurs compagnons, mais non leur conscience. Ceux qui restaient fermes avaient achevé de manger, non-seulement leurs dernières provisions, mais le peu d'herbes qu'ils avaient pu recueillir dans leur enceinte et l'écorce entière des arbres. Il leur restait le cuir de leurs ceinturons et les fourreaux de sabre. Ils recouraient aussi à l'expédient indiqué jadis par l'ambassadeur d'Espagne aux ligueurs assiégés dans Paris : ils broyaient des ossements de morts et en faisaient une sorte de farine. Enfin, poussés à bout, ils se déterminèrent à une sorte de profanation. Le cheval de Moulla Housseïn était mort des blessures qu'il avait reçues dans cette nuit sanglante où son maitre avait succombé. Les bâbys l'avaient enterré par respect pour la mémoire de leur saint, et quelques rayons de sa gloire, quelque chose de la vénération profonde qu'il inspirait, flottaient sur la tombe du pauvre animal.

Un conseil de guerre se réunit et, en déplorant la nécessité de discuter de semblables sujets, on mit en délibération de savoir si l'excès de la détresse pouvait autoriser les fidèles à déterrer le coursier sacré et à s'en faire un aliment. Avec une douleur vive on décréta que l'action serait excusable. On reprit donc à la terre ce qu'on lui avait donné, on se partagea les lambeaux du cheval,

et, les ayant fait cuire avec de la farine d'ossements, on les mangea, puis on reprit les fusils.

L'attaque commandée par Souleyman-Khan commença. Au milieu d'une fusillade bien nourrie, des planches et des troncs d'arbres furent jetés sur le fossé du château, du côté de l'ouest, et Mirza Abdoullah Newayy s'élança, suivi des Bendépis, de quelques Ashréfys et des combattants de Bala-Restak. On était au commencement de la nuit. Les bâbys se portèrent sur la brèche pour la défendre et un affreux tumulte commença, dominé çà et là par les cris déchirants et aigus des femmes mêlées à leurs maris. Les bâbys essayèrent de profiter de ce premier moment d'attaque pour sortir en masse du château et se frayer une route vers la forêt. Ils auraient ainsi pu espérer, sinon le salut, du moins le renouvellement et la prolongation de la lutte, mais ils ne réussirent pas, et leur impétuosité vint se briser contre le nombre de leurs ennemis, bien que, au premier abord, ceux-ci eussent plié. Ils l'avaient fait, non par manque de cœur, mais, en réalité, parce que la presque totalité des musulmans considéraient les bâbys comme autre chose que des hommes, ou, pour le moins, comme des hommes fées. Aussi recouraient-ils à tous les moyens extrêmes pour en avoir raison. Un homme de Talisch tirait avec des pièces d'or sur tel des champions bâbys qui lui semblait plus particulièrement redoutable. Il est singulier que cette superstition se retrouve en Perse comme en Écosse, où les Covenantaires visaient avec des balles d'argent sur ceux de leurs persécuteurs qu'ils croyaient enchantés. En luttant avec cette rage et cette exaltation, qui en faisaient plus et autre chose que des soldats ordinaires, les deux partis se confondirent et en vinrent à user du pistolet plus que

du fusil, et du poignard plus que du sabre. Les hommes roulaient pêle-mêle dans le fossé, sur les ruines du mur, sur les débris des tours. Comme un tourbillon de feuilles, les vivants, les blessés, cramponnés les uns aux autres et se poussant comme les vagues d'une mer secouée par la houle, assaillants et défenseurs, tombèrent confondus dans la vaste cour du fort. L'entrée était décidément forcée. Les soldats de Souleyman-Khan arrivaient de tous les côtés et les bâbys ne pouvaient ni les repousser, ni se débander, ni se faire jour. Au milieu du tumulte, quelques-uns d'entre eux demandèrent à capituler.

On leur répondit d'apostasier et qu'alors on pourrait s'entendre. Là-dessus le combat se ralentit un peu et on commença à parlementer. Il fut convenu, après quelques difficultés, que les bâbys se rendraient et que, sans conditions aucunes, sinon celle de quitter leur château, on leur garantirait la vie sauve. Cette stipulation ayant été agréée, Mehdy-Kouly-Mirza et les généraux rappelèrent leur monde et le firent rentrer dans le camp. Cependant ils tenaient leurs soldats sur pied dans l'attente de la façon dont les bâbys exécuteraient leur engagement. Les soldats, d'ailleurs, étaient également curieux de voir ce qui restait de cette garnison encore si redoutée et dont les exploits, avant d'avoir cessé, étaient déjà devenus légendaires.

Les bâbys parurent; il n'en restait plus que deux cent quatorze, dont un certain nombre de femmes, et tous dans un tel état d'épuisement qu'on peut à peine se le représenter. On leur donna des tentes, où ils s'établirent; on leur fournit des vivres, et, pendant plusieurs heures, ils ne s'occupèrent qu'à réparer leurs forces, les chefs de l'armée royale leur témoignant d'ailleurs des égards.

Mais le lendemain, Souleyman-Khan, le Shahzadèh, les chefs, invitèrent les principaux bâbys à déjeuner. Ceux-ci acceptèrent et la réunion eut lieu dans la tente du prince, située au milieu du camp. Dès les premiers propos, on parla religion. Les bâbys ne cherchèrent nullement à dissimuler leur haine et leur mépris pour l'Islam et se mirent à argumenter avec cet entrainement et cette virulence qui leur étaient ordinaires. On répondit peu de paroles ; car les actes allaient parler et l'on tenait le prétexte que l'on voulait avoir. A un signal convenu, les soldats se précipitèrent dans la tente et arrêtèrent les hôtes, tandis qu'une autre troupe, se jetant sur le gros des bâbys, couchés sans défiance dans le quartier qu'on leur avait assigné, les garrottèrent et les amenèrent à l'endroit où étaient déjà étendus les principaux d'entre eux.

La trahison est quelquefois tentante et douce au cœur de la lâcheté victorieuse ; mais elle a son embarras, celui de ne pouvoir pas s'avouer, même devant les victimes. Il faut la farder. Le prince Mehdy-Kouly-Mirza prétendit que l'honneur de la religion, que les lois expresses de sa foi et que sa loyauté envers son souverain le forçaient de violer sa parole. Il fit des phrases, et quand elles furent faites, il ordonna de réserver Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy et les principaux officiers; quant au reste, il fit étendre par terre, les uns à côté des autres, tous les captifs, et, un à un, on leur ouvrit le ventre. On remarqua qu'il y eut plusieurs de ces malheureux dont les entrailles étaient remplies d'herbe crue. Cette exécution achevée, on trouva qu'il restait encore quelque chose à faire et on assassina les transfuges auxquels on avait pardonné. Il y avait aussi des enfants et des femmes; on les égorgea de

même. Ce fut une journée complète. On tua beaucoup et on ne risqua rien. Tous les bâbys étant morts, et la certitude acquise que de ces sectaires redoutés on ne rencontrerait tout au plus que les ombres, on se rendit au château du Sheykh Tebersy, et on se promena dans les décombres. On admira avec un profond étonnement les efforts extraordinaires qu'il avait fallu, à des hommes privés des instruments et surtout des connaissances nécessaires, pour construire tant de murs, creuser tant de passages, combiner tant de défenses. On trouva aussi un grand nombre d'armes et de meubles, comme tapis et ustensiles divers, dont on s'empara. Une partie provenait du butin que les bâbys avaient fait naguère dans leurs expéditions heureuses, notamment les bagages de Mehdy-Kouly-Mirza, qui eut le bonheur de s'en ressaisir.

Cependant, dès le lendemain et le surlendemain, la nouvelle de la victoire définitive ayant été portée à Balfouroush, à Sâry, à Ashref, dans les villes et villages de la province, les moullas accoururent au camp pour voir comment les choses s'y passaient. On leur raconta la mort des bâbys; ils en félicitèrent ceux qui ne s'étaient pas arrêtés à de vaines formalités d'engagements, ces engagements n'étant pas valables aux yeux de la loi. Puis ils insistèrent pour qu'on se défit de même, sans attendre les ordres de Téhéran, de Hadjy Mohammed-Aly et de ses compagnons. Bref, les moullas se montrèrent ce que sont la plupart des hommes ayant leur passion et se trouvant à même de la satisfaire. Il faut être juste : ce ne fut pas parce qu'ils étaient moullas qu'ils parlèrent, pensèrent et agirent ainsi; il suffisait qu'ils fussent des hommes.

Hadjy Mohammed-Aly et ses officiers furent donc condamnés à être exécutés sur la place de Balfouroush, et ils

le furent. On leur avait annoncé d'avance, sans doute par une précaution de l'orgueil inquiet, que, quand même ils abandonneraient leur religion et retourneraient à l'Islam, l'apostasie ne leur serait d'aucun avantage et ne les empêcherait pas d'aller aux mains des bourreaux. Ils reçurent cette communication avec un mépris froid et moururent sans parler. Pendant plusieurs semaines, on rechercha çà et là dans le pays ceux qui passaient pour bâbys et on les massacra. Mais cette enquête n'alla pas loin. Les vainqueurs ne se souciaient pas de ranimer la lutte, tout au contraire ; et comme un grand nombre de demi-indifférents laissaient cependant percer une partialité qui pouvait devenir dangereuse, les moullas et les chefs se hâtèrent de mettre fin à cette affaire et s'entendirent pour qu'on s'entretînt le moins possible de ce qui avait eu lieu. D'ailleurs, on se rendait parfaitement compte que si le bâbisme était étouffé dans le Mazendérân, il ne l'était nullement ailleurs. Toute la Perse, on peut le dire, le pays entier frémissait sous l'impression de la doctrine nouvelle et attendait avec un intérêt extrême ce que produiraient les conséquences que Moulla Housseïn-Boushrewyèh, le premier, avait osé en tirer.

A Shyraz, le Bâb, confiné dans sa maison, effrayait tout le monde par cette puissance évidente qui lui faisait remuer au loin le Mazendérân. Le Khorassan était plein de bâbys. Il en existait, il s'en formait partout. On a vu qu'ils avaient semé leur graine à Ispahan, à Kashan, à Kazwyn. Gourret-oul-Ayn s'était éloignée du Mazendérân aussitôt que la guerre avait éclaté. Ses partisans avaient rejoint en grande partie la garnison du château du Sheykh Tebersy; le reste avait été prêcher et convertir hors de la province. Elle-même, gagnant Hamadan, avait étendu son

influence mêmesur les juifs, qui, chose bien singulière, se montraient ailleurs aussi, à Shyraz, par exemple, très-préoccupés de la nouvelle foi. Puis, elle avait disparu, et personne n'eût pu dire, sauf ses confidents intimes, ce qu'elle était devenue. D'accord, probablement, avec les chefs de la secte, elle était entrée à Téhéran et s'y cachait. A Kazwyn, le mal avait aussi fait de grands progrès. Il allait éclater à l'heure même, d'une façon plus redoutable encore que dans le Mazendérân, dans une ville où rien jusqu'alors n'indiquait qu'il eût gagné du terrain et dont on n'avait point parlé. Cette ville était Zendjân, dans le Khamsèh.

Le Khamsèh est une petite province à l'est du Kaflân-Kouh, ou montagne du Tigre, entre l'Aragh et l'Azerbeydjan. Sa capitale, Zendjân, d'un joli aspect, est ceinte d'un mur crénelé garni de tours, comme toutes les cités persanes. La population y est turke de race, et, si ce n'est par les employés du gouvernement, le persan y est peu parlé. Les environs de la ville sont bien fournis de villages, qui ne sont pas pauvres; des tribus puissantes les fréquentent surtout au printemps et en hiver.

Il se trouvait dans cette ville un moudjtehed appelé Moulla Mohammed-Aly Zendjany. Il était natif du Mazendérân et avait étudié sous un maître célèbre, décoré du titre de Shérif-oul-Ouléma. Mohammed-Aly s'était adonné particulièrement à la théologie dogmatique et à la jurisprudence; il avait acquis de la réputation. Les musulmans assurent que, dans ses fonctions de moudjtehed, il faisait preuve d'un esprit inquiet et turbulent. Aucune question ne lui semblait ni suffisamment étudiée ni convenablement résolue. Ses fetwas multipliés troublaient constamment la conscience et les habitudes des fidèles. Avide de

nouveautés, il n'était ni tolérant dans la discussion, ni modéré dans la dispute. Tantôt il prolongeait indûment le jeûne du Ramazan pour des motifs que personne n'avait donnés avant lui; tantôt il réglait les formes de la prière d'une façon tout inusitée. Il était désagréable aux gens paisibles, odieux aux routiniers. Mais, on l'avoue aussi, il comptait de nombreux partisans qui le considéraient comme un saint, prisaient son zèle et juraient d'après lui. A s'en faire une idée tout à fait impartiale, on peut voir en lui un de ces nombreux musulmans qui, au vrai, ne le sont pas du tout, mais que presse un fond très-ample et très-vivace de foi et de zèle religieux dont ils cherchent l'emploi avec passion. Son malheur était d'être moudjtehed et de trouver, ou plutôt de croire trouver un emploi naturel de ses forces dans le bouleversement des idées reçues en des matières qui ne comportent pas cette agitation.

Il en fit tant que, malgré ses nombreux appuis et peut-être même à cause d'eux, ses collègues se mirent en guerre ouverte avec lui, l'accusèrent à Téhéran, firent agir le haut clergé de cette ville, bien payé pour suspecter tous les instigateurs de nouveautés, et il fut mandé à la capitale par le premier ministre. On était encore sous Mohammed-Shah. Hadjy Mirza Aghassy, comme c'était son usage, causa avec lui, chercha à l'embarrasser, s'en moqua, lui dit des injures, lui fit des cadeaux et lui ordonna de se choisir un logement à sa guise, de vivre en paix, autant que possible, avec tout le monde, mais de ne pas penser à Zendjân, où il ne voulait pas qu'il retournât.

C'était l'époque où Moulla Housseïn-Boushrewyèh était lui-même à Téhéran. Le moudjtehed, mécontent, eut avec

lui des conférences et devint bâby du fond de l'âme. Après le départ de l'apôtre, il se mit en communication directe avec le Bâb et puisa dans cette correspondance sacrée un enthousiasme qui ne le cédait à celui d'aucun des chefs de la secte. Les nouvelles du Khorassan, puis celles du Mazendérân, le remplirent d'une joie qui allait jusqu'à la frénésie. La gloire, les mérites de Moulla Housseïn lui parurent dignes de devenir aussi ses mérites et sa gloire. Mohammed-Shah était mort, son ministre en fuite. Un nouveau règne, de nouvelles maximes lui parurent faciliter ses projets. Profitant de ce que le capitaine des gardes du palais, Émyr Aslan-Khan, était nommé gouverneur de Zendjân, il résolut de braver les défenses qui lui avaient été faites d'y retourner. Un soir, il ôta son turban, prit un habit de soldat, se glissa hors des portes de Téhéran, et, montant à cheval, se dirigea rapidement sur la ville où il avait gardé toute son influence.

Il y fit une entrée triomphale et telle qu'il ne l'aurait pas eue quelques mois auparavant. En effet, devenu bâby, il vit s'ajouter à tous ses anciens amis ceux de la doctrine nouvelle. Une grande quantité d'hommes riches et considérés, des militaires, des négociants, des moullas même, vinrent à sa rencontre à une ou deux stations de distance et le conduisirent à sa demeure, non comme un réfugié qui rentre, non comme un suppliant qui ne demande que le repos, non pas même comme un rival assez fort pour se faire craindre : ce fut un maître qui apparut. Dès le premier moment, il fit appel aux armes. Ne se souciant ni du gouverneur ni des moullas, il parcourait les rues à la tête d'une forte troupe d'hommes armés. Il prêchait dans les mosquées et les faisait retentir d'accents non moins véhéments que ceux dont Moulla Housseïn avait

troublé les voûtes des temples de Nishapour. En peu de temps il avait réuni sous sa main quinze mille hommes, et en réalité, il régnait.

On avait appris à Téhéran une partie de ces détails, et comme l'affaire du Mazendérân n'était pas encore terminée, le nouveau premier ministre, Mirza Taghy-Khan, extrêmement inquiet de cet autre commencement d'incendie, expédia à Émyr Aslan-Khan l'ordre de s'emparer de la personne du perturbateur. Mais il était plus facile ici de commander que d'exécuter. Le gouverneur comprit qu'au moindre mouvement suspect de sa part, la lutte s'engagerait. Il n'avait rien pour la soutenir; lui, les moullas et le petit nombre de musulmans restés fidèles succomberaient certainement. On se consulta et l'on dut se résigner à attendre. Il se passa ainsi quelque temps en observation mutuelle.

CHAPITRE X

INSURRECTION DE ZENDJAN
CAPTIVITÉ ET MORT DU BAB

Cette attitude ne pouvait pas durer indéfiniment. Le rebelle surtout avait intérêt à la faire cesser le plus tôt possible, afin de ne pas laisser tomber l'ardeur des siens. Ce fut cependant l'autorité légitime qui engagea la lutte, et cela pour une cause en réalité assez futile, si l'on tient compte des usages du pays et des graves raisons qui auraient dû porter le gouverneur à gagner du temps.

Un des partisans de Moulla Mohammed-Aly Zendjâny avait une contestation avec le fisc relativement à l'impôt et il avait plusieurs fois refusé de payer. Cela se fait en Perse en tout temps et à tous moments, et quand l'adversaire du fisc a un protecteur tant soit peu considérable, le fisc passe condamnation; il se contente d'un arrangement qui ne lui est qu'à demi favorable. Il eût été sage de suivre ici la coutume et de ne pas considérer un chef de parti qui traînait quinze mille enthousiastes à ses talons comme un homme inutile à ménager. Ce n'est pas chose convenue en Asie que force doit toujours rester à l'autorité; quand cela est, tant mieux; mais quand cela n'est pas, le scandale est minime.

Quoi qu'il en soit, Émyr Aslan-Khan fit mettre le récalcitrant en prison. Le Zendjâny en ayant été informé, montra l'indignation la plus vive, et demanda que le gouverneur, revenant sur son jugement, lui renvoyât immédiatement son homme. Émyr Aslan-Khan déclara qu'il était dans sa charge de faire respecter les lois; que Moulla Mohammed-Aly ne l'en empêcherait pas et que le coupable ne serait pas élargi. Sur quoi, Mohammed-Aly donna l'ordre de jeter par terre la porte de la prison et de lui amener son protégé chez lui.

Émyr Aslan-Khan avait prévu les conséquences de sa réponse et avait mis sur pied les troupes dont il pouvait disposer, de sorte que lorsque les partisans du Zendjâny, rassemblés par toute la ville, se présentèrent devant la prison pour exécuter le commandement de leur chef, ils trouvèrent la place occupée. A cette vue, leur irritation fut portée au comble. Ils se répandirent dans tous les quartiers et dans tous les bazars en poussant de grands cris et appelant le peuple à la révolte; ils commencèrent à envahir les maisons, à courir sur les terrasses, à casser, briser, rompre, déchirer, détruire et piller tout; puis ils se jetèrent sur les logis de leurs principaux adversaires et les détruisirent de fond en comble : en même temps, le feu éclata sur plusieurs points de la ville.

Moulla Mohammed-Aly, voyant que le moment de la bataille était arrivé, se trouva prêt à tout. Il ordonna d'élever des barricades, et composa son gouvernement. Hadjy Ahmed fut nommé lieutenant du chef; Hadjy Abdallah-Nerraz, principal conseiller; Hadjy Abdallah-Khebbar, gouverneur ou commandant de la place; Abd-el-Baghy, préfet de police, et le prévôt des marchands d'habits, Meshhedy-Souleyman, ministre d'État.

Hadjy Kazem-Geltougy, installé comme chef de l'arsenal, s'occupa immédiatement de fondre deux pièces de canon en fer et un certain nombre de ces pièces, appelées zembourèk, que l'on place ordinairement sur le dos des chameaux et qui lancent des biscaïens. Chacun, dans le parti, reçut son emploi, son titre, sa fonction, et se mit à l'œuvre. Tout le monde ardent à réussir, le fut de même à obéir; la confiance dans le chef était absolue et universelle.

Aussitôt que, du côté des bâbys, on eut ainsi fait les préparatifs indispensables, on assaillit les hommes du gouverneur. Un esclave géorgien de ce dernier, Asad-Oullah, fut tué d'abord de cinq blessures; c'était un homme d'une bravoure remarquable. Un autre jeune homme appelé comme lui Asad-Oullah, fils du séyd Hassan, sheykh-oul-Islam, et de la sœur de Hadjy Dâdâsh, le négociant, fut aussi tué d'une balle. Du côté des bâbys, quelques hommes tombèrent et l'on fit prisonnier un certain sheykhy, renommé pour sa force corporelle et son audace. On l'amena aussitôt devant les deux moudjteheds, Aga-séyd-Mohammed, et Hadjy myr-Aboulkassem, qui, lui appliquant les prescriptions relatives à l'apostasie et à la révolte, le déclarèrent digne de mort. Le gouverneur fit exécuter à l'instant la sentence.

Cependant la nuit était venue, et chacun des deux partis, établi sur le terrain dont il avait pu s'emparer ou qu'il avait pu défendre, attendit le jour sous les armes.

Il faut s'imaginer une ville persane. Les rues sont étroites, d'une largeur de quatre, cinq ou huit pieds tout au plus. Le sol, qui n'est pas pavé, est rempli de trous profonds, de sorte qu'on ne saurait cheminer qu'avec des précautions infinies pour ne se pas casser les jambes. Les

maisons, sans fenêtres sur la rue, montrent des deux côtés une continuité de murs, le plus souvent hauts d'une quinzaine de pieds et surmontés d'une terrasse sans garde-fous, quelquefois aussi çà et là dominés par ce qu'on appelle un balakhanèh ou pavillon presque à jour, qui indique d'ordinaire la maison d'un personnage riche. Tout cela est en terre, en pisé, en briques cuites au soleil, avec les montants en briques cuites au four. Ce genre de construction, d'une antiquité vénérable et qui, dès avant les temps historiques, était en usage dans les antiques cités de la Mésopotamie, est véritablement pourvu de grands avantages : il est à bon marché, il est sain, il se prête également aux proportions les plus modestes et aux prétentions les plus vastes ; on en peut faire une chaumière à peine blanchie à la chaux ; on en peut faire aussi un palais, couvert du haut en bas d'étincelantes mosaïques en faïence, de peintures et de dorures précieuses. Mais, comme il arrive pour toute chose au monde, tant d'avantages sont un peu compensés par la facilité avec laquelle de pareilles demeures s'écroulent sous le plus petit effort. Il n'est pas besoin du canon ; la pluie, si l'on n'y prend garde, suffit. C'est ainsi qu'on peut comprendre la physionomie particulière de ces emplacements célèbres où le souvenir et la tradition montrent des villes immenses dont on n'aperçoit plus rien que quelques débris de temples, de palais, et des tumulus semés dans la plaine. En quelques années, en effet, des quartiers entiers disparaissent sans laisser de traces, si les maisons ne sont pas entretenues.

Comme toutes les villes de Perse sont construites sur les mêmes données et formées des mêmes éléments, on peut se représenter Zendjân, avec son enceinte crénelée et munie de tours, sans fossés, ses rues tortueuses, étroi-

tes et défoncées. Au milieu existait une sorte de citadelle grossière, nommée « Château d'Aly-Merdan-Khan. » Le second jour de l'insurrection, Moulla Mohammed-Aly s'en empara ; ce ne fut pas pour lui et les siens d'un médiocre avantage que de s'être ainsi pourvus d'un point d'appui.

Le troisième jour, les bâbys, exaltés par leurs succès, firent un effort prodigieux pour se rendre maîtres de la personne même du gouverneur. Le combat dura toute la journée ; mais leur chef, Myr Salèh, que Moulla Mohammed-Aly avait nommé colonel, ayant été tué par Abdoullah-Beg, cavalier nomade de Kenkawèr, l'attaque prit fin. Des deux côtés il y eut assez de morts sur le carreau, et on ne tenta rien de plus.

Le quatrième jour, les musulmans virent, avec une grande joie, entrer dans le quartier de la ville qu'ils occupaient, Sadr-Eddooulèh, petit-fils de Hadjy Mohammed-Housseïn-Khan, d'Ispahan, à la tête des cavaliers des tribus du Khamsèh, arrivant de Sultanièh. Le lendemain encore et les jours suivants, les renforts affluèrent. Ce furent d'abord Seyd Aly-Khan et Shahbâr-Khan, l'un de Firouzkouh, l'autre de Maragha, avec deux cents cavaliers de leurs tribus respectives ; Mohammed-Aly-Khan Shahysoun, avec deux cents cavaliers afshars ; puis cinquante artilleurs avec deux pièces de canon et deux mortiers ; de sorte que le gouverneur se trouva pourvu de toutes les ressources désirables, et entouré d'un bon nombre de chefs militaires dont plusieurs avaient de la réputation. Mais ce n'était pas là précisément ce qui était fait pour lui plaire davantage. Tous ces grands gentilshommes des tribus sont, à la vérité, décorés de titres que l'on traduit par les appellations de général et de colonel ; mais, en réalité, ce sont des chefs féodaux qui

commandent souverainement à leurs hommes, et n'acceptent guère pour ces hommes et pour eux-mêmes que les ordres qui leur conviennent. Il en résultait que si Émyr Aslan-Khan se voyait traité avec beaucoup de déférence, il se devait sentir aussi sous la tutelle des nombreux conseillers qui lui étaient survenus, et obligé de compter avec des amis qui, au fond, se considéraient comme ses pairs et même ses supérieurs. Cependant, on tomba d'accord de faire une attaque générale sur les barricades et les retranchements des bâbys.

Avec bien de la peine on réussit à forcer quelques rues et à occuper un certain nombre de cours; mais on perdait du monde, et, en somme, après quelques jours de ce rude labeur, on s'aperçut qu'on avait gagné très-peu de terrain. On résolut donc d'employer des moyens plus énergiques, et l'on creusa une mine sous un des points jugés les plus importants à reconquérir; mais, comme on s'y prit mal pour combiner l'attaque avec le moment de l'explosion, on enleva la position, à la vérité, mais avec tant de morts qu'il eût presque mieux valu être repoussé. Néanmoins, on eut ainsi une sorte de bonne nouvelle à faire parvenir à Téhéran, en n'annonçant que la moitié de ce qui s'était passé. Il était temps : le premier ministre, l'Émyr Nizam, extrêmement tourmenté et inquiet de ce qui allait advenir du bâbysme, avait besoin d'être rassuré. Il envoya encore des renforts et l'ordre d'en finir à tout prix. Il défendait, d'ailleurs, d'acheminer des prisonniers sur Téhéran, et ordonnait de torturer et d'exécuter sur place tout ce que l'on prendrait. Une semblable injonction n'était pas nécessaire pour exciter les combattants. En Asie, comme en Europe, la guerre de rues a une telle puis-

sance pour exaspérer de peur tous les instincts conservateurs de la vie, la terreur y est portée à un si suprême degré de tension, que la férocité, comme une conséquence naturelle, s'y développe plus qu'ailleurs. Les troupes royales n'avaient pas plus envie de faire grâce que les bâbys, et, soit dans un parti, soit dans l'autre, celui qui tombait aux mains de l'ennemi était assuré d'avance de son sort. Tous les jours on se battait, tous les jours on se tuait; mais les bâbys, bien que très-lentement, perdaient du terrain et reculaient. Une des journées les plus terribles dont le journal du siége fasse mention, est celle du 5 de Ramazan.

Moustafa-Khan, Khadjar, avec le 15e régiment de Shegaghy; Sadr-Eddooulèh, avec ses cavaliers du Khamsèh; Seyd Aly-Khan de Firouzkouh, avec son propre régiment; Mohammed-Agay, colonel, avec le régiment de Nasser, autrement dit le régiment du roi; Mohammed-Aly-Khan, avec la cavalerie afshar; Néby-Beg, le major, avec la cavalerie de sa tribu, et une troupe des hommes de Zendjân restés fidèles, tout cela s'acharna, dès avant le point du jour, contre les ouvrages des bâbys. La résistance fut terrible, mais désastreuse. Les sectaires virent tomber successivement des chefs qu'ils ne pouvaient guère remplacer, des chefs vaillants, et, à leurs yeux, des saints : Nour-Aly, le chasseur; Bekhsh-Aly, le charpentier, Khodadad et Feth-Oullah-Beg, tous essentiels à la cause. Ils tombèrent, les uns le matin, les autres le soir. J'ai vu à Zendjân des ruines de cette rude journée; des quartiers entiers n'ont pu encore être rebâtis et ne le seront peut-être jamais. Certains acteurs de cette tragédie m'en ont raconté sur place des épisodes. Ils m'ont montré, en imagination, les bâbys montant et descendant les

terrasses et y portant à bras leurs canons. Souvent le plancher peu solide, en terre battue, s'enfonçait; on relevait, on remontait la pièce à force de bras; on étayait le sol par-dessous avec des poutres. Quand l'ennemi arrivait, la foule entourait les pièces avec passion, tous les bras s'étendaient pour les relever, et quand les porteurs tombaient sous la mitraille, cent concurrents se disputaient le bonheur de les remplacer. Assurément c'était là de la foi.

Dans cette journée, Moulla Mohammed-Aly, voyant qu'il fallait reculer, prit un grand parti : ce fut de faire une diversion en incendiant le bazar. Aussitôt que les musulmans virent les flammes s'élever au-dessus des voûtes de ces longues allées qui sont les artères des villes orientales, une grande partie quitta le combat pour aller éteindre le feu, et aussitôt les bâbys, profitant de cet avantage, ressaisirent non-seulement le terrain qu'ils avaient perdu ce jour-là, mais une partie de celui qu'on leur avait arraché les jours précédents. Il n'est pas douteux qu'ils allaient se trouver les maîtres de la ville, si l'on n avait vu arriver tout à coup Mohammed-Khan, alors Beglièrbéghy et Myrpendj, ou général de division, devenu aujourd'hui Émyr Touman. Il fit sa jonction avec les troupes déjà occupées dans la ville; il leur amenait trois mille hommes des régiments de Shegaghy et des régiments des gardes, puis six canons et deux mortiers. Presque en même temps entraient à Zendjân, par un autre côté, Gassem-Khan, venant de la frontière du Karabagh; Aslan-Khan, le major, avec les cavaliers du Kherghan, et Aly-Ekbèr, capitaine de Khoy, avec de l'infanterie. Tous avaient reçu, chacun dans leurs pays respectifs, des ordres du roi et ils accouraient.

Avec tant de troupes, les choses devaient aller mieux pour les musulmans. On occupa des points négligés jusqu'alors, et il ne resta pas aux rebelles un côté qui ne fût menacé. L'assaut général commença.

Moulla Mohammed-Aly réussit à jeter le désordre dans le régiment du roi, en lui ménageant une ou deux occasions de piller, préparées exprès. Le piége réussit, et le régiment malmené, ayant perdu une vingtaine d'hommes, fut ramené par les bâbys. Pendant qu'il reculait, les autres colonnes d'attaque n'étaient pas plus heureuses, et le Beglièrbéghy, effrayé de l'aspect de la ville, des ruines accumulées et fumantes, de l'intrépidité des bâbys, de la rage de tout le monde, et surtout voulant, d'après ses instructions, en finir à tout prix, par quelque moyen que ce fût, mais le plus vite possible, le Beglièrbéghy chercha à négocier, et envoya un parlementaire à Moulla Mohammed-Aly.

Cette résolution devait paraître un peu inattendue et même étrange aux chefs qui avaient jusqu'alors conduit les hostilités. Mais elle fut appuyée hautement par Aziz-Khan, aujourd'hui général en chef des troupes de l'Azerbeydjan, et alors premier aide de camp du roi : il passait à Zendjân, se rendant à Tiflis pour féliciter le grand duc héritier de Russie, à l'occasion de son arrivée dans le Caucase. Les deux hommes de cour prêchèrent de concert la paix et la concorde ; et, afin de donner un témoignage éclatant des intentions toutes bienveillantes du gouvernement, aussi bien que des leurs propres, ils firent mettre en liberté un certain nombre de bâbys, pris les armes à la main et qu'on n'avait pas encore eu le temps de mettre à mort. Les paroles les plus douces furent portées au chef des sectaires; on l'accabla de pro-

messes et d'offres séduisantes pour lui, pour les siens, pour sa religion; on ne demandait de lui qu'une seule chose, c'était de consentir à discuter simplement, afin que l'on pût s'entendre et mettre fin à une guerre aussi inutile que désastreuse. Le propre frère du premier ministre, Mirza Hassan-Khan, qui, venant de l'Azerbeydjan, se rendait à la capitale, approuva, en passant à Zendjân, ce que proposait le Beglièrbéghy, appuyé déjà du premier aide de camp du roi. On ne se battait plus, on se surveillait; un silence profond régnait dans les rues désertes; seulement des sentinelles, veillant partout, occupaient les hautes terrasses, le sommet des balakhanèhs, les coupoles des mosquées et le haut de ces conduits d'air, pareils à ce qu'on appelle sur les navires « des manches à vent, » qui servent à rafraichir, pendant les ardeurs de l'été, ces appartements à demi souterrains, nommés zir-è-zémyns.

La trêve ne dura pas longtemps. A moins d'être plus simple qu'un enfant, on ne pouvait s'imaginer sérieusement que Moulla Mohammed-Aly irait se prendre à la douceur exagérée dont les commissaires du roi venaient tout à coup faire parade. A la vérité, les Orientaux ont souvent de ces naïvetés, tant lorsqu'ils désirent tromper que lorsqu'ils s'empressent d'être trompés : c'est ce qu'en Europe on a la bonhomie d'appeler l'*astuce des Asiatiques*. Ce qui est ici certain, c'est que, après quelques passes de finesse, les deux partis comprirent qu'ils ne pouvaient ni s'arranger, ni se séduire, ni se jouer. Il ne restait donc qu'à se reprendre corps à corps et à s'entre-détruire, et c'est à quoi on s'occupa de plus belle. Non-seulement l'acharnement fut plus exalté encore qu'on ne l'avait vu, parce que le Beglièrbéghy promet-

tait, donnait, récompensait, mais aussi punissait avec une rigueur excessive la moindre apparence de relâchement, mais encore la cruauté arriva des deux parts à son point extrême. Si les musulmans s'y portaient avec frénésie, les bâbys ne leur cédaient en rien, et on les vit inventer pour leurs prisonniers ce supplice de les brûler à petit feu avec des barres de fer rougies, appliquées successivement et lentement sur toutes les parties du corps. Au moment où le patient allait expirer, on lui tranchait la tête et on la lançait au milieu des troupes musulmanes.

Enfin, les menaces de la cour, les encouragements et les renforts se succédèrent avec une telle rapidité, il s'établit une disproportion si écrasante, quant au nombre et aux ressources, entre les bâbys et leurs adversaires, que le résultat final devint évident et imminent; la révolte allait être étouffée, et il ne se pouvait plus qu'elle ne le fût pas. Le régiment de Gherrous, commandé par le chef de la tribu, Hassan-Aly-Khan, aujourd'hui ministre à Paris, enleva le fort d'Aly-Merdan-Khan; le 4e régiment força la maison d'Aga-Aziz, un des points les plus fortifiés de la ville et la réduisit en poussière; le régiment des gardes fit sauter le caravansérail, situé près de la porte d'Hamadan; il perdit un capitaine et assez de soldats par l'explosion, mais enfin resta maître de la place. Ce qui animait admirablement les soldats, outre la peur, c'est que le butin était immense. Tout ce que possédaient les plus riches familles de la ville avait été successivement apporté et déposé dans les retraites fortifiées que Moulla Mohammed-Aly avait fait établir dans les quartiers tombés entre ses mains.

La situation était donc désespérée, et les bâbys savaient

assez le sort qui les attendait. Alors vinrent les manifestations du fond des cœurs. Comme au château du Sheykh Tebersy, on vit des faibles qui devinrent des apostats et des transfuges; mais on en vit en très-petit nombre et ils furent solitaires, point en troupe; ensuite il y eut des bâbys convaincus et fermes qui ne voulurent pas mourir; de ceux-là, une bande, composée de vingt-cinq hommes, se conjura pour se frayer un passage à travers les troupes royales. On cite là Nedjèf-Kouly, fils d'Hadjy Kazem, forgeron; c'était lui qui avait travaillé aux deux canons de fer. Il y avait aussi Haydar, l'épicier, homme remarqué dans les deux camps par sa bravoure, puis Feth-Aly, le chasseur, et encore d'autres. Tous réunis, ils se précipitèrent sur les troupes royales, qui ne devinèrent pas leur dessein, les traversèrent jusqu'à la porte de Kazwyn, qu'ils franchirent, et, se jetant dans le désert, puis dans la montagne, ils réussirent à gagner Tharêm. De là, ils se dirigèrent sur Dizedj. Mais ils y furent saisis par les gens du village, qui, les ayant garrottés, les ramenèrent à Zendjân, où ils furent, les uns après les autres, et à des jours différents, torturés et tués. Ce n'était pas une fin qui pût encourager d'autres bâbys à s'enfuir. Peut-être n'en avaient-ils pas d'ailleurs la tentation. Ce qui est certain, c'est que, de même encore qu'au château du Sheykh Tebersy, le nombre des déserteurs fut extrêmement faible, et celui des apostats presque nul.

Cependant, je le répète, rien ne pouvait être plus désespéré que la position des assiégés. Leurs principales positions et les plus fortes avaient été successivement enlevées. Il ne leur restait presque plus de vivres ni de munitions, tandis que leurs adversaires ne manquaient de rien. Ils avaient perdu un grand nombre de leurs plus

braves champions, et tous les jours ils en voyaient tomber d'autres, sans espoir aucun de les remplacer. Au contraire, à chaque instant, ils voyaient accourir, soit de Téhéran, soit de l'Azerbeydjan, soit d'Hamadan, de partout, des régiments de troupes régulières, des fusiliers des milices et des cavaliers des tribus.

Bientôt périrent encore deux zélés : Hadjy Ahmed, fabricant de peignes, et Hadjy Abdoullah, boulanger. Peu d'instants après, Moulla Mohammed-Aly, qui donnait des ordres et combattait au milieu de ses gens, dans le même lieu, eut le bras fracassé d'une balle et tomba à terre. On s'empressa de le relever et on le transporta dans une maison pour panser la blessure. Comme le fait était arrivé au fort du combat, peu de personnes s'en étaient aperçues ; on résolut de le cacher, et de défendre la maison jusqu'à l'extrémité. Mais quelle résistance peuvent opposer des murs de boue et de briques séchées au soleil et qui n'ont aucune épaisseur ? Les troupes royales, voyant les bâbys se concentrer sur ce point et y opposer une rage extraordinaire de défense à leur rage d'attaque, s'acharnèrent d'autant plus. On traîna une pièce de canon et un mortier contre ces murs débiles, imbibés de sang et d'où partait une fusillade roulante. Bref, la maison tout à coup s'écroula ; ce qui était dedans, ce qui était dessus roula pêle-mêle avec les poutres et les matériaux ; il n'y avait plus rien qui tînt, et ce rien, cependant, les soldats ne purent pas le prendre ; ils ne parvinrent pas à en approcher ; car la résistance ne fut ni ralentie ni moindre. Ils battirent donc en retraite et allèrent essayer d'autres efforts sur un autre point.

Au bout d'une semaine de souffrances, Moulla Mohammed-Aly comprit que sa dernière heure était arrivée.

Non-seulement sa blessure s'était envenimée par l'impossibilité de lui donner des soins sérieux, mais il avait été roulé et contusionné de la manière la plus grave par la chute de la maison. Se voyant ainsi au bout de son rôle, Moulla Mohammed-Aly réunit ses partisans autour du tapis sur lequel il allait expirer; il les fit asseoir en cercle, et, au bruit du canon et de la mousqueterie, il leur donna ses dernières instructions. Elles ressemblaient fort à celles que le Boushrewyèh avait laissées à ses Mazendérânys.

Il les engagea à ne pas se laisser abattre par sa perte, et à tenir tête à l'ennemi jusqu'à la fin. Il leur montra que ce n'était pas un exploit bien couteux; car, en ce qui le concernait, lui, il allait renaître dans quarante jours, et pour eux non plus, la mort n'aurait pas une rigueur plus longue. En parlant ainsi, il souriait et exhortait chacun à se montrer également gai et dispos, rien ne devant affliger, disait-il, dans les accidents si transitoires dont on était menacé. En causant de la sorte, il expira.

Ses amis l'enterrèrent avec les vêtements qu'il portait et mirent son sabre à ses côtés dans sa fosse. A peine avait-il cessé de vivre que le vide terrible qu'il laissait se fit sentir par l'absence complète de commandement, et pourtant les circonstances ne permettaient pas de se passer d'une direction forte et rapide. On n'en avait plus. Les braves gens ne manquaient pas, ni les croyants fidèles; mais plus de tête suffisamment puissante, et l'on comprit de suite que l'on n'était plus même en état de vendre sa vie le prix qu'elle valait.

Les bâbys tinrent donc à la hâte un conseil de guerre tumultueux, à l'issue duquel les principaux personnages,

Mirza Rizay, lieutenant du chef défunt; Souleyman, le cordonnier, son vizir; Hadjy Mohammed-Aly; Hadjy Aly, de Shyraz, envoyé par le Bâb et blessé de telle façon qu'il expira peu après; enfin Dyn-è-Mohammed et Hadjy Kazem Geltoughy, écrivirent une lettre à Émyr Aslan-Khan et à Mohammed-Khan, le Beglièrbéghy, dans laquelle ils déclaraient que, si on voulait leur garantir la vie sauve, ainsi qu'à ce qui restait de leur monde, ils consentiraient à mettre bas les armes.

Les généraux de l'armée royale étaient si peu sûrs d'un succès que leur promettait leur prépondérance de forces, mais que leur déniait leur infériorité de foi et d'énergie, qu'ils s'empressèrent d'accepter les termes de la capitulation. Ils déclarèrent que non-seulement, comme chefs militaires, ils renonçaient à exercer aucun châtiment sur les bâbys, mais encore que, bien que la loi religieuse fût formelle et exigeât leur extermination, ils la feraient taire, de sorte que, à aucun point de vue, les vaincus n'avaient rien à craindre. Tous les engagements ainsi bien pris, bien compris, expliqués et écrits, les bâbys mirent le fusil sur l'épaule, et, sortant en foule, foule blessée, épuisée et souffreteuse, de derrière leurs barricades et leurs retranchements, ils se rendirent au camp royal.

Tout d'abord on demanda aux chefs ce qu'était devenu Moulla Mohammed-Aly. Ils répondirent qu'il était mort; et, comme leurs interlocuteurs se montraient incrédules, ils indiquèrent le lieu de sa sépulture, en faisant observer qu'il était facile de se convaincre là qu'ils ne disaient que la vérité. Les généraux s'empressèrent de se rendre sur les lieux; on ouvrit la tombe, on trouva le chef bâby, couché paisiblement, avec son sabre à son côté. Cette vue fit plaisir à Émyr Aslan-Khan, au Beglièrbéghy et à

leurs familiers. Elle les fit rire, et, en même temps, elle produisit chez eux une excitation qui devint bientôt un retour de rage. On arracha le cadavre de son dernier lit; on le mit à nu, et, pendant trois jours, on le fit traîner, attâché par un pied, dans toutes les rues et les carrefours de Zendjân, le montrant ainsi bien moins aux hommes (il n'en restait presque plus) qu'aux ruines béantes, témoins irrécusables, et que le dernier outrage ne faisait pas taire, de son courage intrépide ainsi que de sa foi. Quand il ne resta plus que des lambeaux de chair, on les abandonna aux chiens. Le butin que l'on put ramasser, dans les quartiers rendus par les bâbys, devint le partage du soldat, mais surtout des chefs. La ville était vide aussi bien que déserte. La fureur religieuse y avait promené le meurtre, l'incendie et la destruction; la fureur déprédatrice y glana. Il ne restait plus rien à faire aux troupes royales qu'à s'en retourner. C'était le troisième jour depuis la capitulation.

Alors Mohammed-Khan, Beglièrbéghy, Émyr Aslan-Khan, gouverneur, et les autres commandants, dont la parole avait garanti la vie sauve aux bâbys, ayant réuni ces derniers en présence des troupes, firent sonner les trompettes et battre les tambours, et donnèrent ordre que cent soldats choisis dans chaque régiment missent la main sur les prisonniers et les rangeassent sur une seule ligne devant eux. Cela fait, on commanda de massacrer ces gens à coups de baïonnette; ce qui fut fait. Ensuite on prit les chefs, Souleyman, le cordonnier, et Hadjy Kazem Geltoughy, et on les *souffla* à la bouche d'un mortier. Cette opération, d'invention asiatique, mais qui a été pratiquée par les autorités anglaises, dans la révolte de l'Inde, avec cette supériorité que la science et l'intelli-

gence européennes apportent à tout ce qu'elles font, consiste à attacher le patient à la bouche d'une pièce d'artillerie, chargée seulement à poudre; suivant la quantité mise dans la charge, l'explosion emporte en lambeaux plus ou moins gros les membres déchirés de la victime.

L'affaire finie, on fit encore un triage parmi les captifs. On réserva Mirza Rizay, lieutenant de Moulla Mohammed-Aly, puis tout ce qui avait quelque notoriété ou quelque importance, et ayant mis à ces malheureux la chaîne au cou et des entraves aux mains, on résolut, malgré la défense de la cour, de les emmener à Téhéran pour orner le triomphe. Quant au peu qui restait de pauvres diables dont la vie ou la mort n'importait à personne, on les abandonna, et l'armée victorieuse retourna dans la capitale, traînant avec elle ses prisonniers, qui marchaient devant les chevaux des généraux vainqueurs.

Lorsqu'on fut arrivé à Téhéran, l'Émyr Nizam, premier ministre, trouva nécessaire de faire encore des exemples, et Mirza Rizay, Hadjy Mohammed-Aly et Hadjy Mohsen, furent condamnés à avoir les veines ouvertes. Les trois condamnés apprirent cette nouvelle sans émotion; seulement ils déclarèrent que le manque de foi dont on avait usé envers leurs compagnons et envers eux n'était pas de ces crimes que le Dieu Très-Haut pouvait se contenter de punir par les châtiments de sa justice ordinaire; il lui fallait quelque chose de plus solennel et de plus signalé pour les persécuteurs de ses saints; en conséquence ils annonçaient au premier ministre que promptement, bien promptement, il périrait lui-même par le supplice qu'il leur faisait infliger. J'ai entendu citer cette prophétie; je ne doute pas un instant que ceux qui me l'ont fait connaître ne fussent profondément convaincus de sa réalité.

Je dois pourtant noter ici que, lorsqu'on me l'a rapportée, il y avait déjà quatre ans au moins que l'Émyr Nizam avait eu en effet les veines coupées par ordre du roi. Je ne puis donc rien affirmer autre chose, sinon qu'on m'a assuré que l'événement avait été annoncé par les martyrs de Zendjân.

Il restait encore quelques prisonniers. La première fureur était passée, les plus fortes inquiétudes avaient disparu. On ne se décida pas à les mettre en liberté; mais on ne se décida pas non plus à faire couler leur sang, et on se contenta de les laisser là où on les tenait, en attendant ce qui pourrait plus tard advenir.

Le premier ministre ne jugea pas que la situation fût devenue telle que le pouvoir royal pût se croire à l'abri de tout danger. Les insurrections presque successives de Zendjân et du Mazendérân étaient étouffées sans doute; mais dans les provinces il régnait une agitation d'autant plus redoutable qu'elle ne se manifestait pas trop au dehors. En effet, ce genre de crises se produit en Orient de toute autre manière qu'en Occident. En Occident, la fièvre d'un peuple s'annonce longtemps à l'avance par des écrits, des déclamations, des cris, des drapeaux séditieux, des rubans, des couleurs, et ce train de chansons que les mécontents avinés hurlent le soir et la nuit dans les ruisseaux des capitales. Quand la maladie éclate et que se déclare le transport au cerveau, le patient garde généralement assez bien l'instinct de la conservation personnelle, à défaut de bon sens, pour ne se ruer que sur les pouvoirs qui ne se défendent pas. Il n'est pas, dans l'histoire ancienne ou moderne, un seul exemple qu'un pouvoir qui ne se laisse pas intimider ait jamais été vaincu, il y en a même très-peu qu'il ait été résolûment attaqué.

Bref, les peuples européens affolés ne sont pas si fous qu'ils le veulent faire croire.

En Perse, les sentiments sont tout autres, et les choses procèdent d'une façon fort différente. On commence par se taire. On couve longtemps l'idée explosible; on se brûle, on s'incendie soi-même à son propre foyer beaucoup plus qu'on ne cherche à incendier autrui; on s'occupe bien plus de se persuader, de se pénétrer du droit de sa croyance qu'on ne songe à montrer aux autres qu'on en est bien pénétré. Il faut observer aussi que là personne ne remuerait un doigt pour une cause politique. La possibilité d'un tel genre d'excitation manque universellement sur cette vieille terre qui a vu tant de choses, qui en a tant pesé, et qui s'est si complétement imbibée de la maxime de leur néant. Il y faut, pour émouvoir les âmes, des spéculations religieuses, et rien de moins. Là, pour qu'un homme soit prêt à se faire tuer, il ne lui faut pas moins que la conviction d'être enrôlé sous la bannière de Dieu, de combattre directement sous l'œil de Dieu, et d'être au moment de toucher la robe de Dieu. Dans un tel état d'esprit, en présence de questions d'ordre éternel, le lutteur se considère à peine encore comme un homme, et c'est ce qui lui donne cet élan si fier, si absolu, si dangereux. Les bâbys avaient été vaincus deux fois; mais leurs principes et leur foi n'avaient pas été entamés; si l'on s'était défait des morts, restaient les vivants, dont on pouvait craindre non-seulement un courage pareil à celui devant lequel on avait failli succomber, mais de plus, désormais, la soif de la vengeance pour des victimes chéries et le besoin de partager les honneurs de leur martyre. Avec des mobiles de ce genre, les défaites ne constituent que de plus fortes incitations à combattre.

Des bâbys, il y en avait partout, on ne le savait que trop. La Perse en était pleine, et si les esprits inquiets de choses transcendantes, si les philosophes à la recherche de combinaisons nouvelles, si les âmes froissées à qui les injustices et les faiblesses du temps présent répugnaient, s'étaient jusqu'alors livrés avec emportement à l'idée et aux promesses d'un nouvel état de choses plus satisfaisant, on était en droit de penser que les imaginations turbulentes, amies de l'action, même au prix du désastre, que les esprits braves et passionnés pour les batailles, et, enfin, les ambitieux hardis n'auraient que trop de tendance à se précipiter dans des rangs qui se montraient riches de tant de soldats propres à former d'intrépides phalanges. Mirza Taghy-Khan, maudissant la mollesse avec laquelle son prédécesseur, Hadjy Mirza Aghassy, avait laissé naître et grandir un pareil péril, comprit qu'il ne fallait pas prolonger cette faute et voulut couper le mal dans sa racine. Il se persuada que la source en était le Bâb lui-même, premier auteur de toutes les doctrines qui troublaient le pays, et il voulut faire disparaître cette source. Le Bâb, qu'on avait longtemps laissé à Shyraz, à demi caché dans sa maison, mais tout à fait libre d'y agir, et entouré de ses disciples dont le nombre augmentait chaque jour, avait pourtant été arrêté à la suite de l'insurrection du Mazendérân et on l'avait conduit dans le fort de Tjehrig, situé dans la province caspienne du Ghylân. On l'y gardait, mais sans le resserrer beaucoup. Le premier ministre résolut de s'en prendre à lui de tout ce qui arrivait, bien qu'il n'eût joué aucun rôle direct dans les insurrections et qu'on n'eût trouvé nulle part le moindre indice qu'il les eût fomentées, dirigées, conseillées ou même approuvées, et d'après le carac-

tère personnel d'Aly-Mohammed, ainsi que l'opinion de beaucoup des siens, la réalité de cette abstention absolue n'a rien d'invraisemblable. Cependant, Hadjy Mirza Taghy résolut de frapper le monstre du bâbysme à la tête, et il se persuada que, ce coup porté, l'instigateur du désordre une fois éloigné de la scène et n'exerçant plus d'action, tout reprendrait son cours naturel. Toutefois, — chose assez remarquable dans un gouvernement asiatique, et surtout chez un homme d'État comme Mirza Taghy-Khan, qui ne regardait pas de très-près à une exagération de sévérité, — ce ministre ne s'arrêta pas d'abord à ordonner la mort du novateur. Il pensa que le meilleur moyen de le détruire était de le perdre moralement. Le tirer de sa retraite de Tjehrig, où une auréole de souffrance, de sainteté, de science, d'éloquence, l'entourait et le faisait briller comme un soleil; le montrer aux populations tel qu'il était, ce qui veut dire, tel qu'il se le figurait, c'était le meilleur moyen de l'empêcher de nuire en détruisant son prestige. Il se le représentait, en effet, comme un charlatan vulgaire, un rêveur timide qui n'avait pas eu le courage de concevoir, encore moins de diriger les audacieuses entreprises de ses trois apôtres, ou même d'y prendre part. Un homme de cette espèce, amené à Téhéran et jeté en face des plus habiles dialecticiens de l'Islam, ne pourrait que plier honteusement, et son crédit s'évanouirait bien mieux par ce moyen que si, en supprimant le corps, on laissait encore flotter dans les esprits le fantôme d'une supériorité que la mort aurait rendue irréfutable. On forma donc le projet de le faire arrêter, de le faire venir à Téhéran, et, sur toute la route, de l'exposer en public, enchaîné, humilié; de le faire discuter partout avec des moullas, lui imposant silence lorsqu'il devien-

drait téméraire; en un mot, de lui susciter une série de combats inégaux où il serait nécessairement vaincu, étant d'avance démoralisé par tant de moyens propres à briser son courage. C'était un lion qu'on voulait énerver, tenir à la chaîne et désarmer d'ongles et de dents, puis livrer aux chiens pour montrer combien ceux-ci en pouvaient triompher aisément. Une fois vaincu, peu importait ce qu'on se déciderait à en faire.

Ce plan ne manquait pas de portée; mais il se fondait sur des suppositions dont les principales n'étaient rien moins que prouvées. Ce n'était pas assez que d'imaginer le Bâb sans courage et sans fermeté; il fallait qu'il le fût réellement. Or, l'attitude de ce personnage dans le fort de Tjehrig ne le donnait pas à penser. Il priait et travaillait sans cesse. Sa douceur était inaltérable. Ceux qui l'approchaient subissaient malgré eux l'influence séductrice de son visage, de ses manières, de son langage. Les soldats qui le gardaient n'étaient pas tous restés exempts de cette faiblesse. Sa mort lui paraissait prochaine. Il en parlait fréquemment comme d'une idée qui lui était non-seulement familière, mais aimable. Si donc, promené ainsi dans toute la Perse, il allait ne pas s'abattre? s'il ne se montrait ni arrogant ni peureux, mais bien au-dessus de sa fortune présente? s'il allait confondre les prodiges de savoir, d'adresse et d'éloquence ameutés contre lui? s'il restait plus que jamais le Bâb pour ses sectateurs anciens et le devenait pour les indifférents ou même pour ses ennemis? C'était beaucoup risquer afin de gagner beaucoup sans doute, mais aussi pour beaucoup perdre, et, tout bien réfléchi, on n'osa pas courir cette chance.

Le premier ministre se rabattit donc à regret à l'idée

pure et simple d'une condamnation à mort, et ayant mandé Souleyman-Khan, l'Afshar, il le chargea de porter à Tebriz, au prince Hamzé-Mirza, devenu gouverneur de l'Azerbeydjan, l'ordre de tirer le Bâb du fort de Tjehrig et de l'amener dans la citadelle de Tebriz, où il apprendrait plus tard ce qu'il aurait à en faire.

Le shahzadèh obéit sans perdre de temps, et le Bâb, bien gardé, surveillé de près, d'ailleurs enchaîné, entouré d'une forte escorte, fut conduit hors de la forteresse, où il vivait depuis dix-huit mois à peu près, et amené à Tebriz avec deux de ses disciples qui s'étaient enfermés avec lui. L'un était le Seyd Housseïn, de Yezd, et l'autre, Moulla Mohammed-Aly, beau-fils d'Aga-Seyd-Aly Zenvéry. Ce dernier appartenait à une famille de marchands très-riche et très-considérée à Tebriz, et son frère avait fait et faisait encore sans succès des efforts extraordinaires pour le ramener à l'islamisme et lui persuader d'abandonner son maître.

Aussitôt que Hamzé-Mirza eut déposé les trois hérétiques dans la citadelle, il réunit les moullas, et, obéissant aux instructions expresses du premier ministre, toujours un peu préoccupé de sa première idée, il leur proposa d'avoir avec son principal prisonnier une conférence où ils ne pourraient pas manquer de le couvrir de confusion en mettant à découvert ses erreurs et sa mauvaise foi. Mais les moullas firent observer au prince que le temps de pareilles discussions était passé, que ce qu'il fallait maintenant, c'était de faire mourir le Bâb, et cela dans le plus bref délai possible.

Hamzé-Mirza ne répliqua rien et ordonna, pour le soir même, la réunion d'un conseil où le Bâb comparaîtrait devant ses juges. L'assemblée se tint à la citadelle. Il y

avait dans la salle Mirza-Hassan, frère du premier ministre et Vizir-Nizam, ou inspecteur de l'armée régulière; Hadjy Mirza-Aly, fils de Hadjy Mirza-Masaoud, l'ancien ministre des affaires étrangères sous Mohammed-Shah; enfin, Souleyman-Khan, l'Afshar. Les moullas s'étant refusés à entamer aucune discussion religieuse avec le captif, les laïques, plus ardents ou moins prudents, se mirent en leur lieu et place, et lorsque le Bàb eut été amené devant ses juges, Hadjy Mirza-Aly commença à lui poser, du ton le plus véhément, plusieurs questions sur les traditions des Prophètes et des Imams. Le Bàb répondit, et ses sectateurs prétendent qu'il réfuta de fond en comble les raisonnements de son adversaire. Il dut avoir peu de peine à cela, car c'est assurément là un des points les plus vulnérables de la doctrine shyyte. Aux traditions authentiques qu'ils possèdent en commun avec les Sunnites, traditions qui sont aussi rationnellement établies qu'on le peut souhaiter, les Persans en ont ajouté une quantité énorme qui ne reposent absolument sur aucune preuve valable et ne supportent pas la discussion. J'en ai dit quelque chose dans les chapitres précédents. Les bâbys ne sont pas les premiers à en avoir soutenu et montré l'inanité. Il y a longtemps que les Djaférys, comme tout récemment les Sheykhys, ont entrepris avec succès de débarrasser l'orthodoxie nationale de ce fouillis d'allégations souvent ineptes et toujours gratuites. Mais les moullas, qui justifient par ce moyen seul l'existence d'un corps sacerdotal, tout à fait incompatible autrement avec les principes de l'Islam, tiennent ce terrain pour particulièrement sacré; ils le défendent avec acharnement et y exigent le concours de l'autorité politique. Rien de moins étonnant donc que les mandataires de celle-ci

aient précisément voulu juger et condamner le Bâb sur son opposition à ces points essentiels. Mais le débat trainant et Hadjy Mirza-Aly ayant manifestement le dessous, Hamzé-Mirza interrompit brusquement la discussion, et s'adressant au Bâb, il lui dit avec hauteur :

« J'ai appris que tu te donnes comme étant d'une nature divine et que tu as osé écrire un Korân impudemment répandu parmi les populations. S'il en est ainsi, tourne-toi vers ce chandelier de cristal et prie pour qu'il te soit révélé un nouveau verset. »

Le Bâb, sans s'émouvoir, fit ce que le prince demandait, se tourna vers le flambeau, et, d'une voix calme, prononça quelques versets arabes qui n'étaient point encore dans ses œuvres et qui ont trait à la nature de la lumière et aux caractères qui marquent la décadence de l'autorité.

Hamzé-Mirza, un peu surpris, ordonna d'écrire ce que le Bâb venait de dire, et poursuivant sur le même ton provoquant :

« — Cela vient du ciel? lui dit-il avec mépris.

« — Oui, répondit le Bâb. »

Les musulmans ajoutent ici que le prince fit l'observation que ce qui avait une telle origine se gravait sûrement dans la mémoire des prophètes et n'en sortait jamais, ce dont le Bâb tomba d'accord; mais quelques instants après, le prince l'ayant sommé de lui réciter encore les mêmes versets, il ne put le faire sans y introduire des variantes. Les bâbys nient absolument ce dernier détail, et en effet, il est peu croyable. Quand on se refuse à admettre, pour les versets prononcés en cette circonstance, l'origine surnaturelle que le Voyant leur attribuait, on est amené à supposer qu'ils étaient composés depuis

quelque temps déjà, et que, par conséquent, le Bâb les récitant de mémoire, n'avait aucune raison de les oublier si vite. Croire, comme le font les musulmans, que ce personnage pouvait de lui-même improviser des versets sacrés en langue arabe, en style allittéré et fleuri, dans la position où il se trouvait, c'est admettre déjà un miracle pour se donner le moyen d'en rejeter un autre. Voilà précisément un spécimen de la critique asiatique.

Bref, dans le récit des musulmans comme dans celui des bâbys, il est certain que les commissaires royaux n'eurent pas le beau rôle. Ils comprirent à la fin que les moullas avaient eu raison de décliner toute confrontation avec le novateur et ils lui annoncèrent qu'il allait mourir.

Je ne dirai pas seulement que, au point de vue européen, toute cette façon de procéder était fort irrégulière; je dirai qu'en tous temps, au point de vue de tous les peuples, elle eût toujours paru telle, et cela depuis qu'il y a sous le soleil des races qui, pour employer ici l'expression d'Hérodote parlant des Scythes, ont connu la justice. Des chefs bâbys avaient troublé l'État; mais le Bâb lui-même ne s'était livré à aucun acte de ce genre et on n'a jamais pu produire de preuves qu'il eût encouragé ses trois disciples dans leur ligne de conduite. Il n'était donc justiciable que de la loi religieuse, et c'est ce que les commissaires qui le jugèrent parurent admettre, puisqu'ils essayèrent, eux laïques, de le ramener à l'Islam et de lui prouver qu'il trompait ou se trompait en s'en éloignant. Mais si le Korân condamne à mort les musulmans relaps et les hérésiarques, cette doctrine, on peut le dire, n'est pas seulement tombée en désuétude en Perse, elle n'y a jamais été acceptée ni pratiquée par les pouvoirs politiques. On a vu, dans les derniers siècles comme de nos

jours, les moullas demander avec insistance son application et ne pas l'obtenir. Les hérésiarques, les hérétiques de toutes les espèces se sont toujours plus ou moins ouvertement affichés et n'ont rien eu à redouter du bras séculier. Le Bâb lui-même avait vu, pendant quatre ans et plus, les fetwas des moudjteheds se briser sans force contre la répugnance du gouvernement; il aurait probablement échappé à l'irritation produite par le soulèvement des Mazendérânys, et il ne fallait rien moins que la redoutable insurrection de Zendjân pour que la raison d'État se tournât contre lui. Ce n'était donc pas plus, au fond, la loi religieuse que la loi commune qui le tuait, c'était la raison d'État.

En effet, en prenant ainsi les choses, il pouvait être considéré comme coupable, et d'autant plus que les Asiatiques ne comprennent pas la raison d'État comme nous. Sur ce point, peut-être, éclate plus encore que dans toutes nos autres conceptions juridiques la haute idée que nous nous faisons du droit et de ses exigences. En définissant ce qui autorise un pouvoir à frapper son adversaire comme coupable, on a été amené, dès l'origine des sociétés modernes, à répudier, pour ainsi dire, cette fameuse raison d'État, puisqu'on a essayé de la déguiser sous toutes sortes de voiles, dont les plus épais et les mieux brodés de raisons n'ont jamais réussi à tromper ni à satisfaire la conscience légale. Des crimes se sont commis contre le droit à toutes les époques de nos histoires et se commettront encore assurément; mais on en a toujours rougi et les condamnateurs ont été condamnés, je ne dis point par la postérité, mais par leurs contemporains, par leurs partisans, par leurs complices, par eux-mêmes. Nous avions pourtant sous la main une arme bien commode, de fabri-

que orientale, de belle et bonne trempe : c'était la théorie romaine sur le crime de lèse-majesté ; par bonheur et grâce à notre sang, s'il s'est trouvé des théoriciens pour proposer cette féroce doctrine, il ne s'est jamais rencontré de tyrannie assez audacieuse ni assez longue pour l'ériger en système suivi et la pratiquer avec confiance. Nous avons été hommes, c'est-à-dire souvent pervers, emportés, méchants, injustes; mais nous ne sommes jamais entrés dans de telles voies que nous nous soyons trouvés à l'aise dans l'iniquité, et, aux plus horribles périodes de nos annales, l'hypocrisie règne, s'étale, nous dégoûte, mais nous honore. Nous devons même à la noblesse supérieure de notre origine et à la plus grande élévation morale qu'elle nous assure une classe particulière de personnages historiques, d'un caractère bien saillant, bien marqué, dont, au premier abord, nous n'avons pas lieu de tirer vanité, et qui, cependant, par le fait seul qu'ils existent, par la place qu'ils occupent dans l'histoire et la façon inévitable dont ils y sont envisagés, révèlent chez la grande majorité de leurs contemporains, comme dans les générations qui se sont succédé depuis, l'existence éclatante du sentiment qu'ils violent. Je veux parler de ces individualités comme les juges de Conradin, Jeffries, M. de Laubardemont et autres accusateurs et bourreaux publics qui portent tous, dans l'opinion de nos peuples, une note particulière à leur compte, note que rien n'efface ni n'effacera. Enfin, chez nous, la raison d'État, lorsqu'elle est seule à assaillir et à frapper un homme, le fait assurément reculer du terrain où il gêne; mais, du même coup, elle le transforme infailliblement en martyr et de ses juges elle fait des monstres, eussent-ils quelquefois rendu service.

En Asie, rien de cela n'existe. A vrai dire, la préoccupation du juste et de l'injuste y est si faible, que l'idée de la raison d'État, qui est déjà elle-même une excuse ou une ombre d'excuse inventée par la conscience en souffrance, n'y existe pas du tout. Là, non plus, pas de traces de ces individualités flétries par le sentiment commun; de ces tribunaux, comme la chambre étoilée ou la chambre ardente ou les commissions militaires, dont on ne s'entretient chez nous qu'avec réprobation. Il n'y a pas d'hypocrisie non plus, et quand on tue, on ne met pas même en avant un simulacre d'instruction judiciaire : on tue parce qu'on est le plus fort; on n'a pas de raisons à donner de ce qu'on fait, parce qu'on est le pouvoir, et l'opinion publique n'en demande pas et n'en demandera jamais, parce qu'elle pense que le pouvoir est de sa nature une combinaison née pour l'abus et dont l'unique légitimité est le fait d'exister. Chez nous, il n'est pas, dans les plus mauvais jours des pires révolutions, un tribunal installé dans un cabaret, qui ne cherche à imposer à ses victimes même la reconnaissance de son droit à les juger et du principe en vertu duquel il les juge. Si une de celles-ci laisse entendre qu'elle se regarde comme condamnée d'avance et qu'elle considère les formes suivies comme dérisoires, on la rappelle à l'ordre. Mais, en Asie, la naïveté du juge est complète. Hamzé-Mirza et ses assesseurs n'avaient aucunement l'intention de faire illusion au Bâb; ils ne tenaient pas à ce qu'il les crût indécis sur le traitement qu'ils lui réservaient. Il devait être bien convaincu en entrant dans leur assemblée qu'il y allait être outragé, mais nullement jugé dans le sens où nous l'entendons, et ils ne cherchaient pas à le tromper sur ce point. Seulement, ils étaient bien aises de voir s'il faiblirait ou

donnerait prise sur lui de quelque façon, afin de renforcer d'autant leur cause. En d'autres termes, le pouvoir, en Asie, n'a pas de moralité. C'est un fait. Il vient de Dieu comme toutes choses. C'est un fléau qui a cet avantage de s'atténuer par la perpétuité. L'anarchie n'est un mal plus grand que parce qu'elle présente une fluctuation maladive de forces contendantes, partant irritées, et encore plus dangereuses pour le repos, le bien-être et les droits de chaque individu. Il résulte de cette manière de sentir que l'autorité se permet tout, qu'on ne s'en étonne pas et que l'on n'est pas plus enclin à noter d'infamie la rupture d'une capitulation, un assassinat, un emprisonnement, une confiscation ou autres conséquences semblables du tempérament que les Asiatiques regardent comme naturel à ce qui est pouvoir, qu'on n'est disposé à se scandaliser des tremblements de terre. Seulement, tout homme sage, ou même un peu raisonnable, qui a de quoi subsister, se tient éloigné, aussi éloigné que possible des emplois publics et se fait un devoir de détourner son pied de ces chemins dangereux.

Après avoir décidé que l'on ferait mourir le Bâb, on allait passer, sans autre délai ni formalité, à l'exécution de la sentence, et, en Perse, on n'y met pas beaucoup de cérémonie. L'homme est garrotté, couché par terre; le bourreau lui relève le menton et lui coupe la gorge en deux coups, aller et venir, avec un petit couteau d'un sou. Mais, comme on tenait déjà le Bâb par le bras pour procéder de la sorte, quelqu'un fit observer qu'en agissant ainsi en famille, le public, ou du moins une partie du public, ne manquerait pas de croire le Bâb toujours vivant. Alors on aurait, quant au principal résultat, perdu ses peines; car si chacun allait s'imaginer que le Bâb n'é-

tait pas mort, qu'il était caché quelque part et que bientôt il reparaitrait pour accomplir ses promesses, on se trouverait n'avoir atteint aucunement le but désiré, et l'agitation, au lieu de cesser, augmenterait. On résolut donc d'agir de telle sorte que personne ne pût douter que c'était bien le Bâb lui-même qui était prisonnier et que c'était lui qu'on faisait périr. Ensuite, quand on aurait bien convaincu tout le monde qu'il n'y avait pas d'erreur possible sur ce point, l'acte dernier et suprême devait encore s'exécuter de telle façon qu'il ne pût jamais s'élever le moindre doute sur sa réalité.

Les choses ainsi convenues, le lendemain, de grand matin, les gens de Hamzé-Mirza ayant ouvert les portes de la prison, en firent sortir le Bâb et ses deux disciples. On s'assura que les fers qu'ils avaient au cou et aux mains étaient solides; on attacha de plus au carcan de chacun d'eux une longue corde dont un ferrash tenait le bout, puis, afin que chacun pût bien les voir et les reconnaitre, on les promena ainsi par la ville, dans toutes les rues et dans tous les bazars, en les accablant d'injures et de coups. La foule remplissait les chemins et les gens montaient sur les épaules les uns des autres pour considérer de leur mieux l'homme dont on avait tant parlé. Les bâbys, les demi-bâbys, répandus de tous côtés, tâchaient d'exciter, chez quelques-uns des spectateurs, un peu de commisération ou quelque autre sentiment dont ils auraient profité pour sauver leur maitre. Les indifférents, les philosophes, les sheykhys, les soufys se détournaient du cortége avec dégoût et rentraient chez eux, ou, l'attendant au contraire au coin des rues, le contemplaient avec une muette curiosité et rien davantage. La masse déguenillée, turbulente, impressionnable, criait force grossièretés aux trois

martyrs; mais elle était toute prête à changer d'avis pour peu qu'une circonstance quelconque vînt pousser ses esprits dans un sens différent. Enfin, les musulmans, maîtres de la journée, poursuivaient d'outrages les prisonniers, cherchaient à rompre l'escorte pour les frapper au visage ou sur la tête, et quand on ne les avait pas repoussés à temps ou qu'un tesson lancé par quelque enfant avait atteint le Bâb ou l'un de ses compagnons à la figure, l'escorte et la foule éclataient de rire.

Après les avoir ainsi montrés à toute la ville, on les conduisit chez Hadjy Mirza-Bagher, théologien, où les musulmans assurent que le Bâb, interrogé sur ses doctrines, les renia. Ensuite, le cortége entra dans la maison de Moulla Mohammed-Mamgany, un des membres les plus importants du clergé de Tebriz. Là, disent les ennemis du Bâb, il ne se contenta pas de renier tout ce qu'il avait enseigné, il pleura et demanda grâce; mais le docteur lui répondit ironiquement par cette phrase prononcée en arabe : « Alors, à quelle fin t'étais-tu donc révolté? »

Après avoir quitté le moudjtehed, on traîna encore les victimes, en grand tumulte, jusque chez un autre chef du clergé, Aga Seyd-Zenwézy. Là, comme ailleurs, les insultes, les coups, les brutalités éclatèrent avec une violence extrême, et les cris d'une populace de plus en plus furieuse couvraient les paroles qu'on prétendait prononcées par le Bâb. On criait autour de lui : « Il avoue ses crimes! » et on le frappait! —« Il a peur! » et on le souffletait. Les trois moudjteheds de la ville ne manquèrent pas, en présence du Bâb, de ratifier, au nom de la loi, la sentence de mort portée contre lui. Cette formalité produisit un grand effet sur la multitude, qui en conclut pro-

bablement que le novateur était encore plus coupable qu'elle ne l'avait supposé jusque-là.

Au sortir de la maison d'Aga Seyd-Zenwézy, un des deux disciples, Seyd-Housseïn Yezdy, se laissa tomber par terre en pleurant amèrement, demanda pardon et avoua que ses forces étaient à bout. On le remit sur ses pieds et, le secouant, car il était comme un homme ivre et anéanti, on le mit en face du Bâb et on lui dit que s'il le maudissait, ses crimes seraient effacés et qu'il lui serait fait grâce. Seyd-Housseïn maudit le Bâb. On lui dit encore que s'il lui crachait au visage, on le mettrait à l'instant même en liberté. Seyd-Housseïn cracha au visage du Bâb. Alors, on le détacha, on lui ôta ses fers et on l'abandonna. Quand le cortége se fut éloigné et qu'il n'y eût plus personne dans la rue déserte, Seyd-Housseïn se releva, et sortant de la ville, s'éloigna dans la direction de Téhéran, où nous le retrouverons.

Les bourreaux, encouragés par ce succès, voulurent éprouver si l'autre disciple, Moulla Mohammed-Aly, ne pourrait pas être amené à quelque conversion semblable. Ils crurent qu'ils avaient prise sur lui par la présence de sa famille à Tebriz et parce qu'il était riche, jeune et habitué à une existence fort douce. On envoya donc chercher et on amena au milieu du bazar la jeune femme du prisonnier et de petits enfants qu'il avait, et on essaya de l'ébranler par leur épouvante, leurs pleurs, leurs supplications; mais il resta froid. On n'en put tirer autre chose, sinon que si l'on voulait se montrer humain envers lui, on le ferait périr avant son maître. Voyant qu'on n'en obtenait rien, et les domestiques du prince, les soldats et les bourreaux étant épuisés de fatigue par la longueur de cette scène, on ramena les mar-

tyrs, au moment où le soleil allait se coucher, à la citadelle, d'où on les avait tirés; là, on les conduisit sur le rempart, qui est d'une hauteur excessive et formé par un mur perpendiculaire en briques cuites, ouvrage du temps des sultans Seldjoukides. On leur passa sous les aisselles des cordes très-fortes et on les descendit à l'extérieur du mur, de façon qu'ils restèrent suspendus à quelques pieds au-dessus du sol. En face, sur une immense place, se pressait la foule, et chacun pouvait voir parfaitement les deux condamnés. Ce jour-là était un lundi, 27 du mois de Shabân.

Alors les officiers du prince firent avancer une compagnie du régiment de Behadéran. Ce corps était composé de chrétiens, et les musulmans prétendirent ensuite qu'il ne s'était porté qu'avec une extrême répugnance au service qu'on lui commandait. Les bâbys, au contraire, assurent qu'on eut recours à des chrétiens parce qu'on se défiait des soldats musulmans.

Cependant, quand les deux condamnés eurent été suspendus à côté l'un de l'autre, on entendit distinctement Moulla Mohammèd-Aly qui disait au Bâb : « Mon maitre, est-ce que tu n'es pas content de moi? » Dans ce moment la décharge eut lieu. Le disciple fut tué sur le coup, mais le Bâb ne reçut aucune blessure et la corde qui le retenait en l'air fut coupée par une balle. Il tomba sur ses pieds, se releva rapidement et se mit à fuir; puis, tout à coup, apercevant un corps-de-garde, il s'y précipita.

Si, au lieu de ce mouvement, sans doute irréfléchi, il s'était jeté au milieu de la foule, stupéfaite de ce qu'elle venait de voir et applaudissant au miracle, il n'y a aucun doute, et les musulmans en tombent d'accord, que la population de Tebriz aurait pris immédiatement, et sans

hésiter, son parti. Pas un soldat, ni chrétien ni musulman, n'eût osé faire de nouveau feu sur lui; il y aurait eu révolte, insurrection générale, et dans une cité de l'importance de Tebriz, seconde capitale de l'empire, c'eût été encore bien autre chose que l'affaire de Zendjân. La dynastie Kadjare y eût probablement succombé. Mais ce fut dans un corps-de-garde que le Bâb se réfugia, et, pour s'expliquer cette action, il faut se dire que, torturé comme il l'était depuis le matin et les sens troublés par le seul fait de la douloureuse suspension qu'il venait de subir, il n'a pas trop su ce qu'il faisait et a marché au hasard, entraîné par une sorte d'instinct machinal à se mettre dans un lieu couvert.

Il y eut un moment d'angoisse terrible chez les chefs militaires et les partisans du prince. D'abord, ils crurent eux-mêmes au miracle comme tous les autres assistants; puis, sans avoir besoin pour cela de miracle, ils comprirent bien vite, à l'espèce de rugissement d'admiration que poussa la foule, quel danger ils couraient. Mais quand le Bâb fut dans ce corps-de-garde, un capitaine d'infanterie ou sultan, appelé Goutj-Aly, entra après lui et le chargea de coups de sabre. Le Bâb tomba sans prononcer une parole; alors les soldats le voyant noyé dans son sang et par conséquent vulnérable, s'approchèrent et, de quelques coups de fusil tirés à bout portant, l'achevèrent.

Le cadavre fut promené ou plutôt traîné pendant plusieurs jours dans les rues de la ville; ensuite, on le jeta hors de l'enceinte des murs et on l'abandonna aux bêtes.

Le chef de la religion nouvelle était mort, et suivant les calculs de Mirza Taghy-Khan, premier ministre, la

paix la plus profonde allait se rétablir dans les esprits et ne plus être troublée au moins de ce côté-là. Mais la sagesse politique se trouva cette fois en défaut, et au lieu d'éteindre l'incendie on en avait au contraire attisé la violence.

CHAPITRE XI

ATTENTAT CONTRE LE ROI

On le verra tout à l'heure, quand j'examinerai les dogmes religieux prêchés par le Bâb : la perpétuité de la secte ne tenait nullement à sa présence; tout pouvait marcher et se développer sans lui. Si le premier ministre avait eu connaissance de ce point fondamental de la religion ennemie, il est probable qu'il n'eût pas été aussi empressé à faire disparaître un homme dont l'existence, en définitive, ne lui eût pas dès lors importé plus que la mort.

Ce n'est pas tout : cette mort eut un résultat bien inattendu. Le Bâb, au début de ses prédications, n'avait nullement songé à donner à sa doctrine une portée politique. Il voulait opérer une réforme religieuse profonde; mais il ne désirait en aucune manière se placer sur le terrain des affaires d'État ni inquiéter la dynastie régnante. Quand les moullas avaient essayé de se servir du pouvoir des gouverneurs et même fait appel à la protection royale pour se garantir des coups théologiques qu'ils recevaient, les bâbys, acceptant sans difficulté la compétence de cette autorité, ne l'avaient discutée ni dans son origine ni dans ses droits. A ses premières rigueurs ils avaient répondu

par la soumission. Il est bien probable que, de sa personne, le Bâb, toujours absorbé dans ses méditations purement doctrinales ou perdu dans des contemplations toutes mystiques, ne fut jamais porté à sortir de cette sorte de soumission indifférente pour les puissances du monde. Si, depuis le moment où Moulla Housseïn-Boushrewyèh s'insurgea dans le Khorassan et Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy dans le Mazendérân, il s'associa, au moins par son consentement, à la conduite de ses apôtres, il est à croire qu'il subit leur influence plus qu'il ne leur imposa la sienne, et que, pour sa part, il se borna à ne pas se séparer d'eux. Pendant les deux ans qu'il passa enfermé dans le fort de Tjehrig, il fut tellement absorbé par ses travaux théologiques et la composition d'ouvrages aujourd'hui sacrés, qu'il serait extraordinaire qu'il eût pu donner une sympathie bien active aux événements extérieurs. Il se contenta de les approuver en gros et de mourir pour eux. Il ne faut pas oublier non plus que, au moment de son martyre, il avait à peine atteint vingt-sept ans.

Mais ce que le Bâb lui-même ne faisait pas, ne pouvait et ne savait pas faire, les terribles partisans qui se donnèrent tout d'abord à lui se mirent en devoir de l'opérer. Lorsqu'ils furent bien convaincus que la dynastie Kadjare avait abandonné les idées philosophiques que le premier des Séféwys lui-même n'avait pas jugé prudent de mettre à exécution, qui avaient souri à Nadir-Shah et qui plaisaient et plaisent toujours tant à la masse de la population; quand, après s'être entretenus avec Mohammed-Shah et son ministre, ils comprirent que, loin de vouloir se jeter dans les aventures, le gouvernement prétendait rester relativement fidèle à l'orthodoxie shyyte, qui ne le gênait pas, ils inventèrent la politique du bâbysme,

qui jusqu'alors n'avait pas existé. Ce fut Moulla Housseïn-Boushrewyèh qui eut la première idée de cette théorie. Le Bâb resta passif; mais la plupart des hommes considérables du parti l'acceptèrent avec dévouement.

C'est un point de doctrine politique incontesté en Perse que les Alydes seuls ont droit à porter légitimement la couronne, et cela en leur double qualité d'héritiers des Sassanides, par leur mère, Bibi-Sheherbanou, fille du dernier roi Yezdedjerd, et d'Imams, chefs de la religion vraie. Tous les princes non Alides sont des souverains de fait; aux yeux des gens sévères, ce sont même des tyrans; dans aucun cas, personne ne les considère comme détenteurs de l'empire à titre régulier. Je ne m'étendrai pas ici sur cette opinion absolue, tranchante, qui n'a jamais admis la prescription; j'en ai assez longuement parlé dans un autre ouvrage. Ce fut sur cette base que les politiques bâbys élevèrent tout leur édifice.

Ils firent remarquer que le Bâb étant Seyd, héritait de tous les droits de la race d'Aly, au point de vue persan, parcequ'il avait du sang de Yezdedjerd dans les veines, et au point de vue musulman, parce qu'il était un reflet de l'Imamat. On pouvait objecter que si réellement le Bâb avait le droit de prétendre à des prérogatives si précieuses, il rencontrait beaucoup de concurrents tout aussi autorisés que lui, car les Seyds ne manquent assurément pas. Sans doute; mais il avait de plus que ces Seyds, ses parents, cette grâce spéciale d'être le Bâb; et à ce dernier argument, un bâby n'avait rien à répondre. Ainsi, par trois raisons, dont deux étaient incontestables pour tous les Persans, et dont la troisième avait une valeur décisive pour tous les sectaires, le Bâb était le véritable et légitime possesseur du trône de Perse.

Il ne faudrait pas croire que, cette théorie une fois inventée, les chefs bâbys et Moulla Husseïn-Boushrewyèh lui-même, ou bien encore Moulla Mohammed-Aly Zendjâny, aient été très-pressés de la transformer en pratique. L'Asie est une terre de compromis, d'atermoiements, de moyens termes, où l'on est toujours charmé et secrètement triomphant si, pour un bœuf qu'on a réclamé avec des larmes et des serments, ou le fusil à la main, on obtient finalement un œuf. Ainsi, au moment de l'insurrection du Mazendérân, et même après la prise de Zendjân, on se serait très-bien contenté de la pure et simple reconnaissance, par l'État, de la religion nouvelle. Si l'on eût pris ce parti, et que le roi et le premier ministre eussent donné quelques marques d'estime aux principaux de la secte, elle se serait usée suffisamment dans des querelles avec les moullas pour n'être qu'un peu plus importante que les sheykhys, et il est à croire qu'au bout d'une cinquantaine d'années elle n'aurait pas constitué autre chose qu'une croyance de plus parmi ces innombrables croyances qui pavent les consciences asiatiques. La mort du Bâb vint empêcher les choses de prendre cette direction.

Au lieu d'abattre les bâbys et de les décourager, comme on s'y était attendu, cette mort les jeta dans une exaspération sans nom. Elle rompit les derniers liens qui les faisaient encore hésiter à se déclarer ennemis des rois Kadjars. Les novateurs se considérèrent comme étant dans le cas prévu par le Korân, par les traditions et les commentaires, où, ayant au-dessus de soi un tyran, c'est-à-dire un prince qui touche à certaines choses auxquelles l'Asie ne permet pas à ses princes de toucher, on peut à ce tyran et de ce tyran faire absolument ce qu'on voudra ou pourra.

Les chefs se réunirent. Il en vint de partout, de toutes les provinces. Ce fut à Téhéran même qu'ils tinrent leur assemblée. Il y eût quelque peu d'hésitation sur le successeur du Bâb; mais enfin il fut, non pas élu, mais reconnu, car certains signes extérieurs et certaines facultés morales désignent divinement le chef de la religion. C'était aussi un tout jeune homme. Il n'avait que seize ans; il s'appelle Mirza-Yahya et est fils de Mirza-Bouzourg-Noury, vizir d'Imam-Werdy-Mirza, gouverneur de Téhéran. Il a perdu sa mère au moment de sa naissance, et la femme d'un chef des bâbys, d'un des membres de l'Unité, qui porte le titre de *Djenâb-Bêha*, « l'Excellence Précieuse, » avertie par un songe de l'état misérable où se trouvait l'auguste enfant, le prit avec elle et l'éleva jusqu'à sa cinquième année. On remarque qu'à cette époque il fut envoyé à l'école, mais il n'y resta que trois jours, et le maître l'ayant battu, sa nourrice ne consentit pas à ce qu'il y retournât; aussi sa science, qui est sans bornes, est toute miraculeuse. Le Bâb avait porté le titre de *Hezret-è-Alâ*, « l'Altesse Sublime. » Le second Bâb s'appelle *Hezret-è-Ezel*, « l'Altesse Éternelle. »

L'élection avait été toute spontanée et elle fut reconnue immédiatement par les bâbys. Cependant, un des membres de l'Unité, qui n'était pas à Téhéran au moment où elle eut lieu, et qui se nommait Mirza-Asad-Oullah, de Tebriz, surnommé *Deyyân*, ou « le Juge suprême », personnage très-important et membre de l'Unité prophétique, entreprit de se faire reconnaître lui-même pour le nouveau Bâb. Il courut dans l'Arabistan et chercha à y réunir un parti. Mais les religionnaires se mettant sur ses traces, l'atteignirent près de la frontière turke, et lui attachant des pierres au cou, le noyèrent dans le Shât-el-

Arâb. Cette tentative malheureuse n'encouragea pas les dissidents. Toutefois, on en compte quelques-uns d'assez marquants, et même dans ce qu'on nomme les *Lettres du Vivant*. Parmi les dix-neuf membres de l'Unité, il y a eu jusqu'ici trois renégats, qui sont : Seyd Housseyn-Gourny, réfugié à Bagdad ; Moulla Mohammed-Zerendy et Sheykh Abou-Torab.

Aussitôt que Mirza-Yahya eut été proclamé chef de la religion, il quitta la capitale, où, dans une existence tourmentée, il n'aurait eu assurément ni les loisirs ni la sécurité nécessaires pour donner avec calme la direction qu'on attendait de lui. Pendant longtemps le gouvernement le chercha, car il avait appris la nomination du nouveau pontife et il en avait conçu une inquiétude proportionnée à la déception de ses espérances et de ses calculs. L'Altesse Éternelle alla de ville en ville éprouver le courage et la constance des croyants. Il eut plus à les calmer qu'à les encourager, et il jugea nécessaire de s'y employer activement. Il défendit de la manière la plus expresse toute tentative nouvelle de soulèvement, et déclara avec autorité que le moment de lutter avec les armes charnelles, s'il devait venir, n'était pas venu. Il recommanda aux fidèles l'étude approfondie de la religion, la contemplation et la pratique des devoirs ; pour le reste, il se réserva d'une manière absolue le soin d'y songer et d'ordonner. En effet, en recherchant avec sagesse les causes des échecs subis, il ne se pouvait pas qu'il manquât de les apercevoir dans le décousu des projets, dans l'isolement des entreprises, qui toutes avaient eu lieu sur des points très-restreints et avec des forces insuffisantes, puis, dans l'exagération même de la confiance et du zèle des apôtres. Il étouffa aussi les tentatives de

schisme que j'ai signalées tout à l'heure. Ce ne fut pas une grande affaire. Les ambitions dissidentes furent aisément vaincues, et l'une d'elles, dont je ne puis nommer le coupable parce qu'il est vivant, fut si complétement abattue que, dans la personne même de l'hérétique, elle fournit à l'Altesse Éternelle un de ses lieutenants aujourd'hui les plus dévoués et les plus actifs. Enfin, comme le premier ministre faisait rechercher ardemment les traces de l'homme qui le troublait si fort, celui-ci sortit de Perse et alla s'établir à Bagdad, où il avait le double avantage de jouir d'une sécurité parfaite et d'être en communication permanente avec le nombre considérable des pèlerins persans qui vont et viennent chaque année, attirés par les sanctuaires de Kerbela et de Nedjef. Il n'est pas douteux que les conversions au bâbisme ne s'opèrent aujourd'hui en foule parmi ces dévots.

Quelque temps se passa, et rien ne trahit au dehors l'existence de la secte, qui cependant se fortifiait moralement et augmentait de nombre. Tout le monde savait que les bâbys avaient prédit la fin prochaine du premier ministre et annoncé son genre de mort. Cela eut lieu exactement, dit-on, comme l'avaient annoncé les martyrs de Zendjân, Mirza Rizay, Hadjy Mohammed-Aly et Hadjy Mohsen. Le ministre, tombé en disgrâce et poursuivi par la haine royale, eut les veines ouvertes au village de Fyn, près de Kashan, comme les avaient eues ses suppliciés. Son successeur fut Mirza Agha-Khan-Noury, d'une tribu noble du Mazendérân, et jusqu'alors ministre de la guerre. Ce nouveau dépositaire du pouvoir prit le titre de Sadr-è-Azam, que portent les grands vizirs de l'empire ottoman. On était alors en 1852.

Au bout de quelques mois, un bruit singulier com-

mença à circuler dans les bazars de Téhéran, et avec une telle persistance, qu'il trouva bientôt une créance presque générale. On disait que la fin du mois de shavval serait funeste au roi, et que certainement, ce jour-là, il périrait de mort violente. Le roi habitait alors à la campagne, au palais de Niaveran, situé sur les collines de Shimiran, au pied de l'Elbourz, à quatre lieues de la ville. C'était, dans ce temps-là plus qu'aujourd'hui, sa résidence ordinaire d'été. Il occupait le palais avec son harem et un certain nombre de serviteurs. La plupart des grands personnages de l'empire avaient des maisons dans le village, qui est riche, beau, bien ombragé, pourvu de magnifiques jardins, et où l'eau courante est en abondance. Les moindres chefs et les soldats campaient dans le désert, autour des cultures.

Le roi était un jour assis dans le jardin, quand on lui apporta des pastèques, les premières de la saison. Il en fit ouvrir quelques-unes, et, en causant avec ses familiers, loua la fraîcheur et la bonté de ces fruits. Dans ce moment, il aperçut, à quelques pas de la tente sous laquelle il se tenait, trois hommes qui travaillaient au grand soleil et paraissaient accablés par la chaleur. Il ordonna de leur porter les pastèques qui n'avaient pas été ouvertes, et s'amusa, pendant quelques instants, du plaisir évident avec lequel les trois jardiniers dévoraient le don qu'il venait de leur faire.

Ces trois hommes étaient des bâbys. Ils avaient été envoyés avec l'ordre de s'introduire près du roi et de le frapper de mort. Ils s'étaient donc fait engager pour travailler aux jardins, et guettaient le moment de remplir ce qu'ils considéraient comme leur devoir. Mais la bonté avec laquelle le monarque avait agi envers eux leur

inspira des réflexions nouvelles. Ils se consultèrent et tombèrent d'accord qu'ils ne pouvaient tuer sans crime un bienfaiteur dans sa propre maison, eux étant d'ailleurs à son service et mangeant son pain; que du moins il fallait attendre trois jours, afin de laisser s'effacer le mérite de la bonne action qu'il avait accomplie envers eux. Ils firent savoir à leurs coreligionnaires et leurs scrupules et la manière dont ils s'y prenaient pour les apaiser, et ils attendirent paisiblement l'expiration du délai. Ainsi l'on arriva au dernier jour du mois de shavval.

Le matin, le roi sortant du palais, monta à cheval pour aller faire une promenade. Il était précédé, comme de coutume, de gens de l'écurie portant de longues lances, de palefreniers menant des chevaux de main, couverts de housses brodées, et d'un gros de cavaliers nomades, ayant le fusil en bandoulière et le sabre à la selle du cheval. Afin de ne pas incommoder le prince par la poussière que soulevaient les pieds des chevaux, cette avant-garde avait pris un peu d'avance, et le roi venait seul, marchant au pas, à quelque distance de la suite considérable de grands seigneurs, de chefs et d'officiers qui l'accompagnent partout. Il était encore tout près du palais et avait à peine dépassé la petite porte basse du jardin de Mohammed-Hassan, sandoukdâr ou trésorier de l'Épargne, lorsqu'il aperçut, sur le bord de la route, trois hommes, les trois ouvriers du jardin, debout, deux à sa gauche, un à sa droite, et paraissant l'attendre. Il n'en prit aucun soupçon et continua d'avancer. Quand il se trouva à leur hauteur, il les vit qui le saluaient profondément, et il les entendit s'écrier tous à la fois :

— Nous sommes votre sacrifice! Nous faisons une supplique!

C'est la formule ordinaire. Mais, au lieu de rester à leur place, comme c'est l'usage, ils s'avancèrent rapidement vers lui, en répétant précipitamment : « Nous faisons une supplique! » Un peu surpris, le roi s'écria : « Drôles! que voulez-vous! »

En ce moment, l'homme placé à droite saisit la bride du cheval de la main gauche, et de la main droite, armée d'un pistolet, fit feu sur le roi. Dans le même temps, les deux hommes de gauche faisaient feu également. Une des décharges coupa le gland de perles suspendu sous le cou du cheval, une autre cribla de chevrotines le bras droit du roi et ses reins. Aussitôt l'homme de droite se suspendit à la jambe de Sa Majesté, attirant le prince à terre, et il aurait sans nul doute réussi à l'arracher de la selle, mais les deux assassins de gauche faisant exactement le même effort, le roi fut maintenu par eux. Cependant, le prince frappait de son poing fermé sur la tête des uns et des autres, et les sauts de côté ou autres mouvements du cheval épouvanté paralysaient les efforts des bâbys et prenaient du temps.

Les gens de la suite, d'abord stupéfaits, accoururent. Asad-Oullah-Khan, grand écuyer, et un cavalier nomade tuèrent à coups de sabre l'homme de droite. Pendant ce temps, d'autres seigneurs saisissaient les deux hommes de gauche, les renversaient et les garrottaient. Le docteur Cloquet, médecin du roi, aidé de quelques personnes, faisait entrer rapidement le prince dans le jardin de Mohammed-Hassan, sandoukdâr; car on ne comprenait rien à ce qui venait d'arriver, et si l'on avait l'idée de la grandeur du péril, on n'avait aucune notion de son étendue. Ce fut, pendant plus d'une heure, un tumulte épouvantable dans tout Niaveran. Tandis que les minis-

tres, le Sadr-è-Azam en tête, s'empressaient dans le jardin où le roi avait été conduit, les trompettes, les tambours, les tambourins et les fifres appelaient les troupes de tous côtés; les ghoulams montaient à cheval ou arrivaient ventre à terre; tout le monde donnait des ordres; personne ne voyait, n'écoutait, n'entendait ni ne savait rien.

Comme on était dans ce désordre, un courrier arriva de Téhéran, envoyé par Ardeshyr-Mirza, gouverneur de la ville, pour demander s'il se passait quelque chose, et ce qu'il fallait faire dans la capitale. En effet, dès la veille au soir, le bruit que le roi avait été assassiné avait pris la consistance d'une certitude. Les bazars, parcourus par des troupes de gens armés, dans une attitude menaçante, avaient été quittés par les marchands. Toute la nuit, les boutiques des boulangers avaient été environnées, chacun cherchant à faire des provisions pour plusieurs jours. C'est l'usage lorsqu'on prévoit des troubles. Enfin, à l'aube le tumulte augmentant, Ardeshyr-Mirza avait fait fermer les portes de la citadelle et de la ville, mis les régiments sous les armes et placé ses canons en batterie, mèche allumée, bien qu'il ne sût pas, en réalité, à quel ennemi il avait affaire, et il demandait des ordres.

On se calma un peu. Il était devenu certain qu'on avait simplement affaire à un assassinat, et non pas à une insurrection. Les deux bâbys arrêtés, conduits presque immédiatement devant le conseil des ministres, avaient déclaré qu'ils étaient seuls, qu'ils n'avaient pas de complices, et qu'il ne fallait pas attendre d'eux des révélations, parce qu'ils n'en feraient point. Heureusement, la blessure du roi était insignifiante. Sa Majesté, qui avait

montré beaucoup d'énergie dans sa lutte contre les meurtriers, assurait qu'elle ne sentait aucune douleur sérieuse, et était rentrée au palais à pied. On fit attacher le corps de Sâdek, le bâby qui avait été tué, à la queue d'un mulet, et on le traina à travers les pierres jusqu'à Téhéran, afin que toute la population pût voir que les conjurés avaient manqué leur coup. En même temps, on envoya des messagers à Ardeshyr-Mirza, pour lui dicter ce qu'il avait à faire.

Malgré les déclarations des assassins, l'existence d'un complot était visible. Tous les ans, vers le milieu de l'été à peu près, le bruit se répand que le roi est mort. Mais c'est la peur qu'on en a qui fait inventer et accueillir une si fâcheuse nouvelle. Quelques désordres ont lieu chez les boulangers et les traiteurs des bazars; mais en quelques heures l'ordre se rétablit. Ici, rien de pareil. On avait annoncé que le mois de shavval verrait tomber Nasreddin-Shah; on avait vu dans les rues des bandes armées qui, nécessairement, ne s'étaient mises sur pied que pour profiter de la catastrophe. Les meurtriers arrêtés s'étaient reconnus bâbys et s'en étaient fait gloire. C'était donc aux bâbys qu'on avait affaire. Ils étaient sur pied; il fallait mettre la main sur leurs chefs. Ardeshyr-Mirza eut à agir en conséquence.

Il maintint la fermeture des portes et les fit occuper par des piquets d'infanterie, en donnant l'ordre aux gardiens d'examiner avec soin les physionomies de ceux qui se présenteraient pour quitter la ville; et, tandis que l'on poussait la population à monter sur le rempart, près de la porte de Shimiran, pour voir, sur le terre-plein devant le pont qui traverse le fossé, le corps mutilé de Sâdek, le prince-gouverneur réunit le Kalentèr, ou pré-

fet de police, le Vizir de la ville, le Darogha, ou juge de police, et les chefs des quartiers, et leur donna l'ordre de rechercher et d'arrêter toutes les personnes soupçonnées de bâbysme. Comme personne ne pouvait quitter la ville, on attendit la nuit pour commencer cette chasse au furet, où il fallait surtout de l'adresse et de la ruse.

La police à Téhéran, comme dans toutes les villes d'Asie, est très-bien organisée. C'est un legs des Sassanides, que les kalifes arabes ont précieusement conservé; et comme il était de l'intérêt direct de tous les gouvernements, si mauvais qu'ils fussent, et des pires encore plus que des autres, de le maintenir, il est resté, pour ainsi dire, intact au milieu des ruines de tant d'autres institutions également excellentes qui ont périclité. Il faut donc savoir que chaque chef de quartier, correspondant directement avec le Kalentèr, a sous ses ordres un certain nombre d'hommes appelés ser-ghesmêhs, sergents de ville, qui, sans costume particulier ni marque distinctive, ne quittent jamais les rues dont la surveillance leur est attribuée. Ils sont généralement bien vus des habitants et vivent familièrement avec le peuple. Ils rendent toutes sortes de services à chacun, et la nuit, couchés, hiver comme été, sous l'auvent de la première boutique venue, sans souci de la pluie ni de la neige, ils veillent sur les propriétés et rendent les vols fort rares, parce qu'ils les rendent fort difficiles. Du reste, ils connaissent les habitudes et les habitués de toutes les maisons, de manière à y guider immédiatement les recherches en cas de besoin; ils savent les idées, les opinions, les accointances, les liaisons de chacun; et quand on invite à dîner trois amis, le ser-ghesmêh, sans même

y mettre d'espionnage, tant il est familier avec tout le monde, sait à quelle heure les convives arrivent, ce qu'ils ont mangé, ce qu'ils ont fait et dit, et à quelle heure ils se sont retirés.

Les Ketkhodas ou chefs des quartiers prévinrent ces agents d'avoir à surveiller les bâbys de leurs circonscriptions respectives, et on attendit.

Presque dans le même temps, on s'aperçut de réunions clandestines. Hadjy Mirza-Taghy, Ketkhoda du quartier de Ser-Tjeshméh, se rendit sans bruit à la maison d'un certain Souleyman-Khan, fils de Yahya-Khan. Cette maison appartient aujourd'hui au prince Abd-oul-Semed-Mirza, frère du roi. Le propriétaire d'alors était un homme riche et considérable.

Un ser-ghesméh ayant frappé doucement à la porte, un homme vint ouvrir; on l'attira au dehors, et ayant refermé la porte, on l'arrêta. Un instant après, on frappa de nouveau; un autre homme se présenta, on en fit de même qu'avec l'autre. On recommença ainsi plusieurs fois de suite le même manége avec succès, jusqu'à ce qu'enfin on vît qu'on n'ouvrait plus. Alors on crocheta la porte et on entra. On trouva, dans la cour de la maison, le maître, sur lequel on mit la main; et parcourant successivement toutes les chambres, on s'empara en tout de quinze individus, dont quelques femmes et plusieurs enfants. Au nombre des femmes était Gourret-oul-Ayn, disent quelques informateurs; mais d'autres assurent qu'elle avait déjà été arrêtée depuis longtemps, parce qu'elle s'obstinait à prêcher malgré la défense. Quoi qu'il en soit, comme elle avait une grande réputation, et que d'ailleurs elle occupait dans le monde un rang élevé, on l'avait conduite, ou on la conduisit alors, chez Mahmoud-Khan,

le Kalentèr, qui la confia à la garde de sa propre femme. Les autres furent mis en prison.

Successivement, on vit arriver les différentes prises, et il se trouva qu'en tout on possédait une quarantaine de captifs. Toutes les recherches qu'on pût faire ensuite restèrent infructueuses. Évidemment les bâbys, avertis, se tenaient tranquilles, et ne cherchaient ni à se rassembler, puisque l'insurrection leur était interdite par l'Altesse Éternelle, ni à sortir de la ville, puisqu'ils savaient que les portes étaient gardées. Pendant plusieurs jours, la police eut l'œil ouvert, mais sans succès; et très-persuadée que les ennemis étaient nombreux, elle ne sut pas les découvrir. Alors, désespérant d'un succès plus grand, le prince fit conduire à Niaveran les gens qu'il avait saisis, et expliqua la situation.

Le premier ministre et les autres conseillers du roi étaient fort embarrassés, et, pour tout dire, frappés d'épouvante et remplis des inquiétudes les plus diverses. Le roi avait trouvé bien long l'intervalle de temps pendant lequel il avait lutté seul contre les assassins et n'avait pas caché son impression. Aussitôt, les personnes qui, ce jour-là, n'étaient pas dans la suite, laissèrent entendre que tel ou tel des seigneurs ou des officiers présents n'eût peut-être pas été fâché d'un changement de régime. On chercha de son mieux à faire sa cour aux dépens du prochain. Tel fut soupçonné d'être plus ou moins gagné aux intérêts de ce frère du roi qui est à Bagdad avec une pension anglaise; tel autre, d'avoir des espérances hypothéquées sur le vieux prince qui habite Astrakhan avec une pension russe. Ceux dont on ne disait ni l'une ni l'autre de ces choses, on demandait s'ils n'étaient pas tout simplement bâbys eux-mêmes, et la supposition

n'était pas absolument invraisemblable; car le bâbysme était au fond la religion à la mode, et l'on savait bien que, depuis quatre ans, on en rencontrait partout des adeptes. Il n'était presque personne qui n'eût conféré avec un membre quelconque de la secte. De toutes ces suppositions, de tous ces propos colportés, envenimés par les rivalités et les ambitions particulières, il était résulté un profond sentiment de méfiance et de crainte, qui régnait dans tout l'entourage royal. Chacun surveillait ses voisins et pesait ses propres paroles.

Les deux assassins arrêtés n'en avaient pas avoué plus long au second interrogatoire qu'au premier, et ils n'en dirent jamais davantage. Torturés avec des raffinements extraordinaires, ils ne parlèrent pas, et s'obstinèrent à soutenir qu'ils n'avaient pas de complices, et qu'ils exécutaient seulement les ordres de leurs chefs, lesquels chefs n'étaient pas en Perse. Interrogés pourquoi ils avaient médité un crime aussi énorme que celui de tuer le roi, ils répétèrent encore qu'ils n'étaient pas responsables, devant ceux qui les jugeaient, de l'action commise, attendu qu'ils n'avaient fait qu'obéir à des supérieurs; que, grâce au ciel, ils étaient en parfait état d'innocence, puisqu'ils n'avaient pas hésité à accomplir un commandement venu d'une autorité sacrée. Quant à l'action en elle-même, ils n'avaient, pour leur compte, rien à en dire, sinon que ce que voulaient leurs chefs était juste par le fait seul qu'ils le voulaient; toutefois, dans ce cas particulier, il était clair que l'homme qui était le premier auteur de la mort de tant de martyrs et enfin de celle du Bâb lui-même, de l'Altesse Sublime, avait amplement mérité la mort. Ils ajoutaient qu'on avait une preuve certaine de l'innocence de leurs intentions dans ce fait

qu'ils avaient voulu exécuter à la lettre leurs instructions et ne s'étaient pas permis d'y rien modifier. Ces instructions disaient : « Vous couperez la tête du roi » : c'était donc la tête qu'il fallait lui couper, et c'est pourquoi ils avaient cherché à arracher le prince de dessus son cheval et à le jeter par terre. — « Si nous avions voulu, disaient-ils, le tuer à coups de pistolet, rien ne nous était plus aisé; mais vous avez bien vu que nos armes n'étaient pas chargées à balles, et nous n'avons tiré sur lui que pour le blesser et le faire choir plus facilement. Il est clair que nous n'y avons pas mis de haine personnelle. Au contraire, le roi est bon; il a été compatissant et bienveillant pour nous, et nous en sommes reconnaissants; aussi ne voulions-nous rien faire de plus contre lui que ce qui était obligatoire. Vous continueriez à nous torturer jusqu'au dernier jugement, que nous ne pourrions vous en dire davantage. »

Cette obstination, cette profondeur, cette dureté de conviction religieuse, et l'impuissance de la douleur à la vaincre, commencèrent à produire une vive impression sur l'esprit des gens de la cour et sur les ministres eux-mêmes. C'était une nouvelle démonstration de ce qu'on se rappelait avoir vu déjà dans le Mazendérân, à Zendjân, à Shyraz, à Téhéran, à Tebriz, partout où l'on avait condamné et fait périr des bâbys; et, comme il arrive toujours, on s'irrita plus encore de cette attitude d'indépendance, au milieu des souffrances infligées, et de l'impuissance où elle réduisait les tourmenteurs, que du crime trop réel qu'on avait à punir. Se considérant donc comme vaincus par les deux meurtriers de Shimiran, les inquisiteurs se rejetèrent, pleins d'espoir, sur la troupe de prisonniers qu'on leur amenait de la ville,

et parmi lesquels les femmes, et surtout les enfants, allaient bien certainement s'effrayer, se laisser abattre par les tortures et tout raconter.

Ils ne racontèrent rien; et ce qu'avaient dit les deux meurtriers, tous ces prisonniers, grands et petits, le répétèrent avec une inflexible fermeté : « Nous n'avons pas de complices. » Tout ce qu'on put faire, et l'on fit beaucoup de choses, resta sans succès et se brisa contre le silence ou les dénégations. Alors, de la vengeance déçue on passa à la peur. On ne savait plus sur quel terrain on se trouvait, et, faute de réalités qu'on ne saisissait pas, qui fuyaient devant toutes les recherches, on voyait errer autour de soi une multitude de fantômes. L'épouvante devint générale au camp du roi. On se dit que certains soupçons conçus d'abord contre tels et tels grands personnages étaient fondés, et que le silence des prisonniers le démontrait. On supposa que ceux-ci espéraient, au dernier moment, être graciés par l'influence de leurs amis secrets. D'ailleurs, auraient-ils besoin d'être graciés? N'allait-on pas voir, peut-être dans une heure, à la minute, éclater une sédition générale? Où? Parmi les régiments, les paysans de la montagne, les habitants de Téhéran! En face, on avait une quarantaine de captifs muets; mais par derrière, savait-on ce qui s'agitait?

Le conseil des ministres, réuni autour du Sadr-è-Azam, pensa, sous l'inspiration de cet homme d'État, le plus sage du pays assurément et le plus capable, que cette situation avait assez duré et qu'il y fallait un terme. On fit remarquer que, si les bâbys étaient aussi nombreux et aussi puissants qu'on le prétendait, il y avait imprudence gratuite à les rechercher et à les forcer à un éclat que peut-être ils désiraient éviter. Il fut donc

résolu non-seulement qu'on cesserait de chercher de nouveaux coupables, mais qu'on s'efforcerait d'être aussi clément que les traditions juridiques en matière de crimes d'État le pouvaient permettre, et que tous ceux des bâbys arrêtés qui consentiraient simplement à nier leur qualité de bâbys seraient immédiatement relâchés sur cette parole, sans qu'on les pressât davantage. Quant à ceux qui s'obstineraient à confesser leur foi, certainement ils mourraient; mais il était injuste que le roi prît seul sur sa tête la responsabilité de leur sang. De deux choses l'une : ou le meurtre de ces gens était équitable, ou il était inique. Équitable, le roi devait et voulait partager avec ses hommes le mérite de l'action; inique, il était juste que les mêmes hommes, ses serviteurs, prissent pour eux une part de cette même responsabilité et des châtiments qui attendaient leur maître dans l'autre vie. C'était faire acte de fidélité.

Dans le raisonnement du premier ministre, il y avait bien un peu des sentiments qu'il exprimait, mais peut-être y avait-il encore autre chose qu'il n'exprimait pas, c'est-à-dire le besoin de compromettre les gens considérables et les corps de l'État dans ce qui allait se passer, de telle sorte que, si les bâbys devaient s'insurger de nouveau, tous ceux qui auraient sur eux du sang de leurs martyrs se sentissent menacés personnellement aussi bien que le roi. Ajuster les choses de la sorte, c'était de l'habileté. On le comprit ainsi; chacun mesura le danger immédiat qu'il y aurait à faire de l'opposition à un arrangement semblable, et tous les assistants se mettant à crier que leur vie et leur âme appartenaient au roi, qu'ils étaient son sacrifice, qu'ils demandaient à porter, pendant toute l'éternité, la peine de ses fautes, que

souffrir à sa place serait pour eux meilleur que le paradis, ils se déclarèrent prêts à mettre leurs bras jusqu'à l'épaule dans les meurtres qui allaient s'accomplir. Le premier ministre accueillit cette explosion de zèle; il ordonna que ceux des bâbys qui resteraient opiniâtres seraient distribués aux grands officiers de l'empire, au corps des mirzas, dans les différents services publics, aux moustofys, aux gens de l'arsenal, et que ce serait au roi à juger du dévouement réel de ses sujets, de leur fidélité sans arrière-pensée, d'après la façon dont ils mettraient à mort leurs victimes. Chacun se tint pour averti.

La population de Téhéran, tout entière, suivait avec une ardente curiosité, qui pour beaucoup de gens était de l'anxiété, le cours de ce qui se faisait à Niaveran, autour du palais du roi. Comme en Perse rien n'est secret, je l'ai dit déjà et je le répète, rien absolument, pas plus ce qui se passe dans le conseil du monarque que ce qui arrive dans les retraites les plus mystérieuses du Harem, et que le bazar n'ignore de rien, on avait très-bien suivi toutes les fluctuations d'idées, de craintes, de calculs qui avaient agité les arbitres du moment, et avec cette sagacité extraordinaire qui est le fond de l'esprit du lieu, on avait parfaitement compris tout ce qui avait été proposé et résolu. Maintenant on s'attendait à un dénoûment assez prompt, et la plus grande partie de la population désirait le voir aussi peu sanglant que possible, et espérait dans la répugnance connue et souvent prouvée du premier ministre pour les cruautés.

Gourret-oul-Ayn n'avait pas été conduite à Niaveran; mais, renfermée par le Kalentèr dans son propre Enderoun, elle avait été interrogée par lui à différentes reprises et n'avait éprouvé aucun mauvais traitement. Mah-

moud-Khan, Kalentèr, paraît avoir subi, comme tout le monde, le charme de cette femme. La Consolation-des-Yeux, avec sa beauté merveilleuse, son éloquence, son enthousiasme, exerçait une séduction à laquelle personne n'avait jamais résisté. Le Kalentèr, pénétré de respect et de compassion, s'efforçait, tout en restant fidèle à son devoir, d'adoucir la captivité de la prisonnière, de ne pas aggraver les souffrances de sa situation et de lui donner des espérances pour l'avenir. Mais il se trompait. Gourret-oul-Ayn n'avait pas besoin d'espérances; et ordinairement lorsqu'il entamait ce sujet de convérsation, elle l'interrompait pour lui parler de ses croyances religieuses, de ce qui était la vérité, de ce qui était l'erreur. Les assistants restaient dans l'étonnement à lui voir tant de foi et l'esprit si libre, tandis qu'à chaque instant le rideau de la porte pouvait se soulever pour laisser passer sa sentence de mort.

Un matin, Mahmoud-Khan, revenant du camp royal, entra dans l'Enderoun, et après avoir salué la Consolation-des-Yeux, il lui dit qu'il lui apportait de bonnes nouvelles. « — Je le sais, dit-elle gaiement et je n'ai pas besoin que vous m'en instruisiez. — Il ne se peut pas, dit Mahmoud-Khan, que vous sachiez ce dont il s'agit, car c'est une requête que le premier ministre m'a chargé à l'instant de vous faire et je ne doute pas que vous n'y trouviez votre salut. On vous mènera à Niaveran et on vous demandera : « Gourret-oul-Ayn, êtes-vous bâby? » Vous répondrez simplement : Non. On restera convaincu que vous l'êtes; mais on est résolu à ne pas exiger plus de vous; on espère que, pendant quelque temps, vous vivrez dans la solitude et ne donnerez pas à parler aux hommes.

— Ce n'est pas là, répondit la Consolation-des-Yeux, la nouvelle que vous avez à me donner. Elle est meilleure que ce que vous me dites, mais vous ne la connaissez pas vous-même. Demain, à midi, vous, vous-même, Kalentèr, vous me ferez brûler vive et je rendrai, comme je le souhaite, un témoignage éclatant à Dieu et à Son Altesse! »

Mahmoud-Khan, étonné, répartit : « Vous n'y pensez pas! Il n'en est point question; car, certes, vous ne refuserez pas la concession qu'on vous demande. Tous vos partisans s'y soumettront, sans doute. Quelle idée avez-vous!

— N'espérez pas, s'écria la Consolation-des-Yeux, d'un air plus grave, que je renie ma foi, même en apparence, même pour une minute et dans un but aussi puéril que celui de conserver quelques jours de plus une forme transitoire qui n'a pas de valeur. Non! si l'on m'interroge, et on le fera, j'aurai le bonheur de donner ma vie pour Dieu. Toi, Mahmoud-Khan, écoute maintenant ce que je vais te dire, et demain ma mort te servira de signe que je ne te trompe pas. Le maître que tu sers ne te récompensera pas de ton zèle; au contraire, tu périras, par son ordre, cruellement. Tâche, avant de mourir, d'avoir élevé ton âme à la connaissance de la vérité. »

J'ai entendu raconter bien des fois cette prophétie et à des musulmans et à des bâbys. Personne ne doute qu'elle n'ait été faite; et voici, en effet, ce qui arriva plus tard : il y a quatre ans, une famine terrible ravagea Téhéran. On mourait de faim dans les rues. La population, poussée à bout par la souffrance, se souleva et se porta en foule sur la citadelle pour obtenir du roi justice, comme d'ordinaire; car, en pareil cas, tous les peuples du monde, en Orient et en Occident, s'acharnent à la même idée et accu-

sent des accapareurs de causer leurs maux. Le roi ordonna de fermer les portes; puis, ayant appris que le peuple accusait, entre autres personnages, le Kalentèr, il le fit comparaître devant lui. Il fallait absolument trouver un coupable. Ce n'est pas que le magistrat incriminé eût aucunement commis le crime que l'on dénonçait; il avait seulement à se reprocher quelques concussions, que du reste il ne se reprochait guère, se tenant pour parfaitement innocent, car il avait, dans ce genre, beaucoup moins d'exploits sur la conscience que tels ou tels autres plus grands que lui. Cependant le roi était irrité, le tumulte à son comble; les femmes battaient la porte de la citadelle; on entendait leurs cris furieux. Le roi avait revêtu le manteau rouge, qu'on appelle *le manteau de la colère*, et qu'il porte lorsqu'il va ordonner des châtiments.

Mahmoud-Khan fut amené tremblant devant le monarque. Au lieu de répondre, il perdit la tête et balbutia. Le roi donna ordre de lui arracher la barbe; les bourreaux se jetèrent sur lui; il se débattit et poussa des cris affreux. Le roi, s'excitant, dit : « Frappez-le de verges! » On le frappa, et le roi, s'excitant encore plus, dit : « Etranglez-le! » Et on l'étrangla. Ainsi fut accomplie la prédiction de Gourret-oul-Ayn.

Il semble que je ne ferai pas mal de mettre ici une observation dans l'intérêt des gens qui comprennent à peu près la surface des choses, mais mal ce qui passe l'épiderme. Je n'ai nullement l'intention de donner à entendre qu'on doit croire ou ne pas croire aux miracles que je rapporte. Je ne m'occupe pas de ces choses; mais il importe ici de remarquer que les affaires religieuses, en Asie, dans le temps qui court, comportent l'existence de mira-

cles ; qu'il s'en fait, qu'on les voit, qu'on les cite, qu'on y croit et qu'on s'en sert comme d'arguments ; et ce sont, en effet, des arguments, puisqu'ils ne trouvent pas seulement créance chez les sectaires qui s'en autorisent, mais qu'ils sont acceptés sans hésitation par les adversaires eux-mêmes.

C'est une situation intéressante à observer, non pas uniquement au point de vue philosophique, mais surtout, peut-être, au point de vue de la critique historique. On y peut trouver des indications instructives et qui aident à comprendre beaucoup de problèmes des temps anciens. Ainsi, par exemple, dans notre façon de raisonner, si l'apôtre d'une religion repoussée par nous pouvait nous convaincre qu'il fait des miracles, nous nous trouverions insensés de ne pas accepter toute entière la doctrine d'un homme armé d'une puissance si exceptionnelle, dont la source ne saurait se trouver que dans une dispensation d'en haut. Mais les Asiatiques ne raisonnent point de même. Le miracle est, à leurs yeux, un fait sans doute anomal et dont la manifestation révèle une influence au-dessus de l'ordinaire ; mais ce qui est au-dessus de l'ordinaire, ce qui sort de la règle, l'exception aux lois communes de la nature, tout cela est loin d'être estimé d'eux aussi rare qu'il l'est de nous. Ils n'admettent pas des lois naturelles imperturbables ; ils ne reconnaissent, dans l'univers, que des situations pendant la durée desquelles les phénomènes s'exécutent suivant tel ordre résultant de telle pondération des choses et des formes, de tel rapport établi entre les principes et les fins. Mais cela en soi n'a rien d'essentiel, et il suffit qu'une influence quelconque s'y applique pour le modifier plus ou moins profondément. Racontez à un musulman éclairé que saint Fran-

çois d'Assises faisait descendre les oiseaux du ciel et conversait avec eux, bien qu'il tienne le christianisme pour une religion erronée, insuffisante, corrompue dans ses sources, abrogée par Dieu, il ne lui viendra pas dans l'esprit de suspecter votre bonne foi ou d'accuser votre crédulité. Le fait légendaire lui paraîtra aussi facile à admettre que la description de l'orbite suivie par telle étoile. Tout ce qu'il en conclura, c'est que saint François, par la force de ses méditations, était arrivé à comprendre la nature particulière des oiseaux et disposait à leur égard d'une puissance qu'on n'a pas communément. De la même façon, l'Asiatique comprendra et expliquera comment on peut traverser les corps solides, marcher sur l'eau et enfin suspendre ou abroger, au gré de la science, tel résultat d'une corrélation des principes naturels que nous appelons une loi, et qui, pour lui, n'est qu'une convenance purement temporaire. Voilà pourquoi on fait et on demande des miracles en Asie, pourquoi on les admire et on en prend du pouvoir de celui qui les accomplit une opinion plus ou moins haute; mais voilà pourquoi aussi un homme peut y assister et y croire, sans pour cela les considérer comme des preuves vraiment irréfragables de la vérité d'une religion où ils se produisent. Dieu n'en est pas la source, Dieu n'y prend aucune part; c'est l'homme seulement qui, par sa science, par sa pénétration, par ses dons naturels, par le concours de quelque puissance supérieure, trouve un joint pour troubler d'une façon quelconque les habitudes de la nature. Cette manière de réduire le miracle à ne plus avoir, par le fait, de valeur théologique qu'aux yeux des fidèles et nullement à ceux des réfractaires qu'il s'agirait de convertir, a cependant beaucoup gêné l'Islam. Le Korân a protesté et a voulu

expliquer de différentes manières que les miracles ne sauraient avoir lieu sans la participation divine ; mais il luttait vainement contre des théories que la science antique a élaborées et transmises intégralement à toutes les générations. Il dut donc se contenter d'une sorte de compromis et réserva à Dieu seul un genre spécial de miracles : c'est la résurrection des êtres. Rendre la vie à un mort, Dieu seul le peut ; on ne le peut qu'au nom et par la vertu de Dieu ; tout autre prodige n'a pas de véritable valeur dogmatique. Hormis ce point et ce point seul, — la science et l'imagination orientales, parfaitement d'accord, n'admettant pas de limites quant à la puissance motrice et créatrice de la parole, la même chez l'homme et chez Dieu ; supposant, de plus, que la nature, production de cette parole, n'a pas de lois, mais seulement, ainsi que je l'ai dit plus haut, des façons d'être, résultats de rapports que la parole qui les a établis peut troubler lorsqu'elle est appliquée par une compréhension profonde, et, ugeant l'homme capable d'atteindre à cette compréhension, il s'ensuit naturellement que tout est possible à l'homme éclairé, en tant qu'homme, et c'est pourquoi les miracles ne prouvent rien quant à l'exposé de la foi religieuse de celui qui les fait. On voit comment, en raison de ce point de vue extrêmement ancien en Asie, et qui dérive de la science chaldéenne [1], les prodiges les plus étonnants ont pu étonner, effrayer, confondre souvent des populations qui ne doutaient pas de leur réalité, et cependant ne pas les amener à confesser la foi des prophètes dont ces prodiges émanaient. L'intelligence européenne, en lisant des récits de ce genre (la

1. *Traité des Écritures cunéiformes*, t. II, passim.

Bible, les Actes des Apôtres et les Vies des Saints en sont remplies), s'étonne de ce qu'elle prend pour une obstination en quelque sorte inepte. Il n'y a pas d'obstination; il n'y a pas d'ineptie; il y a seulement une autre façon de voir, de juger et de conclure que chez nous; et c'est ainsi que, d'une part, la foi la plus absolue dans la possibilité de troubler l'ordre de la nature, et de l'autre une difficulté extrême à admettre les faits de ce genre, aboutissent, dans la pratique, à un scepticisme d'une espèce différente, mais tout aussi complet.

Le lendemain, les choses se passèrent comme la Consolation-des-Yeux l'avait prédit. On l'avait amenée à Niaveran, et, devant les princes, les grands fonctionnaires de l'État, les prisonniers et le peuple, on lui avait demandé, avec beaucoup de douceur, et de manière à ne pas l'offenser, de déclarer qu'elle n'était pas bâby. Elle avait répondu ce qu'elle avait annoncé vouloir répondre. On la ramena à Téhéran, dans la citadelle, et lui ayant mis un voile comme les femmes persanes en portent et comme elle avait renoncé à en faire usage, on la mit sur un tas de ces tissus de paille grossière dont on double les tapis de laine et de feutre dans les appartements. Mais, avant d'y mettre le feu, les bourreaux l'étouffèrent avec des chiffons, de sorte que les flammes ne dévorèrent qu'un cadavre. Les cendres furent semées au vent.

Je ne crois pas que l'exemple de fermeté donné par Gourret-oul-Ayn fût nécessaire aux autres prisonniers; mais il n'était pas fait pour diminuer leur constance. Ils avaient assisté, le visage gai et tranquille, tous, jusqu'aux filles et aux enfants, à l'interrogatoire de la jeune femme et l'avaient vue partir pour aller au supplice, sans qu'elle leur fît, sans qu'ils lui adressassent

d'adieux, tant la séparation et ce qui allait l'amener leur paraissait un fait insignifiant. Quand leur tour de se préparer fut venu, tous, les meurtriers comme les autres, répondirent, avec la même indifférence, qu'ils étaient bâbys, comblèrent de bénédictions le nom de l'Altesse Sublime et sa mémoire, ainsi que les noms des autres martyrs ou apôtres de leur cause, et se déclarèrent prêts à tout supporter.

Parmi eux, on remarquait un homme arrêté dans la maison de Souleyman-Khan. C'était ce même Seyd Housseïn, qui, dans un moment de prostration physique amené par l'excès de la fatigue, des outrages et des coups, avait renié son maître et lui avait craché au visage, et que, à la suite de cela, on avait délivré. Il s'était immédiatement réveillé comme d'un songe, et ayant pris la route de Téhéran, ainsi que je l'ai dit, aussitôt qu'il eût franchi les portes de cette ville, il s'était rendu tout droit chez les chefs bâbys, leur avait raconté comment s'était passé le martyre, et s'était accusé, avec un repentir désespéré, de ce qu'il avait fait. Le pardon avait suivi la véhémence évidemment sincère des aveux. Mais Seyd Housseïn n'avait jamais retrouvé la tranquillité, et il aspirait à la mort avec passion. Le jour en était arrivé. Se croyant donc au moment de la délivrance et de la purification, il n'était pas seulement calme comme les autres; sa joie éclatait dans l'air de son visage et dans la vivacité de ses discours. Interrogé s'il était bâby, il répondit avec une exaltation extrême, et irrita extrêmement ses juges par les injures dont il les accabla. Aujourd'hui, les religionnaires, pleins de respect pour ce martyr et ne pouvant se résoudre à le trouver coupable un jour, assurent que son apostasie ne fut qu'apparente; qu'il obéit

au Bâb en la simulant, et qu'étant le secrétaire de son maître et le dépositaire de tous ses papiers, il dut agir ainsi afin de pouvoir tout porter, tout raconter aux fidèles, qui, sans lui, auraient ignoré les dernières paroles du Bâb.

Les intentions bienveillantes du Sadr-è-Azam étant ainsi déjouées, il ne restait plus qu'à procéder à la mort des coupables, dans la façon qui avait été réglée d'avance. A chacun on donna son captif, à quelques-uns on en remit deux. Le premier ministre en reçut un. Il ne le fit pas torturer et donna l'ordre de le tuer d'un seul coup. Les mirzas ou employés des ministères en eurent deux; ils les firent taillader à coups de canif et s'en mêlèrent eux-mêmes. Le grand écuyer Asadoullah-Khan, qui était venu le premier au secours du roi et avait tué Sadek, à coups de sabre, en réclama deux aussi. Il les fit ferrer aux pieds et aux mains et déchirer à coups de fouet. Ainsi chacun essaya de prouver son amour pour le souverain et son zèle par les inventions agréablement féroces dont son imagination pût s'aviser.

On vit, on vit alors, on vit ce jour-là, dans les rues et les bazars de Téhéran, un spectacle que la population semble devoir n'oublier jamais. Quand la conversation, encore aujourd'hui, se met sur cette matière, on peut juger de l'admiration horrible que la foule éprouva et que les années n'ont pas diminuée. On vit s'avancer, entre les bourreaux, des enfants et des femmes, les chairs ouvertes sur tout le corps, avec des mèches allumées flambantes fichées dans les blessures. On traînait les victimes par des cordes et on les faisait marcher à coups de fouet. Enfants et femmes s'avançaient en chantant un verset qui dit :

« En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui! »

Leurs voix s'élevaient éclatantes au-dessus du silence profond de la foule, car la population téhérany n'est ni méchante ni très-croyante à l'Islam. Quand un des suppliciés tombait et qu'on le faisait relever à coups de fouet ou de baïonnettes, pour peu que la perte de son sang, qui ruisselait sur tous ses membres, lui laissât encore un peu de force, il se mettait à danser et criait avec un surcroit d'enthousiasme :

« En vérité, nous sommes à Dieu et nous retournons à lui! »

Quelques-uns, des enfants, expirèrent dans le trajet. Les bourreaux jetèrent leurs corps sous les pieds de leurs pères et de leurs sœurs, qui marchèrent fièrement dessus et ne leur donnèrent pas deux regards.

Quand on arriva au lieu d'exécution, près de la Porte-Neuve, on proposa encore aux victimes la vie pour leur abjuration, et, ce qui semblait difficile, on trouva même à leur appliquer des moyens d'intimidation. Un bourreau imagina de dire à un père que, s'il ne cédait pas, il couperait la gorge à ses deux fils sur sa poitrine. C'étaient deux petits garçons, dont l'aîné avait quatorze ans, et qui, rouges de leur propre sang, les chairs calcinées, écoutaient froidement le dialogue; le père répondit, en se couchant par terre, qu'il était prêt, et l'aîné des enfants, réclamant avec emportement son droit d'aînesse, demanda à être égorgé le premier. Il n'est pas impossible que le bourreau lui ait refusé cette dernière satisfaction. Enfin, tout fut achevé; la nuit tomba sur un amas de chairs informes; les têtes étaient attachées en paquets

au poteau de justice, et les chiens des faubourgs se dirigeaient par troupes de ce côté.

Cette journée donna au Bâb plus de partisans secrets que bien des prédications n'auraient pu faire. Je l'ai dit tout à l'heure, l'impression produite sur le peuple par l'effroyable impassibilité des martyrs fut profonde et durable. J'ai souvent entendu raconter les scènes de cette journée par des témoins oculaires, par des hommes tenant de près au gouvernement, quelques-uns occupant des fonctions éminentes. A les entendre, on eut pu croire aisément que tous étaient bâbys, tant ils se montraient pénétrés d'admiration pour des souvenirs où l'Islam ne jouait pas le plus beau rôle, et par la haute idée qu'ils avouaient des ressources, des espérances et des moyens de succès de la secte. On ne traite pas ce sujet publiquement; c'est presque une hardiesse que de prononcer le nom de bâby; ordinairement, quand le tour de la conversation force à indiquer la religion nouvelle, on se sert d'une périphrase soigneusement injurieuse. Comme les bâbys, par principe ou plutôt par scrupule religieux, condamnent l'usage du kalian, ou pipe d'eau, beaucoup de gens qui n'en ont point le goût ne manquent cependant jamais d'étaler un kalian pour ne pas être suspectés; enfin, une notable recrudescence d'hypocrisie musulmane éclate chez tous les hommes qui sont, en réalité, les plus connus pour être des dissidents prononcés.

Avec tout cela, le bâbysme, qui est resté strictement inactif depuis les événements de 1852, passe pour avoir fait d'immenses progrès et pour en faire tous les jours. Obéissant, sans doute, à un ordre général avec autant de ponctualité qu'ils ont jadis exécuté l'ordre contraire, les

bâbys désormais cachent leur religion, la renient, et, au besoin, ne se font aucun scrupule de dire que le Bâb était un monstre; mais cette dissimulation épouvante peut-être encore plus le gouvernement que ne le pourraient faire des essais de soulèvement. Alors il compterait au moins ses ennemis et saurait où les combattre. Maintenant, il ne sait, ne voit et ne devine plus rien. Fidèle à l'impression de crainte qui le saisit naguère dans le procès de Niaveran, il n'ose pas faire de recherches, de peur de trouver plus de coupables qu'il ne voudrait, et surtout de les trouver là où il ne le voudrait pas. Quand, par maladresse de zèle ou par excès de haine, des moullas dénoncent quelque adversaire comme bâby, on arrête tout au plus la personne signalée; on lui demande une profession de foi; on se contente de ce qu'elle répond, et on la délivre au plus vite. L'opinion générale est que les bâbys sont répandus dans toutes les classes de la population et parmi tous les religionnaires de la Perse, sauf les nossayris et les chrétiens; mais ce sont surtout les classes éclairées, les hommes pratiquant les sciences du pays, qui sont donnés comme très-suspects. On pense, et avec raison, ce semble, que beaucoup de moullas, et parmi eux des moudjteheds considérables, des magistrats d'un rang élevé, des hommes qui occupent à la cour des fonctions importantes et qui approchent de près la personne du roi, sont des bâbys. D'après un calcul fait récemment, il y aurait à Téhéran cinq mille de ces religionnaires sur une population de quatre-vingt mille âmes à peu près. Mais les arguments dont on appuie ce calcul ne semblent pas bien solides, et j'incline à croire que si jamais les bâbys avaient le dessus en Perse, leur nombre dans la capitale se trouverait bien plus considé-

rable. Car, au même instant, on devra ajouter au chiffre des zélés, quel qu'il soit à cette heure, l'appoint d'une forte proportion de gens qui inclinent vers les doctrines aujourd'hui condamnées, et auxquels la victoire donnerait le courage de se prononcer.

Il y a deux ans, le gouvernement a eu encore de grandes inquiétudes au sujet des novateurs : une importation soi-disant européenne en a été cause. Parmi les Persans qui ont vécu en Europe, il s'en trouvait un, fort spirituel, très-ingénieux, grand ami des nouveautés surtout et pressé d'en produire, qui avait conçu pour la franc-maçonnerie une profonde admiration. Les Orientaux goûtent particulièrement cette machinerie, par la même raison qui nous fait apprécier davantage dans la musique asiatique les combinaisons mélodiques les plus semblables aux nôtres. Le Persan dont je parle représenta au roi que, dans le temps actuel, il ne pouvait plus se contenter de régner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, en s'appuyant sur les deux seuls faits de l'occupation et de la force; qu'il lui fallait se procurer une garantie morale de la fidélité de ses sujets. En fondant à Téhéran une loge dont il se déclarerait le grand maître, il aurait l'avantage d'attacher à tout jamais à sa personne les membres de la loge, parce que ceux-ci lui prêteraient le serment maçonnique, lequel serment ne peut jamais être rompu, et, pourvu qu'il eût soin d'enrôler ainsi tous les hommes un peu importants, il se trouverait, par ce coup de maitre, à la tête de toutes les forces de sa nation, et de telle façon qu'il ne serait au pouvoir de personne de l'en déposséder jamais.

Le roi accueillit avec intérêt cette ouverture et se montra sensible aux perspectives brillantes qu'elle lui faisait

apercevoir. Pendant plusieurs jours, il ne vit pas ses ministres, ses généraux, ses serviteurs de tous grades sans leur demander s'ils avaient été au Feramoush-Khanèh, qu'on venait d'ouvrir par ses ordres, et il les pressait fortement de s'y rendre. « Feramoush-Khanèh » veut dire « la maison de l'oubli; » c'est une onomatopée approximative du mot anglais « Freemason. » Les Persans n'ont pas manqué de tirer de ce bel enchaînement la conclusion indubitable que, lorsqu'on sort du Feramoush-Khanèh, on a oublié tout ce qu'on y a vu, et que c'est de cette façon que les chefs sont bien assurés de la discrétion de leurs disciples.

Pendant quelques semaines, tout le monde se pressa pour être admis au Feramoush-Khanèh. La personne qui en avait eu l'idée distribuait des grades et des rubans, faisait des discours; on prenait du thé et on fumait beaucoup le kalian. Chaque fois que le roi demandait à quelqu'un des siens : Enfin, qu'as-tu vu, que t'a-t-on montré, que t'a-t-on appris dans cette chambre? Il ne recevait jamais qu'une seule réponse : Nous avons écouté un discours d'un tel qui nous a beaucoup recommandé la civilisation et l'humanité, et nous avons fumé le kalian et bu du thé. — Rien de plus? — Que je sois votre sacrifice! Rien de plus.

Le roi n'était pas content. Il soupçonna qu'on lui cachait quelque chose; car il ne pouvait comprendre que les terribles mystères qu'on lui avait laissé entrevoir dans la franc-maçonnerie ne consistassent que dans les occupations fort innocentes qu'on lui avouait. Puis, il n'y avait pas là de quoi expliquer le serment si formidable sur lequel il comptait. Ses doutes, une fois exprimés, trouvèrent des gens pour les accueillir; les uns lui

insinuèrent qu'il devait se passer dans ce secret des débauches épouvantables; les autres furent plus hardis, ils prononcèrent un grand mot : ils dirent que le Feramoush-Khanèh ne pouvait être qu'un lieu de ralliement pour les bâbys.

A l'instant même, l'ordre fut donné à tout le monde de prendre garde d'y retourner, et ceux qui y avaient été, même par les ordres du roi, se trouvèrent suspects. L'auteur de l'idée fut, après quelques hésitations, chassé de la Perse et exilé, et, encore aujourd'hui, on n'aime pas à avouer qu'on a été prendre du thé et fumer le kalian dans un endroit si condamnable.

Si le soupçon était, dans ce cas, sans fondement, il ne faudrait cependant pas supposer que les bâbys sont réellement au repos. Ils écrivent considérablement, et leurs livres circulent en secret. On les cache avec soin, on les lit avec passion, et on y puise des armes toujours nouvelles pour la polémique contre les musulmans. D'autre part, l'Altesse Éternelle et les apôtres qui ont survécu au Bâb convertissent en silence bien du monde, et poursuivent leur œuvre avec constance. On a prétendu, il y a quelques mois, que le chef suprême avait été sollicité par des exilés persans de commencer une nouvelle lutte, qu'on l'avait pressé d'agir par ce motif que l'administration actuelle était mauvaise et désorganisée jusqu'à l'impossibilité de la résistance. Il a, dit-on, répondu qu'il n'était pas encore temps.

CHAPITRE XII

LES LIVRES ET LA DOCTRINE DES BABYS

Ainsi, voilà une religion présentée, préconisée par un tout jeune homme. En très-peu d'années, c'est-à-dire de 1847 à 1852, cette religion s'est répandue dans presque toute la Perse, et y compte des zélateurs innombrables. En cinq ans, une nation de dix à douze millions d'hommes, occupant un territoire qui en a jadis nourri cinquante millions, une nation qui ne possède pas ces moyens de publicité considérés par nous comme si indispensables à la diffusion des idées, je veux dire les journaux et les brochures, qui n'a pas même de service de poste aux lettres, pas même une seule route carrossable dans toute l'étendue de l'empire; cette nation, dis-je, en cinq ans a été visitée tout entière par la doctrine des Bâbys, et l'impression produite a été telle que les plus graves événements, ainsi que je l'ai raconté plus haut, en sont résultés. Et ce n'est point une populace ignorante qui s'est surtout émue; ce sont des membres éminents du clergé; ce sont des gens riches et instruits, des femmes appartenant à des familles importantes; ce sont, enfin, après les musulmans, des philosophes, des soufys en grand nombre, beaucoup de Juifs, qui ont été conquis

tout à coup par la nouvelle révélation. A le bien prendre, parmi tous les religionnaires de la Perse, deux groupes seulement paraissent être restés à peu près en dehors de ce mouvement passionné : les nossayrys et les chrétiens.

La cause de cette abstention est la même de part et d'autre ; c'est la profonde ignorance des matières intellectuelles mises en question. Il y a cependant une distinction à faire. Le nossayry est un nomade, comme on dit, ou, pour parler plus exactement (car il n'existe pas de nomades réels en Perse), le nossayry est un homme de tribu occupé exclusivement de ses troupeaux, de ses champs, de la chasse, de ses querelles. Les besoins religieux de son cœur et de son esprit sont complétement satisfaits par le très-petit nombre de prescriptions que lui impose sa foi. Il n'est pas théologien, et son activité se porte ailleurs que sur les sujets transcendants. Quant au chrétien, le mieux est de n'en pas parler. Dans l'abjection complète où il est tombé, lui et son clergé, il serait bien à désirer, pour l'honneur du nom qu'il souille, qu'on le vît disparaître. Il est incapable aujourd'hui d'errer en matière de foi.

Ainsi, le bâbysme a pris une action considérable sur l'intelligence de la nation persane, et, se répandant même au delà des limites du territoire, il a débordé dans le pachalick de Bagdad, et passé aussi dans l'Inde. Parmi les faits qui le concernent, on doit noter comme un des plus curieux que, du vivant même du Bâb, beaucoup de docteurs de la religion nouvelle, beaucoup de ses sectateurs les plus convaincus, les plus dévoués, n'ont jamais connu personnellement leur prophète, et ne paraissent pas avoir attaché une importance de premier ordre à recevoir ses instructions de sa propre bouche. Cependant ils lui

rendaient complétement et sans réserve aucune les honneurs et la vénération auxquels, dans leur façon de voir, il avait certainement droit. On a vu plus haut que l'Altesse Pure, la Consolation-des-Yeux, n'avait jamais rencontré le Bâb. Le chef mazendérâny Moulla Mohammed-Aly Balfouroushy était dans le même cas; de même encore, Moulla Mohammed-Aly Zendjâny; de même enfin l'Altesse Éternelle, qui n'avait que seize ans tout au plus quand le Bâb, l'Altesse Sublime, souffrit le martyre. On prétend aujourd'hui que le Bâb désirait beaucoup connaître celui qui est à présent son successeur et qu'il a dit, en plusieurs occasions, qu'il voudrait être sous ses ordres; cependant il ne furent jamais réunis. Il résulte de cette observation que l'éloquence du novateur, sa puissance personnelle de séduction, deux qualités qui étaient certainement portées chez lui à un haut degré, ne furent pas les causes principales du succès de ses doctrines, et que si quelques-uns de ses familiers intimes cédèrent surtout à ce mode de persuasion, le plus grand nombre, et sans doute les plus éminents, furent entraînés et convaincus par le fond même des dogmes. Rien de plus intéressant dès lors pour la connaissance et l'appréciation de la situation des esprits, en Asie, que de considérer de près des doctrines si actuelles.

Les moyens d'examen ne manquent pas, puisque les livres abondent. Il est vrai que, par tous les moyens possibles, les fidèles les dérobent à la connaissance et à la vue des musulmans. C'est une littérature secrète, d'autant plus que, dans l'état présent des affaires, l'homme qui serait désigné comme possédant des livres bâbys, courrait assurément les plus grands dangers pour sa vie. En raison de cette circonstance, les livres bâbys, outre le

soin qu'ils mettent à se cacher matériellement, se cachent aussi intellectuellement, en ce sens qu'ils sont tous écrits d'une manière énigmatique. L'homme qui les ouvre sans les connaître peut en lire bien des pages sans y voir autre chose que l'effusion d'une pensée musulmane très-compliquée, surchargée d'apostrophes à la divinité, à ses mandataires, à ses lois, le tout fort obscur, mais n'excitant pas beaucoup plus le soupçon d'hétérodoxie que bien des écrits philosophiques ou des poëmes soufys qui courent les rues sans scandaliser personne. Pour comprendre les livres bâbys, il est nécessaire de les lire avec un commentateur disposé à révéler à l'étudiant le sens voulu de chaque mot.

Les auteurs de ces livres sacrés sont assez nombreux. Au premier rang, il est naturel de placer le Bâb, l'Altesse Sublime. On a vu plus haut quels avaient été ses premiers écrits : le journal de son pèlerinage à la Mecque et un commentaire sur la sourat de Joseph. En 1848, il codifia, pour ainsi dire, ses prescriptions et les réunit dans un livre arabe qu'il intitula *Biyyan* « l'Exposition, » c'est-à-dire l'exposé et l'explication de tout ce qu'il importe de connaître. Contrairement aux premières manifestations de la pensée du Bâb, la polémique tient, dans ce livre, une très-petite place, et, d'un bout à l'autre, tout, forme et fond, compose le dogme de la religion nouvelle.

Le mot *Biyyan*, une fois employé par le Bâb, lui parut convenir très-bien pour désigner la sphère d'idées dans laquelle sa pensée se mouvait, et il le donna dès lors pour titre à tout ce qu'il composa. Il conserva de même dans ses œuvres ultérieures la forme qu'il avait donnée à celle-ci : elles furent assez multipliées, eu égard à son âge et à la brièveté de sa vie. Il y faut remarquer

surtout un *Biyyan* écrit en persan, qui n'est pas le commentaire du premier Biyyan écrit en arabe, car il ne cherche nullement à en éclaircir les difficultés; c'en est plutôt une reproduction grossie; les développements y sont plus accusés et par cela même les subtilités souvent plus raffinées. Il ne faudrait pas supposer que, parce que la langue dans laquelle ce livre est rédigé est le persan, le texte offre plus de prise à l'intelligence du vulgaire. C'est un persan où il ne paraît presque que des mots arabes choisis parmi les plus relevés et les plus rares, et où se combinent les formes grammaticales des deux langues de manière à exercer singulièrement la sagacité et, il faut le dire aussi, la patience des lecteurs dévots et confiants. Suivant un usage, qui est du reste assez reçu dans les ouvrages philosophiques, les verbes persans employés se présentent presque toujours sous la forme concrète de participes passés, afin de ressembler autant que possible à des verbes arabes. Cette méthode ne rend pas la lecture bien commode.

Outre les deux Biyyans que je viens de nommer, il y en a encore un troisième, composé également par le premier Bâb. Sans être ni plus difficile ni plus facile à comprendre que les deux autres, il les résume dans un format relativement court. On trouvera la traduction de ce catéchisme à la fin du volume.

L'Altesse Éternelle a aussi composé un certain nombre d'ouvrages; parmi ceux-ci le plus apprécié des bâbys, c'est le *Livre de la Lumière*. Il est volumineux et ne forme pas moins d'un assez gros in-folio : or, si l'on tient compte de la propriété qu'a le caractère neskhy de contenir beaucoup de matière en peu de place, c'est à peu près deux volumes de format semblable dans nos langues

européennes. Le contenu de ce livre, écrit avec passion et chaleur, est surtout mystique.

Enfin, parmi les docteurs que nous allons connaître de plus près tout à l'heure, la plupart ont écrit soit des effusions, soit des prières, soit des traités de polémique. Il ne paraît pas que Gourret-oul-Ayn, la Consolation-des-Yeux, ait rien composé, du moins je n'en ai pas connaissance, ou si elle a écrit, son œuvre est peu considérable. Les voyages, les conversions, la prédication, ont surtout occupé cette existence, qui ne se prolongea pas beaucoup. Mais une autre personne, aujourd'hui vivante, moins éminente sans doute que la Consolation-des-Yeux, mais qui occupe pourtant, parmi les religionnaires, un rang très-élevé et que l'on désigne par le titre de « Son Excellence la Purifiée, » *Djenâb Moteherreh*, a composé un ouvrage qui est lu avidement par tous les bâbys. Il est digne d'observation que, dans cette seconde période de la foi où nous sommes actuellement et que l'on pourrait peut-être appeler, sous toutes réserves, l'âge apostolique du bâbysme, les écrivains sacrés s'occupent beaucoup plus de l'effusion, de l'exaltation mystique, de l'application du dogme tel qu'il est, que de l'explication de ce dogme ou de ses développements possibles. On croit, et cela suffit; on cherche peu à définir, et l'attente de grands et prochains événements dans laquelle on vit a empêché jusqu'ici les hérésies de se produire, ou du moins a presque immédiatement arrêté les faibles velléités qui se sont fait jour dans ce sens. L'enthousiasme ici ne donne que peu de place à la réflexion.

Je passe maintenant à l'examen des doctrines : je commencerai nécessairement par ce que le Bâb a enseigné sur la nature de Dieu.

Dieu est unique, immuable, éternel ; il n'a pas de compagnon. C'est la même formule que celle dont les musulmans font usage; mais la portée en est différente. Les musulmans actuels entendent dire par là que le Christ n'est pas Dieu, et que la personnalité divine, bornée à elle-même, ne produit pas d'émanation, ni ne se communique d'aucune espèce de manière en dehors de la stricte, complète et absolue unité. Le Bâb prétend seulement établir qu'en dehors de Dieu, il n'y a pas de Dieu; qu'il n'existe pas deux puissances divines étrangères l'une à l'autre. Mais il ne se prononce pas encore sur le caractère qu'il prétend reconnaître à l'amplitude divine, lorsqu'il écrit les paroles que je viens de relever, et l'on s'aperçoit bientôt qu'il entend par l'unité divine tout autre chose qu'une individualité renfermée en elle-même.

Dieu est essentiellement créateur parce qu'il est la vie, parce qu'il la répand et que le seul moyen de la répandre c'est de créer; autrement, il la concentrerait tout entière dans sa propre essence. Pour créer, il se sert de sept lettres; j'emprunte les termes bâbys. Ceci revient à dire qu'il se sert de la parole et des différentes manifestations de la parole, représentées ici par sept lettres ou mots, car l'expression arabe *horouf* a les deux valeurs. Ces sept lettres sont : la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire et la révélation; c'est ce que nous appellerions des attributs. Dieu en possède bien d'autres, une infinité d'autres ; tous les attributs imaginables, et c'est ce qui est contenu dans cette affirmation, que tous les noms excellents lui appartiennent. Or, ces attributs, ou, ce qui revient au même, ces noms, ces lettres, ces paroles, ont en elles la vie et la plénitude active de la

vertu qu'elles représentent. De là on voit que Dieu, dans tous les sens imaginables et sous quelque aspect qu'on puisse le concevoir, est toujours vivant, agissant, mouvant. Seulement, pour ce qui concerne le fait de la création, autant que nous le pouvons voir et juger, le Bâb enseigne que sept des vertus seulement ont opéré, et c'est ainsi que ces sept vertus, en créant l'univers actuel, ont manifesté la vérité de cet axiome : « Dieu est l'unité primitive d'où émane l'unité *supputée.* »

C'est-à-dire que Dieu est l'unité qui peut prolonger ou retirer à son gré, partiellement ou totalement, les applications de ses vertus, de ses lettres, de son mode de vie, et qui n'en sera nullement diminuée ; et cette unité garde comme caractère essentiel cette prérogative, qu'elle seule possède. En effet, toutes les existences, toutes les individualités émanées de Dieu sont ***supputées***, c'est-à-dire, dans le langage du Bâb, qu'elles ne pourraient à leur tour produire aucune action émanatrice sans qu'il y eût aussitôt fractionnement, diminution, destruction. Voilà la distinction entre Dieu et la créature.

Mais cette créature, qui n'est pas Dieu, puisqu'elle ne possède aucunement la plénitude des vertus et des attributs divins, et que surtout elle n'a pas celle de l'expansion, n'est cependant pas complétement séparée de Dieu, de qui elle vient; car « il n'y a rien en dehors de lui, » et Dieu s'écrie lui-même : « En vérité, ô ma créature, tu es moi ! » Et encore : « Tout ce qui porte le nom d'une chose m'appartient, et ce que tu possèdes, cela est ce qui est à moi ; » et enfin ceci, qui est explicite :

« Tout ce qui porte le nom d'une chose quelconque,
« cela n'est pas en dehors de la création, et il n'y a pas
« de tiers entre cela et moi. Certes, je suis la Vérité et

« certes il n'y a hors de moi (en apparence) que la création. »

De sorte que tout ce qui existe, tout ce qui a forme, tout ce qui a nom est en Dieu, émané de lui, inférieur à lui, moins doué, moins fort, moins complet que lui, mais ce n'est là qu'un accident, qui n'a de place que dans le temps et l'espace.

« Au jour du dernier jugement, on contemplera la réunion à Dieu et cela d'une manière évidente. »

Alors :

« Toutes choses seront anéanties, moins la nature divine. »

C'est-à-dire que toutes les défectuosités, résultat du fait de l'émanation, de la séparation, même temporaire, d'avec l'essence pure — et c'est là qu'il faut voir les causes du mal en ce monde — tout cela disparaitra, et Dieu retirera à lui ce qui est de lui.

Il résulte de cet exposé que le dieu des bâbys n'est pas un dieu nouveau, mais celui de la philosophie chaldéenne, de l'alexandrinisme, d'une grande partie des théories gnostiques, des livres magiques, en un mot, de la science orientale de toutes les époques. Ce n'est pas celui que confesse le Pentateuque, mais c'est bien celui de la Gemara et du Talmud; ce n'est pas celui que l'Islam a cherché à définir d'après ce que Moïse et Jésus-Christ lui en avaient pu apprendre; mais c'est très-bien celui de tous les philosophes, de tous les critiques, de tous les habiles gens qu'il a nourris dans ses écoles. En un mot, soufys, guèbres sémitisés, — c'est-à-dire tous les guèbres depuis les Sassanides, — et avant eux l'Orient tout entier, ont confessé et chéri et cherché ce dieu-là depuis que la science a commencé dans ces contrées. Pendant des séries de

siècles, l'Orient l'a honoré à sa manière, et après la longue interruption amenée par les dominations chrétienne et musulmane, interruption qui, ainsi qu'on l'a vu, n'a rien fait oublier, le Bâb n'a fait autre chose que proposer à tout le monde de le tirer de son obscurité, de le reprendre, de le restaurer.

Il l'a fait dans un esprit qui ne manque pas de largeur ni de force. Il n'a pas dit qu'il apportait une nouvelle conception de la divinité, la seule vraie, ni qu'il pût donner toute la connaissance que comporte le sujet. Il a dit qu'il ne venait donner qu'un développement de plus à la science de la nature divine; que tous les prophètes successivement en ont dit plus que leurs prédécesseurs n'avaient eu mission de le faire, et que c'est simplement en conséquence de ce progrès régulier que lui a été commise la tâche d'être plus complet que Mahomet, lequel l'avait été plus que Jésus, qui, à son tour, en avait su plus que ses prédécesseurs. Mais le Bâb ajoute qu'il ne faut pas s'exagérer le progrès qu'il est possible de faire dans la connaissance de Dieu. Jamais, jusqu'au jour du dernier jugement, on ne le connaîtra tout entier, c'est-à-dire que la créature ne pourra le pénétrer que dans ce moment, où, cessant d'être créature, elle retournera à lui et se trouvera être en lui, être lui. Jusque-là, on n'obtiendra que des connaissances plus ou moins incomplètes, toujours bien éloignées d'embrasser l'ensemble. En conséquence, se livrer à cette recherche stérile n'est pas le but que l'homme doit se proposer. Obéir à Dieu, l'aimer, aspirer à lui, voilà ce qu'il doit faire plutôt que prétendre entrer dans des secrets trop disproportionnés à son état actuel. Il ne lui sera jamais demandé compte de son savoir ni de sa subtilité sur ce

point; qu'il s'occupe donc d'autre chose. Ce que chaque prophète révèle suffit au besoin de chaque temps.

On a vu que le Bâb fait résider le mal, l'erreur, dans le fait même de l'émanation qui produit un écart plus ou moins considérable de la créature à l'égard de l'essence divine; c'était l'idée de certains gnostiques. On ne peut pas se flatter qu'elle fasse avancer beaucoup la solution du grand problème, attendu qu'un déplacement qui transporte une manifestation d'existence de l'ordre de l'infini dans celui du fini ne suffit pas pour donner une notion claire de la production de l'existence négative, en tant que l'erreur et le mal seraient adéquats à cette dernière. Mais ce qui est à considérer dans la théorie du Bâb, c'est qu'il s'écarte tout à fait de l'opinion, si chère à la plupart des philosophes asiatiques, suivant laquelle la matière serait responsable de tout ce qui est à réprouver. Nulle part le Bâb ne se prononce d'une manière défavorable à l'égard de la matière. On verra, au contraire, tout à l'heure qu'il se montre d'une grande condescendance envers elle, et assurément, sur ce point, il s'écarte beaucoup des gnostiques.

En concevant de cette manière la nature divine, nous embrassons nécessairement dans notre conception et l'origine de la création et la fin certaine de cette création, de sorte que dans la solution du premier problème se trouve comprise la solution des deux autres. Nous pouvons en conclure que nous sommes ici en présence d'une doctrine panthéistique qui a pour caractéristique principale de n'être ni matérialiste, ni spiritualiste absolument, ou plutôt, par cela même que la nature extérieure, visible, tangible, y est donnée comme aussi divine dans son essence que l'esprit, et aussi innocente en elle-même, il

se trouve que ce panthéisme est celui des magiciens qui dans la matière voient surtout la forme, et dans la forme les instruments, les moyens de la puissance productrice. Il y a donc là un spiritualisme relativement modéré, assez convenable pour rallier les différents partis des soufys, dont les systèmes oscillent entre le plus grossier matérialisme et les raffinements du plus insaisissable spiritualisme.

L'univers étant ainsi posé au-dessous de Dieu, mais en rapport constant avec ce même Dieu, dont il émane et auquel il doit retourner, il faut voir de quelle manière s'exerce ce rapport et, pour cela, comment l'univers est constitué de façon à le rendre possible.

On a vu que le monde émanait de la divinité par l'action de sept expressions, de sept lettres, et que ces sept expressions sont la force, la puissance, la volonté, l'action, la condescendance, la gloire, la révélation. Le Bâb ne dit pas expressément que ce sont là autant de manifestations du Verbe ; mais par l'expression *horouf*, « les lettres, » ou « les mots, » il exprime suffisamment cette idée, et par là se rattache, dès l'origine de son système, à la philosophie régnante, celle de Moulla Sadra et de Hadjy Moulla Hadjy Sebzewary, essentiellement néoplatoniciens à cet égard. Des sept lettres Dieu dit lui-même dans le Biyyan :

« C'est la porte de Dieu, relativement à ce qui est dans « le domaine des cieux et de la terre et à ce qui est entre « les deux. Tout cela obéit aux préceptes de Dieu et est « conduit par son action. »

Voilà donc le monde créé au moyen de sept expressions, lettres ou paroles. Comme paroles, elle sont la source des choses purement intellectuelles; comme lettres, c'est-à-dire comme apportant toute la combinaison des lignes, elles

sont la source des formes visibles, qui ne vont pas sans la matière, en même temps que la matière n'est pas sans elles ; donc elles ont déterminé la matière. Mais, au-dessus de ce chiffre 7, comme des expressions créatrices, il faut placer le mot *hyy*, « vivant, » car la vie est à la fois la source même et le produit des sept énergies. En effet, la valeur numérique de la lettre *h* est 8 et celle de *y* est 10, ce qui fait 18; en y ajoutant 1 pour la forme *ahyy*, « celui qui donne la vie » on a 19, et le Bâb en conclut que 19 est l'expression numérique de Dieu lui-même, d'autant plus qu'il appelle l'attention d'une manière toute particulière sur le mot *wâhed*, usité par le Koran pour indiquer « l'unique » c'est-à-dire Dieu. C'est, en effet, une des dénominations les plus élevées dont puissent se servir les musulmans pour désigner le souverain des mondes; or, *wâhed*, dans sa valeur numérique, c'est $6 + 1 + 8 + 4 = 19$: ainsi le chiffre 19 signifie « l'unique qui donne la vie, » autrement « Dieu, unique et créateur. » Il reste ainsi établi que le nombre 19 étant le chiffre, et par conséquent la parole, la lettre de Dieu, renferme nécessairement les sept lettres qui servent de moyen pour la production du monde. Il en résulte nécessairement que, le monde n'étant autre chose qu'une émanation divine et reposant sur les mêmes principes de vie, le nombre 19 doit se trouver à la base de toutes les organisations partielles qu'on y rencontre.

Avant d'aller plus loin, il faut que j'insiste sur la lettres $a = 1$, qui, introduite tout à l'heure dans le mot *ahyy*, lui a donné la valeur active ou, comme disent les grammairiens, celle d'un nom d'agent. Cette lettre, ce nombre 1, est ce que les bâbys, qui ne font en cela que suivre des méthodes bien antérieures à eux, appellent « le

Point. » C'est le principe d'existence, de réalité introduit dans tout ce à quoi on le rapporte, et lorsqu'il est question de Dieu, on peut, on doit considérer le Point comme étant la partie mystérieuse, inappréciable, qui fait précisément que Dieu est Dieu, et dont nous ne pouvons comprendre la véritable valeur parce que nous ne pouvons pas la décomposer; or, sans analyse, il n'y a pas pour nous de compréhension. On pouvait être tenté, tout à l'heure, de supposer que cet 1 complaisant, qui venait compléter le chiffre 19, était un peu de fantaisie ou de tolérance. Il n'en est nullement ainsi, et c'est lui, au contraire, qui emporte la plus forte part de signification dans les mots où il se trouve Nous en aurons plus loin une autre preuve.

Le Bâb ne se contente pas des preuves qui précèdent pour montrer l'importance du chiffre 19; il observe encore que la formule consacrée, « Bism Illah elemna, elegdous, » « Au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint, » formule bien puissante, qui manifeste la foi et constitue le résumé le plus parfait de la vérité, produit encore, par l'addition de la somme des lettres dont elle est composée, le chiffre 19.

Du moment qu'il est bien établi que le chiffre 19 a une valeur et une portée si hautes, l'unité divine étant un tout composé de 19 énergies, le Bâb en tire la conséquence que cette disposition par 19 doit présider à tout dans le monde : il déclare donc que l'année a 19 mois et chaque mois 19 jours, chaque jour 19 heures, chaque heure 19 minutes. Cette détermination une fois établie pour le temps, il l'applique également à l'espace et fait triompher le nombre sacré en toutes choses. Bouleversant ou, suivant lui, régénérant toutes les mesures itinéraires, toutes les mesures de longueur, de poids, etc., il les soumet

à la division par 19. La jurisprudence, qu'il renouvelle, applique également les amendes par 19, et les marchands, dans tous leurs calculs, doivent se régler sur la même supputation, afin de ne plus troubler dans le monde les lois de l'harmonie préétablie. Dans les temples, dans les lieux de prière, l'organisation sacerdotale doit également se régler sur le même nombre. Chaque collége de prêtres, qu'il institue d'avance en esprit et en droit, en attendant que le triomphe du bâbysme permette de l'introniser en fait, est présenté par le Bâb comme formant une unité composée de dix-huit parties auxquelles préside, à l'instar du Point, un chef, qui en est le résumé, le directeur, le sommet. On voit ainsi que le monde est établi conformément à la nature divine.

Il ne faut pas prendre tout cela pour un symbole. Le Bâb ne pense pas faire ici une institution commémorative. Il vise plus haut : il entend donner à toutes choses leur détermination normale et nécessaire. Jusqu'ici, l'ignorance avait violenté l'esprit et la matière, en leur imposant des modes d'activité et des lois d'organisation qui ne répondaient pas à leur véritable nature. Le Bâb rétablit la cohérence et la similitude de mouvements entre Dieu et la créature momentanément écartée de sa source, et c'est pourquoi il dit avec autorité : « Organisez toutes choses d'après le nombre de l'unité, c'est-à-dire avec une division par dix-neuf parties. »

L'univers ayant été ainsi primitivement créé conformément à la nature divine, dont il est émané et où il doit retourner, il résulte de cette corrélation que les rapports ne pouvaient être rompus entre le Créateur et la création souffrante. Si celle-ci y était intéressée, on peut dire que le Créateur ne l'était pas moins, et ce devait être son but

de ramener à lui les parties de lui-même qu'il en avait momentanément écartées, et qui, bien que déchues, dans un certain sens, n'en ont pas moins gardé une grande part de dignité, puisqu'elles ressemblent encore si bien à leur auteur. On voit, dans cette conception, que Dieu ne saurait être qu'essentiellement bon, et que l'homme (et avec lui toute la nature) dégénéré, mais cependant resté bien sublime encore, ne peut manquer d'être bon. L'homme manifeste cet attribut par cela même qu'il a le sentiment de son origine, et aspire incessamment à y retourner.

Dans cet état de choses, dans ce courant sympathique qui va de l'être infini à sa portion finie, Dieu prouve sa vitalité par des rapports ininterrompus avec la créature, et ces rapports ont déjà trouvé leur expression dans une des parties constitutives du chiffre sept : la révélation. La nature ignorante, oublieuse, s'élançe vers Dieu pour connaître, car la science est le seul moyen qu'elle ait de se régénérer, et Dieu, qui l'aime, la lui dispense avec les précautions qu'exige sa faiblesse, résultat de son écart. Il ramène l'homme, il le tire à lui, en quelque façon, au moyen d'une chaîne et par une série de secousses ménagées; la chaîne, c'est la série des prophètes; les secousses, ce sont les révélations que ces personnages apportent.

Mais les hommes n'ont pas plus compris le caractère vrai, l'essence réelle des mandataires de Dieu, qu'ils n'ont compris Dieu lui-même. Comment aurait-il pu se faire qu'un homme purement homme, soumis, même dans la moindre mesure que l'on voudra, aux humbles conditions d'esprit qu'entraîne le mode d'existence terrestre, pût jamais s'élever assez pour que la bouche de Dieu touchât son oreille et la pensée de Dieu son intelligence!

Il y a de grands rois, il y a de grands docteurs; l'humanité a fourni, a connu des sages éclatants, pourtant si l'on mesure la distance qui sépare toutes ces natures si nobles, si élevées, sans doute, de la véritable nature prophétique telle que le monde l'a révérée dans un très-petit nombre d'apparitions inoubliables, on peut bien se convaincre qu'un mandataire de Dieu ne saurait être, à proprement parler, un homme. Que sera-ce donc?

Ce sera comme le monde, comme l'univers lui-même, une émanation de la nature divine. Seulement cette émanation restant en communication constante avec son origine, et en étant un prolongement plus court dans le temps, en reste infiniment plus rapprochée et constitue réellement, par ses qualités et ses défectuosités réunies, un intermédiaire entre Dieu et l'univers. Au pointde vue humain, c'est une personnalité, puisque la forme, l'apparence en est rigoureusement déterminée et finie, et que le corps de Jésus, celui de Mahomet, sont bien réellement des apparitions positives; mais au point de vue intellectuel, prophétique, ce sont des souffles de la bouche de Dieu, qui ne sont pas actuellement Dieu, mais qui viennent de lui plus réellemment, et retournent à lui plus rapidement que les autres êtres. Ce sont ses paroles, ce sont ses lettres. Ainsi, les prophètes sont à la fois des hommes et en même temps Dieu lui-même, sans être tout à fait ni l'un ni l'autre.

Considérés dans leurs rapports entre eux et comparés quant à leur nature, on peut dire que ces envoyés célestes ne sont nullement différents les uns des autres. Il y a plus : on serait presque en droit d'affirmer qu'ils sont toujours les mêmes, puisqu'ils émanent identiquement de la même origine, qu'ils résultent de la même pensée,

qu'ils viennent pour le même objet, qu'ils retournent sans transition à la nature divine, ce que ne font pas les autres hommes. Cependant il y a entre eux une grande différence quant au rôle qu'ils ont à remplir.

Les prophètes primitifs venant agir sur une nature humaine extrêmement endormie, alourdie, paralysée dans sa chute, n'ont eu pour mission que de la réveiller dans la mesure du possible, et de l'acheminer vers l'intelligence de sa situation. Ils lui ont annoncé peu de vérités, et des plus simples; ils lui ont prescrit peu de règles, et les plus nécessaires; lui laissant le temps de se réconforter sans trop d'efforts, ils n'ont pas voulu la brusquer, au risque de la faire choir encore en la menant trop vite. C'est là une des manifestations de cette bonté éternelle qui fait le fond de tous les actes divins; et combien elle s'est trouvée être en cela prévoyante et sage, c'est ce que la difficulté avec laquelle les hommes ont toujours obéi à toutes les prescriptions, si faciles et si modestes qu'elles fussent, s'est chargée de démontrer dans tous les siècles.

Graduellement, toutefois, et à pas bien chancelants, mais cependant ininterrompus, l'humanité marchait. La loi de Moïse devint bientôt insuffisante, et la nature divine s'incarnant dans Jésus apporta le christianisme. C'était un progrès immense. Le monde en profita assez pour que, après un laps de temps beaucoup moins considérable que celui qui s'est écoulé depuis David, le dernier prophète, ou, si l'on veut, Salomon, jusqu'à Jésus, Mahomet pût apparaître. Il entraîna encore les hommes un peu plus loin que Jésus ne les avait portés. Cependant, non plus que son prédécesseur, il ne vint pas à bout de leur imprimer un mouvement uniforme, et beaucoup d'entre eux restèrent obéissants aux révélations périmées, comme cela était ar-

rivé antérieurement. Enfin le Bâb parut à son tour, et sa révélation, plus complète sans doute et, comme diraient chez nous certains politiques, plus progressive, a d'ailleurs revêtu des caractères assez particuliers, qui sont la démonstration et la preuve de son excellence.

Elle n'abroge aucune des prescriptions essentielles des lois précédentes, mais elle vient les compléter. Elle ne donne pas les autres prophètes comme ayant été inférieurs au Bâb, quant à leur essence; ils ont seulement été plus réservés, plus discrets, et ils ont dû l'être. Du reste, il n'est nullement nécessaire maintenant de s'occuper d'eux, de leur rendre des honneurs rétrospectifs, de s'en référer à leurs paroles, de consulter leurs livres. Tout cela, fort bon dans son temps, mais aujourd'hui dénué de toute utilité, aurait l'inconvénient grave de retenir les hommes dans des bas-fonds où ils ne doivent pas rester. On aurait tort de croire qu'une négligence si absolue pût tourmenter ou affliger l'âme des anciens prophètes; ce serait ne pas connaître ce qu'elle est en réalité; mais Dieu, de qui émanent, dans le temps, et les révélations et les révélateurs, s'affligerait, au contraire, de voir ses volontés paralysées par une aveugle reconnaissance, une indécente et maladroite piété, un esprit de routine contrecarrant ses vues de progrès indéfini. Ainsi, des religions mortes il ne faut rien garder, pas même la mémoire des donateurs.

Maintenant que le Bâb est le prophète du siècle, c'est à lui que doivent s'adresser provisoirement les hommages. Mais voici qui est très-remarquable, et j'y faisais allusion tout à l'heure en disant que la révélation nouvelle a des caractères qui lui sont spéciaux : Dieu n'a pas voulu cette fois laisser croire à l'humanité qu'elle était arrivée à son

terme, et surtout que la révélation qui lui était faite se renfermât dans un homme. Le Bâb, pour grand qu'il puisse être, n'est pas à lui seul le prophète, ou si l'on aime mieux, la prophétie actuelle. Elle se compose d'une unité toute entière, et si l'on se reporte à ce qui a été dit précédemment, on comprendra de suite qu'une unité toute entière, c'est ici dix-neuf manifestations personnelles. Le Bâb en est le Point, il n'est pas à lui seul toute la manifestation.

C'est là un des caractères les plus originaux de la nouvelle foi. J'ai dit ailleurs que plusieurs des plus saints personnages de la secte n'avaient jamais vu le Bâb. Ils ne lui en étaient pas pour cela moins attachés, religieusement parlant, moins dévoués d'affection. Ce qu'il faut ajouter encore, c'est que le Bâb n'assistait pas au concile qui fut tenu sur la frontière du Khorassan, et qui détermina l'insurrection du Mazendérân. Dans ce concile même, Yahya, avec ses quinze ans, occupa, dit-on aujourd'hui, la première place; mais l'influence dogmatique appartint à la Consolation-des-Yeux, tandis que Moulla Housseïn-Boushrewièh exerçait sans conteste la prépondérance politique. Il y a même des raisons de croire que le Bâb s'efforça d'arrêter les saints sur la voie de l'insurrection, la déclarant au moins prématurée. Dans tous les cas, il ne s'y joignit jamais, et de sa vie, très-courte à la vérité, il n'a ni préconisé la révolte, ni paru éprouver aucune velléité belliqueuse. Cependant il ne se sépara pas non plus des siens, et il accepta sans murmurer et sans protester les conséquences mortelles pour lui de la ligne de conduite qui avait été suivie sans qu'il l'agréât. Pour lui, il se consacra entièrement à l'enseignement réfléchi, à l'exposition de la foi. C'était évidemment une âme douce

et un peu rêveuse. Tandis qu'enfermé dans le fort de Tjebrig, il attendait le dernier supplice, qu'il savait bien devoir terminer sa vie dans un délai plus ou moins prompt, il s'occupait avec un soin minutieux à élaborer les articles de la nouvelle foi dans les différentes compositions qu'il a produites. On ne peut lire sans émotion ce qu'il écrit lui-même sur le pays où il souffrira le martyre, ainsi que sur les sanctuaires qu'il faudra plus tard consacrer à sa mémoire et à celle de ses compagnons, de ceux qui, avec lui, auront composé l'Unité.

Car c'est là qu'il en faut arriver pour comprendre réellement l'essence du bâbysme. Sans doute Mirza Aly-Mohammed, autrement dit l'Altesse Sublime, est le côté le plus éminent, le Point de l'Unité; mais, je le répète, ce n'est pas l'Unité toute entière, qui se compose encore de dix-huit autres individualités, parmi lesquelles doit de toute nécessité se trouver une femme. C'était, au début, la Consolation-des-Yeux; aujourd'hui, c'est Son Excellence la Purifiée. Voilà donc que l'organe révélateur qui se produit de nos jours possède un avantage bien saillant sur tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il n'est pas seulement émané de la divinité, il est constitué comme elle, par ses dix-neuf façons d'être. Comme la divinité, il forme ce genre d'unité primitive qui est l'unité féconde des différentes personnalités qui y sont comprises. Plusieurs d'entre elles ont été nommées dans ces pages : d'autres ne sauraient l'être, parce qu'elles existent encore et se cachent. Maintenant il faut savoir ce qu'elles sont ou ont été au point de vue de leur essence.

Comme le Bâb, comme le Point, elles émanent de la substance divine; prises chacune en leur particulier, elles ne sont pas inférieures au Bâb, parce qu'il n'y a pas de

relations de supériorité et d'infériorité dans la nature de Dieu; mais elles ont autre chose et moins à accomplir : c'est pour cela qu'il est le Point. Elles sont humaines, en ce sens qu'elles ont un corps, des besoins, des passions; elles ne le sont pas, en ce sens que les âmes qui les animent sont directement des souffles divins, Et si l'on demande l'effet que produit la mort, la cessation de la vie chez ces membres de la manifestation prophétique, le voici : Le Bâb est martyrisé; aussitôt l'activité qui était en lui s'adjoint à celle qui est dans un autre de ses compagnons et ainsi l'Unité continue à avoir le Point. Il semble que certains bâbys tiennent pour assuré que cet agrandissement spirituel s'est manifesté tout d'abord, après la mort du Bâb, dans la personne de l'Altesse Éternelle; d'autres inclinent à croire que ce fut la Consolation-des-Yeux qui, après le Bâb et jusqu'au jour où elle fut brûlée, eut la puissance du Point dans l'unité prophétique des dix-neuf. A cause de cela, ils l'appellent le Point, et, suivant eux, ce serait seulement à la mort de Gourret-oul-Ayn que l'Altesse Éternelle serait devenue ce qu'elle est aujourd'hui. Mais cette opinion ne me paraît pas tout à fait orthodoxe, et il serait possible qu'elle ne fût, chez quelques-uns, que le produit de l'espèce d'idolâtrie que la Consolation-des-Yeux avait fait naître.

Il en est de même pour tous les autres membres de l'Unité : leur essence, à leur mort, ne quitte point la terre. Elle reste, elle s'adjoint à une âme déjà vivante et remplit ainsi le vide qui avait semblé se faire. C'est pourquoi Moulla Housseïn-Boushrewyèh et les autres saints ont généralement annoncé qu'ils allaient renaitre dans quelques jours. En réalité cependant, et à proprement parler, ce n'est pas une renaissance comme l'entendent les partisans

de la métempsycose indienne. L'âme animale, le corps, et, ce qui est plus, l'individualité physique et morale périssent; mais le souffle de vérité, le caractère divin ne périt en aucune manière, et allant s'unir à une existence terrestre qu'il en trouve digne, il lui donne une valeur égale à celle du martyr qui n'est plus. Ce n'est pas, à proprement parler, le même homme, c'est le même esprit.

Il n'y a pas seulement que l'Unité prophétique qui soit honorée de cette communication de l'essence divine. Cette infusion s'opère dans le sein de chaque fidèle à des degrés inférieurs comme le sont les fonctions auxquelles il sont destinés. Sans sa présence, la nature humaine ne pourrait rien; mais là où l'on croit voir un des fidèles remplir une certaine mission qui a du rapport avec celle de quelque saint personnage, soit bâby, soit des révélations antérieures, on l'assimile à ce personnage et l'on dit ainsi : c'est l'Imam Riza, c'est Aly, c'est tel autre grand personnage. En effet, celui dont on parle agit, écrit, conseille, pense comme ceux auxquels on l'identifie ont agi, écrit, conseillé ou pensé; mais c'est la direction qui lui est imprimée par l'essence divine qui est identique à la direction précédemment suivie; en réalité, les hommes sont absolument différents. Cependant, comme l'imagination des fidèles est flattée de ces rapprochements et de ces confusions de personnes, on semble les autoriser et les accepter, au moins en paroles, et l'on admet que le Bâb est la reproduction de Mahomet, qui l'était du Christ, qui l'était de ses prédécesseurs.

Cette conception de ce que nous appelons *la grâce*, est essentiellement sémitique, et remonte aux sources les plus lointaines de la philosophie araméenne. Le chris-

tianisme ne l'a acceptée que tellement réduite et transfigurée, qu'on a quelque peine à la rapporter au type original. C'est que le christianisme, avec grande raison, s'est préoccupé de bonne heure de la nécessité de sauver le libre arbitre, et il faut avouer qu'il a été puissamment aidé dans cette tâche par les tendances de l'esprit germanique. L'Islam, sous l'influence chrétienne, s'est beaucoup débattu pour arriver aux mêmes résultats. Quoi qu'on en dise d'ordinaire, la théologie mahométane se préoccupe très-fort de la liberté humaine, et la revendique à chaque instant, d'autant plus que, se trouvant dans les circonstances les plus défavorables pour sauvegarder ce dogme, à cause des habitudes d'esprit de la race à laquelle elle s'adresse, et à cause du besoin impérieux de garantir une unité divine, serrée par elle jusqu'à la folie, elle est contrainte de répéter à satiété que l'homme est libre et responsable, pour réussir à le faire admettre un peu. Aujourd'hui, les bâbys, donnant satisfaction aux tendances générales, ont réhabilité purement et simplement l'ancien fatalisme, en le concevant sous la forme d'une inoculation divine, laquelle a lieu ou n'a pas lieu dans les âmes.

Maintenant que nous savons ce qu'est Dieu, ce qu'est l'univers et ce qu'est la prophétie; d'où elle vient, comment elle opère, et sur qui en dernier lieu elle repose, nous allons être frappés d'une autre particularité : Le Bâb et, à certains égards, l'Unité entière dont il est le Point, ne constitue pas une révélation définitive, le Bâb n'est qu'un précurseur. Il attache le plus extrême intérêt, dans le Biyyan, à bien pénétrer le lecteur de ce fait. Il n'est venu que pour révéler un certain nombre de vérités nouvelles; il n'abroge pas les prescriptions anciennes

dans ce qu'elles ont d'essentiel, il ne préjuge rien sur ce qui sera ordonné plus tard. Il est tellement convaincu de son insuffisance et de la limitation de ses pouvoirs, qu'il l'a marqué profondément dans son livre, ainsi qu'il suit : Le Biyyan étant le livre divin par excellence, doit nécessairement être constitué sur le nombre divin, c'est-à-dire sur le nombre 19. Il est donc composé, en principe, de 19 unités ou divisions principales, qui, à leur tour, se subdivisent chacune en 19 paragraphes. Mais le Bâb n'a écrit que onze de ces unités, et il a laissé les huit autres au véritable et grand Révélateur, à celui qui complétera la doctrine, et à l'égard duquel le Bâb n'est autre chose que ce qu'était saint Jean-Baptiste devant Notre-Seigneur. La doctrine du Bâb est donc transitoire; elle sert de préparation à ce qui viendra plus tard; elle déblaie le terrain; elle ouvre les voies. Elle ne fait pas davantage, et se garde de conclure. Ainsi, par exemple, le Bâb abolit la kibla, c'est-à-dire l'usage musulman et juif de se tourner vers un point donné de l'horizon lorsqu'on fait la prière. On conçoit que ni la Mecque, ni Jérusalem n'inspirent une dévotion particulière aux bâbys. Mais il ne substitue pas de nouvelle kibla aux anciennes abrogées, et déclare que sur ce point il n'a rien à ordonner, et que ce sera le grand Révélateur qui décidera.

Une grande partie du Biyyan est consacrée à annoncer, à expliquer, à faire prévoir l'avénement de cette fraction si importante de la vérité. Le Bâb, qui ne veut pourtant pas trop en dire, n'y étant pas autorisé, appelle le Grand Inconnu « Celui que Dieu manifestera. » Cependant, il se laisse aller à exprimer l'avis que la valeur numérique de son nom sera égale à celle des Lettres de la Vie, c'est-à-dire à 19, ce qui est, en effet, très-plausible, une fois le

système admis. Les fidèles se sont donc mis à la recherche du nom que pouvait cacher ce mystère, et ils inclinent à croire que ce nom est Yahya, celui de l'Altesse Éternelle, du chef actuel de la religion.

La solution de ce problème n'est pas seulement, à leur point de vue, d'un intérêt pieux ou de curiosité, elle implique les plus graves résultats. Ainsi, le Bâb a prononcé que l'apparition de « Celui que Dieu manifestera » coïnciderait avec les apprêts du Dernier Jugement, et que ce serait ce prophète qui, en réalité, introduirait l'univers purifié dans le sein de la divinité qui l'attend. Sous ce rapport, « Celui que Dieu manifestera » sera l'Imam Mehdy, sera Jésus-Christ arrivant sur les nuées pour juger la terre. Si nous devons considérer l'Altesse Éternelle comme étant, en effet, « Celui que Dieu manifestera, » nos jours sont comptés, et la fin des temps approche. Mais plusieurs bâbys inclinent à croire qu'il ne faut pas comprendre ainsi les choses; que l'Altesse Éternelle actuelle n'a pas le caractère définitif que l'on croit, et que ce n'est qu'une continuation du Bâb. Suivant cette manière de voir, qui, ce semble, pour peu que le monde ne prenne pas fin avant une vingtaine d'années, finira par s'établir universellement parmi les religionnaires, l'Altesse Éternelle, ainsi que les docteurs dont elle est entourée, continueront toujours, au nombre de 19, la permanence de l'Unité, qui s'est manifestée d'abord dans le Bâb et ses compagnons, de sorte que désormais le monde, suffisamment avancé dans la voie du progrès, jouira d'une continuité de communication intime avec Dieu, d'une émanation constante de grâce, d'une énergie régénératrice telle que les siècles précédents n'avaient pas été en état de la recevoir. Quant au Jugement, il n'y

a pas de doute que l'Altesse Éternelle, soit qu'on doive ou non voir en elle « Celui que Dieu manifestera, » y doive présider, attendu que le Bâb a annoncé deux espèces de Jugement. L'un prend place à la fin de chaque période prophétique : les hommes qui ont vécu dans cette période sont jugés par le nouveau prophète au point de vue de la doctrine qu'il a apportée. S'ils ont été obéissants à leur loi, s'ils ont accompli, en esprit et en vérité, toutes ses prescriptions, la grâce chez eux a abondé dans la mesure relative où elle pouvait le faire, et ils jouissent du bien, du bonheur que leur prophète particulier aura annoncé et promis. Pour les méchants, provisoirement, ils sont châtiés comme ils devaient s'attendre à l'être.

Puis, au jour du Jugement Dernier, auquel présidera « Celui que Dieu manifestera, » tous les hommes purs des générations précédentes comparaîtront. Le prophète les félicitera de leurs efforts, de leur piété, de leur soumission aux ordres qui leur avaient été transmis, et en récompense de leur vertu, il leur révèlera ce qu'il pourra donner lui-même de vérité. Alors, préparés suffisamment, ils se réuniront à Dieu, et vivront en lui, participant à toutes ses perfections, à toutes ses félicités, en un mot, ils seront lui. Quant aux méchants, ils seront anéantis, le néant seul étant le véritable terme du mal. Ainsi les bâbys se proposent, comme suprême récompense, l'unification avec Dieu. C'était aussi la théorie de la plupart des gnostiques. Il n'est pas besoin d'ajouter que la nature entière partage le sort de l'humanité : ce qui en elle est bon et pur retourne à l'essence divine, et ce qui est mauvais tombe dans le néant.

Tous les grands linéaments de la doctrine étant ainsi

tracés, nous pouvons descendre aux détails. Le Bâb semble établir pour la société bâbye un gouvernement à la fois monarchique, théocratique et démocratique. Il y aura des rois, qui compteront avec un puissant clergé et seront tenus à protéger leurs sujets. Le clergé, formé, ainsi que je l'ai déjà dit, à l'image de l'unité divine et de l'unité prophétique, sera constitué en colléges de prêtres composés chacun de dix-neuf pontifes. Les sanctuaires les plus vénérables seront érigés sur les tombeaux des martyrs, et singulièrement, suivant la prescription du Bâb lui-même, là où il aura été mis à mort. Puis, il y en aura d'autres nécessairement, dans les villes, surtout dans les capitales; enfin, chaque maison devra contenir son oratoire.

Dans les temples seront employées les matières les plus précieuses, les plus riches étoffes. Tout ce qu'il y aura de plus excellent dans le pays devra y être consacré et y figurer, de même que les oratoires privés devront être embellis de ce que chaque maître de maison possédera de plus beau et de plus précieux. Le service divin, dans les occasions d'ailleurs rares où il est prescrit, se célèbrera au son des instruments de musique et par des chants. Chaque fidèle sera assis pour prendre part à ces solennités; les prêtres auront des trônes élevés, d'où ils présideront à tout. Quant aux fidèles, ils mettront dans les talismans une confiance entière et absolue, et d'abord, en témoignage de cette confiance, chaque homme portera constamment sur soi une amulette en forme d'étoile, dont les rayons seront formés par des lignes contenant des noms de Dieu; chaque femme doit avoir, de même, une autre amulette, combinée d'une manière analogue, mais avec d'autres noms, et en forme de cercle. C'est ce que

le Bâb appelle dans le Biyyan les *Formes* et les *Cercles;* il y fait parler Dieu ainsi :

« En vérité, je t'ai donné les *Formes* et les *Cercles*, « et je t'ai témoigné ainsi ma faveur. Dis : « Toute « l'Exposition est contenue dans ceux-ci. Certes, tracez-« en autant que vous pourrez, afin de les lire (constam-« ment)! »

La raison de ce respect, de cette passion pour les talismans est facile à concevoir. Puisque nous avons vu précédemment l'identité des lettres, des sons, avec les noms, avec les attributs divins desquels résultent les mondes, puisque toute la création et ses énergies sont exprimées par des harmonies de chiffres et de nombres qui s'emboîtent les uns dans les autres, il est clair que l'homme est amené naturellement à mettre une confiance extrême dans le pouvoir qu'il possède de combiner aussi les nombres, de disposer des sons et des signes. De là, s'adressant à toute la nature, comme lui émanée du sein de Dieu, il interrogera ses forces, qui répondront partout. C'est ainsi que le Bâb recommande avec insistance les cachets de cornaline; il veut qu'on en porte; il veut qu'on en mette aux doigts des morts; il décide ce qu'on devra inscrire dessus; enfin il adopte pleinement, il consacre à nouveau la science talismanique et la relève sans hésiter de la condamnation prononcée contre elle par le Christianisme, et, avec regret, prononcée aussi par l'Islam. Si l'on rapproche ce trait bien frappant de ce qu'on a vu plus haut sur la renaissance des temples et des colléges de prêtres, on en conclura que le Bâb veut simplement ramener les populations à ce paganisme araméen qui ne fit explosion qu'assez tard dans le polythéisme grec et romain, mais qui s'en empara si bien, que l'em-

pereur Julien, prétendant revenir au passé, ne put pas s'élever au-delà du chaldaïsme; il lui fut impossible de remonter aux vrais cultes de la Grèce et de Rome. Aujourd'hui, cet ancien araméisme, que l'on devait croire bien mort, bien oublié, bien effacé de la surface de la terre jusqu'en ses dernières traces, on le revoit, et on peut juger s'il est faible, s'il est mourant, s'il manque d'énergie. On dirait que son sommeil n'a fait que le retremper.

Personne ne saurait se laisser aveugler par le dogme unitaire au point de croire que le polythéisme n'est pas là en germe, et en germe patent. Toutes ces manifestations, tous ces Éons que nous avons connus, auxquels nous avons parlé, que nous connaissons encore, qui ont combattu dans le Mazendérân, qui ont souffert à Téhéran ou à Tebriz, auront des symboles dans dix ans, des statues dans vingt; dans cent ans les critiques pourront contester leur existence réelle, tout aussi bien que celle du Yaldabaoth gnostique. Voilà donc l'Asie prise sur le fait. Elle n'oublie rien, rien au monde, et son génie a une obstination logique, un entêtement qui ne se laisse jamais détourner et ne sera jamais définitivement vaincu. Je ne puis m'empêcher d'admirer dans son genre cette obstination grandiose qui prétend de nouveau faire promener sous nos yeux les prêtres de Ninive, les sages de Babylone; nous faire assister à leurs discours, et nous rouvrir les savantes écoles de Poumbedita et de Boushyr, afin de reprendre les leçons là où le Christianisme et l'Islam les ont interrompues. Et ce n'est pas à dire qu'une renaissance si singulière soit l'œuvre de quelques lettrés maniaques, de quelques cerveaux archéologiques : les populations ne la comprennent que trop, ne la veulent

que trop, et l'on a vu si, pour la défendre, elles savent tuer et mourir.

Les bâbys ont, d'ailleurs, le grand et principal caractère de la foi religieuse, celui des époques croyantes : ils ne demandent pas la tolérance et ne la promettent pas. Au contraire : dans ce même temps où le Bâb, enfermé au fort de Tjehrig, attendait la mort, ce jeune homme de vingt-sept ans adressait à ses sectateurs cet ordre émané de Dieu :

« Certainement, vous prendrez à celui qui n'a jamais « pénétré dans l'Exposition (à l'infidèle) tout ce qu'il pos- « sède. Et s'il embrasse la foi, rendez-le lui. Cette règle « doit être observée partout, si ce n'est dans les pays où « vous n'avez pas l'autorité. »

Ainsi l'infidèle, celui qui n'est pas bâby, n'a pas le droit de rien posséder ; ce ne saurait être une personne civile, un membre de l'État. « L'Exposition » ne dit pas qu'on doive le réduire en esclavage ; mais sous quelque forme que se manifeste la nullité sociale et légale de l'infidèle dans la société bâbye, elle n'en est pas moins une réalité. Cette nullité, on a tout lieu de le croire, trouverait dans la pratique de telles difficultés à s'établir, qu'on peut bien admettre qu'elle n'aurait pas lieu d'une manière bien stricte ; mais elle est de dogme et a pour double cause, d'abord le sentiment de répulsion qu'inspire tout partisan obstiné de l'erreur, ensuite le désir d'amener l'universalité des hommes à la vraie foi. C'est ce qui a déterminé le Bâb, dans un autre passage de l'Exposition, à prononcer que l'infidélité ne devait pas être permise dans les cinq contrées dont les noms suivent : l'Aragh, l'Azerbeydjan, le Fars, le Khorassan et le Mazendérân, c'est-à-dire dans le noyau de l'empire persan.

Pourtant, le bâbysme n'est nullement sanguinaire dans ses préceptes. Après avoir prononcé que l'on devait dépouiller les infidèles, le Bâb ajoute :

« Si une terre est conquise par les sectateurs de l'Ex-« position, qu'on y prenne ce qui a le plus de valeur « pour le donner à celui qui commandera les fidèles, et « ensuite conservez les existences (ne mettez personne à « mort). »

On voit qu'il n'est pas commandé, et même qu'il n'est pas permis d'ôter la vie à qui que ce soit pour cause religieuse. Il y a plus, il est licite, d'après un autre passage, de faire le commerce et d'entretenir des relations d'amitié avec les infidèles. Dans les circonstances actuelles, les bâbys, qui éprouvent une haine très-âpre pour les musulmans, montrent beaucoup de sympathie aux juifs, aux guèbres, aux chrétiens même. Il faudrait voir ce que tout cela deviendrait au jour du triomphe. J'observe, cependant, que deux grandes causes de haine sont écartées : les bâbys ne font pas de prières, excepté dans des circonstances solennelles et prévues par la loi; ensuite ils n'admettent pas l'idée de l'impureté légale. Le Bâb prend même grand soin de faire remarquer que l'on peut se laver si cela convient, et pour son propre agrément, mais que les ablutions n'ont absolument aucune valeur religieuse et ne causent à Dieu ni peine ni plaisir. La différence des formes d'oraison est, entre les gens du commun, une des sources les plus ordinaires de mépris mutuel. Les bâbys, en les supprimant pour leur compte, à très-peu de chose près, ont simplifié la situation. Quant à l'impureté légale, l'opinion publique a déjà fléchi sous ce rapport parmi les musulmans. On s'en moque volontiers; c'est pourtant encore une prétention chez les uns,

une hypocrisie chez les autres, mais ce n'est plus une conviction chez personne. L'orgueil intraitable des juifs continue seul à en faire grand usage; mais, en somme et fort heureusement, cette doctrine est en décadence manifeste, et si les bâbys réussissent à l'abroger, ils rendront un service véritable à la société asiatique. C'était une des plus riches sources de mauvais sentiments et une cause perpétuelle d'antipathies.

Les bâbys, comme les musulmans, sont très-aumôniers. Voici, du reste, comment le Bâb ordonne que se fera le partage du butin dans toute ville ou tout pays conquis.

On commencera par nommer un préposé chargé non-seulement de recueillir, mais encore de faire valoir la part de conquête prélevée la première et qui appartient à « Celui que Dieu manifestera. » Cette part est destinée à s'ajouter à d'autres et à être perpétuellement grossie, de manière à former un fonds de réserve pour le jour où le révélateur suprême pourra en avoir besoin. En attendant, ce trésor sera administré par un préposé dont le Bâb n'indique pas l'origine, mais qui, de toute évidence, sera nommé par les représentants de l'unité prophétique ou par le Point, et relèvera d'eux. Voilà le trésor de la religion constitué.

Ensuite on prélèvera un cinquième, qui appartiendra aux Lettres Primitives, c'est-à-dire à la réunion des dix-neuf inspirés.

Après cela, le sixième sera consacré à l'entretien des tombeaux des martyrs et à celui de leurs femmes, ainsi que de leurs enfants. Quant à ce qui restera, on l'emploiera à doter et à marier les pauvres, et s'il se trouve encore quelque chose qui n'ait pas été compris dans

la somme du butin, on pourra l'appliquer aux dépenses des temples. Cependant le Bâb ajoute expressément ceci :

« On le donnera tout entier aux fidèles, ce qui vaut « mieux, suivant la prescription du livre de Dieu ; et on le « donnera de manière à ce que tous sur la terre aient du « butin. C'est là le bienfait de Dieu. En vérité, Lui, il est « le bienfaisant, le généreux ! »

Ainsi, le clergé et les pauvres, il n'y a guère que ces deux partageants. Cependant on a vu ailleurs que celui qui commandera les fidèles a droit à la meilleure part. Il est douteux que ce chef puisse jamais être pris hors du sacerdoce ; nous en avons eu quelques preuves par les premiers guides des croyants, qui ont tous été des hommes prophétiques. Cependant il est question des rois quelque part, mais très-peu. Le rôle du souverain sera probablement très-effacé, s'il ne fait pas partie lui-même des dix-neuf ; mais il est d'autant plus probable qu'il en fera partie, que la légitimité royale ne pouvant se séparer de l'Imamat, ou plutôt de l'héritage de l'Imamat, le Bâb, et par lui le Point qui lui succède et ceux qui viendront après, doivent être considérés comme les seuls prétendants légitimes. Quoi qu'il en soit, le roi a son devoir tracé : défendre la religion et en être l'ardent propagateur. Quant à ses droits, ils sont également définis, mais d'une manière très-brève. De chaque miskal d'or on doit lui donner cinq cents dinars ; de chaque miskal d'argent, cinquante. C'est la loi. Si l'on paye, on fait son devoir, et Dieu vous en saura gré. Mais, si l'on ne paye pas, on ne saurait être contraint, et c'est à Dieu seul qu'il appartient de punir.

« Ne demandez pas aux hommes la somme pour la-

quelle ils sont inscrits au rôle des contributions, afin de n'affliger personne; car, eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas ce qu'ils doivent légalement au fisc, certes, en vérité, ils tomberont dans les comptes de Dieu. »

Les populations asiatiques n'ont jamais aimé l'impôt. Il leur semble dur de donner leur argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce qui se révolte surtout en elles, en pareil cas, c'est l'idée de la valeur immense accumulée par leur imagination sur la moindre pièce de monnaie. Tous les prophètes, sans exception, ont donné raison à cette répugnance nationale et l'ont flattée. Le Bâb a répété là-dessus ce qu'on avait déjà dit avant lui; mais il est à croire que, bien qu'il défende même aux prêtres d'exiger leur dû, et même de le demander, il n'a pas beaucoup plus de chances d'être obéi au pied de la lettre que ses prédécesseurs. Cependant, on ne voit pas trop, non plus, comment s'y pourront prendre les autorités politiques ou religieuses pour contraindre les résistances; car si le Bâb leur laisse, en certains cas, quelques moyens d'action, ces moyens sont extrêmement faibles. Pas une seule fois, dans l'énumération des châtiments qu'il autorise, on ne voit figurer la peine de mort. Cela peut paraître singulier chez une secte qui a trop prouvé à quel point elle possédait l'énergie guerrière et qui a pratiqué sur ses ennemis tous les excès de férocité dont elle avait eu elle-même à souffrir. Mais tout cela se passait entre croyants et infidèles; c'était dans un moment d'exaspération et de luttes. On ne saurait s'en autoriser comme d'un exemple de la conduite à tenir envers les fidèles. Ici, les prescriptions n'ont rien d'équivoque : non-seulement elles n'autorisent pas et ne nomment pas même la

peine de mort, mais elles interdisent formellement la torture et les coups.

« En vérité, Dieu vous a défendu dans l'Exposition de recourir aux coups, quand bien même on vous frapperait de la main sur l'épaule. »

Il n'existe que deux sortes de châtiments légaux : 1° les amendes multipliées, suivant la gravité des faits, par le nombre mystique 19. Les riches doivent les acquitter en or, les pauvres en argent; ainsi là où les premiers auront à payer 19 miskals d'or, les autres ne donneront que 19 miskals d'argent; 2° l'interdiction d'approcher des femmes pendant un nombre de jours ou de mois proportionné à la gravité du délit. Hors de là, point de pénalité.

Nous avons vu tout à l'heure que le butin devait une part assez considérable aux nécessiteux. Comme le Bâb n'a pas trouvé cela suffisant, il fait de l'aumône une obligation étroite. Il rappelle aux riches qu'ils ne sont que des dépositaires, que personne sur la terre ne possède rien et que tout est à Dieu; en conséquence, les riches doivent donner pour la religion et pour ceux qui n'ont rien ou qui n'ont pas assez. Mais il défend absolument la mendicité, il la flétrit, ne la tolère sous aucun prétexte. Je ne regarde pas comme impossible que le Bâb se soit inspiré ici de quelques renseignements qui lui seront parvenus sur les idées des Anglais à cet égard. Du moins je dois dire que des natifs eux-mêmes ont cette opinion et me l'ont communiquée. En tout cas, une telle prescription tranche avec les notions les plus répandues parmi les Asiatiques, qui, d'ordinaire, sont portés à considérer la profession de mendiant comme plutôt méritoire que honteuse. Ils y voient volontiers un renonce-

ment philosophique à la vaine gloire du monde, et ils estiment sage celui qui se met au-dessus des humiliations et consent à abandonner tous les soins de cette vie.

Je ferai toutefois remarquer que le mépris systématique de la mendicité se déduit assez logiquement de l'ensemble des doctrines du Bâb. Sans doute il était lui-même un mystique, mais il recommande fortement la vie pratique et fait un cas particulier du commerce. On a vu qu'à propos du butin il veut qu'on le confie à un préposé chargé de faire valoir par la spéculation la part afférente à « Celui que Dieu manifestera. » Il imagine évidemment une société où l'état de guerre n'existera plus, qui vivra pour fonder et augmenter le bien-être. C'est ainsi que le repos, la tranquillité d'esprit, les relations affectueuses, une extrême politesse sont recommandées par le Bâb. Il va jusqu'à stipuler que lorsqu'on reçoit une lettre, il faut y répondre par écrit, attendu qu'il ne serait pas convenable de répondre de vive voix. Il veut qu'on évite avec le plus grand soin les discussions de tout genre; et c'est sans doute pour fonder cette harmonie absolue dans sa république que, tout en ordonnant à l'homme de tendre constamment à développer son esprit par la pratique des livres, il ordonne aussi de détruire, de brûler avec un soin jaloux les productions intellectuelles étrangères à sa doctrine. On ne doit pas s'en occuper, on doit les craindre, les haïr; ce sont autant d'instruments de désordre et de perdition. Le moindre mal qu'elles puissent produire, c'est d'empêcher les fidèles de marcher d'un pas ferme dans la route qu'il leur a ouverte, et de les soumettre à l'influence délétère de doutes constants.

Les bâbys, plus heureux et plus libres que les musul-

mans, ne doivent pas craindre ce qui contribue à donner de la joie et du plaisir. Les riches vêtements, les étoffes de soie et d'or, les broderies, sont recommandés non moins que les pierres précieuses et les joyaux. Les fidèles peuvent, ils doivent, dans la mesure de leurs ressources, s'en procurer et en jouir en pleine satisfaction d'esprit. C'est surtout au jour de leur mariage qu'il leur faut s'entourer de tout l'éclat et de toute la félicité possibles.

« Habillez-vous de vêtements de soie au jour de vos « noces, et, si vos moyens vous le permettent, ne portez « que cela. Et quant à ces vêtements dont vous serez « couverts au moment du mystère de votre bonheur, « faites les faire d'or et d'argent; mais si vous n'en pos- « sédez pas de tels, ne soyez pas affligés. En vérité, moi « qui suis votre Seigneur, je vous en donnerai, dans votre « dernier jugement, si vous êtes croyants à moi et à mes « préceptes. »

Le Bâb attache une importance extrême au mariage Il est en cela d'accord avec tous les sages orientaux, quant à l'apparence du moins; car il faut avouer qu'il diffère d'eux en cette matière sur des points essentiels et que sa religion a une bien autre portée. Tandis que l'Islam ne songe qu'à la propagation de l'espèce, les préceptes du Bâb tendent à constituer ce grand *desideratum* des civilisations asiastiques, la famille, qui n'existe là que par exception. Il débute en exposant les motifs qui le portent à ordonner le mariage.

« Il est nécessaire pour tous les êtres, dit-il, qu'il reste « de leur existence une existence, et certes il faut qu'ils « se marient entre eux lorsqu'ils ont passé l'âge de onze « ans, et celui qui le peut et n'accomplit pas la tâche de « la propagation, son œuvre ne se fait pas. »

Lorsque les époux sont mariés, il tolère qu'on prenne une seconde femme, mais il ne le recommande en aucune façon; il interdit sévèrement les concubines, et il est si manifestement opposé d'intention à la polygamie, que ses successeurs considèrent comme mauvais d'user de la tolérance qu'il a montrée quant à la dualité des femmes. Je ne crois pas qu'il y ait dans cette sévérité une bien grande difficulté aux yeux des Asiatiques; en réalité, les gens qui ont plusieurs femmes constituent l'exception même parmi les musulmans. La majorité se contente d'un unique mariage, et les Orientaux, parce qu'ils connaissent *de visu* les inconvénients de la situation contraire, apprécient tous nos arguments mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes; ils nous en fourniraient de nouveaux au besoin. Il faut, d'ailleurs, tenir compte de ceci, que le Koran n'a permis la pluralité des femmes qu'à cause de « la dureté de nos cœurs. » Les Arabes, pour des raisons faciles à apprécier, ne peuvent trop faire autrement dans le désert que d'avoir plusieurs femmes. Ce sont des servantes qu'ils se donnent à bon marché et que leurs moyens ne leur permettraient pas d'obtenir autrement; c'est aussi une protection gratuite et légitime qu'ils étendent autour d'eux sur des êtres faibles, incapables de s'en passer. On prétend que des raisons analogues expliquent jusqu'à un certain point des faits analogues chez les Mormons. En outre, l'organisation même de la tribu et son genre de vie neutralisent dans une grande mesure les inconvénients du système, et en donnant à la famille une autre forme, lui permettent cependant d'exister.

Mahomet avait été sensible aux inconvénients manifestes de la polygamie, et il en restreignait beaucoup

l'usage, contrariant par là tous les droits anciens. Aujourd'hui, le Bâb s'étant trouvé en face d'une société où, sur vingt hommes, dix-neuf au moins n'ont qu'une femme, il est allé plus loin que son devancier, et il a manifestement tendu à interdire ce que l'autre acceptait, bien qu'avec répugnance. Ajoutons aussi que les nossayrys et les chrétiens sont là, les premiers surtout, en nombre considérable, pour l'autoriser de leur exemple. Mais il a fait deux pas de plus, bien autrement décisifs : il a défendu le divorce et abrogé l'usage du voile.

En ce qui est du premier, c'est la plaie de la société persane. La facilité de changer de femme à tout moment et pour le plus futile prétexte, les mariages à terme qui en sont la conséquence, ont plus fait que la polygamie pour dépraver la société en rendant impossible l'union réelle des époux. Il est peu de femmes de vingt-deux à vingt-quatre ans qui n'aient eu deux ou trois maris. Le Bâb s'est exprimé ainsi à ce sujet :

« Ne rapproche pas le *tha* du *gaf* (ne divorce jamais); ou si tu es dans l'obligation de le faire, attends le cycle d'une année. Il se peut que tu te reprennes d'affection pour l'unité (pour l'union). Et sache qu'il y a une permission donnée à ceux qui tiennent à leurs femmes de se réconcilier avec elles quatre-vingt-dix fois, même après qu'ils ont attendu un mois. Puissiez-vous ne pas demeurer dans l'ombre des portes qui mènent en dehors de la vérité! »

Pour comprendre ce que signifie l'attente d'un mois, il faut se rappeler que la loi musulmane n'a pas trouvé de meilleur moyen pour empêcher les divorces hâtifs, que de stipuler qu'on ne pourrait reprendre la même

femme que trois fois; que si on voulait la rappeler une quatrième, il fallait auparavant qu'elle eût contracté une autre union suivie d'un divorce et de trois mois de délai. Ainsi le bâbysme met fin à un grand désordre moral, en détruisant ces facilités et même ces obstacles.

Il ne tend pas moins à ce but en retirant aux femmes l'usage du voile. Cette habitude couvre des désordres infinis, entraîne tous les inconvénients de l'isolement de l'homme et rend l'éducation première des enfants on ne peut plus dangereuse et même perverse, car des mères qui ont toujours vécu dans la licence complète de l'intérieur ont, à tout le moins, des habitudes de langage d'une grossièreté sauvage et un laisser-aller du plus mauvais exemple. Cette singulière habitude de cacher le visage des femmes repose du reste sur le motif le plus futile. Ce n'est pas une prescription religieuse; ce n'est pas non plus, comme on le suppose en Europe, une précaution de la jalousie. C'est tout simplement une convenance. Les anciens rois de Perse, avant l'Islam, et les grands seigneurs qui se trouvaient assez considérables pour vivre sur le même ton, se montraient le moins possible en public. La plupart du temps les gens qui avaient à les entretenir leur parlaient derrière un rideau. C'était un signe de grandeur; ce fut bientôt la marque nécessaire d'un certain rang dans le monde. Sous les Arsacides, gens brusques, peu raffinés et qui vivaient à l'ancienne mode, non-seulement les hommes, pour grands qu'ils fussent, n'avaient pas de pareilles idées, mais les femmes ne se cachaient pas non plus.

Vasthi est qualifiée d'altière Vasthi pour cette raison seule qu'elle refusa de venir prendre part aux joyeusetés publiques d'Assuérus; les conseillers du monarque se dé-

clarèrent indignés d'une pareille conduite, qui, si elle n'était réprimée, les exposerait au mépris de leurs femmes, tenues, il faut le croire, à figurer régulièrement dans les banquets où les hommes s'enivraient et où elles s'enivraient elles-mêmes. Quand on s'amuse en Orient, on s'affole; il n'y a pas de nuances.

Il fut donc convenu un jour qu'une femme distinguée et de belles manières devait se tenir à l'écart de tout et ne pas même se laisser voir. Les femmes des tribus arabes, qui ne suivaient pas les modes, conservèrent les anciens usages libres, elles ne s'enfermèrent pas dans leurs tentes, non plus que celles qui habitaient les villes, dans leurs chambres. Mahomet trouva les choses dans cet état, et pendant longtemps il n'y changea rien. Ses femmes conversaient avec les musulmans, se montraient sans difficulté, recevaient des visites, en rendaient sans que l'on fît sortir les hommes. Il leur arriva même de prendre part à des repas où des compagnons de leur mari assistaient, et personne n'y trouvait à redire. Mais lorsque le Prophète fut devenu un grand personnage suivant le monde, qu'il fut un prince, qu'il sentit le besoin de prendre des manières et de suivre des usages conformes à l'idée qu'on devait se faire de son rang, il copia les habitudes domestiques régnant à la cour des Sassanides, ce modèle de toutes les grandeurs contemporaines, et les femmes se voilèrent, s'enfermèrent et n'admirent plus aucun homme auprès d'elles, absolument comme chez nous une ouvrière qui devient une dame se met à porter un chapeau. La preuve que, dans la réclusion et la voilure des femmes du prophète, il n'y eut jamais autre chose que ce que j'indique ici, c'est que, si les femmes qui pouvaient prétendre à un

certain rang dans le monde s'empressèrent de les imiter, le peuple ne s'en piqua pas; surtout dans les tribus on ne s'en soucia jamais. Il vint cependant une époque où pour les gens scrupuleux ce fut un grand cas de voir à découvert le visage d'une femme; mais ce sont des subtilités et des raffinements qui n'ont pas de raison solide d'exister, et si l'usage du voile a fini par se généraliser, par descendre jusqu'aux plus basses classes de la population urbaine et même des villages, c'est par la même raison qu'aujourd'hui, dans les rues de Téhéran, les épiciers et les muletiers se traitent d'Excellences. Il suffit de voir la facilité avec laquelle le voile disparaît dans les mœurs de Constantinople, — et certes, s'il existait quelque motif vraiment sérieux pour le maintenir, les Turcs, d'ailleurs fort étroits dans leurs idées, s'y cramponneraient obstinément, — pour concevoir que cette coutume n'est ni aussi solide ni aussi liée aux mœurs des pays orientaux qu'on se l'imagine d'ordinaire. C'est pourquoi le Bâb, qui montre ailleurs encore que ses réflexions s'étaient attachées avec force à la constitution de la famille, n'a plus voulu tolérer un usage qui contribue à la perversion des mœurs et a pu écrire ceci dans son Exposition :

« Celui qui est instruit dans la nation (tout bâby) est autorisé à voir toutes les femmes, à leur parler et de même à être vu d'elles. En vérité, ô mes serviteurs! vénérez-moi, respectez-moi; et si les rapports libres entre les deux sexes ont lieu en dehors de ce qui est nécessaire entre deux personnes, dites : Au-dessus de dix-huit paroles, craignez de continuer l'entretien. Sachez que que vous ne sauriez en tirer aucun profit. »

On voit que, par cette réserve, le Bâb cherche à pré-

venir les dangers d'un commerce trop familier et qu'il les redoute, comme font les autres législateurs. Les musulmans, cependant, accusent les bâbys d'avoir des agapes secrètes où l'on éteint les lumières et où toutes les promiscuités sont permises. C'est un genre d'accusation respectable par son antiquité, et peut-être doit-on le considérer comme le monument de la haine confessionnelle le plus ancien qui soit au monde. Les juifs et les païens adressaient ce même reproche aux chrétiens primitifs, et il est plus que douteux qu'ils en fussent les inventeurs. Depuis ce temps, les différentes sectes n'ont pas cessé de se le prêter comme arme de guerre. On en a fait usage contre les ophites, contre les carpocratiens, contre les disciples de Manichée, contre bien d'autres; les musulmans s'en escriment contre les nossayrys et, on le voit, contre les bâbys. Ainsi généralisé, cet argument perd un peu de sa valeur, et d'après ce qu'on vient de lire des prescriptions de l'Altesse Sublime, il paraît qu'il faut ici le considérer comme une simple injure.

Malgré ses précautions de prudence quant aux rapports entre les sexes, le Bâb veut que la sociabilité existe à un degré suprême et il y convie les femmes. Chaque jour, un fidèle doit recevoir des hôtes à sa table, et il les doit avoir nombreux dans la proportion de sa fortune et dans un rapport mystique avec le grand nombre dix-neuf. Les femmes sont admises à ces repas.

Le Bâb témoigne pour elles une sollicitude, une attention constante. Sachant combien elles attachent de prix aux pratiques religieuses et sont passionnées pour les pèlerinages, il ne veut pas les leur interdire absolument, mais il marque, autant qu'il peut, que c'est par pure condes-

cendance; encore veut-il qu'il n'en puisse résulter aucune fatigue, aucun danger pour leur santé; s'il devait en être autrement, il s'y oppose. A peine leur recommande-t-il la prière, et il la leur fait, autant que possible, douce et aisée. Voici, par exemple, ce qu'il dit sur les pratiques pieuses :

« Si vous voulez empêcher que les femmes ne se fassent du chagrin, ne leur refusez pas ce qu'elles désirent quant au fait d'aller en pèlerinage, pourvu qu'elles n'aient pas à essuyer trop de fatigues dans le chemin, et lorsqu'elles sont domiciliées sur le territoire du sanctuaire... Si elles désirent l'amour de leurs maris, de leurs enfants, cela vaut mieux pour elles, et qu'elles ne s'occupent pas de ce qui pourrait leur donner du souci. En vérité, vous, femmes, vous avez été créées pour vous-mêmes et pour vos enfants; donc, vous n'êtes pas maîtresses de faire des voyages, et certes, rendez grâce à Dieu pour ce dont il vous dispensées, et Dieu est le savant, le sage! »

Ailleurs, en parlant de la fiancée, il dit aux fidèles, en leur recommandant de lui prodiguer les parures et tout ce qui peut lui causer de la joie et augmenter sa beauté :

« Ornez votre ornement! glorifiez votre gloire! »

La même affection qu'il porte aux femmes, il la répand sur les enfants. Dans sa prison, il se rappela les douleurs de son plus jeune âge quand, obligé d'aller à l'école, il avait souffert des mauvais traitements de son maître. C'est pourquoi il a mis le nom de ce maître, avec un reproche détourné, dans ce passage de l'Exposition, où il fait parler ainsi un petit écolier :

« En vérité, ô Mohammed, ô mon maître, ne me frappe pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'âge de cinq ans, et si même il ne s'en fallait que d'un clin d'œil que j'eusse

atteint cette limite. Assurément, mon cœur est délicat et faible. Et cet âge de cinq ans une fois accompli, donne-moi de l'éducation, et ne me fais pas outrepasser les bornes de ce qui est convenable, et si tu veux me frapper, ne me donne pas plus de cinq coups, et ne me bats pas sur la chair sans qu'il y ait, entre elle et le bâton ou la main, une couverture. — En vérité, si tu enfreins le droit à cet égard, ta femme t'est interdite pour quatre-vingt-dix jours, et si tu n'as pas de femme, tu donneras à celui que tu auras frappé 90 miskals d'or. Si tu veux être au nombre des fidèles, ne frappe jamais que très-doucement, et, lorsque tu apprends à lire aux enfants, toi et eux, soyez également assis sur un siége, banc ou fauteuil. En vérité, le temps qu'ils passent à étudier n'est pas compté dans leur vie et, certes, permets-leur tout ce qui peut les rendre heureux : les rires, le jeu. »

On aperçoit dans ce passage et dans un autre encore un ressouvenir amplifié sans doute, mais cependant reconnaissable de l'Évangile. Le fait ne me paraît pas contestable. Je crois voir aussi une influence pieuse, une idée d'imitation dans la prescription plusieurs fois renouvelée de s'asseoir sur des fauteuils, sur des chaises, contrairement à l'usage du pays, qui est de s'asseoir à terre. Enfin, je remarque encore une grande nouveauté, qui ne peut provenir cette fois que de la même source : le Bâb recommande à ses sectateurs de se raser la barbe et de porter le visage tout à fait imberbe. C'est la première fois, ce me semble, qu'une pareille prescription a eu lieu en Orient.

Il paraîtrait, toutefois, que si le Révélateur a approuvé et accepté quelques-unes de nos idées et de nos coutumes, son intention bien arrêtée a été de s'en

tenir là, et de ne pas pousser plus loin les emprunts ni même les rapports. On a vu qu'il défendait strictement de rien lire que les livres de la religion, et de s'occuper d'aucune autre branche de connaissances que celles dont la foi est l'origine; de même, il interdit les voyages. Il ne veut pas qu'on quitte son pays, ni surtout sa famille.

Je viens de présenter rapidement les prescriptions caractéristiques du code nouveau, on trouvera le reste et les détails dans le livre intitulé « Exposition. » C'est un objet d'étonnement pour tout esprit qui n'est pas accoutumé à la nature particulière des intelligences orientales, que de voir à quelles minuties le législateur religieux s'y est cru obligé de descendre; mais rien ne saurait nous surprendre plus que le dédain manifeste avec lequel il traite ce qui est gouvernement proprement dit. Il n'entre à ce sujet dans aucune considération sérieuse; évidemment, une telle matière ne lui paraît pas valoir la peine de s'y arrêter. Il considère toute administration humaine comme constituant un mal plus ou moins nécessaire, et, désespérant de l'améliorer, il ne s'en occupe pas.

Une telle façon de sentir, d'apprécier les choses de la vie, est un signe auquel on peut reconnaître sûrement les sociétés vieillies. On le rencontre dans toute l'Asie, à une époque déjà bien ancienne; la Rome impériale suggère une semblable disposition de pensée à ses philosophes et à ses poëtes, et de nos jours, nous voyons en Europe ce qui s'appelle « les partis avancés, les gens du progrès » penser à peu près la même chose, et le dire. C'est là leur motif principal d'admiration pour les États-Unis d'Amérique, où le gouvernement, systématiquement

méprisé et abandonné par l'indifférence de l'esprit public aux médiocrités qui le veulent prendre, vaut à peu près le sentiment qu'il inspire.

Au rebours des sociétés jeunes et vivaces, où nul homme ne conçoit un plus bel emploi de sa fortune ou de ses talents, de son influence ou de sa bravoure, que de l'employer à la chose publique, où l'opinion commune ne découvre de gloire véritable que chez les guerriers et les hommes d'État, les bâbys, raisonnant comme les économistes européens, imaginent une organisation politique disposée de manière à donner à l'homme la plus grande somme possible de tranquillité, de sécurité et de bien-être; chez eux, l'habit est oriental, mais la pensée ne diffère pas essentiellement au fond de celle des hommes nouveaux de nos pays. Les uns et les autres imaginent une humanité éclairée, douce, riche, productrice, sociable, heureuse, ne se battant pas, et, ce qui est la partie du problème que la pratique seule pourra résoudre ou ne pas résoudre, n'étant pas un jour, à la fin, bien battue. Le rôle que les bâbys font jouer dans tout cela à l'intervention du Dieu qui vit au fond de la conscience de chaque fidèle, c'est le même que celui prêté par M. Proudhon à ce qu'il appelle la Justice, et en analysant de près les deux conceptions, peut-être les trouverait-on plus étroitement parentes qu'il ne semble. De cela je conclurai qu'en fait d'idées dissolvantes, le bâbysme peut servir de preuve que les Orientaux ne sont pas en arrière de nous. Si le bâbysme est une utopie, des utopies semblables existent également chez les sectes philanthropiques d'Angleterre, d'Allemagne et de France; s'il est susceptible de recevoir une réalisation, les utopies européennes pourront également, sous une forme ou sous une autre, faire subir

quelque jour à une portion quelconque de nos sociétés les effets de leur expérimentation.

Je ne vois pas pourquoi le fait n'aurait pas lieu; car ce n'est pas prouver l'impossibilité de la mise à l'essai d'un système, que de le déclarer déraisonnable ou nuisible. Peu de systèmes auront l'honneur d'être plus répugnants à l'intelligence et à la morale que celui qui a régné de 1791 à 1795, et cela fait quatre ans. Je serais donc porté à croire que telle ou telle partie du bâbysme qui semble peu applicable ne saurait cependant empêcher un jour ou l'autre l'ensemble de cette conception de triompher et de s'introniser dans l'Asie centrale. On le peut supposer d'autant plus aisément que, d'une part, les partisans de cette religion font constamment des prosélytes, et, de l'autre, le dogme n'étant pas immuable et se prêtant singulièrement bien aux modifications que peuvent réclamer les circonstances, on doit admettre qu'en cas de besoin, l'Altesse Éternelle et ses assesseurs, ou leurs successeurs auraient le droit de transformer tel principe jugé nuisible ou dangereux. J'avoue même que, si je voyais en Europe une secte d'une nature analogue au bâbysme se présenter avec des avantages tels que les siens, foi aveugle, enthousiasme extrême, courage et dévouement éprouvés, respect inspiré aux indifférents, terreur profonde inspirée aux adversaires, et de plus, comme je l'ai dit, un prosélytisme qui ne s'arrête pas, et dont les succès sont constants dans toutes les classes de la société; si je voyais, dis-je, tout cela exister en Europe, je n'hésiterais pas à prédire que, dans un temps donné, la puissance et le sceptre appartiendront de toute nécessité aux possesseurs de ces grands avantages.

Mais les bâbys ne sont pas en Europe, et ils sont ex-

posés à une cause de paralysie extrêmement puissante dans les régions asiatiques. Il se peut faire que l'Altesse Éternelle et son conseil. que tous les fidèles ensemble, heureux de la seule contemplation religieuse, oublient complétement l'application de leur idée, et ne la jugent pas indispensable. Déjà ils distinguent deux états, deux situations dans leur histoire idéale : l'une, c'est la période de « la Manifestation ; » ils y sont aujourd'hui ; l'autre sera le règne de « l'Explosion. » Viendra-t-elle cette explosion, ou bien sera-telle toujours prédite par des hommes heureux d'y penser, heureux de s'en représenter les joies, les possédant dans leurs méditations, et par cela même moins pressés de se heurter contre les difficultés de fait à travers lesquelles il leur faudrait cependant passer? Sans doute, les bâbys ont donné de grandes preuves d'énergie, d'audace et de volonté effectives, mais les donneront-ils encore? On voit, en Orient, les juifs pleurer des larmes sincères en parlant de Jérusalem et du rétablissement de Juda, mais, pas un seul de ces personnages attendris n'irait jusqu'au bout de la rue pour voir et embrasser la réalité de la Porte-Sainte. Il leur suffit de se la figurer, et je n'ai pas toutes les raisons du monde pour être convaincu que les bâbys ne finiront pas par se contenter du même bonheur que ces juifs-là.

Dans cette hypothèse, d'ailleurs incertaine et seulement plausible, la religion pour laquelle viennent de souffrir tant de martys se rangerait paisiblement aux côtés de tant d'autres opinions théologiques ou philosophiques qui, après avoir débuté par faire un grand tapage, sont devenues les plus accommodantes du monde. Nous avons vu chez nous, dans ce genre, les anabaptistes. La flamme, le massacre leur étaient des moyens trop doux,

et chacun de leurs pas faisait vaciller sur leurs bases les églises et les châteaux. Aujourd'hui, les anabaptistes boivent du lait, et, pourvu qu'ils ne portent pas de boutons, leurs vœux sont comblés. Il est possible que les bâbys finissent de même. Cependant je me défie, d'une part, de la débilité des pouvoirs persans, et, d'autre part, de l'incontestable activité actuelle des novateurs.

CHAPITRE XIII

LE THÉATRE EN PERSE

Ainsi, l'esprit persan moderne, dans sa plus haute manifestation, vient d'aboutir de nos jours, hier même, à l'invention, à la fondation d'une religion nouvelle. Des principes très-nouveaux, ou du moins renouvelés d'une antiquité lointaine et bien voilée dans ces régions, ont apparu. Des quantités considérables de fidèles accourent vers eux. Est-ce un signe de vigueur, est-ce un signe de faiblesse dans l'intelligence d'une race, qu'une pareille levée de boucliers et les circonstances accessoires qui l'accompagnent? Je le laisse à décider. Si c'est un signe de faiblesse, il en faudra dire autant de toutes les époques où se sont décidés les grands retours de l'humanité et leur attribuer un degré tout particulier d'humiliation, proposition qui paraît un peu contestable. Si c'est un signe de force, que faut-il penser de nous, en qui tous les éléments de cette force, et particulièrement ce qui en est l'âme, la susception du surnaturel, disparaissent de plus en plus? Je ne pense pas qu'on puisse alléguer ici que le bâbysme n'est qu'une superstition vulgaire. Ou je me trompe fort, ou ce nouveau culte n'encourt pas un pareil

reproche; il n'a rien de commun avec les tentatives grossières de ces illuminés à la douzaine qui se rencontrent partout, même en Europe, et qui, en Asie, ne manquent presque jamais de se produire comme les rédempteurs annoncés par le Koran, sous le nom de l'Imam Mehdy, plus ou moins convaincus, plus ou moins exaltés, plus ou moins habiles, mais peu inventifs et ne sortant pas du texte mahométan, qui, exploité par eux, leur donne leur raison d'être. Non, bien évidemment, le bâbysme n'a rien à faire avec ces pauvretés. Il donne matière à étude et n'indique rien moins qu'une intelligence vulgaire chez ses fondateurs.

Mais, quelle que soit la valeur intrinsèque de l'effort qui donne lieu à cette inauguration d'une foi nouvelle, l'esprit persan ne s'y épuise pas. Il lui est resté de la vigueur disponible pour d'autres enfantements, parmi lesquels je n'hésite pas à citer en première ligne la création d'un théâtre complet, qui s'opère de nos jours. Au premier abord, il peut paraitre singulier, et jusqu'à un certain point malséant, de comparer deux productions aussi disparates et assurément disproportionnées entre elles. Je pourrais m'excuser en faisant remarquer que ce théâtre, dans son état actuel, est lui-même une œuvre toute religieuse et qui ne laisse pas que d'avoir aussi la portée d'une innovation dogmatique, agissant tout autant sur le dogme que le peuvent faire les théories les plus directement théologiques; mais, bien que ces allégations soient exactes, je préfère puiser la raison du rapprochement que j'établis dans la nature même des choses. En effet, l'invention d'une religion qui n'est pas la mienne, et que je ne saurais accepter, tout en m'y intéressant, ne peut être à mes yeux autre chose qu'une production intel-

lectuelle, et la création d'un théâtre en est une autre, d'une importance inférieure sans doute, mais qui ne laisse pas, dans des circonstances particulières, de mériter une place considérable parmi les éléments moraux d'une société. Il est des cas où il n'en est pas ainsi sans doute. Le théâtre à Rome n'a joué que le rôle assez mesquin d'un dilettantisme; il n'a jamais possédé l'influence ni acquis la faveur des combats de gladiateurs. Notre théâtre moderne n'est qu'un passe-temps de désœuvrés ou une fantaisie de beaux-esprits. Les masses ne s'y intéressent pas fortement, et n'y trouvent la satisfaction d'aucun instinct supérieur. On peut croire que dans l'Inde il en a été à peu près de même, et que les chefs-d'œuvre de Kalidâsa et de ses émules n'ont jamais servi à autre chose qu'à distraire des rois et à amuser des poëtes. Mais en Grèce, il n'en fut pas ainsi.

Soit que la foule athénienne se précipitât en tumulte sur les traces et autour des roues du charriot de Thespis, soit que, plus tard, rassemblée dans un religieux silence sur les marches du théâtre de Bacchus, elle assistât aux tragédies d'Eschyle, il faut convenir que les représentations dramatiques furent chez elle et pour elle un grand fait, une manifestation des plus élevées de sa vie. Tant que la république fut libre et florissante, les ouvrages dramatiques, dans tous les genres, durent préoccuper les pontifes et les hommes d'État; car l'action qu'ils exerçaient sur le peuple était puissante et profonde. Les effets produits n'allaient à rien moins qu'à des révolutions. La tragédie peut être avec raison suspectée d'avoir modifié, changé plus d'un dogme; la comédie poursuivait de la vindicte redoutée de son rire et pouvait accabler tel orateur qui ne paraissait à l'Agora que pour y triompher. C'est à

cette puissante espèce de théâtre qu'appartient la scène persane, et c'est pourquoi je n'ai pas dû me faire scrupule d'annoncer que j'allais en parler après la religion et la philosophie.

La scène persane n'a pas plus de soixante ans d'existence. Non-seulement on ne la connaissait nullement sous les Sefewyèhs, aux belles époques de splendeur de la monarchie, mais c'était encore peu de chose au commencement de ce siecle. De même que, dans la première antiquité de la tragédie grecque, les chœurs étaient tout et les personnages du drame presque rien, et que, par la suite, les chœurs diminuant d'importance, en arrivèrent graduellement à se subordonner absolument aux récitateurs isolés, puis aux acteurs, de même le drame persan s'est greffé d'une manière d'abord presque imperceptible sur les cantiques récités dans les dix premiers jours du Moharrem, en l'honneur des martyrs de la famille d'Aly, et il est arrivé de nos jours à ce point qu'il en est déjà presque détaché. Dans peu d'années, il le sera tout à fait. Des gens qui ne sont pas encore très-vieux se rappellent parfaitement d'avoir vu le temps où les *tazièhs* — c'est le nom donné à ces représentations — se bornaient à l'apparition de l'un ou de l'autre de ces personnages sacrés qui venaient pleurer leurs malheurs et leurs souffrances; peu à peu le nombre des acteurs s'est augmenté; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'idée soit arrivée à sa forme définitive. Il me semble que nous sommes très-heureux de la trouver dans cette période, et de pouvoir observer sur le vif bien des points dont l'étude a pour nous un intérêt tout autrement vaste qu'il ne semblerait d'abord. C'est l'esprit de l'antiquité, c'est l'éternel esprit de l'humanité, c'est le travail de dé-

veloppement d'une des plus grandes formes de la pensée humaine que la Perse nous offre aujourd'hui l'opportunité d'examiner au plus fort de son opération.

Je dirai d'abord en peu de mots quelle est l'étoffe travaillée. Quant aux lecteurs insuffisamment renseignés et qui seraient plus particulièrement curieux de connaitre dans le détail un des événements les plus pathétiques que l'histoire puisse offrir, il faut les renvoyer au beau récit de Gibbon.

Aly, cousin et gendre du Prophète, fut une des natures les plus nobles, les plus chevaleresques, les plus dévouées, les plus pures et les plus malhabiles qui furent jamais. Ses partisans (ce n'était qu'un petit groupe) poussèrent l'admiration jusqu'à le considérer de son vivant comme un Dieu, et lui, en musulman fidèle, lutta avec générosité contre ces aveuglements. Mais ses ennemis, plus sages, furent aussi plus nombreux et d'un rare acharnement. Ils réussirent longtemps à l'exclure du rang suprême, que tout lui donnait le droit d'occuper. Enfin, après Aboubekr, Omar et Osman, il y parvint; mais, impuissant à maîtriser les éléments, trop forts pour sa main, qui s'agitaient sous la couverture de l'Islam, il périt assassiné dans la mosquée de Koufa. Yézyd s'empara du pouvoir. L'un des deux fils que laissait Aly, Housseïn, avait épousé la dernière fille du roi Sassanide Yezdedjerd, et vivait à Médine avec son frère Hassan, sa sœur Zeynèb, les enfants de ce frère et de cette sœur, tout ce qui restait en somme du sang du Prophète.

A la mort d'Aly, Housseïn, qui avait hérité de l'irrésolution de son père et de son désintéressement pieux, ne laissa pas, cependant, que d'être sensible aux encouragements de ses amis. On lui représenta comme un devoir

de prétendre au khalifat; on le circonvint de respects, d'éloges, de reproches, et il se laissa persuader d'entrer dans une sorte de conspiration qui n'attendait pour éclater qu'un moment favorable.

On crut l'avoir trouvé bientôt. Les habitants de Koufa, honteux et repentants du crime sacrilége qui s'était consommé dans leur mosquée sur la personne vénérée d'Aly, firent dire à son fils que, s'il voulait se rendre parmi eux, ils le proclameraient khalife et le soutiendraient jusqu'à la mort contre les troupes syriennes de Yézyd. Housseïn était à Médine. Il eut le tort de croire trop légèrement à ces protestations, et malgré son goût pour le repos, il prit congé de son frère Hassan et s'achemina avec toute sa famille, que le langage religieux appelle les *Gens de la Tente*, vers Koufa. Yézyd prit des mesures rapides, lança une nombreuse cavalerie à la poursuite de son rival, s'assura, sans perdre de temps, de la ville de Koufa, qui, dans l'angoisse de la peur, rompit la foi jurée, et les Gens de la Tente, au nombre d'environ quatre-vingts, se virent soudainement entourés par des forces irrésistibles, à une petite distance du Tigre, au sein du désert, au milieu des sables. Ils eurent à peine le temps de s'entourer d'une sorte de fossé qui ne pouvait guère arrêter leurs ennemis. Ce désert, c'était la plaine de Kerbela, demeurée si fameuse dans les souvenirs des Shyytes et que leurs pèlerins vont encore arroser de leurs larmes.

Si Housseïn, comme son père, était peu réfléchi et indécis, comme son père aussi il était intrépide dans l'action, il avait cette fierté qui mène les grandes âmes à la mort. De leur côté, les agresseurs, les généraux de Yézyd, étaient embarrassés sur ce qu'ils devaient faire. Il ne leur semblait pas chose toute simple d'égorger la famille du

Prophète ; ils craignaient leurs soldats, ils craignaient l'avenir. Le crime était un peu trop odieux. Hésitant, ils se bornèrent donc pendant quelques jours à cerner les proscrits, et ils essayèrent de parlementer avec eux. Mais Housseïn, fier de son rang et de sa naissance, fort de son droit, demeura inflexible dans ses prétentions. D'autre part, les ordres du khalife étaient pressants et sanguinaires. Pour tout accorder, les chefs resserrèrent de plus en plus l'investissement des tentes, et refusèrent d'en laisser sortir personne. Ils témoignaient un respect demi-senti, demi-hypocrite aux Imams et retardaient la catastrophe.

Dans ces malheureuses tentes, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes. L'eau vint bientôt à manquer : la chaleur était dévorante, le desespoir à son comble. L'Imam Abbas, beau jeune homme, frère du père de Housseïn, vit les petites filles venir à lui et jeter à ses pieds une outre vide; elles pleuraient de souffrance. Il se leva, monta à cheval et voulut avec l'outre aller au fleuve. On le repoussa; il tenta, le sabre à la main, de se frayer un passage; un Arabe lui abattit la main droite. Il prit l'outre dans ses dents, son sabre de la main gauche, et se rejeta dans la mêlée : on lui abattit l'autre main. Il tomba et fut massacré. Ce fut le commencement. Aly-Ekbèr, un enfant, s'échappa des bras de sa mère et courut vers le fleuve. Haché de coups de sabres, percé de flèches, il expirait quand l'Imam Housseïn sortit impétueusement du camp; la foule eut peur à son aspect; il saisit son neveu et le rapporta pour le voir expirer au milieu des siens. Tous, l'un après l'autre, périrent ainsi, avec les circonstances les plus tragiques et les plus émouvantes : Housseïn et les femmes furent arrêtés, on les

insulta, on les battit, on les mena à Yézyd, qui fit égorger l'Imam et réduisit les femmes en esclavage. Ainsi finit la famille du Prophète, sauf un seul enfant, l'Imam Zéyd-Alabeddin, martyrisé plus tard.

C'est là tout le domaine historique du théâtre persan. Mais la nation n'y voit pas seulement une des destinées les plus dramatiques qui furent jamais, un digne pendant de l'histoire sanglante des Atrides; elle a en outre agi sur ce fond de manière à y résumer ce qui lui tient le plus au cœur et, pour ainsi dire, à s'y portraire elle-même. Housseïn n'est pas seulement le fils d'Aly, il est l'époux d'une princesse du sang des rois; lui, son père, tous les Imams pris ensemble, représentent la nation, la Perse envahie, vexée, dépouillée, dépeuplée par les Arabes. Le droit que l'on insulte dans sa personne, que l'on traite comme celui de la Perse, est confondu avec celui-ci : c'est le même droit. Les Arabes, les Turcs, les Afghans, ces ennemis implacables et héréditaires, reconnaissant la legitimité de Yézyd, on les hait doublement, et doublement on s'attache, on s'identifie aux victimes de cet usurpateur. C'est donc le patriotisme qui a pris la forme du drame pour s'exprimer, et le drame se trouve ainsi concentrer en lui la foi religieuse, l'amour de la patrie, la haine de l'oppression, la vindicte contre l'étranger, puis tous les sentiments de la nature froissés et justifiant la plus prodigieuse émotion. On comprend donc que, lorsque les populations persanes assistent à un tazyèh, il n'est nullement question d'un jeu, ni d'une distraction de l'esprit. Dans leur pensée, aucun acte ne saurait être plus religieux, plus grave, plus important, plus méritoire. L'homme, à ce moment, se trouve en face de ce qu'il ne saurait trop profondément méditer et se rappeler. L'émotion dans laquelle il entre

est sacrée; s'il restait froid, ce ne serait pas un homme, car il se montrerait insensible à la cruauté et à l'injustice; ce ne serait pas un musulman, car il mépriserait la famille du prophète; ce ne serait pas un Persan, car il ne sentirait pas ce qu'a souffert celui qui est la personnification de son pays, ce qu'a souffert son pays lui-même.

Et cependant les chefs de la religion, les grands Moudjteheds, n'approuvent en aucune manière la nouveauté dont je fais ici l'analyse. La raison en est transparente: c'est que pour créer l'ensemble grandiose qui vient d'être décrit, l'imagination populaire s'est beaucoup écartée de la réalité historique. Il est clair que Housseïn, non plus que son père, n'avait, en fait, rien à démêler avec la Perse, et que la princesse fille de Yezdedjerd, devenue musulmane, était devenue Arabe. La haine pour la nation à laquelle appartenait Mohammed a d'ailleurs une forte odeur d'hétérodoxie, et c'est, en effet, à le bien prendre, une protestation qui atteint l'islamisne lui-même. Enfin, il y a, dans l'organisation matérielle des représentations, plus d'une chose qui ne choque pas moins directement l'esprit et la lettre du Koran.

Mais la passion publique passe hardiment par-dessus ce blâme, et quoi qu'en puissent dire les moullas, non-seulement on ne vit, dans les dix premiers jours du Moharrem, que pour les tazyèhs, mais encore l'usage s'éblit de plus en plus d'en représenter dans le cours de l'année comme œuvre pie. Si quelqu'un est malade, on en fait jouer un ; si quelqu'un désire fortement une chose, il fait un vœu qui aboutit encore à un tazyèh. Souvent même, par simple effusion directe, un tazyèh, payé par un particulier, rassemble toute la population d'un quartier, d'un bourg ou d'un village. Les savants ont beau

protester et s'abstenir d'assister aux représentations, la passion populaire suit imperturbablement son cours. Les tazyèhs composent déjà une littérature considérable. Il s'en faut de beaucoup que, sur le même sujet, on donne toujours la même pièce. La façon de présenter le même fait varie, d'une année à l'autre, du tout au tout. Il arrive aussi que lorsqu'une pièce renferme deux, trois ou plusieurs morceaux qui ont produit une impression plus vive que le reste, on ne garde que ces morceaux, et on les transporte indéfiniment au milieu d'un autre contexte. De cette façon, il arrive que tel tazyèh en grande réputation, loin d'être l'œuvre d'un seul auteur, est le résultat d'un nombre considérable de remaniements qui, perdant peu à peu les parties les moins estimées, pour n'avoir plus guère que celles qui le sont davantage, arrivent ainsi à une sorte de perfection indiquée par l'assentiment public.

On peut déjà apercevoir deux points par lesquels ce développement continu arrivera à dépasser le cercle hiératique où il a pris naissance et perdra, probablement, un jour son élément principal de grandeur, en acquérant toute la variété et la souplesse de formes d'un théâtre d'art. D'une part, on commence à sortir de la légende de Kerbela et à composer des pièces sur les aventures et la vie d'un assez grand nombre de saints. Jusqu'ici, il est vrai, les compositions de ce genre excitent moins d'intérêt que celles qui ont trait aux Alydes; mais voici qui est plus sérieux, parce que le public y prend manifestement goût et que cela répond à des préoccupations générales : l'usage s'introduit de faire précéder les pièces proprement dites de prologues qui tendent à les égaler en longueur et en importance. Ces prologues sont de la nature

la plus diverse et embrassent l'universalité des sujets. En voici deux qui m'ont paru fort goûtés.

L'émyr Teymour, que nous appellons Tamerlan, paraît sur la scène et confie à son vizir son intention de conquérir le monde. Le vizir admire une si grande pensée, fait l'éloge de la magnanimité de son maître, et, plein d'espérance dans le résultat, l'engage à se mettre à l'œuvre le plus tôt possible. L'émyr Teymour et le vizir montent donc à cheval et se placent à la tête de l'armée. Ici a lieu un déploiement de spectacle aussi pompeux que le permettent les ressources de la localité où se donne le tazyèh. Bientôt l'émyr Teymour, vainqueur des nations, arrive en Syrie. Le gouverneur s'empresse de venir le saluer et lui apporte les clefs de Damas. Mais ce gouverneur est un descendant de Shemr, l'assassin des Imams. On en instruit l'émyr Teymour, qui, plein d'horreur pour les crimes qu'on lui rappelle, apostrophe vivement le gouverneur, lui reproche l'infamie de son ancêtre et le profit qu'il en tire, puisqu'il ne doit son rang qu'au sang innocent, cruellement répandu à Kerbela, et à l'oppression de la Perse. Après l'avoir traité comme il le mérite, il se fait amener la fille issue du sang de Shemr, et la voyant, ainsi que son père, vêtue d'habits superbes, il lui détaille toutes les souffrances, toutes les humiliations, toute la misère accumulées par Shemr et ses associés sur les saintes femmes des Gens de la Tente, et il conclut en ordonnant de dépouiller, de battre et de chasser la race coupable, ce qui a lieu aussitôt. Mais tout ce que Tamerlan vient de dire a évoqué chez lui des souvenirs et des images si tristes, qu'il ne peut trouver ni repos, ni consolation : il pleure, il gémit, il interpelle son vizir sur la mémoire des Imams, et celui-ci lui déclare que le seul

moyen d'apaiser sa douleur, c'est d'assister à un tazyèh. Le conquérant y consent aussitôt et le tazyèh commence.

Un autre prologue est fourni par l'histoire de Joseph et de ses frères. La jalousie de ces derniers, la candeur du patriarche, l'amour que Jacob porte à l'enfant qui n'a plus de mère, la scène du désert, où les frères envieux battent et dépouillent leur frère et le foulent aux pieds, la protection que Ruben lui accorde, enfin, sa descente dans le puits et la présentation de sa robe mensongère au vieux Jacob, tout ce récit est rapporté d'une façon qui ne laisse pas que d'être fort touchante. Le vieillard reste seul à pleurer et à se plaindre. Alors, l'ange Gabriel lui apparait de la part de Dieu, et lui reprochant son peu de courage, il lui remontre que d'autres pères et d'autres enfants auront des malheurs plus affreux encore, et que, tout saint qu'il soit, il ne doit pas s'étonner de souffrir ce que Aly, Housseïn et sa fille souffriront, et au centuple. Jacob montre quelque incrédulité, il doute qu'un cœur puisse être plus martyrisé que le sien. Alors Gabriel, pour le convaincre, lui dit que, devançant le cours du temps, les anges vont jouer pour lui un tazyèh, ce qui a lieu en effet.

On voit combien est faible le lien qui unit ces prologues à la pièce véritable. Cependant, je le répète, ils excitent un très-vif intérêt, et il n'est pas mal aisé de démêler que cet intérêt s'attache surtout à ceci, que leur véritable sujet est tout à fait étranger à la légende d'Aly. L'esprit persan cherche ici la nouveauté et l'universalité des tableaux et des sensations. Il parait donc vraisemblable que ces prologues se sépareront un jour du tazyèh et constitueront une branche particulière de représentations scéniques qui, empruntant de toute main, finis-

ront par toucher aussi à tout et embrasseront dans leur domaine tous les pays, tous les temps et toutes les natures d'idées. La curiosité y gagnera, peut-être aussi l'art proprement dit, mais assurément la grandeur, la profondeur et l'émotion y perdront beaucoup, même tout. Heureusement cette décadence est peut-être loin encore, et il est permis de croire, sans s'exagérer trop les choses, que le tazyèh proprement dit n'a pas, de son côté, atteint son apogée.

Tel qu'il est aujourd'hui, il ne porte jamais aucun nom d'auteur, et, comme on l'a vu plus haut, rien de plus naturel, puisqu'il est le produit d'un travail collectif. Personne ne s'en inquiète. Les auteurs sont ou bien quelque petit moulla qui n'a pas la tentation de se vanter d'une œuvre dont le genre est peu estimé, ou plutôt l'un de ces Séyds Rouzéh-khâns dont j'aurai à parler tout à l'heure. Le plus souvent aussi les acteurs arrangent arbitrairement la pièce qu'ils vont jouer. S'ils ont peu de temps pour la représentation, que leurs moments soient comptés, qu'il faille se hâter, ils sacrifient sans scrupule des rôles entiers, ou des scènes, ou des tirades. Quand il leur manque du personnel, ils en font de même. Ont-ils, au contraire, leurs coudées franches, et les circonstances les portent-elles à allonger la récitation, ils font entrer dans un tazyèh certaines parties d'un autre et les y accommodent de leur mieux. C'est ainsi que, dans les opéras italiens, on intercale à l'occasion tel morceau d'une pièce et d'un maitre différents. Il est certains tazyèhs que les acteurs affectionnent et cherchent à faire affectionner au public; par exemple, celui qui est intitulé : « les Noces de Kassem. » C'est, en effet, un des plus dramatiques et des plus émouvants. Il con-

tient des parties d'une beauté réelle, et je ne serais pas étonné qu'il restât un jour comme un des monuments du genre. Les acteurs prennent soin de l'embellir constamment, pour le faire redemander par le public, et ce soin est dû à cette circonstance que les présents de noces qui figurent dans la pièce sont donnés par des personnes pieuses et leur restent. Il y a en littérature certaines sources du beau dont la critique ne s'aperçoit pas toujours.

Les acteurs sont constitués en troupes, sous la conduite d'un directeur. En général, ils sont Ispahanys, car le peuple d'Ispahan est naturellement beau diseur, et son dialecte, qui a passé longtemps pour un des plus agréables de la Perse, se prête bien à l'emphase de la déclamation et du chant. Le directeur exerce une autorité assez grande. Il ne quitte pas un instant la scène; il veille à tout, surveille tout, prend part à tout, soutient ses élèves. Hors du théâtre, il leur apprend à chanter, à déclamer, à se tenir en scène, à réciter leurs rôles. On ne regarde pas comme essentiel que les acteurs n'aient pas leur rôle à la main; cependant, c'est un mérite apprécié que de savoir réciter de mémoire; un assez petit nombre le peuvent faire et sont estimés au-dessus des autres. Les troupes se composent d'hommes et d'enfants. Les premiers font les rôles de personnages adultes et de vieilles femmes, de prophètes et d'anges : dans ces trois derniers cas, l'usage, les convenances, la loi religieuse facilitent l'illusion et ne leur imposent pas le sacrifice de leurs barbes, puisqu'il faut qu'ils soient voilés. Les enfants ont en partage les rôles si importants l'Aly-Ekbèr, de Kassem, de Zeyd-Alabeddin, et aussi ceux de Sekynèh et de Zobeydèh. Une des grandes sources de

l'émotion dramatique dans les tazyèhs, c'est que ce sont surtout des enfants qui sont victimes. Aussi les compositeurs leur ont-ils généralement confié les rôles les plus longs. Un bon chanteur gagne plus que tous les autres membres de la troupe, car les profits sont partagés au prorata du talent. Il y a tel garçon de quatorze à quinze ans dont la voix est particulièrement chère au public et qui jouit d'une réputation considérable, dont les gains s'élèvent pendant les dix jours du moharrem à 250 ou 300 tomans, c'est-à-dire de 2,900 à 3,480 francs, ce qui est considéré comme un très-beau résultat. Quand un jeune acteur est dans cette brillante position, on s'en aperçoit assez hors de la scène. Il se tient fièrement comme un homme, il s'habille d'une manière confortable et grave, son djubbèh est de drap d'Europe, son koulah de peau d'agneau fine. Il a un domestique qui lui amène son âne, et il tient à ce que cette monture soit convenablement harnachée, avec grand renfort de pompons de laine ou de soie aux couleurs variées, relevés par des plaques de cuivre brillantes comme de l'or fin. Le jeune artiste s'avance dans les rues d'un pas aussi majestueux que sa petite taille et sa figure enfantine peuvent le lui permettre, et traverse noblement la foule des enfants de son âge, pétrifiés d'admiration à son aspect. Avec son directeur et ses camarades, il a des caprices, il pleure, refuse de jouer, veut être toujours adulé, bat les plus petits, auxquels on donne toujours tort. Si un accident lui fait perdre sa voix, il expie de reste toutes ses prépotences. En attendant, c'est, comme le dit l'argot de nos journaux, une étoile, et on lui rend hommage.

Le beau bénéfice qu'un acteur en vogue et sa troupe peuvent faire dans les dix premiers jours du moharrem

n'est pas du reste obtenu sans labeur. Les représentations dans les différents tekyèhs ou théâtres d'une grande ville commencent vers cinq heures du matin. Il est rare qu'une même troupe n'ait pas au moins sept ou huit représentations à donner par jour. A la fin de la décade sacrée, les acteurs sont littéralement à bout de forces. La nuit même, ils ne la passent guère à dormir : ou ils courent la ville pour faire comme tout le monde, et s'égosillent encore avec les dévots, ou bien ils s'enivrent, et souvent réunissent les deux genres de fatigues. Aussi le moharrem, plus encore que le ramazan, est-il une époque où les rues des villes persanes regorgent de physionomies dévastées. Hors de ce mois, les acteurs ne peuvent plus compter que sur des gains accidentels; cependant, ceux ci, encore assez fréquents bien qu'irréguliers, suffisent à les entretenir dans une position considérée comme très-enviable.

Les acteurs vivent dans des relations constantes et étroites avec les Séyds Rouzèh-khâns, dont il a été question tout à l'heure. Ces Séyds sont des descendants du Prophète dont la généalogie demande à ne pas être regardée de bien près. Ils n'occupent pas une place éminente dans la cléricature; c'est plutôt une sorte d'église libre ou interlope. Les grands moullas les dédaignent; les savants les traitent légèrement; mais le peuple en fait cas; ils vivent avec lui, et il leur témoigne de la déférence. Ils vont toujours par groupes de plusieurs. Leur tâche est de faire des sermons dans les tekyèhs, où ils exaltent les mérites et les souffrances des martyrs. Ce que les acteurs jouent, ils le récitent avec des inflexions de voix, une pantomime, des pleurs qui soulèvent l'émotion de l'auditoire. Ce sont eux, en réalité, qui ont donné naissance

aux tazyèhs, qui en ont fourni l'idée première. Comme on le voit, ils sont restés attachés à l'enfance de leur œuvre. Ils prêchent constamment au peuple les mérites de l'assistance aux tragédies sacrées; ils en détaillent avec complaisance les innombrables effets pour le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Pendant les nuits du moharrem, ils se succèdent dans les chaires des tekyèhs, parlant de leur illustre aïeul, le Prophète, ou en son nom, tantôt chantant, tantôt déclamant. Aux autres époques de l'année, les personnes pieuses font venir chez elles des Séyds Rouzèh-khâns pour dire la prière d'une manière plus solennelle, et invitent alors parents et amis. On peut avoir ces Séyds sans les acteurs, sans le tazyèh, mais on ne saurait pas avoir celui-ci sans eux.

Leurs fonctions exigent une belle voix et autant que possible de la dignité dans la tenue, de la prestance, un costume digne, et surtout de l'éloquence. Quand ils réunissent toutes ces qualités à un degré un peu apparent, ils exercent une action certaine sur le peuple; ils l'émeuvent, savent le manier, et pourraient dans certains cas être utiles ou dangereux. Je ne saurais perdre le souvenir de certaines prières auxquelles j'ai assisté le soir sur la place d'un village. Des mashhals enflammés — espèce de torches formées de résine qui brûle dans des récipients de fer — jetaient leur éclat sombre sur une foule de paysans et de derviches accroupis, tandis qu'un Séyd aux grandes manières appelait sur le roi, les grands, le peuple et moi-même la protection de Dieu, du Prophète et des Imams. Ses paroles étaient si solennelles, ses gestes si majestueux, sa voix si convaincue, l'auditoire si pénétré, que je ne me serais pas pardonné de ne pas l'être moi-même.

Avec les Séyds figurent encore, dans les tazyèhs, les confréries. Ce sont des hommes et des enfants qui, précédés d'un grand drapeau ou tout noir ou formé de châles et entouré de crêpes, avec des mashhals, quand il est nuit, entrent processionnellement dans les tekyèhs et en font le tour en chantant des cantiques. Il faut voir ces bandes, la nuit, traversant les rues à pas pressés et se rendant d'un tekyèh à un autre. Quelques enfants les précèdent en courant et en poussant d'une voix aiguë les cris : Ay Housseïn! Ay Abbas! Ils se placent devant les chaires où sont les Rouzèhs-khâns et chantent en s'accompagnant d'une manière sans doute sauvage et bizarre, mais pleine d'effet : elle consiste à se frapper la poitrine d'une façon toute particulière et qu'il faut expliquer.

Pendant les dix jours du moharrem, la nation entière est en deuil. Le roi, les ministres, les employés sont vêtus de noir ou de gris. Presque tout le monde en fait de même. Mais le peuple ne se contente pas de cette douleur régulière. Il faut encore que la chemise, qui, chez les Persans, ne s'attache pas au milieu de la poitrine à la mode européenne et arabe, mais sur le côté droit, soit ouverte, et tombe de façon à laisser la peau à découvert. C'est une grande marque de chagrin, et l'on voit les muletiers, les soldats, les ferrashs, poignard au côté, bonnet sur l'oreille, circuler ainsi la chemise tombante et la poitrine nue. De leur main droite ils font une sorte de coquille et se frappent violemment et en mesure au-dessous de l'épaule gauche. Il en résulte un bruit sourd qui, lorsqu'il est produit par beaucoup de mains, s'entend à une très-grande distance et produit un grand effet. Voilà comment les confréries accompagnent leurs chants, intermèdes obligés des tazyèhs. Tantôt les coups sont pe-

sants et espacés et semblent alourdir le rhythme ; tantôt ils sont pressés et rapides et excitent les assistants. Aussi les confréries ayant une fois commencé, il est rare que la presque totalité de l'auditoire, les femmes surtout, ne les imitent pas. Sur le signe du chef de la confrérie, tous les membres chantent et se frappent, et se mettent à sauter sur place en répétant : Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! pendant plus ou moins longtemps et d'une voix brève et saccadée.

Outre cette classe de confréries, il en est une autre, celle des berbérys. Une tradition rapporte qu'un homme de cette race se moqua un jour des Imams. C'est en expiation de ce crime que ses descendants figurent dans les tekyèhs. Ils ont avec eux une musique composée de tambourins de diverses grandeurs. Le haut de leur corps est absolument nu, la tête sans coiffure, les pieds sans souliers. Ce sont des hommes, quelquefois des vieillards et des enfants de douze à seize ans. Leur teint est extrêmement basané. Ils ressemblent aux Béloutjes et aux sujets des Afghans. Ils tiennent à la main des chaînes de fer et des aiguilles pointues. Quelques-uns d'entre eux ont des disques de bois, dont ils tiennent un de chaque main. Ils entrent processionnellement dans le tekyèh et entonnent, d'abord d'une voix assez lente, une litanie qui ne consiste que dans ces deux noms : Hassan! Housseïn! Hassan! Housseïn! Les tambourins les accompagnent de coups de plus en plus rapides. Ceux d'entre eux qui tiennent les disques les entrechoquent en mesure, et tous se mettent à danser. L'assistance accompagne en se frappant la poitrine de la manière qui a été décrite plus haut. Au bout de peu de temps, les berbérys commencent à se flageller de leurs

attitudes qui se trouvent fréquemment sur les vases grecs Du reste, il ne faut pas s'y tromper, tous ces chœurs que je viens de décrire : confréries dansant sur place, berbérys, corps de ballet, tout cela est l'héritage de la plus haute antiquité. Rien n'y est changé, ni la musique des tambourins, ni les battements de poitrine, ni les cantiques, ni les litanies. Les noms des divinités sont autres, voilà tout, et la Perse moderne entoure ses tazyèhs des mêmes cérémonies, des mêmes expiations, de la même pompe qui se voyaient jadis aux fêtes d'Adonis. Ce n'est pas un médiocre sujet de réflexion que de voir partout et toujours cette Asie si tenace dans ses résolutions, dans ses admirations, braver et traverser deux cultes aussi puissants que le Christianisme et l'Islam, pour conserver ou reprendre ses plus anciennes habitudes.

On comprend quelles émotions viennent ainsi se joindre à la puissance déjà si grande des représentations scéniques, les complétant et les passionnant encore davantage. On va voir tout à l'heure que toute la pompe extérieure possible, tout le faste théâtral imaginable, ajoutent encore la curiosité et le plaisir des yeux à ces causes déjà si puissantes d'émotion qui viennent d'être énumérées. Monté sur un tel pied, pourvu de tant de moyens d'action, le théâtre en Perse est traité comme une affaire nationale, une chose qui doit intéresser tout le monde, les grands comme les petits, et l'on peut dire avec vérité qu'il se proportionne autant que possible à la grandeur de sa tâche, laquelle consiste à rendre sensibles, à corporifier, s'il m'est permis d'user de ce mot, et à magnifier la religion, la patrie, et les malheurs de l'une et de l'autre étroitement associés et présentés comme inséparables.

CHAPITRE XIV

LES TEKYÈHS OU THÉATRES

Le gouvernement, comme tel, n'intervient en aucune manière dans les représentations dramatiques; mais le roi et les grands se font un devoir d'avoir des tekyèhs où ils font représenter les saints mystères. C'est comme particuliers qu'ils agissent; pas un sou de l'argent de l'État n'est employé à cette destination. Et non-seulement le roi et les grands fonctionnaires ont des tekyèhs, mais il en est de même de tout personnage riche, qu'il soit employé ou marchand. C'est en soi-même une action si sacrée et si méritoire que chacun, par ce motif et sans doute aussi un peu par gloire mondaine, cherche à s'en procurer les avantages pour ce monde et pour l'autre. Du reste, tous les moyens existent pour que non-seulement les riches, mais encore les plus pauvres des sujets, soient en état de participer aux mérites de la bonne œuvre.

Ainsi il y a les tekyèhs du roi et des grands, mais il y a aussi ceux des villes. A Tehéran chaque quartier en compte plusieurs et on a soin de disposer toute place, grande ou petite, tous les carrefours, de manière à pouvoir servir aux représentations théâtrales. Ce n'est pas

assez. Les quartiers se cotisent pour acheter un terrain, ils y font construire, à leurs frais, un tekyèh plus ou moins vaste et bien approprié. Il se trouve toujours quelque âme pieuse qui, par testament, lègue quelque chose au tekyèh et lui constitue une rente. Le beau tekyèh de Wély-Khan, argentier du roi, un des plus vastes de la ville, a été doté par son fondateur de trente boutiques dans un des bazars les plus fréquentés, et le revenu des locations est employé à son entretien et aux frais des représentations. Quelquefois on donne ou on lègue des étoffes, des châles, des ustensiles de toute espèce aux tekyèhs. On leur constitue ainsi une sorte de trésor qui, placé sous la sauvegarde de la religion, est aussi sacré que les biens des mosquées et des colléges. Détourner d'une façon quelconque le plus petit objet appartenant à un tekyèh est un sacrilége honni. En outre, au moment du moharrem, chaque propriétaire de tekyèh, fût-ce le roi lui-même, chaque partie de quartier représentée par un rishséfyd ou doyen, fait un appel aux serviteurs, aux amis, aux voisins, pour qu'ils aient à prêter tout ce qu'ils possèdent de beau, de rare ou de curieux, afin d'augmenter l'éclat des représentations. Chacun aussi contribue de son argent; on accepte tout, si peu que ce soit, afin que les pauvres aient le même mérite que les riches, et il faut être bien pauvre pour ne rien donner. La divergence d'opinions religieuses n'a rien absolument à voir ici. J'ai vu des nossayrys qui ne croient pas même au Dieu personnel, à plus forte raison à son prophète et à la famille du prophète, aussi passionnés pour les tazyèhs que n'importe quel dévot musulman. Si l'on n'aime pas dans les Imams le personnage sacré, on adore en eux la Perse, on déplore en eux les anciens malheurs du pays.

On ne s'est jamais fait scrupule de me demander des chevaux, des tapis, des châles, des habits, des flambeaux, des lampes. Il ne venait à personne l'idée que je pusse avoir un motif de refuser, puisé dans la différence de religion. Pour les grands tekyèhs, comme celui du roi ou celui de l'argentier Wély-Khan dont je parlais tout à l'heure, des personnages importants se chargent de décorer à eux seuls une loge. Il en résulte de grandes rivalités à qui fera la plus belle, et comme le génie courtisan met tout à profit, on cite un grand marchand, Hadjy Aly, homme puissamment riche, qui, tous les ans, orne à ses frais une loge au tekyèh royal pour une somme de plusieurs milliers de tomans, et après les fêtes, au lieu de reprendre ses richesses, les offre respectueusement à Sa Majesté.

Les petits tekyèhs ne contiennent guère que de deux à trois cents spectateurs. Mais il en est d'autres, comme celui du Sipèhsalar et de Wély-Khan, et celui du quartier de Sertjeshmèh, qui ont des places disponibles pour deux ou trois mille personnes au moins. Tous sont absolument publics; y entre qui veut : le mendiant le plus déguenillé, comme le plus grand seigneur, s'y présente librement et s'y asseoit sans qu'on le reprenne. Le mérite des organisateurs du tekyèh est d'autant plus grand aux yeux de Dieu, qu'ils se sont plus préoccupés de procurer à l'homme du plus bas étage, à la mendiante la plus sordide, au petit enfant vagabond, la plus grande somme de jouissances possibles. Sans doute les personnages riches et puissants occupent les premières places, non pas celles d'où l'on voit le mieux, parce qu'on voit également bien de partout, mais celles qui sont les plus ornées. Cependant quand ces places distinguées sont vides,



on ne met pas le moindre obstacle à ce que la canaille s'y établisse, et on la voit, sans scandale, installer ses haillons sur les tapis de Farouu, sur la soie et le velours. Il faut, d'après l'idée même de l'institution, qu'il en soit ainsi. On en est quitte après pour brosser et épousseter; ce qui est perdu pour la bourse est gagné pour la conscience.

Avant que la représentation commence, il se passe quelquefois deux heures en préparatifs. Ces heures sont employées par les processions qui se succèdent, les danses, les prières, les cantiques, et de longues interruptions pendant lesquelles on fait circuler dans la foule des rafraichissements. Les domestiques principaux des grandes maisons, qui sont en Perse les plus fiers des hommes, se prêtent avec empressement à servir les dernières gens du peuple. Ils circulent entre les rangs portant du café; des jeunes gens de famille, souvent des hommes faits, vêtus avec élégance ou richesse, mais en grand deuil, portent de leur côté des sorbets à la glace et en donnent à qui en demande. Des vieillards sévères, de riches marchands, des mirzas importants, se promènent parmi les coureurs du bazar, tenant à la main des fioles pleines d'eau de rose, et ils en versent sur des mains, sur des barbes, sur des têtes qui auraient encore plus besoin de faire connaissance avec l'eau. Des kalians d'or et d'argent passent d'un soldat à un portefaix, et ce qui est plus étonnant peut-être, c'est l'ordre parfait, la tranquillité polie qui règnent au milieu de ce peuple. Non pas qu'il n'y ait de temps en temps quelques querelles, mais elles sont immédiatement étouffées par la désapprobation évidente de la galerie. Quand, par hasard, on juge que les choses vont un peu trop loin, on fait sortir le perturbateur et l'ordre se rétablit aussitôt. La police n'a rien à

faire ici. C'est le propriétaire ou le doyen du lieu qui la remplace et qui, assumant aux yeux de l'autorité administrative la responsabilité de ce qui se passe chez lui, juge lui-même et sans appel. Je n'ai jamais vu ce qui s'appelle un tumulte. Laissons maintenant les jolis jeunes gens, les pages du roi, les majors de l'armée, le dos chargé d'un ravyah de cuir, distribuer eux-mêmes de l'eau à la ronde, en souvenir de la soif dont les martyrs de Kerbela ont tant souffert; laissons les Khans se promener nu-pieds en mémoire de ce que les imams ont manqué de tout, et tâchons de donner une idée aussi vive que possible de ce qu'est la salle de spectacle dans laquelle nous nous trouvons. Sans doute il en est de mesquines et de pauvres; je prendrai, pour la décrire, une des plus belles.

C'est un parallélogramme pouvant contenir, comme je l'ai dit plus haut, de trois à quatre mille personnes. Ce n'est pas encore là le dernier terme de la magnificence. On célèbre à Ispahan des tazyèhs auxquels assistent de vingt à trente mille spectateurs; mais la mesure à laquelle je m'arrête ne laisse pas que de se prêter déjà à beaucoup de pompe. Au centre de l'espace s'élève, à une hauteur de quatre à cinq pieds, une plate-forme, appelée *sakou*, construite en briques cuites, et accessible à ses deux extrémités par deux rampes un peu raides, larges de cinq pieds environ. Autour du sakou, des poteaux teints en noir soutiennent de longues gaules horizontales, également noires, qui portent des verres de couleur et des lanternes destinées aux illuminations de la nuit. Car les représentations ont lieu de jour, et l'on réserve pour la soirée la plus grande partie des sermons, des chants et des danses. Des mâts gigantesques, plantés au milieu

du parallélogramme, et dont quelques-uns posent sur le sakou, soutiennent une tente ou velarium dont tout l'édifice est enveloppé, et qui défend l'assemblée du soleil en été et, en hiver, de la neige et de la pluie, car les mois lunaires sont, comme on sait, ambulatoires et promènent leurs fêtes sous toutes les saisons. Ces mâts sont, jusqu'à une certaine hauteur, enveloppés de peaux de tigres et de panthères, pour rappeler le caractère violent des scènes qui vont se passer. Des boucliers d'acier ou de peau d'hippopotame sont attachés aux mâts, et, derrière chacun d'eux, se croisent un sabre nu et un drapeau. Voilà le théâtre proprement dit, et de tous les côtés, de tous les coins de l'immense espace, on le découvre entièrement. Il n'y est guère question de décors dans le sens où nous l'entendons. Le récit avertit les spectateurs qu'ils sont dans un camp, dans un champ, dans une chambre, à Médine, à Damas ou à Kerbela; c'est à eux à se servir de leur imagination de façon à se contenter. Il arrive même que sur le sakou plusieurs lieux fort distants se trouvent réunis. Cela ne choque personne; la convention théâtrale est poussée à ses plus extrêmes limites. S'agit-il de représenter le Tigre, on place au milieu du sakou un grand bassin de cuivre, et qui que ce soit ne songe à réclamer contre cette indication si sommaire. Le public montre absolument la même souplesse d'esprit et la même richesse d'imagination que nos enfants, lorsque, jouant à la madame, ils font des maisons avec des chaises. Mais si les décorations manquent, tous les autres accessoires, tout ce tout ce qui a un rapport direct et immédiat avec l'action, est rigoureusement donné. On s'en apercevra quand il sera question des pièces.

En face du sakou, dans le sens de la longueur, est

une loge soutenue par un échafaudage appliqué contre le mur et s'élevant à une quinzaine de pieds. On y parvient par quatre ou cinq degrés très-exhaussés, afin de ne pas trop empiéter sur la largeur. Le mur, l'échafaudage et les degrés sont couverts de riches tapis, de tentures en soie, d'étoffes de Benarès brodées d'or et d'argent, de châles de Cachemire et de Kerman; de tout côté pendent des lustres en cristaux de couleur, venus de Bohême, et s'étalent des vases de porcelaines de Chine et d'Europe, des gravures et des lithographies, des glaces à profusion, parmi lesquelles beaucoup ont été apportées autrefois de Venise. Dans la loge et sur les différents degrés sont placés de somptueux coussins et des fauteuils. Cette loge, ou, comme on dit, ce *tâgnumâ*, est une annexe du sakou. Dans beaucoup de pièces où certains personnages doivent être mis plus particulièrement en évidence, on se sert de ce tâgnumâ. Alors les acteurs vont et viennent du sakou jusque là en se jettant en bas de la plate-forme malgré son élévation. Les spectateurs s'empressent de les aider à y remonter quand il y a lieu. Ils sont en effet à portée, car à l'exception du sakou et de la loge, plus un espace de trois ou quatre pieds que l'on s'efforce de conserver libre autour de la plate-forme, tout le reste appartient au public. Il s'asseoit où il veut, où il peut.

Aux deux côtés de la loge réservée, sur toute l'étendue de la paroi, et de même à l'opposite, ce ne sont que loges plus ou moins richement meublées et ornées, suivant le goût et les moyens des propriétaires ou les ressources du tekyèh, mais partout les briques et la chaux disparaissent sous de splendides étoffes, sous les châles les plus précieux. Des pyramides de porcelaines, depuis les plus énormes potiches de Canton jusqu'aux petites tasses à café,

s'accumulent sur des tréteaux couverts de cachemires ; un monde de lampes et de lanternes en cristal, de lustres apportés à grands frais par le commerce, de tableaux européens et de lithographies coloriées représentant les sujets les plus divers, s'étagent, se mêlent, se choquent, pendent de tous les côtés. Les piliers en bois, recouverts de châles rouges de Kerman, sont entourés de rubans d'or et d'argent ouvragés. Le sol disparaît sous les tapis du Kurdistan et les feutres d'Ispahan et de Yezd. A l'une des extrémités du parallélogramme, plusieurs rangs superposés de balakhanèhs ou loges véritables, non plus temporaires, mais faisant partie de la construction, étalent leurs devantures en bois travaillé et comme ciselé, et tout cela est rempli de monde; à l'autre extrémité s'ouvre ce que nous appellerions, nous, un théâtre : c'est absolument la disposition d'une scène européenne, sauf qu'il n'y a pas de coulisses. Ici le peuple s'entasse assis sur les talons. Tout cela est-il beau, classiquement beau, froidement et régulièrement beau? Assurément non; mais plutôt que de chercher ici le classique, mieux vaut s'en aller de suite. Ce n'est pas beau, mais c'est magnifique, somptueux, imposant, plein de contrastes, frappant par les oppositions, en harmonie complète avec le public, avec l'ordre d'idées auquel cela doit sa naissance, avec le but proposé. Il est impossible de ne pas être saisi d'un tel aspect, très-remué, très-ému, et de ne pas se dire instinctivement que tout ici est pris au sérieux.

J'ai dit que les acteurs formaient une classe estimée. Les moullas savants et rigides les condamnent sans doute et auraient peu de peine à démontrer à des auditeurs impartiaux que l'œuvre de ces acteurs constitue une véritable et dangereuse hérésie. Mais le peuple n'écoute

pas de pareilles argumentations; il les goûte peu; il les dédaigne et, si on le pressaît, il s'en irriterait. On les lui épargne donc, et il s'abandonne à une prédilection marquée pour les hommes qui lui procurent ce qui constitue certainement pour lui le plus recherché des plaisirs. Cette faveur si grande excite les ambitions, et beaucoup de Séyds non-seulement ne se font pas scrupule de professer une opinion différente de celle des chefs de la religion, mais embrassent même la profession d'acteurs. Le public les en applaudit et trouve un plaisir et une émotion plus vifs encore à voir les malheurs des martyrs de Kerbela représentés par les propres descendants de ces martyrs. Il en résulte pour lui une impression de vérité plus grande, et il s'attendrit avec un surcroît d'abandon lorsqu'il voit le petit-fils représenter les misères de son ancêtre.

A en juger d'après notre esthétique, on ne saurait dire qu'en général ces acteurs soient bons. Ils n'ont aucune idée d'une convention scénique. Ils ne se préoccupent nullement de la vérité du costume; pourvu que les personnages mâles portent des turbans, l'imagination des spectateurs reconnait suffisamment qu'ils ont le vêtement des temps arabes. De même les personnages féminins attachent le voile comme on le fait aujourd'hui à Bagdad et à Damas. Ce qui importe, c'est que les ajustements soient le plus riches possible, d'abord pour relever d'autant la pompe du spectacle, point considérable, ensuite pour marquer plus de respect aux individualités sacrées mises en jeu. Les Imams portent donc des robes de cachemire, de vastes turbans verts en soie ou en laine précieuse; les femmes sont couvertes de broderies, de colliers, de pendants d'oreille. Personne ne se demande si c'est bien ainsi que

s'habillait la famille du Prophète, dans laquelle l'austérité et la pauvreté étaient pourtant des vertus notoirement affichées; mais, sur ce point, il s'agit ici de satisfaire à l'idéal d'une nation qui n'a rien en elle de la sobriété arabe.

Il est un tazyèh où l'on représente la cour de Yézyd. Alors, et avec plus de vraisemblance, les organisateurs de la représentation s'en donnent à cœur-joie pour étaler toute la splendeur et la magnificence possible. Les familles riches du quartier se mettent elles-mêmes à contribution et prêtent ce qu'elles ont de plus beau. Le sakou est tout entier recouvert de riches tapis; une vaste table est placée au milieu, comme c'est d'usage dans les grandes réceptions des plus puissants seigneurs, et disparaît sous les porcelaines, les plateaux d'argent, les vases émaillés, les cristaux remplis de bonbons et de confitures. Sur le tâgnumâ réservé au théâtre, assise sur les splendides étoffes de la Syrie, de la Perse, du Turkestan, de l'Europe et de l'Inde, telles que nous les avons décrites tout à l'heure, s'élève, comme une pyramide étincelante, la cour entière de Yézyd. Le khalife est au sommet, assis dans sa gloire, vêtu d'une robe d'or; à ses côtés sont des pages que l'on choisit parmi les plus jolis enfants de quinze à dix-huit ans, et que l'on couvre de pierreries : leurs bonnets en sont brodés; leurs jolis visages sont entourés de ces cordons de perles et d'émeraudes ou de rubis qui forment une des parures les plus piquantes des femmes persanes; leurs doigts sont chargés de bagues. Au tekyèh du roi, toutes les richesses de la couronne sont employées de la même manière, et les serviteurs de Yézyd portent sur eux la valeur de plusieurs millions de tomans. Puis on voit ses femmes, également

représentées par de jeunes enfants, assises à visage découvert, drapées de voiles en mousseline de Benarès brodés de grandes et lourdes fleurs d'or et d'argent sur des fonds rouges, bleus, verts, orangés : tout resplendit, scintille, papillote aux yeux. Mais ces femmes sont odieuses à la foule, parce que, au moment où le général de Yézyd, Ibn-Sayd, lui amène, enchaînées, les saintes captives de Kerbela, elles se lèvent et leur jettent des pierres. Voilà pour le costume.

La tenue en scène n'est l'objet d'aucun calcul ni d'aucune règle. Comme l'acteur est vu de tous les côtés à la fois, il lui est inutile d'étudier une façon particulièrement favorable de se poser devant le public. Il se présente comme il peut, simplement, avec la dignité ou la grâce, le geste commun ou la maladresse qu'il a plu au ciel de lui départir. Mais comme l'acteur est, aussi bien que le public, pénétré de l'importance de l'acte qu'il accomplit, qu'il se respecte dans son personnage et qu'il joue de tout son cœur, il résulte aussi de cela des effets particuliers. Il est sous le charme ; il y est si fort et si absolument que l'on voit presque toujours Yézyd lui-même, et l'indigne Ibn-Sayd, et l'infâme Shemr, au moment où ils profèrent les plus sanglantes injures contre les Imams qu'ils vont égorger ou contre leurs femmes qu'ils maltraitent, fondre en larmes et articuler leurs rôles au milieu des sanglots. Cela n'étonne ni ne choque le public, qui, au contraire, à cette vue, se frappe la poitrine, lève les bras au ciel en invoquant Dieu et redouble ses gémissements. Mais il arrive souvent aussi que, sous la conviction immédiate du caractère qu'ils ont revêtu, les acteurs s'identifient à vue d'œil avec leurs personnages, et quand la situation les emporte, on ne peut pas dire qu'ils

jouent, ils sont ce qu'ils figurent avec une telle vérité, un emportement si complet, un oubli si entier d'eux-mêmes, qu'ils arrivent à une réalité tantôt sublime, tantôt effrayante, et développent dans l'âme des auditeurs, déjà si impressionnée, ces passions qu'il m'a toujours paru souverainement ridicule de chercher dans les pièces en papier de nos auteurs tragiques : la terreur, l'admiration et la pitié. Alors rien n'est guindé, rien n'est faux, rien n'est conventionnel; c'est la nature même, c'est le fait qui parle. Je ne dirai pas que rien n'est vulgaire; car, en aucune chose, je n'ai jamais aperçu la vulgarité en Asie; mais je dirai que rien ne peut retirer l'esprit de la hauteur où ces acteurs le transportent, rien, pas même le peu de soin qu'ils apportent à supprimer des gestes ou des intonations de voix dont ils usent dans les habitudes de la vie ordinaire. Je pense que les personnes qui se sont rendu compte de ce qui distingue le sublime réel du sublime théâtral, et la majesté d'un Mérovingien de celle de Louis XIV, comprendront aisément ce que je veux dire.

Les personnages de la famille de Housseïn ne quittent jamais la scène que pour aller combattre et mourir. Il y a une raison à cela : c'est qu'ils sont enfermés par l'armée ennemie dans l'enceinte de quelques tentes, et que le public doit toujours avoir sous les yeux un signe visible de cette terrible situation. Aussi, lorsqu'ils ne sont pas mêlés à l'action, ils s'assoient à l'écart, et alors on parle d'eux comme s'ils ne pouvaient pas entendre, sans recourir aux *à parte*. Il y a toujours un fauteuil sur la scène où s'assoient et l'Imam Housseïn, et le héros particulier du tazyèh; personne autre n'y prend place. C'est

une façon de recommander un personnage au respect particulier du public.

Un autre accessoire indispensable de tout tazyèh, c'est un tas de paille hachée où les acteurs puisent à pleines mains pour en porter, au besoin, une quantité suffisante à l'endroit du sakou où ils vont réciter leur rôle. Cette paille représente le sable du désert de Kerbela, et, à chaque instant, dans les moments plus particulièrement tragiques, les femmes, les jeunes gens et les enfants de la Tente se répandent cette paille ou plutôt ce sable sur la tête, suivant l'usage antique encore en usage partout, en même temps qu'ils se frappent violemment de la main sur la cuisse droite. On sait donc, quand on voit l'acteur qui va parler préparer devant lui un tas de paille, qu'il a un malheur nouveau à annoncer ou un discours désespéré à tenir. S'il oubliait, par hasard, de se fournir de cet accessoire indispensable, le directeur de la troupe ne l oublierait pas. Pendant tout le cours de la représentation, ce directeur se tient sur le sakou, toujours présent et toujours agissant. Le manuscrit de la pièce à la main, il indique à chacun ce qu'il doit dire; il examine de temps en temps les rôles des plus jeunes enfants pour se bien assurer qu'ils ne vont pas commettre de fautes. Quand un héros, au moment d'aller livrer un combat sans espoir, doit, suivant l'usage oriental, s'envelopper dans son linceuil, le directeur est à côté de lui, le linceuil à la main, et le lui attache. Si le héros doit mettre le sabre à la main, le directeur lui tire son sabre du fourreau, tandis qu'il récite, et le lui remet. Il lui tient l'étrier pour le faire monter à cheval. Il va prendre par la main les plus jeunes acteurs et les place là où ils doivent être pour réciter; il se mêle de tout ouvertement, et il

a son rôle indispensable dans le développement du drame.

J'imagine que, chez les Athéniens, le chorège primitif remplissait à peu près tous ces emplois, sans choquer davantage le goût, ni rien ôter à l'illusion. Le directeur persan, d'ailleurs, comme le chorège grec, est un personnage sacré par les fonctions qu'il remplit. On le considère avec respect; il n'est pas un intrus; presque toujours il est, non-seulement l'organisateur matériel de la fête, mais encore l'arrangeur et quelquefois l'auteur du poëme. Il lui arrive, au milieu de l'action, de parler au public : il fait une sorte de commentaire rapide de ce qui est offert à la vue et à la piété des fidèles, il sollicite la commisération et provoque les larmes, qui lui répondent toujours. Souvent aussi, à défaut du Séyd Rouzèh-khân, c'est lui qui dit les prières et qui raconte quelque anecdote inconnue touchant le martyre des Imams ou sur les prodiges qui ont eu lieu, qui ont lieu tous les jours à Kerbela, sur le théâtre de ce martyre. Ainsi le directeur n'est pas seulement un administrateur, c'est un poëte sacré; il en a l'autorité, il en obtient le respect. On le qualifie, du reste, simplement d'*Oustad*, ou « Maitre, » absolument comme un artisan. Son titre n'est pas plus relevé, et il n'en demande pas un autre, imitant en cela, dans une société si vieille, si corrompue, si rompue à toutes les prétentions, si fastueuse dans ses titres, la simplicité des époques jeunes où un grand peintre, un grand sculpteur ne sont que des maitres *ymaigiers* et des maitres tailleurs d'images. Quand la représentation produit un effet plus qu'ordinaire, il arrive souvent que le personnage le plus éminent de l'assistance honore, séance tenante et sans interrompre les acteurs, l'oustad ou di-

recteur de la troupe d'une récompense éclatante; car on n'applaudit pas, on ne témoigne jamais une admiration venant de l'esprit : on pleure, on gémit, on se frappe la tête, et j'ai vu porter, au milieu des larmes, un châle à l'oustad, qui immédiatement l'a placé en écharpe sur son cou.

Cependant, les acteurs ont aussi un genre de mérite qui les recommande d'une manière toute particulière à l'enthousiasme direct du public : c'est la voix. Les drames, en effet, qui font les frais des tazyèhs, sont écrits en dialecte populaire. On n'y voit guère figurer de ces mots arabes si recherchés pour les autres compositions, mais que l'homme du bazar, le soldat, les femmes ne comprendraient pas, et, au contraire, on y peut relever en foule les façons de parler les plus familières, les abréviations de mots les plus courantes, tout ce qui constitue, en un mot, la façon de parler commune et journalière. C'est ainsi que le théâtre grec a usé librement de ces atticismes, qui, préférés par les auteurs parce qu'ils appartenaient à la langue vivante, saisissable pour la foule, sont devenus depuis si doctes et de physionomie si abstruse, sous la plume des commentateurs.

Ce langage est employé ici à construire des vers lyriques, courts et souples, chantés sur une sorte de mélopée assez savamment travaillée. Les cadences et les ports de voix y abondent. Ce qu'on a recherché, dans ce chant sans accompagnement, c'est l'imitation du rossignol de la Perse, dont les modulations sont plus simples que celles du nôtre, et d'un caractère très-mélancolique, et on les a mariées aux tons divers de la voix humaine qui se plaint et qui gémit. L'effet de ces chants est extrêmement pénétrant, et cause une impression si vive de tristesse, même lorsqu'on

n'entend pas les paroles, que l'on est ému malgré soi. Il y a aussi des duos, et quelquefois des chœurs, mais, suivant l'usage oriental, toujours à l'unisson. En général, les rôles les plus brodés de cadences sont ceux des personnages principaux, et pour cette raison, comme pour bien d'autres, ils sont tenus par les meilleurs chanteurs de la troupe. Le public connait bientôt les noms de ces virtuoses, et on les demande beaucoup. Chaque troupe cherche à les attirer, et les paye de son mieux. Mais ce sont seulement les personnages importants du drame, les Imams et les saints, et les prophètes et les anges, qui chantent. Les personnalités odieuses comme celles d'Ibn-Sayd, Yézyd, Shemr, ne chantent pas. Elles déclament seulement; c'est un élément de variété introduit dans le poëme, et qui produit un effet analogue à la prose dans les pièces de Shakespeare.

Maintenant, il faut mentionner une certaine catégorie d'acteurs qui ne le sont pas, et qui produisent sur le public un effet extraordinaire. Ce sont de petits enfants de trois à six ans, souvent des petites filles appartenant à des familles importantes, qui montent sur le sakou, accompagnés de leurs lélèhs ou gouverneurs, et viennent figurer dans la famille des Imams. Rien ne semble plus méritoire aux yeux du peuple, et ne saurait attirer plus de bénédictions sur les enfants et sur les parents eux-mêmes que cette sorte de consécration, qui, en les mêlant d'une manière à la fois fictive et réelle à la famille des saints, leur en donne, en quelque façon, au moins par reflet, le caractère. Dans tous les cas, rien n'est plus touchant que de voir ces bébés, vêtus de robes de gaze noire à larges manches, la tête couverte de petits bonnets noirs ronds, brodés d'argent ou d'or, s'agenouiller sur le corps de l'acteur

qui remplit le rôle du martyr du jour, l'embrasser, et de leurs petites mains, se couvrir de paille hachée en guise de sable, en signe de douleur. Ces enfants peuvent se porter là avec l'intérêt qu'un jeu inspire à leur âge; mais ils ne croient pas jouer, et sont évidemment remplis du sentiment qu'ils accomplissent un acte grave et important. Il est douteux qu'ils comprennent bien nettement ce qu'ils font, où ils sont, ce qu'ils représentent; ils sont trop jeunes; mais ils comprennent en gros que ce qu'on leur fait faire est triste et solennel. Ils se tiennent, se donnant la main ou bien seuls, à la place qu'ils doivent occuper; ils reçoivent, les bras croisés, dans l'attitude du respect, les bénédictions de l'Imam Housseïn; ils sont graves et sérieux dans leurs petites physionomies; rien ne les distrait ni ne les trouble, et ce grand public qui les entoure, qui gémit, qui pleure, qui se tourmente, ne semble pas exister pour eux.

J'ai vu une petite fille de quatre ans, très-jolie, appartenant à des parents considérables, fort dévots aux Imams, faire plus que de figurer sur le sakou : elle avait appris des vers, remplissait un rôle actif dans la pièce, insulta Yézyd, fut martyre et couchée sur une planche comme morte, et, se tenant bien immobile, les yeux fermés, fut portée autour du tekyèh en grande pompe, sans être aucunement interdite. Elle mettait dans son jeu une ardeur singulière, et quand on me l'amena ensuite, dans les bras de son lélèh, elle s'intimida pour la première fois.

Mais c'est assez expliquer; il faut montrer. Le tekyèh est plein jusqu'au comble. C'est au mois de juin, à la fin. On étouffe sous la tente immense. La foule prend des sorbets, du café, fume des kalians. Un derviche monte sur

le tekyèh et chante un cantique. Les battements de poitrine l'accompagnent. La voix est peu entraînante, l'homme a l'air fatigué, il ne produit pas d'impression, et les chants languissent. Il paraît le sentir, il s'arrête, descend du sakou et disparait. Le silence allait renaître, quand un grand et gros soldat du régiment de Maragha, un Turk, saisit brusquement l'air d'une voix de tonnerre, en frappant à coups redoublés sur sa poitrine résonnante. Un autre soldat, un autre Turk, mais du régiment de Karabâgh, aussi déguenillé que lui, ramasse le second verset; les battements de poitrine reprennent avec précision. Pendant ving-cinq minutes, la foule haletante est entraînée par ces deux hommes, et se meurtrit à tour de bras. L'air monotone, mais fortement rhythmé la grise. Elle se frappe de son mieux; c'est un bruit sourd, profond, régulier, résolu, mais qui ne suffit pas à tout le monde. Un jeune nègre, dont les apparences dénotent un hammal, ou portefaix, se lève debout, au milieu de la multitude assise sur les talons; il jette son bonnet et chante à pleine voix, faisant tomber ses deux poings en cadence sur sa tête rasée. Il était à une dizaine de pas de moi, et je suivais tous les mouvements de sa figure; il devint bientôt de couleur cendrée, et ses lèvres parurent d'un violet pâle; plus il se décolorait, plus il s'animait, criant et frappant comme sur une enclume. Il continua ainsi pendant dix minutes environ; mais les deux soldats n'en pouvant plus et ruisselant de sueur, le chœur, qui n'était plus guidé ni enlevé par ces voix précises et puissantes, le chœur commença à hésiter, à se troubler; une partie des voix se turent, et le nègre, comme si tout appui matériel lui eût manqué, ferma les yeux et s'affaissa sur son voisin. Chacun parut éprouver

pour lui beaucoup de compassion et de respect. On lui mit de la glace sur la tête et on lui apporta de l'eau. Mais il était évanoui, et il fallut du temps pour le faire revenir. Quand on y eut réussi, il remercia avec douceur et politesse tous ceux qui lui avaient donné des soins.

Cependant, aussitôt que le silence se fut un peu rétabli, un homme vêtu d'une robe de coton vert monta sur le sakou. Il n'avait absolument rien de remarquable dans sa personne, et semblait n'être autre chose qu'un bakkal, ou épicier du bazar. Non-seulement il était fort négligé et fripé dans son accoutrement, mais sa figure, très-ordinaire, ne montrait rien autre chose qu'une barbe médiocrement fournie, assez longue et mal peignée, et cette expression d'intelligence narquoise et d'imagination sophistique qui, chez le commun des Persans, tient la même place que chez nous le gros bon sens. La main gauche passée dans sa ceinture, d'un air pédant, il étendit la droite sur le bord du sakou, d'un air de professeur, en ayant soin de n'allonger que trois doigts, et adressa ces paroles à la foule :

« Vous voilà donc bien satisfaits, musulmans, d'être assis à votre aise, à l'ombre, et vous vous figurez déjà le Paradis tout grand ouvert. Savez-vous ce que c'est que le Paradis ? C'est un jardin, sans doute ; mais vous n'avez pas l'idée d'un pareil jardin. — Vous me direz : « Père, dis comment il est. » — Croyez-vous que je l'ignore? Je n'y suis point allé sans doute ; mais assez de prophètes en ont parlé, et des anges en ont apporté des nouvelles. Je me bornerai pourtant à vous dire que tous les gens de bien y tiendront à l'aise, car il a trois cent trente mille zers de longueur. Si vous ne m'en croyez pas, informez-vous ! Quant à être parmi les gens de bien, je vous déclare qu'il ne suffit pas

pour cela de lire le Koran du Prophète (que le salut de Dieu soit sur lui et la bénédiction)! Il ne suffit pas de faire tout ce qu'ordonne ce livre divin ; il ne suffit pas de venir pleurer aux tazyèhs, comme vous faites chaque jour, vous autres fils de chien, qui ne savez rien d'utile ; il faut encore que vos bonnes œuvres (puissiez-vous en accomplir! mais j'en doute beaucoup), vous les exécutiez au nom et pour l'amour de Housseïn. C'est Housseïn, musulmans, qui est la porte du Paradis ; c'est Housseïn, musulmans, qui soutient le monde ; c'est Housseïn, musulmans, par qui a lieu le salut! Criez Hassan, Housseïn! »

Toute la foule crie : ô Hassan! ô Housseïn!

— « C'est bien. Et maintenant encore une fois : »

— O Hassan! ô Housseïn!

« — Priez Dieu toujours qu'il vous maintienne dans l'amour de Housseïn. Allons, criez à Dieu! »

Toute la foule lève les bras en l'air d'un seul mouvement, et crie d'une voix sourde et prolongée :

— Ya Allah! ô Dieu!

Le père Maillard ou le Petit Père André ne prêchaient pas autrement. Cet homme, vulgaire dans ses façons, pouvait passer pour éloquent à sa manière. Il avait du mordant dans la voix, dans l'œil, dans le geste, et le public, d'ailleurs, était si aisé à saisir!

Le discours continuait quand un roulement de tambours, un sifflement de fifres, des éclats de trompettes et de clairons vinrent l'interrompre, et, la voix pompeuse des kernas résonna, dominant tout. Le prédicateur descendit du sakou et disparut. Il faut savoir que les kernas sont de longues trompettes de cuivre de cinq à six pieds de long, dont on tire un son qui s'entend à des distances considérables, et qui ne saurait se comparer

qu'au bruit d'une cloche. Ordinairement, deux ou trois kernas mugissent ensemble : c'est un carillon. Djemshyd a, dit-on, inventé le kerna; le faire sonner est le privilége du roi et des princes, et partout où se trouve un personnage d'un tel rang, on entend retentir ce bruit solennel, le matin et le soir. Les tazyèhs étant consacrés aux Imams ont le même privilége souverain. Le bruit du kerna et celui des instruments guerriers de la musique d'un régiment annonçaient donc l'arrivée des acteurs et le commencement de la pièce. Je vais la faire jouer ici pour que le lecteur soit juge de l'importance que j'attribue aux tazyèhs. Il s'agit de la pièce intitulée : *les Noces de Kassem.*

Il y a plusieurs jours déjà que la famille de l'Imam Housseïn, que l'Imam lui-même est investi dans son camp, au milieu du désert de Kerbela, par les troupes syriennes et les traîtres habitants de Koufa. Aucun moyen n'existe d'échapper à la mort ; plusieurs des Imams ont péri : Abbas, Aly-Ekbèr, fils de l'Imam Housseïn, et ses deux petits frères. Le désespoir est dans les tentes. L'Imam Housseïn, se précipitant dans la mêlée, a rapporté le corps de son fils et l'a rendu à Omm-Leyla, sa femme; mais il n'a pas rapporté d'eau et les enfants et les femmes meurent de soif. Cette situation va finir dans le sang, car Ibn-Sayd, le général de Yézyd, Shemr, le plus féroce de ses lieutenants, et l'odieux Azrek, resserrent de plus en plus le cercle de lances qui entoure le campement, et ils viennent, à chaque heure, l'un ou l'autre, insulter à l'impuissance et à la misère des Imams. Kassem, fils de Hassan, lequel a été empoisonné à Médine par Yézyd, et neveu de Housseïn, exaspéré par la mort de son cousin Aly-Ekbèr qu'il aimait tendrement, brûle d'aller se battre à son tour, et, à son tour, de mou-

rir comme ses intrépides parents. Ainsi, trois faits composent la situation : le carnage inévitable, les souffrances de la soif, la mort d'Aly-Ekbèr, tué la veille et dont le cadavre est étalé là sous les yeux des spectateurs. Il ne faut pas perdre de vue qu'Aly-Ekbèr est de tous les jeunes gens de la tente le plus aimé des Persans, le plus exalté, le plus regretté ; car c'est le propre fils de l'Imam Housseïn : c'est le sang de la patrie. Les autres héros, comme Abbas, comme Abdoullah, comme Kassem, ne viennent qu'après lui. Au moment donc où débute la pièce des « Noces de Kassem, » l'impression la plus lugubre règne sur la scène : car, je le répète, le cadavre sanglant d'Aly-Ekbèr est là couché, à l'angle du sakou ; sa mère est assise à côté, vêtue et voilée de noir, et ce spectacle terrible n'est pas écarté un seul instant pendant toute la durée de l'action.

Voici maintenant quels sont les personnages :

L'Imam Housseïn, fils aîné d'Aly et de Fathemèh, fille du Prophète. Il est le khalife légitime, le prince et le chef des musulmans, traqué par l'usurpateur Yézyd, qui a ordonné sa mort.

Zeynèb, sa sœur, de père et de mère, l'Hécube des tazyèhs.

Omm-Leyla, sa femme, la mère d'Aly-Ekbèr, la fille du dernier roi sassanide. On l'appelle ordinairement, aux environs de Rey, où elle est enterrée, *Bibi Sheherbanou*, « Notre-Dame la Patronne de la ville, » parce que l'ancienne capitale du nord de la Perse était sous son invocation.

La mère de Kassem, veuve de l'Imam Hassan, empoisonné à Médine ; elle est venue vivre auprès de son beau-frère Housseïn avec ses enfants.

Zobeydèh, fille de Housseïn, à peine adulte, d'une beauté éblouissante. On l'appelle aussi Fathemèh, comme sa grand'mère et comme sa sœur, Fathemèh-Soghra ou « la Petite, » qui est restée à Médine.

Abdoullah, le plus jeune fils de Hassan, presque un enfant.

Kassem, l'aîné des fils de Hassan, le neveu de Housseïn. Il a seize ans. Il n'est pas vêtu de cachemire et ne porte pas le turban comme les autres Imams ; mais il a sur la tête un casque doré, sur le dos une cotte de maille, et le sabre au côté.

Ibn-Sayd, général des troupes de Yézyd.

Shemr, officier sous ses ordres, le meurtrier des Imams, le plus détesté des hommes. Il est armé de toutes pièces, comme Kassem, et tient un bouclier.

Enfin, des musiciens arabes, tels que ceux qui figurent ordinairement dans les noces, et des conducteurs de funérailles, puis des palefreniers menant des chevaux richement harnachés, et des porteurs soutenant une litière funèbre.

A une des extrémités du sakou est le trône sur lequel s'asseoit l'Imam Housseïn. Vers le milieu, tous les membres de sa famille sont assis par terre ; Omm-Leyla seule se tient à part dans le coin opposé, accroupie près du cadavre d'Aly-Ekbèr.

Les kernas, les tambours, les clairons, les trompettes et les fifres se taisent à un signe du directeur du théâtre, debout au milieu de la plate-forme. Le plus profond silence règne dans l'assemblée, et le tazyèh commence.

CHAPITRE XV

LES NOCES DE KASSEM

L'IMAM HOUSSEÏN.

O Dieu! contemple le désastre dont le ciel et la terre sont frappés.

O Kerbela! vois comme mon âme en est oppressée.

Qui donc, en écoutant le récit de pareils malheurs, pourrait ne pas pleurer sur cette lamentable histoire!

Contemplez le chagrin, les larmes; elles vont couler aussi bien sur une noce que sur un deuil.

O Prophète bienheureux! l'une après l'autre, des dépêches de sang viennent de t'être adressées; lis-les toutes, et chacune séparément[1].

Et toi, Aly, dont Dieu est toujours satisfait, l'arbre de ta famille, cet arbre si superbe, le voilà, dans ton verger, courbé en deux, pliant sous le poids de la mort de tes fils. A peine étaient-ils devenus des jeunes gens!

O Housseïn; marche à la noce de ton cher Kassem, et regarde comme le sang remplace bien le henné aux mains et aux pieds de tes jeunes gens!

1. Ces *dépêches de sang* sont les âmes des Imams successivement martyrisés.

ZEYNÈB (se levant).

O Fathemèh! du haut du Ciel,. contemple les combattants rassemblés à Kerbela.

Contemple-nous, vois-nous ici, étrangers, sans soutiens, sans amis!

O Fathemèh, vois comme le manteau de la patience de notre cher Joseph, de notre Housseïn, est déchiré par la main de cette terrible Zelykha, le malheur!

O fille de l'apôtre de Dieu, viens à ta fille, dans ce triste désert de Kerbela ; considère comme le malheur s'appesantit sur nous!

O Fathemèh, regarde Housseïn, ton fils, réduit à l'impuissance, se débattant entre les mains de ceux qui se disent les disciples de l'apôtre de Dieu.

(Zeynèb se rasseoit.)

KASSEM (se levant et se parlant à lui-même).

Sépare-toi des femmes du harem, ô Kassem! Recueille-toi un instant en toi-même, ô Kassem! te voilà assis, et, dans un prompt avenir, tu vois le corps de Housseïn, ce corps si semblable à une fleur, tu le vois déchiré par les épines des flèches et des lances, ô Kassem!

Tu vivais, et il t'a fallu voir la tête et le corps d'Aly-Ekbèr tomber, séparés sur le champ de bataille, hélas!

Lève-toi donc! obéis au testament de ton père : être égorgé, voilà ce qui t'attend, ô Kassem!

Va, prends la permission du fils de Fathemèh, la meilleure des femmes, et soumets-toi à ton sort, ô Kassem!

L'IMAM HOUSSEÏN (se parlant à lui-même).

Hélas! l'orphelin de Hassan, les yeux pleins de larmes sanglantes, s'approche de moi.

Le rossignol sans ailes du verger de Hassan gémit du fond du cœur.

O Zéphyr, en passant sur les cheveux de Kassem, tu deviens du musc; verse le parfum exhalé de la douleur du fils sur le tombeau du père.

KASSEM (se parlant à lui-même).

O Dieu! que ferai-je pour supporter cette douleur si pesante?

O Dieu! que ferai-je, la lèvre ainsi desséchée par la soif, les cils humides?

S'il faut penser à rendre mon âme, la vie est pire que la mort.

Que ferai-je, après ce qui vient d'arriver à Aly-Ekbèr?

Si Housseïn ne m'accorde pas la permission d'aller combattre, oh malheur!

Que ferai-je alors, ô Dieu, en face de mon père Hassan, au jour de la résurrection?

Ma mère, lorsque je la verrai, au jour de la résurrection, assise à côté de Fathemèh, que ferai-je, ô Dieu, devant elle, dans mon chagrin et dans ma honte?

Tous mes parents sont partis pour aller comparaître devant le Prophète.

Et moi, je n'irai pas aussi devant le Prophète! Eh! que ferai-je donc alors, ô Dieu?

L'IMAM HOUSSEÏN (se parlant à lui-même).

Sans compagnon, sans appui, que ferai-je, ô mon Dieu?

Je suis seul et en face, voilà toute cette armée! Que ferai-je, ô mon Dieu?

Me voilà sans frère, sans fils; mais, maintenant, que faire du fils de mon frère, ô mon Dieu?

KASSEM (à l'Imam Housseïn).

Salut, ô seuil de l'honneur et de la grandeur célestes!
Tu es le seuil du ciel et le ciel du seuil (de Dieu).

Parmi les feuillets du martyrologe, tu es le plus su-

blime. Du livre de la Création, ton histoire survivra éternellement.

Un orphelin, un enfant sans père, le front baissé, pleurant,

S'approche de toi avec une prière, ô roi dont les anges sont les gardes.

L'IMAM HOUSSEÏN.

O âme des cieux du martyre! lune brillante du second des sept cieux!

Soleil armé du lasso, lune armée de flèches et de lances!

O perle unique et vierge du chaste abri de la mer de l'honneur! que viens-tu me dire? Parle à ton oncle gémissant.

KASSEM.

O lumière des yeux de Mohammed le tout-puissant, ô mon oncle!

O lieutenant d'Aly, le lion intrépide, ô mon oncle!

Abbas a péri; Aly-Ekbèr a subi le martyre; te voilà sans guerriers et sans porte-étendard, ô mon oncle!

Les roses sont passées, leurs boutons sont passés, le jasmin est passé, les pavots sont passés.

Moi seul, je suis resté dans le jardin de la Foi, je suis l'épine, je suis le plus misérable, ô mon oncle.

Si tu es bon pour l'orphelin, voici le moment de le montrer. Laisse-moi partir et aller combattre, ô mon oncle.

L'IMAM HOUSSEÏN.

O tendre, noble, fidèle, ô mon enfant! ce que tu viens de dire a bouleversé mon cœur, ô mon enfant! ô toi qui qui as été la lumière des yeux de Son Altesse l'Iman Hassan, souvenir de la douleur de sa perte, ô mon enfant!

Ne me demande rien, n'insiste pas, ne me presse pas. C'est assez de douleur d'avoir perdu Aly-Ekbèr.

KASSEM.

O toi, dont la poussière est ma couronne, prête l'oreille à ma prière.

Éteins par l'eau du martyre le feu qui brûle mon être. Accorde-moi mon désir de boire à la coupe du sacrifice; car on a dit : « Quand la cruche est pleine, buvez et faites boire les autres. »

L'IMAM HOUSSEÏN.

O lumière de mes yeux, cesse tes supplicatious et ton insistance. Abandonne un instant tes plaintes. Par amour pour moi, prends pitié de l'état où je suis. Hélas! ô jeune homme (puisses-tu devenir un vieillard!) prête l'oreille aux conseils.

KASSEM.

O souverain, ne cherche pas ma honte. La justice ne veut pas que ma vie et mon honneur restent ensemble. Que Kassem existe et qu'Aly-Ekbèr soit martyr, oh! plutôt que la terre recouvre ma tête et mon existence! Quoi! me voici, et lui, on l'a coupé en morceaux! Hélas! hélas! puis-je accepter un tel sort? Je suis l'esclave de sa maison, et ce que je veux est mon devoir.

O Roi, sois généreux pour le mendiant qui supplie à ta porte. Comme Khezr, laisse-moi prendre pour ma part l'eau de l'existence éternelle. Vois comme, avec mes yeux en pleurs, j'ai la bouche desséchée par la soif!

Jette un regard du côté des eaux de l'Euphrate céleste. Je meurs de soif: eh bien! accorde-moi, ô preuve de Dieu, un vase entier de l'eau de Selsebyl; elle coule dans le paradis qui m'attend!

L'IMAM HOUSSEÏN.

Prends pitié de ma détresse, lumière de mes yeux; est-il bien que, moi qui suis roi, je t'obéisse? que moi, vieillard, dont les années sont diminuées, je demeure dans la vie? quelle justice! J'associerais à ta mère, à toi, à peine jeune homme, ma durée décrépite!

KASSEM.

O Dieu! tout cela ce sont des paroles. Mes plaintes me sont arrachées par mon désespoir. Être orphelin, c'est un malheur sans remède pour l'orphelin! Être orphelin, c'est un malheur éternel pour l'orphelin! Qu'ils étaient beaux, les jours que j'ai passés à Médine! mon pauvre père tenait ma tête sur sa poitrine. Par la main de son affection, il me rendait heureux, il me faisait des caresses bien plus que trop. Et maintenant, hélas! hélas! je suis tombé dans la disgrâce de mon oncle! (S'adressant à l'assistance) O Musulmans, Hassan, mon père, où est-il? O vous qui avez vos pères, être orphelin est un affreux désastre! O orphelin, mon malheur à moi est bien au-delà du malheur ordinaire.

LA MÈRE DE KASSEM (se levant et s'adressant à l'auditoire).

O nobles spectateurs! toute raison, tout sang-froid m'ont abandonnée! Les cris de mon Kassem sont arrivés à mon oreille. (A Kassem) O l'amour de l'âme de ta mère! ô mon fils! toi dont le père est mort, toi, l'enfant lié à mon cœur, pourquoi t'es-tu jeté sur le sein de la terre? Pourquoi, dans une douleur extrême, as-tu déchiré ta chemise?

KASSEM.

Hélas! hélas! ma mère, mon chagrin est sans mesure. Un orphelin n'a que des peines. Quand un orphelin se trouve jeté dans le monde, ô ma mère, il faut que Dieu lui vienne en aide. Je suis allé, la tête basse, devant mon

oncle, pour demander à Son Altesse la permission d'aller combattre. Il m'a couvert de confusion aux yeux de mes amis. Puissé-je mourir! Il m'a chassé de sa porte.

LA MÈRE DE KASSEM.

Ne te plains pas de Son Altesse, lumière de mes yeux, puisque tu veux trouver la mort à sa suite. Le brevet du martyre, celui que Dieu accorde, ne saurait être décerné que sur l'ordre du sublime Imam. Il faut que ce document auguste soit marqué du sceau de soixante-douze témoins, tous des justes; parmi ces soixante douze, tu seras compté aussi. Toi, dans le monde alors incréé des Idées, tu as consenti jadis à tout ce qui t'arrive! O sage, apprends maintenant, toi dont le cœur est brisé, que le destin de ton sang est fixé dans l'écrit que tu portes attaché à ton bras.

(La mère de Kassem s'asseoit.)

KASSEM.

Gloire à Dieu! ma lettre de délivrance, je la reçois! Gloire à Dieu! le certificat de mon meurtre s'y trouve. (A l'Imam Housseïn) O cher oncle, voici l'orphelin revenu : aide-le. C'est ici le testament de mon père; crois ce qu'il ordonne, et contente-moi en l'exécutant. Mon père m'a accordé un titre de royauté, il me promet le martyre! Regarde cet écrit que je te présente, et délivre-moi de la servitude où tu me retiens.

(Il lui remet le papier qui était attaché à son bras.)

L'IMAM HOUSSEÏN (après avoir lu).

Hélas! hélas! cet écrit ne me donne pas la vie. Malheur! malheur! voici le papier qui va verser le sang de mes jeunes gens! O Dieu! ô mon frère, que mon existence serve de rançon à l'ordre sacré que tu m'imposes, mon Hassan! c'est un ordre sans réplique qui vient terminer

ton chagrin, ô Kassem! maintenant, pour obéir tout à fait, nous allons tenir une assemblée de joie, et je te montrerai mon affection en faisant de toi mon gendre.

KASSEM.

Cher oncle, l'eau et la terre qui ont servi à former ton être n'étaient que bonté et affection. Réfléchis pourtant à ce que tu veux. Aly-Ekbèr gît sur le sol, déchiré par l'ennemi. L'image de la joie sous ce ciel qui est pour nous noir comme l'ébène!... mais il n'y en a rien, rien! Dans cette atmosphère de douleur, le temps d'une noce! mais il n'y en a rien, rien! Cependant, si tu l'ordonnes, comment pourrais-je désobéir? ton commandement est celui du Prophète, et sa voix est celle de Dieu.

L'IMAM HOUSSEÏN.

O mon enfant! c'est d'après l'ordre de mon frère que je te donne ma fille; je donne ma propre fille au fils de mon frère! Où sont maintenant Mohammed et Fathemèh et Hassan l'Élu? O vous tous, du haut du ciel, regardez-nous; j'unis une lune resplendissante à un soleil rayonnant. Et maintenant, la parole du moment est celle-ci: « Quel douaire peut-on donner à cette heure? » Je remplacerai la splendeur des parures par une autre splendeur.

KASSEM.

Je n'ai pas la force de rien ajouter à tes paroles. A une fille sans égale, comment proposerais-je d'offrir quoi que ce soit qui ait son égal? Puisque tu me confies un corps animé d'une âme si pure, je lui livrerai tout à la fois ma vie et son essence même, l'essence de mon cœur, l'essence de mon âme, l'essence de mon esprit et de mon souffle, sans en rien diminuer, sans en rien garder: tel je suis, tel je me donne à Zobeydèh, bien entier; et cela, je suis prêt à le donner comptant. Ce que plus tard il faudra

ajouter encore de ce que je puis avoir en moi, tout ce qui est réuni dans le coffre de mon corps, je l'apporterai de même sans réserve. Le collier, il lui en faut un; je lui fournirai du sang de mon cou si jeune; un chapelet pour tenir à la main, elle l'aura en rubis rouges. Les jonchées que doivent fouler ses nobles pieds, je les ferai des lambeaux de mon cadavre; et quant à des dentelles, elle en aura couleur de tulipe rouge, et des étoffes assez tachetées, assez bigarrées! Si elle accepte mes dons, je suis content; sinon, qu'elle prenne en gage ma tête et mon corps pour lui assurer l'avenir. Faut-il ici un garant qui réponde de moi? Je te donnerai l'Imam Hassan l'Élu, et Aly, dont Dieu est toujours satisfait, et avec eux le Prophète lui-même!

L'IMAM HOUSSEÏN.

Voilà des paroles qui viennent de l'âme. (A l'auditoire) Soyez témoins, vous tous, de cet excès d'infortune. soyez témoins de cette noce de douleur. Deux planètes, Vénus et Mercure vont opérer leur conjonction. Soyez témoins de cette réunion d'une lune et d'un soleil.

KASSEM (à l'auditoire).

O nouveaux mariés! soyez témoins de notre désespoir. Soyez témoins du chagrin des fiancés et de leur malheur. L'ornement de tête que je donnerai à la jeune fille sera composé des gouttes de ma gorge ouverte. Soyez témoins pour la perle que me livre l'écrin de la générosité de Housseïn.

(Kassem va s'asseoir sur un trône placé à l'autre extrémité du sakou.)

L'IMAM HOUSSEÏN (à Zeynèb).

O triste Zeynèb, accablée de douleurs, ô toi qui, hélas! est restée entre l'eau et le feu, voilà les moments de la noce, ma sœur. Apporte ici ta noble personne.

ZEYNÈB (à Housseïn).

O toi, levain de ma joie, cause de ma vie, tu parles de mariage et de joie! tu m'imprimes cent marques de feu sur le cœur. Mon frère Abbas vient de subir le martyre ; Aly-Ekbèr palpite encore dans les flots de son sang; nous pleurons toutes, nous sommes couvertes de vêtements noirs; comment nous occuper de plaisir et de bien-être? Quand on a sous les yeux le cadavre de quelqu'un de ces jeunes gens, on ne saurait se teindre les doigts de henné.

L'IMAM HOUSSEÏN.

O affligée! tu parles avec raison. L'édifice de notre joie est bien fragile. Fais pourtant un effort, ô mon éprouvée! va auprès de Zobeydèh, ma fille. Qu'elle te laisse arranger et parer ses cheveux de fée, afin qu'on l'unisse à Kassem.

(L'Imam Housseïn se rasseoit sur son trône.)

ZEYNÈB (se parlant à el e-même).

O mon Dieu! jette sur moi un regard de miséricorde. Il n'y a qu'une seule Zeynèb et cent mille chagrins. (A Zobeydèh) O bouche pareille à un bouton de fleurs! toi qui as la couleur de la rose autour de l'oreille, ô lys silencieux, malgré tes blanches pétales semblables à dix langues, ouvre tes yeux sur mon visage, afin que je te dise le message de ton père.

ZOBEYDÈH.

O ma tante, que ma tête soit la rançon de tes pieds! que cent filles comme Zobeydèh soient sacrifiées pour toi! Pourquoi la pléiade reçoit-elle la visite de la lune? Prononce sur moi l'ordre de mon père.

ZEYNÈB.

O lumière du cœur, splendeur des yeux, ton père te marie. Il prétend unir ta puissance d'aimer à un autre

amour, en te liant à Kassem au visage de lune. L'ordre de ton père n'est pas autre. Dis-moi ce que tu décides.

ZOBEYDÈH.

O ma tante! par ce message, par cette volonté, tu as mis le feu dans mon âme. O ma tante! considère, vois : le corps d'Aly-Ekbèr est tombé, lacéré en cent lambeaux, sans tête! Il ne nous convient pas de penser ni à la joie ni à la chambre nuptiale. Oh! puissé-je aller dans la chambre nuptiale du tombeau!

ZEYNÈB.

Par Dieu lui-même! le droit est du côté de ton père. Nous ne devons ni gémir, ni frapper nos mains d'impatience. Hélas! ton père a prononcé un ordre absolu. Qu'est-ce qu'un ordre? Qu'est-ce qu'absolu? Ton père est la preuve du Livre du Créateur; il est notre roi, il est notre maitre.

ZOBEYDÈH.

O ma tante! bien que mes cheveux soient emmêlés, quelle violette leur comparerait sa tête? Mon père est roi. C'est à lui de savoir ce qui est bien; s'il veut me brûlèr, il est le maître.

(Elle se rasseoit.)

ZEYNÈB (à l'Imam Housseïn).

O roi assis sur le trône de l'empire de l'univers, que cent existences comme celles de ta Zeynèb soient ta rançon! Se pliant à tes ordres, mettant de côté sa douleur, la triste Zobeydèh est prête à obéir.

(Zeynèb se rasseoit.)

L'IMAM HOUSSEÏN (à la mère de Kassem, sa belle sœur).

O bru de Fathemèh, ô mère de Kassem, approche, voici le jour du mariage de ton fils : viens auprès de Kassem. J'entends qu'à cette heure la joie pénètre dans son

cœur affligé. Tu n'en savais rien. Viens lui porter des souhaits de bonheur.

LA MÈRE DE KASSEM.

O héritier du vicaire du Dieu juste, du Créateur, ordonne-moi de périr; ne me parle pas de noces! S'il faut que Zobeydèh soit une épousée et Kassem un marié, il n'y a pas ici de henné, il n'y a pas de chambre nuptiale; ce ne sera pas une noce, mais une fête de douleur. Parmi les peines et les douleurs sans remède, quelle est celle-là? Mon Kassem se marie. Mais où sont donc ses compagnons de joie?

L'IMAM HOUSSEÏN.

Mère de Kassem, tout à l'heure, dans la plaine d'angoisse, la tombe servira de lit nuptial, et le linceul sera la robe de noces. Ne t'afflige pas! Kassem, cette lune brillante va dans un instant, à la face du soleil, teindre ses mains du henné de son propre sang; il les aura rouges comme la planète de Mars. Bien que ton fils, ainsi que Jésus, semble, depuis la mort de Hassan, être né sans père, console-toi: il va trouver une compagne, de même que le soleil éclatant est associé à la lune.

LA MÈRE DE KASSEM.

S'il en est ainsi, ordonne, Housseïn; que ta sœur invite à la noce la mère désespérée qui pleure la mort de son Aly-Ekbèr. Mon pauvre orphelin, qui n'a pas un père pour veiller sur lui, va, lui, perdre sa mère, il l'a déjà perdue! Et pourtant, non, me voilà encore! je suis encore sa mère! O Seigneur! qu'elle meure, cette mère désespérée!

L'IMAM HOUSSEÏN.

Mère de Kassem, tu tires des étincelles de mes os. Par la vie de Kassem! tu fais jaillir le feu de mon âme en

m'adressant de telles paroles. Zeynèb, ô ma sœur, viens, ô ma Zeynèb! Les cicatrices de mon âme sont rouvertes. Viens, viens, ô mon Dieu! ô mon Dieu!

ZEYNÈB (se levant).

Mon frère, pourquoi le flambeau de ton âme pétille-t-il ainsi? Te voilà pleurant encore! tes sœurs Koulsoum et Zeynèb sont-elles mortes? Mon cœur tombe dans la stupeur en entendant tes gémissements et tes cris. Puisse-t-elle mourir, ta sœur Zeynèb! que veux-tu dire avec tes appels à Dieu?

L'IMAM HOUSSEÏN (montrant sa belle-sœur, mère de Kassem.)

Voilà cette femme qui veut nous réjouir le cœur et l'âme! Elle a l'idée de réunir autour de Kassem des compagnons de joie, et maintenant, suivant les rites ordinaires, elle entend t'inviter, toi et Omm-Leyla, la vieille mère du déplorable Aly-Ekbèr, à la fête que nous préparons.

ZEYNÈB.

O mon Housseïn, épargne-moi les cérémonies et les rites : la couleur du sang d'Aly-Ekbèr est autour de mes doigts. (A la mère de Kassem.) O mère de Kassem, le cœur de Zeynèb s'est brisé sous tes paroles! Omm-Leyla est assez dispensée de paraître à la noce. Pourtant, va toi-même, si tu veux; invite-la avec ses yeux noyés de larmes. Cela ne regarde que toi, Kassem, Omm-Leyla elle-même et le cadavre d'Aly Ekbèr!

(Elle se rasseoit.)

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

Que dirai-je, ô Musulmans, moi qui suis sans amis et sans soutien, que dirai-je en présence de la mère désolée du déplorable Aly-Ekbèr?

OMM-LEYLA (mère d'Aly-Ekbèr, assise près du cadavre, et lui parlant).

Ressemblance parfaite du visage du Prophète, déplorable Aly-Ekbèr, toi que les poignards ont déchiré en cent lambeaux, déplorable Aly-Ekbèr! A Medine, au milieu des cris de joie, j'avais taillé déjà tes vêtements de noce; et voilà que tu as butté en chemin, déplorable Aly-Ekbèr!

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

J'ai honte, ô mes amis, de proposer à cette affligée de venir à des noces, quand elle est là, occupée à verser des larmes sur son fils mort!

OMM-LEYLA (à l'auditoire).

Musulmans! dans ce monde périssable, quelle femme a reçu comme moi le coup de la mort d'un tel fils? Mon Aly-Ekbèr! rameau sans feuilles dans le jardin de mon cœur, déplorable, déplorable enfant! Relève-toi, cyprès de mon âme! ne reste pas ainsi étendu! Il avait dix-huit ans, dix huit ans! Il était si jeune!... Je t'ai taillé des habits de noce, tu ne les a pas mis, et moi, j'ai déchiré les miens; je croyais pourtant bien te voir marié, et je ne savais pas que je serais assise ici, pleurant ta mort. Mais mon espoir est long et ma vie sera courte; il n'y a rien à faire si ce n'est de chanter les louanges de Dieu et de dire: gloire à lui!

LA MÈRE DE KASSEM (à Omm-Leyla).

Il faut que je t'adresse une requête que m'imposent les circonstances.

OMM-LEYLA.

O rossignol, gazouille ce que tu veux.

LA MÈRE DE KASSEM.

Pourquoi restes-tu ainsi affaissée et désolée?

OMM-LEYLA.

Mon fils est devenu celui de la mort, ma sœur.

LA MÈRE DE KASSEM.

Puissé-je mourir de ta douleur! mais jusques à quand ton cœur restera-t-il ainsi à pétiller sans donner de lumière?

OMM-LEYLA.

Que peut faire une mère dont le fils est mort?

LA MÈRE DE KASSEM.

Viens t'asseoir un instant dans un coin de ma tente.

OMM-LEYLA.

Quel désir, dis-moi, as-tu dans le cœur?

LA MÈRE DE KASSEM.

J'ai honte de t'en parler.

OMM-LEYLA.

N'aie pas honte, sœur, ne te trouble pas.

LA MÈRE DE KASSEM.

Housseïn veut faire une noce de douleur.

OMM-LEYLA.

Que la noce que veut faire Housseïn soit heureuse!

LA MÈRE DE KASSEM.

Fixe tes yeux sur le pauvre Kassem, privé de son père.

OMM-LEYLA.

Fixe tes yeux sur mon pauvre Aly-Ekbèr haché en morceaux!

LA MÈRE DE KASSEM.

Mon fils n'a pas de père pour veiller sur sa tête.

OMM-LEYLA (à l'auditoire).

O jeunes gens! mon Aly-Ekbèr n'a plus de tête!

LA MÈRE DE KASSEM.

Viens, sœur, viens près de Kassem, viens lui teindre les mains de henné.

OMM-LEYLA.

Les cheveux d'Aly-Ekbèr sont encore humides de sang!

LA MÈRE DE KASSEM.

Tu ne veux donc pas, sœur, venir à cette nòce?

OMM-LEYLA.

Se peut-il, ô mon Dieu, que tu sois à ce point sans tendresse pour moi et sans émotion devant ma douleur!

LA MÈRE DE KASSEM.

Viens, mets sur ta tête cette étoffe à fleurs d'or.

OMM-LEYLA.

Retire ta main de ma tête!... ô Dieu grand!

LA MÈRE DE KASSEM.

Prends ce vêtement doré, vois mon trouble et mon angoisse.

OMM-LEYLA.

Je suis vêtue du sang d'Aly-Ekbèr.

LA MÈRE DE KASSEM.

Sois généreuse; viens, mon fils est si jeune.

OMM-LEYLA (s'écriant).

Viens à mon secours, ô Zeynèb! protége-moi!

ZEYNÈB (se levane).

Me voilà, ô Omm-Leyla la désolée, me voilà, moi qui suis la sœur du souverain de la Foi! Si tu es mère, moi je suis mère aussi, et j'ai aussi de mes ongles déchiré ma poitrine pour la mort de notre Aly-Ekbèr.

L'IMAM HOUSSEÏN (sur son trône).

Jusqu'à quand gémirez-vous, mes rossignols? cessez de vous lamenter; teignez vos pieds et vos mains de

henné en l'honneur de la noce de Kassem! Occupe-toi un instant, ô Zeynèb, de la joie de Kassem; revêts le pauvre fils de Hassan des vêtements de noce.

(Les femmes et les enfants entourent Kassem, assis sur son trône, lui jettent de l'eau de rose, lui attachent des bracelets et des colliers, et répandent des dragées autour de lui.)

ZEYNÈB (parant Zobeydèh).

O Zobeydèh-Fathemèh! revêts une robe d'or, revêts-là. Hélas! ô nouvelle mariée au cœur blessé; orne-toi, orne-toi, hélas! Remercions Dieu de cette nouvelle mariée qui vient baiser les yeux de Kassem?

LA MÈRE DE KASSEM (à l'auditoire).

O mes amis, versez de l'eau de rose : voilà une noce, voilà une noce, hélas! Écriez-vous : « Qu'ils soient heureux! des baisers, des baisers, hélas! »

ZEYNÈB.

Assieds-toi sur le trône, Zobeydèh-Fathemèh, ma bien-aimée, ma bien-aimée, hélas! je verserai sur ta tête les bonbons de noces, les bonbons, hélas!

(Zobeydèh s'asseoit à côté de Kassem, avec un voile doré sur la tête.)

LA MÈRE DE KASSEM.

Kassem, sur tes mains je mettrai le henné, le henné, hélas! Je ferai jaillir de mon cœur la lumière de la joie; de la joie, hélas! Où sont tes amis? où sont ceux qui doivent te teindre de henné? Mon enfant, que ta noce, que ta joie soient heureuses! que la fleur du bonheur soit toujours sur ta tête!

ZEYNÈB.

Et toi, Fathemèh-Soghra, où es-tu, mon enfant, que je ne te vois pas avec nous dans ce désert? Où es-tu, pour teindre aussi de henné le bout de ta chevelure; de ta chevelure, hélas! O Seigneur Dieu! que la main de la douleur se retire de Kassem, l'honneur du monde!

OMM-LEYLA.

Que je sois la rançon de ta vie, ô souverain des serviteurs de Dieu! j'ai une prière à t'adresser, ô Imam de la foi! Maintenant qu'Aly-Ekbèr, parti subitement, emporté par la mort, laisse mon cœur désespéré de l'avoir vu tomber au premier souffle d'automne, permets, ô roi de Médine et de Betha, que pour Aly-Ekbèr lui-même je dispose une chambre nuptiale.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Va, mère d'Aly-Ekbèr, prépare les cérémonies de la noce pour le cadavre de ton fils!

OMM-LEYLA (à l'auditoire).

Femmes, qui pleurez, au nom du Prophète, apportez ici la litière nuptiale d'Aly-Ekbèr! L'automne est venu, la douleur m'a détruite; j'ai le cœur en cendres, les yeux noyés. Toutes les fleurs lèvent leurs têtes au-dessus du sol, hormis ma fleur... elle courbe sa tête.

L'IMAM HOUSSEIN (se levant et s'avançant vers le cadavre: les femmes et les enfants couvrent leurs têtes de sable.)

Les puissances du chagrin ont de nouveau envahi mon âme. Les espérances trompées d'Aly-Ekbèr me sont revenues à la mémoire! Prends mon bras, ô Zeynèb l'Excellente, mène-moi là où la place de l'âme d'Aly-Ekbèr est vide. (Il se place devant le cadavre) A ton corps humide de sang, ô Aly-Ekbèr, salut! O jeune homme renversé de ton siége, ô Aly-Ekbèr, salut! Cher fils, pourquoi ne me consoles-tu pas? pourquoi ne réponds-tu pas à mon salut? Ouvre tes yeux sur mon visage, ô Aly-Ekbèr! moi aussi, moi Housseïn, je suis ton père, regarde-moi, ô Aly-Ekbèr! Est-ce que ton âme désolée serait mécontente de moi parce que, lumière de mes yeux, je n'ai pas pris soin de te donner une épouse? moi, ton père, moi qui meurs de soif, je n'ai

jamais rien vu jusqu'ici qu'on pût te reprocher, et cependant, me voilà devant toi, moi, Housseïn, et toi, tu restes couché! Pourquoi me manquer de respect? ne m'offense pas ainsi en vue de l'ennemi. Je te conduirai au lit nuptial. Baise ma main! Les flèches et les lances ont traversé ton corps délicat. A quoi cela conduit-il qu'à faire mourir Housseïn de chagrin? Cette douleur que tu me donnes a fait de moi, en un instant, un vieillard accablé : vois, comme, à tes côtés, je tombe sur la terre!

(Les femmes et les enfants se couvrent de sable.)

OMM-LEYLA.

Tu n'avais pas coutume d'être ainsi sans égards, mon Aly-Ekbèr! Voilà Housseïn debout, et tu restes couché en présence de ton père? Ne pleure pas ainsi, mon Housseïn, que je te serve de rançon, et que des milliers d'Aly-Ekbèr comme le mien t'en servent également!

L'IMAM HOUSSEÏN.

O femmes, modérez vos transports par amour pour Zobeydèh-Fathemèh. Amenez ma fille, ô filles de Fathemèh. Avance dans la chambre nuptiale, ô Kassem, afin que je remette en ta main la main d'épousée de cette pauvre Zobeydèh-Fathemèh. Fathemèh-Soghra, où est-elle, pour habiller la mariée? Oh, si cette noce avait eu lieu au temps où vivait Fathemèh[1]!

ZEYNÈB.

Il convient maintenant que les femmes prononcent les bénédictions d'usage. Apportez les bouquets de fleurs pour le fiancé. Et toi, Kassem, bouton de rose du jardin du

1. Ici, je cherche à bien distinguer entre les trois Fathemèh celle dont il est question. Le texte, au contraire, fait consister sa beauté à les confondre dans l'esprit de l'auditeur.

cœur de l'Imam Hassan, attache tes regards brillants de joie sur le visage de la fille de ta tante!

OMM-LEYLA (parlant au cadavre d'Aly-Ekbèr).

Les voilà toutes, ô mon fils, les voilà qui offrent des fleurs à Kassem; mais moi, je lui donnerai en place une partie de ta tresse. (A Kassem) Puissé-je être ta rançon, à toi, ô Kassem, qui vas contempler l'objet encore inconnu de ton désir! Mon Aly-Ekbèr t'adresse ses vœux de bonheur.

KASSEM ET SA FIANCÉE (ensemble).

Aly-Ekbèr, où es-tu? ta place est vide! dans ce monde mauvais ta place est vide!

(On voit entrer dans le tekyèh des musiciens jouant de la flûte et du tambourin; des palefreniers mènent des chevaux richement harnachés et couverts de housses brodées. Kassem monte sur un d'eux et est conduit en cérémonie par les enfants et les femmes, à l'exception d'Omm-Leyla. On lui jette des fleurs. Derrière lui marchent des musiciens, jouant des airs funèbres et conduisant une litière drapée de noir, qui est destinée à Aly-Ekbèr.

Ici la scène est supposée changer. On est dans le désert, à l'extérieur des tentes des Imams, entre elles et les troupes syriennes. Fanfares de tambours, de trompettes et de kernas. Paraissent le général Yézyd, Ibn-Sayd, et Shemr.)

IBN-SAYD (à Shemr).

Que signifient ces gémissements et ces lamentations sur le champ de bataille, ô Shemr?

SHEMR.

Il se peut que ces pleurs de gazelle soient des plaintes poussées par ceux qui meurent de soif.

IBN-SAYD.

Il semblerait que c'est une noce! on entend le bruit des mains frappées l'une contre l'autre!

SHEMR.

Ce doit être une scène de douleur. Les femmes se meurtrissent la poitrine et la tête.

IBN-SAYD.

Les cris d'une femme arrivent à mon oreille. Elle pleure un mort.

SHEMR.

C'est Omm-Leyla, la vieille mère d'Aly-Ekbèr, qui vient d'être tué.

IBN-SAYD.

Le roi de la Foi célèbre cependant, ce semble, une noce dans ce désert.

SHEMR.

Pour qui irait-il faire une noce et donner des baisers sur les yeux?

IBN-SAYD.

Il marie Kassem afin de le rendre content.

SHEMR.

Autorise-moi à leur porter mes vœux de bonheur.

IBN-SAYD.

Il t'est permis, va! prononce des vœux de bonheur sur le roi, abandonné de l'univers entier, et fais de même pour moi, pour Ibn-Ziyyad et pour Yézid!

SHEMR (d'une voix insultante à l'Imam Housseïn).

O fleur du Jardin des créatures, reçois mes vœux! Pour la joie de Kassem, ton gendre, reçois mes vœux! Le monde ne se souvient de rien de pareil à cette fête de noce que tu donnes aujourd'hui. Reçois mes vœux! il se peut que cette assemblée de fête soit bientôt changée violemment en une assemblée de deuil, Reçois mes vœux! et après t'avoir offert mes vœux, j'annonce à Kassem qu'il lui faut se préparer au martyre.

(Shemr sort. — On se retrouve dans l'enceinte des tentes,)

L'IMAM HOUSSEÏN (sur son trône).

Que de pleurs pour ta dureté, ô ciel d'azur! quelles flèches tu fais pénétrer dans le fond de mon âme! le destin, pour me tuer, tient déjà la corde prête; le sort brandit dans sa main le poignard de la violence. Où irai-je, que faire, quelle ressource trouver? irai-je en Chine, au Khatay ou dans l'Inde, l'Anatolie ou l'Europe?

KASSEM (à l'Imam).

Pour Dieu! jusqu'à quand resteras-tu ainsi la tête baissée et le cœur serré, ô mon oncle? Il ne convient pas qu'un homme d'honneur demeure accablé sous le poids. Cette noce, ô mon Dieu! je n'en ai rien vu encore que de la douleur. (A Zobeydèh) Que Dieu te garde! car pour moi, je te quitte, ô ma fiancée!

(Il l'embrasse.)

ZOBEYDÈH (lui rendant ses caresses).

Toi, dont la taille élancée est celle du cyprès, marche doucement, doucement; interroge ce triste moment, doucement, doucement!

KASSEM.

Rameau fleuri, pleure comme le rossignol, doucement, doucement! Tire de ton cœur ses soupirs enflammés, doucement, doucement!

ZOBEYDÈH.

Fils de mon oncle, la fumée de la douleur tourbillonne dans mon âme. Viens, assieds-toi, calme l'embrasement de ton cœur, doucement, doucement!

KASSEM.

Toi, dont les cheveux de jacinthe s'enroulent en boucles rondes comme le fruit du noisetier, remplis de pleurs tes yeux qui semblent des amandes; laisse tomber le jus de

la grenade sur les feuilles de la rose, doucement, doucement!

ZOBEYDÈH.

O viens! reste un moment assis; l'éclat de ton visage est le flambeau qui, tous, nous éclaire; laisse-moi tourner autour de toi, comme le papillon, doucement, doucement!

(Zobeydèh accomplit autour de Kassem l'ancien rite de respect et d'affection en tournant autour de lui.)

KASSEM.

Tu me troubles, ô ma nouvelle, ma triste épousée! tu enlèves à mes mains les rênes de ma volonté, doucement, doucement! (Kassem se lève pour s'éloigner, Zobeydèh le retient par le bord de son habit). Laisse aller mon vêtement; nous ne dépendons pas de nous-mêmes!

ZOBEYDÈH.

Ne retire pas de ma main le pan de ton habit! je n'ai plus de force, je n'ai plus de résignation!

KASSEM.

Que dis-tu? et depuis quand donc les nouvelles mariées éprouvent-elles un autre sentiment que la joie?

ZOBEYDÈH.

Les gens disent quelquefois : Telle fiancée a porté malheur!

KASSEM.

Hélas! ce voile doré qui pare en ce moment ta tête n'y restera pas.

ZOBEYDÈH.

Non. Sur ma tête je mettrai un voile noir s'il faut que je sois loin de toi.

KASSEM.

Ne t'afflige pas, tu t'en iras captive avec ma tante.

ZOBEYDÈH.

A qui me confieras-tu, toi qui t'en vas si ardent?

(Kassem l'embrasse encore et la quitte. Elle se rasseoit.)

KASSEM (à l'Imam Housseïn.)

O roi sans ressources et sans armée, souverain dont les paroles sont douces, arrange toi-même le linceul autour du corps de ton Kassem, aux lèvres de sucre.

L'IMAM HOUSSEÏN.

O rossignol du verger divin du martyre! je te déchire ta chemise comme on déchire la pétale d'une fleur. Voilà ton linceuil, je te l'attache! J'embrasse ton visage, cette lune! Il n'y a pas de terreur, pas d'espoir, sinon par Dieu!

(Kassem paraît, suivant l'usage des Arabes, au moment de livrer un combat mortel, enveloppé dans son linceul, qui entoure ses épaules et sa taille.)

KASSEM.

Cent remercîments de ce que, par la bonté de mon généreux oncle, le moment arrive où je vais porter ma vie à la somme des vies! Il est temps qu'elle sorte de l'intérieur de sa coquille, la perle isolée, et qu'elle aille se placer au coin de la couronne de l'Être Souverain.

ABDOULLAH (tout jeune enfant, frère de Kassem.)

Vois, frère, dans le chagrin qui me presse je ne suis plus maître de moi!

KASSEM.

Je vais rejoindre notre père Hassan, mon frère. Je vais lui porter des nouvelles de Housseïn.

ABDOULLAH.

Si tu vas combattre l'infidèle, je ne veux pas; je ne veux pas!

KASSEM.

Laisse-moi partir, toi dont je suis la rançon! Laisse-moi donner ma vie pour notre oncle.

ABDOULLAH.

Je pensais qu'au jour de tes noces j'allais porter devant toi deux flambeaux allumés.

KASSEM.

En place de deux flambeaux de joie, tu allumeras les lumières sur ma tombe.

ABDOULLAH.

A qui recommanderas-tu ta mariée? Mon cœur est plein de douleur pour elle.

KASSEM.

Viens! je remets en tes mains la mariée que j'abandonne sans soutien dans ce désert.

ABDOULLAH.

Et moi, dans les mains de qui me confieras-tu, moi, dont la tête est la rançon de tes pieds!

KASSEM.

Je te confierai, ô mon frère, aux mains de notre oncle auguste. (A Housseïn.) O mon oncle, mon oncle, mon cher oncle, je te recommande Abdoullah; ô Housseïn! O lumière de mes yeux! je remets sa main dans la tienne. Il est sans soutien et sans amis; ô mon oncle, protége-le. Après moi, à chaque instant, il faudra tâcher de distraire sa douleur.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Mon corps succombe au chagrin de ces deux enfants sans père. Vois l'état où je suis, ô éternel! O juste! Abdoullah est l'âme de son oncle; il est le chéri de mon cœur; il est le souvenir de Hassan, le seigneur des hommes.

KASSEM (à Zobeydèh.)

Viens, ma fiancée, que je te regarde encore une fois, que je cueille une fleur de joie du jardin de ton visage!

(Ils s'embrassent.)

KASSEM ET ZOBEYDÈH (ensemble à l'auditoire.)

Amis! privés de ceux que vous aimez, pleurez sur la séparation. Mes amis, malheur, malheur sur la séparation! La séparation nous tue; que Dieu retire notre malheur!

KASSEM.

Notre prochaine entrevue sera à la résurrection. O famille sacrée, adieu!

OMM-LEYLA.

Rançon de mon âme, ô mon Kassem! mon chéri! Pourquoi n'as-tu pas dit adieu au cadavre de mon Aly-Ekbèr?

KASSEM (debout auprès du mort.)

Aly-Ekbèr, fils de mon oncle, mon vaillant! si jeune, livré à la mort! moi aussi jeune, me voilà sans espérance! Le sabre et le poignard t'ont mis en cent lambeaux. Hélas! je n'ai pas vu tes noces. Bien qu'en ce moment nous soyons séparés, ne t'afflige pas, j'arrive derrière toi.

OMM-LEYLA (à Kassem.)

Quand tu vas entrer, les yeux humides, dans le jardin du paradis, baise pour moi la tête d'Aly-Ekbèr.

(Fanfare. Un palefrenier amène un cheval de bataille; Kassem le monte et prend un bouclier: entrent Ibn-Sayd, Shemr et des soldats vêtus de cottes de mailles.)

KASSEM (le sabre à la main, à l'ennemi.)

O renards astucieux et féroces, lequel de vous viendra se mesurer avec moi? Moi aussi, je suis un fruit royal de l'arbre; moi aussi je suis un ornement et un bijou de la couronne et du trône; moi aussi, je suis un des rayons

des deux astres souverains : je suis le fils de Hassan et le neveu de Housseïn !

SHEMR.

Soldats ! prenez sa vie comptant ! Rendez ses amis témoins de sa mort !

KASSEM.

O main de Dieu, lumière de mes yeux, Imam Housseïn, regarde-moi ! O souverain, lune favorable, regarde-moi !

(Fanfare, bataille, Kassem et les Syriens sortent du tekyèh en se battant; on les perd de vue.)

L'IMAM HOUSSEÏN (assis sur son trône.)

O orphelins, tirez de votre corps des soupirs de chagrin. Placez tous le Koran sur votre tête. Des prières pour Kassem sont ici un devoir impérieux; car il est seul dans la bataille, et, il n'y a qu'un instant, il est devenu le gendre de Housseïn. (Toutes les femmes et les enfants, avec le Koran sur leur tête, se couvrent de sable). O seigneur Dieu ! pour l'amour du Prophète !

ZOBEYDÈH (cachée derrière la tente.).

O Dieu, ô mon maître, amen, amen !

L'IMAM HOUSSEÏN.

Aly, époux de Fathemèh, la dame de la Résurrection, accorde la victoire à Kassem qui combat sans aide ! garde-le de la méchanceté de Azrek le maudit.

ZOBEYDÈH.

O Dieu, ô mon maître, amen, amen !

L'IMAM HOUSSEÏN (à Zeynèb.)

Ces gémissements plaintifs, ma sœur, de quel être malheureux viennent-ils ? Qui est là, derrière la tente ? qui répond amen ?

ZEYNÈB.

Ces cris viennent de l'épouse désespérée de Kassem,

dont les yeux roulent des perles par le chagrin qu'elle souffre pour son mari.

L'IMAM HOUSSEÏN (à Zobeydèh.)

O épousée ! ô cœur soucieux de mon gendre Kassem ! ne tire pas de pareils sanglots de ta poitrine endolorie.

(Fanfare. Rentre Kassem, il descend de cheval et s'approche de Housseïn ; les femmes et les enfants l'entourent.)

KASSEM.

Mon oncle, tu es roi ! Kassem est ton chef de guerre ! écoute ce que je vais dire : Que ma vie soit la rançon de ton chagrin ! Quand un général remporte la victoire, il reçoit un présent d'honneur ; Kassem a triomphé, ô monarque puissant ! Le général des troupes de Syrie, Azrek, a été renversé par mon sabre baigné dans son sang. J'ai fait reculer les rangs de l'armée impie. Honore Kassem d'un présent, puisqu'il est ton soldat. Vois, ton gendre est le chef et le général de tes fidèles.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Que je sois la rançon de ton visage ! parle : quel présent veux-tu ? Que je sois la rançon de la force de ton bras, parle : quel présent veux-tu ? Que je sois la rançon de ta main et de ton glaive, parle : quel présent veux-tu ? Je ne te refuse pas mon âme, parle : quel présent veux-tu ?

KASSEM.

Ma langue s'est desséchée dans ma bouche, ô mon oncle. Le présent que je veux, c'est de l'eau.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Tu me couvres de honte, Kassem ! que faire ? Tu veux de l'eau ; il n'y a pas d'eau.

KASSEM.

Si je pouvais humecter ma bouche, j'en finirais avec les gens de Koufa.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Par ma vie, je n'ai pas une goutte d'eau!

KASSEM.

Si cela était permis, j'humecterais ma bouche de mon propre sang.

L'IMAM HOUSSEÏN.

Cher enfant, que puis-je faire contre les défenses du Prophète[1]?

KASSEM.

Je t'en supplie, fais en sorte que mes lèvres soient seulement mouillées, et, je te l'assure, je serai vainqueur des ennemis.

L'IMAM HOUSSEÏN (posant sa bouche sur celle de Kassem).

Va maintenant, et qu'Aly, fils d'Aboutaleb, te conduise dans le droit chemin!

LA MÈRE DE KASSEM.

Arrête, ô mon cher enfant! A peine jeune homme, tu brises le cœur de ta mère, et si vite, si vite!

ZOBEYDÈH.

Ta chambre nuptiale est devenue une chambre de mort, ô fils de mon oncle, et si vite, si vite!

LA MÈRE DE KASSEM.

Tu t'échappes de ma main, ô bâton de ma vieillesse, hélas! hélas!

ZOBEYDÈH.

Il s'écarte de moi, le nouveau jeune homme, hélas! hélas!

LA MÈRE DE KASSEM.

Ame de ta mère, fiancé sans bonheur, que ferai-je?

1. Le sang étant essentiellement impur, Kassem ne pourrait s'en désaltérer sans crime.

ZOBEYDÈH.

Je nourris ma vie du sang de mon cœur!

KASSEM.

Malheur! de tous les côtés, du sel tombe sur mes blessures! Infortuné que je suis! où est le remède à des malheurs si divers? D'une part, les gémissements de ma mère mettent mon cœur en feu; de l'autre, les pleurs de mon épousée me jettent dans un désordre terrible. Où arrêter mes yeux? sur la douleur, sur le regret, sur le visage de ma mère désespérée, ou sur celui de mon épousée nouvelle?

ZOBEYDÈH ET KASSEM (ensemble à l'auditoire).

O Musulmans! pour deux infortunés sans amis, versez de vos yeux des larmes de sang; gémissez; dites dans votre chagrin : la séparation est horrible! la séparation, c'est le malheur!

KASSEM (à Zobeydèh).

En souvenir de moi, ne revêts jamais de vêtements verts ou rouges; sois toujours habillée de noir afin que les gens disent : son mari est mort. Du reste, au jour de la résurrection nous nous reverrons. Je te quitte, adieu!

(Shemr et ses soldats paraissent dans le tekyèh. Kassem remonte à cheval et tire son sabre. Fanfare, combat. Kassem sort du tekyèh avec les Syriens.)

ZOBEYDÈH (seule).

Tu es parti, et avec toi, fils de mon oncle, est parti mon bonheur. Après tout, ma tendresse, ce me semble, n'avait pas beaucoup touché ton cœur; ah! s'il en est ainsi, ne songe pas à moi, la dédaignée, qui suis ton épouse : mais vois en moi ce que je suis aussi, la descendante du Prophète, et aime-moi pour cela.

KASSEM.

cheval est couvert d'une housse sanglante, à laquelle est attachée en quinconce une quantité de fuseaux de bois teints en rouge, figurant des flèches. Kassem, lui-même, a revêtu une sorte de chemise pareillement garnie. Son casque est tombé; une entaille sanglante est figurée sur sa tête jusqu'à la moitié du front. Son visage est sillonné de ruisseaux de sang, ses mains en sont rouges. Il a perdu son bouclier et son sabre. Fanfares et tambours.)

O Aly, le maître de l'épée tranchante! au secours, ô mon aïeul auguste, au secours!

(Il tombe et meurt.)

SHEMR (entrant et brandissant son sabre.)

Belle épousée, plongée dans le désespoir, sors, viens ici! Kassem est revenu te voir. Sors, viens ici!

L'IMAM HOUSSEÏN.

Accours, Zeynèb! Kassem est vraiment marié! Sa noce est devenue l'affliction éternelle de Kerbela! Va, qu'on tende de noir sa chambre nuptiale; dis à sa femme qu'elle s'habille de deuil!

ZEYNÈB.

Si la femme se revêt d'un voile noir, certes, la mère de Kassem va expirer de douleur. Comment pourrais-je, moi, tendre de noir la chambre nuptiale? Que plutôt le ciel livre au vent la poussière de ma vie! Relève-toi, ô cher neveu, aux gémissements de ma voix. Eh bien, oui! je vais couvrir ta chambre nuptiale de noir.

LA MÈRE DE KASSEM (à Zeynèb).

Toi, chère à Fathemèh, ô Zeynèb, que veux-tu faire? Aurais-tu appris qu'ils ont tué mon fils!

ZEYNÈB.

Couvre ta tête de noir, ô ma sœur à l'âme déchirée! Que ta vie soit conservée! Ton Kassem est mort.

LA MÈRE DE KASSEM.

Hélas! mon destin est renversé; mon fils, enlevé par la mort, est abattu. Viens, nouvelle mariée, je suis au dés-

espoir; viens, nouvelle mariée de mon pauvre enfant si brave, que je te mette un voile noir comme tes cheveux. O seigneur, ô mon Dieu, qu'il n'y ait jamais une autre mère comme moi! Le sort a placé ma main dans la main du chagrin.

ZOBEYDÈH.

O malheureux Kassem! que je sois la rançon de la foi! Reviens un seul instant dans cette chambre nuptiale où ta place est restée vide. Ta main rouge de sang, frotte-la sur mes yeux. Et regarde! qui est plus rouge, elle ou leur couleur à eux?

LA MÈRE DE KASSEM (à la mère d'Aly-Ekbèr).

Salut, mère d'un jeune homme emporté par la mort!

LA MÈRE D'ALY-EKBÈR.

A toi salut, ma sœur, toi la délaissée, toi la désolée!

LA MÈRE DE KASSEM.

Est-ce que ton affection sait ce qui m'arrive?

OMM-LEYLA.

Que je meure pour toi! D'où vient que tu pleures?

LA MÈRE DE KASSEM.

Regarde à nos côtés cette nouvelle épouse vêtue de noir, ma sœur!

OMM-LEYLA.

Qu'est-ce donc? le malheur a troublé mon esprit.

LA MÈRE DE KASSEM.

Ma fleur nouvelle a roulé dans le sang.

OMM-LEYLA.

Maintenant, tu comprends l'état de mon cœur.

LA MÈRE DE KASSEM.

Kassem, si jeune, a été la rançon de ton aimable Aly-Ekbèr.

OMM-LEYLA.

Aly-Ekbèr a été la rançon des Shyytes.

LA MÈRE DE KASSEM.

Si tu veux pleurer, viens! associons-nous et ne pensons désormais à rien d'autre.

(**Tous les acteurs se lèvent et, rangés en ligne, déclament ensemble la prière suivante.**)

O Dieu, ne sépare jamais la main de la Victoire, cette belle fiancée, de la main de Nasreddin-Shah, le souverain, le sceau de la gloire de Djemshyd.

Que celui qui a organisé cette plaintive réunion, et celui qui vient y pleurer, soient accueillis par toi en mémoire de Mohammed, le sceau de la prophétie!

Que les femmes soient pardonnées pour Fathemèh, les hommes pour Aly, échanson de la source d'immortalité; les jeunes et les vieux pour Aly-Ekbèr et pour Kassem!

A tous les acteurs, donne, ô Dieu bienfaisant, une longue existence, et enfin, viens en aide à Féday!

CHAPITRE XVI

AUTRES COMPOSITIONS THÉATRALES

La Fathemèh-Zobeydèh de la pièce que l'on vient de lire ne fut pas, après la mort de Kassem, la moins malhéureuse de sa triste famille, au gré de la légende. Quand l'Imam Housseïn eut été martyrisé par Ibn-Sayd et par Shemr, ce qui arriva le lendemain, les Syriens et les gens de Koufa se précipitèrent sur les tentes; tout fut pillé, le feu dévora de tristes restes. Les femmes, insultées et battues, furent chassées à coups de lances devant les chevaux; la jeune épousée eut les oreilles arrachées par un soldat, qui convoitait ses bijoux.

On se tromperait si l'on jugeait que le ton des tazyèhs, de ces lamentations, est toujours le même. Sans doute, le chagrin le plus profond y domine, et il en est nécessairement ainsi dans la tragédie de tous les temps et de tous les pays. Mais le chagrin, comme la joie, a bien des nuances; or les tazyèhs s'efforcent de n'en négliger aucune et de les reproduire toutes dans leur cadre. On se tromperait également si l'on croyait pouvoir limiter aux dix jours qu'a duré la catastrophe de Kerbela l'espace de temps où se meut la fantaisie des poëtes. Il en était

ainsi il y a peu d'années encore. Le premier jour du moharrem voyait, en quelque sorte, naître l'action; maintenant la muse émancipée recherche librement, non-seulement tous les faits qui se rapportent à l'existence des Imams antérieurement à la période funèbre, mais encore elle dépasse cette période et suit la destinée des âmes saintes au delà de leur vie terrestre. Pourvu qu'il soit question du martyre, dans l'avenir ou dans le passé, la donnée est satisfaite, et le goût public encourage les auteurs à prendre toute liberté. Ainsi, désormais, dans les représentations des dix journées saintes, les acteurs ne s'astreignent plus à suivre un ordre chronologique; et comme chaque tekyèh ne donne qu'une pièce par jour, il s'en faut que toutes les pièces soient données dans l'espace de temps consacré; on les joue dans les deux mois qui suivent et dans le reste de l'année. Seulement l'usage s'est maintenu de consacrer le dixième jour du moharrem à représenter la mort de l'Imam Housseïn. Toutes les troupes se réunissent pour cette solennité dans une place immense. Il n'y a pas de tekyèh, ni de tâgnumâ. Les spectateurs riches font dresser des tentes autour de la vaste étendue réservée à l'action. On figure, au centre, le camp de l'Imam, et au dénoûment il est incendié.

Mais il faut maintenant donner une idée rapide du cycle qu'embrasse, en ce moment, la littérature des tazyèhs.

Une première pièce est intitulée : le *Jeu avec de la terre*. Aly et Fathemèh vivent à Médine avec leurs deux fils Hassan et Husseïn. L'affection mutuelle la plus tendre unit les membres de cette sainte famille. On voit leur intérieur; on admire leur bonté, leur douceur, leur simpli-

cité. C'est le matin. Fathemèh, la fille du Prophète, celle que celui-ci a proclamée, avec Ève et la sainte Vierge, la plus excellente des femmes, s'occupe des soins du ménage, et elle habille le petit Housseïn. Elle le fait asseoir; elle peigne ses cheveux en lui parlant avec une tendresse exquise. Tout à coup, un cheveu tombe sous le peigne. Elle s'arrête à le contempler. Elle pleure de cette ombre de tort qu'elle vient de faire à son fils, et, sur cette idée, s'abandonne à une profonde mélancolie en songeant à l'avenir réservé à un enfant si cher.

Comme elle est plongée dans ces tristes pensées, l'archange Gabriel, envoyé de Dieu, apparait et lui reproche sa faiblesse : « Que feras-tu donc, lui dit-il, quand tu sauras le destin qui l'attend? Un cheveu tombe et tu pleures? Mais qui pourra compter les blessures qui couvriront un jour ce corps que tu chéris? Qui pourra apprécier les innombrables douleurs qui tortureront son âme? »

Fathemèh, plus désolée que jamais, est consolée par Aly, et celui-ci sort dans la ville pour aller saluer et écouter le Prophète de Dieu.

Alors les enfants de la maison se réunissent autour de Housseïn et le saluent avec amour et respect, car il est le plus brave, le plus aimable, le plus noble d'entre eux. Il est le favori de l'Apôtre.

Ensuite les enfants se mettent à jouer, et Housseïn avec eux s'amuse à faire des trous et des monticules de terre. Aly, de retour, l'interroge sur ce jeu, et Housseïn, par des réponses enfantines mais prophétiques, lui laisse entrevoir dans l'avenir des sépultures et des tombes.

Quand le « Lion de Dieu » s'est retiré, arrivent d'autres enfants, conduits par un de leurs compagnons que le

poëte montre armé de toutes pièces, et, malgré son jeune âge, la chemise de maille sur le dos et le casque en tête. Il apostrophe les jeunes Imams, il les insulte, il les poursuit. Avec ses amis, il leur jette des pierres.

Habib, le compagnon bien-aimé de Housseïn, veut défendre celui-ci; mais leurs jeunes persécuteurs les frappent l'un et l'autre, les dépouillent et les laissent étendus sur le sol, Habib couvrant de son corps le corps évanoui du petit Imam. Ces enfants si cruels, qui sont-ils? C'est le petit Azrèk, le petit Ibn-Sayd, le petit Shemr, les futurs assassins de Kerbela, et toute la bande de leurs complices désignés. Fiers de leur victoire, ils se retirent. La scène reste un moment inoccupée, si ce n'est par les corps des deux innocents évanouis. Mais l'archange Gabriel paraît, va prévenir Aly, le ramène, les enfants sont relevés et on les reconduit à Fathemèh.

J'ai indiqué le sujet de la mort d'Abbas, celui de la mort d'Aly-Ekbèr, celui de la mort de ses deux frères. Il y a aussi la mort d'Abdoullah. Puis, enfin, le point culminant de la tragédie, le massacre d'Housseïn lui-même.

Dans une pièce dont le sujet est postérieur à ces événements, un ambassadeur français, indigné des cruautés de Yézyd, prodigue, en sa présence, les marques de respect et de vénération aux femmes de la tente: — « Pieux chrétien! lui dit Zeynèb, puisses-tu être récompensé! » Il se fait musulman et devient martyr. Il y a dans cette pièce un mot qui eût fait tressaillir Alfieri. Le khalife Yézyd est sur son trône, quand Shemr paraît et lui annonce les événements de Kerbela. Le khalife, ivre de joie, se les fait raconter dans les derniers détails, qu'il savoure avec toute la satisfaction de la haine en train de

se repaître. Et quand Shemr lui a énuméré avec complaisance les blessures, les souffrances des Imams, Yézyd lui demande : — « Les femmes ont-elles pleuré? »

Puis on voit ces tristes victimes, le sang le plus noble de l'Islam, enfermées par ordre du khalife dans une mauvaise masure, sous les murs du palais. Elles sont en haillons, sans pain, sans eau. Elles pleurent; leurs gémissements parviennent la nuit aux oreilles de la femme du khalife, qui, ne sachant quelles sont les malheureuses qu'elle entend ainsi se lamenter, se lève et va voir. Il faut savoir que cette femme, devenue alors si puissante, avait été autrefois l'esclave de Fathemèh. Elle reconnait Zeynèb. D'abord assez fière, bientôt touchée, puis honteuse et suppliante, l'épouse du khalife, couverte d'or, tombe aux pieds de la captive en haillons, puis, se relevant, court à Yézyd et lui reproche son injustice et sa cruauté. Mais celui-ci, qui ne se dément pas, ordonne la mort de sa femme, et, pour faire taire les plaintes des femmes et des enfants qui redemandent Housseïn, il leur envoie la tête du martyr.

Sekynèh, la plus jeune des filles, une enfant de quatre ans, se couche à cette vue, en tenant la tête chérie de son père sur sa poitrine. L'Imam lui apparaît : — « O mon père! te voilà, lui dit-elle, où étais-tu donc? J'ai « eu faim, j'ai eu froid, on m'a battue! où étais-tu! » Elle a déjà retrouvé son père, l'éternité a commencé pour elle; elle ne rouvre plus les yeux; elle est morte, et sa mère et ses tantes ensevelissent la petite Sekynèh.

Voici, maintenant, pour finir, la conception la plus singulière de cette poétique où, comme on l'a vu, l'idéalité n'a pas de limite dans ses élans, non plus que la réalisation la plus brutale et la plus matérielle dans ses expres-

sions. Car, je le répète, et on l'a vu, ni pour le temps, ni pour l'espace, ni pour les changements de lieu, le drame n'est gêné par aucune règle restrictive; le champ de la convention théâtrale est sans bornes; on exige tout de l'imagination du spectateur qui, de son côté, se déclare prêt à tout, et d'autre part, on lui donne les accessoires au naturel; on lui amène les martyrs sous les yeux, on les lui montre ruisselants de sang et d'un sang véritable, défigurés par des blessures hideusês. Il n'y a en Europe que les Espagnols qui aient compris l'art de la même manière; aussi leur théâtre, tout aussi bien que le théâtre grec, pourrait-il donner lieu ici a beaucoup de comparaisons très-frappantes.

La pièce dont je veux parler et qui est intitulée : la *Fille chrétienne,* a été composée il y a deux ans tout au plus, peut-être moins. On l'a jouée l'année dernière au tekyèh du roi, dans son camp d'été, et c'est pour la première fois, cette année, qu'elle a été vue à Téhéran.

Par une innovation digne de remarque, le sakou est, avant que la représention commence, caché aux yeux des spectateurs. Un rideau formé de toiles de tentes l'environne. On veut qu'il y ait surprise; le poëte cherche et prépare une première impression. Rien n'est plus simple pour nous, et, pour les Persans, plus nouveau. Quand les fanfares, qui annoncent d'ordinaire l'entrée des acteurs, se font entendre, des ferrashs enlèvent rapidement l'enceinte de toile qui dérobait la vue de la plate-forme, et voici ce que l'on voit :

Le sakou représente la plaine de Kerbela après le désastre. Les Arabes sont partis; il ne reste rien, rien que les tombes. Une épaisse jonchée d'herbes vertes étend ses rameaux çà et là sur les sépultures, en forme de tumulus,

et comme cette jonchée est disposée de manière à ne rien couvrir qu'à demi, on voit, dans les tombes, les corps des martyrs. Aux uns il manque la tête ; aux autres les deux bras ; celui-ci a un bras de moins et la tête fendue ; celui-là, un enfant, a le corps traversé d'une flèche. Ces cadavres remuent, car ce ne sont pas des mannequins, mais les acteurs eux-mêmes qui sont là couchés. Un tombeau, plus vaste, élevé comme un autel, est au bout du sakou : c'est celui de l'Imam Housseïn lui-même. On voit le saint, couvert de plaies, étendu sur sa tombe.

Ainsi le spectateur perçoit, en même temps, et ce qui est sur la terre et ce qui est dessous. Il voit le champ des martyrs et les martyrs aussi; mais ce n'est pas tout. Des sabres, des lances sont plantés près de chaque fosse et rappellent le combat. Puis, à l'entour, des cercles de bougies allumées figurent la gloire céleste qui environne désormais les Imams, et les nimbes qui se sont allumés pour eux; de sorte que l'imagination est saisie à la fois par le silence et la solitude du désert, de l'horrible désert où s'est accompli un tel carnage, et par l'idée que tout est fini et que tout commence, puisque les saints, couchés et visibles dans leur sanglant repos, sont resplendissants de la splendeur éternelle.

Soudain entre dans le tekyèh une caravane. Ce sont d'abord des joueurs d'instruments divers; puis viennent des soldats, ensuite des chameaux lourdement chargés de caisses et de bagages que recouvrent des tapis de drap rouge brodés en couleurs variées; enfin, une suite de domestiques à pied, et sur un cheval, caparaçonné d'or et portant une aigrette sur la tête, une jeune dame européenne : sa servante et des soldats terminent le convoi.

J'ai été frappé du costume de la dame européenne. Le

directeur du théâtre y avait donné des soins infinis. Il avait consulté des lithographies, des gravures, et analysé la toilette d'une ou deux personnes qui sont à Téhéran. Il y avait mis beaucoup de conscience et, à quelques égards, n'avait pas mal réussi. Le jeune garçon chargé du rôle de la *Fille chrétienne* était d'ailleurs très-joli. Il portait une robe de satin vert, à grandes fleurs brodées; c'était une étoffe de Lyon; deux ou trois volants chargeaient le bas de la jupe; les manches étaient froncées; un petit châle de l'Inde se croisait sur la poitrine à la façon de nos paysannes. Un chapeau de paille, à larges bords, était entouré d'un ruban de velours noir, avec un nœud sur le côté Mais tout cela paraissant un peu pauvre, la jeune dame avait mis un *agdrou;* c'est le cordon de perles avec des pendants d'émeraudes ou de rubis, qui, attaché aux tempes, entoure le bas du visage. Enfin, et je voudrais me dissimuler cette circonstance, non-seulement la jeune dame européenne était à cheval, jambe deci, jambe de-là, comme les hommes, sur une selle persane; enfin elle était chaussée de jolies bottes noires, qui ne devaient pas monter beaucoup moins haut que le genou. C'est à peu près ainsi qu'avec beaucoup de recherches et de science, nos costumiers réussissent à produire des chefs-d'œuvre qui feraient sourire les gens des époques auxquelles on les assigne, s'il leur était permis de revenir faire leurs critiques.

La jeune dame chrétienne descend de cheval avec sa servante et ordonne au chef de ses ferrashs de faire dresser ses tentes sur le champ des martyrs, car elle ignore absolument quel est ce lieu où elle se trouve. Le domestique se met en devoir d'obéir. On apporte un piquet, on commence à l'enfoncer, mais un long jet de sang

jaillit de la terre, du sang véritable, rouge, et qui tache a l'entour les herbes dont le sol est couvert. L'assistance fait un mouvement d'horreur. Le chef des ferrashs quitte cette place néfaste. Il cherche à enfoncer son piquet dans d'autres endroits : partout le sang jaillit, et à chaque nouvelle épreuve des cris d'angoisses sortent de l'assemblée. Enfin, l'Européenne, épouvantée, renonce à s'établir dans ce lieu funeste, et monte, avec sa servante, sur le tâgnumâ. Là, elle se couche et s'endort.

Alors le Christ entre dans le tekyèh, monte sur le sakou, et raconte à l'étrangère endormie dans quelle contrée elle se trouve, ce que c'est que Kerbela, le drame terrible qui s'y est accompli. Peu à peu la vision se termine et le Christ se retire.

Cependant, un Arabe du désert, un Bédouin, que naguère Housseïn avait comblé de ses dons, a appris ce qui vient de se passer dans le désert, au bord de l'Euphrate. Il n'a qu'une seule pensée, c'est le pillage, et il s'imagine pouvoir trouver encore quelque chose à enlever, quelque butin à faire du bien de son bienfaiteur, un lambeau quelconque échappé à la rapacité et à la furie des soldats. Il se glisse dans le tekyèh avec les allures d'un voleur qu'il est. Il monte sur la plate-forme. L'acteur que j'ai vu remplir ce rôle en avait non-seulement le costume, mais la physionomie, mais les gestes. Il ne tenait pas son cahier à la main; il jouait au naturel; il était horrible dans son déportement louche et néfaste; il épouvantait. Eschyle n'a pas représenté la Force et la Violence d'une manière plus brutale; Shakespeare n'a pas pétri son Caliban d'une pâte plus grossière. Il se glissa cauteleusement sur le sakou, se mit à chercher les débris qu'il convoitait. Il ne voyait pas les nimbes allu-

més autour des tombes. Ils étaient naturellement cachés à une nature si obtuse. Ce qu'il ne voyait pas non plus, c'était un groupe de colombes blanches, toutes vivantes et apprivoisées, qui se promenaient sur le corps de l'Imam Housseïn ; car la tradition veut que, pour défendre ces restes sacrés de l'ardeur du soleil, une troupe de ces oiseaux ait plané au-dessus. Il était absorbé dans son odieuse recherche, et bientôt il s'irrita, car il ne trouvait rien. La rage le prit ; la rage contre l'Imam qui lui semblait le frustrer de ce qu'il espérait. C'était pis que la fureur du chasseur contre le gibier qui, en se dérobant par la fuite, lui dérobe sa proie. Il fouilla avec rage la tombe sacrée de Housseïn. Troubler le repos de la mort, l'action la plus odieuse que l'on puisse commettre aux yeux d'un asiatique, et quelle mort et quel cadavre ! que l'on juge du frissonnement de l'assemblée. Mais l'horreur avait encore du chemin avant d'être à son comble. Le misérable, hors de lui, frappe les restes du martyr. Cela ne lui suffit pas ; il se met à tourner violemment dans tout le champ funèbre ; il cherche une arme. Il trouve des poignards ; ils ne lui conviennent pas ; il les jette. Il saisit des sabres, les aiguise l'un contre l'autre ; mais le combat les a trop ébréchés ; ils ont trop travaillé déjà contre les casques et les cuirasses, il les méprise. Il trouve un couperet de boucher, c'est son affaire, c'est ce qu'il veut. Il le brandit et se précipite à nouveau sur le corps saint. Alors il frappe, il redouble, il s'efforce, il gémit, il injurie, et, encore une fois, le sang jaillit à gros bouillons sous les coups qu'il porte. D'abord une voix lugubre l'a épouvanté. La voix de Housseïn est sortie du tombeau, proférant ces paroles révérées : « Il n'y a de Dieu que Dieu ! » Il a eu peur ; mais sa folie l'aveugle et le rend sourd ; les gémis-

sements mystérieux qu'il excite redoublent son épouvantable manie. Le sang qui coule à flots rougit ses mains, tache sa tunique, l'enivre, l'exalte et emporte la brute jusqu'au démon. Les colombes effarées voltigent autour de sa tête; il ne les voit pas. Soudain un cri terrible le rappelle à lui; il reprend une sorte de connaissance, et, lançant en l'air une main rouge qu'il vient de détacher du cadavre, il fuit pour ne plus reparaître.

Alors entrent dans le tekyèh les anges, les prophètes, Mohammed, Jésus-Christ, Moïse, les Imams, les saintes femmes. Toute cette foule voilée, au désespoir, élevant les bras, se précipite sur le champ des martyrs, court à Housseïn. Mais je n'ai voulu raconter que l'action de ce drame bizarre qui, dans l'union des sensations les plus idéales et les plus matériellement sauvages, dépasse tout ce que j'ai vu ou lu jusqu'ici. Il va sans dire que la fille européenne, éclairée déjà par le Christ, son propre prophète, se fait shyyte.

Je n'ai pas la prétention d'analyser ainsi tous les tazyèhs; je crois que ce que j'en ai dit peut suffire. Il arrive, dans le monde intellectuel comme dans le monde organique, que des productions qui semblent nées viables et sont même d'apparence robuste, contiennent cependant un germe d'atrophie qui se manifeste à un certain moment de leur existence, les arrête dans leur développement et les tue. Il n'est pas impossible qu'une telle force négative soit cachée quelque part dans la dramaturgie persane. Seulement, j'ai beau la chercher, je ne la vois pas. Il me semble que toutes les conditions de la prospérité s'y trouvent réunies. Sans doute, le point de départ est hiératique, mais il n'est circonscrit par aucune loi acceptée; aucun dogme ne lui impose; il fait tout plier

à ses convenances. Il a trouvé moyen de s'établir au cœur d'une histoire vraie en elle-même, mais qu'il modifie, au gré de ses vues et de ses besoins, avec une telle liberté qu'il y fait entrer tout ce qu'il veut. Les légendes même, développées sur ce fond primitif et adoptées par le clergé, ne lui suffisent pas. Ces légendes, il les traite comme il a fait de l'histoire, les amplifie et les modifie, puis à ce fond ainsi modifié, il ajuste de nouvelles combinaisons. Le public l'encourage, accepte tout, ne discute rien, est prêt à tout et excite les poëtes à ne pas regarder derrière eux, à ne pas s'arrêter. On peut se demander ce que serait devenu le théâtre grec s'il n'avait pas possédé la féconde légende des Atrides; et qu'est-ce que cette légende en comparaison de celle que se sont élaborée les Persans? L'une contient peut-être l'humanité héroïque dans son orgueil sauvage, dans sa majesté souveraine, dans son intrépidité sans bornes, dans ses passions sans frein; elle y ajoute la candeur d'Iphigénie; mais, à tout ce trésor, sans lui rien dérober, la légende des Alydes joint encore le trésor des affections intérieures de l'âme; et depuis le dévouement enfantin de Habyb, jusqu'à la loyauté réfléchie de l'ambassadeur français, depuis le personnage si gracieux et si tendre de Zobeydèh, jusqu'à la tendresse instinctive de la petite Sekynèh, je ne vois pas ce qui manque.

Nos mystères du moyen âge ne peuvent ici entrer en comparaison, non pas, assurément, que je veuille les dénigrer; mais si la force du sentiment religieux y apparait quelquefois d'une manière remarquable, il faut avouer que le plus souvent la poésie leur manque et que la vulgarité les étouffe. Ici, rien de semblable; la poésie déborde; la vulgarité ne se montre même pas. Ce qui sur-

prend d'abord, c'est qu'on y trouve relativement très-peu de l'afféterie à laquelle la littérature persane s'est accoutumée depuis le quatorzième siècle. Ce n'est pas un style européen, sans doute; mais ce n'est pas non plus ce style surabondamment chargé et fleuronnant des poëmes et des collections d'élégies, qui est en usage partout. Les auteurs des tazyèhs cherchent infiniment moins les phrases que les autres poëtes; ils courent à l'expression du sentiment, à l'expression la plus rapide et la plus vive, avec une ardeur qu'on n'était pas fondé à attendre d'eux. Ils veulent réaliser des caractères, et ces caractères, ils les copient sur la nature même, telle qu'ils l'ont sous les yeux. Kassem est un jeune homme idéal, mais non pas un jeune homme impossible. J'ai vu un de mes amis, Mirza Rézy-Khan, Kurde, épris à ce point de la gloire guerrière qu'il pleurait la nuit, comme Alexandre, de n'avoir encore rien fait. A la honteuse défaite de Merw, qui a eu lieu il y a deux ans, des officiers se sont fait tuer, sans hésiter, pour sauver leurs soldats. De même, Zobeydèh est une fiancée parfaite. On ne saurait guère l'imaginer ni l'inventer dans un pays où il n'en existerait pas des types plus ou moins approchants. Ou je me trompe fort, ou l'on sera d'avis que rien du langage prêté par le poëte à cette charmante fille ne sent la rhétorique, et si j'y mettais un peu de hardiesse, j'avouerais qu'à mes yeux elle semble une sœur et une sœur bien pure de Juliette.

J'ai dit que la langue employée dans les vers du tazyèh était la langue vulgaire, et que tous les auditeurs, même les enfants, pouvaient la comprendre. On a pu se convaincre qu'elle avait peu d'emphase, beaucoup de sincérité. Dans le texte, l'élégance et les grâces naturelles

abondent, et quand il le faut, la concision et l'expression la plus énergique se présentent sans devenir triviales. Mais l'auteur se permet toutes les élisions, tous les resserrements de syllabes, tous les renversements d'orthographe, toutes les suppressions de particules du langage parlé. La façon d'écrire est incorrecte au point de vue des livres, mais incorrecte à la façon de Plaute et de Térence. Ce sont de ces incorrections que les grammairiens contemporains flétrissent; mais que les grammairiens postérieurs adorent et recommandent tout particulièrement aux admirations de la postérité. Enfin, ce qui me paraît digne de considération au suprême degré, ce que j'ai déjà signalé plusieurs fois et veux signaler encore, c'est l'union si étroite, si intime, si passionnée de ce théâtre, de ces inventions, de ces peintures de caractères et de mœurs, de ces personnages si faiblement historiques et admis comme si réels, de toute cette poésie, enfin, avec l'esprit du public.

Le public, on l'a vu, ne se considère pas comme un public, il est acteur. A tout moment on l'entraîne dans l'action et il se laisse prendre; il fait plus : par ses pleurs, par ses acclamations et ses gémissements, il se donne, il se livre, il veut être pris. Quand l'acteur s'écrie : O musulmans! tous les auditeurs sont prêts. Quand il dit : O femmes! Le femmes répondent par leurs sanglots. On n'applaudit pas. Il n'est pas question ici d'une admiration littéraire ou d'une pamoison sur un bien-dire. On souffre, on pleure, on donne son âme, et quand on entend dire : « A Sengheledj, il y a un tazyèh! » on y court. De sorte que le public persan est placé à l'égard de ses drames comme l'était le public grec à l'égard des siens, avec un intermédiaire en moins.

A Athènes, en effet, il se dressait, entre le public et la scène, l'autel dont la réalité religieuse imposait; aux côtés de l'autel évoluaient les chœurs, plus réels que les personnages de la tragédie et tenant à la fois et à eux et aux spectateurs à qui ils parlaient. Là, il n'en est pas de même. Il n'y a pas d'autel, il n'y a pas de chœurs. C'est l'Imam lui-même qui parle aux musulmans quand il le juge nécessaire, et les musulmans l'entendent et s'émeuvent. Le directeur, l'oustad, pourrait bien passer en certains cas comme un intermédaire, puisqu'on le voit faire la prière, s'agiter constamment sur la scène, préparer publiquement les accessoires ou les moyens de l'action sans gêner personne. Mais si bien venue que soit sa parole lorsqu'il la fait entendre, elle n'est point jugée seule possible, et l'on préfère évidemment les apostrophes des personnages du drame eux-mêmes. De là cette puissance d'émotion, cet intérêt actif qui n'a pas d'égal dans les temps modernes. Je veux que le théâtre de Shakespeare ait exercé sur les contemporains un grand intérêt d'admiration, de curiosité; je veux que les seigneurs et les dames de la cour de Louis XIV aient applaudi avec émotion les pièces de Racine; je veux encore que l'Egmont de Goëthe et le Guillaume Tell de Schiller aient singulièrement troublé les jeunes imaginations allemandes; mais tout cela me paraît néant quand je me reporte à cette terrible première représentation des Euménides, où les Furies d'Eschyle, en se précipitant sur la scène, firent reculer l'assistance, et je ne retrouve cette possession de l'être entier du spectateur par le drame que dans les tekyèhs persans; mais là je la retrouve tout entière; et comme j'ai subi moi-même ces ensorcellements, ces entraînements communs, ce magnétisme d'une

foule dans laquelle l'électricité circule et qui la communique à tout ce qui l'approche, je suis amené à cette conclusion nécessaire que le théâtre européen n'est qu'une élégance de l'esprit, une distraction, un jeu, tandis qu'à l'exemple du théâtre grec, le théâtre persan, seul, est une grande affaire.

Je crois que personne ne révoquera en doute cette vérité que, si la nation qui vit entre l'Inde et la Turquie avait adopté pour système de philosophie la méthode expérimentale, son théâtre n'existerait pas. Elle se contenterait des fantoccinis de Kara-Gueuz et des farces grossières que ses bateleurs exécutent, et qu'on appelle les *bakkalbazys*, ou « pièces de gueux. » Elle n'en aurait pas moins d'esprit cependant. Elle aurait déjà peut-être transformé ces grossièretés en saynètes : de la saynète elle aurait passé au vaudeville, peut être eût-elle abordé la comédie de caractère. Je crois qu'elle aurait pu combiner des infiniment petits d'une manière aussi ingénieuse pour le moins que Goldoni ou Collin d'Harleville, mais elle n'aurait pas eu son théâtre. C'est l'habitude générale de planer sur tout et partout, de ne payer guère moins de respect à la fiction qu'à la réalité, de ressentir pour l'erreur une tendresse non moins grande que pour la vérité, d'adorer surtout, d'adorer partout, d'adorer toujours les idées, en tant qu'idées, n'importe lesquelles, pourvu qu'elles soient idées, voilà ce qui a produit ce système dramatique et sa puissance. Entre le poëte et le public, c'est ici le public qui est le plus poëte des deux, le plus imaginatif, et qui pousse l'autre si bien qu'il ne s'arrête ni ne peut s'arrêter. Le goût de tout concevoir, tout savoir, tout voir, amène seul ces étonnants conflits de l'esprit et de la matière où vous avez à la fois sur la scène, là, sous les

yeux, des cadavres mutilés, montrant leurs plaies béantes, le sang coulant à flots, du vrai sang, et les anges, et les prophètes, et les visions. J'ai vu apparaître Aly-Ekbèr, après sa mort, la hache d'armes enfoncée dans son crâne fendu en deux et le sang lui ruisselant sur la face; il chantait les louanges de Dieu. Tout cela n'est pas très-raisonnable, sans doute ; mais je mets le raisonnable au défi de rien créer dans son genre qui exerce sur des âmes humaines la puissance de ces absurdités. Or, une création ne vaut que par sa force.

Il se présente encore ici un problème assez curieux : Une nation, dans sa vieillesse, à plus forte raison dans sa décrépitude, a-t-elle coutume de produire des œuvres aussi considérables? J'avoue que je n'en connais pas d'autre exemple que celui dont il est question ici. Que le peuple persan soit vieux, il n'est pas besoin de le démontrer. Il est plus vieux que l'histoire. Ses institutions démantelées sont comme lui; les tribus turkes n'ont pas renouvelé son sang au delà d'une limite assez restreinte. Rien que que la richesse extraordinaire et le désordre de son domaine intellectuel prouveraient assez son grand âge. Ses mœurs faciles, relachées, tolérantes, fatiguées; son incrédulité politique, son indifférence sociale, tout achève le tableau auquel la tournure profondément démocratique des idées, partout où ne règnent pas les tribus, vient donner le dernier coup de pinceau. D'où vient donc qu'un peuple, à un tel moment de la vie, ait un tel retour de jeunesse? Je m'étonnerais moins s'il ne s'agissait que de chefs-d'œuvre à notre mode, mais à celle d'Eschyle! Sans doute, il y a bien dans les tazyèhs des marques assez sensibles d'une intelligence très-vieillie, absolument comme dans les drames de l'Inde. Ainsi, un peuple jeune

et naïf n'a pas tant de douceur d'expression, tant de politesse, un tel culte des convenances, et surtout n'emprunte pas des effets tragiques à ce sentiment, devenu une vertu. Néanmoins je ne crois pas me tromper en attachant un grand prix aux productions du théâtre persan, et je continue à m'étonner de leur existence. Pour rendre plus grande encore la difficulté à résoudre, je dois ajouter que cette passion du drame ne s'est pas emparée des seuls musulmans; elle a atteint les Juifs. A la vérité, ceux-ci n'osent pas représenter leurs productions; ils craignent qu'on ne les accuse de vouloir parodier les tazyèhs des Imams; mais il les écrivent. Ils les écrivent en vers, comme font les poëtes persans; il les écrivent dans la langue de la Gémara, les lisent avec passion, y ajoutent tous les jours, composent sans cesse sur de nouveaux sujets. C'est ainsi qu'ils aiment surtout à entendre, dans ce moment, un poëte lisant dans une de leurs assemblées, soit la *Ruine de Jérusalem*, soit l'*Incendie du Pentateuque*, par l'empereur Aposthoumos (Posthumus), soit le *Massacre des* 80,000 *jeunes gens par les Chrétiens*, soit la *Mort de Zacharie;* les sujets sont très-nombreux. Je n'ai vu aucune de ces pièces; je ne saurais donc me prononcer sur leur mérite; j'en signale seulement l'existence pour montrer à quel point est forte et contagieuse la passion dramatique des Persans, puisqu'elle passe d'eux aux Juifs qui vivent sur leur territoire. Il faut ajouter, du reste, pour prévenir toute erreur, que ces Juifs sont des descendants de prosélytes, presque tous, et qu'il y a, dans l'Iran, extrêmement peu de familles qui proviennent réellement des Hébreux.

J'ai posé la difficulté, mais comme je ne sais absolument que dire pour la résoudre, et que je ne pourrais

que me livrer là dessus à d'assez pauvres raisonnements, je laisse la question à un plus sagace et je conclus.

Ce théâtre, qui a tant de valeur et une valeur si vraie, qui s'est emparé si puissamment du génie national et que toutes les classes, depuis le roi jusqu'au mendiant, écoutent, inspirent, encouragent, qui occupe une place si considérable dans la vie publique de la nation, ce spectacle, je dois le redire, est méprisé des doctes et en horreur au clergé. Ceux-là mêmes qui vont y pleurer et qui contribuent de leur argent à ses splendeurs, affectent de le mépriser en paroles. On ne considère pas les tazyèhs comme des œuvres littéraires, et personne ne se vante de les avoir composés, si bien que je ne connais pas un seul de ces poëtes que j'admire sincèrement, et je ne crois pas en avoir vu un seul.

Cette humilité attachée au rôle d'auteur dramatique n'est point, du reste, une anomalie sans exemple. On sait ce que, dans la Grèce artiste, Platon a écrit des poëtes et Plutarque des sculpteurs et des peintres. A Rome, de même, les esprits les plus lettrés de la république se croyaient obligés en conscience de déverser le mépris sur la littérature et sur les productions plastiques qui les charmaient. Les hommes affectent volontiers une gravité de convention qui les porte à feindre un amour exclusif pour les choses positives, et à mépriser le reste; et ce que les doctes sont appelés par métier à considérer exclusivement comme positif, c'est la science, c'est la philosophie, c'est la théologie. Si les auteurs de tazyèhs prétendaient se renfermer avec scrupule dans les termes des traditions sacrées, ils s'attireraient moins de reproches. On leur en voudrait toujours de violer les règles les plus impérieuses du Koran, de repousser dans l'ombre Dieu, le Prophète,

jusqu'à un certain point Aly lui-même, de tendre à créer une religion qui n'est pas universelle, mais seulement persane, d'amener et de poser en scène des êtres surhumains que la pensée seule doit envisager. On leur reprocherait bien d'autres hérésies moins excusables encore; mais du moins on ne dirait pas d'eux, comme on le répète journellement avec mépris dans les cercles lettrés : « Quels menteurs! »

Heureusement, les auteurs des tazyèhs ne sont pas des critiques, ne s'occupent en aucune façon de se composer une esthétique à leur mode pour s'en faire un bouclier; on la leur fera plus tard quand il ne seront plus et auront perdu leurs derniers successeurs. En attendant, estimés ou non, ils écrivent avec passion et produisent de belles choses dans l'obscurité où le dédain les oblige à vivre. Ils ne savent pas eux-mêmes qu'en négligeant les prétendues choses positives qu'on leur préfère, ils sont en Asie les seuls qui non-seulement cherchent, mais trouvent la vérité, je dis la vérité humaine, le sentiment vrai des passions, des mobiles du cœur, des ressorts du caractère. Ils trouvent et montrent l'homme intérieur dans sa plus haute grandeur, dans sa plus hideuse faiblesse morale. Ils déshabillent le scélérat et l'exposent avec ses plaies toutes nues sur la scène; ils pénètrent, la lanterne à la main, dans l'âme des saints, des héros, de la femme, de l'enfant et instruisent le spectateur. Mais les savants, dans tous les pays du monde et dans tous les temps, ont négligé d'apercevoir cette science poétique, cette analyse humaine : comme les chevaux de carrosse, ils ont des œillères, et n'aperçoivent que les livres ouverts sous leur nez. Quand une fois la poésie est vieille, morte dans son action sur les masses, enterrée dans les hypogées des bi-

bliothèques, c'est alors qu'ils s'en avisent, l'aperçoivent, l'atteignent sur un rayon poudreux, la déshabillent de ses bandelettes, soufflent sur la poussière qui la couvre, crient, déclament, remuent les bras et annoncent qu'ils vont l'expliquer. Mais tant qu'elle parle, vit, chante et ravit les hommes, à l'aspect de ses yeux brillants, de son divin visage, à l'accent ineffable de sa voix, les savants se donnent bien de garde de reconnaître son existence, ou la traitent volontiers comme une fille des rues. Les beaux commentaires que l'on composera dans deux cents ans sur les tazyèhs ! et comme les rhétoriciens et les critiques de ce temps-là feront tapage contre leurs contemporains incapables, diront-ils, de produire d'aussi nobles choses, et même, ajouteront-ils avec modestie, de les comprendre, si nous n'étions pas là, nous, pour les expliquer !

APPENDICE

KETAB-Ė-HUKKAM

(LE LIVRE DES PRÉCEPTES)

Dieu est le très-grand. Lui, il est le très-sublime. Au nom de Dieu le très-sublime, le très-sublime! Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon lui, le très-sublime, le très-sublime. Dis : Dieu est le très-sublime au-dessus de tout ce qu'il y a de plus sublime. Il n'est pas possible de séparer de ce souverain maître sa sublimité Cela n'est possible en rien, ni dans les cieux, ni sur la terre, ni entre les deux. Il crée ce qu'il veut par son commandement. En vérité, Lui, il est le sublime par excellence, ce qu'il y a de sublime, le vrai sublime.

(*Dieu parle au Bab*) : Dieu est le très-auguste[1]! En vérité, c'est là le nom par lequel se distingue ce qui est de ce qui était avant. En vérité, il a été révélé de la part de ton Seigneur, dans l'espace d'un jour et d'une nuit entière, quatre mille lignes qui, si Dieu les a réellement

1. Le mot *æzym* est, en effet, employé par les Bâbys dans les cas où les musulmans se servent de l'expression *errahmân*. Ils se reconnaissent entre eux à l'usage affecté de cet adjectif et de quelques autres qui, d'ailleurs, sont usités aussi par leurs adversaires, mais avec moins de prédilection.

révélées [1], donnent pour toute l'année le nombre de toutes choses exprimées par ces quatre mille lignes. Calcule donc ce qui est venu de toi : ensuite expose-le jusqu'à ce que la balance de l'année soit complète, et qu'il n'y ait plus à aller au-dessus. Et, en vérité, ce (que tu annonces ici) est le don de ton Seigneur aux créatures! Et il n'y a rien là de ta part, sinon que tu t'es rappelé ce qui est révélé de par Dieu, le souverain Seigneur, l'impénétrable! et expose le nombre de toutes choses d'après ceux qui connaissent Dieu, et qui garantissent ses décrets. En vérité, nous avons (nous, Dieu,) déterminé l'ensemble et le détail des chapitres de l'*Exposition*, pour ce qui a trait à ce qui arrivera (aux croyants) après leur passage sur la terre, ou (encore) par rapport à ces vérités qu'ils considèrent et qui ont été révélées par Dieu, et eux, ils ont persévéré dans la loi de Dieu, et Dieu les secourt avec sollicitude aussi longtemps qu'ils patientent.

Celui que Dieu manifeste (le Bâb) a mis ceci en lumière dans l'*École* [2].

Lui (Dieu), il est le très-beau (la beauté même [3]).

1. C'est-à-dire que, si Dieu est réellement l'auteur des préceptes qui vont suivre, ils doivent être au nombre de 4,000 beyts ou lignes manuscrites, renfermant un nombre de lettres voulu. C'est là, en effet, d'après la doctrine musulmane, un des signes les plus irréfragables en même temps que les plus nécessaires du caractère prophétique. Tout envoyé de Dieu, tout Imam doit être capable de rédiger en un jour et une nuit, en vingt-quatre heures, quatre mille beyts. Le Bâb se vante ici de l'avoir fait, et Dieu lui dit de le proclamer.

2. L'*École* est la chambre dans laquelle le Bâb enseignait ses premiers disciples à Shyraz, en 1849. Il y a ici une expression persane qui donne à ce début du paragraphe le cachet de la langue vulgaire; mais ce qui suit est en arabe.

3. Ceci est une expression platonicienne qui se retrouve fréquemment dans les écrits des magiciens. En qualifiant cette expression de platonicienne, je n'entends pas dire assurément qu'elle ait été inventée,

Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, l'auguste, l'aimé! De lui vient ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, et ce qui est entre les deux; Lui, il est le protecteur, l'éternel, le bienfaiteur, Dieu, l'auguste, l'aimé, Aly (le Grand[1]). En vérité, il est l'Exposition (la source de l'Exposition et son but) et ce qui est en elle.

(Dieu parle au Báb) : La bonne direction vient de moi pour toi.

(Le Báb parle à Dieu) : Aly (ô grand)! En vérité il n'y a pas de Dieu sinon toi! Et, en vérité, le commandement, l'œuvre et la création viennent de toi. Et il n'y a pas une seule chose sinon dans toi. Et, en vérité, celui que tu manifestes (les prophètes passés, présents et futurs et moi-même) vient de toi, et les preuves qui te concernent, certainement tu les enseignes par ta faveur, et les paroles que tu ne veux pas dire ne se retrouveront qu'au jour de la consommation finale (du monde). Ce qui est dans l'Exposition, c'est jusque-là seulement que nous buvons le lait de la mamelle[2]. En vérité, toi, pour le signe de ta main, certes, tu es le glorifié dans ton signe[3].

non plus que l'idée qu'elle exprime, par les Grecs. Elle se trouve fréquemment employée dans les textes cunéiformes et rendue par le même mot qu'on voit ici : *abhy*. Elle est parfaitement chaldéenne d'origine; mais, pour nous, le dogme qu'elle expose nous est surtout familier par l'adoption qu'en a faite Platon.

1. Le nom d'Aly se trouve ici pour donner satisfaction aux néophytes persans. Du reste, les Bâbys conservent, du moins dans les rangs inférieurs, beaucoup de partialité pour le nom et la mémoire du héros et du saint national, bien que la nouvelle religion ne fonde plus rien sur lui. Outre ces motifs, qui ont fait placer ici son nom, non pas comme dénomination, mais comme qualificatif, il y a aussi avantage à ce qu'un lecteur musulman, qui trouverait ce livre par hasard, pût se rassurer sur son orthodoxie en y lisant un nom sacré pour lui.

2. C'est tout ce que nous pouvons savoir de la vérité.

3. Tout ce qui est résulte d'un signe de la toute-puissance, et toute chose ainsi créée glorifie Dieu.

Et puisqu'il en est ainsi, en vérité, lui (Dieu), il n'y a pas de doute en lui! Certes, vous (croyants), vous patienterez neuf fois dix ans [1], et alors vous obtiendrez de lui la participation à ce qu'il y a d'excellent en lui [2]. En vérité, toi (Dieu), tu es celui qui distribue la grandeur; et, en vérité, toi, tu égalises toute chose par rapport à toute chose, et rien ne s'égalise avec toi dans les cieux, et rien sur la terre, et rien entre les deux; et, en vérité, toi, tu es le compensateur, le grand, et, en vérité, toi, tu es le souverain maître de toutes choses!

Par Celui que Dieu manifeste (par le Bàb), s'élève et devient insaisissable (pour l'esprit) sa puissance [3]. Lui, il est l'élevé, l'excellent! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le Dieu des dieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus beau des plus beaux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'unique des uniques! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus élevé des plus élevés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le seul des seuls! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'unité des unités! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le principe des principes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le dominateur des dominateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le soutien des soutiens! Assu-

1. Le chiffre 10 représente ici l'unité, et 9 étant un nombre sacré, il est employé dans la multiplication avec l'autre pour représenter la durée de la vie humaine.

2. دان n'est justifié à la place de دون que par la nécessité de former l'assonnance avec فضلاً En outre, دان renferme une antinomie, ce mot voulant dire *excellent,* mais aussi *vil* et *méprisable.* Je me borne à appeler l'attention, une fois pour toutes, sur cette multiplicité dans un même mot de sens très-divers. Il serait trop minutieux de la signaler partout.

3. C'est-à-dire qu'on acquiert la vraie notion de l'immensité incompréhensible, de l'infini absolu de Dieu.

rément, Dieu, en vérité, toi, tu es le juge des juges! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus opulent des plus opulents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le possesseur des possesseurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le maître des maîtres! Assurément, Dieu en vérité, toi, tu es l'éternel des éternels! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le précédent des précédents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le parfait des parfaits! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'exquis des exquis! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus glorieux des plus glorieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es ce qu'il y a de plus proche parmi les plus proches[1]! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus accompli des accomplis! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus inaccessible des inaccessibles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus exalté des exaltés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus merveilleux des merveilleux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus grand des plus grands! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus joyeux des plus joyeux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus lumineux des plus lumineux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus haut des plus hauts! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus souverain des plus souverains! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus aimant des plus aimants! Assurément, Dieu, en vérité, toi tu es le plus secourable des plus secourables! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus saint des plus saints! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus satisfaisant des plus satisfaisants! Assu-

1. Dieu est ce qu'il y a de plus intimement uni à la nature de l'homme et à celle de toute chose, puisque rien de ce qui existe n'est étranger à l'existence divine.

sément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus affectueux des plus affectueux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus noble des plus nobles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus généreux des plus généreux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus magnifique des plus magnifiques! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus grand des plus grands! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus fier des plus fiers! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus élevé des plus élevés! Assurément. Dieu, en vérité, toi, tu es le plus entendu des plus entendus. Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus vu des plus vus[1]! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus attrayant des plus attrayants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'enseignant des enseignants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le premier des premiers! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus fort des plus forts! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus dispos des plus dispos! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus savant des plus savants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus robuste des plus robustes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es plus libéral des plus libéraux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus immuable des plus immuables! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le guide des guides! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le permanent des permanents! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le suprême des suprêmes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus hostile des

1. Tout ce que les sens de l'homme perçoivent n'est que la manifestation de l'existence de Dieu sous différentes apparences. Du reste, les mots *entendu* et *vu* peuvent être remplacés par ceux-ci : « Le plus célèbre des plus célèbres; » et « le plus avisé des plus avisés. » Ce sont là des multiplicités de conceptions qui sont de rigueur dans les écrits du genre de celui-ci.

plus hostiles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus sévère des plus sévères[1]! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus habile des plus habiles! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus victorieux des victorieux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus existant des plus existants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus manifesté des plus manifestés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus intérieur des plus intérieurs[2]! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus agissant des agissants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus retenu des plus retenus! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus affectueux des plus affectueux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus juste des plus justes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus miséricordieux des plus miséricordieux! Assurément Dieu, en vérité, toi, tu es la somme des sommes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus compté des plus comptés[3]! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le protecteur des protecteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus loué des plus loués! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'acquéreur des acquéreurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le créateur des créateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le nourrisseur des nourrisseurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le dispensateur des dispensateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le préservateur des préservateurs! Assurément, Dieu, en

1. Les qualifications d'*hostile*, de *sévère*, ont trait à la réprobation du péché.

2. Dieu est tout ce qui est manifesté; mais, en même temps, ce qu'il y a de plus intime, de plus caché, de plus mystérieux, c'est encore Dieu essentiellement.

3. Ces diverses qualifications ont essentiellement trait à la doctrine des nombres que l'unité divine renferme toute entière en même temps qu'elle se détaille par le calcul infini des manifestations émanées.

vérité, toi, tu es le sauveur des sauveurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le prié des priés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le contemplé des contemplés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le facteur des facteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le formateur des formateurs! Assurément, Dieu, eu vérité, toi, tu es l'attesté des attestés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'aurore des aurores! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'ouverture des ouvertures! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es la suffisance des suffisances! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'isolé des isolés! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es la norme des normes! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le révélateur des révélateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus complet des plus complets! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus nouveau des plus nouveaux! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus bienveillant des plus bienveillants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus riche des plus riches! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es l'explicateur des explicateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le législateur des législateurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le suscitant des suscitants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le protecteur des protecteurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus propice des plus propices! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus favorable des plus favorables! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus subtil des plus subtils! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le plus compatissant des plus compatissants! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le meilleur des meilleurs! Assurément, Dieu, en vérité, toi, tu es le mainteneur des mainteneurs! Assurément, Dieu,

en vérité, toi, tu es le dispensateur des dispensateurs! Assurément, Dieu, tout vient de toi, et nous adorons tout devant toi[1]!

LE LIVRE DES PRÉCEPTES

LA PREMIÈRE UNITÉ[2].

O Lui! au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, nous sommes Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon nous, et, en vérité, il n'y a rien en dehors de moi qui soit ma création[3]. Dis: En vérité, ô ma création, tu es moi! Adorez! (*Dieu parle au Bâb*): En vérité, je t'ai créé et je t'ai maintenu: et je te

1. La plupart des adjectifs contenus dans cette litanie sont susceptibles de prendre des sens différents de ceux qui leur sont attribués ici. Je l'ai déjà indiqué, mais on ne saurait trop insister sur ce point. Plusieurs même contiennent un *ezdad*, ou une antinomie, ce qui est essentiel pour bien établir la valeur du morceau en tant que liturgique et doué, à la récitation, de vertus secrètes et actives.

2. Maintenant commence, à proprement parler, le *Biyyan*, « l'Exposition, » c'est-à-dire le Livre des définitions dogmatiques. Bien que la substance soit une et que le fait de la vie n'appartienne qu'à elle, toutefois on doit la considérer comme divisible, en ce même sens que les chrétiens admettent une sorte de division par trois dans la nature divine. Les Bâbys conçoivent, eux, une division par 19, et ce chiffre sacré, représenté par l'idée de Dieu, se retrouve partout. L'année a 19 mois, le mois 19 jours, le jour 19 heures, etc. Un livre dogmatique d'une aussi haute importance que le livre actuel ne peut manquer d'être divisé en 19 parties, dont, à la vérité, il n'existe que dix, et on en verra la raison. Quoi qu'il en soit, chaque partie est encore divisée en 19 paragraphes. Afin de bien marquer l'importance de l'idée unitaire, chacune de ces parties, dont on a ici la première, s'appelle *unité*, au lieu de s'appeler *chapitre*. Le livre entier est donc composé de 19 *unités*. Mais, encore une fois, ces *unités* sont consubstantielles comme les personnes de la sainte Trinité, et de même que 1 multiplié par 1 donne 1, il n'y a au bout du livre qu'un tout compact. Il résulte encore de là que, s'il faut traduire, comme je viens de le faire, الوحدالاول par *la première unité*, ces deux mots signifient aussi: l'*unité primordiale*, principe essentiel à rappeler au début de l'exposition du dogme bâby.

3. En effet, la création, c'est encore Dieu lui-même.

ferai mourir et je te ferai revivre, et je t'ai envoyé pour porter ma révélation et je t'ai choisi pour me manifester moi-même en lisant (aux hommes), de ma part, les préceptes émanés de moi : Et, certes, tu annonceras tout ce qu'en vérité j'ai créé, conformément à ma loi.

Voilà la voie auguste, avantageuse ! et j'ai créé toutes choses pour toi et j'ai fixé moi-même, pour toi, la souveraineté sur les hommes et j'ai permis que tout homme qui entrerait dans ma maison [1] entrât aussi dans mon unité. Et à celui-là, je lui fais lire l'explication qui est faite par toi.

L'explication qu'en vérité j'ai inspirée ne contient que des paroles véridiques ; c'est le résultat de ma bonté. C'est ainsi, qu'en vérité j'ai révélé l'explication de ma loi et, en vérité, cette loi est celle-ci : que ceux qui l'adoptent sont mes associés, mes serviteurs, les bienheureux.

Et, en vérité, le soleil de mes préceptes vient de moi ! Ils sont destinés à rendre témoignage en toute occasion, qui sera comme un lever de ma loi, tous ceux-là qui sont mes serviteurs, les croyants [2] !

En vérité, nous t'avons créé et toi-même [3] et toutes choses, suivant l'action de la parole; vous êtes le résultat d'une action qui provient de nous. Nous sommes tout puissant !

Je t'ai déterminé, comme étant le premier et le dernier, le manifesté et le caché. Nous sommes savants ! Personne n'a été envoyé relativement à la loi, si ce n'est par rapport à toi [4]. Et il n'a pas été révélé de livre, sinon relativement à toi ! Telle a été la volonté du protecteur, de l'aimé.

Et, en vérité, l'Exposition (de la foi) nous renseigne sur

1. Dans ma loi.

2. Les occasions dont il est question ici se sont déjà présentées sous une forme sanglante, dans le martyre du Bâb et de ses premiers sectateurs.

3. Comme Dieu est tout ce qui existe, et que le Bâb existe, le Bâb est Dieu. Mais il l'est plus excellemment que toutes les autres créatures. C'est une sorte de Boddhisattwa, une incarnation immédiate et ayant conscience d'elle-même. On verra plus bas que cette infusion de la divinité ne se borne pas à une manifestation dans un individu unique.

4. Comme préparation à toi. Les prophètes successifs sont ainsi étroitement liés les uns aux autres, tous précurseurs. Ceci d'ailleurs n'est pas une idée particulière au bâbysme.

toutes choses complétement! Pris en masse, les docteurs sont impuissants à produire quelque chose de comparable à ces préceptes. Elle contient tous nos commandements anciens et nouveaux, de même qu'en vérité, toi, tu es le contenu (le résumé) de toutes nos démonstrations. Tu fais entrer qui tu veux dans le paradis, qui est la sainteté sublime.

Cela (ces préceptes), c'est ce qui devient manifeste dans une apparition complète par l'ordre (divin). Cet ordre vient-il de nous?

Nous sommes ceux qui font les préceptes! Et il n'y a pas de manifestation, quant à la loi, sinon en ce qui est ordonné actuellement et qui est une invitation à notre adresse [1].

En vérité, nous sommes omnipotents sur toute chose et, certainement, nous avons établi les chapitres de cette loi pour donner le nombre de toute chose, comme nombre indicatif des divisions du cercle (mensuel) relativement à la série des jours, afin que ces chapitres servent de *portes* pour faire entrer toute chose dans le paradis sublime et afin de mettre dans tous les nombres l'unité [2], quant à l'imposition de chacune des lettres primitives de Dieu [3], le maître des cieux et le maître de la terre, le maître de toute chose, le maître de ce qui est visible et de ce qui ne l'est pas, le maître des êtres!

Et nous, certainement, nous avons établi dans ce premier paragraphe que, certainement, Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon Lui, le maître de toutes choses, et, en vérité, il n'y a rien en dehors de Lui, et tous, nous l'adorons!

Et, en vérité, la valeur des lettres au nombre de *sept* [4] est la

1. Dans la nouvelle révélation qui vient réformer, compléter et remplacer absolument les anciennes.

Le *nous* s'applique dans tous ces passages à Dieu et à l'humanité pris ensemble.

2. Et afin que tous les nombres possibles contiennent une même unité et soient ainsi concordants en substance.

3. Le mot *wahed*, l'unique, donne, par l'addition numérique des lettres dont il est composé, le chiffre 19, qui, totalisé, produit l'unité fondamentale.

4. Ces sept lettres représentent les sept attributs : 1° de Force; 2° de

porte (*Bâb*) de Dieu relativement à ce qui est dans le domaine des cieux et de la terre et à ce qui est entre les deux. Tout cela obéit aux préceptes de Dieu et est conduit par son action.

Dans tous les paragraphes est l'exposition du nom de Dieu donnée par nous [1] et l'exposition, seule véritable, des lettres composant Dieu, en tant que ces faits ont trait aux individualités qui sont arrivées à l'existence dans les temps qui ont précédé (celui-ci, tels que) Mohammed, l'envoyé de Dieu, et ceux qui furent les martyrs rendant témoignage de Dieu [2]; ceux-là furent les portes (*Bâb*) de la bonne direction et ils ont été créés (à nouveau) pour le progrès dernier que Dieu nous a promis dans le Koran [3], (progrès) par lequel le nombre unique (dix-neuf) se manifeste en l'unité primitive des docteurs qui viennent de nous! En vérité, nous sommes les savants [4]!

Cette unité primitive de l'unité calculée [5] est exposée dans le mois précieux [6]. Certainement nous avons commencé la création du monde dans ce mois et, certes, nous supputons tout à partir (de ce mois); c'est ainsi que nous avons établi les choses; nous sommes omnipotents.

Puissance; 3° de Volonté; 4° d'Action; 5° de Condescendance; 6° de Gloire; 7° de Révélation, ce qui est exprimé par les mots :

مشيّة ارادة قدر قضاء اذن اجل كتاب

Le chiffre 7 est atteint par la somme des lettres formant ces deux noms : *Aly Mohammed*, qui sont ceux du Bâb.

1. Ceci signifie aussi : « Chacun de ces prophètes, chacune de ces « incarnations qui sont ma Porte, mon *Bâb*, viennent aussi révéler aux « hommes l'exposition du nom de Dieu donnée par nous. » Toutes les fois que le mot Bâb reparaît, il y a matière à double sens.

2. C'est-à-dire les Imams et leurs descendants persécutés et martyrisés par les Abbassides. Ceci est une concession à la religion nationale.

3. Les âmes de Mohammed, des martyrs ont revêtu de nouveaux corps et se sont manifestées dans le monde, où elles ont été et sont encore les confesseurs et les docteurs bâbys.

4. C'est-à-dire : ces docteurs sont en fait une incarnation, une émanation de Dieu même.

5. L'unité qui contient toute chose opposée à l'unité qui ne se peut fractionner sans perdre sa matière propre.

6. On verra plus bas les noms des mois.

Et certes, en vérité, tous les nombres sont contenus dans cette unité. Quant on calcule d'après elle, il n'y a pas de divisibilité [1], et il a été dit : Ce (mode de calcul) ne possède pas au complet les lettres de l'unité, dans les anciens préceptes [2] et, certainement, les confesseurs se sont produits dans la proximité de leurs cœurs au-devant de nos mains [3] et on n'a rien vu en eux que l'unité indivisible [4]. C'est ainsi [5] que Dieu explique la valeur de toutes choses dans le Livre [6]. Puissent les hommes rendre grâces pour les jours que leur accorde leur Maître !

O Lui, l'essence absolue [7] !

Cette unité, qui a toujours été et qui est le Seigneur auguste et élevé, est exaltée au sommet suprême ! son nom est antique ! De même la création a toujours été et sera en tous les temps dans l'action de sa puissance. Seigneur auguste et glorieux, il a institué (jadis) des livres et des moyens d'instruction pour ses créatures et il continue à faire de même, et, dans l'année 1270 après l'élection de l'apôtre de Dieu, il a donné dans des livres d'exposition et dans des preuves à l'appui [8], (l'explication de) la nature des sept lettres et il a établi dans l'unité première de l'unité [9], l'unité de substance, d'attribut, d'action et d'adoration, et il a décidé également que l'indicateur de la bonne direction est Celui que Dieu ma-

1. C'est-à-dire qu'on en peut retirer à l'infini des unités entières et complètes, sans lui faire subir aucune diminution ni aucun retranchement.

2. C'est-à-dire que les révélations antérieures comme la Thora, les Psaumes, les Évangiles, le Koran, ne donnent pas toute entière l'explication de la nature divine.

3. Par la vivacité de leur affection pour nous.

4. Leurs enseignements, dans quelque siècle qu'ils se soient produits, ont toujours porté sur l'unité et l'indivisibilité de Dieu.

5. C'est toujours en maintenant ce même principe que Dieu...

6. Dans le livre du Bâb intitulé le *Biyyan* on a « l'explication, » ou plutôt dans le livre actuel, que le Biyyan ne fait que commenter.

7. Ce qui suit est écrit en persan fortement arabisé, non-seulement par la nature des mots, mais par la tendance des formes grammaticales.

8. Ce sont les livres dogmatiques composés jusqu'à l'époque où parut celui-ci.

9. Dans le 1er chapitre du livre.

nifeste et dont le nom est fourni par le calcul des lettres du mot *hyy* (le vivant [1]), et avant l'apparition (de ce personnage), il a fait sortir la nature des sept lettres du sein des lettres primitives [2], dont l'antériorité est comprise dans l'unité même, puis (il faut savoir que) dans la source de cet unique [3] repose l'unique du Koran [4], qui est à la fois manifesté et caché, le premier et le dernier, et (il faut savoir encore que) le document postérieur est (indicatif) de l'essence de l'unique, de même que l'est aussi le document antérieur qui est le Forgân [5]. La différence est celle-ci : que dans l'espace de 1270 ans, la révélation a toujours progressé dans les âmes des prophètes successifs, et à chaque apparition nouvelle (de l'un de ces mandataires divins), les préceptes se sont modelés sur l'état des esprits, et ainsi, cette fois-ci, il s'est manifesté un agrandissement auguste dans la révélation du nom [6] du sage, le dernier venu (*le Bâb*), lequel nom contient l'essence des sept lettres [7]; (et l'agrandissement a eu lieu) parce que celles-ci sont produites (en cette occasion) par l'intermédiaire du nombre des huit unités (appelées) « les miroirs de Dieu [8] ». La force du foyer

1. Ce nouveau prophète ne s'est pas encore manifesté, et lorsque les bâbys veulent en parler, comme son nom est encore inconnu, on le désigne par les mots arabes qui l'indiquent ici : *Men yezher hu Allah*, « Celui que Dieu manifestera. »

2. C'est-à-dire que sept — les sept attributs indiqués plus haut — ont agi en faveur des hommes, depuis bien des siècles, d'une manière proportionnée à l'étendue des révélations successives, et ces sept attributs sont sortis de l'unité représentée par le chiffre 19.

3. Réprésenté par 19.

4. C'est-à-dire que le mot *wahed*, « l'Unique, » si souvent employé par le Koran comme étant l'attribut le plus essentiel de Dieu, n'est pas autre chose que l'expression voilée de ce chiffre 19.

5. Le document postérieur, c'est la révélation bâbye; l'antérieur, c'est la série des livres émanés des anciens prophètes et le Bâb applique à la somme de ces livres le nom commun de Forgân ou *Explication*.

6. Par une tradition judaïque que les musulmans ont conservée, le mot *Ism*, ici employé dans son acception ordinaire « le nom, » signifie les attributs, *sefât*.

7. Les sept lettres fournies par l'addition pure et simple des lettres contenues dans les noms suivants : Aly, Mohammed. Le Bâb réunissait ces deux noms.

8. *Merat oullah*. Les intermédiaires dans lesquels Dieu se reflète et par lesquels nous arrive son image.

d'affection (qui existe dans la nature des sept lettres) est telle que la puissance de rivaliser avec elle n'a été donnée à personne.

Le signe du soleil de l'unité s'absorbe dans l'unité même [1].

Tout homme qui lit le verset : « Dieu atteste qu'en vérité, « Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon Lui, l'auguste, l'aimé ! A « Lui appartiennent les noms excellents, tout ce qui est dans « les cieux et tout ce qui est sur la terre le prie, ainsi que « ce qui est entre les deux ! Il n'y a pas de Dieu sinon Lui, le « vivant, le protecteur, l'Éternel ! » puis, qui (après avoir récité cette formule) ajoute encore cette prière : « O Dieu ! donne le salut à la substance des sept lettres (au Bâb) puis aux lettres du *vivant* (celui qui doit venir après le Bâb), avec la sublimité et la gloire ! » celui-là (qui a proféré ces deux éjaculations) a fait acte de foi à l'Unique (représenté par le nombre dix-neuf).

LA SECONDE UNITÉ [2].

O Lui ! au nom de Dieu, le plus grand, le plus saint ! En vérité, oh ! les lettres *Ra* et *Ba* [3] ! Elles portent témoignage de ceci qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon nous ! Certes ceci est révélé dans le premier paragraphe de la seconde unité : Fais connaître la puissance de ton Seigneur par ses préceptes ! Porte témoignage pour l'indication de l'infini de toutes choses ! Rends l'homme impuissant à rétorquer ou à nier ce qui aura été révélé par une exposition (de notre part) et, en vérité, il est démontré dans ce livre (actuel) tout ce qu'il est désirable de savoir !

1. C'est-à-dire que le Bâb, quelle que soit son importance comme producteur et symbole de la foi, disparaît devant Dieu, le signe s'annihilant devant la chose représentée.

2. Le texte arabe reprend ici.

3. Réunies, ces deux lettres fournissent le mot *rabb*, « le Seigneur, le maître, un des noms suprêmes de Dieu. » Leur valeur numérique est représentée par 202. Et les valeurs numériques de Mohammed et d'Aly, additionnées, donnant 92 pour le premier, et 110 pour le second, on a également 202; ainsi les deux lettres *ra* et *ba* contiennent une des plus hautes appellations de Dieu, laquelle se trouve être identique avec le nom du nouveau prophète.

Dans le second paragraphe (il est dit) : Il n'est pas possible d'être enlacé dans la science de l'Exposition si ce n'est par ton intermédiaire et dans le but que tu sois et la fin et le commencement [1], ou bien en portant témoignage de ce que j'ordonne. En vérité, ceux-là (qui suivent l'une ou l'autre de ces routes) sont ceux qui remportent la victoire.

Dans le troisième paragraphe il est ordonné : Il n'est permis à personne de donner (à mes prescriptions) un autre sens que celui que j'ai donné moi-même. Dis (en conséquence) : Tout ce qu'il y a d'excellent retourne à moi, et hors de moi, (retourne) au mot *néant* [2]. Telle est la science de l'Exposition si vous la connaissez.

Ce qui est excellent (en soi) est défini comme étant ce qui retourne (au monde de) l'atome, dans la science des purs; donc ce qui est en dehors de l'excellent destiné (au monde de) l'atome (c'est-à-dire le mal), porte témoignage dans ce qui est en dehors des bienheureux [3].

En vérité, lisez les enseignements précédents [4] si vous pouvez les comprendre. Tous ces enseignements sont l'image de celui-ci, si vous le comprenez ! Tout cela c'est le nom saint produit par une nouvelle évolution, en vérité, vous en êtes les témoins ! Cette nouvelle évolution sera marquée par l'avénement de « Celui que Dieu manifestera [5]; » au temps que Dieu voudra, vous en acquerrez la certitude.

1. C'est-à-dire, que Dieu soit l'objet principal ou même unique de l'examen et de l'étude. Mais, dans l'idée que les bâbys se font de Dieu, il est clair qu'il s'agit ici de l'ensemble des êtres.

2. Il faut comprendre ici non-seulement le néant absolu, mais l'erreur et l'hérésie, qui en sont les représentants intellectuels.

3. En croyant que ce qui est en dehors des Bienheureux est certainement le mal, par cela seul on conçoit que ce qui est en dehors d'eux n'a rien à faire avec l'excellent ni avec sa destinée qui est de retourner à l'indivisibilié.

4. Ces enseignements précédents sont les livres usités, la Thora, les Psaumes, l'Évangile, le Koran.

5. Le Bâb étant « Celui que Dieu manifeste », l'Émanation qui viendra après lui sera « Celui que Dieu manifestera. » Il y aura toujours, dans le monde, de pareilles incarnations et il y en a toujours eu. Seulement, elles sont de deux sortes : celles qui continuent et maintiennent une phase de la révélation; celles qui en commencent une autre. Jésus, Mahomet, le Bâb et « Celui que Dieu manifestera, » sont de ces dernières.

Ensuite, dans le quatrième paragraphe, il est dit : Nous n'avons rien abrogé dans le livre (actuel); (exécutez les anciens commandements) si vous croyez à « Celui que Dieu manifestera ».

Ensuite, dans le cinquième paragraphe, il est dit : Il n'a été révélé aucune parole dans l'Exposition (de la foi), sans que (cette parole) ait en elle l'esprit (divin). Vous vous attacherez douloureusement à la science profonde. Vous vous amusez maintenant à la science superficielle. En vérité, vous étudiez ce qui est vain [1]. Certainement vous finirez par comprendre la manifestation de Dieu, si vous êtes clairvoyants; et si vous lisez (avec intelligence) les choses incontestables, certainement vous les accepterez. Voilà ce qui est manifesté de la part de Dieu, si vous le voulez saisir!

En vérité, la première des douceurs, c'est que vous lisiez avec la permission de Dieu (les préceptes actuels). Tous les mots (employés ici) s'y adressent. Soyez intelligents et ne dites pas : « Il n'y a pas de Dieu, sinon Dieu ! » jusqu'à ce que vous soyez parvenus au ciel de la lumière des choses incontestables. Telle est la condition que Dieu vous a imposée et telle est la marque de faveur que Dieu donne à ceux qui s'approchent de lui [2]!

Ensuite, dans le sixième paragraphe, il est dit : Nous n'avons pas révélé l'explication de ce qui est excellent dans notre exposition, sinon en vue de « Celui qui sera manifesté au jour du jugement » pour me servir de signe. Puissiez-vous vous réfugier vers lui! Et nous n'avons pas fait l'explication de ce qui est en dehors de l'excellent (du mal) sinon pour ceux qui ne le suivent pas. Certainement ceux-là ne sont pas les

1. La théologie musulmane. La science profonde ou comme il est dit dans le texte, la science lointaine, c'est la critique et l'analyse bâbyes.

2. Les bâbys font ici une déclaration directement opposée à celle des musulmans. Ils affirment qu'il n'est pas permis de se servir de la profession de foi unitaire, tant qu'on n'en a pas compris la portée. Les musulmans, au contraire, sont d'avis que l'énonciation seule de la formule est bonne et méritoire, qu'on la comprenne ou non, et ils poussent ce principe jusqu'à déclarer converti tout homme qui, fortuitement, sans en avoir conscience, en état d'ivresse ou même en songe, aura prononcé les paroles sacramentelles.

serviteurs (de Dieu), jusqu'au moment où nous avons décidé qu'ils le deviennent. Et, assurément, c'est de la même façon que nous avons révélé le Koran; mais il y a un voile (épais) entre vous et (la compréhension de) mon intention.

C'est pourquoi les huit unités forment un cycle de nuits et de jours par rapport à ceci (le livre des préceptes), et vous êtes envers ce (livre) dans l'adoration aussitôt que vous reconnaissez l'unité [1].

Voilà (quelle sera) la mesure (exacte) de la bonne direction dans (la mise en pratique) de l'Exposition, si vous lui consacrez votre foi jusqu'au temps où se lèvera le soleil sublime [2]! et cela est (ainsi)! et, « Celui que Dieu manifestera,» si vous suivez ses voies (alors), certainement, vous serez croyants et vous demeurerez éternellement dans la satisfaction, et sinon, vous serez effacés.

Ensuite le septième paragraphe dit : Le jour du jugement sur lequel vous portez votre réflexion (a commencé) du moment où s'est levé le soleil de grand prix [3] et il durera jusqu'au moment où il (ce soleil) se couchera (jusqu'à la mort du Bâb). (Ces jours) auront (composé) l'excellent (tel qu'il est défini) par le livre de Dieu (le présent livre [4]) (en contraste) avec les nuits (qui suivront le temps de la mort du Bâb, temps de ténèbres spirituelles), si vous le jugez (comme il convient). Dieu n'a pas créé quoi que ce soit, si ce n'est, en vérité, pour ce jour, où toutes choses arriveront à la satisfaction de Dieu. Alors vous opérerez la réunion avec Lui!

Et, au jour du jugement, on contemplera (la réunion à Dieu) et cela, d'une manière évidente. Et, en vérité, attendez! Et, en vérité, nous, nous attendons! Mais vous, opérez en vue de Dieu.

1. C'est parce que vous avez peine à saisir la vérité que les nuits et les jours, c'est-à-dire l'enchaînement des temps, s'est allongé avant que vous ayez été en état de comprendre les préceptes actuellement révélés; mais aussitôt que vous arrivez à saisir la véritable nature, le sens exact de l'unité divine, alors vous en êtes les serviteurs de fait et réellement, et non plus fictivement, comme au temps où vous n'en aviez pas la connaissance.

2. Où paraîtra « Celui que Dieu manifestera. »

3. C'est Aly-Mohammed, le Bâb, ou Hezret Alâ.

4. Voir ci-dessus le troisième paragraphe.

Et, certainement, en vérité, le jour du jugement[1] est proche, et, en vérité, vous, vous êtes sans connaître le jour (précis).

Et celui qui unit sa nature à la mienne, assurément nous le ferons jouir de tout ce qui peut rendre quelqu'un content d'un autre, et, certes, il vous faut apprendre (à connaître) le dernier mot. Dès lors vous saurez le terme (de la foi[2]).

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : En vérité, la mort commande sur toute chose, par suite de ma manifestation et (en conséquence) de ce que les hommes n'ont pas eu pour moi (tout l'amour) nécessaire, et je ne créerai pas mon œuvre (à nouveau). En vérité, c'est cette conclusion qui vous sera bonne et qui vous enlève au feu (pour vous porter) à la lumière. Elle constitue le grand équateur, si vous la considérez bien[3]. Elle est la mort dans la vie[4], et, assurément, la vérité (ou Dieu) sera certainement en elle, et, certes, la mort du corps est l'image de cette mort (à l'erreur). Quand vous serez tous parvenus à la vie (éternelle), certainement vous le verrez !

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : En vérité, la lettre *Syn*[5] et tout ce qui croit en elle, tous renaîtront au jour du

1. On peut traduire aussi : « l'évènement merveilleux » et « l'abaissement » de toute chose qui fait pressentir la fin.

2. « Ce dernier mot, » qui est le dix-huitième des nombres compris dans le mot *hyy*, et qui indique, par conséquent, le dernier des Impeccables purs est considéré comme désignant Hadjy Mohammed-Aly Balfouroushy, surnommé *Goddous*, « le Saint. » C'était un des lieutenants du Bâb.

3. La mort, la conclusion dont il est ici parlé, n'est pas la mort ordinaire. C'est la mort finale, terminant la série des morts temporaires et aboutissant au jugement définitif. Après elle, point de retour à un mode temporaire d'existence, à cette existence actuelle, abolie pour toujours.

4. C'est-à-dire le détachement absolu de tous les vices et de toutes les imperfections qui arrêtent l'homme dans son essor vers Dieu.

5. La lettre *syn* ou *S*, est la plus considérable des lettres de lumière comme étant la clef de plusieurs mots d'une signification auguste, tels que, par exemple, *selam*, « le salut. » Si l'on entre plus à fond dans la valeur qui lui est propre, on y trouve encore plus de motifs de vénération. Le nom de la lettre étant composé des trois valeurs numériques *s*, *y*, *n*, vaut « 361 » et la définition de la nature de Mahomet

jugement. Dis : En vérité, cela est certainement la vérité, et il n'y a pas de doute en elle! Et, certes, Elle (la lettre *Syn*, la série des prophètes) renaîtra dans ce que le Point annoncera[1]. Cela s'exécutera par la vertu du protecteur, de l'Éternel!

Ensuite le dixième paragraphe dit : Le serviteur (de Dieu, le prophète Mohammed) n'a pas élevé d'interrogation au sujet de ce qui est manifesté (dans le présent livre). Cela n'a pas été demandé dans le Koran. Pour vous (qui vivez actuellement), reconnaissez la vérité! (Le Koran) est la parole de l'Ange (parlant) de la part de Dieu, si vous avez confiance dans les préceptes de la religion. Ici se trouvent (déjà) les commandements de « Celui que Dieu manifestera. » Dès lors, l'ombre du neuvième chapitre et l'ombre du dixième, rapprochez-les (ces chapitres, l'un de l'autre, de façon à les concilier et à les comprendre l'un par l'autre).

Ensuite le premier après le dixième paragraphe dit : En vérité, la résurrection finale est comme le tombeau : la vérité, c'est que Dieu ressuscitera tout ce qui sera de l'espèce des vivants que Dieu avait créés. Il les ressuscitera fidèles (aux préceptes de) leurs prophètes (respectifs). De même que vous, au jour du jugement vous ressusciterez dans la foi que « Celui que Dieu manifestera » vous aura donnée[2].

étant : *Wahed wahed*, l'unité de l'unité, on retrouve le même nombre 361. Mais c'est précisément ce que vaut l'appellation : *Men yezher-hu Allah*, « Celui que Dieu manifestera, » qui donne aussi 361. Il s'ensuit que la lettre *Syn*, en raison de sa valeur numérique, est essentiellement unie à la notion de la nature prophétique. *Syn* veut donc dire ici le *Bâb* ou, pour mieux dire, la série de tous les prophètes.

1. Le Point, c'est « Celui que Dieu manifestera » et qui apportera le point, la conclusion finale de toutes les révélations. Cette expression dernière de la vérité contiendra, elle, la somme de toutes les vérités précédemment dévoilées d'une manière incomplète et c'est ainsi que le Bâb annonce qu'elles renaîtront toutes en elle. Ainsi elle comprendra à la fois la Thora, les Psaumes, l'Évangile, le Koran et les manifestera de nouveau en y ajoutant ce qui leur manquait.

2. Cet état des âmes ressuscitées étant encore un état d'obscurité, d'impuissance spirituelle, est, en effet, comparable à l'inertie du tombeau, car toutes les révélations imparfaites dont les hommes auront conservé les préceptes, ne seront que ténèbres en comparaison de cette vive lumière que la révélation finale fera immédiatement éclater.

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième dit : Telle est l'explication du chemin de la vérité, et certainement, vous êtes en discussion sur ce sujet. La solution dépend de « Celui que Dieu manifestera. » Quand vous serez arrivés au jour de sa manifestation, vous serez éclairés par lui. Dis (toi, qui es le Bâb) : Tous ceux qui étaient avant moi ont attendu mon jour. Lorsque j'aurai été manifesté, j'établirai ce qui sera leur religion. Puis, alors, vous serez tous instruits du chemin (qu'il faut suivre). Cela est l'indication utile pour eux dans (la poursuite de) la vérité, si vous voyez juste.

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième dit : L'explication de la balance[1]. C'est le souffle de « Celui que Dieu manifestera. » La vérité sera victorieuse par son moyen, comme ce qui remporte la victoire sur l'ombre au moyen du soleil et après le coucher[2] ; certainement vous serez à la hauteur de l'Exposition (de la foi) et (de la conviction) des martyrs, si vous tenez compte de la balance[3].

Le quatrième paragraphe après le dixième, c'est l'explication de la supputation. De même que la balance, c'est la vérité : ainsi que tout ce qui est révélé dans l'Exposition (de la foi), (de même la supputation) c'est ce dont Dieu demande compte à l'homme et à toutes choses. O mes serviteurs, craignez !

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième : — En vérité, le Livre de Dieu provient de la vérité (même), c'est-à-dire de la parole de Dieu par (l'intermédiaire de) ma langue, si vous avez foi en la vérité !

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième : — En vé-

1. Ce mot *Balance* indique la juste mesure d'attention que l'on donne du fond de l'âme aux enseignements religieux, en prenant soin de ne pas laisser les mauvaises passions ou la légèreté naturelle l'emporter sur le poids que doit avoir la sagesse. Alors, il est évident que le croyant ne peut avoir l'attention requise que par la grâce ; c'est donc de la grâce qu'il s'agit ici.

2. Après la mort du Bâb.

3. C'est-à-dire que, lorsque la mort du Bâb vous aura fait perdre les avantages de son enseignement, vous n'en resterez pas moins aussi éclairés et aussi fermes dans la foi que le requièrent les préceptes et que le montre le dévouement des martyrs, si vous ne négligez pas ce qu'il faut pour conserver la grâce.

rité, le paradis, c'est l'amour de Dieu, puis, sa satisfaction, et, certes, cela est la vérité sans égale ! Certes, nous, nous serons à perpétuité dans elle ! Celui qui se reporte à ce qui est dans le paradis, celui-là est celui qui se reporte à « Celui que Dieu manifestera. » Et, donc, est-ce que vous n'entrerez pas dans le paradis? Et, certes, le feu (de l'amour), avant qu'il soit métamorphosé en la lumière du feu de Dieu, c'est-à-dire en « Celui que Dieu manifestera, » avant que ce (dernier) ne vous ait inspiré son souffle, entrez dans ce feu ! Et, certes, ce feu de l'amour est dans la vérité ! Il n'y a rien d'égal à lui, si vous êtes une fois entrés en lui, c'est que vous considérez toute son excellence !

Ensuite le septième paragraphe après le dixième : — L'explication du feu que je n'aimerai jamais, c'est l'explication de celui qui ne croit pas en « Celui que Dieu manifestera, » c'est-à-dire celui qui n'a pas cru précédemment. Celui qui se rapproche de ce (dernier) ne se rapproche pas du feu (de l'amour). En vérité, ô mes serviteurs, craignez !

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième : — L'heure dans laquelle Dieu donnera des explications par sa parole (l'heure du jugement), si cela lui plaît, certainement ayez y foi !

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième : — Je n'ai pas révélé, dans l'Exposition, le jardin de la nature de la sublimité (la nature de Dieu) ; (j'en ai laissé le soin) au temps de « Celui que Dieu manifestera. » Puissiez-vous croire à ses préceptes !

LA TROISIÈME UNITÉ.

O Dieu ! au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint ! En vérité, moi, je suis Dieu ! Il n'y a pas de Dieu, excepté moi, et, en vérité, ce qui est en dehors de moi, c'est ma création. Si elle suit la bonne direction, dans ma direction, elle devient comme le miroir dans lequel est perçu le soleil de ton ascension[1]. Voilà ma création ! dis : En vérité, ô ma création, tu viens de moi ; dès lors, adore !

1. Dieu parle ici au Bâb.

Et, certes, le premier paragraphe de la troisième Unité, soyez convaincus de ce qu'il contient. Tout ce qui porte le nom d'une chose m'appartient, et ce que tu possèdes, cela est ce qui est à moi! Dis : En vérité, ô ma création, dans la dernière manifestation (au jour du jugement dernier), tu posséderas de mon bien donné par moi.

Ensuite le deuxième paragraphe (dit) : Ce que je dis c'est la vérité ! Je crée par son moyen tout ce que je veux! Certes, la vérité sort de la vérité, et, certes, ce qui est en dehors de la vérité est en dehors de ma parole, c'est-à-dire en dehors de ce que tu annonces. Dès lors, tout ce qui est erreur et tout ce qui est certitude, existe assurément à l'état manifeste par ce que tu dis. Dis : En vérité, ô mes serviteurs, adorez!

Ensuite le troisième paragraphe (dit) : Lorsque nous te ferons comparaître au jour du jugement, alors, dans ce que nous avions révélé auparavant (avant ta mission), nous rejetterons encore ce que nous avions révélé précédemment, au temps où tu as reçu la permission (d'enseigner), et, en vérité, nous sommes le patient[1].

Ensuite le quatrième paragraphe dit : Nous ne t'avons rien révélé pour ceux qui t'ont précédé (les prophètes antérieurs), et rends grâce (du surcroît de faveur que tu as eu de plus qu'eux). En vérité, l'avantage que nous t'avons accordé en plus est comme l'avantage du Koran sur l'Évangile, c'est-à-dire l'avantage de Mohammed à l'égard de Jésus. Dis : En vérité, ô mes serviteurs! attendez (patiemment) ma manifestation dans le dernier jour.

Ensuite le cinquième paragraphe (dit) : En vérité, les tombes de l'Unique[2] se lèveront lorsque nous appellerons (toute chose) au jour de ma manifestation. Alors vous reviendrez à moi. Certainement elles se sont levées autrefois en moi[3]. En vérité, ô mes serviteurs, vous reviendrez à moi!

1. Nous saurons attendre jusqu'à la fin des temps pour faire connaître la vérité toute entière.

2. Des dix-neuf impeccables qui composent l'Unique.

3. C'est-à-dire que les dix-huit disciples et le Bâb n'ont jamais été morts dans la pensée de Dieu.

Ensuite le sixième paragraphe (dit) : Tout ce qui porte le nom d'une chose quelconque, cela n'est pas en dehors de la création, et il n'y a pas de tiers entre cela et moi. Dis : Certes, je suis la vérité! et, certes, il n'y a hors de moi, assurément, que la création! Donc, en vérité, ô mes serviteurs, vous verrez ma manifestation dans le dernier jour.

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Jamais on ne me contemplera tout entier jusqu'à ce qu'on m'ait vu (au jour du jugement), et toutes les explications que j'ai révélées à ceux qui sont en rapport avec moi[1], cela a lieu de même entre toi et les prophètes qui t'ont précédé ou qui te suivront[2]. Dis : Ce sera là le plus auguste des paradis, si vous contemplez Dieu, après (avoir compris) son explication. Dis : N'attendez aucune chose pour l'amour de moi, si ce n'est après que vous aurez aperçu que ce qui est en cette chose tourne à ma satisfaction. En vérité, ô vous qui m'aimez, adressez tous vos désirs vers « Celui que je manifesterai[3], » dans la vie[4].

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : En vérité, tout ce que nous avons créé de toutes choses est (défini) dans cette explication. Attachez-vous à l'étudier.

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Ce qui est dans cette explication, certes, a été révélé dans les (dix-neuf) personnes de l'Unité. Il vous faut lire ces préceptes : Dieu atteste qu'en vérité, lui, il n'y a pas de Dieu, sinon lui, le miséricordieux, le seigneur du trône, le sublime! Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, le protecteur, l'Éternel! Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, le roi, le souverain, le tout-puissant, le manifesté, l'incomparable, le grand! A lui appartiennent les noms de la

1. C'est ce que les Sunnites rendent par le mot *lega*. Les bâbys ont adopté la même expression; il s'agit des prophètes qui jouissent de l'entretien de Dieu et sont en contact avec sa nature.

2. C'est-à-dire que la révélation que Dieu fera de sa nature, bien que de plus en plus étendue à mesure que les temps passeront, ne sera jamais complète jusqu'au jour du jugement.

3. L'homme ne doit accorder son attention et ses désirs qu'à ce qui plaît à Dieu, et ce qui lui plaît, c'est la foi que le Bâb vient annoncer.

4. Cela signifie, à la fois que Dieu manifestera son mandataire en lui faisant revêtir les formes de la vie, et aussi qu'il lui donnera le caactère dont il sera revêtu en lui conférant la valeur numérique du mot *hyy*, la vie, valeur que l'on a vue plus haut.

perfection, à lui, adressent leurs prières tout ce qui est dans les Cieux et sur la terre et tout ce qui est entre les deux. Dis : Gloire à lui! Il n'a pas de compagnons comme vous lui en attribuez. Dieu, il n'y a pas de Dieu sinon lui, le vrai, le savant, l'immuable, l'omnipotent! A' lui appartiennent les noms de la perfection! Tout ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre se prosterne devant lui, ainsi que ce qui est entre les deux! Il est le sublime, le chéri[1]!

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : Ce qui est dans le (présent) chapitre se concentre dans le verset (qui suit) : Vous êtes le nombre de toutes choses[2]. Lorsque vous réunissez en un l'âme et le souffle (lorsque vous vous absorbez dans une méditation profonde), lisez et ne soyez pas muets[3]; ensuite réfléchissez. Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon Lui! De Lui vient l'action créatrice et le décret (créateur). Il donne la vie et il donne la mort. Puis il donne de nouveau la vie. Et en vérité, Lui, c'est Lui le vivant! Il ne meurt pas. L'empire de toutes choses est dans son poing. Il crée ce qu'il veut par ses décrets. En vérité, Lui, il est omnipotent!

Ensuite le premier paragraphe après le dixième : Ce qui a été révélé dans ce (livre), au premier verset, (c'est-à-dire) : « Au nom de Dieu le très-grand, le très-saint », considérez-le comme produisant les lettres de l'Unique.

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit) (au sujet de) ce qui est rapporté ici, considérez la première lettre comme correspondant au Point[4]. Celui-ci est « Celui que Dieu manifestera. » Les Lettres de la vie sont, à l'égard de ce dernier, comme un miroir à l'égard du soleil. Ainsi, occupez-vous (de même) à réfléchir en vous tous les attributs

1. Il y a, dans cette série de noms divins, dix-neuf noms qui correspondent aux dix-neuf personnes saintes formant l'Unité.

2. Ceci s'adresse à l'unité formée de dix-neuf.

3. C'est-à-dire ne négligez pas de lire constamment et de faire parler votre esprit.

4. Le Point, c'est Dieu; c'est le principe de toutes choses incarné dans tous les prophètes, partant dans le Bâb. Ainsi, le Bâb est le point dans les dix-neuf, ce qu'étaient Moïse, Jésus, Mahomet, ce que sera aussi « Celui que Dieu manifestera. »

et toutes les qualités qui dépendent de lui (Celui que Dieu manifestera), afin d'en avoir une appréciation parfaite (quant à leur nombre de dix-neuf et aux particularités qui s'y rattachent). C'est là l'essence de l'explication. Celle-ci expose la nature de « Celui que Dieu manifestera, » d'après ce qu'est celle de son Seigneur, afin que vous la compreniez : En vérité, moi, je suis Dieu. Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le roi, le manifesté, le souverain. Dis : Ce qui est en dehors de moi, c'est ma création. Que tous m'adorent ! Dis : Dieu est mon maître ; et vous, en vérité, ne donnez en aucune chose d'associé à Dieu, votre Seigneur, et n'adressez vos prières à personne sinon à Dieu, votre Seigneur, le miséricordieux !

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Ne cherchez pas à connaître le commencement et la fin, si ce n'est par le moyen du Livre[1], et, certainement, restez tranquilles tous et chacun chez vous[2]. Puissiez-vous être modérés !

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, apprenez par cœur tout ce qui est révélé dans cette Exposition. Donnez-lui une forme (matérielle) pareille à une façon de tableau très-soigné. Ne l'écrivez pas d'une autre façon que celle qui lui convient ; puis garantissez (le volume ainsi produit) par une reliure excellente. Et qui que ce soit qui en parlera avec des expressions en dehors de la convenance et du respect, le voile tombera sur lui. Ne soyez pas du nombre de ceux pour qui le voile existe[3] !

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Si vous croyez en Celui que je manifesterai au jour du jugement, alors, en vérité, vous avez été avec moi et pour moi dans toutes vos existences (successives) ; vous (y) avez été des croyants, et, s'il n'en est pas ainsi, demandez pardon à Dieu ! Dès lors, repentez-vous (de vos erreurs) !

1. C'est-à-dire : Ne demandez pas à Dieu d'autres explications que celles qui sont dans le livre actuel, et ne sollicitez pas d'autres preuves que celles qu'il vous y donne. Par exemple, ne cherchez pas à obtenir des miracles.

2. Ne vous agitez pas pour satisfaire une curiosité inutile et prohibée.

3. Un voile tombera entre le coupable et la compréhension du Livre. Il n'y pourra rien saisir.

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne faites rien que suivant ce que nous vous avons révélé, et n'ordonnez rien que dans la même (limite). Dis : En vérité, Lui, il est le soleil[1]. En vérité, Il vous détermine (tels que vous devez être) ainsi que vos actions. (Celles-ci) sont comme des miroirs où l'on voit ce que vous aimez. (En suivant la règle tracée ici), vous vous trouverez conversant avec la vérité.

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : N'écrivez pas mes signes sinon de la plus belle écriture en tant qu'il est en votre pouvoir, et si, eu égard à un seul (écrivain), il y a une lettre qui ne soit pas de la plus belle écriture, (alors) relativement à lui, son travail est perdu[2]. (Il en est ainsi pour tout le monde), excepté pour les enfants, pendant le temps qu'ils apprennent (à l'école).

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : A celui qui veut écrire la parole de Dieu, dis : Exécute d'abord pour toi-même un exemplaire excellent[3]. Ensuite, donne (une copie) à qui tu voudras, et cela, certainement, c'est la mesure exacte de la vérité.

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, dépensez du bien (que vous tenez) de moi (au profit) de ce qui a été révélé par rapport à moi, dans la proportion où vous le pourrez faire. C'est pourquoi il t'a été révélé ce que vous devez (exécuter). Si vous trouvez quelqu'un dont l'écriture ait une valeur égale à celle de la terre entière et de ce qui est dessus, certes, donnez-lui (tout cela), afin qu'il écrive les noms : le Secourable, l'Éternel (et ceux qui suivent). Et tout ce que je vous ai ordonné, au

1. Le Bâb est le soleil.

2. Dans toutes les religions, dans le christianisme même, avant l'invention de l'imprimerie, copier les livres saints constitue une bonne œuvre. Le Bâb dit ici que, si une copie est défectueuse, même d'une seule et unique lettre, le copiste perdra tout le mérite qu'il aurait acquis sans cela. Ce précepte, très-sage, est malheureusement très-mal suivi dans l'état actuel de persécution et de trouble. J'ai eu dans les mains des copies où les interprètes bâbys eux-mêmes ne pouvaient voir le texte, à travers les lettres incorrectes et les fautes, que parce qu'ils le savaient par cœur.

3. Cette règle existe aussi chez les juifs.

sujet de l'excellence de l'écriture, ne saurait jamais être que pour la meilleure compréhension des âmes (du sens des mots), c'est-à-dire pour vos enfants (vos œuvres). Ensuite, certainement, vous serez réunis parmi les comptés (ceux qui font partie du compte des élus). Dès lors, rendez-moi grâces!

LA QUATRIÈME UNITÉ.

Le premier paragraphe de la quatrième unité (dit) : O Dieu! Au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, je suis, moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le plus sublime de ce qu'il y a de plus sublime! En vérité, je t'ai créé et j'ai déterminé pour toi deux emplois : c'est-à-dire un emploi suivant lequel tu ne verras jamais en lui (en cet emploi) que moi-même, et, par cet emploi, tu raisonneras sur moi de cette manière-ci : En vérité, je suis moi! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le Seigneur des mondes[1]! — Par l'autre emploi, tu me prieras et tu me rendras grâces, et tu me loueras, et tu m'adoreras, et tu seras, à mon égard, du nombre de ceux qui se prosternent. Voilà le premier paragraphe de la quatrième Unité.

Ensuite je passe au deuxième : Dis : Celui qui rentre en moi rentre en Dieu, mon Seigneur, et celui qui ne rentre pas en moi ne rentre jamais en Dieu. Dès lors, rapportez à sa considération ce commandement, que vous recevez ici[2].

Ensuite, dans le troisième paragraphe, (il est dit) : Je ne dois pas être adoré (comme je le suis par) ceux qui m'adorent suivant un (autre) commencement[3]. C'est-à-dire que l'espèce de ton commencement était décrétée pour le temps qui a précédé et pour celui qui a suivi ta manifestation, dès

1. C'est-à-dire : pensant de Dieu ce qu'il pense, lorsqu'il dit de luimême : En vérité, je suis moi! il n'y a pas de Dieu, etc.

2. C'est-à-dire: Pensez que cet ordre a été donné relativement à lui.

3. Ce que le Bâb entend ici par commencement, *bedà*, c'est la règle, ce sont les préceptes d'un culte particulier, fixés par Dieu avant même l'apparition, la manifestation de ce culte. Le Bâb dit ici qu'il ne faut plus adorer Dieu d'après les institutions des prophètes précédents, mais d'après celles qu'il apporte et qui étaient décrétées alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère, et arrêtées dans leurs vérité éternelle.

l'époque où tu étais confiné dans le ventre de ta mère. Si tu ne t'y étais jamais remué (dans le ventre de ta mère), en vertu de cette possibilité de mouvement (que tu as eue)[1], tu ne serais pas parvenu à mon commencement[2], et, en vérité, toi, tu es unique[3]. Je n'ai créé, par rapport à toi, rien de comparable, ni d'égal, ni de semblable, ni de symétrique, ni de pareil. C'est ainsi que je crée ce que je veux, et, en vérité, moi, je suis moi, le tout-puissant, le savant !

Ensuite, dans le quatrième paragraphe, (il est dit) : En vérité, j'ai créé l'essence de toutes choses (de manière à la résumer) dans la forme de l'homme, et j'ai déterminé toute nature de formes) dans « Celui que je manifesterai. » Dis : En vérité, moi (le Bâb), je suis le premier d'entre vous, extrait de vous-mêmes, par rapport à vous ! En vérité, ô mes serviteurs, attendez votre supérieur[4] !

Ensuite, dans le cinquième paragraphe, (il est dit) : Tous les cycles de préceptes sont des (commandements) d'amour (aboutissant) à moi. En vérité, ils prescrivent mon adoration. Dis : O vous, femmes et hommes, attendez « Celui que je manifesterai. » Celui-là est votre bien-aimé. Tous, dans les nuits et dans les jours, vous le désirez.

Ensuite, dans le sixième paragraphe, (il est dit) : En vérité, ne demandez pas (à comprendre) ce que je fais, et tout provient de mon unité (d'essence), et « Celui que je manifesterai, » interrogez-le. Et j'ai déterminé « Celui que je manifesterai » pour être votre gardien. Dis : Si vous interrogez (le Bâb) sur ce qu'il fait, comment croirez-vous en moi (Dieu)? Et, en vérité, lui, certainement, il vous interrogera sur toutes choses, et ne répondez que la vérité.

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Toutes choses ont leur commencement en moi : vous l'avez. Et toutes choses sont en toi ; certes, elles reviendront à moi.

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Tout ce qui est dans

1. Si tu n'avais jamais eu la vie qui t'a fait trouver le mouvement dans le ventre de ta mère.

2. Tu n'aurais jamais pu être l'intermédiaire de la révélation actuelle, qui ne pouvait avoir lieu sans ton incarnation.

3. Aucun prophète n'aurait pu te suppléer.

4. Celui que Dieu manifestera.

tes préceptes et qui a été révélé par rapport à toi a la puissance de créer, de sustenter, puis de faire mourir et de rappeler à la vie[1].

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui s'élève par l'effet de cette Explication devient un roi. Il est le gardien de toute ma puissance. Dis : Détermine donc pour moi, ô Dieu, (que je sois) celui qui est le plus puissant des puissants ! Certainement (vous bâbys) écrivez son nom[2] et ce qu'il fait; certainement je vous en récompenserai lorsque vous retournerez à moi (en vous rendant) très-supérieurs à ce que vous étiez parmi mes ouvriers, et, certainement, vous guiderez, au jour de la manifestation du jugement dernier, (les troupes de mes) fidèles, afin que la récompense soit donnée suivant la justice. Certainement, nous avons établi que tous ceux qui coopèrent à cette (œuvre actuelle) sont des croyants.

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : N'enseignez que ce qui a été révélé dans cette Explication ou ce qui est composé à son sujet, suivant la science (numérique et alphabétique) des lettres, et (enfin), ce qui résulte de la connaissance de cette Explication. Dis : En vérité, ô mes serviteurs, soyez retenus et n'inventez rien ! (n'ajoutez rien de votre crû à ce qui est dans l'Explication). Puis apprenez par cœur (la doctrine) et répandez-(la).

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ne transgressez pas les limites et ne donnez pas d'affliction (à ceux qui) suivent les règles de l'Explication, et n'attristez personne, et, certes, c'est là la plus grande des prescriptions. Puissiez-vous ne pas être attristés par « Celui que je manifesterai, » et quiconque sort de la limite (tracée ici), « Celui que je manifesterai » ne jugera pas qu'il soit dans la droite voie, et nul ne sera considéré comme étant dans la droite voie, si ce n'est celui que « Celui que je mani-

1. Ceci doit s'entendre non-seulement dans le sens mystique et intellectuel, mais aussi dans le sens talismanique.

2. Le nom du Bâb. Il y a dans le texte *votre nom*, parce que le nom du prophète est pris pour celui de toute la réunion des fidèles, et réciproquement. C'est un usage très-général en Asie.

festerai » y conduira. Dis : En vérité, ô vous qui êtes dans la droite voie, marchez avec fermeté dans ma voie!

Ensuite le deuxième paragraphe après le commencement du dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, délaissez les sanctuaires de la terre[1], et ce qu'ils ont (de gloire, d'honneurs), transportez-le à l'Unique[2].

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, magnifiez les demeures de l'Unique en tant que vous le pourrez!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, si vous cherchez protection près de ces sanctuaires, il convient que vous soyez respectés par les hommes, et que ceux-ci n'exercent pas de pouvoir sur vous (tant que vous occuperez de tels asiles[3]). Ceci est afin que vous soyez protégés au jour du jugement par ceux-là qui seront suscités hors de leurs tombeaux, et les choses ne se passeront pas comme aujourd'hui ; vous serez efficacement protégés par eux, et vous opérerez par leur moyen, quand seront brisés les cieux et la terre et ce qui est entre les deux, quand vous entendrez (l'appel dernier); et, dès lors, comment ne savez-vous pas ce qui vous importe[4]?

Ensuite, dans le cinquième paragraphe après le dixième, (il est dit) : Et n'empêchez personne de chercher protection auprès de Dieu, ni par conséquent auprès des Lettres de sa

1. C'est-à-dire la Kaaba de la Mecque et les tombeaux sacrés de Médine, de Kerbela et de Meshhed ou de Goûm.

2. L'Unique étant composé de dix-neuf existences saintes, les tombeaux des dix-neuf personnages qui en ont été animés sont indiqués ici par le mot l'*Unique*, bien que ces tombeaux soient dispersés en des lieux différents, et que même il en manque un, le corps de Moulla Housseïn-Boushrewyèh, le premier des apôtres, ayant été brûlé après martyre du saint, et les cendres jetées à la mer.

3. Ceci est destiné à transférer aux tombeaux des saints bâbys le droit d'asile aujourd'hui attaché à ceux des saints musulmans.

4. Au jour du jugement dernier, ceux qui auront respecté le droit d'asile aux tombeaux des saints auront acquis un droit à la protection de ceux-ci, et cette protection ne sera plus bornée et souvent précaire comme on la peut avoir en ces temps-ci : elle sera toute puissante et couvrira ceux qui seront autorisés à la réclamer. Comment donc pourriez-vous hésiter à remplir le devoir qui peut vous acquérir un tel bien?

vie (les 18), dans le temps où règne la manifestation [1], et cela jusqu'au jour dernier, et, avant ce (jour), réglez votre conduite sur ce qui précède, et, certes, de même lorsque quelqu'un cherche asile auprès de l'Unique (Dieu, c'est-à-dire les 19), si on lui accorde son chemin libre, (cela) est meilleur devant Dieu que si on lui met obstacle. En vérité, ô serviteurs, tenez-vous en relation (avec les lieux saints)!

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô mes serviteurs, venez à ma maison. C'est la maison que Dieu a créée. Voilà ma maison! Donc ne trafiquez pas de ce qui constitue ses dépendances [2]. Autant que vous en aurez la puissance, certes, il faut que vous en augmentiez la gloire!

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Ne trafiquez pas des dépendances de la maison [3]. C'est le temple de Dieu, et, certes, vous tous, restreignez-vous dans les limites de vos biens, suivant la mesure que vous en possédez [4]. En vérité, que vos amis le sachent [5]. Alors ceux qui auront cherché protection (auprès de la maison de Dieu), ce qu'ils auront aimé, en vérité, ils l'écriront [6]. Et, en vérité, le temple sacré [7] est ce (lieu-ci), qui enfantera en lui « Celui que Dieu manifestera [8], » c'est-à-dire ce (lieu) où je l'enfanterai. Dis : La vocation d'Ahmed (de Mohammed) est l'Explication que je donne [9]. Vous, entrez dans ce (temple, qui est) ici, afin d'y faire la prière, et n'ayez pas d'espoir en ma maison ni

1. Dans le temps où la religion du Bâb est triomphante.

2. Du territoire qu'elle occupe et des alentours.

3. Il s'agit ici du lieu où le Bâb a été emprisonné, près d'Ardebyl, et où il a écrit cette exposition.

4. Ne cherchez pas à augmenter vos richesses en achetant ou en vendant la maison ou ses dépendances.

5. Que tous vos coreligionnaires soient instruits de ce commandement.

6. Ceux qui auront joui des immunités des lieux saints écriront et feront connaître à tous, les avantages qui les auront remplis de joie, et s'ils n'étaient pas bâbys, ils le deviendront, ainsi que les personnes instruites par eux de leur bonne fortune.

7. Il faut intercaler ici mentalement cette phrase : « n'est pas la Kaaba de la Mecque, mais ce lieu qui enfantera, etc.

8. « Celui que Dieu manifestera » naîtra dans la prison du Bâb.

9. C'est-à-dire qu'il définit sa propre mission comme analogue à celle que Mahomet a remplie.

dans cette vocation (analogue à celle d'Ahmed), à moins que vous ne vous mettiez en possession de ce chemin où vous marcherez sans hésitation. Celui qui a le pouvoir d'entrer en moi ou dans ma maison n'en deviendrait pas possesseur! C'est-à-dire qu'il faut vous introduire auprès de « Celui que je manifesterai. » Par là vous entrerez dans la maison de Dieu, votre Seigneur, et vous serez confondus (de respect) devant lui et vous adorerez!

Puis le huitième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, si vous avez envie d'aimer à faire le pèlerinage de ma maison, donnez à l'Unité des (19) surveillants, assis à leur place, quatre miskals d'or. En vérité, eux, ils s'associeront à vous dans la perfection de l'amitié, et, certainement, (l'obligation de donner cette somme est remise) à ceux qui ne le peuvent pas. Et celui (des serviteurs du temple) qui exerce l'autorité, et celui qui obéit, et celui qui sert, et celui qui lit (dans le sanctuaire), puissent-ils rendre grâces (à ceux qui leur donnent les quatre miskals d'or[1])! Le pèlerinage a pour but de vous faire connaître le Seigneur de la maison. Donc, franchissez la porte de la maison[2]. C'est ce (pèlerinage) qui vous instruit dans la science intérieure de l'intérieur de ce qui est visible dans le visible. Cette (œuvre a pour but) moi-même au jour du jugement[3]. En vérité, ô mes serviteurs, apprenez!

1. Le Bàb parle ici au présent, dans la certitude que sa prison deviendra le temple qu'il annonce. Chacun des 4 miskals vaudra 19 kérats d'après la division en 19, qui est fondamentale dans la nouvelle foi et qui s'étend à tout absolument. Ainsi, l'année a 19 mois et le mois 19 jours, et le jour 19 heures, etc. Chacun des miskals d'or se réfère à un des quatre archanges. Il y aura aussi en l'honneur de ces quatre grandes existences, quatre grands voiles étendus sur les murailles du temple, l'un blanc, l'autre jaune, l'autre vert, l'autre rouge, tous en soie. Outre les 19 places de l'Unité des 19 surveillants et celles des subdélégués, des lecteurs et des serviteurs qui ont été énumérés, il y aura aussi 19 places pour les hommes et 19 pour les femmes. On exécutera des processions et des cérémonies pompeuses au son de la musique.

2. Les Shyytes, dans leur pèlerinage à la Mecque, font le tour de la Kaaba, mais n'y entrent pas. Ici, les bàbys marquent leur supériorité.

3. C'est-à-dire de vous attirer à moi au jour du jugement.

Cette (œuvre) est pour que vous espériez en « Celui que je manifesterai. » En vérité, c'est comme quelqu'un qui marcherait du côté (de Celui que je manifesterai). (Quoi !) dès lors, vous ne monteriez pas à Lui ! Dans ce temps (au jour du jugement), vous monterez tous à ma maison en plus grand nombre qu'auparavant, et ceux-là (qui ne viendront pas) resteront derrière le voile à l'égard de Celui (Dieu) qui a établi la maison (pour être sa) maison[1].

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Si vous voulez empêcher que les femmes ne se fassent du chagrin, ne leur refusez pas ce qu'elles désirent (quant au fait d'aller en pèlerinage) pourvu qu'elles n'aient pas (à essuyer) trop de fatigues dans le chemin[2], et lorsqu'elles sont (domiciliées) sur le territoire du sanctuaire[3]. Mais celles-ci (les femmes), lorsqu'elles veulent entrer dans le sanctuaire, (il faut que ce soit pendant) la nuit, et qu'alors elles s'assoient à leurs places (indiquées) devant l'Unité des surveillants, et on leur expliquera Celui qui les a créées, et, ensuite, elles retourneront dans leurs demeures.

Et si elles désirent l'amour de leurs maris et de leurs enfants, cela vaut mieux pour elles, et qu'elles ne s'occupent pas de ce qui pourrait leur donner du chagrin. Et, en vérité, vous (femmes), vous avez été créées pour vous-mêmes et pour vos enfants[4]. Donc vous n'êtes pas maîtresses de faire des voyages, et, certes, rendez grâces à Dieu pour ce dont il vous a dispensées! Et Dieu est le Savant, le Sage!

En vérité, ô Unité des surveillants chargés de l'*Aléf* et du *Ja*[5], ne demandez à personne de l'argent. Certes, chacun connaît ce qui est commandé à cet égard, et vous, qui êtes sous ma main et que nous avons établis pour la conservation

1. Les incrédules ne verront pas Dieu et ne jouiront pas de ses bienfaits.

2. Les pèlerinages sont un des plus grands plaisirs des femmes persanes.

3. Parce qu'alors il y a peu de peine.

4. Le Bâb fait ici allusion à la faiblesse physique des femmes, et aux soins constants que leur santé réclame.

5. Aux soins desquels tout ce qui est du temple est remis depuis le commencement jusqu'à la fin.

de ma maison, adorez-moi! Et, en vérité, moi, je vais et je viens dans cette maison et vous n'en savez rien! Et, en vérité, faites du bien à tous ceux qui entrent dans ma maison. Puissiez-vous me contempler!

LA CINQUIÈME UNITÉ.

O Dieu! au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, moi, je suis Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le primordial du primordial! Certes, j'ai révélé dans le premier paragraphe de la première unité que vous deviez élever une unité de temples (c'est-à-dire 19) dans le lieu où je suis né en tant que cela sera en votre pouvoir.

Ensuite le deuxième paragraphe (dit) : En vérité, par ma grâce, vous élèverez les temples du Vivant[1]. Ensuite le nombre des lumières qui seront (allumées) dans ces temples, entretenez-le[2]!

Puis le troisième paragraphe (dit) : Certes, nous avons déterminé le cycle de dix-neuf mois (pour chaque année). Puissiez-vous tout organiser (conformément à la constitution de) l'Unité!

Puis le quatrième paragraphe (dit) : Nommez-vous toujours de mes noms[3], et, certainement, nous t'avons déterminé (toi le Bâb) pour être (le représentant de) ma valeur. Dis : En vérité, ô ma création, que tous tes désirs s'adressent à moi, et appelez-vous des noms de Mohammed, et d'Aly, et de Fathemèh, et de Mehdy, et de Hady[4]. Et, en vérité, de toutes les lettres de ton nom nous avons déterminé d'autres

1. C'est-à-dire un groupe de *dix-huit temples*, valeur indiquée par le mot « le Vivant, » comme on l'a vu plus haut.

2. Il doit y avoir, dans les temples, 2,000 flambeaux.

3. L'importance majeure des noms pour ceux qui les portent est une théorie primitivement assyrienne. Les juifs et les musulmans l'ont eue également de tout temps. Une tradition du prophète dit : الاسما تنزل من السماء, Les noms descendent du ciel.

4. Ceci veut dire aussi : Appelez-vous des noms de Mahomet, d'Aly et de Fathemèh, et vous serez bien dirigés et vous dirigerez bien. Aly, Mohammed sont les deux noms du Bâb. Gourret-oul-Ayn, se nommait aussi Fathemèh.

noms[1]. Dis : Tous (les hommes) viennent de moi, et, en vérité, moi je viens de Dieu, mon Seigneur, et il n'est personne qui procède de Lui, sinon Dieu! Celui-là (Dieu) est le souverain des mondes! Celui-là est le chéri des mondes! Celui-là est le possesseur des mondes! Celui-là est le but que se proposent les mondes! Celui-là est l'adoration des mondes! Celui-là est le désiré des mondes! Celui-là est votre Dieu, et votre roi, et votre Seigneur, et votre maître, et votre souverain, et votre possesseur, et le célébré des mondes!

Puis le cinquième paragraphe (dit) : Et, certainement, vous prendrez à celui qui n'a jamais pénétré dans l'Explication[2] tout ce qu'il possède. Et s'il embrasse la foi, rendez-le lui. (Cette règle doit être observée partout), si ce n'est dans les pays où vous n'avez pas d'autorité.

Puis le sixième paragraphe (dit) : Si une terre est conquise par (les partisans de) l'Exposition, qu'on lui prenne ce qui a le plus de valeur, pour le (donner) à celui qui commandera les fidèles, et (ensuite) conservez les existences (ne mettez personne à mort pour cause de religion). En vérité, il ne faut pas faire de changement à l'égard de celui qui fait le commerce (dans le pays conquis[3]) et s'il n'y a personne (qui se livre à ce genre d'occupation), qu'on fasse le commerce en mon nom avec la valeur de ce (qui aura été pris aux infidèles), et que (celui qui sera proposé à cet emploi) prélève un droit pour lui-même, sur toute (somme de) mille qu'il vendra ou qu'il achètera (jusqu'à concurrence) de cent; (c'est) le don qui est fait par moi à « Celui que je manifesterai dans la vérité. » Ensuite il (le préposé) prendra le prix du Hâ (le cinquième) et il le conservera pour les lettres primitives (les 19), sous l'œil des croyants; ensuite il prendra le Waw (le sixième) pour (les femmes, les enfants et l'entretien des tombeaux) des martyrs; ensuite il mariera avec (le reste de l'argent les gens de) la religion qui sont sans ressources. Puis

1. C'est-à-dire que tous les noms commençant par une des lettres qui entrent dans la composition des noms indiqués ci-dessus sont également donnés de Dieu.
2. A celui qui n'est pas bâby, à l'infidèle.
3. Il faut le laisser librement trafiquer comme il faisait auparavant.

il[1] fera du pays ce qu'il voudra. Et il donnera à chacun, dans son armée, selon son droit, et s'il y a quelque chose de surplus (en dehors du partage du butin), il l'emploira (aux dépenses) des temples, ou bien, il le donnera tout entier aux fidèles, ce qui vaut mieux, suivant la (prescription) du livre de Dieu, et (il le donnera) de manière à ce que tous (les fidèles) sur la terre aient quelque chose (du butin). C'est là le bienfait de Dieu! En vérité, lui, il est le bienfaisant, le généreux.

Ensuite le septième paragraphe (dit) : tout ce qui vient aux mains des (partisans) de la foi est pur, et ce qui appartient (encore) à ceux dont la croyance est en dehors (c'est-à-dire : aux musulmans, aux chrétiens, aux juifs), l'est également aussitôt que cela tombe au pouvoir (des vrais croyants). Dieu t'a accordé une faveur en te permettant de trafiquer avec tes frères (d'abord), puis (en second lieu) avec les gentils. Dis : Lorsque quelque chose vient (aux mains de) celui qui croit à l'Explication, cette chose est pure dès cet instant. En vérité, ô mes serviteurs, il vous faut rendre grâces! Et, certainement, faites le commerce comme il vous plaira dans tout l'univers. Plaise à Dieu que vous deveniez possesseurs de tout ce qui est agréable!

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Lisez l'Exposition! Par cet exercice, vous deviendrez maîtres des perles de l'océan de l'Exposition; et ne vous contentez pas à moins de dix-huit chapitres (par séance). Eh vérité, si vous n'avez pas appris (à comprendre l'Exposition), dites : « En vérité, lui, il est Dieu, mon Seigneur! et je n'associe rien à Dieu, mon Seigneur! » (En agissant ainsi), certainement, il ne vous arrivera aucun mal au jour de mon retour, et alors vous serez, par (la vertu de) votre propre parole, (mis) au nombre des justes. Il ne te sera (d'ailleurs) d'aucun profit que tu écoutes l'exposition de ma manifestation, si tu es de ceux qui restent assis (dans une foi inerte et muette).

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : tenez compte de moi dans les noms de toutes choses, en prononçant mon nom, et quand même (l'idée du) danger serait dans ton cœur, sois au nombre de ceux qui tiennent compte de mon nom!

1. Le Bâb ou ses lieutenants.

Le dixième paragraphe (dit) : En vérité, je t'ai donné les *formes* et les *cercles*[1] et je t'ai témoigné ainsi ma faveur. Dis : Toute l'Exposition (est contenue) dans ceux-ci (les formes et les cercles). Certes, tracez en autant que vous pourrez, afin de les lire !

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Et certes, faites l'Azayyem[2] à chaque naissance d'enfant cinq fois et debout, et après chaque fois, prononcez dix-neuf fois (ces paroles) : Nous croyons tous en Dieu et nous mettons tous notre foi en Dieu et nous avons tous commencé en Dieu, et nous retournerons tous en Dieu et nous tirons tous notre joie de Dieu !

Au moment de la mort, il faut faire l'Azayyem trois fois, puis dire dix-neuf fois : Nous sommes tous les serviteurs de Dieu ! Puis, après avoir fait l'Azayyem une première fois (il faut dire) : Nous tous, nous nous prosternons devant Dieu ; nous tous, nous sommes les sujets de Dieu ; nous tous, nous adressons nos prières à Dieu ; nous tous, nous rendons grâces à Dieu ; nous tous, nous sommes dans l'attente de Dieu ! »

Et, en vérité, vous enterrerez les morts dans le cristal[3], ou bien dans la pierre polie. Puissiez-vous prendre là votre demeure !

En vérité, vous établirez la règle qu'une pierre gravée soit placée dans la main gauche du mort, portant le signe ordonné[4]. Puissiez-vous être glorifiés !

Le Miroir (le Bâb), reflète relativemet à Dieu ce qui est dans les cieux et sur la terre et ce qui est entre les deux. Dieu est savant, tout puissant, grand ! Dis : le Miroir établit la détermination au sujet de ce qui a été révélé dans le livre su-

1. Ce sont deux espèces de talismans de construction fort ancienne. *Les formes* représentent une étoile à cinq pointes, dont chaque ligne est composée de versets spéciaux ; au milieu, et dans les cinq compartiments formés par l'intersection des lignes, sont écrits des noms de Dieu. Ce talisman est destiné aux hommes. Celui qui est attribué aux femmes est de forme ronde et beaucoup plus compliqué.

2. La récitation de la série des noms de Dieu.

3. Il faut entendre par là les marbres transparents de Maragha ou de Yezd qui sont d'un grand et très-ancien usage dans les cimetières musulmans.

4. La pierre doit être une cornaline ; le signe, c'est le mot *Allah !*

blime, et l'empire des cieux et de la terre et de ce qui est entre eux appartient à Dieu, et Dieu est savant, tout-puissant, grand!

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Mettez un peu de la terre du premier et du dernier avec le mort que vous enterrez[1].

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Écrivez un testament en vue de « Celui que je manifesterai. » C'est là ce que vous écrirez en vue de Dieu, si vous avez pleine foi en lui!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Le nom de Dieu vous purifie lorsque vous répétez soixante-six fois : Dieu, Dieu est le plus pur! Ensuite le Point (le Bâb) vous purifie, ainsi que ce qui vient de lui, en fait de révélations de Dieu, et ses paroles, si vous êtes convaincus de leur vérité. Ensuite tout ce qui se rapporte à la loi (purifie); ensuite ce dont on change la constitution (purifie)[2]; ensuite, le feu, l'air, l'eau, la terre (purifient par le frottement); ensuite le soleil (purifie) lorsqu'il sèche. En vérité, ô mes serviteurs, il en est ainsi! Donc, rendez (moi) grâces!

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : la semence des êtres animés est pure. C'est de là que vous êtes créés! Mais, en vérité, embellissez vos corps[3]. Puissiez-vous être (toujours) dans un état agréable!

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Toute chose qui n'a pas de pareille (qui est meilleure que les autres) appartient à Dieu, c'est-à-dire à « Celui que Dieu manifestera. » Organisez toute chose d'après le nombre de l'Unité (d'après la division par 19). En vérité, ô mes serviteurs, supputez d'après ce (chiffre), et lorsque le coucher du soleil (arrivera[4]), alors vous posséderez par vous-mêmes, en mon nom,

1. Les bâbys disent que, dans chaque sépulture, il faut mettre un peu de la terre où ont été enterrés le premier chiffre de l'Unité, le Bâb, et le dernier des 19, Hadjy Mohammed Balfouroushy.

2. Du métal, si on le fait fondre, un meuble si on en change la forme, etc.

3. Lavez-vous après les relations sexuelles.

4. La mort du Bâb. Le Bâb a toujours été convaincu qu'il serait martyrisé.

et, au jour de ma manifestation (au jour du jugement), certainement, vous le rendrez[1] !

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Répétez tous les jours, quatre-vingt-dix-neuf fois : « Dieu est très-auguste. » Et révérez moi !

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Vous avez la permission (entière) de vendre et d'acheter, (ô vous) tous mes serviteurs, du moment que vous êtes mutuellement satisfaits de vos transactions, et (même) ceux-là (n'ont point de tort) qui trafiquent de ce qu'ils désirent (dans le moment même[2]).

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Dans ce que vous voudrez peser, que le miskal soit de dix-neuf khamès d'or ou d'argent[3], et déterminez la base de la valeur monétaire, pour le premier (métal), à dix mille dinars et pour le second, à deux mille, et si la valeur (de la monnaie) est abaissée pour tout (l'or et l'argent), ne dépassez pas (cependant) la limite (fixée ici) de l'unité (formée de 19 khamès) et ne vous servez pas d'une autre mesure dans votre empire, et (il n'est pas permis) à quelqu'un d'abaisser la monnaie en rien de façon à ne pas lui donner sa véritable valeur[4].

Prenez (pour donner au Bâb) cinq cent quarante miskals (de votre bien) et le cercle de l'année) ne sera pas fini (que vous verrez des marques de) ma faveur dans le développement de votre fortune). Puissiez-vous rendre grâces !

1. Tant que le Bâb était vivant, lui seul possédait pour son peuple. Après sa mort, chacun a pu, en droit, se considérer comme maître de sa fortune, mais seulement à titre d'usufruitier, car tout appartient à Dieu, dont le Bâb était le représentant, et, au jour du jugement, il faudra rendre compte de l'usage fait du capital prêté et des intérêts.

2. Ce chapitre autorise l'usure à tous ses degrés, tous les genres de commerce et de transaction, tous les genres de marchés, et n'oppose l'action restrictive de l'autorité religieuse qu'en cas de fraude. Il permet aussi implicitement, de l'avis des docteurs bâbys, le commerce fait par les enfants, même au-dessous de treize ans, ce qui est défendu par la loi mosaïque et l'Islam.

3. Il est, sous la loi musulmane, de 24 nokhouts.

4. Ici le cas est prévu où la monnaie bâbye venant à succéder à la monnaie musulmane, les vainqueurs voudraient tirer avantage des différences de poids entre leur miskal et celui des populations soumises, ce qui est défendu.

Ensuite, après (les premiers débuts de votre existence politique), si vous vous trouvez (placés) sous l'autorité d'un roi, ne dépassez pas les limites (qui vous sont imposées) à son égard par l'Exposition. Remettez-lui de chaque miskal d'or cinq cents dinars et de chaque miskal d'argent cinquante. Puisse (ce roi) au jour de ma manifestation porter secours à la religion de son Seigneur! Et que (le roi) n'ait pas besoin de prendre même un kérat en dehors de son dû; et (le tribut qui lui est alloué par la loi) suffit, si (toi, roi,) tu es du nombre de ceux qui craignent Dieu!

Ne demandez pas aux hommes (la somme) pour laquelle ils sont inscrits (au rôle des contributions), afin de n'affliger personne; car eux-mêmes savent ce qu'ils ont à faire. S'ils ne donnent pas (ce qu'ils doivent légalement au fisc), certes, en vérité, ils tomberont dans les comptes (de Dieu), et même, assurément, j'ai ordonné que tous les hommes soient en crainte depuis le moment de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. Ils ne sont maîtres de rien ayant de la valeur; c'est pourquoi (il convient) qu'ils me rendent grâces! Ce que, en vérité, je vous ai permis n'existe que par la vertu de « Celui que Dieu manifestera. » En vérité, nous avons permis que vous soyez ses serviteurs! Puissent-ils (ceux qui ne le connaissent pas encore) tourner leurs affections vers lui, et ils ne formeront pas de jugements (hostiles) à son égard, et ils ne seront (ni les sujets ni les causes de) l'affliction. Sache que cela (provient) de ma vertu et de la vertu de mes noms qui, si on les considère, ne sont pas autre (chose) que moi-même! En vérité, ô ma création! certes, vous serez sauvés par les lettres primitives[1].

LA SIXIÈME UNITÉ.

O Dieu! au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le protecteur; le protecteur! En vérité, j'ai révélé l'Exposition et je l'ai établie pour être un document venant de moi à

1. Qui sont à la fois les 19 noms sacramentels et les 19 individualités saintes et toutes les séries de 19 qui s'y rattachent et composent l'unité.

l'égard des créatures! Elle contient ce qui n'a pas d'égal : c'est-à-dire les préceptes de Dieu. Dis : l'univers entier est en impuissance devant eux (ces préceptes)! Elle (l'Exposition) contient ce qui n'a pas d'équivalent : c'est par elle que vous avez à prier Dieu. Elle contient ce qui n'a pas de semblable ; c'est elle que nous sommes occupés à expliquer. Celle-là, c'est l'*Alif*, entre les deux *Babs*[1]. (Arrêtez-vous) à contempler la porte[2] (qui conduit à Dieu). Elle contient ce qui n'a pas de parallèle ; c'est elle qui est l'essence de la science et de la philosophie. Vous devez vous convertir à elle. Elle contient ce qui n'a pas de pareil; c'est ce qui donne lieu aux contestations des gens du Fars[3] : mais, certainement, (vous qui êtes fidèles), vous faites les tœzyms à l'Unique[4]! Et n'écrivez pas les paragraphes (des livres saints), sinon (en prenant soin que) les versets ne soient jamais (au-dessous du nombre de) deux mille[5], et, dès les premiers nombres (du verset que vous copiez), je vous avertis, ô mes serviteurs, d'être diligents!

Et j'ai permis que chacun portât sur lui mille lignes à son choix. Qu'il prenne plaisir à les lire, et qu'il soit du nombre de ceux qu'un charme (puissant) garantit[6].

En vérité, la ligne doit être de trente lettres; mais si vous écrivez les signes orthographiques, alors, comptez-là pour le chiffre *Mym*[7]. Ensuite, écrivez de la manière la plus excellente et apprenez par cœur. C'est là le précepte de la pre-

1. La Porte et le *Bâb*.

2. Le Bâb, باب

3. Seyd Aly-Mohammed, le Bâb, étant de Shyraz, c'est dans le Fars que sa doctrine a été d'abord répandue et discutée.

4. Vous prononcez aux temps requis la série des noms divins.

5. Toutes les fois que vous ferez, pour votre usage, un extrait des livres saints, prenez garde de n'en jamais copier et réunir moins de deux mille versets.

6. Ces lignes, que le Bâb permet de porter sur soi, doivent être employées comme talismans préservatifs.

7. La ligne des copistes actuels est de 50 lettres. Le Bâb la veut plus courte; mais son calcul, qui ne suppose pas la présence des voyelles et des signes auxiliaires, se corrige ensuite au cas où ces derniers seraient employés. — La lettre *Mym* vaut 40; ainsi, dans cette hypothèse, le copiste aura le droit de compter et de faire payer 40 lettres à la ligne.

mière (lettre de l') Unité (du Bâb.) En y obéissant), vous demeurerez en Dieu.

Ensuite, le deuxième paragraphe (dit) : Vous pouvez bâtir des habitations sur toute la terre, et rendre agréable votre propriété[1]; et, toute chose, il faut l'arranger de la meilleure manière, suivant votre pouvoir. Et qu'une fontaine ne porte pas témoignage (de sa pureté) suivant la mesure ordinaire[2]. En vérité, ô mes serviteurs, révérez-moi! Cela (l'eau), c'est la meilleure de toutes les choses, si vous le savez!

Ensuite, le troisième paragraphe (dit) : et n'habitez pas dans cinq régions, à moins que d'être mon serviteur dévoué[3].

Ensuite, le quatrième paragraphe (dit) : Et lorsque vous vous saluez entre vous, dites : « Dieu est très-grand! » ensuite, répondez : « Dieu est très-sublime! » Ensuite, que les femmes disent : « Dieu a le plus grand prix (ou la plus grande beauté)! » et : « Qui aime Dieu, est ce qu'il y a de plus accompli (ou de plus élégant)! » Oh, vénérez-moi!

Ensuite, le cinquième paragraphe (dit) : En vérité, l'eau est pure, purifiante, purifiée dans une tasse, (et d'elle) tout aussi bien que (de la mer) on rend témoignage dans le jugement qu'on porte de la mer (lorsqu'on dit qu'elle est pure[4]).

Ensuite, le sixième paragraphe (dit) : Désormais, effacez tout ce que vous avez écrit, et ne vous occupez plus que de

1. Il faut entendre par là que les maisons doivent toutes avoir des bassins et des réservoirs d'eau qui les rendent fraîches et permettent de les laver constamment en y entretenant ainsi la propreté.

2. Suivant le *Kur*. — Le Kur représente à peu près un mètre cube d'eau, et, suivant nombre de docteurs musulmans, cette mesure est toujours pure quoi qu'il arrive; mais si l'on enlève une cuillerée de cette eau, les argumentateurs subtils déclarent qu'elle perd son immunité. Le Bâb veut qu'on juge de la pureté de l'eau par des motifs purement naturels.

3. Ces cinq régions sont : le Fars, le Khorassan, le Mazendérân, Téhéran, l'Azerbeydjan. C'est une idée analogue à celle de Mahomet ne voulant que des fidèles en Arabie.

4. Il faut pour que l'eau soit pure, qu'elle le soit matériellement, que ni odeur, ni saveur, ni apparence ne révèle en elle la putridité. Le contact d'un être ou d'un homme frappé d'impureté légale ne rend pas l'eau impure pour les bâbys, ce qui a lieu, au contraire, chez les musulmans et les juifs.

l'Exposition et de celui sous l'ombre duquel vous avez été amenés à la vérité (le Bâb).

Ensuite, le septième paragraphe (dit) : Unissez le *Ba* à l'*Élif*, parce qu'en vérité, nous l'avons révélé dans le Livre, puis révérez-moi[1] ! Dis : dans les villes, (il faudra donner pour douaire à la femme) 95 miskals d'or et, dans les villages, la même somme (de miskals) d'argent, (en diminuant suivant la position du marié), jusqu'à ce qu'on arrive à dix-neuf miskals, suivant que ce nombre de l'unité a été révélé. (C'est ainsi qu'il faudra calculer) lorsque le contrat de mariage (aura lieu[2]).

Puis, ornez votre ornement (votre fiancée) ! puis, glorifiez votre gloire ! Et, en vérité, que tous (ceux qui sont présents au mariage) mettent leurs cachets (sur le contrat), ensuite, que tous disent : En vérité, tous, nous tenons notre joie de Dieu, et certes, en vérité, Dieu a établi que toutes les essences de la terre auraient le désir de voir créer « Celui que (Dieu) manifestera, » c'est-à-dire celui que Dieu aime. Certes, (il convient) que (ces essences) soient au nombre de ceux qui rendent grâces !

Ensuite, le huitième paragraphe (dit) : Ne raisonnez qu'au moyen des versets (révélés ici), et assurément, celui qui ne raisonne jamais par leur moyen, il n'y a pas de science en lui, et ne reconnaissez aucun miracle en dehors de celui-ci : (la révélation de l'Exposition). Puissiez-vous, au jour de ma manifestation, vous montrer fermes croyants d'une façon instantanée ! Et (pour cela), certes, il vous faut lire ceci ! Et, en vérité, prenez-le comme un fortifiant pour vos yeux ! Puissiez-vous, au jour de ma manifestation, n'avoir pas les yeux couverts !

Ensuite, le neuvième paragraphe dit : Habillez-vous de vêtements de soie (au jour de vos noces), et si vos moyens vous le permettent, ne portez que cela. Et quant à ces vêtements

1. Unir le *Ba* à l'*Élif*, signifie marier les sexes, parce que *a* est la première lettre de *abn*, le fils, et *b* celle de *bnet*, la fille ; en outre, parce que *Élif* est 1 et *Ba* 2, ce qui produit 3 ; puis, parce que le mot *Ba* signifie l'acte générateur, etc.

2. 5 fois 19 font 95, et le mot *Zillah*, « pour Dieu, en vue de Dieu, » vaut également 95.

dont vous serez couverts au moment du mystère de votre bonheur, faites-les faire d'or et d'argent[1], et si vous n'en possédez pas de tels, n'en soyez pas affligés. En vérité, moi, je suis votre Seigneur, et je vous en donnerai dans votre dernier jugement, si vous êtes croyants à moi et à mes préceptes.

Ensuite, le dixième paragraphe (dit) : Et, en vérité, portez à votre main une cornaline rouge, et faites-la graver, afin de rendre témoignage, par ce moyen, qu'en vérité, « Celui que je manifesterai » est le vrai dans lequel il n'y a pas de doute, et que tous les êtres ont été créés par son entremise. Dis : « Dieu est la vérité, et certes, tout ce qui est en dehors de « Dieu est création, et nous sommes tous ses serviteurs[2] ! »

Ensuite, le premier paragraphe après le dixième (dit) : Dis : En vérité, ô Mohammed, ô mon maître, ne me frappe pas jusqu'à ce que je sois arrivé à l'âge de cinq ans, et si même il ne s'en fallait que d'un clin d'œil : et, assurément, mon cœur est délicat et faible[3] ; et après cet (âge de cinq ans), donne-moi de l'éducation, et ne me fais pas passer les bornes de ce qui est convenable[4] et, si tu veux me frapper, ne me donne pas plus de cinq coups, et ne me frappe pas sur la chair sans qu'il y ait entre elle et (le bâton ou la main) une couverture, et en vérité, si tu dépasses le droit (à cet égard), ta femme t'est interdite pour quatre-vingt dix jours, et si tu n'as pas (de femme), tu donneras à celui que tu auras frappé 90 miskals d'or, si tu veux être au nombre des fidèles. Ne frappe jamais que très-doucement, et lorsque tu apprends à lire aux enfants, que (toi et eux) soyez assis sur un siége, banc ou fauteuil. En vérité, cela (le temps qu'ils passent à étu-

1. Le luxe des habits est très-recommandé par le Bâb, en contradiction avec la loi musulmane, qui déclare la prière sans valeur quand l'homme qui la fait porte des habits précieux, la soie, les broderies d'or et d'argent étant particulièrement interdites.

2. C'est la sentence qu'il faut faire graver sur les cachets de cornaline rouge dont il est ici question.

3. Cette défense au maître d'école de frapper les enfants avant l'âge de cinq ans est adressée par le Bâb à un Mohammed qui avait été son maître et qui l'avait indiscrètement battu, ainsi que les autres enfants.

4. C'est une recommandation aux maîtres d'éviter les vices qui existent trop dans les écoles musulmanes.

dier) n'est pas compté dans leur vie et, certes, permets-leur tout ce qui peut les rendre heureux, (les rires, le jeu.)

En vérité, apprenez-leur l'écriture Shikestèh[1] ! C'est celle-là que Dieu aime et qu'il a déterminée pour être la porte (qui fait pénétrer) en lui par (la puissance) des caractères. Puissiez-vous écrire de telle façon que vos cœurs s'éprennent de cette (écriture), à cause de son attrait, et faites-en un germe pour « Celui que je manifesterai. » Alors qu'il désirera (vous avoir) à lui, il vous attirera de la même manière (que nous l'avons été nous-mêmes) lorsque nous écrivions ce livre (en communication étroite avec Dieu).

En vérité, je viens de te prescrire ce qui peut te donner une règle, afin que tu n'affliges pas le trône de ton Seigneur[2] dans ce petit enfant (qui lui appartient) et que tous ceux qui sont en Dieu ne soient pas affligés. Dis : Si tu rends témoignage (à la foi) en ce point, les biens que je t'ai donnés ne te seront jamais enlevés. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi !

Ensuite, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Ne rapproche pas le *Tha* du *Gaf* (ne divorce jamais), et si tu es dans l'obligation de le faire, attends alors le cercle (d'une année). Il se peut que tu te prennes d'affection pour l'Unité (pour l'union). Et sache qu'il y a une permission donnée à ceux qui tiennent (à leurs femmes) de se réconcilier avec elles quatre-vingt-dix fois, (même) après qu'ils ont attendu un mois[3]. Puissiez-vous ne pas demeurer dans l'ombre des portes qui mènent hors de la vérité !

Ensuite, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Et n'établissez pas pour la maison du Point (ce qui remplacera la Kaaba) plus de quatre-vingt-quinze portes, et ne mettez pas dans les demeures des Lettres (les dix-huit temples) plus de

1. C'est l'écriture vulgaire. Les musulmans, au contraire, recommandent le Neskhy et le déclarent sacré.

2. C'est du Bâb qu'il s'agit ici.

3. Les musulmans ne peuvent reprendre la même femme que trois fois; après quoi, pour y être encore autorisés, ils doivent lui faire contracter un nouveau mariage, suivi d'un divorce et de trois mois de délai. Suivant quelques casuistes, il faut même que ce mariage se célèbre au premier étage d'une maison, le mari divorcé étant couché au rez-de-chaussée.

cinquante portes. En vérité, ô mes serviteurs, comprenez, d'après ce fait, tout ce qui a trait à la connaissance relative (à moi et à mes saints).

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Vous, au jour de Dieu, qui est le plus grand jour (de l'année [1]) prononcez le nombre de toutes choses (qui est) : « Dieu atteste qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu sinon Lui, l'auguste, le chéri ! » et si vous êtes inspirés (réellement) par le souvenir de sa puissance, (ajoutez) : « le Tout-Puissant ! » vous mettez (ainsi) le sceau (à la formule). Ensuite, dans cette même nuit, prenez devant vous, en fait d'ustensiles de Dieu (d'assiettes pleines de nourriture), depuis le nombre dix-neuf, jusqu'au « Protecteur » (le nombre de deux mille et un [2]). Cette permission est donnée à celui qui peut. Mais ne vous affligez pas si vous ne le pouvez faire.

En vérité, devant Dieu, placé sur le trône, se tient l'Unité (composée des 19); dis : Cette (unité), c'est moi-même (le Bâb) : rendez grâces ! Dis : Cela est le jour du Point ! Les jours du nombre du Vivant (18), consacrés au Vivant (les dix-huit jours du premier mois) (passent ensuite). Puis (viennent) les mois du Vivant, les 18 mois restant sur les 19. (Avec le temps qui s'écoule) vous avancez (graduellement) dans l'océan de la création.

Ensuite, le cinquième chapitre après le dixième (dit) : Et, certes, il faut vous lever, lorsqu'étant tous rassemblés, vous écoutez lire (ce qui a trait à) « Celui que Dieu manifestera, » (à ce moment où l'officiant dit :) « Au nom de l'Immuable [3] ! » Certainement, vous inclinerez la tête au nom de l'Immuable, qui est l'Éternel ! Ensuite dans la neuvième année vous verrez beaucoup de choses excellentes [4].

1. C'est le Nôrouz, le premier jour de l'année persane.

2. C'est une exemption particulière à cette fête. Dans la vie ordinaire les bâbys ne mangent que d'un seul plat à chaque repas.

Mustegas, le Protecteur, vaut, en additionnant toutes les lettres par le grand calcul, dans l'ordre de l'*abdjed*, 2001.

3. Sous cette dénomination, il se cache deux sens : *Gaym* signifiant l'*Immuable*, s'applique à Dieu ; mais comme il figure aussi avec le sens de « celui qui est, » il s'applique au Bâb, et l'on produit ainsi une synthèse ou le Bâb et Dieu sont identifiés.

4. Nous avons dépassé cette neuvième année. Elle arriva deux ans

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne faites pas de voyages si ce n'est pour (les choses de) Dieu, en tant que vous avez les moyens (de vivre sans voyager), jusqu'au temps où Dieu aura fait sa manifestation. Et en vérité, il vous est imposé d'aller trouver (Dieu, dans les lieux de pèlerinage). Certes, nous avons été créés pour cela. Si vous pouvez aller à pied (faites-le). (Aucun pèlerinage) n'est indispensable pour vous, si ce n'est celui de la maison (où le Bâb est né), ensuite le lieu du Point (où il a été emprisonné), si cela est en votre pouvoir; ensuite (allez) au Lieu du Vivant (aux dix-huit Tombeaux), si vous le pouvez. Au cas où vous auriez l'intention d'aller faire le commerce, ne restez pas (absent) plus de deux années, si vous allez par terre; et si c'est par mer, plus de cinq ans. Si quelqu'un dépasse (ces limites), il payera comme amende (aux pauvres) deux cents miskals d'or, s'il le peut, et s'il ne le peut pas, d'argent.

(Ne voyagez pas) sans emmener vos femmes avec vous. Puissiez-vous, (vous qui êtes) sous la loi de l'Exposition, n'affliger personne! Celui qui contraint quelqu'un à voyager, quand même ce ne serait que d'un pas, ou qui entre dans la maison de quelqu'un avant d'en avoir obtenu la permission, ou qui voudrait tirer quelqu'un de sa demeure sans son consentement, ou qui prétendrait enlever quelque chose d'une maison sans droit, sa femme lui est interdite pour dix-neuf mois, ou s'il transgresse l'ordre de Dieu sur toutes ces prescriptions, en quoi que ce soit, il est nécessaire pour le sectateur de l'Exposition qu'on exige de lui 95 miskals d'or.

Et celui-là qui commet une violence sur quelqu'un, que celui qui en a connaissance et qui peut agir le réprime, quand bien même une année (se serait écoulée depuis); et il faut que (le coupable) comparaisse et qu'il fasse réparation.

S'il ne comparaît pas, pouvant (le faire), sa femme lui est interdite pendant dix-neuf jours, et elle ne lui sera pas permise de nouveau, tant qu'il n'aura pas donné 19 miskals d'or, s'il le peut, et d'argent, s'il ne le peut pas.

après le martyre du Bâb, et on y vit se produire Hezret-è-Ezzel, le second Bâb, qui est un ensemble de choses parfaites et qui « tient la clef du monde entre ses mains. »

Cette (règle est prescrite) afin que personne ne soit violenté sous (la loi de) l'Explication.

Celui qui élève la voix sans raison, sort des bornes prescrites à l'homme. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Ce qui sort des animaux, ne le redoutez pas (comme légalement impur), à moins que vous ne préfériez (l'éviter pour votre satisfaction [1].)

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Il vous est défendu, dans votre Loi, de jeter les yeux sur les papiers des autres, à moins qu'ils ne le permettent, ou bien que, le sachant, ils ne l'accordent. Puissiez-vous vivre et être bien élevés!

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Il est nécessaire, dans votre Loi, que vous fassiez réponse à celui qui vous parle, et vous interpelle sur oui ou non, ou quelque chose d'analogue.

Lorsque quelqu'un écrit à quelqu'autre sur du papier, il faut que (cet autre) lui réponde aussi avec du papier *sur le même sujet* [2], en tant qu'il le peut faire et sinon qu'il emploie un autre moyen.

Celui qui renvoie un message écrit ou le déchire, ou qui, pouvant faire parvenir (une lettre destinée) à quelqu'un, n'en fait rien, ne sera jamais, à l'égard de Dieu, du nombre de ses serviteurs.

LA SEPTIÈME UNITÉ.

Au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! en vérité, moi, je suis Dieu! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le très-juste, le très-juste! Dis : Certainement (il vous faut) écrire à nouveau l'Explication et tous vos livres sacrés lorsque (un cycle) est terminé (embrassant) les nombres du nom de Dieu

1. Le Bâb explique qu'il n'y a pas d'impureté légale; mais que chacun est libre d'éviter la malpropreté. C'est un sentiment tout pareil au sentiment européen.

2. Les interprètes prétendent aussi que le mot *be-aserehou*, que j'ai traduit : « sur le même sujet, » ordonne d'une manière vague de répondre « dans la même langue. »

(96 ans), en tant que vous le pouvez faire; sinon (faites ces nouvelles copies) à l'expiration des nombres du *Ra* et du *Bâ* (202 ans), si vous ne pouvez pas (mieux) [1].

Puissiez-vous contempler une bonne situation (pour vous) au jour dernier! Lorsque (l'on peut écrire) dans la deuxième (écriture) cela vaut mieux; sinon la première (écriture) conviendra, et si l'on ne trouve pas une écriture égale à la sienne (à celle du manuscrit ancien), qu'on en prenne une autre, et après (qu'on s'est procuré ainsi une copie neuve en échange du texte primitif), qu'on le donne, ou bien qu'on le jette dans l'eau pour le détruire. Et lorsque vous écrirez vos livres, avant d'employer (aucune lettre de) l'alphabet, vous procéderez d'abord à la mention de l'Éternel. Puissiez-vous rendre grâces! Voici le premier paragraphe de la (septième) unité!

Ensuite vous êtes au second paragraphe (qui dit) : Faites en vue de Dieu votre Seigneur tout ce que vous faites. Si vous aspirez à « Celui que Dieu manifestera, » en vérité, vous agirez pour Dieu, et si vous n'agissez pas en toute bonté, vous êtes dans le feu, et vous n'êtes nullement de Dieu, même sans avoir eu l'intention (de vous séparer de lui).

Ensuite le troisième paragraphe (dit) : L'argent que vous avez emprunté, rendez-le aussitôt que cela vous est possible, et pour vous, (à l'instar de cette loi, accomplissez vos devoirs religieux) à l'expiration de chaque mois (de 19 jours), en écrivant, les uns pour les autres, un livre d'attestations au sujet de « Celui que Dieu manifestera. » Puissiez-vous, au nom de sa manifestation, agir conformément à ce que vous aurez écrit!

Ensuite le quatrième paragraphe (dit) : Pour vous, dans toute l'année, faites une retraite pendant un mois [2] au nom de Dieu. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu,

1. D'après cetto prescription, les bâbys seront astreints à faire de nouveaux exemplaires de leurs livres tous les 96 ans, nombre fourni par l'addition des lettres ا ل ه d'après le mode de calcul appelé *grand*. Le *Ra* et le *Bâ* donnent 202, et forment le mot ربّ *rabb*, le maitre.

2. Le mois Alâ, le premier.

lui faire votre soumission ! Qu'il ne sorte jamais de vos bouches que le nom de l'Unité (19); et (toutefois) si vous parlez et faites vos affaires sans cela, il n'y a pas de péché pour vous [1] ! Dis : Tout ce que nous disons vient de Dieu et se rapporte à Dieu !

Ensuite le cinquième paragraphe (dit) : Au jour de la manifestation de Dieu, lorsque tout ce qui aura existé sera présent ; toute loi sera abolie pour ces existences, sinon ce que Dieu pourra commander (dans le moment même) [2] ! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez moi !

Et, en vérité, s'il faisait des prophètes de tous les êtres qui sont sur la terre, tous ces prophètes ne seraient que des mandataires de Dieu ; mais il ne maintient jamais que celui qu'il veut, et Dieu est le savant et le sage !

Ensuite le sixième paragraphe (dit) : Ne portez pas des instruments de guerre entre vous, et ne vous costumez pas de manière à faire peur aux enfants [3]. Puissiez-vous ne pas affliger « Celui qui sera manifesté dans la vérité ! »

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Lorsque vous verrez « Celui que nous manifesterons, » demandez-lui la faveur de Dieu ; qu'il vous accorde sa faveur en venant s'asseoir sur vos

1. C'est-à-dire que la perfection serait de ne parler que pour s'entretenir de Dieu, de ses émanations, de ses bienfaits. C'est là la voie étroite, et il est conseillé de la suivre. Mais ne pas la suivre, en remplissant d'ailleurs les devoirs d'obligation stricte, ne constitue pas en soi-même un péché.

2. Certains docteurs entendent ce passage en ce sens, qu'au jour de la conclusion des siècles, les existences manifestées perdront toute réalité objective, sauf ce que Dieu en voudra établir d'une nouvelle façon, au moment même. On peut comparer ceci au passage de la Divine Comédie où le poëte montre que les bienheureux, tout en ayant la pleine possession de leur individualité, ne la manifestent plus sous les formes qui appartenaient à cette individualité dans l'existence terrestre. Ainsi ces cercles lumineux et ces étoiles qui sont les docteurs et les saints.

3. Ceci paraît en contradiction avec les prescriptions de conquête promulguées plus haut et surtout avec les débuts extrêmement belliqueux du bâbysme. Mais les docteurs excusent plus qu'ils n'expliquent ces inconséquences par les difficultés des temps. Il en est qui blâment avec force et déplorent la tentative d'assassinat faite sur le roi. En réalité, le bâbysme est bien une religion piétiste et très-opposée à toute violence.

siéges, et, en vérité, cela sera auguste, majestueux, grand! S'il boit une tasse d'eau de votre main, cela est meilleur que si tous les hommes et même toutes choses versaient l'eau de leur vie sur sa route [1]. En vérité, ô mes serviteurs, vous le verrez!

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Chaque mois, l'un après l'autre, remplissez (un papier) de la mention du nom de votre Seigneur Dieu, le très auguste, de la plus belle écriture, et si vous avez oublié de le faire, il faut que votre héritier le fasse pour vous. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu, avoir foi dans l'Unité première. Multipliez donc (ces talismans)! .

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui s'élève, dans cette loi, au rang de roi, qu'il construise une maison de Dieu pourvue de cinq portes, puis (une autre maison avec) 90 fenêtres, pour servir de lieu de réunion, avec 90 portes (consacrées) à « Celui que nous manifesterons, » afin que la terre (même) de ces constructions rende témoignage que le roi appartient à Dieu; en vérité, dans tout ce qu'il fait, il rend un témoignage conforme à celui de la terre de ces constructions. En vérité, ô mes serviteurs, révérez-moi!

Ensuite, le dixième paragraphe (dit) : puis, en vérité, attachez (aux bras et au cou de) vos enfants, des figures augustes marquées du nom de Dieu, fournissant le nom mystérieux (2000). Puissiez-vous, au jour du jugement, être sauvés par ce nom.

Ensuite, le premier paragraphe après le dixième (dit) : Asseyez-vous pour écouter les leçons et (soyez assis également) pour faire la prière dans les jours de joie et (dans les jours) d'affliction [2]. Dès lors, révérez-moi!

Ensuite, le second paragraphe après le dixième (dit) : Si vous travaillez en vue de « Celui que je manifesterai, » certaine-

1. Si vous entretenez une vie paisible et innocente, conforme en tout aux préceptes de la foi, cela vaut mieux pour vous que les transports de zèle qui, à un moment donné, peuvent vous porter à sacrifier votre vie et celle des vôtres, pour la cause sainte.

2. Ce sont des jours désignés dans chaque mois pour remercier Dieu et s'affliger des fautes qu'on a commises.

ment vous ne ferez pas des œuvres vaines, en ce (sens) que, en vérité, vous rendrez grâces à Dieu et vous ne le savez pas[1]!

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, emparez-vous de l'esprit de Dieu en vous rendant maître du sens intime des dix-neuf paragraphes[2]. Cela vaut mieux pour vous que toute autre chose excellente. Si vous connaissez la puissance des commandements de Dieu, (vous savez que) Dieu n'a rien créé de plus auguste! En vérité, faites attention au mystère de son œuvre!

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Il vous est interdit dans votre loi de faire pénitence entre les mains de qui que ce soit, si ce n'est devant « Celui que je manifesterai » ou celui qui en aura reçu mission spéciale de ce dernier[3]. Mais vous demanderez pardon à Dieu, votre Seigneur, le Souverain (universel), et faites pénitence à Lui!

Ensuite, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Prosternez-vous devant la porte de la ville qu'habite « Celui que Dieu manifeste » comme étant le lieu où il a (d'abord) apparu[4]! Puissiez-vous me vénérer! Et, en vérité, ne craignez pas!

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Le jour de la manifestation sera révélé au roi; qu'il écrive ce qui lui sera révélé de la part du Point[5], et qu'il en avertisse les savants. Certainement, il manifestera (ainsi) la faiblesse de ceux-ci à tout habitant de la terre[6]. Qu'il n'exerce pas son empire, dans son pays, sur celui qui ne croira pas à (sa déclaration), et de même (sur ceux qui n'auraient pas cru auparavant à) ce qui s'est manifesté dans l'Explication; excepté (toutefois) sur ceux qui font le commerce dans le pays (des bâbys). Dis : En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi[7]!

1. Ceci est dirigé contre l'abus de la direction intérieure, et indique l'excellence des œuvres.
2. C'est-à-dire, de chacune des prescriptions qui composent ce livre.
3. Ceci est pour mettre fin à l'autorité des moullas.
4. C'est Shiraz qui devient ainsi une ville sainte.
5. Dieu.
6. Les savants disputeront, ne croiront pas, et, après quelque temps, se verront confondus.
7. Ceci implique un ordre de tolérance l'égard des habitants infidèles

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Le jour du vendredi, au lever du soleil, prononcez ce verset : — Puissiez-vous au jour du jugement le prononcer entre mes mains! à moi, le Bâb, qui suis le soleil de la vérité : — « En « vérité! Le prix soit sur toi de la part de Dieu, ô symbole du « (vrai) soleil levant! Atteste ce qu'en vérité Dieu lui-même « atteste par sa nature, qu'en vérité, Lui, il n'y a pas de « Dieu, sinon Lui, l'auguste, le chéri! »

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Celui qui met en prison quelqu'un, sa femme lui est interdite, et si (malgré cela), il s'en approche, il est prescrit sur lui (une amende) de dix-neuf fois dix-neuf miskals d'or chaque mois, (la prohibition et l'amende devant durer) pendant dix-neuf mois; et s'il se refuse à ce qu'il doit donner, qu'il soit rejeté (de la loi) au nom du Saint, et que le retour à la foi ne soit plus jamais admis de sa part[1]. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi! Et celui qui afflige quelqu'un avec intention en quelque chose, qu'il lui soit imposé une amende de dix-neuf miskals d'or de compensation, s'il le peut, et sinon d'argent, à moins que celui (qui afflige) en ait l'autorisation[2]! Pour celui (qui cause l'affliction par) inadvertance, qu'il demande pardon à Dieu, son Seigneur, dix-neuf fois. Dis : en vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi!

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Est abolie pour vous tous la prière, sinon de décours en décours (une fois par mois : alors vous ferez) dix-neuf rikaats, dont chacun sera accompagné d'un geyyâm, d'un gonout et d'un gezoud. Puissiez-vous, au jour du jugement, être debout entre les mains de Dieu! ensuite, vous y agenouiller, ensuite,

d'un pays bâby, sauf les commerçants, qui devront tous être bâbys ou s'en aller. Le novateur attache une importance extrême au commerce, parce qu'il veut que tout l'édifice social repose sur les arts et les habitudes de la paix. Les commerçants sont ainsi, à ses yeux, une classe supérieure, dont les bâbys seuls doivent faire partie. Cependant, en dehors d'elle, il ne faut violenter personne.

1. Ceci est dirigé contre le pouvoir civil, et c'est une barrière opposée à sa puissance. Il peut être ainsi mis hors la loi pour cause d'abus.

2. A moins qu'il n'ait agi légalement et pour une cause juste, comme, par exemple, le magistrat qui punit un coupable régulièrement reconnu comme tel.

y faire le gonout et ensuite la prosternation[1]. Et (pendant tout le temps de la prière, ayez) dans vos cœurs les lettres de l'Unité (19), symbole de Dieu, votre Seigneur! Puissiez-vous être sauvés par Lui! Puis, révérez-moi et prosternez-vous devant Dieu!

LA HUITIÈME UNITÉ.

O Lui! Au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu, sinon moi, le plus manifeste, le plus manifeste! En vérité, regarde dans les livres ce dont nous avons, certes, porté témoignage à son sujet! En vérité, toute œuvre que nous avons manifestée, certes, elle est plus grande aux yeux de Dieu que tout ce que vous avez pu trouver de louanges[2]! Dis : en vérité, lui, il est comme le soleil! il n'est jamais comparable aux étoiles. En vérité, ô mes serviteurs vénérables, cela, c'est le premier paragraphe.

Le second paragraphe. Dis: En vérité, lorsque vous le pouvez, (disposez de) dix-neuf feuilles de papier très-bon, ensuite du nombre unique (19) de cornalines montées en cachets (en faveur de) vous-mêmes, et lorsque vous le pouvez, certes, agissez ainsi. Dis : que personne n'hérite du mort, sinon son père et sa mère, et ses enfants, et sa femme, et son frère, et sa sœur, et celui qui l'a instruit. (Qu'on prenne l'héritage), après avoir fait les dépenses (nécessaires) pour le mort (dépenses) qu'on prélèvera sur le bien (laissé par lui). Qu'on lui rende les honneurs (convenables) après sa mort, et (toutes les fois que) vous avez appris que quelqu'un est mort devant Dieu, soyez présents (à son convoi) et sortez (à cet effet) de vos assemblées (d'affaires ou de plaisir).

Ensuite, le troisième paragraphe (dit) : Vous, au jour du jugement, lorsque vous entendrez cet arrêt: « Toutes choses sont anéanties, sinon la nature divine! » vous prononcerez le nom de votre Seigneur, le maître de la souveraineté et de

1. Le texte décrit ici les trois opérations du geyyâm, du gonout et du gezoud.

2. Il n'est rien de ce que nous venons de vous révéler qui ne soit plus saint et plus auguste que tout ce que, de vous-même, vous pouviez concevoir et exprimer dans vos louanges et votre gratitude.

l'omnipotence, et vous comparaîtrez entre les mains de Dieu, ensuite entre les mains du Vivant[1]; ensuite, vous demanderez pardon à Dieu, votre Seigneur, le miséricordieux; ensuite, vous reviendrez à Dieu (par le délaissement absolu de toute pensée étrangère à lui) et, si vous n'avez pas (actuellement) la force (de vous préparer à cette transformation sublime), demandez-la de la bonté de Dieu, en lisant vos livres, et si vous comprenez bien que, dans chaque mot, il y a le pardon de Dieu, cela est meilleur (pour vous) que tout (autre) profit, sachez-le bien!

Ensuite, le quatrième paragraphe (dit) : Tout ce qui est bon, faites en provision, en le rendant meilleur en vue de « Celui que je manifesterai; » puis, ce qui est moins bon, vous le donnerez à celui qui croit en lui; ensuite, ce qui est entre les deux, (vous le donnerez) à ceux qui vous ont annoncé le Point (les 18[2]). Ayez toujours l'attention fixée sur les Lettres de la Vérité.

Ensuite, le cinquième paragraphe (dit) : Si vous le pouvez, réunissez trois diamants et quatre rubis balais et six émeraudes et six rubis sur les lettres de l'Unité, suivant l'ordre (que je vous en donne de la part de Dieu.) Et, certainement, considérez la valeur de toutes (ces pierreries) comme étant la valeur de l'Unité première[3]. Puissiez-vous être persuadés en Dieu!

1. Lorsque vous aurez été jugés, il ne vous restera que la participation à l'existence, et toute la partie transitoire de votre nature sera anéantie.

2. Le meilleur de vos actions et de vos pensées doit être pour Dieu, ce qu'il y a de moindre, pour vos coreligionnaires; mais ce qui participe de l'un et de l'autre doit appartenir à vos instituteurs spirituels.

3. 3 pour ب س م au nom
4 — ا ل لٓ ه de Dieu
6 — ا ل ا ع ظ م le très-grand
6 — ا ل ا ق د س le très-saint.
19

Ceci est un mode de calcul spécial où l'on ne considère pas la valeur numérique de chaque lettre, mais seulement le nombre des lettres.

Ensuite, le sixième paragraphe (dit) : Puis, lavez vos corps (complétement) tous les quatre jours, aussi bien que vous le pourrez faire. Certainement, lavez-les, et certainement, considérez (vous) dans les miroirs nuit et jour. Puissiez-vous rendre grâces[1].

Ensuite, le septième paragraphe (dit) : Faites la prière vêtus de vos abbas (tels que vous êtes), et quant à elles (vos femmes), (qu'elles la fassent) dans leurs vêtements (ordinaires). Il n'y aura pas de péché sur elles, si leurs cheveux paraissent (pendant la prière) ainsi que leurs corps, devant leurs maris, tandis qu'elles prient[2]. Pour vous, rasez le poil de vos visages. Certainement, vous en deviendrez plus forts et plus beaux dans ce que vous aimez de vos corps. Puissiez-vous rendre grâces quand les jours de Dieu (seront arrivés)! Dis : en vérité, votre kibla, c'est « Celui que Dieu manifestera, » jusqu'à ce qu'il soit arrivé; (quand il sera arrivé), il vous donnera pour kibla ce qu'il voudra. Alors, vous considérerez ce qui était avant (c'est-à-dire, la direction que vous aviez choisie pour adresser vos prières), comme étant celle que vous saurez après devoir prendre. Dis: Partout où vous vous tournez, vous avez Dieu en face! Faites (uniquement) attention à Dieu[3]!

Ensuite, le huitième paragraphe (dit) : Celui qui a en vue le jour du jugement, qu'il tienne note de ce qu'il fait de bien et de mal. Puissiez-vous être bien instruits de la rémunération finale!

1. Le commandement dont ceci est un abrégé, contient les prescriptions suivantes : le bain tous les jours, le rasage des cheveux et du corps tous les huit ou quatorze jours; se couper les ongles et les teindre au hennèh tous les quatorze jours; sur la poitrine des hommes tracer le mot : *le Miséricordieux;* sur celle des femmes : *ô Dieu!* اللهم Il faut se regarder dans le miroir, pour être sûr que la propreté est maintenue et qu'il n'y a de taches nulle part. Il faut aussi changer de vêtements et surtout de chemise une fois par semaine, au moins. Le Bâb cherche à rendre effective et complète la propreté que la loi mosaïque et l'Islam, se plaçant à un point de vue de pureté légale, ont recherchée mais n'ont pas trop bien obtenue.

2. La prière musulmane n'est pas légale si l'homme conserve son manteau, et si la femme n'est pas toute entière enveloppée par le sien.

3. Ici le Bâb ne défend pas précisément l'usage d'une kibla, mais il en montre l'inutilité.

Ensuite, le neuvième paragraphe (dit) : Celui qui est instruit dans la nation (tout bâby) a la permission de voir toutes les femmes, et de leur parler, et de même d'être vu d'elles. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez-moi ! respectez-moi ! Et si (ces rapports entre les deux sexes) ont lieu en dehors de ce qui est nécessaire entre deux personnes, dis : Au-dessus de dix-huit paroles, craignez (de continuer) ! Sachez que vous ne pouvez en tirer aucun profit[1] !

Ensuite, le dixième chapitre (dit) : Nettoyez vos bouches avec le cure-dent et la brosse après que vous avez terminé vos repas; ensuite, certainement, (vous pouvez) aller vous coucher. Ensuite, lavez vos visages et vos mains jusqu'à la naissance du bras, si vous voulez prier; ensuite, appropriez vos visages et vos mains avec la serviette, et, en vérité, dans (l'intérieur de) la maison libre[2], gardez quelques parfums dans des serviettes. Puissiez-vous ne jamais éprouver que ce qui vous plaît ! Et, certainement, versez sur (vos mains, en prenant) la forme de l'Unité[3] de l'eau exquise (des essences précieuses) telles que (de l'eau) de rose rouge. Puissiez-vous, au jour du jugement, entre les mains de Dieu, entrer dans l'eau de rose rouge et dans les parfums, et (faites en sorte que) votre odeur ne change jamais votre disposition (d'esprit)[4]. Et si vous prononcez le « au nom de Dieu ! » cinq fois, certainement, c'est (une compensation) suffisante de votre ablution, lorsque vous ne pouvez pas trouver d'eau, ou que cela est trop difficile pour vous ! Puissiez-vous rendre grâces !

1. Le Bâb défend la voilure des femmes et veut que les deux sexes aient des rapports publics et libres entre eux. Mais il met les fidèles en garde contre les dangers de ces rapports, et défend les conversations inutiles et indiscrètes. Il est certain que la voilure et la licence qu'elle favorise sont la cause principale de la dépravation morale des Orientaux.

2. L'oratoire que chacun doit avoir chez soi.

3. Le *hykal touhyd*, « forme de l'Unité, » signifie la posture que les bâbys prennent pour faire les ablutions. Tandis que les musulmans s'accroupissent, ils doivent, eux, s'asseoir les jambes croisées. Ils donnent à cette posture le nom de « forme de l'Unité » pour indiquer le repos absolu dans lequel l'unité est surtout comprise.

4. Que vous ne soyez pas distraits ou affectés désagréablement par quelques mauvaises odeurs que vous laisseriez subsister sur vous.

Dis : A chaque manifestation (d'un prophète), les créatures échangent le feu pour la lumière, et comment dirigerez-vous vos actions? C'est en ayant (toute) votre attention portée sur le point (générateur de l'œuvre nouvelle, c'est-à-dire le nouveau prophète); et, en vérité, il vous est pardonné ce que vous éprouvez dans le sommeil, si vous déterminez une pollution par vous-mêmes; mais connaissez le prix de cette liqueur, en vérité, elle est la cause de la création de l'être qui adore Dieu. Autant que cela est possible, conservez-la en tout honneur (et respect)[1] ! Puissiez-vous venir au secours de la loi de Dieu par les fruits de vous-mêmes! Et lavez-vous, si vous l'aimez mieux, lorsque vous trouvez cette eau, puis, certainement, conservez (l'eau avec laquelle vous vous êtes lavés), et, certainement, dites dix-neuf fois : Gloire à toi, ô Dieu! En vérité, il n'y a pas de Dieu, sinon toi! Gloire à toi! En vérité, je suis au nombre de ceux qui te louent! Et si vous vous êtes enfoncés dans l'eau, la même prescription (que ci-dessus) vous est faite, après que vous vous êtes lavés. Et, de même, si vous lavez vos têtes et vos corps et vos mains et vos jambes, ne manquez pas de louer Dieu pendant cette occupation.

Et, en vérité, les femmes, lorsqu'elles ont leurs mois, il n'y a pas pour elles de prières ni de jeûnes, à moins qu'elles ne se lavent. Ensuite elles feront la louange (de Dieu) quatre-vingt-quinze fois, d'un coucher (de soleil) à un coucher de soleil), et elles diront : Gloire à Dieu, le maître de la beauté et de la forme! Et si vous êtes en voyage avec elles (les femmes), après que vous êtes descendus (de cheval) et que vous êtes (en train) de vous reposer dans le lieu (que vous aurez choisi), prosternez-vous tous pour la première fois, puis, prononcez cette fois-là la louange (de Dieu); ensuite asseyez-vous pour (le bien de) la forme de l'Unité[2]. Alors louez Dieu dix-huit fois. Ensuite levez-vous! Tout cela est dans ce but, que vous puissiez rendre grâces à Dieu conformément à sa loi!

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Et, pour vos morts, lorsque vous le pouvez, lavez-les cinq fois

1. « Dans un vase précieux. »
2. Asseyez-vous sur vos talons, dans un repos complet.

dans l'eau pure[1]. Ensuite, ensevelissez-les dans des vêtements de soie ou de coton après avoir placé un cachet (de cornaline) dans leurs mains, présent de Dieu aux vivants et aux morts[2]. Puissiez-vous avoir confiance en « Celui que je manifesterai » au jour du jugement!

Et, en vérité, lorsque l'eau est au plus haut degré de chaleur, préférez-la pour laver vos morts par les mains de ceux que vous considérez comme vos frères; dans de l'eau froide mettez l'eau chaude et servez-vous en lorsque vous avez atteint le degré de tiédeur qui vous convient. Ensuite (lavez) le corps des morts avec de l'eau de rose rouge ou (quelque

1. On doit laver d'abord la tête, en disant : *O l'Incomparable!* ensuite la poitrine, en disant : *O Vivant!* puis la main droite, en disant : *O l'Eternel!* ensuite la main gauche, en disant : *O le Maître!* ensuite le pied droit, en disant : *O le Juste!* ensuite le pied gauche, en disant *O le Saint!*

فرد	3
حیّ	2
قیو	4
حکم	3
عدل	3
قدوس	4
	19

Ici il ne s'agit dans le calcul que du nombre des lettres composant chaque mot.

2. Si c'est un mort, il faut qu'il y ait sur le cachet :

ولله ما فی السموات وفی الارض ومابینهما وکان
الله بکل شی علما

« Et à Dieu appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre « et ce qui est entre les deux! Et Dieu est savant sur toutes choses! »

Si c'est une morte :

ولله ملك للسموات والارض ومابینهما وکان
الله علی کل شی قدیرا

« Et à Dieu appartient l'empire des cieux et de la terre et de tout ce « qui est entre les deux, et Dieu est tout-puissant sur toutes choses! »

eau) semblable. Lorsque vous le pouvez, certes, il faut vous rassembler (pour accompagner le défunt). Ensuite, donnez-lui tous les témoignages de vœux pour son repos et d'affection (pour sa mémoire). Ensuite, après dix jours (écoulés), que tous (les croyants sans distinction aucune) aillent visiter leurs morts. Ou même, il est plus près (de la perfection) que vous y alliez tous les jours si cela vous est facile. Lorsque vous le pouvez, pendant dix-neuf jours et dix-neuf nuits, ne vous éloignez pas (du mort ou du tombeau), et lisez les révélations de Dieu et tenez les lampes allumées auprès (du mort).

Ensuite, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité (*c'est Dieu qui parle au Bâb*), j'ai vu, pendant qu'on te martyrisait (comparaître devant moi) toute la douleur (du monde)[1]. Ne t'afflige pas! Et, en vérité, dans ce lieu-là, toutes choses m'ont loué par toi, et tout ce qu'on a fait, si on le sait, a été fait par toi et en vue de toi, et, promptement (toutes choses) reviendront à moi! Et elles me demanderont pardon.

Dis : celui qui est dans ce pays dont la circonférence est de soixante-six farsakhs[2], aussitôt que dix-neuf années auront passé de son temps de vie, il faut qu'il se présente dans ce lieu du martyre pour y faire le pèlerinage, tous les ans une fois; puis, après dix jours (passés) là, certainement (les pèlerins) seront libres (de s'en retourner chez eux[3]). Et sur la place de la Station, certes, qu'ils fassent cinq rikaats de prières, et celui qui ne peut pas (venir les faire là, qu'il les fasse) dans sa maison, (et alors) pendant dix-neuf jours qu'il prie Dieu, son Seigneur; et celui qui n'est pas dans cette limite[4], il lui

1. C'est ce passage qui me fait douter que le livre soit du Bâb. Mais je dois dire que ceux qui le prétendent présentent ici deux interprétations. Les uns assurent que le martyre dont il est ici question n'est pas la mort du Bâb, mais son arrestation à Shyraz et son transfert dans la citadelle d'Ardebyl, où il aurait composé l'ouvrage actuel pendant l'emprisonnement qui précéda sa mort. D'autres soutiennent qu'il s'agit bien de la mort du Bâb, mais que celui-ci, qui la prévoyait et la considérait comme assurée, en parle comme d'un fait déjà accompli.

2. Le pays de Tebryz, où le Bâb a été martyrisé.

3. Ce passage a encore ce sens : « certainement, ils doivent prier avec toute effusion. »

4. Qui ne fait pas toutes les prières nécessaires, qui les fait imparfaitement ou qui abrége le temps des dix-neuf jours.

est pardonné par ma bonté, et, en vérité, j'ai prononcé ce jugement sur ce qui est sur la terre : qui pourrait aller à l'encontre? En vérité, ô mes serviteurs, vénérez Dieu!

Ensuite, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Faites le azayyem pour le Point, en vue de ses premières (manifestations) et de ses dernières, quatre-vingt-quinze fois, dans les prières (qui) lui (sont adressées), et certes, priez tous (tant que vous êtes), une fois, mais vous (qui êtes seuls), vaquez à la prière isolément.

Ensuite, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Si vous savez ce qu'est l'Exposition et (ce que sont) ses préceptes, lisez en ce qui vous plaît, jour et nuit, et si (vous n'êtes pas en état de comprendre l'Exposition et ses préceptes), rappelez-vous Dieu sept cent fois (par jour), si vous êtes en disposition, et sinon (attendez) jusqu'à ce que vous le soyez[1] !

Ensuite, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Il est nécessaire, pour tous les êtres, qu'il reste de leur existence une existence, et, certes, il faut qu'ils se marient entre eux lorsque sont passées onze années de leur âge, et celui qui le peut et n'accomplit pas la tâche de propagation, son œuvre ne se fait pas. Et s'il y a empêchement (d'âge) dans l'un des deux (dans la femme), quant à la production des enfants, qu'ils attendent, si cela leur plaît, jusqu'à la puberté; et il n'est pas permis (de prendre un conjoint) sinon qu'il soit (des croyants) à l'Exposition, et, si (une épouse étrangère) entre (dans la maison d'un fidèle), ce qu'il possède de lui-même reste interdit pour l'autre (conjoint), à moins qu'elle (l'épouse infidèle) n'arrive (à la vraie religion). Ce précepte a été donné (postérieurement à l'abrogation de la première) ordonnance que Dieu avait manifestée dans la vérité et qui s'était manifestée dans la justice, avant ce (nouvel ordre). Dès lors, donc, vous êtes libres de vous marier. Puissiez-vous, au moyen de ce précepte, glorifier la loi de Dieu!

Ensuite, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ceci

1. On voit qu'en général le Bâb se montre très-peu exigeant sur la pratique des dévotions extérieures. Plusieurs fidèles croient même qu'il n'y tenait pas et ne faisait que céder à un certain respect pour la coutume établie qu'il ne voulait pas trop violenter.

importe à la justice de Dieu que, de toute chose qui a la valeur de cent miskals d'or, quelle que soit cette chose, vous donniez la valeur de vingt miskals, au nom de Dieu, lorsque le cercle (d'une année) a passé sur (cette chose) et qu'elle n'a pas déchu de ce qu'elle valait d'abord, (que vous donniez, dis-je, cette valeur) à «Celui que Dieu manifestera.» Certainement (ce dernier) donnera à chacune des Lettres de l'Unité[1] un miskal, excepté à la première Lettre (au Bâb)[2] à laquelle il donnera deux miskals, et, en vérité, jusqu'au temps où « Celui que Dieu manifestera » sera apparu, (il faudra remettre ce tribut) à celui (des prophètes ou des lieutenants de Dieu) qui aura été manifesté pendant la vie (des tributaires), et, assurément, après la mort de ces derniers, (leurs dons) reviendront à leurs enfants s'ils en ont et, s'ils n'en ont pas, à toute personne instituée par Dieu (pour être leur héritier). Que tous agissent ainsi.

Cet ordre (doit s'accomplir) si (le propriétaire) possède par lui-même, et s'il a plus que (ce qu'il faut pour) son entretien; et quand on fait le compte (de son bien) après sa mort, (cet impôt se prélève) sur la totalité du bien (sans faire la distinction précédente). Ensuite (le lieutenant du Bâb ou le Bâb lui-même) détermine, suivant la justice, pour tout l'espace de temps qui s'écoulera jusqu'à la manifestation (de Celui que Dieu manifestera), la quotité de l'impôt sur l'héritage, au taux qui lui convient. Et, en vérité, il ne faut pas que vous soyez en retard (pour payer[3]).

Ensuite, le septième paragraphe après le dixième (dit) : Lorsque le produit du prix (des objets représentés par) les miskals d'or et d'argent a été remis par tout le monde en vue

1. Aux dix-huit qui forment l'unité prophétique avec lui.

2. Cette lettre est celle qui, jointe aux dix-huit, accomplit avec elles le chiffre dix-neuf. Il ne s'agit pas ici du premier Bâb, mais d'une des incarnations successives appelées ici : « Celui que Dieu manifestera. »

3. On voit ici la trace d'un établissement théocratique différent de l'ordre des pouvoirs civils et pouvant faire des lois dont l'origine, bien que spirituelle, a cependant action sur le domaine temporel. Cependant, c'est un fait digne de remarque que le bâbysme, contrairement aux précédents asiatiques, conçoit la séparation des deux pouvoirs.

du nombre des lettres (dix-neuf) et des deux *Has*[1], il est révélé que le septième (de ce produit total) appartient à Dieu, et, assurément (celui-ci) permet que, de toute chose possédée, sauf le nombre de Dieu[2] certainement, on donne aux pauvres de la part de leur Seigneur, et à ceux qui sont empêchés dans leur travail, et aux débiteurs, ou à ceux qui sont rançonnés, ou à ceux qui sont embarrassés dans leur commerce, ou à ceux qui ont besoin de quelque chose dans le voyage, et que l'on se fasse du bien l'un à l'autre. Dis : En vérité, ce qu'il y a de plus proche, ce sont les enfants et ce qui leur est nécessaire; ensuite la parenté.

En vérité, ô riches! vous tous tant que vous êtes, vous êtes les préposés de Dieu, et soyez attentifs à la fortune de Dieu (qui est entre vos mains), et enrichissez les pauvres de la part de votre Seigneur, et il n'est pas permis de mendier dans les bazars, et celui qui demande, il est défendu de lui donner, et, en vérité, l'ordre (de se considérer comme les préposés de Dieu, quant à la possession des biens du monde, s'adresse) à tous ceux qui font le commerce, et celui qui n'est pas en situation (de prendre les charges imposées par ce précepte), vous, ô les préposés à la richesse, faites parvenir (le nécessaire) jusqu'à lui!

Et, certes, elle est indispensable pour vous, la science de ce qui est (décrété) dans votre loi (savoir :) que personne ne manque de rien! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez moi!

Et, en vérité, ce nombre de Dieu (le sixième des biens), lorsqu'on l'aura prélevé sur la totalité des fidèles, pour le donner à Dieu, et que, pour toute l'année, il sera recueilli, et lorsqu'il sera arrivé au plus haut taux qu'il puisse atteindre, le Point (ou tout représentant de Dieu) le prendra pour les premières et les dernières Lettres[3], et de ce que vous possédez,

1. Les deux *Hâs* sont Moulla Housseïn Boushrewyèh, la première des lettres du Vivant, surnommé la porte de la Porte, *Bâb el Bâb*, et Celui que Dieu manifestera, qui est également la Porte, celle de sortie, comme Moulla Housseïn Boushrewièh est celle d'entrée. Le Bâb lui-même a cessé d'être la Porte pour prendre un rang plus élevé, après la conversion de Moulla Housseïn Boushrewièh. Il est alors devenu le *Point*.

2. C'est-à-dire la part attribuée à Dieu qui constitue le sixième.

3. Pour le clergé

vous ferez part aux dix-neuf principaux dévots (que vous connaîtrez parmi vous), lorsque l'ordre (qui les fera connaître sera arrivé pour vous).

Que chacun donne le nombre *Hâ*[1] suivant ce qu'il peut (c'est-à-dire cinq ashrefys, ou cinq krans ou cinq pouls) d'après ses ressources, à ses parents, et que les parents entre eux (se donnent), pour peu qu'ils soient croyants!

Ensuite, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Jeûnez tous les ans pendant le mois d'Alâ (le dernier des 19 mois de l'année) et avant que ne soient mûrs l'homme et la femme, (c'est-à-dire avant) la onzième année après leur conception[2]. (Passé cette époque), si on le veut, qu'on jeûne jusqu'au coucher du soleil. Et après la quarante-deuxième année, (le jeûne) leur est remis. Pour ceux qui se trouvent entre le lever (c'est-à-dire l'âge de onze ans) et le coucher (les quarante-deux ans), certainement qu'ils jeûnent. Puissiez vous, au jour de la manifestation, ne pas franchir les portes du feu!

Autant que vous le pourrez (dans le mois du jeûne), donnez des repas avant le lever (du soleil) et après le coucher. Et si vous croyez en celui qui sera « Celui que je manifesterai, » ne discutez pas à son sujet et ne mangez pas et ne buvez pas et n'ayez pas des relations de femmes (dans ces repas). (Le but qu'on doit s'y proposer est) de prendre du plaisir (à lire et à commenter) les prescriptions de Dieu ; et ne tournez pas vos bouches en parlant de ces sujets sacrés, tant que vous lisez[3]!

1. C'est-à-dire, cinq.

2. Le Bâb autorise le jeûne pour les enfants comme pour les adultes pendant le mois d'Alâ. Mais, en faisant remarquer que les adultes pourront, s'ils le veulent, jeûner jusqu'au coucher du soleil, il donne à entendre que les enfants n'ont nul besoin de se soumettre à cette austérité, et le jeûne, pour eux, peut être réduit à quelques heures de la matinée ou même supprimé tout à fait, sans qu'il y ait faute de leur part ou de celle de leurs parents. On voit encore ici que le novateur accepte, avec répugnance et à demi, des habitudes dévotes qu'il juge trop enracinées et trop peu importantes d'ailleurs pour les heurter de front.

3. Comme font les musulmans, chez qui c'est une mode dévote d'abaisser les coins de la bouche, ainsi que de parler du nez et de renverser la tête en arrière en clignant des yeux.

Ensuite, le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Chaque fois que vous entendez nommer le Point [1], saluez-le (d'une formule de louange). Faites-en de même lorsque (vous entendez citer) les Lettres du vivant (les dix-neuf). Puissiez-vous avoir la bonne dévotion, au jour de la manifestation de leur Seigneur !

Lorsque vous faites un récit (relatif à Dieu ou aux saints), il suffit (de faire le salut) une fois [2] ! Et la veille du vendredi et le vendredi même, dites : « Gloire à toi, ô Dieu ! donne le salut à la nature des sept Lettres (Aly-Mohammed) et aux Lettres du Vivant, avec gloire et élévation [3] ! » Puissiez-vous au jour du jugement être convaincus de ce que vous direz-là !

Ne faites pas le salut comme (vous le faites) aujourd'hui (en l'adressant) à Mohammed et aux Lettres du Vivant. Vous serez séparés d'eux par un voile (au jour) de leur manifestation, dans leur dernier (jugement [4]). Si vous ne les saluez pas et si vous ne les affligez pas, certainement vous les rendrez satisfaits de vous [5]. Mais (pour être dans le vrai) ne les saluez pas, faites ce que vous avez à faire (de vraiment utile, nécessaire), et celui qui salue « Celui que je manifesterai, » Dieu le salue mille fois. Et de même, si vous saluez les Lettres de la vie !

LA NEUVIÈME UNITÉ.

O Lui ! en vérité, moi, je suis moi, Dieu ! Il n'y a pas de Dieu sinon moi, le plus puissant, le plus puissant ! Et, en vérité, c'est à moi qu'appartient l'empire du ciel et de la terre

1. Ici, le Point c'est Dieu.
2. Les musulmans rigides affectent d'incliner la tête avec respect chaque fois qu'ils nomment Dieu, le Prophète ou un saint personnage quelconque.
3. Ici il s'agit des douze Imams musulmans qui portent ce nom.
4. C'est-à-dire : Vous n'avez aucune espèce de rapport avec eux ni avec leurs sectateurs.
5. A quoi sert de les saluer d'une part, et de l'autre, de ne plus les reconnaître comme guides ? Ils sont plus satisfaits qu'on les laisse absolument en repos. Seulement, il ne faut pas les offenser, car tant que la loi qu'ils ont prêchée au monde n'a pas été remplacée par le bâbysme, ils représentaient la vérité et étaient pour le monde une source de salut.

et de ce qui est entre eux! Ce qui vient de moi arrivera à toi, à ton dernier jour, et à ton premier jour[1]!

Dis : La terre entière est magnifiée pour « Celui que je manifesterai. » Au jour de sa manifestation, vous retournerez à lui! Et si vous avez une maison et que vous y demeuriez, nous décrétons contre vous le feu! En vérité, ô mes serviteurs, vénérez moi[2]!

En vérité, les palais des rois sont à lui (Celui que Dieu manifestera), et, en vérité, si quelqu'un fait la prière dans ceux-ci, il est indispensable pour lui qu'il donne aux pauvres un miskal d'argent, à moins que vous ne soyez un des témoins de l'Exposition[3], priant au coucher du soleil avec une autorisation (des supérieurs). Que celui-là habite (sans scrupule) dans ces (palais des rois), s'il en a la permission.

Dis : dans les grandes assemblées, laissez vide (la place) de dix-neuf (personnes). Puissiez-vous au jour de la manifestation n'avoir pas pris le pas (sur les dix-neuf)! Cette (prescription a lieu) lorsqu'il y a de la place, sinon une seule place (vacante) vous suffira. Puissiez-vous dans ce jour de la manifestation être sauvés!

Ne vous en allez pas comme aujourd'hui, parlant de moi et discutant sur moi et ne me saluant pas (de formules de respect[4]). Ainsi est le premier paragraphe.

1. A la fin des temps et au jour où commencera l'éternité. Il y a encore un autre sens : au jour où finira la période dogmatique actuelle et où commencera l'autre période plus élevée dans la vérité absolue que viendra ouvrir « Celui que Dieu manifestera. »

2. Cela veut dire que si, suivant la prescription qui en est faite plus haut, vous avez dans votre maison un oratoire destiné à « Celui que Dieu manifestera, » et que vous, propriétaire, ou plutôt usufruitier des biens qui n'appartiennent réellement qu'à « Celui que Dieu manifestera, » vous vous permettiez de vous en servir pour des usages profanes, vous êtes damné.

3. Un personnage ecclésiastique. Cette prescription n'est que le maintien du loyer que le roi paye aujourd'hui aux moullas pour avoir le droit de faire la prière chez lui, ce qu'il possède ne lui appartenant que par usurpation, puisqu'il n'est pas de la famille d'Aly. La prière ne serait pas légale dans un lieu ainsi possédé sans droit; mais le loyer payé à la mosquée est censé rétablir la légalité.

4. Cette défense est dirigée contre la passion qu'ont les Persans, les Hindous et les Arabes de parler sans terme ni mesure sur des sujets théologiques.

Ensuite vous lisez dans le second paragraphe : En vérité, ô médecins, craignez Dieu, et donnez des médicaments bons et bienfaisants (tels que) Dieu les a créés, et vous, ô mes serviteurs, visitez les malades.

Si quelqu'un possède une très-belle écriture, (telle) qu'elle soit incomparable, qu'il écrive mille lignes (d'éloges de Dieu, du Bâb et des saints) et ce sera son testament, et certainement je tiendrai grandement compte de lui!

Ensuite le troisième paragraphe (dit) : Tous les rois (bâbys) devront avoir une maison (ornée) de miroirs et leur appartenant. Ils feront écrire devant eux ce qui servira d'arguments pour (prouver) la vérité des préceptes de leur Seigneur[1].

S'ils n'aident pas (à la religion), certainement Dieu prendra vengeance d'eux par tous les moyens possibles et s'ils viennent en aide à lui (au Bâb), certainement Dieu leur accordera tout ce qu'il y a de meilleur. Dis : En vérité, je t'ai créé pour que tu donnes assistance (à la religion) et il te faudra mourir (ensuite), mais je maintiendrai ton souvenir jusqu'au jour du jugement, dans la mémoire du Créateur!

Ensuite le quatrième paragraphe (dit) : Chaque fois que vous vous reposez dans l'endroit retiré (de vos maisons), prenez plaisir à parler de Dieu, mais si vous prenez plaisir à ce qui a trait à « Celui que Dieu manifestera, » certainement c'est (encore) meilleur devant Dieu que si vous prenez plaisir à vous entretenir de Lui. Certes, je l'ai exalté dans vos cœurs, par les préceptes qui le concernent, avant qu'il n'ait été manifesté (et cette glorification a été faite par) ma langue. En vérité, ô toutes choses, vénérez-le!

Ensuite le cinquième paragraphe (dit) : Il a été prescrit à tout homme de servir le Point pendant dix-neuf jours, dans (le temps de sa) manifestation[2], et cette obligation vous est remise lorsqu'il le permet. Dis : Cela est la meilleure des œuvres si vous pouvez la bien considérer!

1. Il est ordonné aux rois d'avoir les murailles de leurs palais couvertes de formules talismaniques bien et richement écrites. C'est exactement ce que faisaient les monarques anciens au moyen de l'écriture cunéiforme.

2. Tout homme est obligé d'aller pendant dix-neuf jours servir matériellement le Bâb.

Ensuite le sixième paragraphe (dit) : Ne prenez point le pas sur la famille dans laquelle le Point se manifeste, (à la condition que ceux-là (les gens de cette famille) seront des croyants [1]. Dis : Ceux-là sont les meilleurs de (tous les hommes qui sont) sur la terre; et si Dieu avait connu (quelque autre famille) plus excellente dans la foi, certainement il aurait manifesté le Point au milieu de cette famille. Demandez le salut à Dieu pour le père et pour la mère (du supérieur ecclésiastique), et pour ce qui vit avec lui, et pour ce qui croit en lui parmi les chefs de sa parenté. Si vous vous conduisez bien avec tout le monde, puissiez-vous avoir connaissance (du Point) avant qu'il se manifeste, et après cela (après la manifestation), vous n'aurez aucune peine à considérer et à comprendre. (La forme de salut à adresser aux parents du Bâb est celle-ci :) C'est à toi qu'appartiennent, en vérité, ô Trésor de Dieu (ô Bâb), puis aux premiers de ta parenté, l'Exposition de Dieu et la louange de toutes choses [2]. En tout temps (existe la manifestation), et avant ces temps, et après les temps!

Ensuite le septième paragraphe (dit) : Tenez-vous loin de tout ce qui n'est pas de moi, et ne vendez pas et n'achetez pas ce que Dieu n'aime pas. Et, en vérité, cela vous est interdit, et ne faites pas cela. Vous qui êtes dans cette loi, écartez-vous, autant que vous le pouvez, de toute action impure.

Ensuite le huitième paragraphe (dit) : Ne prenez pas de drogues (enivrantes), ni arak, ni opium, ni les choses qui sont au-dessus, et n'en vendez point, et n'en achetez point, et ne vous en occupez point, sinon dans le cas où vous prendriez plaisir à en fabriquer [3].

1. Toute famille qui compte parmi ses membres un des dix-neuf membres de l'Unité prophétique, ou bien un des chefs spirituels inférieurs, a droit à des respects spéciaux.

2. *Toutes choses* signifie ici le prototype de toutes choses, c'est-à-dire les Lettres du Vivant, la religion même. — Il faut considérer que les mots *kull-shy*, toutes choses, ont la valeur numériqne de 360, et en y ajoutant l'Élif hamzè, pour le Noktèh, pour le Bâb, on a 361, qui est le carré de 19, lequel nombre est à la fois Dieu, et l'univers et le Bâb.

3. C'est-à-dire dans le cas où vous en auriez besoin pour l'exercice des métiers ou des arts, et je crois qu'il faut ajouter aussi : dans le cas où vous en fabriqueriez pour les vendre aux infidèles.

Ensuite le neuvième paragraphe (dit) : Ne faites pas de prières en commun ; mais visitez les temples et méditez, assis sur les bancs, sur tout ce qui plaît à Dieu, et faites des prêches ; excepté dans le cas où l'on prie pour les morts, et en vérité (dans ce cas), vous prierez (ensemble)[1] pendant le temps que l'on sera réuni.

Certainement, prenez tout ce qu'il y a de bon dans vos maisons pour (le mettre) dans vos temples (domestiques), et, en vérité, fréquentez les temples[2]. C'est excellent pour vous. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de Dieu, être diligents dans l'œuvre de Dieu !

Ensuite le dixième paragraphe (dit) : Autant que vous le pourrez, rendez-vous possesseurs de tous les vestiges (les livres qui traitent) du Point, quand même ce seraient des (livres) imprimés. Et, en vérité, les faveurs (de Dieu) descendent, sur celui qui les possède, comme une pluie. Dis : En vérité, ô mes serviteurs, c'est le meilleur des commerces ! En vérité, croyez en « Celui que je manifesterai ! »

Ensuite le premier paragraphe après le dixième (dit) : Certainement, purifiez vos esprits de ce qui n'appartient pas aux Lettres Sublimes[3] ! Puissiez-vous ne pas pénétrer dans ces horribles réalités[4], et certes ne soyez pas d'entre eux (les infidèles) ! Et celui qui peut ne s'occuper à comprendre que le bon, cela est bon pour lui. Pour vous, ayez votre attention concentrée sur ce que Dieu a manifesté, et, en vérité, il a été révélé dans la (loi du Bâb) tout ce qui a été révélé jusqu'à présent[5] !

1. Chacun pour soi, à voix basse et sans s'unir aux autres assistants.

2. Il s'agit ici des oratoires domestiques. C'est la recommandation expresse des méditations solitaires.

3. C'est-à-dire, de tout ce qui n'a pas trait au peuple fidèle du Bâb. Les bâbys s'appellent les *Lettres Sublimes*, parce que toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toute leur vie expriment Dieu et ses envoyés, en opposition avec les lettres *emprisonnées* سجینی qui représentent les gens enfermés dans l'erreur et l'infidélité, tout ce qui n'est pas bâby.

4. C'est-à-dire, le châtiment certain qui attend les infidèles.

5. La loi du Bâb contient toutes les révélations antérieures, et de plus des vérités qui n'avaient pas encore été annoncées.

Après l'*Élif* et le *Ya*, si (Celui que Dieu manifestera) veut compléter le nombre de *toutes choses* (360), certainement, avec la volonté de Dieu, vous en serez témoins [1].

Ensuite le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Le poil des animaux ne rend pas votre prière infructueuse ni rien de ce qui a vie. Pour vous, rendez grâces à la loi de Dieu [2].

Ensuite le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Ne détruisez jamais aucun écrit!

Ensuite le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : Tous les dix-neuf ans, si vous le pouvez, renouvelez tous vos effets [3].

Ensuite le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Certes, il vous faut tracer le nom du Bâb sur tous vos objets. Puissiez-vous, au jour de la manifestation de sa réalité, si vous êtes restés fermes dans votre foi, apporter vos hommages à l'Arbre auguste (le Bâb) [4]!

Ensuite le sixième paragraphe après le dixième (dit) : Ne frappez jamais personne!

Ensuite le septième paragraphe après le dixième (dit) : Certes, dans l'espace de dix-neuf jours, soyez l'hôte de dix-neuf personnes, quand même vous n'auriez que de l'eau à leur donner, et si vous ne pouvez pas avoir plus d'un convive (à la fois), amenez-le (cependant chez vous).

Ensuite le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Ne déchirez pas vos habits et ne frappez pas vos corps lorsque

1. Ceci explique ce fait, que huit unités du livre traduit ici n'ont pas été écrites encore. Le Bâb, en abandonne la révélation à « Celui que Dieu manifestera, » et qui ainsi complétera le nombre des 19 unités formant l'unité de la loi. Jusque-là, le nombre de toutes choses restera incomplet. Mais ce chiffre de huit unités encore à révéler correspond à une chose qui est représentée par le chiffre 8 : les huit demeures du paradis. Ces demeures ne seront ouvertes que par les huit unités qui restent à révéler, et elles sont destinées à tous les peuples du monde non encore convertis, mais qui le seront alors.

2. Ceci est dirigé contre les idées musulmanes sur la pureté et l'impureté légales.

3. Les vêtements, les meubles, les tentures, afin que tout soit toujours propre.

4. Cette dénomination *d'arbre* est prise des juifs et des chrétiens.

meurt quelqu'un d'entre vous. (Ne le faites) jamais, jamais!

Ensuite le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Chaque fois que vous préparez un poisson de mer ou de rivière, dites : Au nom de Dieu, le protecteur, l'Éternel! Ensuite, mangez de tout (poisson) qui a des écailles!

LA DIXIÈME UNITÉ.

Au nom de Dieu, le très-grand, le très-saint! En vérité, moi, je suis moi, Dieu! Il n'y a pas de Dieu, sinon moi, le plus parfait, le plus parfait! En vérité, j'ai révélé dans la dixième unité que, en vérité, j'atteste que, en vérité, Lui, il n'y a pas de Dieu, sinon moi! Le protecteur, l'Éternel! dis :

(C'est ici) le premier paragraphe. Ne vous écartez pas des chiens ni d'autres (animaux), et quand même vous vous frotteriez à leur poil ou à leur humidité, à moins que vous n'aimiez à vous brosser après [1].

Dis, dans le deuxième paragraphe : En vérité, Dieu a permis à ceux qui croient à l'Exposition, tant Lettres (mâles) que Lettres (femelles), de contempler les femmes, lorsqu'ils le veulent, et qu'elles le veulent, sauf à ce que les hommes n'assistent pas, ou que (les femmes) n'assistent pas à ce que Dieu n'aime pas dans le fait de la contemplation d'eux et d'elles, et Dieu veut qu'il soit créé entre vous et elles ce qui peut vous donner la satisfaction que vous aimez [2].

Et, en vérité, dans le troisième paragraphe (il est dit) : Certes, faites le partage de ce dont vous avez hérité des biens de Dieu, de la même manière que je les ai partagés entre vous. Puissiez-vous, après avoir accompli ce que nous voulons au sujet des parts de chacun, entrer, au jour de la manifestation, dans celle-ci (la part de la félicité éternelle qui vous reviendra pour votre conduite)!

1. Pour les musulmans, on n'est pas impur quand on a touché un animal impur, à moins qu'il ne soit resté après vous quelques-uns de ses poils, ou bien, s'il est mouillé, que vous n'ayez gardé quelque chose de son humidité. Pour les bâbys, cette impureté est abolie : mais il n'est pas défendu d'éviter la malpropreté.

2. L'usage du voile et la réclusion des femmes sont abolis. Il est permis aux deux sexes de se regarder librement, mais dans la mesure et avec la réserve que doivent imposer la décence et les bonnes mœurs.

Certes, croyez à « Celui que Dieu manifestera ! » Ensuite, soyez convaincus de ses préceptes.

Dis : En vérité, vos enfants hériteront d'après la supputation du *Tha* [1]. Donnez à vos (filles) des portions équitables. Dis : Puissent-ils rendre grâces de ce que Dieu a prescrit pour ceux-là (les infidèles) le nombre de l'*Inimitié !*

Dis : Pour ce que Dieu a prescrit qu'il soit donné à vos femmes, d'après le calcul du *Ha*, conformément aux nombres *Ta* et *Fa*, partagez-le entre elles avec équité.

Dis : Pour ce que Dieu a prescrit dans la supputation de la supputation du *Za* (زاء) pour vos pères, (ce qui revient) aux nombres *Ta* et *Kaf* (كاف), décidez d'après la loi que Dieu (vous a tracée).

Dis : Pour ce que vos mères (ont droit d'avoir en) héritage, c'est d'après la supputation du *Waw*, nombre vain dans le calcul. Pour vous, conformez, sur ce point, votre volonté à la volonté de Dieu !

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit pour vos frères du nombre *Shyn*, d'après la suppution *Ha* (الهاء), conformez-vous à ce que Dieu a prescrit.

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit relativement à vos sœurs, du nombre *Rá* et *Mym*, d'après la supputation *Dál*, soyez justes envers elles, suivant ce que Dieu, en vérité, a prescrit.

Et, en vérité, pour ce que Dieu a prescrit pour ceux qui vous ont instruits (et élevés), d'après la supputation *Djym* du nombre *Gaf*, accordez-le leur avec justice.

Dis : En vérité, Dieu a partagé votre héritage entre quatre degrés après les trois (premiers degrés de parenté) suivants, et en vérité, il a déterminé, par les lettres (indiquées plus haut), ces degrés (de parenté), (de façon à ce) qu'avant les quatre derniers, il y en eût trois. Cette prescription est tirée du trésor de la science (déposée) dans le livre de Dieu ; il ne sera jamais changé, ni transformé ; contemplez-le en vous-mêmes !

Au jour du jugement dans lequel Dieu éclairera toutes les

1. C'est-à-dire en divisant par 9.

lettres au moyen du nombre *Hà* (هو) [1], vous croirez et vous serez convaincus en « Celui que Dieu manifestera. »

Dis : En vérité, le quatrième paragraphe est l'essence de la Loi ! Il est dans votre commencement et dans votre retour (au Créateur au jour du jugement). (Le voici :) En vérité, croyez en Dieu, celui qui est, Celui sinon lequel il n'y a pas de Dieu ! Ensuite (croyez) à «Celui que Dieu manifestera,» au jour du jugement, pour (produire votre retour à Dieu); ensuite (croyez) à ce qui vous a été révélé des Livres; ensuite, (croyez) à « Celui que Dieu manifeste » sous le nom d'Aly (placé) avant (le nom de) Mohammed; ensuite, (croyez) à ce que Dieu a révélé (à celui-ci) d'une Exposition à la hauteur de laquelle rien (dans le monde) ne saurait s'élever, si vous attendez votre retour de « Celui que Dieu manifestera », et si vous considérez (la vraie cause de) votre commencement !

Dis : En vérité, le cinquième paragraphe (dit) : Que *toutes choses* qui méritent le nom de chose, en vérité, entrent dans l'océan des choses permises et pures, de la façon la plus complète, excepté celui qui ne croit pas à l'Exposition, et il vous a été « ordonné dans le Livre que vous n'acceptiez pas ce qu'il dit, et, en vérité, le devoir qui vous a été imposé ne sera pas modifié par ce qu'il porte en lui-même (d'oppositions et d'objections), et ne faites pas de discussions sur ce que, en vérité, Dieu, votre Seigneur, vous a commandé. Du reste, abstenez-vous de tout ce qui vous répugne !

Dis : En vérité, le sixième paragraphe (dit) : En vérité, Dieu vous a défendu dans l'Exposition (de recourir) aux coups, et quand même on vous frapperait d'un coup de la main sur l'épaule. En vérité, ô mes serviteurs, vénérez Dieu, et, en vérité, lorsque vous désirez de discuter les raisons et les arguments, écrivez avec la retenue la plus parfaite vos objections, et, avec la convenance la plus entière, exprimez-les ! En vérité, (en agissant ainsi), vous pourrez converser avec Dieu, votre Seigneur, au jour du jugement, en conversant avec « Celui que Dieu manifestera, » et avec « Celui qui aura été une porte pour arriver à lui en faveur du Créateur (le

1. Qui produit *Hu*, Lui : c'est-à-dire que Dieu expliquera toutes choses par cela seul qu'il se fera comprendre dans sa nature infinie.

Bâb).» Puissiez-vous ne pas avoir d'entretien avec Dieu, votre Seigneur, et ne pas commettre d'actions qui affligent Dieu, votre Seigneur, en affligeant « Celui que Dieu manifestera »; vous seriez ainsi écartés de toute compréhension et de toute appréciation (du vrai).

Dis : En vérité, le septième paragraphe (dit) : Que chacun de vous donne à « Celui que Dieu manifestera » une coupe à parfums en cristal, magnifique, précieuse, au nom du Point de l'Exposition (du Bâb); ensuite prosternez-vous devant Dieu! Faites ce présent de votre propre main et non par celle de quelqu'un qui ne soit pas vous, à moins que vous ne puissiez faire autrement.

Dis : En vérité, le huitième paragraphe (dit) : Ne vous prosternez que sur du cristal! (Cette substance) contient des parcelles de la terre du premier (du Bâb), et du dernier (Boushrewyèh, la dernière des Lettres du Vivant). Cette prescription (vient) de Dieu. (Elle est consignée) dans le livre de l'Exposition. Puissiez-vous ne jamais avoir de contact avec des choses autres que celles qui sont aimées (de Dieu[1]!)

Et en vérité, dans le neuvième paragraphe, (il est dit) : Que chacun possède, en objets de cristal excellents et précieux, le nombre de l'Unité (19 pièces), autant que cela lui sera possible. Et s'il ne peut (se procurer ces objets) et qu'il ne les possède pas, il lui est prescrit de donner aux pauvres dix-neuf miskals d'or; voilà ce qui a été prescrit (quant à la mesure de l'aumône), dans le livre de Dieu. Puissiez-vous être pleins de respect (pour ces ordres)[2]!

Et en vérité, dans le dixième paragraphe, (il est dit) : Et que les lettres (mâles) n'attendent pas, après que les lettres femelles ont été saisies (par la mort), plus de 90 jours pour

1. Ces personnages, plus saints que les autres, ont été créés du cristal, la plus pure des terres.

2. Il serait difficile de ne pas reconnaître dans cette partialité du Bâb pour le cristal une influence de la mode la plus nouvelle. Les Persans de toutes les classes raffolent de cristaux. Le roi en a des chambres remplies; il n'est pas de maison, grande ou petite, qui n'en fasse son principal ornement. Les cristaux d'Europe sont surtout extrêmement recherchés, et particulièrement ceux de Bohême.



se remarier, et les lettres (femelles), après que leurs lettres (mâles) ont été saisies (par la mort), plus de 95 jours. Telle est la limite (fixée) dans le livre de Dieu! puissiez-vous la révérer! Certainement, vous rendrez témoignage que le royaume (de ce monde) et tout ce qui y est compris, certainement, retournera (à Dieu). Et si eux (les hommes) ils mettent des délais plus longs que ceux qu'en vérité Dieu leur prescrit, ou si elles (les femmes) (vont de même) au delà de ce que Dieu leur a prescrit, bien que pouvant (obéir) et en ayant la faculté, il leur est ordonné (aux hommes) de donner aux pauvres 90 miskals d'or, et (aux femmes) de donner aux pauvres 95 miskals d'or, si cela est en leur pouvoir, et si cela ne l'est pas (la dette leur) est remise, à eux et à elles, et Dieu ne demande de chacun qu'amour et contentement. Puissiez-vous rendre grâces dans la satisfaction (que vous donne) l'Exposition!

Et, en vérité, le onzième paragraphe (dit) : En vérité, ceux qui composent un livre[1] doivent écrire en tête : « Il n'y a pas de Dieu sinon Dieu! » et, à la fin, (il faut mettre) : « Il n'y a pas de garantie, sinon (par celui qui a pour nom) Aly avant Mohammed. » Puissiez-vous, au jour que Dieu manifestera, avoir des convictions comme celles-là! Alors, (lorsque vous aurez suivi les règles indiquées ici), vous serez bien conduits dans (l'écrit que vous aurez tracé)!

Et, en vérité, le deuxième paragraphe après le dixième (dit) : Vos enfants, il n'y a pas à leur égard d'obligations (du genre de celles qui vous ont été prescrites dans l'enterrement) de vos morts avant que n'ait soufflé en eux l'esprit (de vie)[2], et, après que (cet esprit) a soufflé, s'ils sont descendus (du sein de leurs mères) vivants, alors, en vérité, vous, il vous faut leur appliquer les obligations de vos morts. — Mais, s'ils naissent morts, vos obligations sont levées, ainsi que toutes prières pour eux, et que ni leurs pères ni leurs mères ne les approchent (ne prennent part à leur sépulture), afin de ne pas s'affliger, et s'il n'y a personne qu'eux (pour ensevelir l'enfant, alors ils peuvent le faire); la miséricorde est de Dieu

1. Ou un écrit quelconque.
2. Il ne faut faire aucunes funérailles aux enfants mort-nés.

ainsi que la douceur est dans le Livre. Puissiez-vous compter sur les jours (que) Dieu (manifestera)!

Et, en vérité, le troisième paragraphe après le dixième (dit) : Il vous a été permis par l'Exposition de vous organiser par unités distinctes (19 par 19) afin de pouvoir vous distribuer entre vous les nombres du Vivant. Puissiez-vous vous honorer, par cette situation, devant Dieu, votre Seigneur!

Dis : En vérité, le Point (le Bâb) est la marque de l'arbre sublime ; puis le Vivant (les dix-huit) est la marque de la première (source) de la vie! Approchez-vous vous-mêmes, (par tous vos efforts) de cet état! Puissiez-vous, au jour du jugement, ne pas être séparés par un voile de « Celui que Dieu manifestera, » et ensuite de la première (source) de la vie!

En vérité, celui que « Dieu manifestera », lorsqu'il se manifestera, ce sera sous la forme du Point (d'un Bâb) ou (sous celle des Lettres) du Vivant (sous les formes de dix-huit prophètes ou de l'un de ces prophètes). Et, en vérité, ce (dernier) proviendra de la Vérité, de la part de Dieu. Il n'y aura pas de doute en lui. En vérité, nous croirons tous en lui. Et, en vérité, (la source) première de la vie (est manifestée) soit qu'elle se présente sous la forme (des dix-huit Lettres) du Vivant, soit que ce soit sous celle du Point (du Bâb). Et (dans tous les cas), en vérité, ces (manifestations) sont les noms primitifs (de Dieu par lequel s'opèrent toutes choses). En vérité, nous croyons tous en eux (en ces noms)!

Et, en vérité, le quatrième paragraphe après le dixième (dit) : que Dieu a prescrit à vos pères et à vos mères de vous entretenir depuis votre naissance jusqu'à la dix-neuvième année d'une façon complète, et (il vous a prescrit), à vous, que vous les entreteniez jusqu'à la fin de leur vie dans le cas où ils ne pourraient pas le faire eux-mêmes, et, (Dieu leur a prescrit) de vous entretenir lorsqu'ils le peuvent, et que vous-mêmes n'êtes pas sur la terre du nombre de ceux qui le peuvent (faire). Cette (prescription a lieu) pour que tous (les croyants restent en dedans des obligations de leur foi, et si quelqu'un d'entre eux s'en trouve séparé, alors, en vérité, vous, pardonnez-lui, et celui qui est séparé des obligations (imposées par) Dieu sur (le sujet traité ici), certes, il est



indispensable pour lui que, chaque année, il donne 19 miskals d'or dans le chemin de Dieu ; (c'est) de règle (étroite) dans le Livre de Dieu. Puissiez-vous vénérer (Dieu) !

Et, en vérité, le cinquième paragraphe après le dixième (dit) : Ne chevauchez pas sur les vaches, et ne leur faites porter aucun fardeau, si vous croyez à Dieu et à ses préceptes ; et ne buvez pas le lait de l'ânesse, et ne lui imposez pas, ainsi qu'aux animaux autres que l'âne, d'autres charges que celles qui sont proportionnées à ses forces. C'est là ce que, en vérité, Dieu a ordonné ! Puissiez-vous le respecter !

Et ne chevauchez sur aucun animal si ce n'est avec la selle et l'étrier, et n'en montez aucün que vous ne puissiez être en parfaite sûreté sur son dos et, en vérité, Dieu, certes, vous interdit cela d'une interdiction très-grande !

Ne mettez pas les œufs en contact avec quoi que ce soit qui puisse les gâter avant leur cuisson. C'est l'œuf que, en vérité, Dieu a déterminé pour être la nourriture du Point primitif au jour du jugement et (la nourriture) de ceux qui étaient avec lui[1] ! Puissiez-vous rendre grâces ! Et, en vérité, s'il se montre dans l'œuf quelque peu de sang, (l'œuf n'en reste pas moins) licite pour vous, et, en vérité, il est pur, et (si) vous ne le mangez pas, (par simple dégoût, il n'y a pas de mal). Puissiez-vous ne jamais contempler quelque chose de plus répugnant !

Et ne vous embarquez pas sur un navire, à moins que vous ne possédiez pas dans votre fortune assez de moyens (de vivre), et ne disputez pas (quand vous serez embarqués), et ne faites pas de querelles, et accordez-vous les uns avec les autres, comme l'âme avec l'esprit.

(Dieu) a prescrit à ceux qui président à la manœuvre dans les vaisseaux d'avoir la haute main sur ceux qui sont embarqués au nombre de ceux qui naviguent dans ce (même vaisseau), pendant le temps que ceux qui sont dans le vaisseau sont (ballottés (par les vagues), et vous, pendant ce temps (que le vaisseau est agité), ne vous tenez pas debout et demeurez assis à votre place ; et que ce ne soit pas une place où il y ait sujet

1. Dans sa captivité à Makou, le Bâb et ses compagnons se nourrissaient principalemen t d'œufs.

d'éprouver de la crainte, quand on s'y est établi. Et vous, de même que vous vous appuyerez (fermement) par le dos à votre place, de même, dans une autre place (que vous choisirez pour vous étendre et vous coucher), établissez-vous (solidement). Et ne vous laissez pas aller en arrière, ne vous étendez pas dans le vaisseau, sinon suivant la mesure où vous (savez) certainement (que vous) pouvez (le faire sans inconvénient).

(Mais) tout ce que Dieu a prescrit (comme règle) indispensable dans les voyages, est abrogé pour tous ceux (qui habitent) au-delà de la mer. En vérité, ceux-là ne peuvent pas faire le voyage par terre, et il leur est permis d'aller par mer. En vérité, ils prendront parmi eux-mêmes un chef pour conduire le pèlerinage. Et ils payeront pour celui-là tout ce qu'il dépensera de son bien, afin qu'il puisse les ramener (chez eux). Le pèlerinage accompli, ils (lui) donneront dans la mesure de leurs moyens, et s'ils ne peuvent pas (donner assez), ce qui manquera leur sera remis. Ils donneront aussi (au conducteur) une part dans tous les profits de commerce qu'ils feront.

En vérité, le sixième paragraphe après le dixième (dit) : (Dieu) a prescrit que tout roi de la terre donnera par année 140 miskals d'or[1]; puis tout grand-vézyr, 290 miskals; puis tout gouverneur de premier rang, 160 miskals; puis tout grand personnage religieux, 280 miskals. En vérité, ils ont affligé « Celui que Dieu manifestera[2];» dès lors, certes, ils devront lui solder (les amendes prescrites) de leur propre main, et à lui-même, au jour de sa manifestation. Alors, ils n'affligeront plus, dans ce moment où tous les hommes se dresseront debout, le mandataire de leur Seigneur. Puissent ceux-là (qui payeront convenablement les amendes indiquées) être créés à nouveau dans le (sein de) l'Exposition, dans des places où ils

1. $5 \times 19 = 140$.

2. C'est un lieu commun de la dogmatique orientale, que tout souverain ou prince est un instrument de violence et un méchant. S'il se repent, c'est un pénitent et il est traité comme tel ; mais il ne cesse jamais, quelque bonne œuvre qu'il puisse faire, d'être en dehors du droit, absolument comme l'était, à un autre point de vue, le *bon tyran* des villes grecques dans l'antiquité.

auront la récompense de ce qu'ils auront fait auparavant; ils agiront dans la (voie de la) vérité! En vérité, ô vous (hommes), si vous ne croyez pas à « Celui que Dieu manifestera, » (au moins) ne l'affligez pas. Et, en vérité, dans ce jour de résurrection générale, ceux-là qui croient au Point premier (au Bâb), il n'existera pour eux aucun chagrin dans (la voie de) l'Exposition, et tous, à la (grande) résurrection dernière, apparaîtront avec leur âme et leur esprit. Mais ceux-là (qui ne croient pas), assurément, ils seront séparés (des croyants), parce qu'ils se sont rangés à ce que Dieu n'aime pas, (ainsi qu'il est déclaré) dans l'Exposition. Pour vous, en vérité, ne les imitez pas et ne vous éloignez pas de la miséricorde de votre Seigneur, en ne donnant pas à « Celui que Dieu manifestera » ce que Dieu vous a prescrit (de lui donner) dans le Livre. Ne l'affligez pas et ne mettez pas de doute en lui, lorsque vous entendez (exposer ses préceptes) et ne vous posez pas vous-mêmes comme sages, (comme contradicteurs) entre lui et ceux qui acceptent l'Exposition, dans le but de les détourner des préceptes (du Bâb). Se porter témoin devant ceux à qui l'Exposition a été donnée (pour les détourner de la foi), c'est une chose désastreuse pour vous et pour eux. Puis, lorsque vous croyez et que vous n'en portez pas témoignage, c'est désastreux pour vous et sans inconvénient pour eux, et alors, vous ne lui faites aucun chagrin (à celui que Dieu manifestera.)

Et si (Celui que Dieu manifestera) promulgue un (nouveau) précepte dans cette résurrection (générale), certainement il (en) établira la vérité pour tout ce qui est sur la terre, sans exception aucune; mais tous (les hommes) reparaîtront (à la vie) dans les préceptes de leur religion (antérieure) et dans leurs règles (jadis prescrites) et les professeront. Mais ils ne feront apercevoir dans cette œuvre rien qui soit solide quant aux preuves, et, certainement, les prescriptions de leur Seigneur témoigneront contre eux et les réduiront (au silence). Certes, ils chercheront à s'aider par leurs préceptes, et, jour et nuit, ils se fatigueront (à chercher des arguments), et certainement eux-mêmes et tout ce qui est d'eux-mêmes, ils l'épuiseront. Et ils penseront qu'en vérité,

eux, ils sont dans la droite voie. Pour vous, en vérité, ô vous qui possédez l'Exposition, ne vous mettez pas derrière un voile, comme ceux-là!

Et, en vérité, le septième paragraphe après le dixième (dit) : En vérité, ô possesseurs de l'Exposition, conduisez-vous de telle façon, envers ceux qui partagent votre foi, que vous ne preniez le vêtement de personne ni rien de ce qui lui appartient[1] et si (ceux qui sont sous votre conduite) prennent (quelque chose à leur prochain), leurs femmes leur sont interdites, (mais) les vôtres (vous le sont également) pendant 19 jours, et si (malgré cette défense) vous vous en approchez, il vous est certainement prescrit par le livre de Dieu (de donner) 19 miskals d'or que vous remettrez aux témoins de l'Exposition (aux membres du clergé) qui les donneront à celui auquel le vêtement a été pris, ou toute autre chose qui lui appartenait. Puissiez-vous craindre Dieu, et ainsi guider ceux qui sont sous votre conduite (de façon à ce) qu'ils ne fassent jamais de violence à personne! Puissiez-vous, au jour du jugement, n'avoir pas de différends avec les compagnons de « Celui que Dieu manifestera! »

Faites les choses de telle sorte, sur toute la terre, que vous établissiez un ordre (parfait) pour les habitants et les bazars et les différents endroits, et placez chaque corps de métier dans un lieu à lui, distinct (du quartier d'un autre métier) afin que deux corps de métiers ne soient pas confondus ensemble, mais qu'ils soient tous chacun à leur place, et que tous les métiers soient rassemblés dans une seule localité suivant une organisation excellente. Et, certes, faites les choses en telle sorte que tous les métiers soient exercés dans des caravansérails (et non pas dans des bazars), et, en vérité, cela est plus profitable et meilleur, pour peu que vous le compreniez[2]!

1. Comme gage, et encore moins par violence.

2. Cela vaut mieux, en effet, parce que dans le bazar, le marchand ne peut avoir que sa boutique, tandis que dans le caravansérail, il a sa boutique, ses magasins et son logement personnel. Il n'a donc pas à perdre de temps pour aller et venir; il reste avec sa famille qu'il surveille et conduit, au lieu de l'abandonner pendant des journées tout entières, et peut surveiller aisément tout son bien. Mais les caravansé-

Dis : En vérité, le huitième paragraphe après le dixième (dit) : Et ne faites pas qu'on retranche de la personne de qui ce soit la valeur d'un cheveu, ou (quoi que ce soit) qui le diminue en quelque chose après que Dieu a terminé (comme il l'a trouvé bon) la création de son extérieur. Cette prescription est au livre de Dieu. Puissiez-vous ne faire de peine à personne, et quiconque retranche quoi que ce soit du corps d'un autre, ou change en lui la couleur (par le sang extravasé), et, si peu que ce soit, ou souille son vêtement, ou cherche à lui faire du mal, assurément, Dieu lui interdit sa femme pendant dix-neuf mois, suivant le livre de Dieu, et certainement, il lui est imposé, s'il passe les limites de Dieu, (une amende de) 95 unités (miskals) d'or ! Puissiez-vous être pleins de respect (pour ce précepte), et ne faites pas et ne faites pas faire, et ne prenez pas plaisir (à ce qu'on fasse violence), et enfin, ne violentez personne comme de la moutarde, si vous êtes croyants à Dieu et à ses préceptes ; et si vous n'êtes pas croyants à Dieu et à ses préceptes, conduisez-vous pourtant (de manière) à ne pas troubler votre propre existence, et certes, vous, avant votre création, vous étiez devant Dieu, une goutte d'eau extraite du limon, et vous retournerez à n'être qu'une poignée de terre, et (en conséquence) ne recherchez et n'aimez rien en dehors de ce qui peut satisfaire vos semblables et dirigez par des vues élevées votre existence dans vos actes, et ne portez la destruction dans aucune existence après que Dieu a complété sa forme[1] !

En ce que vous voulez (obtenir) de gloire des jours (qui vous sont) comptés ou de richesses des jours (qui vous sont) comptés, en vérité, tous ces (jours) seront retranchés de

rails sont beaucoup plus chers à établir que les bazars, parce qu'ils nécessitent des constructions plus compliquées. Comme elles sont aussi beaucoup plus somptueuses, on voit que le Bâb poursuit ici sa recherche d'une véritable reconstitution économique dans la société qu'il veut fonder.

1. Ce paragraphe contient (entre autres choses) l'abolition de la circoncision. Mais il est vraisemblable que les bâbys auront peine à obtenir ce résultat, car les Nossayrys qui considèrent aussi la circoncision comme tout à fait inutile, la pratiquent cependant et y tiennent beaucoup comme usage.

vous, et vous, après votre mort, vous entrerez dans le feu. Alors vous seriez reconnaissants si vous n'aviez pas été créés et si vous n'aviez pas trafiqué du chagrin à l'endroit de vos semblables. Si vous avez été sages dans votre existence, soyez-en reconnaissants. En vérité, c'est peu de chose que ce que vous comprenez.

Dis : le neuvième paragraphe après le dixième (dit) : Il n'y a pas de précepte de Dieu, et Dieu n'a rien révélé sinon dans (le but de) la glorification de « Celui que Dieu manifestera. » Lorsque vous exécutez les prescriptions et les prohibitions de sa grandeur, vous cherchez la grandeur de Dieu, et vous êtes (complétement) séparés de toutes les œuvres du monde !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Paris. Impr. de PILLET fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.




3 2044 018 175 455

